IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DIX EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE I A 10

LES MANUSCRITS DES ENNÉADES

DU MÊME AUTEUR

Plotin et l'Occident, *Firmicus Maternus, Marius Victorinus, saint Augustin et Macrobe*, dans le *Spicilegium Sacrum Lovaniense*, t. XV, 292 pp., Louvain, Spicilegium, 40, rue de Namur, 1934.
Couronné par l'Académie Française (Prix Bordin).
Couronné par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques (Prix Théodore Reinach).

Recherches sur la « Préparation Évangélique » d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eustochius, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, Section des Sciences Religieuses, t. L, XII-144 pp., Paris, Leroux, 1935.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Delalande-Guérineau).

Vers la reconstitution de l'enseignement oral de Plotin, mémoire publié dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, Classe des Lettres, t. XXIII, 1937, pp. 310-342.

La vision d'Ostie, *Sa place dans la vie et l'œuvre de saint Augustin*, 130 pp., Paris, Vrin, 1938.

Études Plotiniennes. I. Les États du texte de Plotin, XXVIII-426 pp. *Museum Lessianum*, Section Philosophique, nº 20, Paris, Desclée de Brouwer et Cie, Bruxelles, L'Édition Universelle, 1938.

MUSEUM LESSIANUM, SECTION PHILOSOPHIQUE,
Nº 21

ÉTUDES PLOTINIENNES

II

LES MANUSCRITS DES ENNÉADES

PAR

PAUL HENRY, S. J.
DOCTEUR ÈS LETTRES

Deuxième édition



1948

L'ÉDITION UNIVERSELLE, S. A.
53, RUE ROYALE, BRUXELLES

DESCLÉE DE BROUWER ET Cie
76 bis, RUE DES SAINTS PÈRES, PARIS, VIIe

A. ET J. PICARD
82, RUE BONAPARTE, PARIS, VIe

A MON AMI

WALTER JANAUSCHEK

A. D. MCMXXXVIII

AVANT-PROPOS

Dès la fin de 1932, la rédaction de presque toutes les notices documentaires et de la plupart des petites chroniques qui leur font suite était achevée. Les difficultés inhérentes à un essai de présentation à la fois plus technique et plus souple des faits paléographiques étudiés, puis les années consacrées à l'impression du tome premier, enfin des travaux d'un autre ordre retardèrent la publication du volume. Nonumque prematur in annum, *le souhait du vieil Horace se trouve, à la lettre, exaucé.*

Ces longs retards ne furent pas sans profit. Pour les manuscrits d'Espagne, que je n'avais pu étudier que sur photographies et par correspondance, les articles de M. J. Cochez m'ont rendu grand service. Les pénétrantes monographies de M. H.-R. Schwyzer sur A, *sur* V *et sur T ont confirmé presque en tous points les résultats déjà publiés ou déjà rédigés ; si je me sépare de mon savant ami sur quelques rares questions, c'est souvent après avoir été séduit d'abord par ses solutions et ce n'est qu'après un nouvel examen que je suis revenu aux conclusions premières. Enfin, depuis 1933 j'ai pu faire de nouvelles vérifications sur les originaux, en 1934 à Paris, en 1935 à Vienne, en 1936 à Amsterdam, en 1938 à Vienne, Munich et Paris, en 1940 à Rome ; j'ai revu quatre fois, par exemple, le manuscrit* Q *de Venise : au début et à la fin de mon enquête de 1932, puis à Paris en 1933, enfin à Louvain en 1937. En outre, dans ces dernières années j'ai disposé de photographies intégrales des manuscrits* A, E, B, R, J, U, S *et* Q, *et de collations minutieuses, dues à MM. B. Grynpas et A. Van Bilsen, de la totalité ou de larges sections de ces mêmes exemplaires.*

Non moins que le précédent, cet ouvrage est le produit d'une collaboration. Aussi renouvellé-je ici mes remerciements les plus

vifs à mes Supérieurs et au Fonds National de la Recherche Scientifique *qui ont rendu possibles mes nombreux voyages, de même aux bibliothécaires et savants cités anticipativement dans la* Préface *aux* Études Plotiniennes. *J'ai bien de la peine à exprimer adéquatement ma profonde gratitude au Père L. Tromont qui, aidé de quelques amis, et spécialement de M. R. Demortier, a assumé, pendant toute la durée de mon séjour en Syrie, la lourde tâche de surveiller l'impression et de corriger les deux premières épreuves. Sur la troisième, M. H.-R. Schwyzer, interrompu bientôt par les événements, a pu réviser du moins les 152 premières pages ; les Pères J. Simon et M. Zerwick, de l'Institut Biblique, ont bien voulu relire une dernière fois tout l'ouvrage et le Père Ch. Hughes a préparé pour l'impression l'Inventaire détaillé des manuscrits ; je les remercie de grand cœur.*

Les Recherches, *les* États, *les* Manuscrits *constituent un ensemble de travaux liés mais distincts. Avec le dernier s'achèvent les* Prolégomènes *à l'édition constituante des* Ennéades.

Au moment où je souhaite pouvoir dépasser enfin ces études analytiques sur Plotin, au cours desquelles la philologie, associée à l'histoire des idées, fut pour moi un métier bien plus qu'une science ou qu'un art, qu'on me permette de m'approprier quelques réflexions de l'ami viennois auquel est dédié cet austère volume : « Es ist ein Leid, dass ich schaffen und noch ein grösseres, dass ich arbeiten muss, um schauen zu können... Schaffen, das tut man mit Seele und Herz und Geist und Gott und Liebe, arbeiten aber tut man mit der Hand, mit kalten Hirn und Rechenstab und Tinte oder Schaufel... Wie doch das ganze Leben schwingen muss von Schauen zum Tun und wie es doch letzlich hier Tun sein muss und dort Schauen ! »

PAUL HENRY, S. J.

BEYROUTH, le 24 novembre 1938.
ROME, le 18 janvier 1940.

INTRODUCTION

I

Il est bien rare qu'un papyrus ou qu'un vieil exemplaire du IVe ou du Ve siècle nous ait transmis le texte d'une œuvre classique. Dans la plupart des cas, les manuscrits du moyen âge sont la seule base sur laquelle repose notre connaissance des anciens.

Or, à peu de chose près, tous les témoins médiévaux d'un même auteur se ressemblent et qui en connaît un les connaît tous. A part quelques fautes manifestes, aisément corrigées par la critique, ou quelques conjectures heureuses, instinctivement adoptées depuis, ils sont pareils, même lorsque sept ou huit siècles les séparent. A quoi bon, dès lors, les rechercher, les dépouiller, les comparer, les classer, en recueillir les variantes, puisque ces « variantes » laissent en substance le texte identique et invariable ? Si l'on découvrait l'original d'un auteur, connu jusqu'à cette date par une tardive copie de la Renaissance, il n'est pas sûr que cette découverte modifierait beaucoup nos idées sur la langue et le style de cet auteur, et il est à peu près sûr qu'elle ne nous apprendrait rien de nouveau sur sa pensée. Pourquoi donc ces collations sans fin, ces éditions indéfiniment reprises ? Quelques savants heureux n'ont pas été troublés par ce problème ; d'autres l'ont si bien approfondi qu'ils se sont détournés de l'érudition pour s'appliquer à des travaux plus faciles et plus essentiels ; quelques-uns, malgré la claire vision du problème, ont cru devoir poursuivre l'œuvre commencée. Quoi qu'il en soit, celui qui s'est posé un jour une telle question n'y trouvera sans doute jamais une réponse de tous points satisfaisante.

Si la science consiste à étreindre par l'esprit le réel, et cela le plus étroitement possible, qu'il s'agisse de l'homme ou de la nature, elle ne peut se nourrir que d'infiniment petits. Aussi longtemps que s'ouvre une possibilité de progrès, elle ne peut s'arrêter. Elle ne saurait se contenter d'une probabilité, lorsqu'un effort nouveau doit engendrer la certitude, ni d'une approximation moins exacte ou d'une saisie incomplète, lorsque de longues recherches suffisent à réduire le coefficient d'erreur ou à étendre le champ de la connaissance.

La science des textes, de quelque nom qu'on la décore, n'échappe pas à cette dure et belle loi. Dans la mesure où la critique textuelle n'est pas seulement un art, elle se voit soumise à une technique qui en conditionne le progrès, tant en profondeur qu'en étendue.

Or, la philologie ne paraît pas avoir développé encore en tous les domaines une technique appropriée à sa nature. Du moins, cette technique est-elle instinctive, non raisonnée, fruit d'une expérience individuelle plutôt que d'une science sujette au contrôle de tous ; les résultats auxquels elle conduit sont plus souvent affirmés que prouvés. Quiconque a étudié les travaux préparatoires et les apparats de nombre d'éditions critiques, même des meilleures, s'en convaincra aisément.

Le cas des *Ennéades* est représentatif. La disproportion entre l'effort dépensé par plusieurs générations de savants et les résultats obtenus est déconcertante. Au XIXe siècle notamment, deux philologues de marque, le célèbre Friedrich Creuzer et l'épigraphiste bien connu A. Kirchhoff se sont donné pour tâche de produire une édition critique de Plotin. Le premier a fait collationner par un grand nombre de collaborateurs un grand nombre de manuscrits : le travail dura des années ; sans être à proprement parler fautif, l'apparat de son édition, confus et plein de fatras, est à peu près inutilisable ; aucun classement des manuscrits, aucune méthode n'a présidé à l'établissement du texte. Par contre l'instinct très sûr de Creuzer l'a préservé des bouleversements arbitraires qui déparent le texte du trop savant Kirchhoff. Celui-ci, après avoir groupé, en somme, correctement les manuscrits, a inauguré la critique imaginative, à ce point dédaigneuse de toute technique que plusieurs corrections ont été faites au texte sans que le lecteur en ait été même avisé

dans l'apparat ; quand on sait que toutes les éditions ultérieures ont repris en gros le texte « établi » par Kirchhoff, on s'étonnera peut-être moins de l'urgente nécessité d'une enquête détaillée sur la tradition manuscrite.

Si nous en venons aux dernières années, les progrès ne sont pas sensibles et parfois la technique marque un recul. H. F. Müller préparait son texte des *Ennéades*, pour Weidmann, à une époque où l'on commençait à fixer les règles de l'*Editionstechnik* sous-jacente à la publication de toutes les grandes collections savantes ; aussi note-t-on chez lui une préoccupation véritablement scientifique et son œuvre a-t-elle les mêmes mérites que les plus belles réalisations contemporaines. Mais de cette technique d'hier et d'aujourd'hui pourra-t-on encore se contenter demain ? Müller, comme Creuzer, a étudié un grand nombre de manuscrits et, comme Kirchhoff, il les a classés. Son édition repose sur trois témoins, A, B et C, qui sont effectivement de bons « représentants » des « familles » w, x et y. Tout philologue reconnaîtra ici des principes familiers. Que Müller ait presque toujours donné le pas à A sur les deux autres n'est pas une faute de métier, mais une erreur excusable, due à l'état de la science à son époque. Mais pourquoi a-t-il collationné A à l'exclusion de E, qu'il tenait néanmoins pour indépendant de A, pourquoi C, qu'ont marqué peut-être les caprices du copiste Tribolès, à l'exclusion d'autres témoins, moins « personnels », du groupe y, pourquoi surtout a-t-il bien vite renoncé pratiquement à citer les variantes de B, et pourquoi ne tient-il aucun compte de Q ? En outre, il a négligé un grand nombre de variantes qui ne sont pas toutes des « fautes ». Enfin, dans la reproduction des multiples titres de traités, il a ignoré systématiquement la tradition.

On le voit, même si Müller avait partout retrouvé l'authentique texte de Plotin — ce qui n'est pas — il n'aurait fait qu'imposer d'autorité cette reconstitution, en supprimant tout moyen de contrôle. Or, de tous les critiques de Plotin, c'est lui qui s'est approché le plus près des normes scientifiques de l'édition. Une technique défectueuse expose la science à devoir recommencer ce qu'il eût fallu pouvoir poursuivre.

La dernière édition de Plotin, celle de É. Bréhier, ne se soucie d'aucun classement et présente pêle-mêle des leçons « choisies » de manuscrits de valeur hétérogène. Du moins vise-t-elle à nous

donner des collations nouvelles et personnelles de deux manuscrits, tous deux conservés à Paris. Peu importe à présent le degré d'exactitude des collations, il s'agit seulement ici d'examiner les principes qui ont présidé à leur choix, à leur exécution, à leur utilisation. Pourquoi ces deux manuscrits plutôt que deux autres ? Dans l'Introduction la question n'est même pas posée. De plus rien ne nous y apprend que E est l'œuvre de plusieurs copistes ; on ne le soupçonne qu'au traité VI, 5, où l'éditeur distingue entre E a et E b, sigles qui pourraient d'ailleurs indiquer une répétition due à la même main. Or, on le verra, le dernier copiste tire son texte d'une autre source que les premiers. Fait capital. L'éditeur pouvait à la rigueur l'ignorer, mais il ne pouvait en supprimer les indices révélateurs ; une simple note sur les mains de E eût suffi à mettre le lecteur en éveil. Le second manuscrit collationné en entier est F ; or, cet exemplaire, Müller l'avait déjà souligné, est purement et simplement une copie de A ; comme témoin du texte sa valeur est donc nulle ; un labeur considérable a été entrepris en vain. A vrai dire, F a une valeur propre, d'intérêt exclusivement rétrospectif ; c'est le manuscrit de travail de Marsile Ficin, le premier traducteur des *Ennéades* ; aussi est-il couvert de notes, de corrections, de traductions de sa main. On pouvait sans doute ne pas découvrir l'identité du lecteur, mais n'est-ce pas le signe d'un manque grave de technique que de ne pas distinguer, dans l'apparat, les leçons dues au lecteur de celles empruntées par le copiste à l'archétype A et de les désigner indistinctement les unes et les autres par le même sigle « F in mg. » ou encore « F sup. lin. » ?

Il n'y a aucune raison pour que, de génération en génération, on ne collationne successivement quelque nouvel exemplaire parmi les cinquante manuscrits des *Ennéades* et cela bien qu'ils aient été tous sommairement décrits et classés ou tout juste parce que cette description et ce classement restent sommaires. L'édition nouvelle qui négligera par principe les collations déjà publiées de manuscrits jugés « moins bons » ou inutiles risquera de marquer un recul sur la précédente. Ce ne sont pas là présages en l'air, interprétés par un augure pessimiste, c'est une constatation tirée du passé et des règles mêmes que d'aucuns promulguent pour les travaux de l'avenir.

H. Oppermann, qui semble avoir songé à éditer Plotin, a pu-

blié en 1926-28 deux monographies préparatoires, l'une sur un manuscrit de Darmstadt, l'autre sur un groupe dont C et M sont les principaux représentants. La conclusion du premier article est que Darm. doit servir à discriminer les mains de A, notamment A^3, qui est la main de Ficin, de A^2 (ou A^1), qui est celle du premier réviseur. L'argument principal est tiré de la date de Darm. Faute d'une étude d'ensemble et d'un examen direct des principales pièces relatives à la question, il date Darm. d'avant 1492. Or Darm. est écrit par le copiste de MonB, qui, de l'avis de tous et d'Oppermann lui-même, date du XVIe siècle. Tous deux sont des copies de A et leur valeur est égale ; elle est en outre égale à zéro. Que penser de C et de M ? Oppermann tient le copiste de M pour un de ces scribes dont le témoignage est suspect, parce qu'ils améliorent le texte par conjecture ; au contraire il voit en C un témoin tout à fait sûr qui doit figurer dans l'apparat de l'édition critique. En fait, les copistes de C et de M sont un seul et même personnage, Démétrius Tribolès de Sparte.

Plus récemment, J. Cochez a repris l'étude d'ensemble des manuscrits à la manière de H. F. Müller, tout en élargissant le champ des recherches et en s'intéressant surtout à l'histoire antique du texte. Quels principes s'imposent à l'éditeur de Plotin, s'il se base sur cette étude ? Il devra, comme Müller, s'en tenir à trois manuscrits, mais différents de ceux de Müller. Au lieu de A, comme témoin de w, il choisira E ; au manuscrit C se substituera U, et à B, qui est un représentant de x, succèdera Q, principal représentant du groupe z. Il y a ici, sans aucun doute, un progrès théorique en ce sens que Cochez prétend que tous les autres manuscrits dérivent de ces trois-ci. Le progrès est annulé par un recul technique, également dans l'ordre des principes. En effet la situation privilégiée des trois manuscrits, E, U et Q, n'est appuyée d'absolument aucun essai de preuve. Ce sont de simples affirmations et, ce qui est moins grave au point de vue théorique mais dangereux par ses conséquences pratiques, ces affirmations, sauf peut-être en ce qui concerne Q, sont erronées. Une édition faite d'après ces principes enrichirait donc seulement l'apparat d'une collation, plus ou moins complète de U, inconnu de Creuzer, de Müller, de Bréhier et d'une collation, sans doute plus exacte, de E.

Les inconvénients de ce système s'étendent plus loin encore, au delà de l'essentielle et fondamentale frontière qui sépare les copies des modèles. Si les critiques arrêtaient une liste, communément acceptée, de ces derniers, les manuscrits-sources, et s'ils s'accordaient en outre sur la manière de les grouper par familles, au moins aux rameaux inférieurs, le danger des perpétuels recommencements subsisterait, plus subtil. Les exemples sont actuels. A et E sont « frères ». Müller prenait A comme témoin de w et voyait en lui, à la manière du temps, le « meilleur » témoin du texte. Chacun sait aujourd'hui qu'il eut tort. La réaction est telle que même les plus vigoureux défenseurs de l'indépendance de A, par rapport à E, veulent à présent remplacer A par E. L'élimination de A, surfait autrefois et maintenant sous-estimé, serait un désastre. Le mystère de la révision de A est trop profond pour qu'on puisse en supprimer les éléments. Qu'on écarte du texte les leçons de A et du réviseur de A, soit ; qu'on omette de les citer dans l'apparat, et l'on devra, pour la n^e fois, tout recommencer. Ce qui se passe pour A et E est arrivé et risque d'arriver encore au sujet d'autres groupes. Comme le nombre des combinaisons possibles entre les manuscrits-sources des *Ennéades* est élevé, — et plus d'un critique, on l'a vu, utilise ainsi les autres, — il n'y a aucun espoir de « fixer » jamais, nous ne disons pas le texte de Plotin — ce n'est pas requis — mais l'apparat, la seule partie essentielle d'une édition critique.

L'objet propre de cet ouvrage sera de rechercher les témoins nécessaires et suffisants pour reconstituer le texte de l'archétype des *Ennéades* et noter le degré de certitude de cette reconstitution. L'archétype dont il est ici question est, en remontant, le premier ancêtre commun à tous les manuscrits de la tradition directe.

Dans le cas des *Ennéades*, comme de la grande majorité des œuvres anciennes, l'archétype est postérieur — et parfois de beaucoup — aux extraits conservés par la tradition indirecte. Il y aurait donc vice de méthode à faire dépendre d'une théorie sur les états antiques du texte une étude de ses formes médiévales, d'autant plus que celles-ci sont soumises à l'observation directe, tandis que ceux-là ne sont atteints qu'à travers une tradition médiévale plus ou moins déformante. Il faut ajouter

que pour Plotin, à la différence, semble-t-il, de certains grands classiques, lorsqu'il y a opposition entre les deux traditions, elle est si nette et le texte est si homogène de part et d'autre, qu'on aurait pu étudier la relation des états antiques sans se préoccuper, je ne dis pas des manuscrits, mais du classement des manuscrits des *Ennéades* [1].

Une fois déterminée, en étroite relation avec la notion d'archétype, la fin de cet ouvrage, quelle sera concrètement notre tâche ? Elle sera triple, d'abord strictement documentaire, puis, en deux phases combinées, plus historique, mais toujours analytique.

1. Faire l'inventaire détaillé des documents de la tradition directe.

2. Noter les affinités qui apparaissent entre les documents et cela sans égard à la notion de valeur ou d'ancienneté.

3. Dans la masse des documents distinguer ceux qui sont pour nous des sources de ceux qui n'ont qu'une valeur empruntée ou un intérêt secondaire par rapport à la fin de l'enquête.

Pour des raisons de méthode, il a paru opportun de tracer une ligne de démarcation sévère [2] — typographique même — entre la partie uniquement documentaire et l'autre. Cette frontière ne coïncide d'ailleurs pas avec celle qui sépare le douteux ou le probable du certain. Il y a des certitudes qui ne surgissent que de l'analyse des documents. D'autre part, quoique, sauf pour les manuscrits d'Espagne, toutes les notices aient été rédigées directement d'après les originaux et souvent à la suite de vérifications répétées, l'œil, l'attention et notre science sont à

[1] Cette situation privilégiée de la tradition manuscrite de Plotin saute aux yeux de tout critique averti, s'il jette un regard sommaire sur l'apparat des *États* (voir aussi *Recherches sur Prép. Év. d'Eusèbe*, pp. 52-54 et 65). Nous avons cependant tenu à indiquer anticipativement les motifs qui justifiaient et le choix des manuscrits et leur classement en famille. C'est l'objet de la notice mise en tête du chapitre II des *États*.

[2] En relisant l'ouvrage en épreuves, nous nous apercevons qu'en dépit de ce beau principe nous avons plus d'une fois déjà dans la partie documentaire légèrement « analysé » les faits, ne fût-ce que pour les « ordonner », les rendre plus clairs, voire accessibles et utilisables, ainsi pp. 63, 73, 91, 137, 170, 174, 199, 215, 297 ; nous laissons à la sagacité du lecteur le soin d'allonger la liste. A dessein nous n'harmonisons pas, aux pages 17 et 117, la note sur la date de la reliure de A et de B. Il y a, dans la documentation, une foule de minuscules « synthèses » de ce genre.

ce point limités que plus d'une faute se sera glissée dans ces descriptions minutieuses ; nous sommes assuré d'avance que les paléographes de métier se montreront indulgents à ces imperfections.

Le désir de donner à la partie documentaire, qui fait le fond de ce volume, la forme objective et impersonnelle d'un catalogue raisonné, le souci également d'en faciliter la consultation a entraîné quelques répétitions ; nous osons espérer que les avantages du procédé en compenseront pour une part les inconvénients.

Dans les discussions, qui relèvent déjà, malgré leur caractère analytique, de la synthèse historique, nous avons visé à garder le plus possible l'ordre chronologique. Mises bout à bout elles forment, en divers secteurs, de petites chroniques continues décrivant les principaux « états » que revêt le texte au Moyen Age et à la Renaissance, soit à cause de circonstances matérielles soit par l'intervention de copistes, de lecteurs, de critiques, d'éditeurs à l'individualité plus marquée.

A dessein pourtant les en-têtes des chapitres parlent de « groupes » plutôt que d'« états ». Il s'agit ici de décrire et d'analyser des manuscrits, c'est-à-dire des objets matériels offrant souvent bien d'autres affinités que le texte, de soi plus ou moins immatériel, telles que le papier, l'écriture, l'ornementation. Surtout, suivant une loi énoncée ailleurs et vérifiée déjà au cours de ces pages, un même manuscrit peut être porteur de plusieurs « états » du texte — sans qu'on doive pour cela l'appeler « contaminé » — et des manuscrits appartenant à des groupes différents peuvent fort bien être des témoins plus ou moins parfaits d'un seul et même « état ». Tant la distinction des états est délicate parfois à établir — que l'on songe par exemple aux diverses « mains » d'un exemplaire — tant les groupes et les sous-groupes se forment naturellement. D'aucuns auraient peut-être préféré qu'au début de chaque chapitre nous commencions par établir, au moyen des méthodes habituellement en usage, que les manuscrits réunis dans ce chapitre appartiennent réellement à un même groupe. Outre que Kirchhoff, Müller et d'autres s'y sont déjà employés, sans guère aller au delà du résultat ainsi obtenu, il nous a paru que si nous pouvions démontrer que tel et tel manuscrits étaient fils d'un même père ou descendants d'un

même ancêtre, fût-ce avant d'avoir relevé leurs « fautes communes », nous aurions très suffisamment prouvé leur droit d'appartenance à une même famille [1]. Du même coup souvent nous atteignions l'objet principal de notre enquête.

La tâche essentielle de l'ouvrage est de discerner le manuscrit-source, seul témoin autorisé, d'avec les manuscrits qui en dérivent, encombrants et trompeurs. Ici il ne convient pas d'affirmer, si sûr soit-on de ce qu'on avance. Il convient de prouver et que la preuve, si possible, soit péremptoire. Les voyages, les photographies, la rapidité des correspondances rendent cette exigence moins onéreuse et, partant, plus impérieuse qu'autrefois. Il importe aussi que dans les cas douteux le doute soit avoué et que la discussion soit menée de telle sorte qu'elle provoque et dirige, loin d'arrêter, les recherches ultérieures. Il arrive que dans un groupe ou sous-groupe de manuscrits apparentés on ne puisse pas établir le lien de filiation, encore qu'on en soupçonne l'existence ; il faut dans ce cas laisser la question ouverte et se contenter de choisir le manuscrit le plus représentatif du sous-groupe, si celui-ci doit intervenir dans la reconstitution de l'archétype. Il faut s'assurer que le choix soit tel, assez large par exemple, pour qu'une précision ultérieure sur le point en litige ne bouleverse pas la teneur et la « position » des états médiévaux figurant dans l'apparat. C'est un problème de ce genre que suscitent les divers sous-groupes de manuscrits porteurs de l'état y ; il est du même ordre, mais moins important, que celui des relations entre les états médiévaux reconstitués et demande à être traité avec la même objectivité, la même prudence et la même réserve.

Dans cet ouvrage qui a pour objet unique les formes médiévales du texte, comme dans le précédent qui s'occupait surtout

[1] Déjà d'ailleurs dans les *États* (pp. 31-33), nous avions signalé au lecteur les indices qui suffisent à établir, non pas certes la dépendance des manuscrits dérivés (p. 34), mais bien l'indépendance mutuelle des manuscrits utilisés pour reconstituer l'archétype, et surtout nous lui avions indiqué comment se rendre compte immédiatement, et par les preuves classiques, de leur répartition en groupes distincts. Nous n'avons pas cru devoir arrêter dans la notice sur la tradition directe de longues listes de « fautes communes », convaincu de ne pouvoir ni compléter l'information ni renforcer de manière apodictique le raisonnement par le simple fait de dresser verticalement en colonnes les leçons caractéristiques couchées tout au long d'un apparat détaillé.

de ses états antiques, l'analyse des documents est donc souveraine. C'est par exception que quelques problèmes de nature plus synthétique ont été examinés ici ; ils sont à ce point liés à l'étude d'un manuscrit déterminé, ainsi de A, de J, de V, que dès à présent on a esquissé, d'après des éléments forcément encore incomplets [1], les solutions probables. C'est en vain toutefois qu'on chercherait dans cet ouvrage une suite de jugements de valeur sur les divers témoins du texte, encore moins un essai visant à fixer les rapports des états médiévaux entre eux. Telle n'est donc pas la fin de cette étude sur les manuscrits des *Ennéades* de Plotin. A la différence des travaux similaires elle n'est pas couronnée d'un stemma généalogique des manuscrits et de leurs « archétypes », stemma qui nous ferait remonter sans à coup, depuis l'*editio princeps*, jusqu'au brouillon original de l'auteur [2]. Qui sait si même des collations détaillées de tous les témoins représentatifs du texte pourront jamais permettre aux critiques de déterminer la place respective que devraient occuper dans un schéma linéaire de ce genre les inconnues représentées ici par w, x, y et z ?

L'essentiel était de conduire de telle manière l'analyse que d'une part *tous* les éléments représentatifs, — et non pas seulement ceux qui contribuent à justifier notre synthèse personnelle, — soient dégagés et amenés à pied d'œuvre, que d'autre part l'apparat de l'édition critique soit établi sur des bases suffisamment larges pour être à jamais indépendant de toute synthèse particulière, si fondée qu'elle puisse être ou paraître.

* * *

Grouper les manuscrits de Plotin et discerner les témoins indépendants de ceux qui ont une autorité empruntée n'est pas l'objet exclusif de ces notices descriptives et de ces sèches chroniques. L'édition critique des *Ennéades* n'est pas l'unique fin de cet ouvrage.

[1] Nous n'avons pas encore de collations intégrales satisfaisantes ni de A, ni de J, ni de V, et, au moment où nous écrivions ces lignes, le *Rossianus*, si important pour J et V, n'avait pas encore été repéré.

[2] Il n'est pas exclu que dans notre synthèse sur l'*Histoire du texte de Plotin* nous proposions un ou plusieurs schémas plausibles de ce genre.

On connaît encore très mal le travail d'atelier des copistes, leurs habitudes, les lois mécaniques ou psychologiques qui régissent le mouvement de leur main, la réaction de leur esprit, parfois de leur cœur. Le philologue ne les entrevoit d'habitude qu'à travers les apparats, où leur personnalité se réduit à un sigle. Ils furent pourtant tout autre chose que des chiffres ou des lettres. De feuilleter les copies qu'ils ont mis des mois à transcrire, parfois bien, parfois mal, à notre jugement, mais presque toujours avec amour, nous introduit plus avant dans leur intimité. Ainsi en va-t-il des premiers lecteurs de leurs *codices* ; tous ces humanistes défunts devraient être replacés, par l'histoire, dans leur cadre, ce qui nous permettrait de faire sortir courtoisement nombre d'entre eux des apparats où ils se sont fourvoyés. S'ils doivent y demeurer, à l'égal de quelques copistes privilégiés, il n'est pas indifférent pour la science de connaître les uns et les autres de plus près. De deux manières principalement ils en conditionnent le progrès, et cela dès le premier stade, dans l'élaboration même du fait scientifique. Ce fait, on l'oublie parfois, ne nous est pas donné à l'état brut. Nous le construisons, dans une mesure parfois infinitésimale, qu'à la limite nous égalons à zéro, mais nous le construisons.

Les sympathies, les méfiances, les mépris que les copistes d'autrefois suscitent chez les philologues d'aujourd'hui, leurs confrères, entrent non seulement dans les jugements de ces derniers, mais dans leurs travaux analytiques et descriptifs. On se donne plus de peine pour recueillir les gribouillages d'un « bon » copiste que d'un « mauvais », et est-ce trop s'avancer que d'affirmer que certains éditeurs ont « désespéré » de la tradition médiévale pour l'avoir trop peu fréquentée ?

Mais c'est avant tout directement que l'individualité des scribes entre dans le fait scientifique. A la différence du fait physique, le fait philologique est toujours humain, et la liberté en est un élément aussi essentiel que le jeu de forces matérielles. C'est à l'intervention consciente de copistes, de réviseurs, d'éditeurs, de lecteurs qu'est due en tout premier lieu l'apparition de nouveaux « états » d'un texte [1]. Et même lorsqu'il n'y a pas

[1] Des révisions complètes, comme celles de Porphyre, de Ficin, de Kirchhoff, constituent par excellence des états distincts du texte. Des transcriptions

de retouche délibérée, le jeu inconscient d'un caractère ou d'un esprit laisse sa marque sur la « donnée textuelle ». Inutile de nous étendre davantage ici sur la nature et la conséquence de ces principes premiers de la science des textes. Qu'il suffise de noter qu'une étude sur les copistes, les abréviateurs, les éditeurs d'un écrit ancien constitue un complément nécessaire à l'apparat critique de cet écrit. De même que les sigles, qui représentent les témoins de la tradition indirecte, songeons, pour les *Ennéades*, à Eusèbe et à Cyrille, à Porphyre ou à Simplicius, prennent une valeur différente d'après la personne en question, de même les sigles de la tradition directe, à travers des faits matériels, symbolisent la personnalité d'un copiste et en sont fonction.

Ces travaux sont donc un commentaire vivant et par là même technique des variantes et des sigles qui ornent les marges inférieures des éditions. Du même coup et par analogie, ils nous font remonter des copistes et lecteurs qui travaillent sous nos yeux aux premiers éditeurs et réviseurs du texte. Voir à l'œuvre un Démétrius Tribolès ou un Marsile Ficin nous facilite l'intelligence, nous donne une représentation concrète des travaux auxquels se sont peut-être livrés l'« éditeur » inconnu de l'archétype, l'éditeur des originaux, Amélius ou Porphyre, ou les copistes qu'ils avaient sous leurs ordres.

Enfin, si telles descriptions minutieuses des notices documentaires, telles analyses sur les manies d'un copiste, telles recherches sur les travaux philologiques ou philosophiques d'un lecteur, paraissent superflues aux spécialistes du seul Plotin, peut-être en revanche pourront-elles rendre quelque service aux philologues et aux érudits qui travaillent en d'autres domaines.

II

Les procédés techniques mis en œuvre pour décrire et analyser les manuscrits des *Ennéades*, pour les classer, pour distinguer les apographes des modèles, n'ont rien que de fort simple. Nous

comme celles de Cyrille d'Alexandrie, de Tribolès, de *T*, constituent également de nouveaux états. Et de même, à un degré ou plus faible ou simplement plus mystérieux, les travaux conscients ou mécaniques de certains copistes de manuscrits, tels A et Q, ou d'archétypes perdus.

les examinerons ici brièvement en suivant l'ordre même des principales rubriques.

Les notices descriptives sont strictement documentaires. Elles s'efforcent — on a dit les limitations de cette formule — de rapporter le fait brut sans l'interpréter.

La première conséquence, tant soit peu paradoxale, de cette loi — idéale — de stricte objectivité est que certains faits se présentent ici sous une forme franchement défectueuse, incomplète, mal harmonisée avec des faits analogues, voire, peut-être, inexacte. Une solution plus facile, qui n'est pas sans précédents, eût été de les supprimer. Ainsi nous avons reproduit tant bien que mal, et non sans avoir importuné parfois bibliothécaires et voisins de travail, certaines marques de possesseurs ou de lecteurs, à peine lisibles et dont le sens nous échappe [1].

A fortiori, lorsque la teneur d'une note, d'une cote, d'une numérotation est certaine, mais que nous ne pouvons pas l'interpréter, avons-nous mis tout notre soin à signaler l'état exact de la documentation, même si elle n'est pas reprise dans nos analyses. C'est le cas, par exemple, de chiffres qui apparaissent en quelques folios de A, et des trois lettres β. π. υ. du petit manuscrit *familiaris* écrit de la main de Marsile Ficin.

Partout la description s'inspire des mêmes principes et suit à peu près le même ordre, en commençant par les éléments les plus matériels ou les plus extérieurs du manuscrit pour finir par ceux où la main de l'homme apparaît davantage. Tout en gardant, dans les grandes lignes, l'uniformité désirable, nous avons visé à faire saillir, sous des en-têtes distincts, les particularités propres à certains manuscrits, comme sont les feuilles de garde de E, la répartition en chapitres du texte de A, la pagination de F, la feuille volante de Fam., les « blancs » de R et de Corp., les signes critiques, non expliqués, de C et de M, le contenu de V, l'état actuel de T, dû à l'incendie, les annotations marginales, abondantes et variées, de S, et nombre d'autres curiosités du même genre.

1. Nous souhaitons que, alertés par l'énigme signalée ou par des fautes de lecture manifestes, de plus savants déchiffrent par exemple les gribouillages de J, ceux des copistes, des lecteurs, des possesseurs et remédient ainsi aux erreurs et lacunes de cet ouvrage.

SIGLES. — Deux normes ont dicté le choix des symboles qui doivent représenter les exemplaires étudiés. La première fut de ne jamais employer de minuscules pour désigner des manuscrits encore conservés ; nous reprenons ainsi le sigle VindD de Creuzer pour le *Vindobonensis phil. gr. 102*, copie de Q désignée dans les *Recherches* par le sigle q. La seconde norme fut de bouleverser le moins possible les usages reçus ; les témoins les plus représentatifs sont désignés par une majuscule ; les autres, à dessein, par une abréviation qui en facilite l'identification (Coisl., Fam., Corp.) ou qui rappelle les sigles de Creuzer et de la plupart des apparats (MarcB, ScorA, Leid., Ciz.). Il nous eût été facile d'inventer un système plus cohérent de notations en adoptant de nouveaux sigles ou des sigles arbitraires pour nombre de ces manuscrits ; comme la plupart d'entre eux apparaissent ici, du moins l'espérons-nous, pour la dernière fois, il nous a paru plus nuisible qu'utile de les rebaptiser *in extremis*.

La courte DESCRIPTION LATINE, imprimée en grands caractères, par laquelle s'ouvre chaque notice, voudrait être plus qu'un hommage à la patiente et précise érudition des auteurs de catalogues. On y trouvera les éléments essentiels qui permettent d'identifier l'exemplaire, à savoir les anciennes cotes successives, la matière — papier ou parchemin — les dimensions, le nombre de folios de garde — signalés par une numérotation distincte, mais continue, en chiffres romains — éventuellement le nom du copiste et la date, à son défaut, le siècle, enfin le plus brièvement et le plus clairement possible le contenu du manuscrit. Il a paru superflu d'énumérer en détail toutes les pièces des *miscellanei*.

Des folios de garde nous avons voulu distinguer les feuillets tout récents, que nous appelons « additionnels » et que nous recensons sous une autre rubrique ; nous craignons qu'il n'y ait parfois un peu de flottement dans les conventions adoptées. De même, lorsqu'un folio de garde relativement ancien est collé à la reliure, nous lui avons donné un numéro d'ordre qui sera naturellement le premier ou le dernier, et qui sera donc impair s'il s'agit d'un verso, pair s'il s'agit d'un recto ; il n'est pas rare, en effet, qu'on trouve, au revers des « plats », des inscriptions ou notices. Le lecteur qui désirerait faire vérifier un détail relatif

aux folios de garde voudra bien se souvenir de l'une et l'autre remarque.

BIBLIOGRAPHIE. — Dans une note nous avons rangé, par ordre chronologique, les travaux qui s'occupent du manuscrit, à l'exclusion des catalogues vieillis, des préfaces d'édition et de nos *États* ; une exception fut faite pour l'édition monumentale de Creuzer, qui contient seule des collations détaillées de nombre d'exemplaires.

RELIURE. — Ce que nous avons vu — mais nous n'avons certes pas tout remarqué — nous l'avons décrit de notre mieux en un langage qui n'est sans doute pas celui de l'artisan ni de l'héraldiste. En de nombreuses occasions nous avons pu consulter les connaisseurs, mais lorsqu'il s'est agi d'identifier les ateliers de reliures appelées par les uns « orientales », par d'autres « italiennes » ou encore « byzantines », telles que celles de C et de J, nous avons trouvé partout une complète obscurité. Le point n'était pas sans importance. Des indices de jour en jour plus nombreux nous ont fait penser qu'un certain « type » de ce genre de reliure fut exécuté pour le roi Mathias Corvin, et qu'en recherchant les exemplaires ainsi reliés on pourrait reconstituer un jour une partie notable de la section grecque de sa célèbre bibliothèque de manuscrits [1].

PAGINATION. — Sous cette rubrique, fondue parfois avec la précédente, nous signalons les erreurs ou singularités de la pagination, souvent assez ancienne, mais plus souvent moderne. On remarquera la pagination primitive de F, due à Marsile Ficin. Nous signalons aussi les pages blanches du manuscrit, qui constituent parfois des indices précieux, comme en Coisl., où elles ponctuent les anciennes divisions naturelles du *miscellaneus*.

COMPOSITION ET NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Le cahier

1. Au cours de nos voyages nous avons toujours réservé quelques heures à une enquête sur les reliures des *codices* grecs. Nous tenons à remercier dès maintenant les Conservateurs des Bibliothèques de Berlin, de Bruxelles, de Budapest, de Cracovie, de Paris, de Vienne (ici en 1935) qui nous ont magnanimement donné libre accès aux rayons des magasins, condition absolument nécessaire pour réunir les matériaux d'une enquête de cette sorte.

régulier des manuscrits grecs est le quaternion, qui compte, comme le nom l'indique, quatre feuillets ou huit folios, c'est-à-dire seize pages ; c'est l'ancêtre du scientifique in-8° d'aujourd'hui. Le quinion, de dix folios, est aussi assez fréquent. Le ternion, qui en a six, et le sénion, qui en a douze, sont plus rares. Les cahiers successifs d'un manuscrit, sauf parfois le premier et le dernier, sont en général numérotés, le plus souvent par le copiste, mais parfois d'après des procédés différents, que nous avons décrits. Nous appelons feuillet — plutôt que feuille — la pièce d'un seul tenant constituée par deux folios, par exemple dans le quaternion, par le premier et le huitième, le deuxième et le septième, le quatrième et le cinquième.

Les crochets obliques ⟨ ⟩ signalent, en principe, une *restitution*, comme dans la transcription des textes, mais elle n'est pas la même suivant la nature du chiffre qu'ils enserrent. Lorsqu'ils encadrent le numéro d'ordre d'un cahier, par exemple du quat. ⟨κδ'⟩, ils signalent que le *chiffre κδ'* même a disparu ou fut omis et que nous le rétablissons. Au contraire, lorsqu'ils encadrent le numéro d'ordre d'un folio, par exemple du folio ⟨123 bis⟩, ils signalent que le folio lui-même a été coupé, si l'on en voit le talon, ou supprimé de quelque autre façon, comme on peut parfois le déduire de la composition même du cahier. Enfin, lorsqu'il s'agit de filigranes et qu'on lit dans notre description « quat. κθ' feuillet 4-⟨5⟩ (f. 226) » il faut entendre que la marque de papier se voit au quatrième folio du cahier κθ', lequel folio est le 226e folio du manuscrit ; il est clair que nous retrouvons ainsi la nature du papier du cinquième folio (f. 227) qui lui correspond mais qui ne saurait porter le filigrane.

Ces divers éléments ont été décrits minutieusement. Il y a là sur une quarantaine de manuscrits une documentation presque complète, utile peut-être à qui voudrait étudier la technique matérielle de l'édition et de la librairie au moyen âge et à la Renaissance, mais, sauf deux exceptions notables — les manuscrits E et Q, — sans grand intérêt pour les études plotiniennes. Sauf en ce qui concerne les filigranes, aucune « synthèse » n'a pu être esquissée, aucune loi n'a pu être établie, et plusieurs détails même n'ont pu être expliqués ; c'est la principale excuse de ces « longueurs ».

FILIGRANES. — En ce domaine, grâce surtout au magnifique *Dictionnaire des Filigranes* de Briquet [1], les philologues et les paléographes disposent de bons instruments de travail et plusieurs s'en servent résolument. Toute défiance pourtant n'a pas disparu. Comme tous les manuscrits des *Ennéades*, sauf un, sont écrits sur papier et presque toujours sur des papiers dont les filigranes ont été relevés par Briquet, il nous a semblé faire œuvre utile en mettant chaque fois sous les yeux du lecteur le *détail* de la documentation, c'est-à-dire soit les dates extrêmes de l'apparition du *type*, soit le plus souvent même les dates précises des pièces d'archives écrites sur ces papiers à *variantes identiques* ou *similaires*. Pour comprendre ces données et les inductions qu'elles fondent, il convient d'avoir sous les yeux quelques-unes des observations de principe faites par Briquet dans l'*Introduction* de son ouvrage.

> « Dans la règle, écrit-il, chacune des figures reproduites dans les planches et auxquelles nous donnons le nom de *types* existe en deux variétés, souvent en quatre ou davantage, suivant le nombre de formes employées dans la fabrication du papier et suivant la durée d'emploi plus ou moins longue du filigrane. Ces variétés du même type proviennent d'un même battoir. Nous les appelons *identiques*, lorsque les filigranes s'adaptent exactement l'un sur l'autre, alors même qu'ils ne sont pas posés au même endroit de la feuille, c'est-à-dire qu'ils proviennent de formes différentes. Nous les appelons *similaires*, lorsqu'il y a de légères différences entre eux, et *divergents*, lorsque ces différences sont très accusées. Quant aux groupes formés de types qui se ressemblent, il est possible qu'ils proviennent de battoirs différents » (p. 17).

Voilà pour la documentation et la manière de la décrire. D'après quels principes empiriques à présent s'en servir ?

« Au risque d'enfoncer une porte ouverte, écrit le maître,

1. C. M. BRIQUET, *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier, dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600, avec 39 figures dans le texte et 16112 fac-similés de filigranes*, 4 vol., Genève, 1907.

il faut affirmer qu'il y a un jour précis auquel une paire de formes, munie d'un filigrane donné, a commencé à fonctionner, et qu'aucune feuille à cette marque n'a été faite avant ce jour. C'est ce que savent bien les fabricants de papiers » (p. XVIII).

> « Peut-on évaluer le temps qui s'est écoulé entre le jour où une feuille de papier a été fabriquée et celui où elle a été écrite ? Étudiant cette question, Likhatscheff constate d'abord que, dans cette évaluation, on peut faire abstraction de la distance qui sépare le lieu de fabrication du lieu d'emploi d'un papier, parce que cette distance, en Europe, a toujours pu être franchie en moins d'une année et que, par conséquent, une feuille de papier a pu être écrite très loin de son lieu d'origine, l'année même de sa fabrication. Après cette remarque fort juste, l'auteur fixe à un maximum de dix ans le temps écoulé entre la fabrication et l'emploi d'une feuille de papier » (p. XVIII).

Briquet, à la suite d'une induction étendue, porte cette période à une quinzaine d'années. Il arrive à ce résultat par deux études, également précises, dont nous signalons seulement les bases d'enquête et les conclusions.

Il étudie d'abord les filigranes à millésime.

> « Du détail des calculs il résulte, écrit-il, que pour la période de 1546 à 1600, le 50% du papier fabriqué à un millésime donné était utilisé en 4 ans et 4 mois ; que le 92% l'était en 12 ans, et que la dernière feuille l'était au bout de 26 ans. Si l'on exclut du calcul une marque d'une signification douteuse, ces chiffres tombent respectivement à 3 ans et 2 mois, à 9 ans, et à 23 ans. Il ne faut pas exagérer l'importance de ces calculs, car ils ne s'appliquent qu'à un nombre très restreint de cas, mais ils tendent néanmoins à confirmer l'évaluation de M. Likhatscheff » (p. XIX).

La seconde enquête, non moins précise, est autrement vaste. Elle se base sur l'étude de tous les filigranes dont on possède des variétés identiques, c'est-à-dire sur des papiers produits certainement par la même forme ou par des formes contemporaines.

On ne saurait être plus rigoureux. Or, dans le recueil de Briquet, il n'y a pas moins de 2558 filigranes de ce genre et, à notre avantage, ils appartiennent aussi bien aux XIVe et XVe siècles qu'au XVIe.

Des tableaux minutieux dressés par Briquet il résulte que :

> « dans les trois siècles examinés, le temps écoulé entre la fabrication et l'emploi du papier a été à peu près le même.
> Plus de la moitié soit le 54% a été employé dans les 5 années, le 80% dans les 10 années, et enfin le 90% dans les 15 années qui ont suivi celle de sa fabrication » (p. XX).

Les dix ans admis par Likhatscheff lui paraissent donc insuffisants et il croit devoir porter à 15 ans la période normale nécessaire pour l'écoulement et l'emploi d'un papier fabriqué à une date donnée. « Pour les grands formats », — c'est-à-dire ceux dont les dimensions dépassent 35 × 50 cm. — « il faut, dit-il, aller jusqu'à 30 ans » (p. XX).

Presque tous les papiers des manuscrits des *Ennéades* ayant le format ordinaire, en retranchant 15 ans de la première date notée par Briquet pour un filigrane donné, et en ajoutant 15 ans au dernier millésime, on peut fixer la date approximative du manuscrit avec plus de précision que par les seuls caractères paléographiques, en principe à un tiers de siècle près [1].

En fait, la précision est généralement bien plus grande. Lorsque les données de Briquet ne se réduisent pas à une seule date — auquel cas l'« amplitude » maxima, à 10% près d'erreur, est de 30 années — les dates extrêmes, entre lesquelles fut probablement écrit le manuscrit, se rapprochent considérablement.

Un tableau des manuscrits datés des *Ennéades* peut être fort intéressant à ce sujet. Il permet à la fois de pratiquer un sondage de la solidité de la méthode préconisée par Briquet, et d'embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble des manuscrits de Plotin sur lesquels nous avons des données chronologiques précises.

Urbinas gr. 62	1460	soit 1421-1432	soit 1434-1479
Paris. gr. 1816	1460	1456-1462	
Marc. gr. 241	1454-1471	1448-1472	

1. En prenant, comme date centrale des 30 années, la date centrale des emplois extrêmes notés par Briquet.

Mon. gr. 449	1465	1467-1472
Marc. gr. 240	1465-1468	1454-1472
Paris. gr. 1969	1467	1452-1471
Marc. gr. 244	avant 1468	1440 (seule date relevée par Br.)
Ambr. gr. 329	vers 1483	1468-1483
Paris. gr. 1970	1454-1486	1452-1454
Paris. gr. 1644	avant 1491	1459-1472
Berol. gr. 375	avant 1489	1440-1472
Ottob. gr. 371	après 1489	1460-1487
Corp. X' 117	1492-1517	1491-1503
Paris. gr. 1968	1496	1473-1491
Ciz. 63	1551	
Scor. T. III. 11	1562	
Leid. Fol. 8	1562	1561-1577
Vindob. theol. 68	1563	
Scor. Φ II. 11	1563	
Palat. gr. 404	1579	4 types semblables 1546-1584

Il est fâcheux qu'il faille se borner aux manuscrits du xve siècle, la documentation faisant défaut pour les autres [1].

Dans presque tous les cas où la vérification est possible, les dates connues par ailleurs tombent ***à l'intérieur*** de l'intervalle de temps mesuré par les emplois extrêmes notés par Briquet pour les papiers à variantes identiques ou similaires. Deux exceptions confirment la règle. Pour le ***Mon. gr. 449***, il s'en faut de deux ans ; pour le ***Paris. gr. 1968***, il s'en faut de cinq ; point n'est besoin de retrancher ***quinze*** ans du premier emploi relevé, ou d'en ajouter quinze au dernier.

Supposons que nous ignorions tout des dates aux environs desquelles furent écrits ces manuscrits. Ainsi que la méthode nous y autorise, prenons, comme date centrale des 30 années constituant l'époque de la transcription, la date centrale des emplois extrêmes notés par Briquet ; le ***pourcentage d'erreur*** serait égal à *zéro*. Résultat qui donne aux calculs non plus fictifs, mais réels — par suite du manque d'autres données — une très forte probabilité et, dans certains cas, si l'on s'abstient de citer des chiffres et si l'estimation est nuancée, une certitude morale.

1. Le *Cizensis* et les *Scorialenses* ont été examinés par J. Cochez, qui décrit les filigranes sans jamais les identifier avec les figures du *Dictionnaire* de Briquet. Pour le *Vindobonensis theol. gr. 68*, nous sommes coupable de la même négligence. On voit ici combien regrettables sont ces imperfections de méthode.

Le petit tableau ci-dessus, trop résumé — les différences de formats, par exemple, n'interviennent point, — ne peut donner une idée de la précision plus grande qu'on obtient si les éléments de l'induction sont plus nombreux. Plus il y a de filigranes différents dans un manuscrit, plus la précision augmente ; le degré de probabilité croît même suivant une progression géométrique. De même, du moins en pratique, nos calculs sont plus sûrs et plus précis si les emplois relevés par Briquet sont plus abondants. L'une et l'autre expérience se vérifie éminemment dans le cas, d'ailleurs exceptionnel, du manuscrit B, *Laurentianus 85,15*.

Autant l'on peut arriver à fixer, à quelques décades ou à quelques années près, la date d'un manuscrit grec, autant il est difficile de retrouver sa patrie. La paléographie latine et romane est ici autrement avancée que la grecque. Tout ce que l'état actuel de la science permet de dire est que la plupart des manuscrits sur parchemin ont été copiés en « Orient » ou dans l'Europe orientale, cette « précision » devant le plus souvent suffire. Au contraire les manuscrits sur papier, postérieurs à la prise de Constantinople et qui n'appartiennent pas à des *scriptoria* privilégiés, comme ceux de l'Athos, ont été écrits en Occident, ou du moins en des lieux d'étape, comme la Crète, où se fixa notamment une petite école de copistes qui se sont intéressés entre autres choses aux *Ennéades*.

SOUSCRIPTIONS, POSSESSEURS ET LECTEURS. — Sous ces rubriques figurent des renseignements divers sur l'histoire du manuscrit ; le colophon tout d'abord, s'il donne le nom du copiste, la date ou la patrie du document, puis les essais de plume du copiste, d'un lecteur ou de leurs confrères, les cotes aussi des anciennes bibliothèques, parfois même, lorsqu'elles ont quelque intérêt, des notices tout à fait récentes dues à des savants connus.

Nous craignons de n'avoir pas toujours reproduit ici toutes les abréviations de l'original, ni non plus la distinction entre les majuscules et les minuscules. Tandis que nous avons régulièrement restitué les majuscules dans tous les titres tirés de l'œuvre elle-même, dans ces anciennes notices nous avons le plus souvent, mais malheureusement pas toujours, respecté l'usage du scribe

ou du lecteur. Lorsqu'on trouvera seulement des minuscules ou des majuscules mêlées à des minuscules, il est probable que nous avons reproduit le document. De même si un iota souscrit fait défaut dans notre transcription, c'est qu'il ne figurait pas dans l'original ; mais s'il figure dans notre transcription, nous l'y avons peut-être, probablement même, restitué. Quant aux accents, nous n'en sommes pas toujours très sûr.

On le voit, c'est en ces paragraphes plus qu'ailleurs sans doute que l'érudit rencontrera des lacunes, des fautes de lecture, des inconséquences. Avant tout, nous n'avons rien voulu taire ou voiler ; jamais l'ignorance, le doute ou l'impossibilité d'une dernière vérification n'a fait supprimer un détail gênant ou mal noté ; pareillement nous n'avons pas poussé le souci de l'harmonisation de détails jusqu'à corriger après coup les notes prises sur place, quelles qu'en soient les patentes imperfections. D'après ces règles aussi l'ouvrage demande à être jugé.

Copistes et mise en page. — Cette rubrique, de rédaction plus facile et plus sûre, ne le cède pas en importance à la précédente. La distinction entre les divers copistes d'un même manuscrit se fait habituellement sans peine. Il y a des cas embarrassants. Un même copiste peut changer de manière suivant qu'il écrit plus vite ou qu'il a plus d'espace à sa disposition. Eb en fournit un bon exemple, A[1] un exemple frappant. D'autres copistes, comme Ba, s'essayent par endroits à divers genres d'écriture. Plus délicats sont les rapprochements entre les copistes de deux manuscrits différents, surtout lorsqu'on ne peut les avoir en même temps sous les yeux. Il nous semble que les paléographes auraient tort de taire leurs « impressions » ; car des collègues peuvent avoir plus tard l'occasion de vérifier l'identification proposée sous réserve de plus ample examen. Les détails matériels, comme la mise en page, la manière de rubriquer les titres, font souvent naître un soupçon, une conjecture ; on en verra un exemple, non vérifié, à propos de Corp. et de MatritA.

Dirons-nous ici également tout ce que nous aurions dû noter et dont l'intérêt ne nous est devenu clair que vers la fin de nos travaux d'analyse ?

Il eût fallu avant tout décrire le type de préparation auquel

fut soumis le papier avant d'être livré au copiste. Est-il lisse ou mat, quel est le « dessin » qu'y prennent les lignes tracées au poinçon pour guider la main du copiste, notamment la disposition des marges horizontales et verticales ? Et dans quelle mesure et comment le copiste aligne-t-il, dispose-t-il son texte d'après ces « types de réglage » ? Ces détails matériels ont été relevés avec grand soin et publiés avec un excès de luxe par Kirsopp et Silva Lake dans leur grand recueil paléographique. Il y a là des indices matériels appelés à jouer, dans la recherche de la date et du *scriptorium* des manuscrits, un rôle analogue à celui des filigranes.

Il eût fallu noter la présence ou l'absence de « guillemets » en marge de certaines citations ; une collation complète des manuscrits-sources ne devra pas taire ce détail.

Il eût fallu relever pour chaque manuscrit important un spécimen ou deux de ponctuation et ramener à ces types les autres manuscrits. La philologie ignore tout de ce sujet. Qui sait s'il n'y aurait pas là, dans bien des cas, de précieux indices de classement, et davantage. De simples sondages pourraient révéler plus d'une surprise de quelque conséquence.

Texte. — Aussi bien la manière de rédiger les titres du livre et des traités que certains colophons donnent souvent une première orientation sur le groupe auquel appartient le manuscrit ; au risque de nous répéter, nous avons donc plus d'une fois repris des formules identiques ; la dépendance ou la parenté des manuscrits apparaît ainsi plus claire. Dans ces en-têtes nous avons rétabli le plus souvent les majuscules, les accents et l'iota souscrit conformément aux usages modernes. Il va de soi qu'il convenait de marquer avec précision les folios et le contenu du texte dus aux divers copistes d'un même exemplaire.

Anomalies. — Tant pour classer les manuscrits en familles que pour distinguer lequel de deux documents est le modèle ou la copie, c'est naturellement dans les anomalies du texte qu'on trouve les preuves les plus immédiates et les plus fermes. Si l'attention a déjà été attirée sur un trouble possible, l'anomalie est facile à déceler ; tel traité est répété deux fois, en tel autre un passage est omis, en un troisième deux sections ont été inter-

verties ; maintes fois — comme en R et en Ambr. — les réviseurs ou les lecteurs de la Renaissance ont déjà signalé le désordre introduit consciemment ou accidentellement dans le texte. Souvent, au contraire, on ne le découvre que par hasard ou à la suite d'une longue étude du document : ainsi, pour s'assurer de la restitution de quelques lettres manquantes en VindD, de simples photographies n'eussent pas suffi ; le contenu exact de quelques manuscrits « abrégés », comme sont Q, V, VindC, ne se laisse pas toujours inventorier sans peine ; seule une collation méthodique ou une investigation spéciale permet de découvrir l'intrusion de l'ancienne glose à ἀνύλλεται dans le texte des membres du groupe y. Une fois l'anomalie repérée, on peut souvent exclure d'emblée une filiation tenue auparavant pour plausible, parfois déterminer au premier coup d'œil une parenté insoupçonnée, voire retrouver immédiatement le modèle ou la copie d'un document étudié.

Annotations marginales. — Avant tout, il faut distinguer les notes additionnelles, marginales ou interlinéaires, dues au copiste de celles des réviseurs ou lecteurs postérieurs. Dans les manuscrits de Plotin, la chose n'offre en général aucune difficulté. Conformément au désir exprimé par l'*Union Académique Internationale*, nous avons désigné par l'indice 2, E^2 par exemple, le premier correcteur ou lecteur certainement distinct du copiste, l'indice 1 étant en principe réservé au copiste lui-même *in reuisione* ; même lorsque nous avons désigné les « manières » successives de Ficin en F par des indices différents, le premier de ces sigles est F^2 et non pas F^1.

Dans un travail comme celui-ci, les marges ont la même importance que le texte, pratiquement une importance plus grande. La raison est simple. Elles sont neutres par rapport au texte et ne préjugent pas de sa valeur. Le critique qui se laisse guider par la bizarre variété de leur contenu pourra souvent, sans *a priori* aucun, et discerner les familles de manuscrits et distinguer les ancêtres de leur descendance.

Le genre de notre travail nous a pour ainsi dire contraint à recueillir les *marginalia* avec un soin inversement proportionnel au rôle intrinsèque qu'ils doivent jouer dans l'établissement du texte.

Il s'agit, en effet, d'exorciser une bonne fois les éditions imprimées des *Ennéades*, et l'on y réussira d'autant mieux que l'on appellera par leur nom — à la manière des exorcistes d'antan — les démons qui possèdent ces infortunées. Ficin qui se cache dans les apparats sous un nom d'emprunt — il s'y appelle F^{mg} ou A^3 — est démasqué dans les notes marginales par les traces qu'y a laissé sa griffe, puissante, envahissante. Il en est de même, dans une moindre mesure, de Tribolès et de Bessarion, d'Ermolao Barbaro et de Scholarios, peut-être de Sambucus et de Perna. Dès qu'on dévoile ces aimables et sympathiques personnages, l'autorité des « leçons » qu'ils « attestent » se réduit à celle, bien menue, de conjectures.

Un critique qui aurait lu, ni trop distraitement ni trop attentivement, nos monographies sur A et sur F pourrait être tenté de nous reprocher d'obéir ici à deux principes opposés, à deux tendances contraires, et partant de manquer de logique ou d'esprit de suite. « Lorsque vous décrivez A, dirait notre censeur, vous ramenez toutes les mains à deux seulement, celle du copiste, celle de Ficin, alors que Müller en distingue cinq et que Schwyzer est porté à en compter trois. En F, au contraire, vous en distinguez cinq ou six, que vous attribuez toutes à Ficin, tandis que dans l'apparat de la Collection Budé nous ne trouvons rien d'approchant ; à tout le moins il vous faudrait prouver qu'aucun autre que Ficin n'a corrigé F ». Remarquons tout d'abord, à propos de ce dernier souhait, qu'on ne prouve pas directement une proposition négative de ce genre, mais qu'on l'établit solidement, bien qu'indirectement, en prouvant que l'ensemble des annotations, quelles que soient leurs variétés accidentelles, sont dues à Ficin. Remarquons ensuite qu'attribuer A^3 et A^4 à Ficin et pareillement F^3 et F^4, c'est obéir, pour parler comme notre censeur, au même principe et non pas à deux principes opposés. Enfin, et c'est la seule réponse adéquate, il ne s'agit pas ici de principes dialectiques, mais de faits, de faits observés, que d'autres facilement peuvent contrôler. L'accord est entier par exemple entre M. Schwyzer et nous sur la nécessité de réduire à une identité stricte la distinction, d'ailleurs ténue, que mettait Müller entre A^1 et A^2 d'une part, A^3 et A^4 d'autre part. M. Schwyzer désigne cette première main par A^1, tandis que nous

la désignons par A^1 — question de mots — en outre il tend à la distinguer de celle du copiste A, tandis que nous sommes convaincu que c'est la même main, mais qui s'occupe à une autre besogne, à une révision.

Si l'on fait instance que l'observation des faits n'est pas seule en cause, le point en litige le démontrant à l'évidence, nous répondrons qu'elle n'est pas seule, bien sûr, mais qu'elle est souveraine et que cela suffit. C'est bien principalement à cause de l'identité paléographique des caractères — reconnue par Schwyzer — que nous identifions A^1 avec le copiste A, et si notre collègue hésite à le faire nous craignons que ce ne soit surtout en vertu d'un principe sur l'origine ou la valeur des leçons du réviseur [1]. Les faits observés d'ailleurs pour fonder solidement l'induction doivent être le plus complets possible. L'un des meilleurs « arguments » en faveur de l'identité entre A et A^1 est le *fait* qu'on peut *observer* la transition de A à A^1 en nombre de scolies, — transition notée avec soin dans les *États*, — et plus clairement encore dans le « supplément » de A où le « réviseur » finit par écrire de tous points comme le « copiste ». De même lorsque, malgré des différences de caractère paléographique, voire nonobstant la différence du *ductus* (F^5), nous rapportons au seul Ficin tant F^2, F^3, F^r, que F^5 ou F^4, ou F^6, nous avons pris soin de marquer chaque fois les relations de tout genre entre une forme d'écriture ou d'activité et une autre. Il se fait que lorsqu'il s'agit de Ficin, le contrôle est immédiat, puisque deux autres manuscrits de lui relatifs à Plotin étendent le champ d'observation et permettent une contre-épreuve décisive. Les diverses « manières » distinguées en F se retrouvent toutes, y inclus le *ductus* calligraphique de F^5, dans A et Fam. qui ont également passé par les mains de Ficin. Nous sommes donc en pleine lumière.

Tout pareils qu'ils soient de nature, le cas des premières mains de A et celui des annotations de Ficin en F, diffèrent *toto caelo*

1. Nous avons fait effort pour distinguer rigoureusement, au moins « dialectiquement », le problème de la *nature paléographique* des mains de A de celui de leur *origine* et de leur *valeur* (voir pp. 20-30). C'est ici qu'il faut invoquer les principes. Si les leçons de A et de A^1 sont dues au même copiste, elles peuvent néanmoins provenir de manuscrits différents. Inversement, si elles sont dues à des scribes distincts, elles peuvent néanmoins provenir du même exemplaire, l'archétype.

par leurs conséquences pratiques, et cela en vertu d'un principe. Les « leçons » de Ficin n'appartenant pas à la tradition mécanique du texte ne doivent pas en principe figurer dans l'apparat. Celles de A^1, dont la nature nous échappe et qui pourraient être des *conjectures*, même si elles sont du copiste, doivent, en principe, figurer toutes dans l'apparat. La présente étude devra établir ce point et n'aura pas besoin d'aller au delà ; à l'éditeur incombera le soin de recueillir ces leçons. Au contraire, le fait même que Ficin se trouve chassé de la « tradition » nous invitera à réunir ici les données qui seraient hors de place dans l'édition [1].

Les notes marginales de Ficin en F et des lecteurs en S et en d'autres manuscrits sont si nombreuses qu'il ne pouvait être question de les verser tout entières au dossier de la documentation [2]. Il a fallu se contenter de décrire et d'illustrer les genres d'activité différents auxquels se sont livrés ces philologues de la Renaissance. Par contre on a relevé, sauf distraction, tous les signes critiques dus à trois copistes ou réviseurs de manuscrits-sources des *Ennéades*, à savoir de U, de C M et de J. De ce dernier toutes les annotations marginales de première main sont publiées ici et serviront peut-être dès à présent à fixer approximativement la place singulière de J dans le stemma généalogique. Quant aux signes de Tribolès en C M et de Daniel en U, omis dans les *États*, il n'est pas certain qu'ils doivent figurer dans l'apparat de l'édition critique ; il convenait donc d'en donner ici le relevé complet. A fortiori, nous avons recueilli les

1. Ce point est capital. Il est possible que l'activité de A^1 soit identique à celle de A^3 et pourtant ils subissent un traitement radicalement différent. Pourquoi ? *Nous savons*, de certitude, que Ficin n'est pas un témoin du texte, pas plus que Kirchhoff — l'un travaille sur A et F, l'autre sur Perna et Creuzer — tandis que de A^1 actuellement nous formons des hypothèses, mais *nous ne savons rien* et nous discuterons peut-être toujours. On peut éliminer parfois ce que l'on connaît, mais à aucun prix ce que l'on ne comprend pas.

2. Si un jeune philologue était à la recherche d'un sujet de « mémoire » ou de « petite thèse », il pourrait nous donner une monographie sur les annotations marginales de Ficin en F, le *Parisinus gr. 1816*. Qu'il se rassure, il aurait à peine besoin de lire les *Ennéades* et il se passionnerait sans doute vite pour son travail. S'il voulait étendre son sujet à tous les manuscrits connus de Ficin et en rechercher d'autres, notamment ses exemplaires de travail sur Platon, peut-être trouverait-il là un sujet de « grande thèse », aussi intéressante pour la critique textuelle que pour l'histoire de l'humanisme.

marginalia de certains manuscrits-dérivés, sur lesquels sans doute la critique n'éprouvera plus le besoin de revenir ; ainsi, entre autres, de H, copie de G, e de O, copie de S.

Partout, aussi bien pour les manuscrits importants que pour les copies, nous avons pris soin de noter chaque fois le numéro du folio où figure la scolie, le $\sigma\eta'$, la variante. Petite innovation, qui permet à l'érudit de contrôler, ou de faire contrôler par correspondance, le moindre détail qui lui paraît inexact, curieux, intéressant. C'est dans le même esprit que nous avons publié, *ad calcem voluminis*, un *Inventaire détaillé* des manuscrits des *Ennéades*. On y trouvera les références précises aux folios où commencent le texte de chacun des cinquante-quatre traités dans une trentaine de manuscrits choisis parmi les plus représentatifs. Tous ceux qui ont manié des textes étendus savent combien de temps l'on perd à rechercher dans un manuscrit un passage qu'identifie seulement une référence à la colonne de Migne ou à la page de Teubner. Les copistes ayant une écriture fort régulière, l'indication des folios et de petits calculs fort simples permettront à un philologue de faire photographier ou de faire vérifier aisément les textes sur lesquels il désirerait une information plus complète.

III

Au fur et à mesure que le lecteur prendra connaissance de chacun des manuscrits des *Ennéades*, et quand bien même il ne commencerait pas par les premières notices, il se rendra compte que ces manuscrits se groupent à peu près dans l'ordre où ils sont ici décrits, et, en particulier, que leur répartition en quatre familles distinctes n'a rien d'un postulat [1]. Par des jalons nettement marqués, il sera conduit d'un manuscrit au suivant, jusqu'à ce qu'il ait pu explorer tel coin qu'il lui plaira de la tradition très dense où l'on a essayé de lui percer quelques voies. Néanmoins pour dissiper le sentiment d'insécurité tout naturel au promeneur qui cherche à s'orienter à la lisière d'une forêt inconnue, il ne sera pas inutile de lui signaler auparavant, comme

1. Ici, nous nous conformerons à l'usage et nous parlerons de « familles » et d'« archétypes » plus souvent que d'« états » ou de « groupes ».

sur une carte à grande échelle, le tracé des principales avenues qu'il est invité à parcourir.

Le lecteur se verra conduit tout d'abord vers ce groupe que les critiques dénommaient autrefois « la première classe » des manuscrits de Plotin et que nous avons désigné ici par le sigle w. Les membres de cette famille se laissent immédiatement reconnaître à une répétition de quelques pages de texte, répétition due sans doute à une perturbation de l'ordre des folios de leur archétype perdu w : en IV, 4, 23, 32 est intercalé, dans le texte, un long morceau qu'on retrouve plus loin dans le même traité, à sa place vraie, entre 31,2 et 34,2, signe évident d'une étroite parenté.

Le témoin le plus connu de w, A, écrit au XIIIe siècle, et, de nos manuscrits, le seul sur parchemin, sert de base, depuis Müller, aux éditions des *Ennéades*. De A dérivent une dizaine de manuscrits des XVe et XVIe siècles, dont quelques-uns sont analysés ici pour la première fois. Depuis la Renaissance ces copies tardives, surtout celles qu'on a étudiées davantage, ont joué dans l'histoire du texte un rôle considérable et néfaste : nous avons rappelé déjà le temps précieux perdu à collationner entièrement l'une d'elles, et comment un critique voyait dans une autre de ces copies, dont l'intérêt est nul, un auxiliaire pour la discrimination des « mains » de A.

Ces manuscrits inférieurs nous retiendront longtemps. La part qu'ils ont prise et menacent de garder dans l'établissement du texte est telle que, pour le *rétablir*, il faut récrire minutieusement leur chronique, par ce moyen, démasquer leur nullité intrinsèque et débarrasser ainsi définitivement les futures éditions d'une foule de données non seulement inutiles, mais trompeuses ou déconcertantes. Cette œuvre de démolition a sa contrepartie positive : des matériaux pour un intéressant chapitre de l'histoire de l'humanisme à Florence.

Tout près de A, mais non sous lui, se range E, le second témoin indépendant de l'archétype w. Deux ou trois scribes ont travaillé au manuscrit E, qui pose de ce chef de délicats problèmes. Associé à son « frère » A, il nous permet de reconstituer un « état » médiéval important du texte de Plotin. L'importance que prend E aujourd'hui et le souci de ne pas séparer A de ses copies nous ont fait placer E en tête du groupe dont il fait partie.

Dans la tradition des *Ennéades*, le manuscrit B, du XIVe siècle, faisait jusqu'ici, mais à tort, figure de solitaire. Autour de lui viennent aujourd'hui se grouper R, son contemporain, une copie de R, et J, un petit manuscrit du XVe siècle. A quatre, ils constituent ainsi la moins nombreuse, mais non pas la moins intéressante de nos familles de manuscrits.

Comme ceux de w, les plus anciens descendants de l'archétype x portent la trace non équivoque d'un trouble dans l'ordre des folios. Ce n'est plus, comme pour A et pour E, une répétition, mais l'inversion de deux morceaux, en IV, 7 et IV, 8, qui nous force à assigner aux copistes de B et de R un seul et même modèle.

Le troisième manuscrit-source du groupe, J, n'a pas cette inversion. Il témoigne cependant à sa façon que son archétype, probablement éloigné, est bien le même que celui de B et de R. En quelques passages, en effet, des dernières ennéades, ceux-ci laissent prudemment en blanc les mots illisibles ou mutilés de leur modèle, et le copiste de J ou d'un ancêtre de J, tantôt plus attentif, tantôt plus audacieux — et c'est alors l'indice d'une communauté d'origine, — fabrique de toutes pièces une « leçon » conjecturale. Quelques fautes bien caractéristiques confirment cette parenté.

L'« état » que l'accord de B, de R et de J fait atteindre paraît être intermédiaire entre celui de w et celui de y, l'archétype de tous les autres manuscrits complets des *Ennéades*.

A la différence de w, de x et même de z qui nous attend plus loin, l'archétype y n'offre aucune de ces particularités saillantes qui permettent dès l'abord de réunir des manuscrits, même très différents qui en dérivent, en un groupe fermé, distinct de tout autre. Il représente, semble-t-il, l'état « normal » du texte, et prolonge peut-être en droite ligne le tronc d'où se sont détachées, à diverses époques, les autres branches de la tradition. On peut identifier assez vite, sinon en droit strict, du moins pratiquement, la plupart des rejetons de y. Au cours du moyen âge, en effet, les copistes l'ont élagué : ils ont cessé de transcrire les annotations qui encadraient le texte de l'archétype premier, que ce soient des végétations parasites comme les scolies d'âge inconnu, ou des restes d'un état très ancien, comme la numérota-

tion marginale de certains traités. De même ils ont omis les tables spéciales qui précédaient peut-être dans cet archétype, comme encore en w et en x, chacune des six ennéades. Ils ont laissé se perdre aussi presque toutes les vieilles leçons interlinéaires. Ils ont donc transmis un texte simple, dépouillé de toutes ses surcharges.

Il s'ensuit que les descendants de y, et ils sont nombreux, une trentaine environ, se tiennent d'assez près, et qu'il est parfois difficile d'assigner à tel d'entre eux sa place exacte dans la généalogie de la famille. Le plus ancien, D, du XIIe siècle, est le doyen d'âge de tous nos manuscrits : les autres dérivés de y datent des XVe et XVIe siècles. Une demi-douzaine tout au plus paraissent être des manuscrits-sources, et, exception faite pour les meilleurs, comme C, M et U, vraiment importants, qui étudie l'un d'eux peut se dispenser d'étudier à fond les autres. D'ailleurs, plusieurs de leurs copies, souvent les plus fautives et les plus tardives, ont été collationnées et, par un hasard heureux où l'intuition scientifique n'a aucune part, ces collations nous renseignent sur l'état de différents sous-groupes de la famille y.

La dernière famille, z, tranche sur toutes les autres et s'en distingue donc aisément. Quasi ignorée, elle n'a presque pas servi pour l'établissement du texte. Pourtant c'est une branche basse du grand tronc et probablement la plus ancienne. La défaveur qu'elle rencontre s'explique en partie par le fait qu'à une époque indéterminée elle fut mutilée, et que son texte est, par endroits, remanié. Elle omet la *Vita Plotini*, elle s'arrête court au milieu de la troisième ennéade, elle réunit sous un seul titre les huitième et neuvième traités de la cinquième, et de même les quatrième et cinquième traités de la sixième, pour s'achever enfin par les trois derniers traités de la dernière ennéade. Ou plutôt non, elle porte, comme une greffe, deux importants centons plotiniens, déjà remarqués au XVIe siècle par Jean Sambucus, mais édités pour la première fois en 1781 par le très célèbre Ansse de Villoison.

Cette curieuse branche se termine en fourche : d'un côté, Q, un excellent manuscrit du XIVe siècle, et VindD du XVe siècle, copie de Q, qui lui est en tout pareil et qui poussera, au XVIe, quantité de rejetons ; de l'autre, un rameau très court, L et P,

deux manuscrits du xve siècle contenant, avec quelques bribes dérivés de z, les centons publiés par Villoison. A tous égards, et par son contenu, et par les leçons de son texte et par sa mystérieuse histoire, z représente un des « états » les plus intéressants — vraisemblablement médiéval, et non antique — du texte de Plotin.

Dans l'histoire d'un texte classique, le passage de la tradition manuscrite à la tradition imprimée représente une étape particulièrement importante, et pour celui des *Ennéades* d'autant plus que l'*editio princeps*, publiée par Perna à Bâle en 1580, est établie, contrairement aux coutumes de ce temps-là, sur quatre manuscrits de l'auteur. Il sera donc intéressant d'en rechercher les exemplaires, dont deux seulement étaient connus jusqu'ici.

Tandis que les manuscrits proprement médiévaux de Plotin ne paraissent généralement pas « contaminés » par des manuscrits voisins, on verra que l'édition de Bâle représente au plus haut point ce que l'on peut appeler un « état éclectique » de la tradition. Trois branches médiévales s'y mêlent inextricablement et elles y pénètrent par des copies de la Renaissance déjà fortement « corrompues ». Ce bout de chemin, extrêmement broussailleux, qui nous mène des dernières copies manuscrites au premier texte imprimé des *Ennéades* débouche sur le vaste champ de la critique conjecturale, dont la folle fécondité ne doit pas nous retenir ici.

Au terme de cette paresseuse promenade à travers les quelque cinquante manuscrits de Plotin qu'on peut encore feuilleter dans nos grandes bibliothèques d'Europe, on montrera de loin, et l'on décrira du mieux que l'on peut, cinq ou six manuscrits, signalés depuis la Renaissance, que la nature ou les hommes, au cours des derniers siècles, ont laissé se perdre. Ainsi l'on n'aura négligé d'explorer aucun coin de la tradition médiévale des *Ennéades*.

Par contre on n'a pas cru nécessaire de reproduire ici la liste, consciencieusement dressée par M. Cochez, de fragments plotiniens dont quelques-uns n'ont qu'un rapport très lointain avec le texte; les principaux d'ailleurs ont été étudiés à divers endroits de cet ouvrage.

* * *

Le lecteur souhaitera peut-être aussi voir signaler ici brièvement les liens qui unissent les *Recherches sur l'édition perdue des œuvres de Plotin* et le volume sur les *États du texte*, à cette étude sur les *Manuscrits des Ennéades*, l'ensemble formant une Introduction critique à l'édition constituante de l'œuvre écrite de Plotin.

Du premier et des pièces qui l'illustrent plus encore qu'elles ne le justifient (*États*, pp. 77-154) ressort le tact et la fidélité de Porphyre, le premier éditeur des *Ennéades*. Sa révision, qui constitue *logiquement* et par excellence un nouvel état du texte, est telle qu'*en fait* cet état, à peu de chose près, est identique au précédent. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir les pages des *États* (pp. 77-154) où les différences des deux éditions, telles du moins que nous les atteignons à travers des fautes et des lacunes, se trouvent réduites à de menues mais parfois curieuses variantes.

Le second ouvrage met en relief l'autorité de l'archétype de la tradition directe, l'archétype vrai dont les éditions imprimées ont voilé le témoignage. La fidélité de cet archétype à la recension de Porphyre n'est pas moindre que celle de Porphyre à l'original sorti du calame de Plotin. Il s'ensuit que pour l'ensemble du texte, sauf évidence contraignante en sens contraire, le texte de l'archétype doit passer pour celui même de Plotin. En définitive, l'intérêt de la tradition indirecte réside beaucoup plus en la garantie qu'elle donne à l'édition porphyrienne, reproduite par l'archétype, qu'en une moisson de « corrections » au texte des manuscrits.

Le troisième et dernier ouvrage montre, preuves à l'appui, quels manuscrits il est nécessaire et suffisant de connaître pour reconstituer l'archétype, seul fondement sur lequel peut s'édifier une étude méthodique de la langue, de la doctrine et de l'influence des *Ennéades*. Si les collations sont suffisamment complètes et précises et comprennent plus d'un témoin de chaque groupe distinct de manuscrits-sources, la reconstitution pourra se faire le plus souvent à coup sûr et sans qu'interviennent les hypothèses plus ou moins solides sur ces groupes de manuscrits. Ce n'est point le moment de s'étendre sur les principes d'édition

ni davantage sur la notion d'état, qui est de nature, pensons-nous, à renforcer, tout en l'assouplissant, la technique actuellement en usage. Point n'est besoin non plus de tracer sur le papier un réseau de lignes fixant les rapports mutuels des « archétypes », des « états » ; il suffit que certains accords constants de manuscrits entre eux soient suffisamment établis pour que les sigles qui les représentent puissent figurer dans l'apparat sans être jamais remis en question, sans que leur contenu soit variable. Le « flou » des conclusions n'est donc qu'apparent. Les limites qui en restreignent l'étendue en renforcent la certitude. Leur caractère négatif est voulu. Il se résume en une règle pratique positive de première importance. L'édition critique des *Ennéades*, si elle prétend être définitive — quant à l'apparat — se doit de donner les collations intégrales d'une dizaine de manuscrits. Quelques-uns sont individuellement les témoins nécessaires du texte, ainsi A, en toutes ses premières mains, E, B, R, J, Q. D'autres ne le sont qu'en raison de l'état qu'ils reproduisent et dont ils n'apparaissent pas jusqu'à présent les seuls témoins autorisés ; de ceux-ci il est nécessaire de collationner quelques exemplaires, mais il n'est pas rigoureusement nécessaire que ce soit tel exemplaire, plutôt que tel autre ; ainsi de C et de M, de S et de T ; l'accord d'un nombre suffisant de ces témoins donnera toute garantie à la reconstitution de l'état que symbolise le sigle y.

Sur tous ces problèmes néanmoins l'*Histoire du texte* devra se prononcer avec plus ou moins de fermeté ou de réserve suivant les cas. Il n'est même pas exclu que l'on y trouve un ou plusieurs schémas plausibles illustrant les relations que peuvent avoir entre eux des états intermédiaires reconstitués. Mais il importe, dans toute la mesure où c'est possible, et cette mesure paraît étendue, que l'apparat de l'édition critique soit définitivement mis à l'abri des synthèses, tant de celles qui ignorent les faits que de celles qui les élaborent.

L'apparat critique devra de même être indépendant des recherches conduites sur l'*Enseignement oral de Plotin*. Quelque idée qu'on se fasse de la nature de la tradition singulière dont dérivent certains fragments plotiniens et notamment la *Théologie d'Aristote*, elle ne peut intervenir que comme appoint accessoire et secondaire parmi les documents et les sources

nécessaires pour la reconstitution du texte. Que les fragments qui composent la *Théologie d'Aristote* dérivent des *Ennéades*, comme nous le pensions naguère, ou qu'ils les préparent, comme c'est à présent notre conviction, dans l'édition critique des *Ennéades* ils joueront sensiblement le même rôle[1]. Dans les deux cas, il faudra faire la part très large aux procédés rédactionnels de l'auteur des documents ; le paraphraste n'est pas Plotin ; et Plotin conférencier n'a pas tout à fait la même activité que Plotin écrivain.

La tradition indirecte des *Ennéades*, qu'on y inclue ou non la *Théologie d'Aristote*, ne peut en tout cas avoir qu'une fonction normative. Seule la tradition directe, par l'ensemble de ses témoins autorisés, a une valeur constitutive pour l'établissement du texte écrit des œuvres de Plotin.

1. Les *États*, rédigés d'après la conviction autrefois générale que la *Théologie* est un centon des *Ennéades*, ont montré avec quelle prudence les « variantes » de ce « témoin », même dans cette hypothèse, devraient être utilisées par les éditeurs du texte.

CHAPITRE I

LE GROUPE w

Historiquement, ce groupe est de tous le plus important. Le manuscrit A, qui presque seul le représente jusqu'ici, a une telle autorité qu'il a pour ainsi dire chassé des éditions les leçons attestées par les autres groupes.

A côté de A vient aujourd'hui se ranger E qui date à peu près de la même époque et dont l'importance est égale, mais non, comme une réaction trop poussée tente à le faire croire, plus grande.

L'un des problèmes propres à E est celui de sa composition. Jusqu'à un certain point il y a moyen d'assigner à ses diverses parties des dates relatives. La parenté de E avec A n'est mise en doute par personne. Dans une monographie de premier ordre, Schwyzer a contribué à rendre plus claire l'indépendance mutuelle de ces deux manuscrits, dont l'accord constitue précisément l'état w.

Après avoir repris ce problème, nous nous attacherons à montrer comment la dernière partie de E, due cependant au même copiste que la seconde, a une autre origine que celle-ci.

Tandis que de E nous n'avons plus aucune copie, tous les autres manuscrits du groupe w paraissent dériver de A.

Les problèmes que posent les premières mains de A sont de la plus haute importance.

Nous confirmerons d'abord des résultats depuis longtemps soupçonnés sur le nombre des réviseurs de A. Il n'y en eut que deux. Le premier que nous appelons A^1, le second que nous appelons A^3 et qui n'est autre que Marsile Ficin, le célèbre traducteur des *Ennéades*, mort en 1499.

Nous montrerons aussi que le premier réviseur A^1 n'est pas

distinct du copiste. Avec les années, les indices en faveur de cette opinion sont devenus de plus en plus abondants et probants.

Un problème connexe, mais indépendant, est celui de l'*origine* des leçons et compléments dus au premier réviseur. Il semble qu'il ait disposé de deux sources, l'archétype principal, w, d'où il tire, outre les scolies, quelques-unes des leçons doubles attestées également ailleurs, ensuite un exemplaire d'appoint, dont la place dans la tradition n'est pas encore fixée et ne le sera peut-être jamais ; c'est à l'aide de cet archétype subsidiaire que A[1] complète divers traités mutilés et comble dans tout le manuscrit les nombreuses petites lacunes héritées de w. La plupart des leçons de A[1] ont probablement la même origine, sans qu'on puisse exclure d'une part l'hypothèse qui y voit de pures conjectures, d'autre part celle qui les rattacherait directement à l'archétype w.

L'intérêt porté au manuscrit A est dû aussi au fait qu'il servit à Marsile Ficin. Mais le problème déborde A, car d'autres manuscrits de Plotin ont appartenu au célèbre traducteur et ont été annotés par lui. C'est le cas de F, où l'on peut déceler les couches successives des notes ficiniennes. On les a décrites en détail, afin de mettre à nu les procédés de l'humaniste et de préparer une synthèse dont la place est ailleurs.

Viennent ensuite une série de manuscrits complets des *Ennéades* copiés sur A, tous, on le prouvera, après que Ficin eut sommairement révisé cet exemplaire. Leur valeur est toute rétrospective. Deux d'entre eux ont joué un grand rôle dans l'histoire du texte, MonB et Darm., et c'est pour les remettre à leur vraie place, qu'il a fallu s'attarder et raconter leur histoire. On menaçait de ressusciter le manuscrit de Darmstadt pour lui faire jouer le rôle d'arbitre dans l'identification des « mains » de A.

Les autres exemplaires parents de A nous retiendront moins longtemps ; I est une copie due à Argyropoulos ; les autres sont incomplets et posent divers problèmes qui, dans l'état actuel des collations, et vu le peu d'étendue du texte, sont souvent difficiles à résoudre. Ce sont probablement tous des exemplaires dérivés de A, sauf une partie de l'*Ambrosianus gr. 55*, dont l'origine est incertaine.

Olim Rigault *CIƆIƆXXXI* ; Dupuy *1780* ; Clément *Regius 2577*. Chartac. 245 × 270 mm. Fol. I-IV + V + VI + 1-320 + VII-XVIII + XIX-XX + XXI-XXIV. Saec. XIII. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-15v). *Tabula generalis* (ff. 15v-16). *Tabula* I (f. 16). PLOTINI *Enneades* olim completae, nunc I, 1–VI, 9, 11, 22 τὸ δὲ ἴσως ἦν οὐ θέαμα (ff. 16v-320v) [1].

RELIURE. — Cuir, aux armes de Henri IV. Monogramme : HIIII. Tranches dorées. Au dos, en haut, en chiffres dorés : *50* ; voir ff. VIv et 1.

Les folios I–IV et XXI–XXIV sont en parchemin neuf, ajoutés à l'époque de la dernière reliure : I et XXIV sont collés à la reliure.

Le folio V est un demi-feuillet de papier, dont une moitié seulement du filigrane est visible.

Les folios VI–XVIII forment un sénion d'un papier beaucoup plus récent que celui du manuscrit ; le filigrane est un *Chapeau de cardinal* analogue à Briquet 3391 (40,5×56r, Florence, 1491 ; var. simil. : Florence, 1493-1502 ; Venise, 1437).

ANCIENNES FEUILLES DE GARDE.

Les folios VI, XIX et XX constituent respectivement un demi-feuillet et un feuillet qui servirent, ainsi que <IV bis> disparu mais dont le talon subsiste, de feuilles de garde pour la reliure précédente. Le folio XXv porte encore nettement la décharge du cuir et du bois.

M. Ch. Samaran, professeur à l'École des Chartes, a bien voulu déchiffrer pour nous ce qu'on peut lire encore de ce parchemin gratté ; nous l'en remercions vivement.

Les folios VI, VIv et XIX ne nous offrent que des bribes d'une sorte de comptabilité. Chaque entrée, introduite par *Sind. ville de* (f. XIX) ou encore *pro villa*, est suivie d'un nom propre, le plus souvent effacé, puis d'un long trait, au bout duquel on lit diverses valeurs, par exemple,

1. FR. CREUZER et G. H. MOSER, *Plotini opera omnia*, 3 vol., Oxford, Clarendon Press, 1835, t. I, p. XLIII ; H. F. MÜLLER, *Zur handschriftlichen Ueberlieferung der Enneaden des Plotinos*, dans *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 110, 117, passim ; H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, Picard, 1886, t. II, p. 173 ; J. COCHEZ, *De handschriftelijke overlevering van Plotinus*, dans *Philologische Studiën*, t. 6, 1934-35, pp. 38-41 ; H.-R. SCHWYZER, *Der Plotin-Codex Laurentianus 87, 3*, dans *Rheinisches Museum*, t. 86, 1937, pp. 367-370.

au folio VI : *s. octo, s. decem, quinquaginta, ll. triginta et s. decem* ; on trouve aussi à cette place : *defectu* (?) ou *defect. sol.* Notons aussi, au fol. VI^v, une date : *de mense marcii.* Parmi les noms propres, on relève, au folio VI^v : *pro villa Mezane ... Penzani* (ou *Ponzani*), *pro villa Savignani* ; au folio XIX : *Sind. ville de Mezana* et le *dicto Cans* qui intervient au folio XX.

Les folios XX et XIX^v forment un tout plus intéressant ; nous en reproduisons le déchiffrement à titre documentaire en nous efforçant d'en garder la linéation et l'aspect général.

[Folio XX]

Sind. ville de Pinzidemonte ————————
Sind. ville de Cavalliano ———————— *tredecim*
Sind. ville de Pemonte ———————— *tredecim*
Sind. ville de Feghine ———————— *quindecim s. octo*
pro universitate Porte Sancti Marci pro complemento
solucionis defectus sancti (?) Pacii Johannes dominus
Guidonis ———————— *septem et ss. duos*
Prefatus Cans fuit confessus se habuisse
....
.... *computat*
.... *vel alterum pro eo*
vel alteri pro eo factis in summa... Gr. duo... sexdecim et novem.
P. Dona (?) ...... Succhari (?) debente solvere et restituere
de summa denariorum perceptorum per (?) operatorem pes.
pro solvendo famulis ibidem existentibus. pro communi p...
Pierus Andree sol. dicto Cans. *ll. quinque d.*
.... *retinuit... lab.... solution.*

[Folio XIX^v, suite du précédent]

Octo pro qualibet libra in summa salvo jure calculi libras
quingentas duodecim solidos octo denarios caturcensium (?)
Item habuit, ut confessus fuit, de Salvato Simonis et
Bonaventura Chiavassi doganensibus dogane salis
communis prati de D .... provent ... exprecio (exempcio ?)
salis occasione ipsorum *in una parte ll. CCCLXXIII et*
in alia parte.... *qui valent, computato quolibet*
per ....ll. CCCXLIII s. d. IIII qui
omnes denarii sunt in summa...... sol. ...... Pierus
Andree ———————— *ll. septingentas decem septem*
S. unum et d. quattuor.

S. CIII ^M *V* ^C *LXXVIII*

Sur la carte au $\frac{1}{100.000}$ d'Italie, nº 106, la région de Prato, on relève les localités suivantes :

Pizzimonte à 4 km. au S. E. de Prato.
Mezzane à 3 km. au S. E. de Prato.

V^{to} Piemonte à 2 km. à l'E. de Prato.
Piemonte à 10 ou 12 km. au N. E. de Prato.
Cavagliano à 4 km. au N. E. de Prato.
Figline à 4 km. au N. de Prato.

Sur la carte nº 105, région de Pistoia, on relève une localité appelée *Porta S. Marco*.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 42 cahiers (ff. 1–320), quaternions, sauf $\iota\epsilon'$ (ff. 111–116) qui est ternion, $\iota\varsigma'$ (ff. 237–239) qui ne compte que trois folios et $\mu\beta'$, réduit aujourd'hui à un seul folio, le folio 320 ; il n'est pas possible de savoir si $\mu\beta'$ était suivi d'un seul folio ou de plusieurs ; le manuscrit en effet est mutilé et il n'est pas sans exemple qu'un copiste numérote un feuillet final à deux folios.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

Dans son ensemble, le manuscrit ne compte pas moins de cinq numérotations différentes chevauchant parfois sur les quatre parties du manuscrit : I copiée par le copiste a, II et IV dues au copiste b, III due au copiste c. Nous décrivons ici ces numérotations dans leur ordre topographique :

I–II. Copistes a et b. Du 1er au 8e cahier (ff. 1–64), les cahiers numérotés de ⟨*a*⟩ à *h*, en bas et à droite du premier folio. La lettre marquant le cahier est suivie parfois d'un chiffre marquant le folio, ainsi *c1*, *c3*, *c4*, aux folios 17, 19 et 20.

II. Copiste b. Du 6e au 15e cahier (ff. 41–116), les cahiers sont numérotés par le copiste b de ⟨ς'⟩ à $\iota\epsilon'$, en haut et à gauche du premier folio et parfois, de plus, en bas et à droite du dernier folio verso.

III. Copiste c. Du 16e au 31e cahier (ff. 117–239), les cahiers sont numérotés par le copiste c en bas et au milieu du premier folio, de α' à $\iota\varsigma'$. Seuls visibles α', β', ς', ζ', $\iota\delta'$, $\iota\varsigma'$, aux folios 117, 125, 157, 165, 221 et 237.

Du 16e au 31e, les cahiers sont numérotés aussi, peut-être par le copiste b, en bas et à gauche du premier folio, de $\iota\varsigma'$ à $\lambda\alpha'$.

IV. Copiste b. Du 32e au 42e cahier (ff. 240–327), les cahiers sont numérotés par le copiste b, en bas et à gauche du premier folio, de ⟨$\lambda\beta'$⟩ à $\mu\beta'$. Seuls visibles $\lambda\gamma'$, $\lambda\epsilon'$, $\mu\alpha'$, $\mu\beta'$, aux folios 248, 272, 312 et 320.

Du 32e au 37e (ff. 240–287), les cahiers sont numérotés aussi, peut-être par le copiste b, en haut et à gauche du premier folio et en bas et à droite du dernier folio verso, de $\iota\varsigma'$ à $\kappa\alpha'$.

Copiste d. Du 34e au 42e (ff. 256–327), les cahiers sont numérotés aussi, d'abord en bas et à gauche de α' à γ', puis en haut et à gauche du premier folio, de α' à θ'.

POSSESSEURS.

Folio VI : *Plotinus*.
Folio VI^v, en haut et au milieu : *L. 50*. Plus bas, de la main de Mathieu

Devaris : *Πίναξ | Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ . | Πλωτίνου φιλοσόφου βιβλία πεντήκοντα τέσσαρα ἐν ἓξ ἐννεάσι*. Plus bas : *N° 33 primae ;* vers la droite : *3*. En dessous, de la main de Nicolas Sophianos : *N° 48 μη*ᵒᵛ (le *8* provient d'un *9*).

Folio 1, en haut, au milieu : *L. 50, CIƆIƆCXXI* (biffé par Dupuy), *1780, 2577*.

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Trois ou quatre copistes ont travaillé au manuscrit, mais le second, b, en deux parties différentes.

I. Copiste a : ff. 1–40ᵛ, *Vita*, 1, 1 — *Enn.*, I, 7, 3, 13 *εἰ δὲ καὶ ἐν ᾅδου*. Surface écrite : 180 × 100 mm. ; 28 lignes à la page. Encre noire. Sauf au folio 1, aucun titre n'est rubriqué. La table générale est en deux colonnes : les traités y sont numérotés de *α'* à *νδ'*. Quelques scolies originales, toutes écrites de première main.

II. Copiste b : ff. 41–116ᵛ, ligne 14, *Enn.*, I, 7, 3, 13 *δίκαι* — III, 5, fin. Surface écrite : 180 × 105 mm. ; 28 lignes à la page, puis 26, puis 23 ; le folio 111 ne compte que 21 lignes. Encre plus pâle ; l'écriture, négligée, va s'élargissant.

III. Copiste c : ff. 117–239ᵛ, *Enn.*, III, 6 – VI, 5, fin. Surface écrite : 180 × 110 mm. ; de 36 à 42 lignes à la page. Petite écriture droite, serrée, régulière. Le papier boit l'encre assez fortement. Le texte du folio 239ᵛ est écrit en forme de croix, et dans le champ libre entre les quatre bras le copiste écrit les abréviations des quatre mots *Ἰησοῦς Χριστὸς Υἱὸς Κυρίου*. Scolies originales et *ση'* de première main ; en revanche, sauf en III, 9, pas de numérotation intermittente.

IV. Copiste b : ff. 240...320ᵛ, *Enn.*, VI, 5 – VI, 9, 11, 22 *τὸ δὲ ἴσως ἦν οὐ θέαμα*. Le manuscrit est donc, non pas « inachevé » comme le pensait Müller, mais mutilé et comprenait autrefois un folio de plus avec la fin des *Ennéades*. Le verso du folio 320 étant tout sali, il semble que le manuscrit resta assez longtemps sans reliure.

IV. Copiste d(?) : ff. 256–260ᵛ, *Enn.*, VI, 6, 13 *εἰς ἀναφορὰν μέντοι ἑνὸς εἶναι φατέον* — VI, 7, 1 *θεοῦ ὁτιοῦν ὂν ἄλλο νομίζειν*.

ANOMALIES. — Au folio 67ᵛ, le copiste b omet II, 5, 2, 18 *ἄρα οὖν* – 4, 14 *πλειόνως*, omission que E² signale par une petite croix en marge. — Au folio 140ᵛ, la fin du traité III, 9 est suivie immédiatement, sans titre aucun, du texte de IV, 1, qui ne sera pas répété après IV, 2 et au folio 141 l'ennéade IV, dont IV, 2 se présente comme le premier traité, n'a pas de table particulière. — Au folio 160ᵛ, l. 18, après IV, 4, 23, 32 *εἶδος γενέσθαι*, est intercalé IV, 4, 31, 28 *καὶ ὅλως* – 34, 2 *ὅσον ἦν* qui se termine au f. 161ᵛ, l. 15, pour être ensuite répété au bon endroit, du folio 165ᵛ, l. 25 au folio 166ᵛ, l. 23. — Le morceau IV, 4, 30, 1 *Νῦν δ' ἐπειδὴ* – 45, 52 *νοσήσει τιθεμένου* se présente comme une œuvre distincte précédée, au folio 164ᵛ, en guise de titre, par la scolie suivante : *Ἕως τούτου ἐν τοῖς*

Εὐστοχίου τὸ β' Περὶ ψυχῆς καὶ ἤρχετο τὸ τρίτον · ἐν δὲ τοῖς Πορφυρίου συνάπτεται [1] *τὸ ἑξῆς τῷ δευτέρῳ*. — Au folio 171ᵛ, l. 16, après IV, 5, 2, 8 *τὰς ὄψεις οὐκ ἄν*, le copiste écrit, sans se douter de rien *λείπη* (sic) *τὸ ὑπόλοιπον τοῦ λόγου καὶ ἡ ἀρχὴ τοῦ Περὶ αἰσθήσεως καὶ μνήμης οὗ τέλος τὸ προ///κείμενον*, puis tout de suite IV, 6, 3, 62 *καὶ τὰ μὲν εὐθύς*, jusqu'aux derniers mots de IV, 6, à savoir *οὔτε οἱ ἀσωμάτων* (sic).

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, dans les différentes parties, sont écrites les scolies, la numérotation intermittente et les *ση'*. Le manuscrit ne paraît pas avoir subi de révision.

Une seconde main, E², écrit au folio 5, en marge de *Vita*, 7, 50 *Πορφύριος περὶ ἑαυ⟨τοῦ⟩*.

Une main récente, qu'on peut probablement identifier à E², trace de-ci de-là dans le texte de petites croix et en marge répète ces mêmes croix ou fait un simple trait horizontal. Voici les premiers exemples :

I, 1, 2, 13 † *ἀποτέτμηται* E² 16ᵛ
I, 4, 7, 38-40 † E² mg. 29ᵛ
I, 8, 6, 1 † *καὶ πῶς* E² 43ᵛ
II, 2, 1, 17 † *καὶ ψυχικῆς* E² 52ᵛ
II, 3, 6, 1 † E² mg. 55ᵛ
13, 1 † E² mg. 57ᵛ
II, 4, 2, 3 † E² mg. 61
4, 9 † *κἀκεῖ* E² 61ᵛ
5, 2 † *τῶν σωμάτων* E² 61ᵛ
9, 7 † E² mg. 63ᵛ
II, 5, 2, 18 (= 4, 14) E² mg. 67ᵛ
II, 8, 1, 26 E² mg. 72

Dans la troisième partie également on trouve de ces croix, le plus souvent doublées en marge d'un trait rapide, ainsi :

IV, 7, 5, 1 † *μιᾶς οὔσης* E 173
IV, 9, 3, 4 † *εἰ δὲ* E 180
V, 3, 4, 22 † *ἄρ' οὖν* E 186ᵛ

Date absolue, dates relatives.

Bréhier date prudemment l'ensemble du manuscrit du XIVᵉ siècle, Müller hésite entre le XIVᵉ et le XIIIᵉ siècle, Omont et Cochez le datent du XIIIᵉ siècle. On peut s'en tenir à cette dernière estimation.

Les quatre parties dont se compose le manuscrit sont nettement distinctes ; aucun cahier ne chevauche sur deux parties.

1. Corrigez *États*, p. 358, où E est cité à tort comme ajoutant avec R un *καί* devant *τό*.

Les numérotations successives de plusieurs séries de cahiers et d'autres indices permettent d'assigner à ces parties des dates relatives presque certaines. Un petit tableau récapitulatif éclairera la discussion.

Partie	Copiste	ff.	Cahiers	Contenu	Numérotation
I	a	1–40v	1–5	*Vita* – I, 7, 3, 13	Copiste : néant
I-II	a-b	1–64	1–8		Renaissance : a–h
II	b	41–116	6–15	I, 7, 3, 13 – III, 5	Copiste b : ϛ'–ιε'
III	c	117–239	16–31	III, 6 – VI, 5	Copiste c : α'–ιϛ'
					Copiste b(?): ιϛ'–λα'
IV	b	240–287	32–37		Copiste b : ιϛ'–κα'
	d-b	256–327	34–42		Copiste b : α'–θ'
		240–327	32–42	VI, 5 – VI, 9	Copiste b(?): λβ'–μβ'

La partie III, qui contient près des deux tiers des *Ennéades*, se présente comme un manuscrit indépendant : elle commence au début d'un traité et s'achève en une jolie finale à la fin d'un cahier ; de plus les cahiers sont numérotés par le copiste et cela à partir de α'.

La partie II est certainement postérieure à I puisqu'elle continue là où I achève ; le copiste b d'ailleurs numérote d'un ϛ' et non d'un α' le premier de ses cahiers.

Après avoir achevé le dernier cahier de II, qu'il numérote ιε', le copiste b donne le numéro ιϛ' au premier cahier de IV. La partie IV est donc postérieure à II, mais pas nécessairement à III. Les copistes b et c peuvent avoir travaillé parallèlement, ce qui expliquerait qu'ils aient tous deux transcrit le traité VI, 5.

On peut donc se représenter les choses de la façon suivante. Un premier copiste a commence le manuscrit, puis abandonne et passe la main à b. Celui-ci poursuit le travail, puis abandonne à son tour ou du moins se fait aider. Tandis que **c** copie III, 6 à VI, 5 inclusivement, au lieu de copier III, 6 à VI, 5 exclusivement, le copiste **b** recommence à VI, 5. Nous verrons que cette quatrième partie est transcrite d'après un autre archétype, tandis que l'archétype de III, copié par **c**, est le même que celui de I et de II ; ceci contribue à faire croire que **c** et **b** travaillent en même temps à achever le manuscrit.

Étrange est la numérotation subsidiaire de IV. Au folio 256 on lit ιη' et aussi α'. Il semble qu'apparaisse un quatrième copiste, d, à moins qu'il s'agisse simplement d'une reprise du copiste **b**. Celui-ci, en tout cas, finira par ne plus se soucier

de la numérotation faisant suite à I, adoptée pour II et le début de III, peut-être parce qu'il se rendait compte qu'on devrait à nouveau numéroter tous les cahiers de IV. Et c'est effectivement ce qu'on a fait pour III et IV avant de confier le manuscrit au relieur.

Parenté de E avec A.

Jusqu'à la fin de la troisième partie, qui s'achève avec le traité VI, 5, le manuscrit est étroitement apparenté à A. La preuve est facile. Si pour la partie I, due au copiste **a**, il faut se contenter de citer des variantes, pour les parties II et III, point n'est besoin de s'en préoccuper : des troubles matériels communs à A et à E établissent péremptoirement leur parenté ; au traité II, 5 le copiste Eb, puis aux traités IV, 5 et IV, 6 le copiste Ec omettent le même texte que A ; au traité IV, 4, en A comme en E, plusieurs pages sont répétées deux fois.

Quelle est cette parenté ? E est-il copié sur A, ou inversement, ou tous deux sont-ils copiés sur le même modèle ?

Il est dès l'abord évident que E n'a pas été copié sur A, après que A^1 eut corrigé ce dernier. Non seulement les corrections de A^1 ne figurent jamais en E, — ce qui ne suffit pas, car E aurait pu en faire fi systématiquement — mais les grandes, et surtout les petites lacunes de A, comblées par A^1, continuent de déparer E. Même si l'on admet, comme nous le faisons, que le réviseur A^1 n'est pas distinct du copiste A, on ne serait pas autorisé à déduire de là l'indépendance de E par rapport à A ; E pourrait à la rigueur avoir été copié sur A, au fur et à mesure, et avant que le copiste A n'ait pu réviser son exemplaire. Pour prouver que E n'est pas non plus copié sur A avant la révision de A, quel qu'en soit l'auteur, il suffit d'énumérer les fautes de A, corrigées ou non par A^1. Elles sont nombreuses [1]. Vu le soin avec lequel la révision fut faite, les fautes [2] propres de A non corrigées par A^1 sont fort rares et nous bornons notre preuve à en citer quelques-unes :

1. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 367, en dresse une assez longue liste.

2. Nous employons ce mot au sens technique de « fautes de transcription » ; cette « faute » peut être la « bonne » leçon, qu'elle soit conjecture ou qu'elle ait chassé comme « variante » la leçon principale de l'archétype premier.

I, 1, 7, 4 αὐτὴν EBRJUSQ	αὐτῆς (sic) A
I, 6, 3, 1 ἐπ' αὐτῷ	ἐπ' αὐτὸ A edd.
II, 3, 3, 20 τε λυπεῖσθαι	transp. A edd.
16, 25 οὖν	γοῦν A
II, 9, 6, 10 τὰ μὲν αὐτοῖς	αὐτοῖς τὰ μὲν A edd.
15, 2 οὗτοι οἱ λόγοι	οἱ λόγοι οὗτοι A edd.
15, 15 τε	om. A
IV, 2, 1, 53 ἡ αὐτὴ	καὶ αὐτὴ A edd.
IV, 7, 1, 7 διῃρήσθω	διῃρῆσθαι A
6, 14 ὄν	om. A edd.
V, 1, 3, 4 τὸ	om. A edd.
3, 24 κρεῖττον	κρείττων A edd.

On le voit, l'immense majorité de ces leçons propres à A est passée dans le texte de la vulgate sans que les éditeurs se soient doutés — on s'en convainc en parcourant les apparats — que le reste de la tradition, sauf évidemment les copies de A, s'accorde à transmettre une autre leçon.

A n'est pas non plus la copie de E. Mais ici la preuve par les leçons propres à E est plus difficile. L'apparat de l'édition Bréhier donne ici complètement le change ; à le consulter, comme on le fait naturellement puisqu'il se distingue précisément par de nouvelles collations de E et de F, il semblerait que E fourmille de fautes ; un nombre trop grand de fois il y a purement et simplement méprise sur la leçon de E. Afin d'éliminer radicalement la confusion que risque d'engendrer un tel état de choses, voici quelques spécimens de ces fautes de lecture.

I, 1, 3, 7 γινωσκούσῃ etiam E	« γινώσκουσαν E Vat. »
12, 7 ψυχὴν AE BRJ US Q	« ψυχὴ E ψυχὰς ceteri »
I, 2, 2, 16 πάθη μετροῦσαι etiam E	« πάθη ἡμεροῦσαι [1] E »
I, 4, 1, 20 οὐ etiam E	« om. E »
2, 2 κινδυνεύσουσιν E RJ	« κινδονεύσουσιν E »
II, 1, 1, 22 φθειρόμενον ὑπ' αὐτοῦ etiam E	« φθειρόμενον πάντων E »
1, 28 μένον etiam AE	« μόνον AE »
II, 9, 3, 18 καταλειφθήσεται etiam E	« καταληφθείσεται (sic) E »
4, 3 αὐτοὶ etiam E	« αὐτὴν E Ciz. »

Inutile de poursuivre. Lorsque E est cité seul, et qu'il n'y a

1. Lors de la préparation des *États*, nous ne disposions pas, comme on le devine à la page 231, de collations complètes de E pour le traité I, 2. Par deux fois donc (p. 231 et p. 299) sur la foi de l'apparat de Bréhier, nous avons cité et commenté cette « intéressante leçon » de E : elle n'existe pas.

pas faute de lecture, il présente le plus souvent exactement la même leçon que tous les autres manuscrits-sources ou que la plupart d'entre eux. Quelques exemples sont nécessaires [1].

I, 1, 2, 11 ἑαυτοῦ	αὐτοῦ AE BRJ Q
3, 10 περὶ σῶμα	περὶ τὸ σῶμα AE BRJ US Q
4, 22 ποιεῖ	ποιήσει A[ac] E BRJ US Q
11, 4 τὸ S	om. AE BRJ U Q
12, 29 ὑποδεξόμενον	ὑποδεξάμενον AE BRJ US Q
I, 2, 2, 18 εἶναι τὸ	εἶναι καὶ τὸ AE RJ US Q
5, 21 πάντως	πάντων AE RJ CUS Q
7, 23 μέτρῳ	μέτρῳ ἐκείνῳ AE RJ US Q
I, 6, 7, 11 αἴτιον Q	αἴτιος AE RJ US
II, 5, 5, 9 τὸ	τοῦτο AE RJ US Q

Dans beaucoup de ces cas de nouveau, les éditeurs ignorent pratiquement l'état réel de la tradition.

Les « vraies » leçons propres à E sont en fait peu nombreuses et par conséquent il est moins facile de prouver par les variantes l'indépendance de A que celle de E ; toutefois ce n'est pas impossible [2].

Vita, 19, 33 ὑπομνήματα etiam A[1γρ]	πονήματα A ὑπονήματα [3] E
I, 1, 2, 4 ἐπιτρέψει etiam A	ἐπιστρέψει E
12, 27 ἐλλάμψει	ἐλλάμψῃ E BRJ
I, 5, 6, 3 πλείω	πλείονα A πλείονι E
II, 9, 9, 5 ἄλλους etiam A (ου A[1s])	ἄλλοις [4] E (ου uel ου E[s])
IV, 2, 1, 49 ἀφεστὼς etiam A RJ	ἀφεστὸς E ἀφεστηκὸς B
IV, 5, 2, 8 post ἂν glossa λείπει A	post ἂν glossa λείπῃ [5] E
IV, 6, 3, 78 ἀσώματον	ἀσωμάτων [6] E

1. Ce petit apparat est positif ; ainsi à partir de I, 2, B n'est plus collationné.
2. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 368, a dressé une liste de 20 fautes de E, mais, comme il le reconnaît, la plupart sont minimes, souvent simplement orthographiques ; de telles particularités ne sont évidemment pas sans valeur, mais servent davantage à prouver une parenté qu'à la controuver.
3. E n'aurait jamais omis le μ s'il avait connu A[1γρ]. Et s'il n'avait connu que A, il aurait évidemment écrit, comme lui, πονήματα, qui offre un sens, au lieu de ὑπονήματα, qui n'en offre point.
4. Dans l'incertitude de la leçon interlinéaire de E, cette variante ne prouve pas beaucoup ; mais si A est une copie de E, il y a un problème.
5. Important : λείπει forme originale de la glose, λείπῃ faute due à ἄν.
6. Très net et caractéristique, bien que Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 368, dise n'avoir pas trouvé de variantes dans ces quelques lignes, de IV, 6, 3, 62 à 78.

IV, 7, 2, 13 τοῦτο	τούτῳ E forte A^ac
4, 18 εἰ	ἢ E
5, 3 αἰτιάσονται	αἰτιάσωνται E
8, 16 νοοῦν	νοῦν E
V, 1, 6, 17 αὐτὸ	αὐτῷ E
10, 23 κρύπτων	κρύπτον E

Un examen détaillé des annotations marginales de A et de E confirme pareillement l'indépendance mutuelle de ces manuscrits.

Deux scolies attestées par E et un manuscrit au moins d'une autre famille sont omises par A, à savoir en I, 6, 3, 19 une note περὶ τοῦ πυρὸς et en marge du titre de II, 9 l'importante scolie sur les Gnostiques [1].

Comme la plupart des annotations marginales de A sont dues à A^1, il est malaisé de découvrir beaucoup de scolies écrites par A attestées par une autre famille et omises par E. Outre la scolie de A B R en marge de IV, 6, 3, 22, il y a cependant une notable série d'exceptions : ce sont les groupes de courtes numérotations [2], une dizaine, écrits par le copiste de A *in scribendo*, confirmés par B ou R et omis par E. Ces chiffres suffiraient à prouver l'indépendance de A par rapport à E.

La numérotation intermittente également confirme l'indépendance mutuelle de A et de E. Cette numérotation, toujours due au copiste, est négligée par A lorsqu'il transcrit l'ennéade I, et par Ec lorsqu'il transcrit les ennéades IV et V [3]. Dans l'un et l'autre cas, cette numérotation remonte à l'archétype, puisque B et R, voire C et M, la reproduisent en tout ou en partie.

Il est donc avéré que A et que E, dans ses trois premières parties, sont des manuscrits parents mais indépendants.

Parenté de Eb avec B.

La quatrième partie de E, due au copiste b, ne dérive pas de l'archétype AE, mais d'un autre modèle, proche parent de BRJ. Ce fait, passé jusqu'ici inaperçu, est facile à établir.

1. Voir *États*, pp. 347 et 349.
2. On en trouvera la liste à la page 314 des *États*.
3. Voir le tableau de la page 312 des *États*.

Le traité VI, 5 est en effet copié une fois par Ec, une autre fois par Eb. La première fois, E se joint à A, la seconde fois E s'en sépare pour se grouper avec les autres manuscrits :

VI, 5, 1, 4 ἀπαιτῇ A Ec R	ἀπαιτοῖ US BR Eb
1, 6 τῇ διανοίᾳ τοῦτο AEC	τοῦτο τῇ διανοίᾳ BRJ US Eb
1, 13 σπεύδει AEc	σπεύδοι US BRJ Eb
1, 18 τούτῳ AEc RJ	τοῦτο US B Eb Q (antea deficit)
1, 21 ἂν λέγηται A	
ἂν λέγεται Ec	εἶναι λέγεται US BRJ Eb Q
1, 24 ἂν AEc	pr. ὂν US BRJ Eb Q A^1s
2, 26 δὲ πανταχοῦ AEc	δὲ US BRJ Eb Q
3, 5 αὐτῆς A (uel A^1s)Ec	αὐτοῦ US BRJ Eb Q
3, 7 οὐκ AEc	καὶ οὐκ US BRJ Eb Q
3, 10 ἑαυτὸ AEc	ἑαυτῷ US BRJ Eb Q
3, 22 αὐτῆς A(ου A^1s uel A^2s)Ec	αὐτοῦ US BRJ Eb Q
3, 29 τὸ A (ω A^1s) Ec	τῷ US BRJ Eb Q

Il est manifeste que Eb suit une autre tradition que Ec. Peut-on préciser quelle est cette tradition ? Dans ces quelques pages, US, B, R, J et Q ont des fautes ou des graphies qui leur sont propres : Eb est toujours avec la majorité, sauf lorsqu'il s'agit de B.

VI, 5, 2, 4 ἐμέρισεν B Eb	ἐμέρισε AEc RJ US Q
2, 13 γιγνόμενον BR Eb	γινόμενον AEc J US Q
2, 25 γιγνώσκεσθαι BR Eb	γινώσκεσθαι AEc J US
	γινώσκεται Q

Ces indices orthographiques peuvent paraître menus. Lorsqu'ils doivent appuyer une conclusion positive — la parenté entre deux manuscrits — ils sont au contraire excellents [1]. Si Eb écrivait ἐμέρισε comme tous les autres manuscrits, il serait téméraire d'en conclure qu'il n'est pas une copie de B ; comme ils sont seuls à écrire ἐμέρισεν, comme R seul se joint à eux pour écrire γιγν au lieu de γιν, on ne force pas les prémisses en concluant à la parenté de E avec BR et plus particulièrement avec B.

Il y a d'ailleurs une preuve décisive de la parenté de Eb avec B. On sait que ce manuscrit, vers la fin des *Ennéades*,

1. Notons en passant que les *variantes* orthographiques ne suffisent pas à prouver l'indépendance d'un manuscrit par rapport à un autre manuscrit ; si l'on y réfléchit, on verra que le problème se présente dans un contexte psychologique tout différent.

reproduit en marge, à la manière d'une « variante » ou d'une « scolie », quelques mots du texte identiquement sous la forme qu'il a dans le texte. Aucun autre manuscrit ne présente cette particularité... sauf Eb, une seule fois, en VI, 8, 21, 11 où on lit en marge, écrite de première main, comme en B, la « leçon » ἀβουλοῦντος.

La parenté de Eb avec B et son opposition à A ressortent également d'un examen des scolies et des ση' de Eb. Lorsque Eb s'accorde avec A pour transcrire une scolie ou un ση' dans cette quatrième partie, on s'aperçoit que B a toujours aussi cette note marginale ; au contraire il arrive plusieurs fois à Eb de transcrire une note que B transcrit aussi, mais que A ignore.

Peut-on déduire de ces faits que Eb est copié directement sur B ou inversement ? Non, il y a, notamment dans les scolies [1], des fautes propres à l'un de ces manuscrits et absentes de l'autre. Voici, pour le passage de VI, 5 collationné, d'abord deux fautes de B, puis trois fautes de Eb :

VI, 5, 2, 14 χώραν	AEc BJEb US Q	χῶρον B
3, 11 εἶναι	AEc RJEb US Q	om. B
VI, 5, 1, 21 αὐτὸ	AEc BRJ US Q	αὐτὴν Eb
3, 19 μὴ	AEc BRJ US Q	om. Eb
3, 27 ἀποσώσει	AEc BRJ US Q	ἀπὸ σώματος Eb

Remarquons en passant que tandis que le copiste Ec fait peu de fautes de transcription, tout en reproduisant fidèlement celles de son modèle attestées aussi par A, le copiste Eb est beaucoup moins soigneux.

Quelle que soit la certitude qui rattache Ec et Eb à des groupes différents, il convient de signaler ici une curieuse unité critique [2] qui paraît faire exception.

VI, 8, 17, 19 λελογωμένῳ BRJBmg CMUS Q λεγομένῳ AEb

La singularité même de la leçon de l'archétype justifie peut-être l'exception. En marge du modèle commun de B et de Eb la leçon était signalée : Eb peut avoir ainsi été tenté de « corriger » le texte.

Histoire ultérieure de E.

Au XVe ou XVIe siècle, un lecteur a parcouru tout le manuscrit en y marquant des points de repère dont le sens échappe parfois. Deux de ces croix mystérieuses, en regard de II, 3, 6, 1 et de II, 3, 13, 1 signalent le passage transposé par Ficin et, à sa suite, par tous les éditeurs. Nous sommes donc autorisés à assigner à ce lecteur une date postérieure à 1492, peut-être même postérieure à 1580, année où parut le texte grec des *Ennéades*. Le passage omis par E en II, 5, 2, 18 est également signalé par ce lecteur. Les autres croix et traits se réfèrent-ils à des variantes ou à des idées qui l'intéressent ou marquent-ils simplement le point où il s'est arrêté dans sa lecture, on ne saurait le dire. Dans la quatrième partie du manuscrit on n'a pas relevé de ces points de repère.

1. Voir l'apparat critique des *États*, pp. 367-373.
2. Signalée dans les *États*, p. 371.

Vers la fin du XVe siècle le manuscrit fut relié. C'est sans doute alors que les marges furent diminuées ; c'est sans doute alors aussi qu'on numérota les huit premiers cahiers à l'aide des huit premières lettres de l'alphabet, de *a* à *h*. Pourquoi le cahier, encore blanc aujourd'hui, ajouté à cette époque ? On peut faire l'hypothèse que l'on voulait compléter, comme en A et peut-être d'après A, ce qui manquait aux traités IV, 5 et IV, 6. Mais les possesseurs de E connaissaient-ils A ? C'est possible. Les folios de garde qu'on donna alors au manuscrit proviennent d'un curieux document originaire de la région de Florence ; sont-ce les comptes de la municipalité ou de l'archevêché, de quelque grand seigneur ou d'un opulent monastère ? La partie la mieux conservée contient plusieurs noms de localités situées aux environs de Prato.

Vers le milieu du XVIe siècle, le manuscrit devint la propriété du Cardinal Nicolas Ridolfi [1], neveu de Léon X. A cette époque Mathieu Devaris et Nicolas Sophianos, attachés à la bibliothèque du Vatican, rédigèrent la notice de E : il fut catalogué successivement sous le nº 33 *primae (capsae)* et sous le nº 48. A la mort du Cardinal, en 1550, sa collection fut acquise par le maréchal Pierre Strozzi. Lorsqu'il fut tué en 1558, au siège de Thionville, la reine Catherine de Médicis, qui était sa parente, se fit attribuer tous ses livres. Catherine mourut en 1589. Sa bibliothèque fut d'abord mise sous scellés, mais, à l'intervention de J. A. de Thou et de Pierre Pithou, elle vint enrichir la Bibliothèque Royale en 1599.

1. Tout ce qui suit est extrait de H. OMONT, *Inv. somm.*, t. I, p. XX.

A

Membr. 280 × 215 mm. Fol. I-II + 197 + III-IV. Saec. XIII. ARISTOTELIS *De generatione animalium* fragmentum. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 3-10ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 10ᵛ-11). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 11-197)[1].

RELIURE. — Cuir rouge, sur bois, et chaîne, datant de l'ouverture de la bibliothèque laurentienne au public (1571). Le plat supérieur porte un titre bilingue sur un petit morceau de parchemin encadré de métal : *'Αριστοτέλους περὶ ζώων γενέσεως Aristotelis de generatione animalium* (en abrégé). Les ff. I et IV sont collés à la reliure.

PAGINATION. — Les folios 1-197 sont numérotés au crayon dans le coin inférieur droit. Les folios 193, 196 et 197 portent dans le coin supérieur droit, écrits à l'encre, respectivement les numéros 194, 197 et 198 ; cette numérotation, plus ancienne et adoptée par Bandini[1], tient compte du folio II.

CAHIERS. — 26 cahiers. Quaternions, sauf 2 (ff. 9-14), 6 (ff. 39-44) et 9 (ff. 61-66), qui sont des ternions. Au vingt-cinquième cahier (ff. 186-193) est collé un folio supplémentaire (f. 194), qui porte le numéro 35. Les folios 195, 196, 197, III et IV forment un dernier cahier incomplet, non numéroté.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

a) Les douze premiers cahiers (ff. 1-90) sont numérotés dans le coin inférieur droit du premier folio, en petits chiffres arabes du XVᵉ siècle.

b) Du folio 60ᵛ, le dernier du quaternion 8, au folio 194ᵛ, on trouve, en bas et au milieu du premier folio recto et du dernier folio verso de chaque cahier, une numérotation continue, de 1 à 35, tantôt en chiffres arabes, tantôt en chiffres romains. Les rectos portent un chiffre pair, les versos un chiffre impair, ainsi : f. 60ᵛ : 1 ; f. 61 : 2 ; f. 66ᵛ : 3 ; f. 67 : 4 ; ... f. 90ᵛ : 9 ; f. 91 : X ; f. 98ᵛ : XI ; f. 99 : XII ; ... f. 186 : 34 ; f. 194ᵛ : 35.

1. AUG. MAR. BANDINI, *Catal. codd. mss. biblioth. Mediceae Laurentianae*, 3 vol., Florence, 1764-70, t. III, col. 383 ; FR. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, pp. XLV et XLVI ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 101-105 ; H. OPPERMANN, *Plotin-Handschriften*, I, *Rhein. Mus.*, t. 75, 1926, pp. 221-222 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 38 et p. 41 ; H.-R. SCHWYZER, *Der Plotin-Codex Laurentianus 87, 3*, dans *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 358-384.

Là où cesse la numérotation a (au f. 91), l'auteur de la numérotation b emploie pour la première fois un chiffre romain.

Les numérotations a et b paraissent être de la même main.

c) Aux ff. 138ᵛ, numéroté 21 par b, et 139, numéroté 22, on trouve, en bas dans les coins intérieurs de la page, respectivement α, changé ensuite en β, et β, changé ensuite en γ. De même aux ff. 169ᵛ, numéroté 29, et 170, numéroté 30, on trouve, à la même place, respectivement α et β. Le folio 138ᵛ se termine par les mots VI, 1, 4, 30 ἔξω ὄντες, et la phrase continue au folio 139 par les mots ὥσπερ οἱ κανόνες. Le folio 169ᵛ se termine par les mots VI, 6, 9, 31 καὶ οἷον ὠδίνειν, et la phrase continue au folio 170 par les mots ἐποίησεν αὐτὸν (sic) τὸ πλῆθος. — Il est difficile d'apercevoir la portée de ces chiffres α, β, γ.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Folio 1ᵛ, en haut : *Plotinus philosophus... parte ocidentis* (sic). En dessous, une seconde ligne, plus longue, écrite en latin, mais entièrement grattée, à l'exception des trois dernières lettres, qu'on lit ...*tis*, ou ...*lis* (finale de *Aristotelis ?*). En dessous : *Cod. 3. Pl. 87.*

Folio I, au milieu, à l'encre rouge, de la main de Holstein[1] : *Plotini opera / hoc exemplari usus est Marsilius Ficinus ut ex eius cor/rectionibus notisque marginalibus apparet.* En dessous, d'une main récente : *Pl. 87, cod. 3.*

Folio I, en haut : *n° 3.*

Folio 197, en bas, au crayon : *Contulit a. 1874 ad 1877 m. VII Dr H. Müller.*

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Copiste a : écrit 38 à 39 lignes à la page, du folio 1 au folio 2. Folio 1 : *'Αριστοτέλους Περὶ ζώων γενέσεως πρῶτον.* Inc. *'Επεὶ δὲ περὶ τῶν ἄλλων μορίων εἴρηται* (chap. 1, 715 a 1). Des. folio 2 : *οἱ ἰχθύες ὅσοι ᾠοτοκοῦσιν εἰς τοὐμφανές* (chap. 3, 717 a 1).

Nombreuses scolies marginales et interlinéaires, écrites probablement par le copiste lui-même. *Incipit* des scolies : *Σκόπος τῷ 'Αριστοτέλει ἐν τῇ προκειμένῃ πραγματείᾳ περὶ τοῦ ποιητικοῦ αἰτίου διαλαβεῖν· ἐν γὰρ τῇ περὶ ζώων μορίων περὶ μόνου τοῦ ὑλικοῦ καὶ προσέτι τοῦ τελικοῦ ὃ δὴ τῷ εἰδικῷ ἐπὶ τῶν φυσικῶν συντρέχει πραγμάτων.*

Le folio 2ᵛ est vide.

Copiste b : distinct, mais contemporain du premier, écrit tout le reste du manuscrit, du folio 3 au folio 197. Surface écrite : 220 × 160 mm. Le nombre de lignes à la page est variable ; ff. 3-14ᵛ : 39 ; ff. 15-44 : 34 ; ff. 45 sqq. : 38, etc. ; ff. 193ᵛ et 194 : 33.

Folio 3 : *Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ·* Inc. *<Π>λωτῖνος ὁ καθ' ἡμᾶς.* Le titre n'est pas de la même écriture

1. BANDINI, *Cat.*, t. III, col. 383.



que le texte. L'initiale *Π* du texte n'a pas été rubriquée. Des., folio 10v, τὸ ἔργον. Après ces mots, le titre de la *Vita* est répété. Puis, immédiatement : *Τάδε ἔνεστι Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδες.* Suivent, par *Ennéades*, les titres des cinquante-quatre traités, numérotés de α´ à νδ´, non accompagnés des *incipit*. Le copiste ne va pas à la ligne, mais laisse un blanc de quelques centimètres entre les *Ennéades*.

Après la table générale, qui cesse au folio 11, et après la table particulière de la première ennéade, on lit, au folio 11 : *Πλωτίνου ἐννεάδος πρώτης· Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος.* Inc. *Ἡδοναὶ καὶ λῦπαι.* L'initiale *H* est rubriquée. Le copiste écrit le texte des traités et des *Ennéades* sans jamais aller à la ligne, mais marque les divisions par une arabesque (plus grosse pour les *Ennéades*) et par une initiale rubriquée.

Anomalies. — Au traité II, 5, le copiste omet II, 5, 2, 18, *ἆρα οὖν* — 4, 14, *πλειόνως*, que le réviseur A[1] complètera en marge des folios 45 et 45v. — Le traité III, 9 est suivi immédiatement de IV, 1 et l'ennéade IV, dont IV, 2 se présente comme le premier traité, n'a pas de table. — Au folio 100v, entre IV, 4, 23, 32, *εἶδος γενέσθαι* et *εἰ δὴ τοίνυν*, qui fait suite dans l'original, est intercalé le morceau 31, 28, *καὶ ὅλως* — 34, 2, *ὅσον ἦν* (ff. 100v-101v), qui se trouve répété au bon endroit, au folio 104. — Le morceau IV, 4, 30, 1, *Νῦν δ' ἐπειδὴ* — 45, 52, *νοσήσει τιθεμένου* (fin du traité) se présente comme une œuvre distincte, est précédée d'une arabesque, commence par une initiale rubriquée et est introduite, au folio 103v, en guise de titre, par la scolie suivante : *Ἕως τούτου ἐν τοῖς Εὐστοχίου τὸ δεύτερον Περὶ ψυχῆς καὶ ἤρχετο τὸ τρίτον· ἐν δὲ τοῖς Πορφυρίου συνάπτεται τὸ* (a A[1s]) *ἑξῆς τῷ δευτέρῳ.* — Au folio 108v, après IV, 5, 2, 8, *πρόσθεν κείμενον* × (signe d'appel) *καὶ οἱ ἐκχέοντες δὲ τὰς ὄψεις οὐκ ἄν*, suit immédiatement, mais biffée à l'encre rouge par le rubricateur du manuscrit[1], la phrase : *λείπει* (?) *τὸ ὑπόλοιπον τοῦ λόγου καὶ ἡ ἀρχὴ τοῦ Περὶ αἰσθήσεως καὶ μνήμης οὗ τέλος τὸ προκείμενον*, puis tout de suite IV, 6, 3, 62, *καὶ τὰ μὲν εὐθύς*, jusqu'aux derniers mots de IV, 6, à savoir *οὔτε οἱ ἀσώματον* (sic). En marge, le copiste[1] écrit *λείπει* × *ζήτει εἰς τὸ τέλος ἔνθα εὕρῃς τὸ σημεῖον τόδε.* Après les derniers mots de VI, 9, *φυγὴ μόνου πρὸς μόνον*, qui terminent le folio 193, on trouve, du folio 193v au folio 197, la partie manquante de IV, 5, à partir de × *καὶ οἱ ἐκχέοντες δὲ* et IV, 6 en entier, jusqu'à *οὔτε οἱ ἀσώματον*. Les dernières lignes de IV, 6 sont donc répétées deux fois : en IV, 6, 3, 77 le copiste écrit : *θεωρούμενοι* la première fois, et *τιθέμενοι* la seconde.

Annotations marginales.

Au fur et à mesure qu'il écrit le texte des *Ennéades*, le copiste A transcrit aussi, exactement dans les mêmes caractères que le texte, quelques-unes des annotations marginales de son modèle, rarement des scolies entières, comme en *Vita*, 17, 6 ; II, 1, 4, 6 ; III, 4, 2, 24, parfois un début de scolie, comme en I, 2, 1, 25, ou une note critique, comme en *Vita*, 2, 1, plus souvent des *ση(μείωσαι)*.

Outre celle du copiste, Müller[1] distingue quatre autres mains, m[1], m[2], m[3] et m[4], qu'il groupe deux par deux. Nous désignons ces groupes par les sigles A[1] et A[2].

Groupe A[1] : m[1], d'après Müller, corrige le manuscrit d'un bout à l'autre, comble les lacunes et « écrit dans les marges des remarques sur le contenu du texte », c'est-à-dire des scolies. Les caractères sont identiques à ceux du texte, mais plus fins, et l'encre est plus pâle.

m[2] diffère à peine de m[1], mais l'encre est plus foncée et les caractères sont plus épais ; m[2] revoit également tout le manuscrit. C'est m[2] qui transcrit en marge, pour la seconde fois, le traité IV, 2, et qui complète, à la fin du manuscrit, les passages des traités IV, 5-6 omis par le copiste A.

m[1] et m[2], à peine plus récentes que A, sont, dit Müller, souvent fort difficiles à distinguer.

Groupe A[2] : Les deux autres mains distinguées par Müller, et de nouveau très semblables, sont de beaucoup postérieures. Tandis que m[1] et m[2] corrigent le texte d'après un modèle et présentent les leçons de manuscrits des autres familles, Müller remarque, avec raison, que m[3] n'intervient que de loin en loin et seulement pour proposer des conjectures personnelles. Les traits tracés par m[4] sont, comme le dit Müller, « grossiers, largement espacés et anguleux ».

La première note critique de A[2] notée par Müller figure au folio 15v, I, 3, 3, 4, *λεκτέον* A : *λυ* s. l. A[1], *ἀκτέον* mg. A[2]. En réalité A[2], que ce soit m[3] ou m[4], a annoté, au folio 6v, *Vita*, 14, 20, et, au folio 7v, *Vita*, 17, 22, mais ces notes, dont la première était peut-être en latin, ont été ensuite grattées. Puis, au folio 31, au-dessus de I, 8, 13, 18 *εἴη*, A[2] écrit *ἴοι*. Mais c'est surtout à partir de III, 5 que A[2] corrige régulièrement les leçons qui lui paraissent fautives. A partir du folio 116, avec le début de V, 1, A[2], que Müller appelle ici m[4], multiplie ses remarques latines, comme aussi ses conjectures. Il accompagne souvent ces dernières d'un signe critique ou encore de *atr*, qui est l'abréviation, non pas de *alteras* pour *alias*, comme le dit Müller[2], mais de *aliter*.

Division du texte en chapitres. — En marge de quelques traités des deux premières *Ennéades*, A[2] écrit, le plus souvent en chiffres romains, mais parfois en chiffres grecs ou arabes, les numéros d'ordre des chapitres qui seront ceux de la version latine de Marsile Ficin, publiée en 1492 ; ainsi, du folio 11 au folio 16v, les chapitres des traités I, 1 à I, 4, chap. 2, sont numérotés en chiffres romains, sauf I, 3, 4 numéroté δ´ au folio 15v. De même II, 1, 2 sqq. étaient numérotés, mais une partie des chiffres ont

1. Nous ne modifions pas notre rédaction de 1932, faite à Florence même d'après nos premières impressions. En 1938 nous pourrions peut-être écrire « A[1] » au lieu de « copiste » mais nous ne voyons pas par quoi remplacer le terme « rubricateur ».

1. *Hermes*, 1879, pp. 102-103.

2. *Hermes*, 1879, p. 105.

disparu à la reliure. Au folio 40ᵛ, en marge de II, 3, 17, on lit : 18, le 8 étant corrigé en 7.

A partir du folio 67ᵛ, avec le début de III, 5, dans plusieurs traités, le commencement des chapitres est signalé, et cette fois dans le texte même, par une courbe elliptique couchée, haute de 7 à 8 mm., et dont l'arc se trouve parfois renforcé d'une ou de deux « cordes ». Ces signes, contrairement à ce que laisse supposer la description de Müller [1], sont l'œuvre de A^3 et non de A, le copiste du manuscrit, ou d'un réviseur contemporain du copiste. En effet, lorsque ces signes sont tracés à l'encre rouge, ce qui est fréquent et, pour certains traités, régulier, l'encre n'a pas la couleur de celle qu'emploie le rubricateur et correcteur du manuscrit (voir la note sur la scolie relative à IV, 5, 2, 8), mais bien de celle qu'emploie A^3 pour corriger VI, 4, 4, 10 et 17 ; VI, 7, 7, 26 et 40, 39. — Avant III, 5 on rencontre exceptionnellement ces ellipses, à l'encre noire, aux chapitres 7, 9 et 12 de la *Vita Plotini*.

MAIN POSTÉRIEURE A^5. — Outre A, A^1 (m^1 et m^2) et A^3 (m^3 et m^4), il faut distinguer une troisième et dernière main, non signalée par Müller, et qui ne se confond avec aucune des précédentes. Nous l'appellerons A^5. De temps en temps A^5 fait une petite croix en marge du texte, ou encore, et parfois à la même hauteur d'une de ces croix, un trait irrégulier et extrêmement ténu, à l'intérieur du texte, ainsi au folio 30, après les mots I, 8, 13, 14, ἀρξαμένῳ μέν.

L'identité des premières mains.

Pour Müller, qui a examiné très attentivement ce manuscrit, m. pr., la main qui a écrit le texte, m^1 et m^2, qui l'ont corrigé, sont trois mains différentes, mais datent toutes trois de la même époque. A regarder les choses de plus près, on s'aperçoit que m^1 et m^2 sont d'un seul et même réviseur [2] et que ce réviseur est probablement le copiste du manuscrit, m. pr. [3].

1. *Hermes*, 1879, p. 102.

2. Sur ce point, l'accord entre H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 362, ligne 27 et moi-même est parfait. Il s'agit là d'un fait que je tiens pour incontestable : « in A (haben) nur zwei Hände corrigiert ». Précisons nos conventions pour ne pas égarer la discussion : comme dans les *États*, p. 32, j'appelle A^1 la main du *premier* réviseur, alors que Schwyzer l'appelle A^2, mais il s'agit de la même main. Tous deux nous réservons, comme Müller, le sigle A^3 à la main du *second* réviseur, Ficin. Il faut noter que pour Schwyzer A^1, c'est le copiste *in scribendo*, tandis que je désigne personnellement celui-ci par le sigle A (ou A m. pr.).

3. Sur ce point l'accord entre Schwyzer et moi n'est pas complet, mais ni l'un ni l'autre nous n'osons exclure radicalement l'hypothèse adverse. Pour ma part, je maintiens ici ma rédaction de 1932 et j'écris « *probablement* le copiste du manuscrit » (de même, *États*, p. 32 et pp. 333 et 334). Aujourd'hui, en 1938, cette probabilité m'apparaît renforcée jusqu'à constituer une certitude morale. Schwyzer (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 363) reconnaît explicitement qu'entre A et A^1 (pour lui, entre A^1 et A^2) il n'y a pas de différence d'ordre paléographique. Il écrit « Wenn ich trotzdem glaube, dass die Hände verschieden sind, so deswegen, weil zwischen der Arbeit der ersten und der zweiten Hand eine gewisse Zeit vergangen sein muss. Denn der Codex wurde vor der Korrektur durch m^2 kopiert ». Même si cette dernière affirmation est prouvée — et je n'en suis pas tout à fait sûr — il n'est pas exclu que le copiste ne reprit A pour le réviser qu'après l'avoir passé à un autre comme modèle.

Entre m^1 et m^2 les différences sont minimes et, de l'aveu même de Müller, souvent imperceptibles [1] : des deux côtés, les caractères sont identiques, les préoccupations critiques aussi ; l'encre, nous dit-on, est autre ; ce n'est pas sûr : l'encre dite « noire » paraît souvent n'être qu'une encre rousse très foncée ; enfin, et ceci paraît décisif, le plus souvent m^1 et m^2 se partagent comme des zones du manuscrit ; on peut s'en faire une première idée, mais imparfaite, en consultant l'apparat critique de Müller. Qu'est-ce à dire sinon que lorsqu'il corrigeait son manuscrit, le copiste se servait d'une encre tantôt plus forte, tantôt plus faible, qu'il trempait son calame plus ou moins profondément dans l'encrier, m^2 c'est donc encore m^1.

Qui est ce réviseur, m^1 et m^2 de Müller, A^2 de Schwyzer, que nous désignerons [2] dorénavant par A^1 pour l'opposer au copiste, auquel est réservé le sigle A ? Nous pensons que A^1 est identique à A et qu'il ne s'en distingue que par la fonction. En d'autres termes, nous estimons que la révision est l'œuvre du copiste lui-même, mais il est certain que l'activité d'un réviseur n'est pas celle d'un copiste.

Il n'y a pas de différence de *ductus* entre A et A^1. Ceci est

1. Lorsque, dans son apparat du début de la *Vita* à *Enn.*, III, 5, Müller écrit *ab. al. m.* on peut toujours considérer qu'il vise m^1 ou m^2, qu'il ne peut discerner. A partir de III, 5 *ab. al. m.* paraît révéler parfois une hésitation entre m^2 et m^3, ce qui est beaucoup plus important.

2. Nous nous permettons de reprendre ici deux définitions nominales des *États*, p. 333 (voir aussi *États*, p. XXIII), dont nous avons pesé tous les termes :

a. Le sigle non affecté d'un chiffre en exposant, par exemple A, désigne le copiste, lorsqu'il *transcrit* le texte.

b. Le sigle affecté du chiffre 1 en exposant, par exemple A^1, sert à désigner des additions ou corrections présentant (entre elles) des caractères paléographiques identiques et se distinguant nettement d'une part des leçons écrites par le copiste *in scribendo*, d'autre part des leçons écrites par le premier lecteur ou correcteur certainement distinct du copiste

reconnu non seulement par Schwyzer[1] à plusieurs reprises, mais par Müller lui-même. A^1 ne diffère de A que par la finesse des traits, la teinte de l'encre, les dimensions des caractères. On peut s'en convaincre en comparant les longs morceaux suppléés par A^1 en marge des traités II, 5, au folio 45 et IV, 2, au folio 87. Cette différence même est parfois insensible, comme lorsque A^1 écrit dans l'interligne ou en marge une leçon que E aussi trace de première main et qui figurait donc probablement dans leur commun archétype. Sauf ce cas, fréquent au début, puis plus rare — E de même se lasse vite de transcrire les leçons doubles — A^1 ne se distingue de A que parce qu'il écrit le plus souvent dans l'interligne ou qu'il serre un mot oublié entre deux autres, ou qu'il gratte une leçon de A pour y substituer — avec quelle habileté parfois — une meilleure leçon.

Eh bien ! non ; cette distinction même est parfois inadéquate. Il y a des cas où d'après les procédés habituels de notation, et parce qu'il s'agit manifestement du réviseur, il faudrait écrire A^1, alors que, du point de vue paléographique au contraire, l'attribution à la première main, à A, est impérieuse : en IV, 7, 8, 8 par exemple l'omission de μὲν est commune à A et à E ; μὲν manquait dans le modèle ; mais le mot qui suit, au folio 151ʳ de A, est le premier d'une nouvelle ligne ; le réviseur pourra donc ajouter μὲν dans la marge, et il le fait si adroitement, il l'écrit en des caractères à ce point pareils à ceux de A que seule une comparaison du texte avec celui de E révèle l'omission primitive. Cet indice est tout petit. En veut-on un très gros ?

Au début du traité IV, 5, on l'a vu dans la notice descriptive, le copiste saute un immense passage qui se termine quelques lignes avant la fin de IV, 6. Distrait, ou plutôt fidèle à son modèle, il recopie ici, comme E, une note libellée : *manque ici le reste du traité et le début du traité « Sur la sensation et la mémoire » dont voici la fin.* Tout à la fin du manuscrit, du folio 193ᵛ au folio 197, les textes manquants sont reportés, et par qui donc, sinon par le réviseur[2], auteur des suppléments apportés

1. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 363 et p. 369, note 25 ; le savant critique déclare même impossible de discerner A^1 de A dans les scolies ; nous pensons que la plupart du temps, sinon toujours, la chose est possible et nous avons tenté de le faire au chapitre IX des *États*, pp. 339-373.

2. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 370 et p. 372, attribue formellement tout ce texte au réviseur qu'il appelle A^2 et que nous appelons A^1.

aussi en marge de II, 5 et de IV, 2 ? Ce même réviseur[1], au folio 108ᵛ, a biffé à l'encre rouge la note subrepticement introduite dans le texte par le copiste du modèle w, fait un signe d'appel et écrit dans la marge à l'encre noire : *cherchez à la fin où vous trouverez ce signe.* Tout cela est de la même main, celle du réviseur, mais qui dispose, à la fin du manuscrit d'un peu plus de place que dans les marges et qui par conséquent se met à l'aise pour écrire les pages entières qui manquent. Mais, chose curieuse, même ici il a deux manières : dans tout ce morceau, dû à la même main, on rencontre successivement l'écriture appuyée et large, très large même, de A, puis celle délicate et menue de A^1. La preuve nous semble décisive, le copiste du manuscrit en est aussi le rubricateur et le réviseur.

A titre de complément psychologique, on peut signaler la manière dont A divise son travail, lorsqu'il s'agit de transcrire les notations marginales. C'est A, c'est-à-dire le copiste *in scribendo*, qui reporte en marge la numérotation intermittente de l'archétype ; c'est d'ailleurs le cas dans tous les autres manuscrits, même en Bc, où elle est écrite à l'encre rouge : toujours ces chiffres sont dus au copiste. On comprend pourquoi : ils doivent être placés en face d'un passage déterminé, les chances d'erreur sont plus grandes si on laisse le travail au réviseur. Pour les scolies on observe au début une loi analogue à celle des variantes interlinéaires ; le plus souvent, elles sont dues à A^1, mais parfois A les écrit directement. Dans la *Vita* et les premiers traités, il y a une sorte d'alternance[2]. Comme souvent ces mêmes scolies sont aussi attestées par E, il est certain que A les trouvait dans son modèle ; il en copiait quelques-unes avec le texte, en réservait d'autres pour la révision. L'une des meilleures preuves en faveur de l'identité entre A et A^1 se tire d'un autre fait du même ordre[3] : on sait que le texte d'une scolie est d'habitude introduit par l'abréviation du mot σημείωσαι, « attention ». Or, en A, ce ση' est souvent écrit par le copiste, tandis que le corps de la

1. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 361, écrit en effet : « In A hat freilich *eine andere Hand* die Bemerkung... durchgestrichen und hinter πρόσθεν κείμενον ein Zeichen gesetzt... ». Voir, par contre, *Manuscrits*, p. 18 et n. 1, notre propre description de 1932 : Nous ne pensions pas *encore* qu'on put jamais mettre en doute l'identité de A et de A^1. Et nous ne le croyons *plus*.

2. Voir le chapitre IX des *États*, où la distinction entre A et A^1, rigoureusement notée, est fort instructive.

3. Preuve déjà citée à la p. 333 des *États*.

scolie est dû au réviseur ; rien que de naturel. Au passage le copiste se borne à localiser la scolie avec précision ; il se réserve d'en transcrire le texte complet, lors de la révision.

Quelquefois il l'oubliera, ainsi en I, 6, 3, 19 ; III, 6, 2, 9 ; IV, 4, 31, 24 et peut-être aussi en I, 6, 7, 2. Une autre fois au contraire, le copiste *in scribendo* s'est donné la peine de reproduire en toutes lettres le premier mot de la scolie : I, 2, 1, 25 ὁπωσδήποτε est de A tandis que le reste est de A^1. Remarquable indice en faveur de l'identité de A et de A^1.

Origine des leçons du réviseur.

Un problème tout différent de celui de l'*attribution* des leçons et compléments de A^1 est celui de leur *origine*. Un troisième problème sera celui de leur *valeur*.

Que le premier réviseur A^1 soit, comme nous avons essayé de le démontrer, le copiste A lui-même, ou qu'il s'en distingue, où a-t-il trouvé les leçons qui servent à corriger le manuscrit A, les textes qui le complètent ? Est-ce dans l'archétype même de A, symbolisé par le sigle w, est-ce dans quelque manuscrit des *Ennéades* que nous possédons encore, est-ce peut-être dans un manuscrit perdu qui n'est pas w, et si oui, ce manuscrit se rattache-t-il ou non au groupe des manuscrits existants, dérivés tous de l'archétype du IXᵉ ou Xᵉ siècle ?

Quelques faits appuyent la première hypothèse, suivant laquelle « des » leçons de A^1 proviennent de w. Ces faits sont toujours des plus complexes. Ce sont avant tout, presque exclusivement, ces doubles variantes communes à A et à E ou à un autre de nos exemplaires.

a. Si la surcharge, attestée de première main par E, est également de première main en A, n'est-il pas raisonnable, puisque A et E sont indépendants, de lui assigner pour source le modèle même de A et de E ? C'est l'hypothèse la plus simple. Et la même règle ne vaut-elle pas si l'un des témoins intervertit les leçons ?

b. Si c'est A^1, et non A, qui écrit cette leçon additionnelle dans la marge ou dans l'interligne, et que en E elle soit toujours écrite par le copiste *in scribendo*, quel motif a-t-on de lui assigner une autre origine ?

c. Enfin, si la leçon accessoire de A^1 est également attestée comme leçon accessoire dans un ou plusieurs autres manuscrits,

qu'elle y soit écrite par le copiste ou même par le réviseur de ce manuscrit, on peut, jusqu'à preuve du contraire, la faire descendre par voie directe de l'archétype premier de tous nos manuscrits ; A^1 l'aurait donc reprise à son modèle w.

Voici des exemples de ces leçons doubles à triple variété :

Vita, 1, 16	γράφοντος omnes	supra τος scr. τα A^{1s}, scr. α R^s
2, 26	τὸ ἐν ὑμῖν θεῖον omnes	γρ. τὸν ἐν ὑμῖν θεὸν A^{mg} E^{mg} R^s
3, 4	μαζοὺς AE BRJ	supra ζ scr. σθ A^{1s} E^s
	μαστοὺς CMUS	

Dans aucun de ces trois exemples la leçon accessoire ne peut venir d'un autre manuscrit connu des *Ennéades* ; dans les deux premiers, puisque la leçon est en R aussi, on peut la faire remonter jusqu'à l'archétype. Dans les deux exemples où elle est écrite par A^1, celui-ci a dû la prendre au modèle w.

Lorsque la leçon accessoire de A^1 est en même temps la leçon principale d'un autre groupe de manuscrit, on pourrait supposer que A^1 a tiré cette leçon d'un exemplaire de ce groupe. Mais lorsque E atteste également cette leçon, une telle supposition est gratuite, et si on fait remonter la leçon w, qui nous garantit que l'emprunt de la leçon commune à w et au groupe rival s'est fait dans un sens plutôt que dans un autre ? Voici divers exemples de ce type :

Vita, 13, 15	ἀνέχεσθαι AE	γρ. μὴ ἀνασχέσθαι A^{1mg}
	ἀνασχέσθαι BRCUS	supra ασ scr. ε E^s
Vita, 20, 65	συντάξεως AECMUS	γρ. συνθέσεως A^{1mg} E^s
	συνθέσεως BRJ	
II, 4, 6, 19	ἀόριστον AEQUS^{pc}	ἀόρατον A^{mg} E^{mg}
	ἀόρατον BR	supra ιστ scr. ατ Q^s
III, 8, 3, 12	θεωρίας ἂν AE	γρ. ... θεωρήσαντος A^{mg} E^{mg}
	θεωρήσαντος BRUS	
IV, 3, 14, 10	προμηθεὺς AE	supra προ scr. ἐπι A^{1s}
	ἐπιμηθεὺς BRUS	ἐπιμηθ(εὺς) E^{mg}

Dans le quatrième exemple, la leçon accessoire de A, due d'ailleurs au copiste, figurait certainement dans l'archétype premier, puisque Q a également la leçon double. Au troisième exemple, cas analogue. On saisit ici l'incidence du problème de l'identité des mains de A sur le problème de l'origine des leçons de A^1. Si A et A^1 sont le même personnage, les leçons de A^1 *peuvent* — non pas *doivent* — avoir la même origine que celles de A. Il est vrai, même s'ils ne le sont pas, la possibilité demeure ; mais la probabilité diminue. Tout cela est forcément subtil et délicat ; il convient de ne pas l'oublier.

Mais les leçons accessoires de A^1 confirmées par les leçons accessoires d'un autre manuscrit sont rares. Un cas fréquent au contraire est celui de l'accord de A^1 avec un groupe ou tous les groupes de la tradition [1], contre E et A. Et c'est ici que se pose au plus vif le problème de l'origine de A^1.

Si A^1 s'accordait constamment avec un groupe contre AE et les autres groupes, on en déduirait assez naturellement qu'il a corrigé A en s'aidant d'un exemplaire, perdu ou existant, appartenant à ce groupe. A vrai dire, nos collations de A et des autres manuscrits sont beaucoup trop incomplètes pour que ce problème spécial puisse être complètement résolu. Nos sondages ne révèlent pas cette loi de préférence. A^1 ne paraît pas reproduire exclusivement les leçons de USCM, de BRJ ou de Q. Et ce n'est pas trop s'avancer que d'affirmer, à la suite de Schwyzer [2], que le réviseur de A ne s'est servi d'aucun des manuscrits connus de Plotin ; il semble que s'il l'eût fait on retrouverait quelques-unes au moins des leçons propres à ces manuscrits. D'autant que A^1 paraît avoir travaillé parfois assez machinalement. Une curieuse correction ne s'explique même bien que s'il reproduit servilement, au moins par moments, un manuscrit corrigé ; déjà les doubles leçons nous orientaient dans ce sens. Au folio 12, en I, 1, 6, 4 au-dessus de *ου* de *ζῴου* le réviseur ajoute un *τὴν*. Or, ce *τὴν* est parfaitement superflu, puisque le copiste l'a déjà écrit entre *ζῴου* et *αἰτίαν* comme dans tous les autres manuscrits. Dans ce cas, le réviseur n'a peut-être pas corrigé une « faute » de A, mais il a peut-être reproduit une correction de w dont le copiste avait déjà tenu compte [3].

Si A^1 s'accorde avec tous les autres témoins de la tradition contre A et E seuls, l'origine de cette leçon commune est évidemment des plus incertaines. Il peut l'avoir tirée d'un de nos manuscrits connus, d'un représentant perdu d'un groupe et même — ce n'est pas exclu — du modèle de A et de E. Car E peut avoir négligé la correction, et le copiste de A peut avoir laissé au réviseur le soin de reporter sur le nouvel exemplaire

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 369-370 : longue liste où EA s'oppose à A^1.
2. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 371 et p. 383.
3. Nous ne modifions pas notre texte, tout en admirant l'élégance de la solution proposée par H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 373.

leçons marginales et interlinéaires ; cela se voit. Or cet accord de A^1 avec toute la tradition contre AE est fréquent [1].

Reste un troisième cas, moins fréquent, mais qui n'est cependant pas rare. Celui où A^1 est seul contre toute la tradition, avec laquelle, cette fois, s'accordent AE. Voici quelques exemples :

I, 1, 4, 19 ante *πρῶτον*	*ἀλλὰ* add. A^{1s} edd.
4, 22 *ποιήσει* etiam A^{ac}	*ποιεῖ* A^{pc} edd.
7, 4 *παρ' αὐτὴν* etiam A^{ac}	*παρ' αὐτῆς* A^{pc} edd.
I, 4, 9, 9 *εἴη* etiam A	*ἢ* A^{1s} edd.
II, 1, 1, 23 *τὴν*	*οὕτω* (prob. in ras.) *τὴν* A^{pc} edd.
τὴν /// E	
II, 6, 2, 38 *καὶ οὐ* etiam A^{ac}	*καὶ* // A^{pc} edd.

L'avant-dernier cas, *οὕτω*, est très intéressant. En E il y a *après τὴν* soit un grattage soit un blanc original. Ou bien A aurait « complété » directement l'archétype, qu'il croyait lacuneux, ou bien A^1 aurait gratté après coup *τὴν* pour y écrire, ainsi que dans le blanc qui faisait peut-être suite, *οὕτω τὴν*. D'où proviennent ces leçons solitaires favorablement accueillies, on le voit, par les éditeurs ? Sont-ce des conjectures, sont-ce des variantes provenant d'un manuscrit perdu ? La question reste ouverte [2]. Si ce sont des conjectures, toutes les autres variantes peuvent donc provenir, d'après ce qui a été dit, de l'archétype w. Mais une telle possibilité est purement théorique.

Si les variantes de A^1 peuvent en théorie provenir toutes de l'archétype w, il n'en va plus de même d'un groupe important de corrections. En un grand nombre d'endroits, A et E offrent de petites lacunes : elles sont comblées en A par A^1, tandis qu'en E le texte reste lacuneux. Il est évident que w, leur modèle commun, ne portait pas en marge tous ces passages, qui équivalent, on l'a montré ailleurs [3], à une ou plusieurs lignes de l'archétype de ce modèle. Par conséquent A^1 a dû l'emprunter à un autre manuscrit. Il a probablement relu tout l'exemplaire

1. Voir la longue liste dressée par H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 369-370.
2. MÜLLER et SCHWYZER (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 374) sont portés à voir en quelques leçons au moins de A^1 des conjectures. Ce n'est certes pas exclu. Schwyzer fait en outre remarquer que ces conjectures peuvent avoir déjà figuré dans le modèle de A^1.
3. *La longueur des lignes dans l'archétype des Ennéades de Plotin*, dans la *Revue des Études Grecques*, t. 49, 1936, pp. 571-600.

avec un soin extrême. Ce même exemplaire sans doute lui a servi à compléter le texte défectueux des traités II, 5 ; IV, 5 et 6, et d'écrire, en marge de IV, 2, le texte entier de IV, 1. En E, rien de tout cela ; il est vrai, dans son état actuel, E est mutilé et nous ne saurions être sûr qu'il n'a pas eu le même appendice que A ; pour II, 5 et IV, 1, au contraire, nous savons que le modèle dont A^1 s'est servi n'était pas l'archétype principal. Du coup, un certain nombre de variantes de A^1, y inclus celles où A^1 est le seul témoin, peuvent provenir de cet archétype subsidiaire.

Concluons. Sous réserve de plus ample informé, de sérieux indices suggèrent que A^1 a revisé le manuscrit sur le modèle même sur lequel il fut copié ; c'est assez naturel, si le réviseur est le copiste lui-même [1] ; en tout cas, ce n'est pas exclu. Mais il paraît hors de doute que le réviseur A^1 a disposé aussi d'un autre exemplaire que le modèle ; c'est de cet exemplaire subsidiaire, non encore classé, que proviennent certainement les passages en marge des grandes et des petites lacunes de A, et peut-être aussi le plus grand nombre des leçons où A^1 corrige le texte de AE.

La valeur des premières mains [2].

Le manuscrit A est surfait [3]. C'est en effet le seul exemplaire des *Ennéades* écrit sur parchemin, c'est le plus riche en corrections marginales et interlinéaires [4], c'est enfin et surtout à la fois l'exemplaire qui a servi à Ficin, dont la traduction a fait forte

1. Par contre, si A^1 est identique au copiste, celui-ci ne peut-il pas avoir écrit tout de suite, *in scribendo*, quelques-unes des leçons doubles (voir *États*, p. XXIII), comme le fait E ? Dans ce cas la révision aurait été faite exclusivement d'après l'archétype subsidiaire.

2. Cet aspect du problème, capital entre tous, déborde nettement les cadres restreints et volontairement modestes du présent volume. Nous faisons une exception pour le manuscrit A à cause de son importance et pour boucler les longues discussions précédentes. La remarquable monographie de H.-R. Schwyzer sur A, si souvent pillée ici, contient quelques formules trop radicales qu'il importe d'adoucir sans tarder ; nous les citerons en note. Enfin peut-être les formules nouvelles pourront-elles fournir à la recherche, qui est loin d'en avoir fini avec les mains de A, de nouvelles bases de départ.

3. Nous tenons à marquer tout de suite sur ce point notre entier accord avec H.-R. Schwyzer ; voir déjà *États*, p. 31.

4. Pour le même motif, le *Vaticanus gr.* 239 a été lui aussi trop estimé.

impression sur tous les éditeurs, et celui sur lequel on a copié l'une des principales sources de la première édition du texte grec de Plotin.

Il faut soigneusement distinguer les corrections dues à A^3 les leçons des premières mains, A et A^1. Celles-ci doivent être déchiffrées et recueillies avec le plus grand soin ; il y a au contraire avantage, nous le verrons, à ignorer celles-là.

Le fait essentiel qu'il convient de rappeler est l'accord marqué de A et de E. Cet accord seul, et non la seule leçon de E, permet de reconstituer avec certitude la leçon principale de leur commun archétype [1]. Pas plus qu'il ne faut faire de A la base exclusive d'une édition des *Ennéades*, on ne peut se laisser tenter d'exclure A au profit de E. Sans doute les leçons de A^{ac} *(ante correctionem)* ont tendance à passer inaperçues, tant sont faites avec soin les corrections de A^1 ; sans doute, en certains cas, seule une comparaison avec E permet de déceler une variante de A^{sc} ou d'en établir la teneur exacte ; sans doute en un grand nombre de cas la seule leçon de E suffit à reconstituer avec probabilité la leçon du modèle w ; mais une certitude ne s'obtient qu'au prix d'une double série de collations ; ce n'est pas trop payer la reconstitution d'un archétype de quelques siècles plus âgé que ses apographes A et E.

Comme le remarque à juste titre Schwyzer [2], trop souvent les éditeurs ont accepté les leçons de A seul ou de AE ; mais le fait le plus grave, à notre avis, est qu'ils ignorent dans la plupart des cas soit l'existence d'une leçon rivale et meilleure, soit le nombre et l'importance de ses témoins. A doit garder sa place dans tout apparat critique digne de ce nom, mais cette place ne sera plus nécessairement prépondérante. A sera doublé de E, et à tous deux feront largement contrepoids les groupes BRJ, CMNUS et Q.

1. Aussi ne pouvons-nous souscrire au jugement de H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 370. Après avoir établi que A^1 corrige très souvent une leçon de A attestée aussi par E, il conclut : « Damit ist die Urkundlichkeit der Hs. A erschüttert, und sie hat in einer künftigen Ausgabe überhaupt nicht mehr zu figurieren. Das Ergebnis ist also dasselbe, wie wenn A aus E abgeschrieben wäre ». Non pas. Les collations de E n'ont que l'autorité de E seul. L'accord de A et de E nous font remonter jusqu'au sous-archétype w. La différence est appréciable. Faute de l'avoir aperçue, Müller a établi toute son édition sur trois manuscrits, A, B et C. Et encore les collations de B sont-elles incomplètes.

2. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 384, estime à plus de 500 les leçons erronées dues à l'influence de A.

Si l'on se penche attentivement sur le manuscrit A, pour en découvrir la teneur primitive, on fera d'une pierre deux coups. Qu'un σ apparaisse écrit dans un grattage, on saura qu'il est dû au réviseur A¹ et qu'en dessous le copiste A avait écrit autre chose que nous révélera l'examen de E. Or, s'il est important de découvrir — car il s'agit bien de découvertes — toutes les leçons originales de A, celles qui reproduisent l'état du modèle w, il est encore plus important d'identifier les corrections du réviseur [1]. Elles constituent une classe à part, un « état » distinct de tous les autres et qui peut en certains cas avoir un poids égal à celui du reste de la tradition. L'incertitude même de leur origine leur confère une sorte de privilège, puisqu'il n'est pas exclu qu'elles proviennent d'un exemplaire non dérivé de l'archétype premier. On objectera que A¹, s'il a comblé à l'aide de cet exemplaire les lacunes de certains traités, a laissé intacte celle de IV, 7. Sans doute, mais cette lacune peut être de plusieurs siècles antérieure à l'archétype et par conséquent avoir déparé également un exemplaire qui se place, dans la tradition, à côté de cet archétype, et non sous lui. Si cet exemplaire a servi à A¹, les « conjectures heureuses » de A¹ peuvent n'être, en définitive, que des leçons provenant d'une tradition que l'on n'appellerait ni « directe », ni « indirecte », mais « latérale ».

Bref A¹, comme A, garde pleinement son droit de cité dans toute édition critique des *Ennéades*.

Peut-on affirmer la même chose de A³, c'est ce que l'histoire ultérieure du manuscrit va nous apprendre.

Nicolo Niccoli et les Médicis.

Le précieux manuscrit, s'il fut, comme le soutiennent de bons

1. Nous nous rencontrons ici encore avec H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 371 : « In einer Ausgabe muss A² (c'est-à-dire A¹) berücksichtigt werden. Trotzdem glaube ich, dass der Wert von A² überschätzt wurde ». Toujours d'accord, mais non plus sur les lignes qui suivent et encore moins sur la conclusion de la p. 372 : « Damit kommen wir — zunächst theoretisch — zum Resultat, dass eine Lesart die A² allein bietet, nicht zu berücksichtigen ist ; A² ist bestenfalls (bien sûr, mais c'est largement assez) geeignet, als eigene Klasse neben die übrigen Klassen zu treten ». C'est précisément parce qu'il forme une classe à part — dérivée ou non de l'archétype — qu'il faut faire de ces leçons « solitaires » le plus grand cas. Elles auront au moins la même valeur que celles de Q : que l'accord de A et de E ; de B, R et J ; de C, M, N, U et S.

juges, copié au XIIIe siècle, resta plus de cent cinquante ans, sinon sans lecteur, du moins sans annotateur. Fut-il copié pendant cette période ? Peut-être une ou deux fois partiellement, mais aucun manuscrit complet, copié sur A au XIVe siècle, ne nous est parvenu. Alors qu'il devait jouer un rôle si considérable dans la renaissance des études plotiniennes au XVe siècle et plus tard encore, au XVIe, il semble être passé inaperçu.

Nicolo Niccoli (1364/5 – 22 janvier 1437) fut, semble-t-il, en Occident, le premier collectionneur méthodique de manuscrits grecs [1]. Il s'en procura plusieurs, et peut-être notre manuscrit de Plotin [2], chez ce marchand doublé d'un lettré qu'était Aurispa [2], et avec lequel il fut en relations suivies à partir de 1417 [3]. En tout, il en acquit une centaine, nombre fabuleux pour l'époque. La bibliothèque des Visconti en 1426 et celle d'Eugène IV en 1443 n'en comptaient chacune que deux ; Pie II lui-même n'en avait réuni que cinquante-quatre [4].

A Florence, où il devait mourir, Nicolo était très répandu. Il fut l'ami de Poggio, de Leonardo Bruni, de Cosme de Médicis dit « le Vieux » (1389-1464), de Laurent son frère et de bien d'autres illustres personnages. C'est lui qui fit venir à Florence, comme professeur de grec, le célèbre Jean Chrysoloras ; il se mit même à son école, mais ne profita pas beaucoup, dit-on, de ses leçons [5]. Il n'est donc pas sûr qu'il ait jamais pu lire les *Ennéades* de Plotin, bien qu'il s'en fût *probablement* procuré un exemplaire, précisément notre *Mediceus* A.

Peu avant de mourir, Nicolo Niccoli avait confié tous ses livres à un collège de conservateurs [6]. Quatre ans plus tard, le 6 avril 1441, Cosme de Médicis, son ami, les rachetait en

1. Les éléments de cette notice sont empruntés à Giuseppe ZIPPEL, *Nicolo Niccoli, Contributo alla storia dell' umanismo con' un appendice di documenti*, 111 pp. in 8°, Firenze, Bocca, 1890 (= Bibl. Laurent. *Misc. 238*).

2. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XXXVI, note 4, col. b, écrit : « Itaque *Jo. Aurispa* (ut me in Platonicorum mentionibus contineam) a. 1423 a Graecia redux cum aliis multis libris Platonis *Plotinique* et Procli scripta in Italiam transvexit » (PROSCOE, *Life of Lorenzo de' Medici*, I, p. 30 ; cfr HEEREN, *Geschichte des Studiums der classischen Literatur*, II, p. 40). C'est Creuzer qui souligne.

3. ZIPPEL, *Nic. Niccoli*, p. 42. Sur la manière dont Nicolo forma sa bibliothèque, voir pp. 41 sqq. L'ensemble de cette bibliothèque devait compter près de 800 volumes (p. 44).

4. MÜNTZ et FABRE, *Bibl. Vat. au XVe siècle*, p. III.

5. ZIPPEL, *Nic. Niccoli*, p. 19, n. 2.

6. ZIPPEL, *ibid.*, p. 64. Voir Appendice IV, pp. 96 sqq., le texte du testament.

bloc[1] pour la bibliothèque qu'il avait l'intention d'ouvrir au couvent de Saint-Marc et dont ils constituèrent dans la suite le fonds le plus important. Dès lors on pourra supposer avec très grande vraisemblance que notre manuscrit appartint à Nicolo, l'infatigable collectionneur, s'il est prouvé qu'il fit partie de la bibliothèque de Saint-Marc. Or, ceci est certain : « dans un ancien inventaire de la bibliothèque de Saint-Marc de Florence (ms. de la fin du xve siècle), et dans la section qui porte le titre : *Index librorum graece bibliothece*, on lit : *in II bancho ex parte occidentis* 1. *Iamblichus*, etc... 2. *Davidis questiones*, etc... 3. *Sexti Empyrici*, etc... 4. *Plotinus Platonicus, in membranis* »[2]. Or, au folio 1 verso de A, on trouve une réplique de cette notice[3]. A la bibliothèque de Saint-Marc, A occupait donc la quatrième place du second banc occidental. Il est donc probable qu'avant d'appartenir aux Médicis il avait appartenu à Nicolo Niccoli[4].

Marsile Ficin.

A Florence, au xve siècle, le plus grand représentant de l'humanisme philosophique fut Marsile Ficin (1433-1499). Président et animateur de l'Académie platonicienne fondée en 1454 par Cosme le Vieux, il publiera en 1483 sa traduction des *Dialogues* de Platon et en 1492 celle des *Ennéades* accompagnée de *Commentaires*. Son œuvre marquera de façon indélébile, pour les siècles à venir, la critique et l'interprétation du texte de Plotin. Il est donc essentiel d'étudier avec le plus grand intérêt les manuscrits des *Ennéades* qui ont pu passer par ses mains.

Dès sa jeunesse, Ficin avait lu Plotin dans un manuscrit que lui avait procuré son protecteur Cosme de Médicis. Nous ne connaissons qu'un seul manuscrit de Plotin qui ait appartenu à Cosme, notre codex A. A priori déjà, nous avons là un indice

1. ZIPPEL, *Nic. Niccoli*, p. 68. Voir Appendice V, pp. 101 sqq., l'acte de cession.
2. Traduction d'une note qui nous a été gracieusement communiquée par M. E. Rostagno ; nous n'avons cependant pas pu obtenir la cote de cet inventaire.
3. Voici le passage de ma description auquel je renvoie ici : « Folio I verso, en haut : *Plotinus Platonicus... parte ocidentis* » (sic). En dessous, une seconde ligne, plus longue, est entièrement grattée. Les trois dernières lettres, en partie effacées, sont ...*tis* ou ...*lis*.
4. En 1879, sur la foi d'Anziani, alors directeur de la Laurentienne, Müller donnait ce fait pour certain (*Hermes*, 1879, p. 105).

que Ficin s'est servi de A. Or, Holstein, Creuzer, Müller avaient, on l'a vu, attribué certaines corrections marginales de A à Ficin. Müller, pour le faire avec plus de certitude, avait cherché à les comparer avec un autographe de Ficin, mais il n'en trouva ni à Florence ni à Venise[1]. Müller se rejeta donc sur une comparaison minutieuse entre les conjectures de m^3 et la traduction latine de Ficin ; il n'eut pas de peine à démontrer que si celle-ci s'écarte parfois du texte de A, lorsqu'il n'est pas corrigé[2], en revanche, « là où m^3 fait une conjecture, la traduction latine de l'*editio princeps* y correspond[3] ». A l'appui de cette loi, Müller cite trois exemples ; le second est erroné[4] : Müller a confondu m^3 et m. pr.[5] ; Ficin a simplement accepté une antique leçon de son manuscrit. Les deux autres exemples sont très significatifs : I, 3, 3, 4 λεκτέον A 15^v, A^8 m^3 : λυτέον B C etc. : ἀκτέον $A^{mg.}$ m^3 : *ducere* Fic. — VI, 7, 1, 26 τελευτῇ δὲ εἰς νοητὸν ἀφικνεῖται A 173 : τὸ μὴ $A^{mg.}$ m^3 : *finis autem in quiddam non intellegibile devenit* Fic. Ces faits signalés par Müller, joints à ce que nous savons par Ficin lui-même, sur l'époque où il lut Plotin pour la première fois dans un exemplaire de Cosme de Médicis, établissent d'ores et déjà avec certitude[6] que les conjectures de m^3 sont bien du traducteur florentin des *Ennéades*.

Les annotations de m^4 posent un problème plus délicat. Müller s'attache longuement à prouver qu'elles ne peuvent être de Ficin. En raison de l'intérêt méthodologique que la discussion peut avoir, avant de donner des preuves positives et péremptoires

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 103.
2. Ceci est beaucoup moins vrai, si l'on considère non A seul, mais A et F qui, comme on le prouvera, est le ms. sur lequel fut faite la traduction de Ficin.
3. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 103. — OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 222, a remarqué qu'on ne pourrait s'appuyer sur ce fait pour distinguer m^3 des autres mains de A. Ce n'est pas non plus ce que fait Müller. Il distingue les mains paléographiquement et cherche à prouver que m^3 est probablement de Ficin.
4. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 103 : III, 7, 12, 28 καὶ τὸ ἵνα ᾖ μέτρον ἐναργὲς A 80v : γρ καὶ τὸ ἡμέτερον ἐναργὲς. $A^{mg.}$ manu *prima* (non m^3) = *ut mensura sit nobis manifestior*. Nous avons aperçu l'erreur de Müller à l'examen direct de A : elle est réfutée de plus du fait que E 132^v est ici pareil à A. Enfin jamais on ne rencontre une conjecture de Ficin précédée de γρ. On dira plus tard pourquoi.
5. Ce n'est pas la seule fois.
6. Les faits de Müller seuls ne donnent pas la même certitude. On pourrait à la rigueur supposer que Ficin adopte ici les conjectures d'un lecteur précédent de A. Voir la remarque d'OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 222, déjà citée

que m^4 est aussi bien de Ficin que m^3, il convient de réfuter Müller avec la seule documentation qu'il nous fournit.

« Il n'est pas vraisemblable, commence par dire Müller, que le traducteur n'ait consigné ses conjectures sur son manuscrit qu'à partir de l'avant-dernière ennéade [1] ». C'est là une pétition de principe : c'est supposer que m^4 diffère essentiellement de m^3 qu'on a reconnu être de Ficin. Au surplus, même si cela était, est-il tellement invraisemblable qu'il s'intéresse d'abord aux traités les plus importants [2], presque tous rassemblés savamment par Porphyre à la fin de l'ouvrage qu'il fut chargé de publier ? On notera enfin que même m^3 ne commence sérieusement à corriger le texte qu'avec le traité III, 5. Ce premier argument d'ordre psychologique n'est donc pas concluant.

Le second fait mis en évidence par Müller, et avec bonheur, c'est que les conjectures de m^4 qui correspondent toutes, mot pour mot, à la traduction de Ficin, sont souvent fort maladroites. Müller en conclut qu'elles lui sont postérieures. Est-ce bien légitime ? Ficin ne peut-il donc se tromper ? N'aurait-il pas quelquefois annoté en marge ou dans l'interligne de son manuscrit, non pas à proprement parler des conjectures, mais des amorces grecques de sa traduction latine ? La seconde série de faits invoqués par Müller est susceptible, elle aussi, d'une double interprétation.

La troisième et dernière série d'observations se retourne franchement contre leur auteur. Il s'agit ici des gloses marginales latines ou gréco-latines, écrites généralement à l'encre noire, parfois même à l'encre rouge, et que Müller, de son propre aveu, ne s'est pas souvent donné la peine de déchiffrer, convaincu qu'il était que « tout cela ne se rapportait pas à Ficin ».

VI, 9, 9, 9 ἀλλ' ἐν πνέομεν καὶ σῳζόμεθα A 192 : ἀναπνέωμεν (sic) *rispiramus* ἐνπνέωμεν *afflamur* A$^{mg.}$ m^4. — Ficin hésite entre deux conjectures et dans sa traduction se décide pour la seconde : « simul inde afflamur inde atque servamur ». Un lecteur qui aurait seulement corrigé son manuscrit à l'aide de la traduction de Ficin se serait contenté d'écrire ἐνπνέωμεν ou mieux encore, comme le fera Kirchhoff, ἐμπνέομεν [3].

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 104.
2. On nous permettra de rappeler ici un souvenir personnel : nous avons commencé notre première lecture de Plotin, non pas même par les deux dernières ennéades, mais par les deux derniers traités de la dernière ennéade. Sur la manière dont Ficin étudiait les *Ennéades*, on trouvera des détails plus loin, p. 50.
3. Voir la correction de F^4, citée p. 56.

VI, 3, 20, 41 καὶ τὰς ἕξεις αὐτὰς δοτέον ἐκεῖ δὲ ἕκαστον Müller écrit : « Une restitution... après δοτέον : εἰ δὲ μὴ ἔχει πλάτος [1] (= Fic. *si autem latitudinem non habet*) est introduite comme telle par les mots : forsan hic deest [2] ». En réalité, la note est plus longue et sa teneur complète ne peut être que de Ficin : *forte hic desunt multa et saltem hoc scilicet* εἰ δὲ μὴ ἔχει πλάτος. Müller paraît s'être souvenu de l'annotation de Ficin quand dans son apparat il écrit : « sed haud multo plura desunt aut nihil ». Et dans cet apparat, la restitution est attribuée à m^3, donc à Ficin. Voilà qui est significatif.

VI, 2, 4, 11 τὸ σῶμα τὸ ἓν ἀπήρτιστο πρὸς τὸ ἓν καὶ τὴν αὐτοῦ φύσιν τοῖς ἅπασιν. En marge, m^4 écrit : ἀπαρτίζω *perficio*, ἀπαρτάω *corpus* (lit Müller, paléographiquement c'est plutôt *prorsus*) *appendo defingo* (lit Müller, tandis que Schwyzer (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 375 note), lit *disjungo*). —Comment traduit Ficin ? « ... adeo ut corpus quod est unum ad ipsum unum suique naturam ex cunctis *conficiatur* et *pendeat* ». Il faudrait supposer au « correcteur inconnu » de A une psychologie bien rare pour expliquer comment il ait pu écrire cette note. L'hypothèse « Ficin » est lumineuse et, de plus, instructive ; en lisant ce texte, Ficin s'est suggéré à soi-même deux verbes latins qui devaient s'exclure. Puis, volontairement ou non, il a introverbes latins qui devaient s'exclure. Puis, volontairement ou non, il a intro-duit les deux verbes rivaux dans sa traduction. Aujourd'hui encore, le même procédé se rencontre, et pas seulement dans les classes de versions. Comme au cas précédent, ici de nouveau, dans l'apparat de son édition, Müller attribue cette glose à m^3.

Cette contradiction dans l'attribution simultanée d'une même glose marginale à m^3 et à m^4 que l'on déclare irréductibles l'une à l'autre est le dernier argument, et l'un des meilleurs, que Müller nous fournit contre sa propre thèse. Ailleurs, il hésite entre m^3 et m^4, soit explicitement (VI, 7, 40, 39 καί ; VI, 9, 7, 26 νομίσαντα), soit tacitement (VI, 4, 4, 10 ἐφ' ; VI, 4, 4, 17 ὅλον). Dans son mémoire sur la tradition manuscrite des *Ennéades*, n'avait-il pas avoué que m^3 et m^4 étaient difficiles à distinguer ? En réalité, cette discrimination est moins difficile pour m^3 et m^4 que pour m^1 et m^2, moins difficile en tout cas que ne le croyait Müller, à condition de rassembler dans une étude plus ample toutes les données du problème. Du même coup, l'on aura la preuve, s'il en était encore besoin, que si m^4 est postérieure de quelques années à m^3, ces mains doivent être attribuées l'une et l'autre à Ficin. Il faudra donc étudier quelques-uns des manuscrits qu'il écrivit, qu'il annota, qu'il posséda.

1. F[r] 249 écrit εἰ δὲ οὐκ ἔχει πλάτος et à la dernière ligne du chapitre 20 exponctue le καί ; voir p. 56.
2. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 105.

Après l'examen de deux petits manuscrits de poche dont l'un porte sa signature, l'on s'arrêtera à un manuscrit qui est sans intérêt pour la reconstitution de l'archétype, mais dont les riches annotations, confrontées avec celles plus rares de A, permettent de se faire une idée assez exacte du travail auquel se livra Ficin pour traduire et commenter les *Ennéades*.

AMBROSIANUS GRAECUS 329 — Fam.

Olim *F. 19. sup*. Chartac. 144 × 108 mm. Fol. I-II + 238 (immo 239). Saec. XV. *Miscellaneus*. Fragmenta philosophica praesertim ex PLATONE et PLOTINO, ut PLATONIS *Phaedo* (ff. 17-108); PLOTINI *Enn*. IV, 2 (ff. 146-150) ; IV, 1 (ff. 150v-151) ; IV, 7 (ff. 151-157v); IV, 8 (ff. 168-179v) [1].

RELIURE. — Cuir sur bois. Fermoirs de métal et de toile. Les folios I, II, 237 et 238 sont en parchemin. Les folios I et 238 sont collés à la reliure. Sur les tranches supérieures du manuscrit on lit, en lettres capitales, écrites d'une encre rousse ***FAMILIARIS*** et, en dessous, d'une encre plus noire, ***β. π. υ.*** [2]. Voir la description du folio II.

PAGINATION. — Le coin supérieur droit du folio 26 porte le chiffre *12*. Lors de la numérotation des folios, on a sauté le folio 143 bis.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 18 cahiers. Le premier cahier (ff. 1-16) et les cahiers portant les numéros ⟨2⟩-5 (ff. 26-89) et 15 (ff. 195-210) comptent 16 folios. Le cahier numéroté 16 compte également 16 folios, mais il est glissé dans un feuillet supplémentaire (ff. 211 et 228).

Le cahier ⟨1⟩ (ff. ⟨16 bis, ter, qter⟩, 17-25) comptait primitivement 12 folios, mais les trois premiers ont été coupés. Ils étaient écrits, comme le prouvent les restes de lettres visibles encore sur les talons. Les cahiers numérotés 6-⟨11⟩ (ff. 90-148) et 13-14 (ff. 171-194) sont pareillement des sénions.

Le cahier numéroté 12 (ff. 161-170) est un quinion.

Le dernier cahier (ff. 229-236) est un quaternion.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Sauf le premier et le dernier, les 18 cahiers du manuscrit ont été numérotés par le copiste, mais à diverses reprises et à divers endroits.

a) Du 2e au 10e (ff. 17-137), ils furent numérotés de ⟨1⟩ à ⟨9⟩, en bas et à droite du premier folio. Ainsi aux folios 58, 74, 90 et 102, qui sont les premiers des 5e, 6e, 7e et 8e cahiers, on lit respectivement 4, 5, 6 et 7.

---

1. Pour la description complète du contenu, voir A. MARTINI et D. BASSI, *Cat. codd. graec. bibl. Ambrosianae*, Milan, Hœpli, t. I, 1906, pp. 375-378. Ce manuscrit ne figure pas dans la liste publiée en 1879 par H. F. MÜLLER dans *Hermes*.

2. Détails non relevés par Martini et Bassi dans leur *Catalogus*.

Le 11[e] cahier (ff. 138-148), qui dans cette numérotation était le dixième, ne fut sans doute jamais numéroté.

Du 12[e] au 17[e] cahier (ff. 149-228), le chiffre, toujours en bas, est déplacé jusqu'au milieu du folio : aux folios 149, 161, 171, 183, 195 et 211 on lit respectivement 11, 12, 13, 14, 15 et 16.

b) Vers la gauche, en bas des folios 58, 74, 102, 114 et 126, qui sont respectivement les premiers des 5[e], 6[e], 8[e], 9[e] et 10[e] cahiers, on lit, toujours de la main du copiste, les restes d'une numérotation supplémentaire : 2, 3, 5, 6 et 7 (sic).

FILIGRANE. — *Chapeau de cardinal*, variante similaire de Briquet 3373 (28,5 × 43[r], Florence, 1474/83 ; var. simil. : Florence, 1476 ; Fabriano, 1475 ; Naples, 1468-71), mais le dessin est un peu plus grand et les pontuseaux sont plus écartés.

POSSESSEUR. — Au folio II[r], en haut, on lit : *β. π. υ. Marsilii ficini florentini*. Les quatre folios de parchemin sont remplis de notes, surtout grecques, écrites de la même main que cette marque de possesseur.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 105 × 80 mm. ; généralement 17 à 19 lignes à la page. — Le premier et le dernier cahier sont écrits d'une encre particulièrement noire. A partir du folio 17, et plus encore à partir du folio 42, l'encre va pâlissant ; la seconde partie du manuscrit présente une teinte rousse pâle. — Au folio 58, le copiste change de plume et en prend une plus fine. Il ne rubrique aucun en-tête, ni aucune initiale.

TEXTE. — Au folio 109[v], après la citation de *Phèdre*, 245 b - 246 a, dans la suite même du texte, le copiste avait écrit sept ou huit mots qui furent ensuite biffés et grattés (on lit encore les trois premiers : *Quare reliquum in* ...), puis : *eadem argumentatio est in X° de legibus quam iste operculus colliget post plotini verbum de immortalitate*. Effectivement, vers la fin du recueil, au folio 209, on trouve un extrait du dixième livre des *Lois* annoncé par *X° legum*.

DIVISION DU TEXTE EN CHAPITRES. — Des courbes elliptiques, pareilles à celles du manuscrit A, mais aux formes plus variées et, comme dans A, tantôt à l'encre noire et tantôt à l'encre rouge, divisent fréquemment le texte en chapitres. Au début du *Phédon*, ces chapitres sont numérotés, d'abord avec un chiffre arabe, puis avec un chiffre romain ; le dernier chiffre arabe est un 8, au folio 38, devant *Phédon* 72 e καὶ μὴν ἔφη ὁ Κέβης. Les chiffres romains sont, au folio 54 : *XI*, devant *Phédon* 82 c, ἀλλὰ τούτων ἕνεκα ; au folio 57 : *XII*, devant *Phédon* 84 b σιγὴ οὖν ἐγένετο ; au folio 60 : *XIII*, devant *Phédon* 86 b διαβλέψας οὖν. Avec *XIII*, la numérotation cesse, mais la division en chapitres continue, conformément à la division de la traduction latine des *Dialogues*, publiée par Ficin en 1483.

Dans les extraits des *Ennéades*, le copiste observe aussi parfois la division du texte en chapitres. Ainsi au traité IV, 7, on trouve une courbe elliptique en tête du début des chapitres 5, 6, 7, 8, 9 et 10. De plus, aux chapitres 6, 7, 8 et 15, le copiste marque la division du texte, soit en laissant un blanc, soit en écrivant plus grand.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Très nombreuses, grecques et latines, et toutes de la main du copiste. Divers groupes d'annotations :

Les conjectures, généralement écrites en caractères forts, et à l'encre rousse, sont parfois accompagnées de *atr* (= *aliter*), plus fréquemment de deux petits traits horizontaux entre deux points (⩦).

Les notes latines exégétiques sont tantôt écrites en abrégé, en gros caractères et d'une façon négligée, ainsi aux folios 31[v], 204[v], etc., tantôt avec peu d'abréviations, en des caractères plus fins et soignés, et généralement alors dans la marge inférieure, ainsi aux folios 44[v], 45, 79[v], 80, 78[v] et 79. Au folio 45[v] par exemple, on lit : *affirmat omnino p(rae) ceteris ideas separatas esse*.

Fréquemment de longs traits ondulés, aux allures les plus capricieuses et fantaisistes signalent les en-têtes, bordent le texte, comme aux folios 29, 115[v], etc., ou l'encadrent de deux côtés, comme aux folios 31[v], 204[v], etc.

Une FEUILLE VOLANTE est insérée dans le manuscrit. Elle paraît écrite par une main du XVII[e] ou XVIII[e] siècle. A l'extérieur une main plus récente écrit : *Platonis Selectiora excerpta a Marsilio Ficino Florentino et manu ipsius exarata, ut docet presens scriptum*. Voici le contenu de cette pièce. Les mots de lecture douteuse sont suivis d'un point d'interrogation, les abréviations sont résolues entre parenthèses, les lettres omises sont restituées entre crochets obliques.

Marsilium Ficinum philosophiae Platonicae sacris, ut ipse loquitur initiatum fuisse scimus, ac ex eo non mediocrem sibi laudem tam apud sui temporis viros doctos quam apud posteros comparasse. Habuit ille inter possessiones suas hunc codicem manuscriptum, in quo Platonis subtilissimae quaeq(ue), et elegantissima seorsum notata, et descripta sunt. Quem quidem librum sic illi in deliciis, ac in amoribus fuisse, ut in sinu gestaret assidue, vixq(ue) unquam e manibus poneret, titulus familiaris libri operi praefixus, satis aperte declarat. Paraverat namque vir doctus et Platonis in primis studiosus, sylvam hanc Platonicorum locorum quos diurno ac nocturno labori versans memoriae commendaret atque imbiberet animum, ut quotiescumque iis uti vellet non currendae arculae aut implorandi indices essent, sed leviter excussa memoria quaecumq(ue) servanda accepisset, illico sine cunctatione responderet. Huius autem operis non architectum modo sed fabrum quoque Marsilium extitisse, nec per librarios, aut scribendi artifices compilari codicem, sed ipsius Marsilii manu excerptum ac descriptum fuisse, haud dubiis coniecturis suspicamur. Fuit hoc pridem (ce mot est ajouté entre les lignes) *solenne magnis viris, et iam olim Demostheni, qui Marsilio haud minor Thucididem haud meliorem Platone scriptis suo labori ac manu ex⟨s⟩cripsit. Factitatum hoc idem aliis illius aevi, imo et nostri, quo a typographica copia, nihil eiusmodi industriae loci relictum*

videtur. Sed nimirum non caeca auri cupiditas, verum incensus sapientiae amor, ad minima quaeque ac maxima elaboranda, nova quoque in dies excogitanda, generosos animos exaemulabat. Eodem hoc quasi animo (?) primus ficinus, Platonem totum ita percurrit ut selectissima quaeque in hunc codicem reportaret ac sibi velut in thesaurum seponeret. Quin absoluto etiam, ut videbatur, opere, quae ubique spatia vacarent, in fronte, in tergo libri, quaeve interstitia aut lacunae alicubi superessent, omnia implevit, ut mihi quidem maxime mirandum videatur qui tam amplam messem fecisset spicilegio quoque tam avide ditari voluisse. Denique hoc opus ficini manu exaratum fuisse, qui emendatissimum sc<r>iptionis genus, varias lectiones, notas non e scrinio petitas, demum characterum formam cum prima inscriptione ubiq(ue) congruentem notaverit, minime inficiabitur. Ut proinde non mediocrem gratiam doctissimo viro habere debeamus, qui non modo thesaurum hunc nobis Platonicae opulentiae (?) con<gr>egaverit, sed viam praeterea minus scitam et compendiariam ad sapientiae adyta penetrandi, studiosis hominibus commonstrârit.

En son élégant latin, l'auteur de cette curieuse notice a cherché à prouver que le petit manuscrit qui avait appartenu à Ficin avait aussi été copié par lui. Il se montre d'abord circonspect et n'exprime qu'un soupçon : « suspicamur » ; mais après le beau parallèle entre Ficin et Démosthène et dont il se sent fier, il cherche à imposer sa thèse. Les trois arguments qu'il apporte ne sont qu'oratoires ; le dernier pourrait même se retourner contre lui, tant les notes marginales en latin paraissent d'une écriture différente de celle du folio II où se trouve le nom de Ficin, assurément écrit par lui ; et quant au grec, comme le savant latiniste ne nous renvoie à aucun autre manuscrit de Ficin, le scepticisme le plus absolu eût été légitime. Les auteurs du catalogue de l'Ambrosienne se sont laissés convaincre sans difficulté et, sur la foi de la notice, ils ont attribué le manuscrit à Ficin. Ils ont bien fait. Si les raisons « subjectives » du bibliophile inconnu ne pèsent pas lourd, son « intuition » est juste.

Pour justifier cette attribution du manuscrit tout entier à Ficin, il y a des preuves moins branlantes, les unes d'ordre paléographique, les autres psychologiques. Nous aurons, du même coup, la preuve directe que la quatrième main de A (m^4) est, elle aussi, de l'humaniste florentin. L'écriture large et forte de A^3 se retrouve bien dans Fam., la manière de faire précéder la conjecture de *ατ* ou de ÷, caractéristique que Müller attribuait à A^4, se retrouve toute pareille dans Fam. ; enfin, des deux côtés, même division du texte en courts chapitres marqués tantôt à l'encre rouge, tantôt à l'encre noire, par une courbe elliptique

tout à fait particulière et qu'il est impossible de ne pas reconnaître. On verra plus loin, à propos de F, que numéroter les chapitres au début seulement, plus encore, que se servir pour cette numérotation aussi bien de chiffres romains que de chiffres arabes, est un « tic » de Ficin. Une fois prouvée l'identité du copiste et de l'annotateur principal avec Ficin, il devient très vraisemblable que toutes les annotations sont de lui ; la chose sera prouvée à son tour lorsqu'on en viendra à F, où la différence des mains est bien plus sensible qu'en A. Le mot *familiaris* [1] avait été écrit sur les tranches, d'où l'éloquent auteur de la notice transcrite plus haut a tiré de touchants développements : « sic illi in deliciis, ac in amoribus fuisse, ut in sinu gestaret assidue » ; il doit y avoir là quelque chose de vrai, car aujourd'hui la reliure du manuscrit de poche qui servit à Ficin est en pièces et ne tient plus aux folios.

A en juger d'après la nature du papier employé, Fam. a dû être écrit en 1468 et 1483, c'est-à-dire à l'époque où Ficin préparait sa traduction de Platon. Le contenu des extraits, presque tous tirés de Platon, confirme cette date. Quoi de plus naturel qu'au moment où il traduisait cet auteur, il s'en soit fait un florilège, dans lequel il aurait recueilli des textes propres à éclairer la doctrine des dialogues. Tel était bien le cas des traités de Plotin ici recopiés : dans IV, 7 Plotin reprend le thème du *Phédon*, mais combien plus sèchement ! IV, 2, qui y est étroitement associé, n'est qu'une exégèse de la psychogonie du *Timée* (34 c - 35 a), IV, 1 en forme comme un appendice, et IV, 8 s'efforce de concilier, tant bien que mal, les textes parfois contradictoires du *Phédon* et du *Timée* [2]. La note du folio 109v, écrite tout de suite après la citation du *Phèdre*, montre que dès le début Ficin avait l'intention de compléter Platon par Plotin.

Sur quel manuscrit Ficin a-t-il copié ces quatre petits traités ? Comme l'on pouvait s'y attendre, c'est sur A : quelques variantes suffiront à montrer que ce n'est pas sur F, seul manuscrit, avec A, que les autres variantes révèlent comme archétype possible.

1. Qui déchiffrera le sens des trois lettres *β. π. υ.* qu'on rencontre ici et au folio II ?

2. Sur ces traités, consulter les notices de M. Bréhier, t. IV.

IV, 8, 3, 20	πυρὰ μικρὰ	EF
	μικρὰ πυρὰ	A 113 Fam. 172^v β...α A^{1a} Fam.^{a}
8, 4	εἰ κρατεῖ	A 114^v ὁ A^{1a}
	ὁ εἰ κρατεῖ	F
	ὁ κρατεῖ (biffé) εἰ κρατεῖ	Fam. 178^v

Cette dernière rature ne s'explique pas si Fam. est une copie de F ; en présence de la leçon de A[1], Ficin a d'abord cru que le ὁ remplaçait le εἰ ; puis il a compris que c'était une addition au texte plutôt qu'une correction.

En un endroit, Ficin a corrigé directement la leçon de A, sans noter cette correction ni en A ni en F, alors qu'il l'acceptera plus tard dans sa traduction : IV, 8, 4, 16 τῷ ἀπὸ τοῦ ὄχλου χωρισμῷ codd. : τῷ ἀπὸ τοῦ ὅλου χ. Fam. 174 : *dum segregatur a toto* Fic. Depuis Creuzer, tous les éditeurs ont repris cette correction ; un seul fait exception, Kirchhoff, qui s'est donné pour mission, on le sait, de contredire en tout son savant prédécesseur.

Si Fam. fut copié sur A, il le fut avant que Ficin eut annoté en A la division du texte en chapitres. On verra dans la suite l'intérêt de ce fait. Aussi convient-il de l'établir avec soin. Quels sont en A, pour IV, 7, les chapitres précédés du signe habituel ? IV, 7, 5, 6, 7, 8, 9 et 10, et c'est tout [1]. Quels sont en Fam. les espaces blancs ou les majuscules annonçant une division ? IV, 7, 5, 7 (non 5, 1), puis 6, 7 et 8, 1 (comme en A cette fois), enfin 15, 1. Un des chapitres de A commence à un autre endroit — ceci est typique — deux autres signes sont passés — ce qui, *seul*, ne prouverait rien, — un chapitre « nouveau » apparaît. Sans doute Ficin pouvait-il modifier son premier découpage [2], mais il est assez clair que lorsqu'il écrit Fam., il n'attache à cela que peu d'importance, puisque ce n'est qu'à l'occasion qu'il laisse un blanc ou forme une capitale [3]. D'ailleurs Darm. et

1. En F, *tous* les chapitres sont séparés par un signe. Ce n'est pas ce fait-ci qui montre que F n'est pas l'archétype de Fam. On le rappelle pour prévenir une objection possible.

2. On dira combien le cas est rare. Dans les centaines de divisions de F, nous n'avons repéré qu'un seul exemple de ces changements.

3. C'est ici que l'un des principes de Dom Quentin vient à point : le savant bénédictin a mis en relief une loi que nul ne contestera, à savoir qu'habituellement un manuscrit présentant des variantes isolées ne peut être intermédiaire entre deux manuscrits qui s'accordent contre cette variante. Comme Ficin serait *revenu* à la division de A après l'avoir abandonnée lorsqu'il copiait Fam., la loi de Dom Quentin trouve ici une de ses applications.

MonB, copiés sur A, après que Ficin en eût divisé le texte, ne le sectionnent qu'en 5, 6, 7, 8 et 10, et nulle part ailleurs en IV, 7. Ficin *copiste* est certainement resté fidèle à lui-même. On verra bientôt avec quel soin il reporte en un de ses manuscrits les corrections qu'il avait faites sur un autre exemplaire.

Ficin copia son manuscrit sur A, probablement entre 1460 et 1483, et avant que A eût été divisé en chapitres. Si on étudie de très près la composition de Fam. et en particulier la numérotation de ses cahiers, on s'aperçoit qu'il fut écrit en deux fois, et que le premier et le dernier cahier lui ont été ajoutés après coup, peut-être après qu'il eût déjà été relié une première fois. Voici les preuves : le deuxième cahier était primitivement le premier, comme le montrent les chiffres 4, 5, 6 et 7 au début des 5e, 6e, 7e et 8e cahiers ; de plus, ce deuxième cahier comptait autrefois trois folios de plus ; ils étaient écrits et ont été coupés lorsque vint s'ajouter en tête de l'opuscule le premier cahier actuel. Ce cahier, ainsi que le 18e et dernier, n'est pas numéroté et est écrit d'une encre noire qu'on ne retrouve pas dans le corps du manuscrit primitif. Enfin, si le dernier cahier avait été copié tout de suite après le 17e, Ficin n'aurait pas ajouté à ce dernier, avant de le commencer, un folio supplémentaire. Qu'il y ait eu deux reliures, ce n'est pas sûr ; mais on en a cependant un indice : le folio 26, autrefois le 12e, porte tout en haut à droite le chiffre 12. Nous verrons que Ficin numérotait parfois les folios de ses manuscrits. Si on n'a pas d'autre trace de cette numérotation en Fam., c'est que le reste a disparu lors de la seconde reliure. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'un manuscrit que Ficin « portait assidûment sur sa poitrine et ne laissait jamais s'échapper de ses mains » eût dû être relié à bref délai. Ainsi l'on peut distinguer comme trois époques dans la vie de ce manuscrit : 1° Ficin copie les folios 16bis, ter, quater, 17-228, les numérote et les relie ; 2° Ficin coupe les folios 16bis, ter, quater, qu'il recopie peut-être sur les folios 1, 2, 3, puis copie à l'encre noire les folios 1-16 et 229-236 ; le manuscrit est relié cette fois avec quatre folios de garde de vélin ; 3° Ficin remplit les folios de garde de diverses notes. Il faut remarquer que les notes marginales peuvent se placer après l'une quelconque de ces trois dates relatives.

Olim *L. VI. 23.* Membr. (ff. 156-167 Chartac.) 165 × 107 mm. Fol. I chart. + 168. Saec. XV. *Miscellaneus* continens *Epigrammata* (f. 3) ; PSEUDO-DIONYSII AREOPAGITAE *De diuinis nominibus* (f. 5) ; PLATONIS *Epinomis* (f. 116) ; *Epistularum* fragmenta (f. 146), variaque alia inter quae « excerpta », aut potius notae latinae in TOMMAM (f. 156), PROCLUM (f. 166), PLOTINUM (f. 166), PLATONEM (f. 167)[1].

On lira la notice détaillée du manuscrit dans le catalogue de Pio Franchi [1]. On n'apportera ici que quelques confirmations à cette description.

Le manuscrit est bien de la main de Jean Scoutariotès [2] qui copia pour Ficin le *Par. gr. 1816*, en 1460. De la même main est aussi le *Marcianus gr. 241*.

Sont écrits de la main de Ficin les folios 1ᵛ-2ᵛ (grec), les trois dernières lignes du folio 4, les douze dernières lignes du folio 4ᵛ, les ff. 155 et 155ᵛ, 156-167ᵛ (latin), enfin le folio 168 (grec), ainsi que toutes les notes du manuscrit non écrites par le copiste. Au folio 168, en haut de la prière de Grégoire de Naziance qu'il recopie, Ficin écrit son nom, *Marsilij ficini.*

Ces surcharges sont écrites tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge (voir ff. 112ᵛ et 113). Ficin ajoute certains titres et divise le texte en chapitres par des courbes elliptiques (voir ff. 51ᵛ et 52) dont il est plus amplement question ailleurs.

Pour ce qui est de *Plotin*, les ff. 166, 166ᵛ et 167 contiennent non pas une traduction de certains fragments, mais une sorte de résumé de quelques arguments du traité IV, 7. Ils se rapportent surtout à IV, 7, 6. Voici un spécimen de ces résumés relatif à IV, 7, 4 fin : *Item corpus est determinatum ad certam qualitatem motumque, anima agit omnes. Item, si anima et corpus fluit, quomodo ergo manet memoria. Item, sensus est in nobis unus, etc.*

1. Pio FRANCHI DE' CAVALIERI, *Codd. gr. Chisian. et Borgian.*, Rome, Vatican, 1927, pp. 137-138.
2. Sur ce copiste voir la note détaillée de A. BIEDL, *Der Handschriftenschreiber Joannes Skutariotes*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. 38, 1938, pp. 96-98.

Olim Rigault *CIↃↃLXXI* ; Dupuy *1780* ; Clément *2576.* Chartac. 283 × 205 mm. Fol. I-IV (membr.) + 306 (immo 307) + V-VI. Scripsit a. 1460 Ioannes Scoutariotes. ALBINI *Introductio in dialogos Platonis* (ff. II-III). PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-14ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 14ᵛ-15). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15ᵛ-306ᵛ) [1].

RELIURE. — Henri IV. Au dos, en haut, le numéro *16*, en bas le millésime *1603*. Lorsque le manuscrit reçut sa reliure actuelle, on lui ajouta huit folios de garde, les folios additionnels I-IV et V-VIII, dont le premier et le dernier sont collés au bois de la reliure.

Le folio I de parchemin était collé à l'ancienne reliure, qui était, on peut le voir, munie d'une chaîne ou d'un fermoir.

PAGINATION. — Le copiste Fa a numéroté les 307 folios écrits, de 1 à 306. Deux folios portent le chiffre C30 et deux autres CC4. Par contre C43 est suivi immédiatement de C45. Le copiste Fa emploie des chiffres romains pour les centaines, pour la dernière unité de la première dizaine (X et CX), pour les deux premières unités de la deuxième et parfois de la troisième dizaine, ainsi : 1, 2, ... 9, X, XI, XII, 13, ... 19, 20, ... C, CI, ... C9, CX, CXI, CXII, C13, ... CXX, C21, ... C30, C99, CC, CC9, CCX, CCXI, CCXII, CC13, ... CC19, CCXX, CCXXI, CC22, etc.

Une main récente a marqué les folios de parchemin II, III et IV respectivement des lettres A, B et C.

CAHIERS. — 31 quinions. Le copiste ne numérote que les dix premiers cahiers, en bas vers la droite du premier folio, de ⟨α'⟩ à ⟨ι'⟩. A la fin de chaque cahier, réclame d'un ou de deux mots, écrite horizontalement.

FILIGRANE. — *Fleur en forme de tulipe*, variante similaire de Briquet 6655 (29 × 42ʳ, Palerme, 1462 ; var. sim. : Pise, 1464-69 ; ms. de 1468 ; Pérouse, 1456/58).

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XL ; Joh. Jac. TENGSTROEM, *Lectiones Plotinianae Societ. exhib. die 10 oct. 1842* [Helsingfors, 1842]. (Ce travail renferme des collations des quatre premières ennéades faites sur F ; il ne nous a pas été accessible) ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100 et p. 117 ; H. OMONT, *Inv. somm.*, t. II, 1886, p. 148 ; É. BRÉHIER, *Plotin, Les Ennéades*, Paris, Les Belles Lettres, t. I, p. XLIII ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 41 ; LEFORT et COCHEZ, *Palaeografisch album*, Louvain, p. 99 (facsimile du folio 306ᵛ) ; *États*, p. 34.

Possesseurs.

Folio 1v : *Plotino.*

Folio Bv, de la main de Mathieu Devaris, à l'encre rousse : *N° primae* (mot biffé) *secundae*, puis, à l'encre noire : *Πορφυρίου τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ Πλωτίνου βιβλία νδ' ἐν ἓξ ἐννεάσι διῃρημένα. N° 115 caps(a) 21..* 38

Copistes et souscription.

Copiste a : folio A : *Aluini platonici introductio in dialogos platonis*, inc. *Ὁ διάλογος ·* Au folio B, des. : *περὶ τοὺς λόγους . τέλος.* Ce petit traité [1], qui figure dans plusieurs mss. de Platon, est écrit d'une écriture ferme, anguleuse, et l'encre de ces pages est rousse aujourd'hui.

Copiste b : souscription au dernier folio du manuscrit, le folio 306v : *θεοῦ τὸ δῶρον : καὶ θετταλοῦ ὁ μόχθος : γραφεὺς δὲ ἰωάννης σκουταριώτης. ἐτελειώθη μηνὶ αὐγούστου ἑξκαιδεκάτῃ. ὥρᾳ ἑξκαιδεκάτῃ ἐν ἔτω* (sic) *ἀπὸ χριστοῦ γεννήσεως ,αυξ' : μετὰ εὐφημίας πλάτωνος.*

Surface écrite : 185 × 110 mm. ; 28-30 lignes à la page.

Chaque ennéade est précédée de sa table, sauf la quatrième. Les titres sont rubriqués et accompagnés de leur numéro d'ordre dans l'ennéade.

Texte. — Au folio 14v, après les derniers mots de la *Vita*, le titre de la *Vita* est répété. Puis suit immédiatement la table générale, sans les *incipit* des traités. Le traité II, 5 ne présente aucune confusion. A III, 9 fait suite immédiatement IV, 1, qui est répété, avec son titre, après IV, 2. — Comme en A, au traité IV, 4 entre 23, 32, *γενέσθαι* et *εἰ δὴ τοίνυν* est intercalé, du folio 155 au folio 156v, le morceau 31,28 - 34,2, qui se trouve répété au bon endroit, du folio 160v au folio 162. — Au folio 160, la scolie IV, 4, 30 *ἕως τούτου* n'est pas rubriquée, mais l'initiale *N* de *νῦν δ' ἐπειδή* est rubriquée. — Les traités IV, 5 et IV, 6 sont complets, mais, au folio 173v, le copiste fait suivre les derniers mots de IV, 6, à savoir *οὔτε οἱ ἀσώματον* du morceau IV, 6, 3, 62, *καὶ τὰ μὲν εὐθύς* — 3, 78 *οὔτε οἱ ἀσώματον*, qui est ainsi transcrit deux fois ; en IV, 6, 3, 77, le copiste écrit *τιθέμενοι* la première fois et *θεωρούμενοι* la seconde.

Annotations marginales.

Scoutariotès, le copiste, transcrit la numérotation marginale, la plupart des *σῃ'* et quelques variantes de son modèle. Au début il en reproduit régulièrement les scolies, mais à partir de la troisième *Ennéade*, il en omet plusieurs. Il ne paraît pas avoir corrigé son manuscrit.

Tout le manuscrit est surchargé, dans les marges et entre les lignes, de corrections, de marques divisant le texte en chapitres, de gloses, latines ou grecques, de fragments de traduction latine, de références à d'autres

1. Publié par C. Fr. Hermann, dans ses *Platonis Dialogi*, Leipzig, Teubner, t. VI, 1902, pp. 145-151.

auteurs de l'antiquité. Ces annotations sont écrites ou griffonnées tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge, tantôt à l'encre rousse. La plume est tantôt fine et tantôt grosse. Les notes latines sont pleines d'abréviations et, de ce chef, souvent difficiles à déchiffrer. D'autres au contraire sont calligraphiées avec grand soin.

Ces annotations qui ne sont pas de la main du copiste doivent faire l'objet d'une étude détaillée.

Scoutariotès et Marsile Ficin.

La souscription de ce manuscrit nous apprend que Jean Scoutariotès acheva de le copier « à la seizième heure du seizième jour du mois d'août de l'an 1460 de l'ère chrétienne » et Scoutariotès d'ajouter *μετὰ εὐφημίας Πλάτωνος*. Que vient ici faire Platon ?

En 1460 Marsile Ficin avait 27 ans et Cosme de Médicis vivait encore. L'académie platonicienne de Florence avait été fondée cinq ou six ans plus tôt et Cosme, de longue date, avait préparé Ficin à en être l'âme et la tête. Il l'avait abondamment pourvu d'ouvrages grecs et, suivant le témoignage de Ficin lui-même, non seulement de ceux de Platon mais de ceux de Plotin. Comme Ficin a abondamment annoté F alors que dans A il ne fait que d'assez rares corrections, il est dès l'abord naturel de penser que F fut copié par Scoutariotès pour Ficin aux frais de Cosme de Médicis et ce *Πλάτων* de la souscription ne serait-il pas soit Cosme, le mécène du temps, soit Ficin, l'espoir de la jeune académie platonicienne ? On sait que lors de la renaissance du IXe siècle, Charlemagne, le fondateur d'une académie latine, et Alcuin, son bras droit, avaient pris des surnoms littéraires. N'aurions-nous pas à Florence quelque chose de semblable ? Deux documents nous orientent vers la solution.

Dans sa magistrale histoire de l'académie platonicienne [1], Arnaldo della Torre parle à deux reprises d'un frère de Marsile Ficin qui aurait porté le nom de Platone. A cet effet il cite une lettre écrite en 1455 par Ficin à ses frères et sœurs dont le titre était : *Pistola di Marsilio del Maistro fecino mandata a cerubino (sic) Agnola, Daniello, Anselmo, Beatrice, Platone suoi fratregli*

1. A. della Torre, *Storia dell Academia Platonica*, Pubblicazione del R. Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamenti in Firenze, Sessione di filosofia e filologia, 858 pp. in-4°, Florence, Carnesecchi, 1902.

adj. VI dagosto 1455. Ce titre est cité d'après le codex *Magd. 34, 70* (II, III, 402) 9 recto sqq. : della Torre croit que c'est là la lecture la plus correcte [1]. Ailleurs il cite le même document d'après le codex *Laurent. 27, 9* a c 93 [2] sqq. Le titre n'est pas le même : *Pistola di Messer Marsilio di maistro Ficino mandata a fratelli a di sei daghosto 1455 a cherubino Agnola, Daniello, Anselmo, Beatrice, Archangelo*. Outre une différence générale dans la rédaction, le nom de « Platone » disparaît et à sa place on trouve « Archangelo ». Or nous avons deux listes différentes de la famille du père de Ficin, l'une de 1447, l'autre de 1457. Dans un cadastre de 1447 « Diotifece d'Agnolo di Guisto medico del Valdarno » déclare avoir comme membre de sa famille « *Sandron, sua domna, Marsilio suo figlio, Cherubino suo figlio, Danielleo suo figlio, Anselmo suo figlio, Beatrice sua figlia, Archangelo suo figlio, Angiola sua figlia* [3] ». Tous ces frères et sœurs sont cités dans le second titre de la lettre de 1455. D'un Platone pas de trace. Serait-il né après 1447 ? Dans un cadastre de 1457 la famille de maître Ficin était composée de la sorte : *Maestro Diotefice, d'anni 51, Sandra sua donna d'anni 40, Marsilio mio figlio d'anni 21* [4], *Cherubino mio figlio d'anni 21, Daniello mio figlio d'anni 17, Anselmo mio figlio d'anni 16, Beatrice mia figlia d'anni 13, Arcangelo mio figlio d'anni 7* [5]. Archangelo est donc né en 1460. Entre 1455 et 1457 Angiola est morte puisqu'elle n'est pas citée ici. Quant à Platone on le cherche en vain ailleurs que dans le *codex Magd. 34, 70*. « Testis unus testis nullus », d'autant que Archangelo, connu par le cadastre de 1457, est cité dans le *codex Laurentianus* et qu'il était vraisemblablement en 1455 malgré son jeune âge un des destinataires de la lettre collective du frère aîné Marsile. Maestro Ficino ne paraît donc pas avoir eu de fils appelé Platone, c'eût été, d'ailleurs, un étrange nom de baptême. Il faut à présent expliquer le Platone du *codex Magd.*, comment ce septième « frère » a-t-il pu s'introduire dans le titre de la lettre

1. DELLA TORRE, *Storia*, p. 510, n. 1.
2. DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2, écrit par erreur *96* au lieu de *93* et, dans le titre, *VI agosto* au lieu de *sei daghosto*.
3. Cité par DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2.
4. Ceci rajeunit Ficin de deux ans ; il serait né en 1436, alors que dans la préface de sa traduction il se donne comme né en 1434 : « Post haec autem anno millesimo quadringentesimo sexagesimo tertio quo ego trigesimum agebam aetatis annum... ». En 1463, il avait vingt-neuf ans accomplis.
5. DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2.

et tromper ainsi della Torre. Si nous accordons à ce savant que la rédaction de *Magd.* soit plus proche de l'original que celle du *Laurentianus*, nous obtenons le titre suivant : *pistola di Marsilio del Maestro fecino mandata a cerubino Agnola Daniello Anselmo Beatrice Arcangelo suoi frategli*, etc. Dans un exemplaire, un lecteur au courant du renom de Ficin et du rôle qu'il jouait dans l'académie platonicienne aura écrit au-dessus d'Archangelo *Platone ai*, c'est-à-dire Platon, à ses frères. Le copiste de *Magd.* aura mal compris l'allusion et aura remplacé « Archangelo » par « Platone ». Cette hypothèse, plausible en elle-même, rend compte non seulement de l'erreur du *codex Magd.* mais de la souscription de Jean Scoutariotès dans le *Parisinus 1816*. Pour qu'elle satisfasse pleinement, il suffirait d'une documentation attestant que Ficin a été effectivement salué comme un nouveau Platon par ses contemporains. Ce document nous l'avons dans un distique de Naldo Naldi imprimé en tête de l'édition de 1491 de la traduction latine des *Dialogues* de Platon par Ficin :

Atmodo ne pereat tantae pietatis imago
neve suum perdat philosophia decus
Marsilius terris alter Plato redditus est qui
factitet haec eadem quae dedit ille prius [1].

Qu'un tel hommage ait été rendu à l'illustre florentin vers la fin de sa brillante carrière, on ne saurait s'en étonner. Mais qu'en 1460 Jean Scoutariotès ait, à ce qu'il semble, désigné le jeune Ficin du nom de Platon [2], c'est un fait autrement caractéristique et qui montre assez les espérances que reportaient sur lui, avec son fondateur, la nouvelle académie platonicienne et même les byzantins qu'hébergeaient les Médicis.

Pour préparer le *codex* commandé par Ficin [3] ou par Cosme le Vieux pour Ficin, Jean Scoutariotès se servit tout naturellement du manuscrit qu'utilisait alors le jeune florentin, le *Mediceus* A. En effet, copiant A, il tient compte de quelques leçons

1. DELLA TORRE, *Storia*, pp. 628-629. Résumant ces pages dans sa table des matières, l'auteur écrit : « Capitolo IV, § III Ficino giudicato dai contemporanei alter Plato ».
2. Ficin lui-même dans sa préface aux *Ennéades* écrivait : « Magnus Cosmus... philosophum graecum nomine Gemisthum, cognomine Plethonem, quasi Platonem alterum ... frequenter audivit ».
3. Voir ci-dessous, à la p. 62, une note additionnelle.

additionnelles de A^3, qui sont, on l'a dit, des conjectures de Ficin lui-même :

Vita, 6, 25 περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ A MarcB καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν add. A^3 περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν F
III, 8, 9, 9 ἐπέκεινα νοῦ A ins. δεῖ A^3 ἐπέκεινα δεῖ νοῦ F
IV, 7, 1, 23 ἄνθρωπος εἴπερ τοῦτο κατὰ τὸ εἶδος A εἴη ἂν ἢ ὅπερ εἶδος πρὸς ὕλην τοῦτο οὗτος πρὸς σῶμα $A^{3mg.}$ ἄνθρωπος εἴη ἂν ἢ ὅπερ εἶδος πρὸς ὕλην τοῦτο οὗτος πρὸς σῶμα εἴπερ τοῦτο κατὰ τὸ εἶδος F174
IV, 7, 5, 26 ἕκαστον μὴ τὸ αὐτὸ εἶναι τῶν μερῶν τῷ ὅλῳ A ($A^{3mg.}$ β ... α A^{3s}) ἕκαστον τῶν μερῶν μὴ τὸ αὐτὸ εἶναι τῷ ὅλῳ F175v
IV, 7, 6, 22 ταύτης A τούτων $A^{3mg.}$ F176

Au total, les conjectures de Ficin faites sur A et reprises par Scoutariotès dans le texte de F sont rares ; elles sont en outre d'autant moins remarquées qu'elles ont passé, sans que l'on s'en aperçoive, dans la vulgate du texte imprimé ; elles sont néanmoins suffisamment nombreuses et suffisamment certaines pour démontrer que F fut copié sur A après que ce manuscrit eût déjà été corrigé par Ficin. On en déduit que déjà avant 1460 Ficin s'était mis à lire Plotin dans le vieux *codex* que lui avait fourni Cosme de Médicis.

Les gloses de Marsile Ficin.

Malgré la différence des caractères paléographiques, écriture, plume, encre, et des genres critiques, conjectures, commentaires, traductions, toutes les annotations qui ne sont pas de la main du copiste doivent être attribuées, sans exception, à Marsile Ficin.

1) Tout d'abord l'écriture grecque de Fa (car l'annotateur de Fb est le copiste qui écrit le texte d'Albinus sur les folios de parchemin) est identique à celle de A^3 et de Fam. Or, nous savons que A^3 et le copiste de Fam., c'est Ficin.

2) Comme en A et en Fam., Fa divise le texte de son manuscrit en chapitres, à l'aide de ces courbes elliptiques si caractéristiques, écrites tantôt à l'encre rouge et tantôt à l'encre noire.

3) Comme en A et en Fam., plusieurs conjectures sont accompagnées de la note *atr* (= *aliter*).

4) Enfin, et ceci vaut pour toutes les « manières » de Fa que nous allons décrire et montre que toutes ces annotations ont Ficin pour auteur, il y a identité ou une relation très étroite entre le sens nouveau proposé par les conjectures et celui que

donne la version imprimée de Ficin, entre les fragments de traduction du manuscrit et la traduction de Ficin, entre la division du texte dans le manuscrit et celle de la version latine de 1492, entre les notes exégétiques de Fa et le commentaire qui accompagne la version de 1492.

Au demeurant, à qui pourrait avoir sous les yeux des photographies de quelques folios caractéristiques de A, de Fam. et de F, il serait superflu de prouver que ce dernier manuscrit a servi à Ficin pour préparer sa traduction des *Ennéades*.

Entre le jour où Jean Scoutariotès livra à Ficin le manuscrit F, qu'il avait copié pour lui, et celui où parut la traduction des *Ennéades*, il s'est écoulé plus de trente ans. Dès sa jeunesse, Ficin avait pris goût à Plotin, mais ce n'est qu'en 1483, l'année où il publiait sa traduction des *Dialogues* de Platon, qu'il entreprit de traduire les *Ennéades*. Pendant ces trente années et plus particulièrement pendant les dix dernières, il a dû revenir plusieurs fois à l'exemplaire qu'il s'était procuré. Effectivement, on peut discerner, sans trop de peine, des « couches » d'âge différent, dans ces abondantes annotations, qui couvrent les folios de F.

Afin de procéder méthodiquement, on commencera par décrire, en se basant uniquement sur les données du manuscrit, les « manières » de Ficin, on en détaillera les caractères, tant au point de vue du fond qu'au point de vue paléographique, et on fixera les dates relatives. A condition de ne pas exiger ni trop de précisions ni l'exclusion de toute erreur, cette discrimination et datation des « manières » de Ficin n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire : certaines séries de notes se différencient nettement d'autres séries, par la place qu'elles occupent, par les surcharges, par les traits qui effacent des réflexions plus anciennes, etc.

Il n'y a pas moins de cinq ou six « manières » fort bien caractérisées, qu'on peut désigner par les sigles F^2, F^3, F^r, F^4, F^5 et F^6. Elles se répartissent en trois groupes chronologiques certains, F^2 et F^3 formant le premier groupe, F^r et F^4 le second, F^5 et F^6 le dernier. Les manières les plus importantes, telles F^2 et F^4, présentent même, comme le montrera cette étude, des variétés nettement distinctes.

Premier groupe chronologique : F^2 et F^3.

Caractères de F^2 : Encre noire, ou d'un roux très foncé.

Les notes sont presque toujours partiellement encadrées d'un trait fort simple droit ou en forme de courbe étirée.

1. F² numérote les folios du manuscrit [1] ; il écrit en haut de chaque folio le numéro de l'ennéade, en marge de chaque nouveau titre le numéro du traité dans l'ennéade. A la fin de chacune des *Ennéades*, il écrit le nombre de folios qu'elle occupe dans F, c'est-à-dire 31, 36, 48, 88. Après ce 88 on lit aussi CC90, qui fait le total de ces six chiffres, à une unité près. De la *Vita*, il n'est pas tenu compte.

2. F² annote le contenu du texte en le résumant très brièvement toujours en grec. La première note de F² est au folio 17ᵛ.

I, 1, 7, 6 διττὴ αἴσθησις | αἴσθησις ἐν τῇ ψυχῇ | αἴσθησις ἐν τῷ ζῴῳ

Le traité I, 1 est abondamment annoté, puis jusqu'à III on trouve peu de chose de F² ; III, 8 est celui qui présente le plus de notes de F².

3. A partir de III, 2, F² complète d'après A les scolies passées par Jean Scoutariotès, le copiste ; ainsi les scolies de III, 2, 16, 32 ; 17, 36 ; IV, 2, 1, 75 ; IV, 3, 4, 28 ; 7, 4 ; 9, 3 ; 12, 5 ; 18, 18 ; 18, 23 (ces deux dernières fondues en une seule) ; 19, 14 ; 21, 19 ; 24, 21 ; IV, 4, 12, 6 ; 29, 5 ; 36, 17 ; IV, 8, 6, 23 ; 7, 15 ; IV, 9, 2, 15 ; V, 1, 6, 4 ; 10, 12 ; V, 2, 1, 6 ; V, 3, 6, 15 ; V, 3, 7, 14 ; V, 6, 5, 8 ; V, 8, 6, 1 ; 11, 15 ; 11, 25 (f. 212 alors qu'elle devrait se trouver à un endroit symétrique au f. 213) ; V, 9, 11, 1. Dans l'ennéade VI presque toutes les scolies du manuscrit sont de la main de F² ; deux fois F² omet le ση′ qui précédait la scolie en A, sc. au f. 259ᵛ, VI, 4, 16, 14 et au f. 293ᵛ, VI, 8, 6, 36. F² aime à encadrer de quelques traits fort simples les scolies écrites par Scoutariotès.

4. A partir de II, 7, F² ou F⁴ parsème presque tous les traités de points et virgules (⁏ ou ⁖). Du début à la fin, mais non dans tous les traités (p. ex. en VI, 3 il n'y a que Fʳ qui travaille ainsi) il marque la division d'un certain nombre de chapitres « ficiniens » par un trait en forme d'équerre dont l'angle serait renforcé de deux courbes.

5. F² fait des corrections au texte, mais seulement de loin en loin, ainsi :

[1] Voir description, p. 45.

I, 3, 3, 4 //κτέον F 23ᵛ (α in ras. F² uel F³) : λεκτέον A (supra λε scr. λυ A¹)E λυτέον BRJ CUS Q
I, 8, 5, 21 νόσον πενίαν : αἶσχος ins. F²ᵐᵍ. 41ᵛ
II, 1, 1, 15 καὶ παντὶ : τῷ ins. F²ᵐᵍ. 47
IV, 7, 1, 20 ἀθάνατοι εἰ δὲ F : F² gratte le ι de ἀθάνατοι et au-dessous met un ν pour faire ἀθάνατον puis récrit le εἰ de εἰ δὲ
VI, 7, 1, 26 εἰς νοητὸν F 273ᵛ : τὸ μὴ ins. F² uel F⁴

Aucune de ces conjectures ne sont accompagnées de réflexions en latin.

6. Les seules notes latines de F² signalent les confusions de III, 9 ; IV, 4 et IV, 6. Au f. 130 en marge de III, 9, fin : *totum hoc usque ad finem libri huius vacat, deficit autem nihil* F² ou F³, encadré d'un trait. Plus tard F⁴ écrira : *Immo scito hanc partem debere poni pro primo libro de anima.* En marge de IV, 4, 23, 32 F² ou F³ écrit ०┬० *Totum hoc ab hoc signo usque ad similem signum vacat, nihil autem videtur deficere.* Dans tout le morceau qui suit il n'y a, sauf une lacune comblée vers la fin, pas de notes marginales de Ficin. Le signe annoncé se trouve au f. 156ᵛ. Au f. 173 en marge de IV, 6, 3, 78 ἀσώματον (fin de IV, 6) suivi de IV, 6, 3, 62-78 καὶ τὰ μὲν εὐθὺς - ἀσώματον, F² écrit : ०—० *totum hoc usque ad finem libri vacat, deficit autem nihil.*

Caractères de F³ : Encre rousse, d'un ton très prononcé ; traits nets et forts, grosse plume, sauf peut-être vers la fin. Encre et caractères absolument semblables d'une part à la « main » qui a écrit aux ff. II-III l'*Albini introductio*, d'autre part à quelques conjectures de A³, p. ex. I, 3, 3, 4 ἀκτέον. F³ touche rarement à un texte pour le corriger, rarement pour le diviser en paragraphes (f. 86 sqq., IV, 2, fin), mais parfois, semble-t-il, pour le ponctuer. Il se borne à résumer d'une note parfois très courte le contenu du texte et encadre toujours ces κεφάλαια de traits sinueux, à saillies brusques, à bouclettes répétées, à fioritures capricieuses. La première de ces annotations porte sur *Vita*, 16 : en marge du folio 7ᵛ on lit χρηστιανοί et un peu plus loin γνωστικοί. Assez rares au début du manuscrit, elles deviennent régulières à partir des derniers traités de la quatrième ennéade. Dans l'ennéade VI elles sont parfois plus finement écrites et d'une encre plus pâle et pourraient revenir à F², si ce n'est que F² ne paraît jamais encadrer ses notes des fioritures qu'affectionne F³. Au f. 216ᵛ en marge de V, 9, 8, 3, F³ a écrit une scolie de son cru : ση′τί ἐστιν ἰδέα et l'accompagne

d'un dessin grossier représentant une main dont l'index est pointé vers la scolie. Il se pourrait que la scolie de VI, 7, 5, 7 (f. 275), copiée sur A par Ficin, soit de F^3 et non de F^2.

D a t a t i o n d e F^2 e t d e F^3 par leurs caractères « psychologiques » et paléographiques. Tout en étant fort proches l'un de l'autre ils sont cependant à distinguer. Un examen direct de certains folios comme 102, 110, 194, etc., convaincra le philologue que ces « manières » ne datent pas d'une même lecture, encore qu'elles soient d'une même époque : ainsi au f. 194, F^2 écrit, d'après A, ση' τίς ἡ τοῦ νοῦ ἡσυχία (V, 3, 7, 14) et F^3 *plus tard*, c'est incontestable, *ajoute* τίς ἡ τῆς ψυχῆς ἀκολουθία ; au f. 210ᵛ, F^2 écrit V, 8, 6, 1 ση' περὶ τῶν παρ' αἰγυπτίους ἱερῶν γραμμάτων, F^3 *ajoute* διὰ τί αἰγύπτιοις ἀντὶ τῶν γραμμάτων εἶχον ζῷα καὶ φυτά.

1. Ils sont beaucoup plus différenciés que ne le sont m^1 et m^2 en A.

2. Au f. 277 il semble que F^3 de nouveau écrive la scolie omise par F et F^2, VI, 7, 9, 15 ση' τί περὶ τῶν ζῶον (sic) λέγει et peu après y soit revenu pour ajouter πῶς ἰδέαι αὐτῶν ἐν τῷ νῷ.

Il semblerait, d'après ces données paléographiques et d'autres analogues, que F^3 soit postérieur à F^2.

Deuxième groupe : F^r, F^4, F^5.

C a r a c t è r e s d e F^r : Par définition, F^r n'écrit qu'à l'encre rouge, en deux teintes, parfois indiscernables (ainsi dans les divisions du texte), parfois nettement distinctes l'une de l'autre. Aux ff. 263 et 264, les annotations à nuance violette paraissent dater d'une « lecture » postérieure à celles écrites en une teinte orangée ; celles-ci, plus fréquentes, sont en grec ou en latin ; celles-là, plus rares, mais généralement assez longues, ne sont qu'en latin. Il n'y a pas intérêt pour la présente étude à les distinguer : on les désignera également par le sigle F^r.

1. A partir de VI, 2, F^r écrit des annotations exégétiques ou critiques. Avant VI, 2 on ne les rencontre que deux ou trois fois :

Vita, 2, 2 πρεσβυτέρου F 1 : πρεσβύτου F^{rmg}.
2, 11 ἀπολύσαντος F 1 : *atr* ἀποπλεύσαντος F^{rmg}.
5, 15-16 λέγεται — οὗ ἡ ἀρχὴ om. F 3ᵛ : περὶ τῆς τῶν ἀσωμάτων ἀπαθείας F^{rmg}., qui ne comble donc pas complètement la lacune.

I, 1, 2, 7 ὧν ἐποιστικῶ (ω in alia lit., ον F^{rs}) ἄλλῳ F 15ᵛ : *atr* ψυχὴν ψυχῇ ἐποιστικὸν F^r

2. En dehors de ces exemples, ce n'est que vers la fin des *Ennéades* que Ficin se sert de l'encre rouge pour écrire ses annotations et corrections au texte ; mais d'un bout à l'autre du manuscrit le texte est divisé par de petites courbes elliptiques caractéristiques de F, de Fam., peut-être de tous les manuscrits de Ficin. Mais la manière varie.

Dans la *Vita*, ces divisions sont extrêmement rapprochées et coupent parfois une proposition ; voici les mots devant lesquels elles se trouvent au début de la *Vita* : 1, 4 ζωγράφου ; 2, 1 κωλικῇ ; 2, 7 ἐπειδὴ ; 2, 15 ὅθεν ; 2, 22 μέλλων ; 2, 31 τελευτῶντι ; 2, 37 οὔτε ; 3, 1 ἃ μέντοι ; 3, 6 εἰκοστὸν ; 3, 13 ἀπ'ἐκείνης, etc.

En marge de *Vita*, 4, 22 et 7, 1 F^r écrit *cap*ᵐ. Le traité I, 1 est divisé en *capitula* marqués dans le texte par une courbe elliptique, parfois par un trait en équerre et signalés en marge ; comme suit : *cap.*ᵘᵐ *p*ᵘᵐ, *cap.*ᵐ *2*ᵘᵐ, *cap.*ᵐ *3*ᵘᵐ (celui-ci à I, 1, 2, 28 περὶ δὲ) ... *9*ᵘᵐ (*cap.*ᵐ est supprimé), *CX*ᵘᵐ, *cap.*ᵐ *XI*ᵘᵐ, *XII*ᵐ, *XIII*ᵐ. Les traités I, 2 et I, 3 présentent quelque chose de semblable ; I, 4 est assez curieux : *cap.*ᵐ *1* et *cap*ᵗ. *2*ᵐ, *cap*ᵗ. *9*, *capt. X*ᵐ, *cap*ᵗ. *XI*ᵐ, *cap*ᵗ. *XII*ᵐ, *13 capitulum* (f. 30) *cap*ᵗ. *14*ᵐ. Le traité I, 5 est divisé en « quaestiones » : *p*ᵃ *quaestio*, *2*ᵃ*q*ᵒ, *3*ᵃ, *4*ᵃ, *5*ᵃ, *7*, *capt.* (= I, 5, 7, 20 εἴπερ οὖν) *8*, *9*, *X*.

Comme dans la traduction latine de 1492, le premier *cap.*ᵐ de I, 8 est notre I, 8, 2, 1 ; les derniers chiffres sont 9, X, XI, XII, XIII, XIV. Dans les ennéades II et III les chapitres sont marqués dans le texte, mais en marge on ne lit *cap.*ᵐ ou *cpt.* qu'en II, 3, 10, 1 ; II, 4, 2, 1 ; II, 4, 5, 1. Avec l'ennéade IV les *Cap.*ᵐ reprennent, mais ne sont plus jamais numérotés. Partout les chapitres ficiniens sont signalés soit par la bande elliptique soit par l'équerre, celle-ci étant le plus souvent tracée à l'encre noire. Partout aussi les chapitres sont divisés en longues périodes, comme il a été noté pour le début de la *Vita* ; la plupart de ces boucles, plus courtes que celles des chapitres, correspondent aux points et aux virgules de F^2.

F^r est postérieur à F^2 et à F^3 : en effet des notes écrites par ces « mains » sont biffées par F^r aux ff. 18ᵛ, 19, 73, 78ᵛ. Au f. 302ᵛ même, F^r biffe un point et virgule de F^3. Au folio 291ᵛ, F^r ponctue.

C a r a c t è r e s d e F^4 : L'encre est parfois rousse, parfois noire,

généralement d'un gris pâle, surtout dans les conjectures ; les lettres grecques sont « anguleuses », laides et ne donnent pas la même impression de jeunesse que F² et F³. Il y a entre F³ et F⁴ exactement le même écart paléographique qu'entre A³ et A⁴. L'étude psychologique de F⁴ confirme cette distinction. F⁴ a une activité très variée et des manières assez différentes :

1. Avant tout F⁴ corrige le texte, hardiment, entre les lignes et dans les marges. Il n'hésitera pas à récrire toute une ligne de F.

VI, 3, 6, fin : κἀκείνου τὸ λευκὸν ἔχοντος κατὰ μετάληψιν τοῦ ἐκεῖ ὄντος ἔχοντος τὸ εἶναι F 243ᵛ codd. : *atr* κἀκείνου ὄντος τὸ λευκὸν ἔχοντος κατὰ μετάληψιν τοῦ ἐκεῖ λευκοῦ · καὶ τοῦ ἐκεῖ λευκοῦ, κατὰ μετάληψιν τοῦ ἐκεῖ ὄντος ἔχοντος τὸ εἶναι. F⁴

Effectivement Ficin traduira : *quippe cum et ens illud habeat esse album secundum participationem quamdam ipsius illic existentis albi et vicissim album ipsum habeat esse participatione entis ibi regnantis.*

Comme celle-ci plusieurs des conjectures de F⁴ sont accompagnées, même lorsqu'elles sont minimes, d'une réflexion latine : *atr (= aliter) forte supple, forte hic deest, forsan supple, forte sic dicendum, forte sic.* Voici quelques spécimens de courtes corrections :

III, 1, 3, 16 ἐπινοίας F 84ᵛ *atr* ἐπιπνοίας F⁴mg.
VI, 3, 20, 42 post δοτέον ins. εἰ δὲ οὐκ ἔχει πλάτος F⁴r 249ᵛ
20, 42 καὶ expungit F⁴
VI, 4, 4, 10 ἐξ A F254 ἐφ' Fmrg. φ A³rmg.
4, 17 ἢ ὅλου A F254 εἰ ὅλου (sic) Frmg. εἰ A⁴rs
VI, 7, 40, 39 ad τὸ add. καὶ Frmg. 290 et A⁴rmg.
VI, 9, 7, 27 νομίσασα F 304 νομίσαντα F⁴mg. 304 A⁴mg.
9, 9 ἐν πνέομεν F305 ἐμπνέωμεν F⁴mg.

Il est à remarquer que lorsque A⁴ corrige à l'encre rouge, le plus souvent Ficin en F le fait aussi.

F⁴ traduit des mots dans l'interligne, mais pas très souvent. Le petit traité I, 9 (f. 46ᵛ) est cependant fort intéressant à cet égard : 1 ἵνα μὴ ἐξίῃ est surmonté de deux points ; en marge : *traducenda in similem locum.* De même 2 ἵνα καὶ ἐξέλθῃ donne lieu à la glose marginale : *in alium locum in similem.* Au-dessus de 3 τόπον on lit *similem.* A μένει en marge : *expectat.* Nous avons ici la préparation de la traduction ou plutôt de la paraphrase des deux premières lignes du traité dont le grec condensé οὐκ ἐξάξεις (le σ final ajouté par F⁴) ἵνα μὴ ἐξίῃ · ἐξελεύσεται γάρ ἔχουσά τι, ἵνα καὶ ἐξέλθῃ τό τε ἐξελθεῖν ἐστι

μεταβῆναι εἰς ἄλλον τόπον · ἀλλὰ μένει τὸ σῶμα ἀποστῆναι πᾶν αὐτῆς est traduit par Ficin en ces termes : *nemo extrudat per vim e corpore animam ; ne forte exeat in locum similem migratura alioquin exibit corporei nonnihil deferens quo per similia emigrabit. Emigrare enim est a loco in locum alium pertransire, sed expectare debet quoad corpus totum ab anima ipsa deficiat.* On le voit, Ficin n'a pas repris tout entière sa première traduction.

Plus bas 10 δυσχέρανσις est surmonté de *angustia*, 18 προκόπτειν de *progredi*, 19 ἐπιδόσεως de *augmento.* Dans sa traduction Ficin retiendra *angustia* mais traduira la dernière ligne par une formule plus élégante et plus juste : *cum adhuc proficiendi esse possit accessus.*

Dans la première ennéade ces amorces de traduction sont courantes, à partir de la deuxième elles deviennent de plus en plus rares.

F⁴ remplit les marges de certains traités de ses annotations latines datant certainement de différentes lectures, tantôt encadrées d'un trait, tantôt ne l'étant pas. Que représentent ces annotations toujours écrites en abrégé : faut-il y voir des éléments de la traduction ou du commentaire de Ficin ? Les éléments de la traduction paraissent rares, ceux du commentaire abondent. Voici un des passages qui reproduit de près le grec avec en regard la traduction imprimée.

Versio edita 1492	*Paris. gr. 1816*
I, 4, 6 quae in felicitate minime numerantur. Si enim felicitas esset bonorum ac necessariorum accumulatio sive bonorum majorum atque minorum quae non modo necessaria sed etiam bona dicantur.	*Quae in felicitate non numerantur. Si enim felicitas congregatio bonorum simul atque necessariorum sive bonorum majorum atque minorum quae non modo necessaria sed etiam bona dicantur.*

Tout le chapitre 6 du traité I, 4 est ainsi « traduit » et paraphrasé au folio 27ᵛ.

Le plus souvent F⁴ élucide un point difficile ou précise le sens d'un terme comme au début de I, 1 où il écrit (f. 15ᵛ) : διάνοια *idem est quod* λογισμός · νόησις *autem intuitivum intellectum significat.* Il résume brièvement, mais toujours en latin, tel ou tel passage, enfin il renvoie à d'autres traités de Plotin ou à d'autres auteurs, ainsi I, 9 (f. 46ᵛ) *vide hic quid dicat in libro de beatitudine* (I, 4) etc., et cette référence sera reprise vers la

fin du commentaire de 1492 : *Confirmabit haec insuper aliquis per id quod Plotinus ait in libro de beatitudine hunc in modum.*

Quant aux auteurs, Ficin en cite un très grand nombre, parfois assez longuement en résumant leur pensée, ainsi, au folio 54, II, 3, 7 *Origenes dicit omnia scripta esse in cœlis sed nos nescire legere, etc ... dicit autem hoc in libro geneseos ...* généralement par une simple référence : *vide de his* ...(f. 56) ; *vide proclum et iamblichum et porphyrium* (f. 60), *de his Boetius* (f. 153), *de his synesius* (f. 158) ; cette dernière note est postérieure à F^4. Quand Ficin étudiait ce texte de Plotin il avait lu, outre Platon, Porphyre, Jamblique et Proclus qui reviennent souvent sous sa plume, le second surtout (ff. 160, 161, 266, 274^v, 56), des ouvrages de Psellus (f. 158), Alexandre d'Aphrodise (f. 158), Eusèbe (f. 164), Chalcidius (f. 169), Atticus, Platon et Porphyre (c.-à-d. Eusèbe, *Praep. Ev.*) (f. 173^v), la Kabale (f. 92), Thémistius (f. 218), Zoroastre (f. 160), Olympiodore (f. 188^v), S. Paul (f. 75 ; f. 89^v), Denys (f. 301 ; f. 188^v), Thomas, *Contra Gentiles* (f. 218). Thomas d'Aquin est cité assez souvent, une fois même à côté de Pléthon. Au folio 248^v, à propos de VI, 3, 18, 35, il y a, semble-t-il, une référence à la *Somme Théologique, 1ª pars, 2ª quaestio.*

Presque toujours F^4 se distingue aisément de F^2 et de F^3 auxquels il est postérieur. Au f. 55^v, F^4 doit écrire de plus en plus petit pour faire tenir sa note dans une marge déjà en partie occupée par F^3. En face du f. 56, F^4 ajoute un complément latin au résumé grec de F^3.

Au f. 196, F^4 gratte une partie de la fioriture de F^3 pour écrire ses réflexions. De même au f. 18 déjà chargé de notes de F^2, F^4 gratte une ligne de F^2, y insère une note latine et remplit la marge supérieure. Lorsque F^6 voudra écrire *de intellectu quomodo sit noster et quomodo non pars nostra libro 3. 5 enneadas clare* (?) *omnino*, il devra le faire dans la marge inférieure, encore qu'il s'agisse d'expliquer un texte (I, 1, 8 début) qui se trouve en haut du folio 18. Sur la postériorité de F^4 par rapport à F^3 et F^2, voir aussi folio 29^v.

F^4 est tantôt antérieur à F^r, tantôt postérieur à lui. Les divisions en chapitres faites à l'encre rouge sont parfois récrites par F^4. De plus F^4 écrit au folio 27 : *totum hoc cap.*^{m} *probat etc.*, ce qui suppose que le traité était déjà divisé en chapitres. Au même folio à une *dubitatio*, écrite à l'encre rouge, est ajoutée dans la suite une courte note qui se termine par les mots *difficilis solutio*. Mais F^3 biffe parfois F^4, ainsi au folio 24^v. De même au folio 15^v le *atr* ψυχὴν ψυχῇ ἐποιστικόν est écrit 6 ou 7 lignes au-dessus de I, 1, 2, 7 parce qu'à cet endroit il y a déjà une longue note latine de F^4 dans la marge. Il faut donc considérer F^4 et F^r comme des écritures sensiblement contemporaines ; il est vraisemblable que la division en *capitula* est antérieure aux abondantes notes qui préparent le commentaire et peut-être la traduction.

Troisième groupe chronologique.

Caractères de F^5. — F^5 diffère plus encore de F^4 que F^4 ne diffère de F^3. Au lieu de l'écriture irrégulière abrégée de F^3, au lieu de l'écriture forte de F^4, nous avons en F^5 une écriture très fine, légèrement penchée, dont toutes les lettres sont formées avec soin et parfaitement alignées, bref, presque de la calligraphie. Aussi bien ces morceaux presque toujours considérables sont-ils assez rares.

Au folio 300^v, au début de VI, 9, 1, en-dessous de F^2 ἕκαστον ἐστιν ὅ ἐστιν καθόσον ἕν ἐστιν, F^5 écrit *idem esse ipsum unum et ipsum bonum lege in proculo et in theologia tua* et F^4 ajoute *in proculi elementatione et in theologia.* Au folio 301^v, vers la fin de VI, 9, 1, de nouveau sous une note de F^2, F^5 écrit une longue note qui commence par les mots : *ipsum bonum esse super essentiam lege in proculo et in theologia tua. Item ipsum unum esse super essentiam, lege ibidem* ; à la fin F^4 ajoute *Dionysium lege.* Au folio 168^v, F^5 écrit après F^4. On retrouve F^5 aussi aux ff. 64, 154 (= Comment. IV, 4, 22 inc. *Terram habere animam patet quia virtus masculina et feminina*), 104 (III, 5, inc. *de daemonibus multa apuleius maxime iamblicus*), 105 (III, 5, 4) 170.

Que F^5 soit aussi bien de Ficin que F^4, on en trouvera la preuve au folio 46^v où il passe insensiblement de F^4 à F^5, de F^5 à F^4.

Voici quelques spécimens de textes dus à F^5 avec, en regard, le commentaire imprimé en 1492 :

Versio edita 1492	*Paris. gr. 1816*
Intellectus primus, cum sit multitudo prima, merito est in plures intellectus naturaliter propagabilis : est in eo diversitatis idea, est etiam identitatis idea longeque potentior.	*III, 5, 7, $F^{5mg.}$ inf. 105 : Cum primus intellectus sit ex natura sua multitudo prima, sequitur ut qua ratione intellectus est in plures intellectus propagare se possit. Item*

Quoniam igitur sub diversitate in plures intellectus discurrentes, merito et in plures sub identitate derivatur stabiliter operantes (ed. Creuzer, 1835, p. 526 b).

cum in eo sit ipsa identitatis diversitatisque ratio et idea atque identitas in eo naturalior potentiorque sit quam diversitas, consequens est ut si multos quasi intellectus sub diversitate facit 1. *vires rationales faciat per* (biffé) *intellectus sub identitate multos* 2. *stabiliter operantes*, etc.

Sicut enim verbum emittitur ab anima velut actus imaginationis extra porrectus, in quo tria sunt, aër, motus, significatio : sic a luce intellectuali cœlestis animae per omnia efficacissimus actus effunditur, in quo tria sunt, lumen, calor, vis occulta : et aliquo pervenit lumen quo non calor, et e converso. Vis autem in hoc actu occulta, quae in eo potissimum est, per omnia transit, facitque mirabilia, non formaliter calefaciendo, vel palam illuminando, sed speciales inferendo virtutes.

IV, 5, 6, **Fsmg.** *inf. 169v : Sicut verbum emittitur ab anima velut actus imaginationis extra porrectus, in quo actu sunt tria, aer, motus significatio : sic a luce intellectuali celestium animarum emittitur actus per omnia. In quo sunt tria, lumen, calor, vis occulta et aliquo pervenit lumen, quo non calor : et e converso. Virtus autem occulta in hoc actu quae in eo potissimum est per omnia transit, facitque mirabilia, non formaliter calefaciendo, vel manifeste illuminando ; sed speciales inferendo virtutes.*

Lumen vero non fieri propriam diaphani qualitatem, alibi diximus, quia neque suscipitur paulatim neque etiam retinetur neque simul cum hoc inficitur vel movetur, neque confunduntur inter se lumina, neque igitur cum ceteris qualitatibus commiscentur. Non confundi apparet ex eo quod si tribus luminibus corpus unicum opponatur, tres in oppositum umbrae resultant : quoniam tria ibidem lumina sunt distincta. Praeterea si tribus candelis opponatur ingens tabula, in cuius medio sit foramen, tria lumina in oppositum inde resiliunt : aliud quidem in rectum, alia duo e transverso se invicem intersecantia, non confusa. Similiter mentes et animae coniunctae invicem minime confunduntur. Lumen merito neque subjecto capitur, neque commiscetur

Fsmg. inf. 170 (plus fin, d'une autre lecture, probablement antérieure) *: Lumen esse actum corporis luminosi potius quam qualitatem in subiecto illuminato. Patet quia in medio illuminato tria candelarum lumina non confunduntur in unum lumen. Sic si illis opponatur corpus unum tres in oppositum umbre resultant : quia tria lumina sunt distincta. Item si candelis illis opponatur ingens tabula in cuius medio sit foramen : tria in oppositum prosiliunt lumina : aliud in rectum, alia duo se invicem e transverso intersecantia non confusa. Sic et mentes et anime coniuncte invicem minime confunduntur.* F4 ou F6 ajoute : *mitto quartum...*

alicubi, quoniam omne lumen cœlestis luminis est imago : illud vero animae cœlestis est actus. Sicut enim verbum (cfr supra).

Trinitatem hanc principiorum maxime Platonicam et Zoroastricam confirmat Trinitas Christianorum. Ipsum enim bonum includit paterna fœcunditas, intellectum intellectualis filii emanatio, animam processio spiritus per voluntatis modum et quasi motum vitalem. Praeterea firmamentum refert ipsum bonum fœcunditate siderum intellectum Saturnus a generatione remotus et alienus, animam Jupiter generationi favens, mundum Mars discordem jam atque pugnacem. Rursus bonum Sol, intellectum Mercurius incessu Soli proximus, animam Venus cupida geniturae, mundum hunc Luna varia in se jam atque mutabilis. Iterum bonum ignis, intellectum aër perspicuus et serenus, animam aqua humorem generationi suppeditans, mundum terra ex omnibus jam commista. Denique singulatim fœcunda cuiusque essentia bonum, firma essentiae virtus intellectum, inclinatio motio, actio animam. Summatim circa animam, memoria fœcunda bonum, rationis discursus intellectum, imaginatio et affectus animam. Nihil ergo certius hac trinitate principiorum quia nihil majoribus et pluribus testimoniis confirmatum, merito universum principiorum suorum imaginem representat (Creuzer, p. 917).

Trinitatem hanc principiorum maxime platonicam et zoroastricam confirmat trinitas christianorum. Ipsum enim bonum includit paterna fecunditas, intellectum intellectualis filii emanatio animam processio spiritus per voluntatis modum et quasi motum vitalem. Item firmamentum refert bonum fecunditate siderum omnia comprehendente. Intellectum Saturnus planeta firmus et a generatione remotus et jam Jupiter generationi favent. Mundum mars jam discordem et pugnacem. Item bonum sol. Intellectum mercurius : incessu soli proximus. Animam venus mundum huic Luna varia et mutabilis. Rursus bonum ignis. Intellectum aer diaphanus et serenus animam aqua humorem generationi praestans. Mundum terra ex omnibus commista. Denique singulatim. Fecunda cuiusque essentia bonum. Firma essentiae virtus intellectum. Inclinatio sive motio, sive actio animam. Postremo in anima, memoria fecunda bonum rationis discursus intellectum affectus animam. Nihil ergo certius hac trinitate principiorum : quia nihil majoribus et pluribus testimoniis confirmatum aeque ab re universum principiorum imaginem representat.

Caractères de F6. — Avec F5, F6 paraît être la toute dernière manière de Ficin : encre noire, nervosité extrême, négligence ; voir folios 48v et 158 tout en bas, la plupart des annotations de la *Vita*, ainsi au folio 7, où Ficin s'essaie de traduire *Vita*, 15, 17 : *ita percute si modo quid* (biffé) *lumen* (provenant

de *luminis* dont le premier *i* est changé en *e* et dont la fin est grattée) *viris sis futurus* (ce mot est souligné). F[5] ajoute *atr sic feri siquidem ita viris lumen eris.* Et c'est cette rédaction-ci qu'on retrouve dans l'ouvrage de 1492 [1].

1. Au moment de donner le bon à tirer, nous relevons dans les descriptions de M. Cochez un dernier indice en faveur de l'hypothèse, émise plus haut, suivant laquelle Ficin, *alter Plato*, aurait commandé le manuscrit F écrit μετὰ εὐφημίας Πλάτωνος. J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, p. 42, signale que le papier de F est absolument identique (en néerlandais : « net hetzelfde ») à celui du *Riccardianus 76*, ff. 136-149, autographe latin de Ficin. Plus loin (p. 57) il fait observer que le *Riccardianus 76* « a été écrit pour le compte de M. Ficin, ainsi qu'en fait foi la note autographe du folio 187v ». A ce copiste comme à Scoutariotès, le client, Ficin, aurait donc fourni le papier.

Olim *Arm. LVIII, Theol. II ; LXXI, 7 ; LXXXIX ;* nunc : *Colloc. 609*. Chartac. 283 × 203 mm. Fol. I + 318 + II. Saec. XV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-14). *Tabula generalis* (ff. 14-14v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15-318)[1].

RELIURE moderne aux armes de S.-Marc. Quatre feuillets de garde récents, dont deux sont collés à la reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 33 cahiers. Quinions, sauf ι' (ff. 90-97), ιη' (ff. 168-175), ιθ' (ff. 176-183), λβ' (ff. 304-311), λγ' (ff. 312-318 et II), qui sont des quaternions.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

a) La *première* est du scribe lui-même : chiffres *grecs*, vers le bas et vers la gauche du premier folio de chaque cahier. Le scribe écrit, au folio 60, ζον (ον en rouge) et au folio 90, ιον.

b) La *deuxième* est en chiffres *romains*, d'un *ductus* caractéristique et lié. Sans leur être identiques, ces chiffres sont pareils à ceux que trace A[2] en marge de certains traités du manuscrit A, par exemple du folio 11 au folio 16v. Ils sont probablement du premier relieur du manuscrit. Ils étaient écrits en bas, vers la droite, du dernier folio de chaque cahier, sauf au quaternion XXXIII, où ils se trouvent sur le premier folio, le folio 312. On les rencontre en entier seulement à la fin des cahiers suivants : VII, au folio 69v ; XI, au folio 107v ; XXII, au folio 203v ; XXIII, au folio 233v ; XXVII, au folio 263v ; XXIX, au folio 283v ; XXX, au folio 293v ; XXXI, au folio 303v ; XXXII, très caractéristique, au folio 311v. On trouve encore des restes de cette numérotation aux folios 79v, 243v et 253v. Les autres chiffres ont disparu à la reliure.

c) La *troisième*, en chiffres *arabes*, figure en bas et à gauche du premier folio de chaque cahier. Elle est beaucoup plus récente que les deux premières et a peut-être le même âge que la reliure actuelle.

FILIGRANES.

I. — Cahier ⟨α'⟩-θ' (ff. 1-89) et ια'-ιβ' (ff. 98–117) : *Triple mont surmonté d'une croix, non encerclé* (Briquet, 11678–11728, banal en Italie, de 1380

1. A. ZANETTI, *Graeca D. Marci Bibl. codd. mss.*, Venise, 1740, p. 121 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV ; MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 94, n° 4 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 42.

à 1506), analogue à Briquet 11706 (30 × 45, Florence, 1448-56), mais légèrement plus grand et aux pontuseaux plus espacés. Filigrane et pontuseaux se présentent horizontalement.

I bis. — Cahiers ι′ (ff. 90, 91, 96 et 97) et ιγ′-κγ′ (ff. 118-223) : *Triple mont, etc.*, très semblable au précédent, mais pas identique. Le papier se présente verticalement.

II. — Le quaternion ι′ a deux feuillets, 3-<6> et 4-<5> (ff. 92-95), d'un papier plus ancien : *Monts dans un cercle surmontés d'une croix également dans un cercle*, variante identique de Briquet 11902 (30 × 44, Pistoie, 1421).

III. — Quinion κδ′ (ff. 224-233) : *Lettre T inscrite dans un cercle*, var. ident. de Briquet 9127 (29 × 42ʳ, Naples, 1444 ; var. ident. : Rome, 1447-52 ; Ofen, 1490. Voy. Zonghi (XCIII), Fabriano, 1447. Les types voisins sont notés aux environs de 1450). Voir *Ambros. gr. 55* a et *Taurin. gr. 232* b.

IV. — Cahiers κε′-λγ′ (ff. 234-311): *Huchet posé normalement, à ouverture visible du pavillon, au centre traversé de deux traits* (Briquet groupe 7682-7688 : nombreux emplois entre 1410 et 1445), var. similaire de Br. 7686 (29 × 44ʳ, Venise, 1426-34 ; var. simil. : Naples, 1414/35 ; Udine, 1425 ; Hollande, 1427 ; Florence, 1427-35 ; Pise, 1430 ; Bavière, 1436 ; Lucques, 1438-45 ; Bordeaux, 1431).

POSSESSEURS.

Folio additionnel II, en haut, à droite, au crayon : *LXXXIX*.
Folio I, en haut, au crayon rouge : *16*.
Folio Iᵛ, en haut : *Locus 77* (chiffre biffé), dans un grattage où était écrit *58*. — Au-dessus de *77*, on lit *55*, le second *5*, et peut-être le premier, étant écrit sur un *4*. En dessous : *plotinus platonicus. meus. b. cardinalis tusculani* τόπος οζ′ (chiffre biffé), le ζ étant dans un grattage où était écrit β (on lisait donc : οβ′). Sous οζ′ on lit : *νε′ | πλωτῖνος . ἐμοῦ βησσαρίωνος καρδηνάλεως τοῦ τῶν τούσκλων*. Au-dessus de *πλωτῖνος*, dans un grattage de deux chiffres, on distingue un ς. Au-dessus de *platonicus*, il y a un grattage correspondant. Un peu plus bas, à gauche : *55*, le second *5*, mais celui-là seul, étant écrit sur un *4*. En bas, vers la gauche : *72* (biffé). — Sur le même folio, vers le haut, à l'encre noire : *undeci*.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 200 × 110 mm. ; les deux premiers tiers du manuscrit comptent généralement 30 lignes à la page, le dernier tiers 31 lignes. Le copiste, qui est le même que celui de F, le *Parisinus gr. 1816*, écrit le texte, les scolies originales, la numérotation marginale, les ση′ et quelques rares variantes.

Chaque ennéade devait être précédée de sa table, sauf la quatrième. Avant les ennéades V et VI, aux folios 193 et 219, le copiste a laissé quelques lignes en blanc pour la table, qu'il n'a pas écrite.

Titres et initiales à l'encre rouge, jusqu'à VI, 4 inclusivement, au folio 150ᵛ, ainsi que pour les traités VI, 7, au folio 284, et VI, 9, au folio 311ᵛ.

— De IV, 5, au folio 174, à VI, 2, au folio 241ᵛ, ainsi que pour VI, 5, au folio 270ᵛ, les titres sont ajoutés par m². — Les traités VI, 3, 4, 6 et 8 n'ont absolument aucun titre.

Dans chaque ennéade les traités sont numérotés, en marge, de α′ à θ′, sauf IV, 2 et IV, 4.

TEXTE. — Au folio 11ᵛ, les vers de *Vita*, 22 sont écrits en une colonne. — La *Vita* est suivie immédiatement de la table générale, avec les *Incipit* des traités, à laquelle fait suite la table de la première ennéade, puis vient, comme en A, le titre et le texte de I, 1. — Le traité II, 5 ne présente aucune confusion. Comme en A, IV, 1 suit immédiatement III, 9, sans être précédé de son titre, mais est ensuite répété, après IV, 2, aux folios 135-135ᵛ. Le morceau IV, 4, 31,28-34,2 suit IV, 4, 23, 32, εἶδος γενέσθαι et est ensuite répété au bon endroit. — La scolie IV, 4, 30, ἕως τούτου κτλ est rubriquée comme un titre de traité. — IV, 5 et IV, 6 se suivent normalement, du folio 174 au folio 181. — Au folio 318, après les derniers mots de VI, 9, μόνου πρὸς μόνον, une « souscription » (?), précédée de quatre petits points disposés en losange, longue de 3 cm. et comprenant trois mots (on distingue les trois accents), est grattée.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Dans les mêmes caractères que le texte, le copiste écrit la numérotation intermittente, les scolies originales, les ση′ et quelques rares variantes de son modèle.

Un premier lecteur, MarcB¹, résume certains passages de la *Vita* et note au fur et à mesure les noms des principaux personnages du récit de Porphyre. Aux folios 4-5, en marge des chapitres 7-9 de la *Vita*, à côté des chiffres écrits par le copiste d'après son modèle, m¹ place le nom de chacun des disciples de Plotin. Voici les premières gloses de m¹, toutes reproduites dans deux autres manuscrits, *Scorialensis gr. Σ. III. 13* (ScorB) et *Coll. Lincolniensis gr. 35* (Li.), qui seront décrits plus loin :

1, 4 *γένεσιν, πατρίδα, πατέρας Πλωτίνου οὐκ ἴσαμεν* MarcB¹, ScorB, Li.
1, 6 *οὐκ ἤθελεν* (*ἤθελον* Li.) *εἰκόνα αὐτοῦ γενέσθαι Πλωτῖνος ἤτοι εἰδώλου εἰδώλου* MarcB², ScorB, Li.
1, 11 *Καρτέριος ζωγράφης ὡς* (*ὃς* ScorB, Li.) *ὁμοιοτάτην εἰκόνα Πλωτίνου ἔγραψε* MarcB¹, ScorB, Li.
2, 6 *τρίψεσιν ἐχρῆτο Πλωτῖνος καὶ οὐκ ἄλλαις φαρμακείαις* MarcB¹, ScorB, Li.
2, 9 *ἐκ κυνάγκης τέθνηκε Πλωτῖνος* MarcB¹, ScorB, Li.
2, 19 *ἐν Καμπανίᾳ εἰς Ζήθου χωρίον τελευτᾷ Πλωτῖνος* MarcB¹, ScorB, Li.
2, 23 *Εὐστόχιος* MarcB¹, om. ScorB et Li.
2, 30 *ἓξ καὶ ἑξήκοντα ἔτη* (*ἐτῶν* ScorB, Li.) *ἔζησε* (*τελεύτησε* ScorB, Li.) *Πλωτῖνος* MarcB¹, ScorB, Li.
2, 32 *Ἀμέλιος, Καστρίκιος* MarcB¹, om. ScorB et Li.

2, 37 *Πλωτῖνος γεννᾶται τῷ ιγ' ἔτει τῆς Σεβήρου* (*Σευήρου* ScorB, Li.) *βασιλείας · ἤκμασεν ἐπὶ Γαλιήνου, τέθνηκεν* (*τέθνηκε δὲ* ScorB) *Κλαυδίου δευτέρῳ* (*τῷ δευτέρῳ* ScorB, *τῷ β'* Li.) *ἔτει* MarcB^t, ScorB, Li.

2, 40 *γενέθλια Πλάτωνος καὶ Σωκράτους* (*Πλωτίνου* Li.) MarcB^t, ScorB, Li., etc.

La dernière annotation qui soit certainement de MarcB^2 est en marge de la table de la première ennéade, au folio 14^v : *ἐννεάδος πρώτης*.

Une deuxième main[1], MarcB^3, a corrigé tout le manuscrit, depuis le début de la *Vita* jusqu'à la fin des *Ennéades*, mais d'une façon irrégulière. Voici les deux premières notes critiques :

2, 1 *γρ. κολυκῇ* MarcB^3, om. ScorB et Li.

2, 26 *γρ. τὸ ἐν ὑμῖν θεῖον* MarcB^3, *σῃ'* ScorB, om. Li.

La dernière annotation de MarcB^3 est au folio 318, en marge de VI, 9, 11, 50 : *κείμενον* + *ἀπαλλαγὴ τῶν ἄλλων τῶν τῇδε* (omis par MarcB).

Au début de quelques traités un savant moderne (J. Morelli, G. Rinckius ?) reporte à l'extrémité de la marge, la page correspondante de l'édition princeps de 1580.

Le *Marc. gr. 241* est un de ces rares manuscrits de Plotin que l'étude des filigranes ne permet pas de dater avec exactitude. Des cinq types qu'il présente, deux seulement ont pu être identifiés avec des filigranes signalés par Briquet : le type II concorde en tout avec Br. 11902, variété qui n'est notée qu'une seule fois en 1421 ; le type IV paraît être une variante similaire de Br. 7686, noté une douzaine de fois entre 1426 et 1445, et dont le groupe s'étend de 1410 à 1445. Le type III apparaît entre 1444 et 1452, aussi, par exception, en l'an 1490. Les indications fournies par les types II, III et IV sont convergentes et feraient dater le manuscrit de la première moitié du XVe siècle. Or, il est certainement postérieur à 1450-54, on le verra dans un instant. Peut-être une identification précise des types I, noté de 1380 à 1506, et II suggérerait-elle une date plus tardive[2]. Comme ces types sont ceux qui apparaissent dans les deux premiers tiers du manuscrit, on pourrait dès lors supposer que le copiste, après avoir épuisé sa provision ordinaire de papier,

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 111, ne distingue pas entre m^2 et m^3, qui sont de fait assez difficiles à distinguer, au moins dans la *Vita*. Par contre, il croit avoir trouvé des traces d'une troisième main au folio 114^v, à III, 6, 17, 13 *ἐνόπτριαιν*, en marge duquel on lit : *οἶμαι κενόπτριοις*. Mais cette glose est écrite de la main du copiste et vient de l'archétype de notre manuscrit.

2. En dressant la liste des filigranes, nous remarquons que le type IV paraît être une variante identique ou similaire du *Huchet* noté dans le *Parisinus gr.* 1969, daté de 1467 ; voir ci-dessous, p. 176.

s'est servi, pour le dernier tiers, d'un ancien fonds usité un quart de siècle auparavant.

Le copiste est le même que celui qui a travaillé plus d'une fois pour Ficin, c'est Jean Scoutariotès.

MarcB, tout comme F, est copié sur A. Sans oser l'affirmer comme absolument certain, Müller avait suggéré la chose comme probable[1]. A confronter les deux manuscrits elle devient évidente[2]. Müller en a fourni des indices si caractéristiques qu'on ne peut que les reprendre :

VI, 6, 16, 36 *ποσῶν τοῦτο* A (mais, par suite d'un petit trou dans le parchemin, la deuxième partie de *τοῦτο* manque) : *ποσῶν τοι* MarcB.

II, 5, 5, 25, entre *πολλοῦ* et *ἄρα* il y a un grattage en A15, mais rien ne manque : MarcB62 laisse un blanc.

Il y a d'autres cas de ce genre, voici un des plus curieux : I, 4, 10, 1 *τῷ μὴ περὶ ὁτιοῦν*, dans A *μὴ* est à la fin d'une ligne, et au début de la ligne suivante il y a non pas un grattage mais une égratignure du parchemin sur laquelle le scribe n'a pas voulu écrire : Scoutariotès laisse un blanc entre *μὴ* et *περὶ*.

En V, 8, 13, 2 le copiste A écrit *συγχωρήσας τῷ παιδὶ τοῦδε τοῦ πρς*, remarque immédiatement son erreur, met trois points au-dessus de *πρς* (= *πατρὸς*, amené par *παιδὶ*), trois points en dessous et continue *παντὸς ἄρχειν*. Scoutariotès, sans faire attention aux points, copie le tout. De même, sans se soucier des points, Scoutariotès copiera au folio 275 la dittographie de A 167^v, VI, 6, 1, 8 *γένοιτο ἀεὶ γένοιτο ἀεί*.

En A la ligne 8 du folio 183^v commence par VI, 7, 42, 20 *τὰ γενόμενα ἐκ τῶν τρίτων κόσμον τόνδε* et finit par *τῶν τρίτων εἰς νοῦν*, la ligne 9 commençant ensuite par *καὶ νοῦ εἰς τἀγαθόν* : en MarcB on trouve au f. 302 *εἰς νοῦν τὰ γενόμενα ἐκ τῶν τρίτων κόσμον τόνδε καὶ νοῦ εἰς τἀγαθόν*, le doublet *τὰ γενόμενα — τόνδε* étant encadré de points ; Scoutariotès, arrivé au bout de la ligne 8, avait repris le début de la même ligne.

Quelle attitude prend Scoutariotès par rapport aux leçons interlinéaires et marginales de A ? Deux séries d'annotations sont à distinguer : celle qui a pour auteur le copiste de A (= A, A^1, A^2), et celle qui est de Marcile Ficin (A^3 et A^4).

Scoutariotès tient toujours compte d'une façon ou d'une autre, du moins au début du manuscrit, des annotations du copiste de A. Il transcrit très régulièrement les scolies originales de A jusque vers la fin de l'ennéade V ; la dernière est au folio

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, pp. 110-112.

2. Grâce à la complaisance de MM. Ferrari et Rostagno, les bibliothécaires intéressés, nous avons pu examiner à Florence, l'un à côté de l'autre, A et MarcB, l'archétype et la copie.

238^v, VI, 1, 23, 1 περὶ δὲ (sic) τοῦ ἔχειν. La numérotation marginale est toujours reproduite, les ση', le plus souvent, aussi longtemps que sont transcrites les scolies. Le copiste comprend les rectifications faites en II, 5 ; IV, 2 ; IV, 5 et 6 et écrit ces traités dans leur ordre normal. Il insère au bon endroit les quelques phrases que A^1 écrit en marge pour combler les lacunes.

Quand Scoutariotès croit avoir affaire à une correction de A^1 il n'accepte que la correction et rejette la faute ; ce cas est fréquent, contrairement à ce que dit Müller [1], ainsi :

Vita, 2, 20 ἔκ τε τοῦ ζήθου A τῶν A^{1s} : ἔκ τε τῶν τοῦ ζήθου MarcB
2, 38 γεγένηται A ν A^{1s} : γεγέννηται MarcB
3, 9 πλήρη λύπης A β ... α A^{1s} : λύπης πλήρη MarcB
3, 26 ἀνακεκάθαρτο A ε A^{1s} : ἀνεκεκάθαρτο MarcB
3, 37 συνόντας A νι A^{1s} : συνιόντας MarcB

L'inverse est rare ou inexistant. Si Scoutariotès néglige le τὰ que A^1 écrit au-dessus de *Vita*, 1, 16 γράφοντος, c'est qu'il jugeait que cette leçon n'améliorait pas le texte. Un cas mixte paraît être *Vita*, 4, 18 ἄλλος ἄλλο A, mais A^1, par l'adjonction d'un second ο, change le dernier ο en ω, puis, se ravisant, écrit ο au-dessus de l'ω ainsi formé [2] ; Scoutariotès s'en tient à ἄλλος ἄλλο.

Rare aussi le cas où le copiste reproduit les deux leçons, la « faute » et la « correction ». Il le fait en I, 3, 3, 4, mais en les intervertissant, non sans maladresse d'ailleurs.

λεκτέον A (λυ A^{2s}) : λυκτέον MarcB22 (λε MarcB^s)

Les leçons marginales suivent à peu près les mêmes lois que les leçons interlinéaires : Scoutariotès, au moins au début, préfère généralement la leçon de la marge de A à celle du texte de A.

Vita, 2, 1 κωλικῇ A κοιλιακῇ $A^{mg.}$γρ. MarcB
2, 21 μιντούρνων A μητούρνων $A^{1mg.}$γρ. MarcB
2, 26 τὸ ἐν ὑμῖν θεὸν A τὸν ἐν ὑμῖν θεὸν $A^{mg.}$γρ. MarcB (le ν de τον ajouté après coup. Scoutariotès s'est ravisé).
3, 47 οὐστιλλιανῷ A ἰουστίνῳ $A^{1mg.}$γρ. MarcB

Le plus souvent, dit Müller [3], textes et leçons marginales correspondent ; au moins est-ce quelquefois le cas, ainsi :

II, 8, 1, 31 τὸ εἶδός ἐστι A47^v MarcB66 τὸ ἧττον ὅ ἐστι $A^{mg.}$ MarcB$^{mg.}$

Parfois une leçon interlinéaire de A^2 passe dans la marge de MarcB, ainsi :

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 110 bas.
2. L'apparat critique de Müller est ici fautif.
3. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 111.

VI, 7, 38, 22 ἀναστάσεως A MarcB νοήσεως A^{3s} MarcB$^{mg.}$

Mais la tendance de Scoutariotès, lorsqu'il écrit MarcB, c'est de choisir la meilleure leçon et de négliger sa rivale, c'est-à-dire, le plus souvent, celle du texte.

Cette même tendance explique son attitude par rapport à A^3, qui sont les premières corrections de Ficin sur A. Müller remarque que les corrections marginales de A^4 font toujours défaut dans MarcB, tandis que celles de A^3 sont presque toujours acceptées. De ces deux affirmations la première est exacte ; nous savons d'ailleurs que A^4 représente des notes tardives de Ficin. La seconde affirmation est quelque peu exagérée ; H.-R. Schwyzer [1] pense même que MarcB ne contient aucune correction de A^3, ce qui n'est pas non plus exact. Il y a en MarcB, comme en F d'ailleurs, peu de leçons de A^3, mais il y en a.

III, 8, 9, 9 ἐπέκεινα νοῦ A ins. δεῖ A^3 ἐπέκεινα δεῖ νοῦ MarcB
IV, 7, 1, 23 ἄνθρωπος εἴπερ τοῦτο κατὰ τὸ εἶδος A εἴη ἂν ἢ ὅπερ εἶδος πρὸς ὕλην τοῦτο οὗτος πρὸς σῶμα $A^{3mg.}$ ἄνθρωπος εἴη ἂν ἢ ὅπερ εἶδος πρὸς ὕλην τοῦτο οὗτος πρὸς σῶμα εἴπερ τοῦτο κατὰ τὸ εἶδος MarcB
IV, 7, 5, 26 μὴ τὸ αὐτὸ εἶναι τῶν μερῶν A (β ... α A^{3s}) τῶν μερῶν μὴ τὸ αὐτὸ εἶναι MarcB
IV, 7, 6, 22 ταύτης A τούτων $A^{3mg.}$ MarcB

Comme Ficin est né en 1433-34, peut-être même seulement en 1435-36, il est raisonnable de supposer qu'il ne corrigea pas A, le manuscrit que Cosme lui avait prêté, avant qu'il ait atteint quinze ou vingt ans, c'est-à-dire avant 1450-55. Pour fixer les idées, nous partons de ce fait que les corrections de A^3, et donc le manuscrit MarcB qui les reproduit ne sont pas antérieurs à 1454, date de la fondation de l'Académie platonicienne. D'ailleurs MarcB a dû être copié par Scoutariotès peu après ou peu avant 1460, date à laquelle ce même scribe copia F, manuscrit auquel MarcB ressemble fort.

MarcB, acquis par Bessarion, est-il antérieur à F, copié pour Ficin, ou lui est-il postérieur ? On n'ose conclure. Le papier de MarcB, on l'a dit, ne donne aucune indication ferme. Quelques faits semblent favoriser l'hypothèse de l'antériorité de MarcB par rapport à F : à une variante originale de la *Vita*, 6, 25, à περὶ τοῦ πρώτου ἀγάθου, A^3 avait ajouté καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν. MarcB ne présente que la partie ancienne, F présente aussi

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 380-381. On se rappellera qu'en I, 1, A^3 n'intervient pas encore.

l'addition de Ficin. Il semble, non pas que cette addition soit intermédiaire entre les deux manuscrits, — c'est trop dire — mais que la première fois le copiste se soit tenu à son vrai modèle, tandis que la seconde fois, habitué à accepter de loin en loin une correction de Ficin, il ait aussi accepté celle-ci. De même un blanc de A est fidèlement reproduit dans MarcB, alors que F y écrit un εἶναι qui révèle déjà plus d'audace.

D'autres indices militent en faveur de la postériorité de MarcB par rapport à F. Celui-ci est signé, MarcB ne l'est pas ; il est plus vraisemblable, semble-t-il, de supposer qu'un copiste transcrivant deux fois le même texte, et ne le signant qu'une fois, le fasse la première fois plutôt que la seconde. F reproduit beaucoup plus souvent que MarcB la double leçon de A, que la variante soit interlinéaire ou marginale : κοιλιακῇ, τὸν ἐν ὑμῖν θεόν, ἰουστίνῳ, autant de leçons que F laisse en marge à côté de la leçon rivale, alors que MarcB les introduit dans son texte. Les scolies proprement dites sont beaucoup plus nombreuses en F qu'en MarcB : la première fois qu'il copie les *Ennéades*, Scoutariotès est plus attentif, plus scrupuleux. Enfin, tandis que F fut écrit posément, MarcB se présente comme un manuscrit inachevé. Il faut se garder de vouloir trop tirer de ce dernier fait. A quelque époque que Scoutariotès ait écrit MarcB, il peut avoir été pressé d'en finir pour un motif indépendant de sa volonté ; MarcB serait postérieur à F, écrit en 1460. L'ensemble des faits invoqués, nonobstant ceux qui favorisent l'hypothèse adverse, nous orientent vers cette conclusion, sans toutefois l'imposer.

Le *terminus ad quem* de ce manuscrit est plus facile à déterminer que son *terminus a quo*. On ne sait pas avec certitude si c'est MarcB plutôt que M qui est visé dans l'*Inventaire* de la bibliothèque de Bessarion fait en 1468. Mais il est probable que MarcB est antérieur à cette date, et que Bessarion l'acquit même avant M. En effet c'est en M qu'il annote le plus abondamment la *Vita Plotini* : et il est à supposer que dès qu'il put se procurer cette *Vita*, il la lut avec attention. Lorsqu'il acheta Q, en 1458, il n'avait pas encore la *Vita*. C'est Q peut-être qui attira l'attention de Bessarion sur Plotin et c'est peut-être le fait que Q était incomplet qui le décida à se procurer un exemplaire comprenant toutes les œuvres de philosophie. Il s'adressa à un copiste de Florence, d'où Q lui avait été apporté, et où Ficin, il le savait peut-être, lisait Plotin dans un vieux *codex* appartenant au Médicis. Scoutariotès redemanda à Ficin le *Codex medicens* qu'il avait déjà recopié pour lui, et envoya en toute hâte MarcB à Bessarion.

Est-ce Bessarion aussi qui corrigea le manuscrit d'un bout à l'autre et ajouta les titres des derniers traités ? Il est extrêmement difficile de trancher la question : l'étude paléographique de MarcB^{2} n'est d'aucun secours ; tout en étant proche de celle de Bessarion, elle s'en distingue cependant clairement et n'est pas sans analogie avec une main que nous rencontrerons dans un manuscrit postérieur à MarcB de tout un siècle, le *Lincolniensis gr. 32*, qui servit à préparer l'*editio princeps* de 1580.

Peut-on, à tout le moins, découvrir le ou les manuscrits qui servirent à corriger MarcB ? Ici les résultats paraissent certains : MarcB a été corrigé sur deux autres manuscrits de Bessarion, Q et M, le premier du XIVe siècle, le second un contemporain de MarcB. On trouve en marge de MarcB aussi bien des leçons de M que des leçons de M inconnues de Q, ainsi :

I, 2, 6, 17 οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δικαιοσύνη καὶ ἑκάστη ἀρετή A MarcB21, M17
οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δικαιοσύνη ἑκάστη Q ; le copiste de Q, se basant sur la marge (de son archétype ?) qui porte ἡ δικαιοσύνη ἡ ἐνταῦθα, ajoute ces mots en fin de ligne puis les biffe et au début de la ligne suivante ajoute le καὶ qu'il avait omis.
ἡ ἐνταῦθα MarcB^{2mg}.

I, 3, 1, 35 οἱ λόγοι ὕστερον MarcB22, M18^{v}
οἱ λόγοι ὕστερον λεκτέοι (sic) Q9^{v}
κείμενον λεκτέον MarcB^{2mg}.

2, 10 καὶ ὅτι ἐν τεχνίταις MarcB ; en marge, καί, peut-être de MarcB^{2}
καὶ ὅτι καὶ ἐν τεχνίταις Q ; en marge τέχναις Q^{mg}.
καὶ ὅτι ἐν τέχναις MarcB^{2mg}.

I, 8, 14, 27 οὖν, ajouté en marge par MarcB^{2}, ne se trouve pas en M et n'a pas été noté en Q, mais bien en Ox. 173^{v}, lequel est une copie de VindD, lui-même une copie de Q.

II, 1, 4, 14 τοῖς ἀρίστοις ////// δυνάμει A
τοῖς ἀρίστοις δυνάμει θαυμ. κειμένην MarcB44
τοῖς ἀρίστοις κινουμένην M38, Q35^{v}
τοῖς ἀρίστοις κινουμένην · τοῦτο οὕτως ἐν ἄλλῳ εὕρηται MarcB^{2mg}.
κινουμένην · τοῦτο οὕτως ἐν ἄλλῳ εὕρηται MarcB81, Q78^{v}

III, 1, 7, 3-4 κατὰ λόγους σπερματικοὺς γίνεται MarcB81, Q78^{v}
κατὰ λόγους γραμματικοὺς γίνεται M70
γρ. γραμματικοὺς MarcB^{2mg}.

V, 8, 12, 2 ὡς αὐτὸς ἰδὼν δὴ MarcB, M189^{v}
ὡς αὐτὸν ἰδών · ἰδὼν δὴ Q132^{v}
γρ. ὡς αὐτὸς πλὴν τοῦ ἰδὼν Q^{mg}.
+ πλὴν τοῦ ἰδὼν MarcB^{2mg}.

Tantôt les leçons de MarcB[2] sont exclusives à un témoin de y, qui est très probablement M, tantôt à un témoin de z qui ne peut être que Q. Comme les deux manuscrits ont appartenu à Bessarion, que M a été annoté par lui, il est tentant de supposer qu'après avoir acquis MarcB il l'aura corrigé sur Q, qu'il avait déjà, et plus tard sur M qui lui fut offert entre 1465 et 1468. Mais ce processus peut être retardé d'un siècle, et ce que nous attribuons ici prudemment à Bessarion, c'est peut-être à Perna, le premier éditeur de Plotin, qu'il faut l'attribuer. *Adhuc sub iudice lis est.*

MarcB est une des rares copies de A, la seule même, semble-t-il, qui « fit souche ». Comme nous le verrons, il fut copié en tout ou en partie deux ou trois fois vers le milieu du XVIe siècle, et ses copies furent copiées à leur tour. Et c'est l'une de ces dernières copies qui servit de base au texte de l'*editio princeps*. Ainsi s'explique ce fait singulier que, dans l'apparat critique de Creuzer, MarcB figure si souvent à côté de la mention « ed. », c'est-à-dire de l'édition de 1580. Au début du XIXe siècle, Creuzer le fit collationner entièrement par W. Rinck qui fut quelque temps pasteur luthérien de Venise. Cette collation faite « summa cum cura diligentiaque » est une des meilleures de celles dont disposa Creuzer. En 1879, Müller devina que MarcB était une copie de A. Tout en n'étant d'aucun secours pour la future édition critique de Plotin, MarcB est un des manuscrits qui a joué un des rôles les plus importants dans la transformation du texte des *Ennéades* aux derniers siècles de son histoire.

DARMSTADIENSIS 1641 Darm.

Chartac. 332 × 225 mm. Fol. 376 (non 387). Saec. XVI [2]. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-16). *Tabula generalis* (ff. 16v-17v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 18-376v) [1].

RELIURE. — Cartonnée, en mauvais état. Au dos de la reliure on lit : *Ex libris Domini mei Arnoldi R... A. C. 1600*[3]. Le feuillet de garde présente comme filigrane un *pot*, variante similaire de Briquet 12643 (noté entre 1509 et 1516, en Belgique et au Nord de la France ; provient d'un battoir de Normandie).

PAGINATION. — La numérotation actuelle des folios fut faite au crayon. Aux folios 204, 205, 206, 207, etc., dans le coin supérieur droit on trouve des restes d'une numérotation des folios faite à l'encre ; Oppermann pense qu'elle est de la main du copiste. Oppermann note que les folios étaient primitivement plus grands : c'est exact. Les dimensions premières devaient se rapprocher de celles de MonB, 340 × 225 mm.

CAHIERS. — 48 cahiers, tous quaternions, sauf le 20e (ff. 153-156) et le 48e (ff. 373-376) qui ne comptent que deux feuillets. Le copiste a numéroté en chiffres romains chaque cahier dans le coin inférieur gauche du premier folio ; dans le coin inférieur droit du dernier folio il écrit, verticalement, les deux ou trois premiers mots du cahier suivant.

FILIGRANES. — Deux papiers différents :

Cahiers 1er-12e (ff. 1-96), 17e (ff. 129-136), feuillet 4-<5> (f. 132), 21e-48e (ff. 157-376) : *Tête humaine inscrite dans un cercle* (groupe Briquet 15654-15658 : 1409-1553). Notre type, qui n'est pas signalé par Briquet, participe à la fois de Br. 15654 (29 × 43r, Florence, 1409-10) et de Br.

---

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLII ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 96, 97, 108, 109 ; H. OPPERMANN, *Plotin-Handschriften*, I, *Rhein. Mus.*, t. 75, 1926, pp. 215-222 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 43. Fidèle à notre conservatisme pratique nous gardons au ms. de Darmstadt le sigle que lui ont donné les éditeurs de Creuzer à Bréhier. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, l'appelle D ; ce sigle est déjà réservé au *Marc. gr. 209*.

2. Ainsi CREUZER et MÜLLER ; OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 216, écrit : « XV-XVI », puis, par un raisonnement qui sera discuté plus loin, il lui assigne comme dates extrêmes 1470-1492 (*ibid.*, p. 222). J. COCHEZ (*ibid.*, p. 43) le date de la seconde moitié du XVe siècle.

3. Ainsi OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 218. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 97, lit 1500, en reconnaissant que d'autres lisent 1600. Le 6 est gratté. J. COCHEZ, *Philol. Stud.*, t. 6, 1934, p. 43, écrit aussi 1500 à la suite de Müller.

15658 (31 × 42, Ferrare, 1553). Ce filigrane se retrouve dans *Mon. gr.* 86 (= MonB).

Cahiers 13e-20e (ff. 97-156) : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile* (groupe Briquet 477-532, attesté de 1439 à 1590), analogue à Briquet 517 (32,5 × 44, Bergame, 1544).

Mise en page. — Surface écrite : 220 × 123 mm. ; régulièrement 30 lignes à la page, sauf lorsque la fin d'un traité coïncide avec le bas d'une page. Écriture légèrement penchée, régulière, ferme et nette. Presque pas d'abréviations.

Texte. — Au folio 1 le titre original et l'initiale originale de la *Vita*, visibles par transparence, sont recouverts d'une bande de papier qui porte, d'une écriture plus grossière : *Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου | βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν | βιβλίων αὐτοῦ*. *Vita*, 4, 22 : pour chaque traité de la première série le copiste va à la ligne ; il souligne le premier mot du titre à l'encre rouge (ff. 3 et 3^{v}). *Vita*, 5 et 6 : comme A. Les vers de *Vita*, 22 sont écrits comme de la prose. Folio 16^{v}, après la répétition du titre de la *Vita*, on lit *τέλος*, puis *τάδε ἔνεστι Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδες* :—| *ἐννεάδος πρώτης*, etc. Le titre de chaque ennéade est souligné à l'encre rouge. Suit, au folio 17^{v}, la table I. Puis *Πλωτίνου Ἐννεάδος πρώτης* : — | *Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος*. Sauf I, 1 – II, 1, les titres des traités, pareils à celui-ci, seront toujours écrits à l'encre rouge. IV, 3-5, 7-9, le titre du traité n'est pas précédé de *Πλωτίνου ἐννεάδος τετάρτης*. Chaque ennéade, sauf la quatrième (inc. f. 161), est précédée de sa table. Chaque traité porte, en marge, son numéro d'ordre.

Anomalies. — Au traité II, 5 (ff. 75^{v}-77), Darm. omet II, 5, 2, 18-4, 14 *ἆρα οὖν – μὴ ὄν*. III, 9 est suivi de IV, 1 qui n'est pas répété après IV, 2. Entre IV, 4, 23, 32 *εἶδος γενέσθαι* et *εἰ δὴ τοίνυν* est intercalé 31, 28-34, 2 *καὶ ὅλως – ὅσον ἦν* qui se trouve répété au bon endroit. IV, 4, 30, 1 *Νῦν δ' ἐπειδὴ* – 45, fin *νοσήσει τιθεμένου* se présente comme un traité distinct et est précédé de la scolie *ἕως τούτου ... συνάπτεται τὸ* (a Darm.[2]) *ἑξῆς τῷ δευτέρῳ* écrite à l'encre rouge (f. 195). Après IV, 5, 2, 8 *πρόσθεν κείμενον* suit immédiatement (f. 205) la scolie de A *ζήτει εἰς τὸ τέλος ἔνθα εὕρῃς τὸ σημεῖον τόδε*, puis *καὶ οἱ ἐκχέοντες δὲ τὰς ὄψεις οὐκ ἄν*.

Au folio 369^{v}, le copiste tout de suite après la conclusion de VI, 9 *φυγὴ μόνου πρὸς μόνον* écrit ⟨IV, 5, 2, 8⟩ *καὶ οἱ ἐκχέοντες δέ* – IV, 6 fin *οὔτε οἱ ἀσώματον* (f. 376^{v}), puis *τέλος*.

Le copiste n'a pas transcrit les scolies ni la « numérotation » intermittente de son archétype. Exception : *Vita*, 7, 1 (f. 4^{v}) *ση(μείωσαι) περὶ τοῦ Πλωτίνου* (sic) *μαθητῶν* ; mais les noms des disciples ne sont pas numérotés. Souvent, mais surtout vers la fin, le copiste sépare les chapitres « ficiniens » du texte par deux points (:) suivis d'un blanc.

Mains postérieures.

Darm.[1], reconnaissable à ses caractères droits, à son encre rousse, reporte dans la *Vita* et jusqu'à I, 2, 3, en marge de Darm., certaines leçons marginales de A : ainsi *Vita*, 2, 1 (f. 1) *κοιλιακῇ* ; 2, 26 (f. 1^{v}) *γρ. τὸν ἐν ὑμῖν θεόν* ; 3, 44 (f. 2^{v}) *τὰ νουμενίου καὶ γράψαι καὶ συναγαγεῖν καὶ σχεδὸν* (omis par Darm. m. pr.) ; 3, 47 *ἰουστίνῳ* ; 5, 27 (f. 4) *γρ. περὶ νοῦ* ; 6, 12 (f. 4^{v}) *τὸν νοῦν ἑαυτῷ* ; 6, 25 (f. 4^{v}) *περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν*.

Darm.[2], qui se sert d'une plume beaucoup plus fine, d'une encre beaucoup plus pâle, corrige tout le manuscrit et en comble les lacunes mais de façon irrégulière.

Comme l'écrit avec raison Oppermann[1] contre Müller[2], il n'y a pas lieu de distinguer une troisième main de correcteur.

MONACENSIS GRAECUS 86 MonB

Olim Fugger *V 20*. Chartac. 340 × 225 mm. Fol. I + 394 + II. Saec. XVI. Porphyrii *Vita* (ff. 1-15). *Tabula generalis* (ff. 15-16). Plotini *Enneades* completae (ff. 16^{v}-350). Eunapii *Vita philosophorum et sophistarum* (ff. 351-393)[3].

Reliure. — Cuir rouge de J. J. Fugger[4]. En haut à droite, à l'encre noire : *V 20*. De 1 à 393 les folios sont numérotés, de la main qui a numéroté ceux de Darm. lorsqu'il fut relié pour la première fois. Une main récente a numéroté le folio 394 au crayon.

Cahiers et copistes.

Le manuscrit se compose de deux parties écrites chacune par un copiste différent sur un papier différent. La première, a, comprend le *corpus* plotinien, la seconde, b, l'ouvrage d'Eunape.

Copiste a. 44 cahiers (ff. 1-350) ; quaternions, sauf le dernier (ff. 345-350) qui ne comptait primitivement que deux feuillets et auquel on

---

1. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 221.
2. Müller, *Hermes*, 1879, p. 96.
3. Hardt, *Cat. mon.*, t. I, 1810, pp. 484-485 ; Creuzer, *Plotini opera*, t. I, pp. xlii-xliii (à la page xlii, dans la description des *Monacenses* par Göller, c'est le *Mon. 215* qui est appelé MonB et le *Mon. 86* est appelé MonA. Creuzer, à la p. xliii et dans tout son apparat, intervertit ces sigles) ; Müller, *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 95-96 et 108-109 ; O. Hartig, *Die Gründung der Münchener Hofbibliothek durch Albrecht V. und Johann Jakob Fugger*, dans *Abh. der Königl. Bayr. Akad. d. Wiss. phil.-hist. Klasse*, XXVIII. Band, 3. Abh., München, 1917, pp. 366 et 367, et planche III.
4. O. Hartig, *ibid.*, pp. 366 et 367.

a ajouté, après que la première partie fut achevée [1], mais avant que les folios fussent numérotés, un feuillet supplémentaire (ff. 347-348). Sur le recto du folio 347 le second copiste a transcrit *Enn.* IV, 1. Les folios 347^v-348^v et 350^v sont vides. — Sauf peut-être celui du feuillet additionnel, le filigrane est absolument le même que celui de Darm., ff. 1-96 et 157-376 : *Tête humaine*. Le copiste de a est celui même de Darm.

Copiste b. 6 cahiers (ff. 351-394) ; quaternions, sauf le dernier (ff. 391-394). Le copiste de b qui est également le correcteur de a (= MonB² = Darm.²) numérote *ses* cahiers en bas à droite du premier folio par des nombres grecs ordinaux de $\alpha^{\tau o\nu}$ (f. 351) à $\varsigma^{\tau o\nu}$ (f. 391) et en même temps *ses* folios de 1 à 43 (ff. 351-393) — b est écrit sur un autre papier, sans filigrane et aux pontuseaux brisés.

Texte. — A part quelques menues différences, dont plusieurs seront signalées plus loin, le manuscrit se présente comme Darm. *Vita*, 4, 22 : ce n'est plus seulement un simple trait en dessous du premier mot du titre de chaque traité, mais le titre lui-même et en entier qui est écrit à l'encre rouge. Dans la première ennéade (ff. 16^v-47), mais là seulement, les titres des traités ne sont pas suivis de leur numéro d'ordre.

Mains postérieures.

MonB¹ (= Darm.¹) n'intervient qu'une seule fois, au folio 4^v, pour copier une scolie à *Vita*, 6, 25.

MonB² (= Darm.²) corrige toute la partie a du manuscrit, mais non pas b.

Darm. et MonB sont des « jumeaux », copies de A.

Déjà Müller [2] avait remarqué que Darm. et MonB sont étroitement apparentés. Mais en ces temps-là les manuscrits ne voyageaient guère et on les photographiait moins encore : Müller ne s'aperçut donc pas que MonB et Darm. étaient écrits de la même main [3]. Certains indices matériels d'ailleurs, auxquels on ne donnait alors que peu d'attention, eussent pu le lui faire

1. Müller, *Hermes*, 1879, pp. 95-96, écrit : « … mais primitivement entre IV, 6, 2, 19 ἡ γνῶσις ἀπαθής et la suite καὶ ἀτύπωτός ἐστι κτλ., il y a deux folios vides (347 et 348) que le copiste a sautés ou qui ont été mal reliés ». Cette dernière hypothèse est la seule soutenable. Comme c'est le cas pour presque tous les mss., le copiste avait très exactement calculé la quantité de papier suffisante pour achever sa transcription ; sinon pourquoi aurait-il pris un ternion au lieu d'un quaternion ?

2. Müller, *Hermes*, 1879, pp. 108 et 117.

3. Quelques minutes nous ont suffi à trancher la question. Grâce à l'obligeance des bibliothécaires, que nous tenons à remercier ici une fois de plus, le ms. de Darmstadt nous fut envoyé à Munich, où nous pûmes l'étudier côte à côte avec MonB.

deviner : même papier au même filigrane, même surface écrite et même nombre de lignes à la page, même manière enfin d'écrire la réclame à la fin de chaque cahier.

Que Darm. et MonB *dérivent* de A, il n'est pas besoin de le prouver, tant les indices abondent. Il n'est pas immédiatement évident qu'ils soient *tous deux* des copies de A, indépendantes l'une de l'autre. Ils ne sont certes pas des copies de MarcB, de I, de F dont le *desinit* est la fin d'*Enn.*, VI, 9 et non d'*Enn.*, IV, 6. Müller [1] a relevé plusieurs particularités communes à Darm. et à MonB et il en déduit qu'elles sont des copies de A. La conclusion, exacte matériellement, ne sort pas des prémisses. Müller écrit : « Enn. II, 1, 6, 6 au lieu du mot ἄστρα nous trouvons *dans tous deux* l'étrange ἄπορα. C'est qu'en A le parchemin a un trou et que, de la page précédente transparaissent un π et un ρ, de sorte qu'on peut fort bien lire ἄπορα ». Si le fait était exact il serait étonnant que deux fois le copiste ait été victime de la même illusion, d'autant plus que ce qui apparaît à travers ce petit trou du folio 33, c'est toute la syllabe περ de II, 1, 2, 15 ἐξ ὥνπερ καὶ τὰ τῇδε ζῷα (f. 32^v). En réalité seul Darm. écrit ἄπορα et MonB laisse un blanc (f. 49^v). Il est donc certain que Darm. n'est pas copié sur MonB, mais directement sur A.

MonB lui aussi dérive de A sans intermédiaire. Au folio 45, A omet II, 5, 2, 18 ἆρ' οὖν — 4, 14 μὴ ὂν ἔσται, ce qui fait une longue lacune. De plus, et c'est à la dernière ligne du folio 45, A omet II, 5, 5, 27 εἶναι δεῖ αὐτὸ, courte lacune que A¹ comble en marge en la faisant précéder d'un renvoi ÷. A¹ comble aussi la longue lacune mais il lui faut pour cela les trois marges supérieure, latérale, inférieure. Arrivé au bas de la marge latérale il écrit encore 3,21 ὅσα γίνεται et sautant par-dessus εἶναι δεῖ αὐτὸ qu'il contourne d'un trait il continue à écrire 3,21 οὐκ ἀεὶ οὖσα dans la marge inférieure jusqu'au bout de la lacune 4, 14 μὴ ὂν ἔσται. Or, que trouvons-nous dans MonB ? Après 2, 18 ἐνεργείᾳ σόφος (f. 67^v), MonB copie — et il a raison — le texte de la marge supérieure et latérale de A, c'est-à-dire 2,17 ἆρ' οὖν — 3,21 ὅσα γίνεται, puis, croyant la lacune comblée, il continue 4,14 εἰ δὴ πέφευγε. Arrivé à la dernière ligne du folio 45 de A il prend εἶναι δεῖ αὐτὸ pour les premiers mots du texte

1. Müller, *Hermes*, 1879, p. 109.

qui orne la marge inférieure de A et écrit donc 5,27 δεῖ αὐτὸ εἶναι δεῖ αὐτὸ (3,21) οὐκ ἀεὶ οὖσα jusqu'à 4,14 μὴ ὂν ἔσται. Tout s'explique parfaitement si A est l'archétype immédiat de MonB.

La révision : *m*^{1} *et m*^{2}.

Darm. et MonB ont été copiés par le même copiste ; ils ont été revisés par le ou par les mêmes réviseurs.

m^1, qui a reporté en marge de Darm. quelques-unes des premières annotations marginales de A, a fait de même pour MonB, avec cette différence qu'ici le report est unique. L'identité de Darm.^{1} et de MonB^1 apparaît nettement à qui compare, sur les originaux, la note de *Vita*, 6, 25 : ἐν ἄλλοις (add. MonB 4^v) περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν. De part et d'autre γ et θ sont une des deux fois écrits en onciale mais dans Darm. c'est en ἀγαθοῦ, en MonB, c'est en ἀγαθῶν.

La même couleur pâle de l'encre, la même finesse de plume, le même ductus et les mêmes préoccupations critiques ne laissent pas de doute sur l'identité de MonB^2 et de Darm^2. Les deux manuscrits ont été revisés en même temps et qui mieux est, non seulement sur leur archétype commun A, mais aussi l'un sur l'autre. De ce fait les indices sont nombreux : il suffira d'en signaler deux : I, 8, 6, 31 ἀλλὰ τί τῇ καθόλου οὐσίᾳ A 29, le κ étant fort rapproché de l'η qui précède. Darm. 48 copie A correctement. Au contraire MonB 43 écrit τῆς καθόλου οὐσία, ce qui prouve qu'il a levé les yeux après τῇ(ς). m^2, se trompant du tout au tout, corrige Darm. d'après MonB et insère un ς après τῇ. Un peu plus loin l'indice est encore plus révélateur : I, 8, 6, 45 πρώτως καὶ ὄντως A 29, sans autre variante : πρώτως καὶ οὕτως Darm. 48, et sur ως et οὔ m^2 écrit ης et ὄν : πρώτης καὶ ὄντως MonB 43, et sur ης m^2 écrit ως tandis qu'en marge il note la faute de Darm. en écrivant οὔ. Néanmoins il ne faudrait pas croire que m^2 ignore A : *Vita*, 17, 27 en marge de οἷον qui est au début d'une ligne, A transcrit la scolie θαυμαστικὸν τὸ οἷον ; A^1 dans l'interligne écrit deux points après μεγάλου. Darm. copie correctement le texte, puis Darm.^{1} transcrit correctement la scolie en la rapportant par un double renvoi à οἷον. MonB, sottement, fait passer la scolie dans son texte avant οἷον qui est ainsi répété ; MonB^2 s'aperçoit d'*une* confusion : il encercle la scolie et, trompé par les deux points de A^1, la déplace après μεγάλου. Ainsi m^2 corrigeait et souvent corrompait Darm. et MonB l'un par l'autre et, de temps en temps, jetait un coup d'œil sur A, le vénérable archétype : on peut croire qu'au fur et à mesure qu'il avançait, il le fit de moins en moins.

Oppermann fait donc erreur lorsqu'à propos de Darm.^{2} il écrit [1] : « La source n'est pas A, mais bien un manuscrit de Kl. II [= xyz] : IV, 4, 16 (S. 54, 32), 23 εἰ δὲ θᾶττόν τις, in mg. εἰ ἀγαθόν ; εἰ δὲ θᾶττόν τις in mg. εἰ τἀγαθόν m^2 D(arm.), εἰ δὲ τἀγαθόν τις Kl. II ». Oppermann a certainement voulu écrire : εἰ δὲ θᾶττόν τις D, εἰ τἀγαθὸν mg. m^2 D ce qui est conforme aux faits (Darm., f. 180). Mais l'apparat critique de Müller, que suit ici Oppermann, est fautif ; au lieu de « εἰ ἀγαθὸν m^2 A », il faut lire : γρ. τἀγαθόν τις mg. m^2 A 98^v. Et c'est cette version marginale de A que présente dans son texte MonB 164^v. Ici encore il est probable que m^2 corrige Darm. d'après MonB plutôt que d'après A, mais ce n'est certainement pas d'après un manuscrit de la deuxième famille.

Les trois mains de MonB correspondent aux trois mains de Darm., et la troisième de ces mains (m^2) est certainement différente de la première (m. pr.). Dès lors est-il probable que ces manuscrits aient été revisés deux fois par deux personnages différents ? Il ne semble pas, d'autant que pour l'un deux, MonB, l'une de ces révisions (m^1) se borne à la transcription d'une seule et unique scolie (*Vita*, 6, 25). Il faut donc identifier m^1 soit à m. pr. soit à m^2. Avec m^2 l'identification paraît difficile, tant pour des motifs d'ordre paléographique que pour des raisons psychologiques. Au contraire, il paraît légitime d'identifier m^1 à m. pr. Dans Darm., l'encre est absolument la même, d'un brun roux caractéristique ; dans MonB elle est un peu plus foncée. Le copiste de Darm., après l'avoir transcrit, le compléta en y transcrivant aussi mais en d'autres caractères quelques notes marginales de l'archétype, mais bientôt lassé il renonça à ce travail. Lorsqu'il copia MonB il fut plus paresseux encore.

Il n'y eut donc qu'une révision proprement dite et elle se fit probablement à Florence.

1. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 221.

Darm., MonB et les mains de A.

« C'est une importante question que celle de l'attitude de Darm. par rapport aux différentes mains de A », ainsi pense Oppermann [1]. Pourquoi ? Parce qu'il espère distinguer à l'aide de Darm. les différentes mains de A, et cet espoir lui a fait consacrer à cette question, comme à la description de Darm., tout un article de revue. Son ingéniosité s'exerce sur des données inexactes parfois et plus encore incomplètes et, par ailleurs, son raisonnement même, du point de vue strictement logique et méthodologique, n'est pas concluant.

Oppermann écrit : « L'attitude de Darm. par rapport aux corrections de A peut se ramener à des lois stables. Quand la correction comble une lacune, qu'elle soit interlinéaire ou marginale, Darm. l'adopte dans son texte. Il néglige seulement les restitutions de lacunes considérables... Quand la correction de A présente une variante, Darm. ne l'accepte pas si elle se trouve dans la marge. Si elle est dans l'interligne, Darm. présente tantôt la double leçon, tantôt seulement la leçon de A *manus propria* [2] ». Ces constatations, qui font d'ailleurs abstraction de la différence entre les mains de A, paraissent exactes. MonB se montre beaucoup plus accueillant : il cherche à combler toutes les lacunes, même les plus grosses, et ne se défie aucunement des variantes marginales.

« Quel est à présent le rapport de Darm. aux leçons de Ficin ? La question est d'autant plus difficile qu'il est plus malaisé d'attribuer telle ou telle leçon déterminée au premier traducteur de Plotin. L'accord d'une leçon avec Ficin ne prouve rien. Car celui-ci peut aussi bien avoir adopté pour sa traduction une leçon d'une main antérieure qu'une de ses propres conjectures ». Cette remarque est fondée, mais Oppermann poursuit : « Seuls ont force de preuve les cas où la conjecture de A^3 est fausse ou inutile. Voici quelques exemples :

V, 3, 16, 22 ἤ A, καὶ $A^{3mg.}$; ἤ Darm., *atque* Fic.

1. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 221. — Là où CREUZER, MÜLLER, VOLKMANN, BRÉHIER écrivent Darm., OPPERMANN écrit D, sigle que MÜLLER et BRÉHIER ont consacré pour *Marc gr. 209*. Dans les citations d'OPPERMANN nous restituons partout Darm. là où l'auteur écrit D.

2. ID., *ibid.*, pp. 221-222.

V, 5, 6, 32 πάντων A, μάλιστα A^{3s}, πάντων Darm., *maxime omnium* Fic.

VI, 2, 9, 32 πρώτως A, ὄν $A^{3mg.}$, πρώτως Darm., *primo ens* Fic.

Dans tous ces cas, les autres manuscrits sont d'accord avec la leçon originale de A, et il en est ainsi dans toute une série de cas semblables. Là où une correction en A présente une conjecture inutile qui s'accorde avec Ficin ... cette conjecture ne se trouve pas en Darm. On en peut donc conclure — sous réserve d'une nouvelle collation de A — que Darm. fut copié sur A avant que Ficin y notât ses conjectures. La traduction de Ficin parut en 1492 ». Darm. serait donc antérieur à 1492, et même il serait antérieur à l'été de 1490, époque à laquelle Ficin avait déjà achevé sa traduction.

Oppermann a pris soin de marquer l'usage qu'il comptait faire de sa conclusion : « Du fait que Darm. est une copie de A, il n'a, pour l'établissement du texte, qu'une valeur moyenne. Toutefois il paraît appelé à servir d'auxiliaire important dans la difficile question de la distinction des mains de A. Or, pour l'appréciation de la valeur de A, auquel Müller assigne la première place dans la tradition, cette question est décisive. Car primitivement — un regard jeté sur l'apparat de Müller le prouve — A était altéré par bien des fautes, lacunes et confusions. Il tire toute sa valeur de ses riches corrections ». On a dit que ces corrections lorsqu'elles sont de A^1 et de A^2, c'est-à-dire, pensons-nous, de la main du copiste lui-même, ne sont vraisemblablement pas toutes des conjectures. A, que Müller n'a surfait que parce qu'il a négligé d'autres manuscrits intéressants, reste un de nos meilleurs témoins du texte des *Ennéades* ; mais pour discerner les leçons qu'il peut tenir de l'archétype (A, A^1, A^2) de celles dont l'a surchargé Ficin et qui ne sont, comme on l'a vu, que des conjectures, la méthode préconisée par Oppermann se révèle insuffisante ; elle risquerait même d'induire gravement en erreur.

Dans l'argumentation rapportée plus haut, il y a, tout d'abord, un vice formel. De l'absence d'une variante interlinéaire ou marginale d'un archétype dans la copie de cet archétype, on ne peut conclure, comme on voulait le faire, à la postériorité de la variante

par rapport à cette copie [1]. En d'autres termes plus concrets, si Darm. ne tient pas compte des trois corrections de A^3, il ne suit pas [2] que ces corrections ne figuraient pas encore en A. Cela suit d'autant moins que, d'après la loi établie par Oppermann lui-même, lorsque A porte une variante dans l'interligne « Darm. présente tantôt la double leçon, tantôt seulement la leçon de A manus propria [3] ». De plus, s'il est vrai que dans les trois cas allégués et dans toute une série de cas semblables « les autres manuscrits sont d'accord avec la leçon originale de A », même les manuscrits copiés sur A, Darm. cesserait d'occuper dans la tradition de la première famille la place privilégiée qu'on revendique pour lui ; à tout le moins ses « frères », copies de A, prendraient rang à ses côtés. En particulier son jumeau MonB, pas plus que lui, ne tient compte des deux ou trois corrections de A^3 précédemment citées : il n'a ni *καὶ* ni *μάλιστα* ni *ὄν*, et il est bel et bien copié sur A après que Ficin y eût noté ses conjectures. Quant à MarcB, I et F, ils adoptent *μάλιστα*, jugeant, peut-être à tort, mais suivis en cela par Volkmann et Bréhier, que cette correction n'est pas inutile [4] ; en revanche ils rejettent *καὶ* et *ὄν*, et plusieurs autres conjectures de A^3, alors qu'ils sont certainement copiés sur A après que A fut corrigé une première fois par Ficin. La conclusion discutée, à supposer qu'elle suivît des prémisses — ce qui n'est pas — par son extension même, perd tout intérêt.

Les faits invoqués, si exacts soient-ils, ne permettent donc pas d'assigner au manuscrit de Darmstadt, pas plus qu'à celui de Munich qui en est le contemporain, une date antérieure à 1492.

On peut aller plus avant et prouver sans peine qu'ils sont postérieurs aux conjectures de Ficin. Quelques cas suffiront; on remarquera qu'au second, comme d'ailleurs habituellement

1. C'est ce qu'a parfaitement vu H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 381, alors qu'il essaye pourtant de prouver que MarcB est plus ancien que A^3.
2. Pour que l'on puisse conclure avec certitude du « silence » d'une copie à l'« absence » de leçons dans l'archétype, il faut que *toutes* les leçons soient ignorées par la copie et, si la série est très longue, que l'on ait fait des sondages multipliés. Dans le cas présent ces conditions ne sont pas réalisées.
3. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 222.
4. Paléographiquement elle pourrait être, semble-t-il, de A^3. Ceci explique que les trois plus anciennes copies de A, et les moins portées à tenir compte de A^3, aient adopté *μάλιστα*.

dans les autres, sans que la chose y ait été notée, que I, F et MarcB négligent — ou ignorent — les leçons de A^3.

III, 5, 1, 56 καλῶν καὶ διὰ A 68 : μὴ $A^{3mg.}$: καλῶν μὴ διὰ Darm. 122, MonB 107v

V, 1, 8, 9 ὥστε πλάτωνα A 118v, I 153v, F 189, MarcB 196v : κατὰ $A^{3mg.}$ (potius A^4), F^{48} : ὥστε κατὰ πλάτωνα Darm. 224v, MonB 200

V, 2, 1, 17 ψυχῆς A 120 : ψυχὴ $A^{3mg.}$, Darm. 226v : ψυχῆς MonB 202 (supra ης scr. η $MonB^s$)

V, 3, 6, 7 ὅλος ὅλῳ A 121v ν et ον A^{48} : ὅλον ὅλον Darm. 230, MonB 205v

V, 3, 16, 8 ἡ αὐτὴ A 124 : καὶ A^{38} : καὶ ἡ αὐτὴ Darm. 236v, MonB 212v

V, 3, 16, 21 ζητοῦμεν ὂν τῶν ἀγαθῶν A 124 : ὄντων $A^{3mg.}$: ζητοῦμεν ὂν ὄντων τῶν ἀγαθῶν Darm. 236v : ζητοῦμεν ὄντων τῶν ἀγαθῶν MonB 211v

Dans l'avant-dernier exemple, le *καὶ* inséré devant *ἡ αὐτὴ* et accepté par Darm. et MonB a exactement le même tracé, abrégé, très caractéristique, que le *καὶ* déjà cité inséré au même chapitre devant le *ἢ* de la ligne 22 et rejeté cette fois par les deux manuscrits : l'un et l'autre *καὶ* sont bien de Ficin.

Dans tous ces cas, dans les cas « négatifs » invoqués par Oppermann en faveur de sa thèse comme dans les cas positifs qui la ruinent, Darm. et MonB marchent de pair. Il n'en va pas toujours ainsi, loin de là. S'il est rare, très rare même que MonB rejette une conjecture de Ficin que Darm. accepte — il n'est pas question ici des leçons de Am^1 et Am^2 — l'inverse est au contraire assez fréquent. Ainsi l'on a :

IV, 7, 1, 23 ἄνθρωπος εἴπερ τοῦτο A 109, Darm. 206 : εἴη ἂν ἢ ὅπερ εἶδος πρὸς ὕλην τοῦτο οὗτος πρὸς σῶμα $A^{3mg.}$: ἄνθρωπος εἴη ἂν ἢ ὅπερ εἶδος πρὸς ὕλην τοῦτο οὗτος πρὸς σῶμα εἴπερ τοῦτο MonB 183v.

V, 3, 4, 17 αὐτοῦ οὐ ζητεῖ A 121, Darm. 229 : ὃ οὐ $A^{3mg.}$: αὐτοῦ ὃ οὐ ζητεῖ MonB 240v.

Abstraction faite des dates respectives de A^3, ici antérieur à 1490, et de Darm. et MonB, qui sont du XVIe siècle, il serait erroné, pour les motifs déjà signalés, de conclure d'une telle loi que A^3 se place entre Darm. et MonB. Néanmoins nous avons là une confirmation d'un fait que révèlent d'autres indices : de ces deux manuscrits jumeaux Darm. fut copié le premier et MonB après lui [1].

1. Indépendamment de nous, mais sans l'appuyer aucunement, J. COCHEZ, *Philol. Stud.*, 1934-35, p. 43, avait fait la même supposition.

Date relative de Darm. et MonB.

La première fois que le copiste transcrit A, il suit avant tout $A^{m. pr.}$: il ne comble pas les grosses lacunes de son archétype, il néglige les leçons marginales de A^3, et, quant aux leçons interlinéaires, s'il en tient compte, c'est le plus souvent pour les transcrire au-dessus des leçons originales ; il n'est même pas impossible que les leçons de A^3 qu'il introduit dans son texte lui soient apparues comme des corrections même de $A^{m. pr.}$ Après avoir fini son travail, il avait entrepris de reporter sur sa copie les leçons marginales et les scolies de la première main de A : probablement en eût-il aussi reproduit la numérotation intermittente et eût-il comblé les lacunes en marge ; il aurait donc procédé exactement comme le copiste de A lui-même, transcrivant d'abord d'un bout à l'autre le texte de l'archétype, puis les marges, en se relisant ; peut-être eût-il signalé par des γρ(άφεται) les corrections de Ficin. Il dut interrompre sa révision, sollicité sans doute qu'il était par un nouveau client, ou par une seconde commande du même client. Notre copiste anonyme se remit au travail : il avait encore la même plume, la même encre, le même papier ; il se décida pour le même format et reprit son archétype. Mais il n'avait plus pour ce *codex* tout à fait le même respect : de plus on l'avait pressé de faire vite, et lui s'était piqué de fournir un bon texte et complet. Sa hâte le sert mal : quand il veut combler la lacune de II, 5, il brouille tout ; ailleurs, croyant avoir affaire encore à des lacunes, il introduit des scolies entières dans le texte *(Vita*, 17, 27 ; *Enn.*, I, 4, 13, 7) ; enfin, ses fautes de copie sont plus nombreuses que lors de sa première transcription [1]. Par ailleurs, déjà familiarisé avec A, toutes les corrections lui paraissent bonnes, d'où qu'elles viennent, de la marge ou de l'interligne, de quelque main qu'elles soient, du premier réviseur de A ou de Ficin. Il s'astreint moins à reproduire la leçon originale en même temps que la correction. Sur dix leçons doubles relevées au hasard en A, sept sont doubles en Darm. et simples en MonB, trois seulement sont doubles en MonB et simples en Darm. Déjà cette proportion est significative. De plus sur ces trois leçons simples de Darm., pas une

1. Nous avons là peut-être une des raisons pour lesquelles Oppermann et, avant lui, Bréhier ont porté leur attention sur Darm. plutôt que sur MonB. Celui-ci de plus n'était pas collationné en entier.

seule ne vient de l'interligne, toutes sont de la première main de A ; au contraire la moitié des leçons de MonB sont des corrections interlinéaires. Quand notre copiste eut fini, il n'eut pas le temps ou pas le goût de transcrire en marge de MonB les scolies de A (il en avait noté une au passage et copié deux autres par erreur). Il passa ses deux manuscrits à un copiste de ses amis. Celui-ci, après avoir ajouté au second la *Vie des philosophes et des sophistes* d'Eunape, qu'il avait sans doute déjà copiée en un fascicule de 43 folios, revisa l'un sur l'autre Darm. et MonB ; dans ce dernier surtout les corrections furent abondantes et quelques-unes furent faites sur A. C'est sur le texte marginal de A aussi que fut copié une seconde fois le traité IV, 1. On voulait un exemplaire complet.

Date absolue et premier propriétaire.

Oppermann a appliqué au premier de ces deux manuscrits, celui de Darmstadt, la méthode de datation par les filigranes dont Briquet a tracé les règles. Le papier à *Tête humaine* est noté de 1409 à 1553, celui de l'*Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, de 1439 à 1590. En accordant que ces papiers de grand format aient pu être employés une trentaine d'années avant et après les dates où ils sont notés, Oppermann conclut que Darm. fut copié entre 1469 [1] et 1583. Briquet eut sans doute fait remarquer de plus que le papier principal est noté plusieurs fois entre 1499 et 1553 (on retiendra cette dernière date) et qu'il y a toute chance que notre manuscrit se place dans cet intervalle [2]. Effectivement — et là-dessus les critiques sont unanimes — l'écriture de Darm. et de MonB est franchement du XVIe siècle et non du XVe. Les dates extrêmes notées pour le filigrane du folio de garde sont 1509 et 1516. Ce papier, originaire de Normandie, fut surtout en usage dans le Nord de la France et en Belgique. C'est donc peut-être dans ces régions que Darm. reçut sa reliure actuelle, à une date qu'il faut fixer, à quelques années près [3], entre 1479 et 1546. Darm. est donc

1. D'après les principes qu'il invoque, Oppermann aurait dû écrire 1409, les limites obtenues étant respectivement 1379-1583 et 1409-1620.

2. L'hypothèse d'Oppermann sur l'antériorité de Darm. par rapport à A^3, et qui est peut-être à l'origine de son étude, lui interdisait de s'arrêter à une considération de ce genre.

3. Il nous semble que chez un relieur un stock de papier met plus de temps à

un manuscrit de la première moitié du XVIe siècle, mais faut-il le dater vers 1500 ou vers 1550 ? On peut, semble-t-il, répondre à cette question.

Le manuscrit de Munich, pareil en tout à celui de Darmstadt, très particulièrement écrit sur le même papier, et corrigé en même temps que lui sur le même archétype, ne peut lui être postérieur que de quelques mois, tout au plus d'une année ou deux. Or, MonB n'a été relié qu'une seule fois et cette reliure qu'il garde encore, avec nombre d'autres manuscrits, est celle de Johann Jakob Fugger. Quoi de plus immédiat que de supposer en ce riche financier, le client de notre copiste ? Or, de la savante et minutieuse étude de Hartig sur les origines de la bibliothèque de Munich il résulte que les manuscrits de Fugger ont été copiés ou acquis entre 1548 et 1556 [1]. On se rappelle que le papier sur lequel est écrit MonB et Darm. est noté de 1409 à 1553, et que Darm. fut relié pour la seconde fois au plus tard peu après 1546. La concordance est donc parfaite. Les deux manuscrits furent copiés probablement entre 1548 et 1553 [2]. Après avoir été revisé en même temps que Darm., à Florence, MonB fut envoyé à Augsbourg pour y être relié au goût du possesseur [3]. Que devenait Darm. ?

La numérotation des folios de Darm. et de ses quaternions suggère ici une nouvelle hypothèse. Oppermann les attribue toutes deux au copiste. Nous-même, nous retrouvons dans notre dossier la note que voici, *mais biffée* : « Le codex MonB est numéroté d'un bout à l'autre (ff. 1-393) par la main qui a numéroté les quaternions de Darm., et, semble-t-il, de la même encre et de la même plume. Les chiffres sont un peu plus gras pour les quaternions de Darm. Il semble que les deux manuscrits aient été reliés pour la première fois en même temps ». Nous ne connaissions pas alors l'opinion d'Oppermann, comme

s'épuiser que lorsqu'il s'agit d'un copiste qui achète au fur et à mesure de ses besoins.

1. O. HARTIG, *Die Gründung der Münchener Hofbibliothek durch Albrecht V und Johann Jakob Fugger*, dans les *Abhandl. Bayer. Akad. Wiss. phil.-hist. Klasse*, XXVIII, 3, 1917, pp. 240 sqq.

2. Cette date de 1553 est confirmée par l'étude de *Ambr. gr. 863*.

3. Il est possible, mais peu probable, que l'un de ces deux mss. ait été copié plus tôt, mais seulement nanti plus tard d'un destinataire.

le montre le silence de cette note relativement aux *folios* de Darm. ; cette numérotation primitive, dont on n'a que quelques restes, nous avait échappé. Nous n'avions pas non plus attribué la numérotation des quaternions de Darm. et celle des folios de MonB au copiste commun, mais bien au relieur commun de ces manuscrits. Et ici nous avions raison. Pourquoi cependant la note est-elle biffée, pourquoi avoir rejeté cette identification que paraissaient imposer des raisons d'ordre paléographique ? C'est qu'en examinant deux autres manuscrits de Fugger, *Mon. gr. 29* et *Mon. gr. 104* [1], nous y reconnûmes la même numérotation des folios et que notre rapprochement, pour MonB, nous paraissait dès lors sans intérêt. Mais s'il faut admettre, comme il paraît raisonnable, que la numérotation de Darm. est identique à celle des trois autres manuscrits reliés pour Fugger peu après avoir été copiés pour lui, il s'ensuivrait que Darm. également lui aurait appartenu. Il n'y a là rien que de très vraisemblable : de tout temps les collectionneurs ont recherché les doubles ; pour ce qui est de Plotin, les cardinaux Bessarion au XVe siècle et Rivoli au XVIe en sont d'excellents exemples. Nos deux manuscrits non seulement auraient été copiés par un même copiste et revisés par un même réviseur, mais numérotés en même temps par un même relieur pour leur premier possesseur, le baron Johann Jakob Fugger d'Augsbourg. Avec lui cesse cette commune histoire. Le banquier ne tarda pas à se dessaisir d'un de ses deux exemplaires des *Ennéades*, il en fit don sans doute à quelqu'un de ses amis des provinces rhénanes ou belges, soumises alors à la domination des Habsbourgs et avec lesquels il était en fréquentes relations d'affaires.

Histoire ultérieure des manuscrits de Fugger.

Copié pour lui à Florence et envoyé par lui d'Augsbourg vers les pays du Rhin ou de la Meuse, le premier des manuscrits de Fugger reçut peut-être là sa reliure actuelle. C'est de cette époque, semble-t-il, que date la numérotation des quaternions du manuscrit de Darmstadt [2]. C'est alors aussi sans doute qu'on

1. La première partie de *Mon. gr. 104* fut copiée à Venise par François Cladios en 1552. Toujours les mêmes dates qui reviennent et confirment nos conclusions.

2. On ne peut identifier cette numérotation, comme nous avions d'abord voulu le faire (voir p. 86), à celle des folios de MonB ni non plus, comme le fait Oppermann, l'attribuer, avec celle des folios de Darm. (et de MonB), au copiste lui-

colla un papier grossier sur le titre primitif et l'initiale de la *Vita* (f. 1) et qu'on y récrivit nég igemment titre et initiale.

Sur l'histoire ultérieure de Darm. nous n'avons plus guère de détails [1]. En 1600 il était la propriété d'un certain Arnold R... [2]. Puis pendant deux siècles on en perd toute trace. Oppermann [3] fait justement remarquer que pendant ce laps de temps il doit être resté dans ces régions situées au Nord de la France. En effet, au début du XIXe siècle Creuzer le vit à Cologne chez le célèbre collectionneur, le baron Hüpsch [4], dont la plupart des acquisitions proviennent des pays rhénans, de la Belgique, de la France du Nord [5]. C'est lui qui sur le folio de garde aurait gratté le nom de famille d'Arnold [6], nous privant ainsi d'un important point

même. D'après notre première description, on voit que même paléographiquement il y a une différence entre la numérotation des quaternions de Darm. et des folios de MonB, tandis qu'il n'y en a pas entre cette dernière et celle des folios de Darm., *Mon. gr. 104* et *Mon. gr. 29*. De plus il est remarquable que les quaternions de MonB et d'Ambr. II, écrits par le même copiste que Darm., ne sont pas numérotés. Vers le milieu du XVIe siècle cet usage paraît d'ailleurs disparaître.

Il est certain que la numérotation des folios de MonB (et donc vraisemblablement celle de Darm. qui paraît lui être identique) n'est pas du copiste : les folios 347-350 ajoutés par le réviseur sont numérotés et d'une autre main que celle du réviseur. Conçoit-on qu'après la révision on ait repassé les deux manuscrits à leur copiste seulement pour lui en faire numéroter les folios ? Enfin et surtout, cette numérotation se retrouve dans d'autres manuscrits de Fugger écrits par d'autres copistes mais vers la même époque et reliés en même temps. C'est donc au relieur commun de ces manuscrits qu'il paraît raisonnable d'attribuer cette numérotation des folios. Des identifications tentées par Oppermann, et, un moment, indépendamment de lui, par nous-même, il résulte seulement que l'écriture du copiste, celle du relieur attitré de Fugger, celle du second relieur, flamand ou rhénan, de Darm. sont à peu près de la même époque, constatation qui s'accorde parfaitement avec la reconstitution historique proposée.

1. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 217.

2. N'était la date 1600, on songerait volontiers à Arnold Arlenius, un Flamand de Bar-le-Duc, qui vers 1545 aida puissamment Diego Hurtado de Mendoza à réunir les mss. de sa riche collection. Après 1571 on perd toute trace d'Arlenius.

3. OPPERMANN, *ibid.*, p. 218.

4. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLII : « Fuit olim Coloniensis », *ibid.*, n. c : « In bibliotheca L. Bar. a Huebsch ubi inspexi ». Oppermann n'a pu retrouver la date de ce voyage de Creuzer à Cologne. Ce n'est pas 1809, dont il parle dans son autobiographie, car à ce moment le manuscrit était déjà transféré à Darmstadt (OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 218, n. 2).

5. Voir OPPERMANN, *ibid.*, p. 218, n. 3, et, cité par lui, AD. SCHMIDT, *Baron Hüpsch und sein Kabinet*, Darmstadt, 1906.

6. Voir SCHMIDT, *ibid.*, p. 65 (cité par OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 218, n. 4).

de repère. En 1806 Hüpsch léguait à la bibliothèque de Darmstadt, capitale du comté de Hesse, toutes ses collections et avec elles notre manuscrit [1]. Schleiermacher, le bibliothécaire, le confia à Creuzer qui en prit ainsi une connaissance directe mais qui se déchargea du soin de le collationner sur F. X. Werfer et G. L. Renner, tous deux ses anciens étudiants d'Heidelberg [2]. Leur collation est médiocre. Creuzer estimait ce manuscrit pour la clarté de ses caractères et « bien d'autres de ses qualités [3] ». En 1874 lorsque Müller se présenta à la Bibliothèque de Darmstadt pour l'étudier à nouveau, on y ignorait sa présence. Müller le fit ainsi « redécouvrir » [4] ; ayant aperçu et prouvé qu'il était copié sur A, il n'en fit pas de nouvelle collation. Darm. ne disparut pas pour autant des apparats critiques. Dans celui de Volkmann — si sobre, pour ne rien dire de plus, sur l'état de la tradition manuscrite — il est un des rares témoins que l'on trouve cité de loin en loin [5] ; on ne voit d'ailleurs pas ce qui justifie cette préférence [6]. Dans la dernière édition de Plotin aussi parmi les manuscrits inférieurs c'est certainement celui que l'on rencontre le plus souvent. Enfin en 1926, le futur éditeur des *Ennéades* lui consacrait tout un article dont les conclusions seraient inquiétantes, s'il n'était pas très facile de les rectifier [7].

Le frère jumeau du manuscrit de Darmstadt et qui, lui, est aujourd'hui à Munich avec toute la collection du baron Fugger, eut une histoire plus en harmonie avec sa très modeste valeur. Si Fugger pour sa bibliothèque avait porté son choix sur lui, c'est peut-être que, outre les *Ennéades* de Plotin, il contenait la *Vie des Philosophes* par Eunape, et que l'autre, Darm., ayant moins de corrections marginales, paraissait plus beau à offrir. Ni l'un ni l'autre n'a dû être beaucoup lu : on n'y trouve en tout cas ni corrections tardives, ni gloses érudites. Au XIXe siècle

1. SCHMIDT, *ibid.*, pp. 119 sqq. (cité par OPPERMANN, *ibid.*, n. 5).

2. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLII et note c.

3. CREUZER, *ibid.*, note d : « Est apographum distincte scriptum multisque nominibus commendabile ».

4. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 97.

5. Ainsi au t. II, pp. XXII, L, LII.

6. VOLKMANN, *Plotini Enneades*, 1883, t. I, p. VI, écrit : « ... nova praestantiorum codicum (Medicei AB, Marciani D, *Darmstadiensis*) in editionis usum instituta collatione ». On remarquera que C n'est pas cité !

7. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 380.

Creuzer fit collationner MonB, du moins en partie, par F. J. Göller [1] et Döderlein. Müller découvrit sa filiation exacte et sa proche parenté avec Darm. ; il n'alla pas jusqu'à dire qu'ils étaient du même copiste. Après Müller, on ne parla plus de MonB : il ne figure ni chez Volkmann, ni chez Bréhier. Cela vaut mieux ainsi. On peut souhaiter que le manuscrit de Darmstadt, dont la réputation imméritée nous a retenu trop longtemps, après avoir partagé, au début de son histoire, s'il faut en croire nos frêles arguments, le sort du manuscrit de Munich, aille désormais le rejoindre dans un juste oubli.

1. Creuzer, *Plotini opera*, t. I, p. xliii : « Codicem LXXXVI insignivimus *MonB*. Contulit *Goellerus* Enn. I lib. III et VI, *Doederlenius* Enn. V lib. VIII. » Les collations furent certainement plus longues : en particulier le traité IV, 7 fut collationné et assez bien, à en juger par l'apparat de Creuzer.

Olim *Colbertinus 987 ; Regius 2574*. Chartac. 285 × 210 mm. Fol. I-VI + 261 + VII-XV. Scripsit saec. XV Ioannes Argyropoulos. Porphyrii *Vita Plotini* (ff. 1-11v). Plotini *Enneades* completae (ff. 13-261r)[1].

Reliure. — Cuir maroquin brun. Dans de petits médaillons, oiseaux. Les folios I-II et XIV-XV sont en parchemin. Les folios I et XV sont collés à la reliure.

Composition des cahiers. — 25 cahiers. Les cahiers ⟨2⟩ (ff. 13-22), 8-24 (ff. 83-252) sont des quinions. Les cahiers ⟨1⟩ (ff. 1-12), ⟨3⟩-7 (ff. 23-82), 25 (ff. 253-261, VII, VIII et IX) sont des sénions. Les folios III-VI et X-XIII constituent deux groupes de deux feuillets chacun.

Numérotation des cahiers. — Située en bas et au milieu du premier folio, en chiffres arabes ; va de 1 à 25. N'est pas de la main du copiste. Celui-ci s'est contenté d'écrire, 3 ou 4 cm. en-dessous de la dernière ligne de chaque cahier, le premier mot du cahier suivant.

Filigranes. — 2e cahier (ff. 13-22) : *Fleur en forme de tulipe*, variante identique de Briquet 6651 (43,5 × 58r, Sienne, 1452-54[2], A. di Stato, Comiglio generale, no 231).

Tous les autres cahiers : *Lettre R* : assez proche de Briquet 8255.

Mise en page. — Le copiste Jean Argyropoulos ne signe pas le manus-

1. H. F. Müller, *Hermes*, 1879, p. 100, no 26 ; H. Omont, *Inventaire somm.*, t. II, 1888, p. 172 ; J. Cochez, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 42.

2. Briquet, *Les Filigranes*, t. II, p. 376, écrit ici : 1552-54. Il y a certainement une faute d'impression. Briquet range régulièrement les filigranes par ordre de date. Le numéro 6651 se trouve entre le numéro 6650 (auquel il ressemble beaucoup), noté de 1442 à 1448, et le numéro 6652, noté en 1465. Déjà ceci est frappant et montre qu'il faut lire 1452-54. Bien plus, Briquet écrit, p. 376 : « Au siècle suivant (c'est-à-dire au quinzième), le dessin devient plus élégant et les trois groupes 6640 à 6643, 6644 à 6652 (voilà notre groupe), 6653 à 6658, marquent les étapes successives ou peut-être les produits de battoirs différents. » En fait, les filigranes 6640-6658 sont tous antérieurs à l'année 1486. Les numéros 6663 et 6664, notés par exception en 1503 et en 1508, sont déjà d'un type très différent de 6651. Le numéro 6672, le seul filigrane de ce type qui soit vraiment tardif (il est noté de 1580 à 1589), n'a plus avec le numéro 6651 qu'une vague ressemblance.

crit, mais l'écriture ne laisse aucun doute sur son identité. Le manuscrit est fort soigné. Dans la marge supérieure de chaque recto se trouve, tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge, l'indication de l'ennéade et du traité, ainsi : ἐννεὰς · ς' · γ' · Chaque ennéade est précédée de sa table, même, au folio 104ᵛ, l'ennéade IV. Les traités sont nettement séparés par du blanc (une ou deux lignes), dans lequel se trouve le titre et parfois une petite arabesque ; ils portent, en marge, leur numéro d'ordre, dans l'ennéade. — Argyropoulos fait usage de la capitale, rubriquée ou non, au début de chaque traité, et aussi, à l'intérieur du texte, au début de nombreuses phrases.

Au folio 199ᵛ, Argyropoulos s'est amusé à commencer toutes les lignes par un τ, sans déranger l'alignement ; il a pourtant dû sacrifier les 15ᵉ, 16ᵉ et 30ᵉ lignes. Au folio 205ᵛ on note une fantaisie analogue, mais d'un effet plus heureux : toutes les trois lignes un beau τ scande le texte.

TEXTE.

Folio II : *plotinus*, et diverses notices récentes.

Folios IIᵛ-VIᵛ, 12, 12ᵛ, VII-XV : blancs.

Folio 1 : En haut : *Cod. Colb. 987* ; d'une autre main : *Regius 2574* ; et en-dessous de ce dernier chiffre : *3*. Après une bande ornée, *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου* (sic ; om. *βίου*) *καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ · Πλωτῖνος ὁ καθ' ἡμᾶς* ... Des. folio 11ᵛ, *αὐτὸ σημαίνει τὸ ἔργον* :+ + *τέλος* :+. Puis, neuf lignes plus bas : *τάδε ἔνεστι ἐν τῇ πρώτῃ ἐννεάδι*. Précédés de leur numéro d'ordre, mais sans *incipit*, suivent, en colonne verticale unique, les titres des traités de la première ennéade.

Les vers de *Vita*, 22 sont écrits, au folio 9, en deux colonnes. II, 5 ne présente pas de confusion (ff. 50ᵛ et 51). IV, 1 suit immédiatement III, 9 et est répété après IV, 2, aux folios 105ᵛ-106. Le morceau erratique de IV, 4, 31,28 - 34,2, qui s'insère dans A après IV, 4, 23, 32, est omis. — Au folio 128, vers la fin de la trentième ligne, normalement la dernière, s'achève IV, 4, 29, 56 *ταῦτα σκεπτέον*. Puis, sur deux lignes marginales supplémentaires, le copiste écrit, on ne sait si c'est à la manière d'un titre ou d'une scolie : *ἕως τούτου κτλ ... συνάπτεται τὸ ἑξῆς τῷ δευτέρῳ*. — A la première ligne du folio 128ᵛ, le *N* de *Νῦν δ' ἐπειδὴ* est rubriqué comme une initiale de traité. — IV, 5 et IV, 6 n'offrent aucune anomalie. — Au folio 261ᵛ, le texte se termine par paliers qui vont se rétrécissant puis s'élargissant de nouveau avec les mots *φυγὴ μόνου πρὸς μόνον* suivis de *τέλος τέλος* qu'encadrent deux petites rosaces.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Plusieurs *σημείωσαι*, quelques scolies, quelques variantes. Jamais de « numérotation intermittente », sauf, aux folios 3ᵛ-4ᵛ, pour les quinze disciples de Plotin, et, au folio 53, en marge du traité II, 7 : *α', β', γ'*. On ne trouve pas trace d'une autre main que celle de Jean Argyropoulos. Celle-ci est identique à celle du *Parisinus graecus 1908*, signé par ce célèbre copiste et daté de l'année 1441.

Jean Argyropoulos est un des hellénistes les plus célèbres de la Renaissance. Peu de noms reviennent plus souvent dans la monumentale *Bibliographie hellénique des XVᵉ et XVIᵉ siècles* d'Émile Legrand [1]. Il naît vers 1416, probablement à Constantinople [2]. Là il eut pour élèves deux autres célébrités, Michel Apostolios et Constantin Lascaris [3], que nous rencontrerons encore sur notre route [4]. Vers 1441, Argyropoulos est à Padoue, la grande université italienne : il y est attaché, en qualité de professeur de grec, et avec Andronic Calliste, à la personne de Pallas Strozzi. Il copie pour lui un manuscrit de Simplicius, le *Parisinus gr. 1908*. Strozzi, « chassé de Florence par les Médicis, s'était retiré à Padoue en 1434 » [5]. Le détail ne manque pas d'intérêt, car nous verrons Argyropoulos se faire le « client » des Médicis après avoir été celui de leur ennemi. François Filelfe écrira de lui : *Messer Giovanni gli leggeva opere di Aristotele in filosofia naturale, della quale egli aveva buonissima notizia* [6]. D'après Legrand, il serait retourné à Constantinople vers cette époque [7]. En 1453, à la veille de la chute de la capitale, il y résidait et dirigeait, avec son élève Apostolios, la minorité qui voulait, tout en restant grecque, faire alliance avec l'Occident pour repousser les envahisseurs ottomans. Après la « prise de sa patrie », pour parler comme Apostolios, il se réfugia en Italie. Il enseigna le grec à Florence et prit une part active à l'organisation de la bibliothèque nouvellement fondée par les Médicis. Parmi ses élèves il compta Ange Politien et Laurent de Médicis, encore tout jeune homme. Il fit pour Aristote ce que son collègue à l'Académie platonicienne fit pour Platon. Il traduisit en latin un grand nombre des œuvres du Stagirite. En 1471 il quitte Florence pour Rome. Une lettre de Constantin Lasca-

---

1. É. LEGRAND, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XVᵉ et XVIᵉ siècles*, 4 vol., Paris, 1885-1906, Leroux, Maisonneuve, Guilmoto. Pour les philologues, ce qui fait le prix de cet ouvrage, ce sont les admirables notices biographiques sur les principaux savants grecs de ce temps et les documents qui les illustrent.

2. On trouvera des portraits intéressants d'Argyropoulos reproduits par LEGRAND, *ibid.*, t. III, p. 155 et p. 166 a.

3. ID., *ibid.*, p. LIX, LXVII et LXXI.

4. Voir p. 186.

5. ID., *ibid.*, p. LI.

6. Cité par LEGRAND, *ibid.*, p. LI.

7. ID., *ibid.*, p. LXXI et note 4.

ris à son ami le poète Jean Pardo nous apprend qu'Argyropoulos y faisait toujours, semble-t-il, le métier de copiste : « Je passe sous silence, écrit-il, mon savant maître Jean Argyropoulos, pauvre en pleine Rome et vendant ses livres pour se procurer le pain quotidien ». Cette lettre est postérieure à 1476 [1]. Bessarion, le généreux protecteur des Grecs expatriés, était mort en 1472. Argyropoulos lui survécut d'une quinzaine d'années ; on date sa mort des environs de l'an 1486.

L'archétype de I est le manuscrit A de Florence. Il est donc probable qu'Argyropoulos exécuta I avant son départ de cette ville en 1471. L'étude des filigranes ne permet aucune autre précision. D'autre part, nous le verrons, Jean Argyropoulos se servit de A après que Ficin l'eût déjà annoté, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance après 1454. Impossible par contre de savoir si I est antérieur ou postérieur aux deux copies de A exécutées par Scoutariotès aux environs de 1460, MarcB et F.

Le manuscrit est soigné, soit qu'Argyropoulos ait eu l'intention de le vendre à l'un de ses riches élèves florentins, soit au contraire qu'il l'ait retenu pour son usage personnel. Outre quelques scolies qu'il emprunte à A et quelques autres qui sont de son cru, il écrit en marge une trentaine de leçons précédées ou non de *γράφεται*. Presque toutes reproduisent des variantes marginales ou interlinéaires du copiste ou du premier réviseur de A, ainsi :

II, 2, 1, 4 *συνεχὴς* A I39 *ει* A¹ˢ *συνέχει* Imᵍ.
1, 13 *τοπικῶς* A I39 *γρ. ζωτικῶς* Amᵍ. Imᵍ.
II, 3, 2, 3 *παραδεχόμενα* A I40ᵛ *παρεχόμενα* A¹ᵐᵍ. *ἄλλως παρεχόμενα* Imᵍ.
II, 4, 5, 15 *ὡρισμένον αὐτῇ* A I41 *ὁρίζον* A¹ᵐᵍ. *at* (= *aliter*) *ὁρίζον αὐτῇ* Imᵍ.

On le voit, tantôt Argyropoulos note simplement la leçon, tantôt il la fait précéder d'un *γράφεται*, d'un *ἄλλως*, d'un *aliter*.

Au contraire de Scoutariotès, il intervertit rarement les leçons de son modèle ; il le fait en :

IV, 3, 8, 30 *ποιοῦντα* I109 Amᵍ. *ποιοῦν τι* A Imᵍ.ʸᵖ.

De loin en loin Argyropoulos corrige ainsi en marge de pures fautes de transcription :

Vita, 17, 2 *ἀμελίου λεγόντος* I6ᵛ *γρ. ἀγγέλοντος* Imᵍ.
II, 3, 5, 39 *ἀνειμένου* I43 *ἀνημμένου* Imᵍ.
10, 10 *λαμβάνοντος* I42ᵛ *λαβόντος* Imᵍ.

Argyropoulos fait attention à ce qu'il écrit. Mieux que Scoutariotès, il a pu rectifier toutes les confusions de A, ainsi il n'écrit pas deux fois, comme lui, le morceau IV, 4, 31, 28 sqq. L'usage qu'il fait de la majuscule au début de nombreuses phrases prouve son attention et illustre le passage des habitudes médiévales aux procédés modernes d'impression. Dans aucun autre manuscrit de Plotin on ne relève cet emploi « moderne » de la majuscule. Une conjecture d'Argyropoulos montre qu'il cherche à comprendre ce qu'il lit : au folio 18, en I, 2, 4, 27, il écrit bien *ταῖς ἐπιστήμαις* avec tous les autres copistes, mais en marge il note *γρ. αἱ ἐπιστῆμαι*, dont on ne trouve trace nulle part ailleurs : Argyropoulos anticipait ainsi la conjecture de Kirchhoff qui s'est imposée jusqu'à nos jours.

Quelle est l'attitude d'Argyropoulos par rapport aux premières conjectures de Ficin en A³ ? Il en accepte au moins quelques-unes, mais seulement celles qui lui paraissent indispensables, ainsi :

IV, 7, 1, 23 *ἄνθρωπος εἴπερ τοῦτο κατὰ τὸ εἶδος* A *εἴη ἂν ἢ ὅπερ εἶδος πρὸς ὕλην τοῦτο οὗτος πρὸς σῶμα* A³ᵐᵍ. *ἄνθρωπος εἴη ἂν εἰ* (ce mot est écrit dans un grattage, Argyropoulos améliore la restitution conjecturale de Ficin) *ὅπερ εἶδος πρὸς ὕλην τοῦτο κατὰ τὸ εἶδος* I140ᵛ
IV, 7, 6, 22 *ταύτης* A I142ᵛ *τούτων* A³ˢ Iγρ.ᵐᵍ. 142ᵛ
IV, 8, 3, 24 *τὴν οἰκείαν ἔσχεν ὑπόστασιν* non habent ceteri, habet A³ᵐᵍ., F, Fam., I146ᵛ [1]
IV, 9, 4, 12 *ὅλον* A *τῷ ὅλῳ* A³ᵐᵍ. F⁴ᵐᵍ. I149ᵛ

Bien que ce soit peu vraisemblable, les leçons de A³ pourraient être parvenues en I par un manuscrit intermédiaire. Il y a cependant une preuve directe que I est copié sur A. Au folio 30 de A, après I, 8, 13, 14, une « troisième main », que nous désignons par A⁵, a tracé un trait extrêmement fin. Or, en I, c'est en I, 8, 13, 14 qu'Argyropoulos, au bas du folio 34ᵛ, finit son troisième cahier et commence le quatrième. Il a interrompu là le

1. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 378, attribue explicitement, lui aussi, cette restitution à A³ (Ficin). Puisque F et I ont tous deux ce texte, il s'ensuit, contrairement à ce que pense Schwyzer, qu'ils sont copiés sur A après que Ficin y eut mis la main. Nous ne savons pas si MarcB tient compte de cette restitution.

travail et a marqué dans le modèle l'endroit où il devait le reprendre. Argyropoulos c'est A[5].

Soit en écrivant le texte, soit en le relisant, Argyropoulos, par de très courtes gloses, en marque parfois les principales subdivisions. Ces sortes de *capitula* sont fort intelligemment repérés. Voici quelques spécimens. Au folio 19ᵛ, d'un mot il marque les trois premières divisions du traité I, 3 : *μουσικός, ἐρωτικός, φιλόσοφος*. Ficin ne divisera pas autrement le texte. Au traité III, 1, qui commence au folio 63ᵛ, en marge de 2, 9 ; 2, 17 ; 2, 26 et 2, 30, il écrira respectivement *πρώτη δόξα, δευτέρα, τρίτη, τετάρτη* et reprendra cette division en face de 3, 1 ; 4, 1 ; 5, 1 ; 7, 1 et 8, 1 par *κατὰ τῆς αης, κατὰ τῆς βας, κατὰ τῆς γης, κατὰ τῆς δης*, enfin par *οἰκεία δόξα* ; on le voit, ici encore, ses points de repère coïncident avec ceux de Ficin. Dans A, en marge de III, 7, 8, 1 ; 8, 20 et 8, 23, Argyropoulos lisait *α', β', γ'* : il glosa chacun de ces chiffres en *ὅτι οὐ κίνησις* (f. 94), *ὅτι οὐ σφαῖρα* (f. 94ᵛ), *τί κινήσεως* (f. 94ᵛ). Ailleurs il résume l'argument ou le signale par un *σῃ'* :

III, 6, 7, 1, folio 85ᵛ *σῃ' περὶ ὕλης*
III, 7, 13, 13, folio 97ᵛ *σῃ'*
IV, 4, 22, 4, folio 124ᵛ *σῃ' περὶ τῆς γῆς*
VI, 2, 9, 8, folio 195ᵛ *ὅτι οὐ γένος τὸ ἕν*
13, 1, folio 197 *ὅτι τὸ ποσὸν οὐ γένος*

Dans ces deux dernières notes on reconnaît l'érudit traducteur d'Aristote.

Olim *316*. Chartac. 310 × 210 mm. Fol. 358. Saec. XIV ineuntis. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-10ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 10ᵛ-11). PLOTINI I, 1 (ff. 11-14); I, 2 (ff. 14-16ᵛ); I, 3, usque ad cap. 1, lin. 34 *ἀφ' ὧν εἰς πίστιν* (f. 16ᵛ). ARISTOTELIS *De cælo* libri IV, cum scholiis (ff. 25-110); *De generatione et corruptione* libri II (ff. 110ᵛ-182). *Euripidis uita* (ff. 199-199ᵛ). EURIPIDIS *Hecuba* (ff. 200-226ᵛ), *Orestes* (ff. 227-250ᵛ), *Phœnissae* (ff. 251-282ᵛ), omnia cum scholiis. HESIODI *Opera et dies* cum scholiis (ff. 285-316). THEOCRITI *Idyllia*, partim cum scholiis (ff. 317-358ᵛ)[1].

RELIURE. — Cartonnée, dos cuir, sur lequel on lit : *Porphyrii. Plotini. Aristot. Eurip. Hesiod. et. Theocr. opera. quaed. mss. gr. XIV. saec.* Folios de garde récents (I-II et III-IV) dont le premier et le dernier sont collés à la reliure ; le filigrane représente une grappe de raisin (huit grains) placée en dessous d'initiales et au-dessus d'une couronne ; le type n'est pas signalé dans Briquet.

Folios blancs : 18-24ᵛ, 183-198ᵛ, 283-284ᵛ.

FILIGRANES.

I. 1ᵉʳ et 2ᵉ cahiers (ff. 1-16, PLOTIN) : *Feuille de trèfle*, variante similaire de Briquet 6214 (31 × 46ʳ, Gênes, 1316 ; var. simil. : Gênes, 1320-21).

II. 3ᵉ cahier (ff. 17-24 ; le f. 18 est coupé) : *Coutelas*, var. simil. de Br. 5106 (30 × 44ʳ, Venise, 1320 ; var. ident. : Torcello, 1320 ; Bologne, 1320).

III. Le folio 24 représente une *Lettre R*, qui appartient nettement au groupe 8914-8916, dont 8914 est noté à Bologne en 1322-23, 8915 en 1323, toujours à Bologne, et 8916 (le plus proche de notre filigrane) à Bologne en 1323, à Bénévent en 1324 (= var. simil.), à Venise en 1323, à Torcello en 1326, au Tyrol en 1317-20.

IV. Folios 25-184 et ailleurs : *Lettre G* se rapprochant de Briquet 8186 (31 × 47, Gênes, 1328) et de 8191 (Gênes, 1328).

A partir du folio 185 (début du cahier *κε'*) jusqu'à la fin du manuscrit la *Lettre G* alterne avec la *Lettre R* et le *Coutelas* décrits plus haut.

V. Au folio 312 apparaît un *Nœud*, variante identique de Briquet 11982

1. MONTFAUCON, *Bibliotheca Coisliniana, olim Segueriana*, Paris, 1715, pp. 225-226 ; H. OMONT, *Inv. somm. mss. gr. Bibl. Nat.*, Paris, 1886, pp. 147-148 ; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 363-366 ; *États*, p. 33 et pp. 339-345.

(32 × 48, Pignerol, 1316/18 ; var. simil. : Reggio-d'Émilie, 1317 ; Udine, 1317 ; Draguignan, 1319 ; Artois, 1319 ; Bologne, 1320 ; Torcello, 1320 ; Provence, 1322-23). Ce filigrane est presque le seul qui apparaît dans les derniers cahiers.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Singularité. *Tous* les cahiers de ce *miscellaneus* sont numérotés de la même main en haut à droite du premier folio et souvent aussi en bas à droite du dernier folio verso. Le 1er cahier devait être numéroté α′, le deuxième (ff. 9-16) est marqué β′, le troisième (ff. ⟨17⟩–24) devait être numéroté γ′ ou δ′, le quatrième (premier du copiste d'Aristote) (ff. 25–32) est numéroté ε′, le cinquième (β′, d'Aristote) (ff. 33-41) est marqué ς′, et ainsi de suite. A moins de supposer une erreur de numérotation, dès les premiers cahiers, ce qui est invraisemblable, il faut admettre qu'entre le deuxième et le quatrième cahiers actuels il y avait autrefois *deux* cahiers. Effectivement entre le folio 16 et le folio marqué 17-18 on voit des traces d'un folio intermédiaire qui devait appartenir au dernier folio de l'ancien cahier γ′.

COPISTES. — Presque chacun des ouvrages dont se compose ce *miscellaneus* est écrit par un copiste différent. Le dernier copiste (ff. 317 sqq.), Jean, écrit au-dessus de chaque page + θ. κε̅ βοήθει μοι, et au-dessus de la première (f. 317), deux fois : θ κε̅ βοήθει μοι τῷ σῷ δούλῳ ῑω̅. Ce pieux moine savait un peu de dessin : au folio 351v, il esquisse, à la plume, dans la grande marge restée vide et destinée à recevoir les scolies, une figure du Christ et de la Vierge.

TEXTE ET MISE EN PAGE.

Folio 1 (mutilé, usé) ⳩ *Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου βίου καὶ ⟨τῆς τάξεως τῶν βι⟩βλίων αὐτοῦ*, puis une bande ornée, puis *Πλωτῖνος ὁ καθ' ἡμᾶς κ. τ. λ.* Surface écrite : 220 × 150 mm., 36 lignes à la page. Les vers de *Vita*, 22 (ff. 8v-9) ne sont pas écrits en colonne. Des. f.10v *τὸ ἔργον· Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*, puis, à la ligne, *τάδε ἔνεστι Πλωτίνου φιλοσόφου 'Εννεάδες· ἐννεάδος πρώτης* ; suivent les titres, sans *incipit*, accompagnés de leur numéro d'ordre (α′–νδ′). Après le dernier titre, *νδ′ Περὶ τἀγαθοῦ ἢ τοῦ ἑνός*, un espace blanc (comme précédemment entre les ennéades) et *τάδε ἔνεστιν ἐννεάδος πρώτης Πλωτίνου φιλοσόφου* : ⸗ suit la table I, puis, après un blanc, *Πλωτίνου ἐννεάδος πρώτης · Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνος : α′ ⟨ἡ⟩δοναὶ καὶ λῦπαι, κ. τ. λ.* A la fin de chaque traité, en marge, le numéro d'ordre est répété.

Montfaucon date tout le manuscrit du XIVe siècle ; Omont, ne se basant que sur l'écriture, le date du XIVe ou du XVe siècle. L'étude des filigranes, caractéristiques, bien identifiés et nombreux, confirme et précise l'estimation de Montfaucon : tout le manus-

crit est du premier quart du XIVe siècle. La concordance des dates relevées pour les cinq filigranes est saisissante ; tous ces papiers, même le dernier, recouvert d'une écriture à première vue postérieure aux précédentes, sont notés plusieurs fois entre 1315 et 1326 et seulement entre ces deux dates.

Non moins frappant est le fait que plusieurs de ces papiers proviennent de la même région. Il est peu probable, vu sa date et ses caractères, que le manuscrit ait été exécuté ailleurs qu'en Orient. Ne sont-ce pas les marchands génois, alors à leur apogée, qui ont fourni ces matériaux à l'écritoire d'où est sorti le *miscellaneus* ?

Car il s'agit bien, semble-t-il, d'un écritoire. Il y a là plusieurs copistes travaillant sur différents papiers à un même manuscrit, dont les parties ont le même format et presque le même style. Cela suggère un travail d'atelier, d'atelier monastique vraisemblablement.

Quelques-uns de ces moines-copistes, dont celui qui copia les *Ennéades*, n'ont pas eu le temps d'achever la partie qui leur fut assignée. On a vu comment, lorsque les divers opuscules furent réunis en un seul manuscrit, celui-ci comptait un cahier de plus qu'aujourd'hui et que ce cahier suivait immédiatement le traité I, 3 de Plotin, resté apparemment inachevé. On sait combien les scribes sont adroits à calculer le nombre de folios qu'il leur faut pour copier un texte donné. On constate que si le copiste a s'était réservé quatre quaternions pour son travail, c'est probablement qu'il ne comptait transcrire que la première ennéade de Plotin. En effet, les deux quaternions écrits (ff. 1-16v) couvrent 56 pages de l'édition Volkmann, et dans cette édition l'ennéade I occupe exactement 113 pages. Les deux derniers quaternions, ⟨γ′⟩ aujourd'hui perdu et qui était peut-être écrit et δ′ laissé en blanc, auraient contenu le texte des 57 dernières pages de l'ennéade I. Pas plus que son pieux confrère Jean, le copiste a n'a eu le temps d'exécuter son dessein. Pourquoi ? Nous ne le saurons jamais.

Un moine fut chargé de mettre en ordre ce qui avait déjà été fait ; il numérota tous ces cahiers de ses confrères, en laissant à leur place les pages blanches peut-être pour permettre plus tard de compléter ce qui manquait.

Au milieu du XVIIe siècle, le manuscrit fut acquis par le chancelier Séguier († 1672) dont il enrichit les superbes collections.

Celles-ci passèrent définitivement en grande partie à son petit-fils Henri Coislin (évêque de Metz) qui les déposa en 1720 à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. En 1795 elles entrèrent à la Bibliothèque Nationale.

La présentation de Coisl. est identique à celle de A, sauf que les vers de *Vita*, 22 ne sont pas écrits en deux colonnes. Dès l'abord s'avère l'étroite parenté des deux manuscrits, sans qu'il soit facile d'en déterminer l'exacte nature.

Schwyzer, qui a noté les fautes communes à Coisl. et à *Ambr. gr. 667* pour le traité I, 1, affirme que tous deux dérivent [1] de A et que cette dépendance est antérieure [2] à la révision de A par A¹.

I, 1, 6, 2 *εἶναι καὶ* A Coisl. *Ambr. gr. 667* : *εἶναι* /// A^pc^(uel A¹) *εἶναι* Q
6, 5 *τῶν συναμφοτέρων* A^ac Coisl. *Ambr. gr. 667* : *τῶ/ συναμφοτέρω/* A^pc (uel A¹) *τῶ συναμφοτέρων* E
7, 2 *αὐτὴν* : *αὐτῆς* A Coisl. *Ambr. gr. 667*
9, 2 *ποιεῖ* : *καὶ ποιεῖ* A Coisl. *Ambr. gr. 667*

La parenté est manifeste, mais ces leçons pourraient également bien s'expliquer si Coisl. a le même archétype [3] que A. Étudions un autre groupe de variantes :

Vita, 1, 16 *γράφοντος* AE Coisl. R *τα* A¹ˢ Coisl.ˢ *α* Rˢ
2, 1 *κωλικῇ* A Coisl. R *γρ. κοιλιακῇ* A¹ᵐᵍ. Eᵐᵍ. Coisl.ᵐᵍ. *κολικῇ* E
2, 21 *Μητούρνων* E BRJ CMUS
Μιντούρνων A(*ιν* in ras.) *γρ.μητούρνων* A¹ᵐᵍ. Coisl.ᵐᵍ.
3, 31 *Γαληίνου* A *Γαλλιήνου* E
Γαλιήνου cett. Coisl. (le *ι* sali, écrit peut-être sur un *η*)
3, 44 *πάντα τὰ Νουμηνίου ἃ καὶ σχέδον* om. A Coisl. add. A¹ᵐᵍ. Coisl.ᵐᵍ.

D'après ces variantes, notamment d'après la première et la dernière, il est difficile d'admettre que Coisl. fut copié sur A avant que A eût été corrigé par A¹. D'autre part, s'il n'est pas exclu que A et Coisl. reproduisent ici exactement leur modèle commun, il paraît plus simple de supposer que Coisl. est une

1. Le fait que ni Coisl. ni *Ambr. gr. 667* « n'ont de meilleures leçons que A » ne prouve en aucune façon qu'ils dérivent de A.
2. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 363, 365, 366.
3. Avec Schwyzer, *ibid.*, p. 366, nous admettrions volontiers que *Ambr. gr. 667* est une copie de Coisl.

copie de A : l'hésitation du copiste à *Γαλιήνου* en est un indice de plus. On remarquera que E ne saurait être le modèle de Coisl.

Dans la *Vita*, Coisl. reproduit plusieurs des gloses et scolies de A. Ici encore l'hypothèse d'un archétype commun n'est pas exclue ; ainsi en *Vita*, 13, 1, là où E écrit *τὰς*, A écrit *τὴν* et Coisl. omet l'article ; ne serait-ce pas que le modèle était difficile à lire ? Un examen attentif de ces gloses de A, écrites tantôt par le copiste A lui-même, tantôt par le réviseur A¹, et reproduites indistinctement [1] par Coisl., contribue à rejeter l'hypothèse de l'antériorité de Coisl. par rapport à A [1]. Au contraire, si A est l'archétype de Coisl., l'âge même de ce manuscrit — il date du début du XIVᵉ siècle — montrerait que A¹ est un réviseur contemporain du copiste. Notre opinion personnelle, on le sait, est que A¹ est le copiste lui-même revisant son manuscrit.

1. *États*, pp. 339-343.

Olim *A 159 sup.*; *O 114*. Chartac. 287 × 204 mm. Fol. I-V + 186 + VII-XIV. Saec. XV. DIONYSII HALICARNASS. *Antiquitat. Rom.* libri I-V (ff. 1-150) et libri XI[i] aliqua capitula (ff. 153-169ᵛ et 171ᵛ-176). PORPHYRII *Vita Plotini* integra (ff. 177-184). *Tabula generalis Enneadum* (ff. 184-184ᵛ). Iterum PORPHYRII *Vita Plotini*, 1,1-4,64 *μεριστῆς οὐσίας μέση εἶναι λέγεται* (ff. 185-186ᵛ) [1].

RELIURE. — Cuir sans ornementation. Folios de garde ajoutés : ff. add. I-IV (dont f. I est collé au plat antérieur) et V-VI (dont VI est collé au plat postérieur).

CAHIERS. — 23 quaternions (ff. 1-184) numérotés de *α'* à *κγ'* en bas et à droite du premier folio. Le copiste a numéroté lui-même ses cahiers de *α'* à *ιθ'* (ff. 1-152) ; c'est une autre main (peut-être celle du relieur, non celle de c) qui numérote, à la même place, les quat. *κ'*, *κα'*, *κγ'* (ff. 177-184), puis *κδ'*, mais au f. VIII, le quatrième du cahier. Auparavant le copiste b avait numéroté le quat. *κγ'* en bas et au milieu du premier et du dernier folio, *α^ον*. Après ce quaternion, qui devint le 23ᵉ, suit *κδ'* (ff. 185-186 + VII-XII), puis un feuillet séparé formé par les ff. XIII et XIV.

FILIGRANES.

I. *Grands ciseaux*, variante similaire de Briquet 3668 (Rome, 1454-60 ; Naples, 1459 ; Salzbourg, 1462 ; Pérouse, 1458). Le quat. *κγ'*, contenant la *Vita Plotini*, est uniquement formé de feuillets portant ce filigrane. Dans l'ensemble du manuscrit, il y en a deux variantes.

II. *T inscrit dans un cercle*, variante identique de Briquet 9127 (29 × 42ʳ, Naples, 1444 ; var. ident. : Rome, 1447-52 ; Ofen, 1490 ; voy. Zonghi (XCIII), Fàbriano, 1447), identique à *Marc. gr. 241*, cahier *κδ'*, ff. 224-333.

III. Quat. *κδ'*, feuillet ⟨1⟩-8 (f. XII), feuillets séparés I-II et XIII-XIV : *Main aux doigts serrés, le pouce seul écarté, portant un fleuron au bout d'une tige* ; un peu plus grand que Br. 11156 (29,5 × 40,5ʳ, Genève, 1478 ; Naples, 1485).

LECTEURS ET POSSESSEURS.

Folio I : *Dionysi Alicarnasei opera*, et trois dessins grossiers représentant des têtes d'oiseau.

1. MARTINI ET BASSI, *Cat. Codd. gr. bibl. ambrosianae*, pp. 65-66.

Folio II : *Bernardinus Scoria*.
Folio IIᵛ : dessin grossier représentant une tête d'homme ?
Folio III : notice récente.
Folio Vᵛ : miniature représentant Denys d'Halicarnasse.
Folio IX : Armes cardinalices.
Folio Xᵛ : *Amantissimo*.
Folio XIIIᵛ : d'une écriture grasse et calligraphiée : *Bernardino Scorsia* | *considerando* (mot biffé) | *conderando fra me stesso quanto sia utille la buona fama* | *accompagnata con la virtu me parso oggi di scrivire questa* | *mostra di lettera cancelarescha imparatta da me aurelio* | *socho cita* (biffé) *citadino di crema rendo infinitte gracia*.
Folio XIVᵛ : † *Laus* (?) *maria* (*sic*) *amen*.

COPISTES. — Trois copistes ont écrit le manuscrit, et l'un d'eux, le troisième, a écrit deux parties différentes [1] :
Copiste a : ff. 1-150ᵛ. DIONYSII HAL., I-V, nonnulla XI.
Copiste b : ff. 177-184ᵛ. PORPHYRII *Plotini Vita*, integra.
Copiste c : ff. 153-176ᵛ. DIONYSII HAL., nonnulla.
ff. 185-186ᵛ. PORPHYRII *Plotini Vita*, nonnulla.

Les folios 151-152ᵛ, 170, 170ᵛ, 171 sont vides ; les folios 150ᵛ, 169ᵛ, 176, 186ᵛ le sont partiellement.

TEXTE ET MISE EN PAGE.

Copiste b. Folio 177 : *Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ* (rubriqué), des. f. 184 *σημαίνει τὸ ἔργον*. Puis, à la ligne, à gauche, *Πλωτίνου πρώτης ἐννεάδος ταῦτα*, en dessous, sans numéro d'ordre ni *incipit*, les titres d'Enn. I. A droite : *τῆς δευτέρας* et, de même, en dessous, les titres d'Enn. II. En dessous de II, 9 *Πρὸς τοὺς γνωστικούς*, on lit *τρίτη ἐννεάς*. Au folio 184ᵛ, il y a 3 colonnes : Le *pinax generalis* finit au milieu de la deuxième. Puis le copiste écrit le *pinax* I, *ἡ πρώτη ἐννεὰς ταῦτα περιέχει*. Les vers de *Vita*, 22 sont écrits en deux colonnes (ff. 182-182ᵛ). Surface écrite : 210 × 130 mm., 33 lignes à la page. Caractères minuscules et serrés (le f. 177 se termine à *Vita*, 3,3 *καίπερ εἰς γραμματο-*).

Copiste c. Folio 185 : Après une bande ornée (même dessin. *Scor. Σ. I, 19*, f. 166), titre d'*Enn.*, I, 1 : *Πορφυρίου περὶ τοῦ βίου τοῦ Πλωτίνου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*, des. f. 186ᵛ *Vita*, 4, 64 *μεριστῆς οὐσίας μέση εἶναι λέγεται*. Surface écrite : 195 × 100 mm., 36 lignes à la page. Le copiste c (qui écrit également les ff. 153-176), après *Vita*, 1, 17 *συνδιορθοῦντος*, change de plume et d'encre (f. 185, l. 11).

Ce *miscellaneus* ne contient aucun fragment des œuvres de Plotin. En revanche il a deux fois, au moins partiellement, la *Vita Plotini* et rentre, par là, dans la tradition médiévale du

1. Cette particularité a échappé à Martini et Bassi qui écrivent simplement : « Scripserunt tres librarii : *a* ff. 1-176 ; *b* ff. 177-184 ; *c* ff. 185-186 ».

corpus des *Ennéades*. Ces deux textes sont dus à deux copistes différents, b et c. Le modèle dont b s'est servi paraît s'apparenter soit à A soit à R, du moins à en juger par l'ensemble des premières variantes, fort caractéristiques.

Vita, 1, 16 γράφοντος AE Coisl. R *Ambr. gr.* 55 b τα A[1s] Coisl.[s] a R[s] *Ambr. gr.* 55 b[s].
2, 1 κωλικῇ A Coisl. R κολικῇ E *Ambr. gr.* 55 b.
2, 26 ἐν ὑμῖν AE R *Ambr. gr.* 55 b (ὑ in ras.) : ἐν ἡμῖν BJ CMUS
3, 4 μαζοὺς AE BR *Ambr. gr.* 55 b σθ A[1s] E[s] *Ambr. gr.* 55 b[s]

Quelques particularités de b :

Vita, 2, 13 ὡς καὶ τῆς /// φωνῆς *Ambr. gr.* 55 b
2, 33 Καστρίκιος cett. *Ambr. gr.* 55 b (κι est sale)
2, 35 τοῦ β ἔτους *Ambr. gr.* 55 b
3, 12 πεπείρατο cett. πεπείραται *Ambr. gr.* 55 b

Quelques particularités de c :

Vita, 1, 15 ἔπειτα cett. ἔπειτα δὲ *Ambr. gr.* 55 c
2, 26 ἀνάγειν om. sed postea add. mg. inf. *Ambr. gr.* 55 c

Nos collations sont trop courtes pour décider si b et c ont utilisé ou non le même modèle. Nous pencherions plutôt vers une réponse négative.

PARISINUS GRAECUS 1644

Olim *Colbertinus 4239 ; Regius 2535*. Chartac. 265 × 200 mm. Saec. XV uariis manibus scriptum. Fol. I-III + 59 + IV-V. XENOPHONTIS *De Lacedaemoniorum republica*, inc. f. 1 ἀλλ' ἐγὼ ἐννοήσας ποτε ... des. f. 13[v] προτετιμήκασιν. EIUSDEM *De republica Atheniensium*, inc. f. 15 περὶ δὲ τῆς 'Αθηναίων πολιτείας ... des. f. 19[v] ἄμεινον εἴη τῇ πόλει. Vacua sunt reliquum folii 19[v] et ff. 20-33[v]. PLOTINI *Enneadis primae* libri tres [2], scilicet I, 2 (ff. 24-25[v]), I, 3 (ff. 25[v]-26[v]) et I, 4 usque ad cap. 6, lin. 23 μᾶλλον γὰρ (f. 26[v], lin. 1 – 27[v], lin. ult.). HERMOGENIS *De formis oratoriis* libri duo, inc. f. 28 -μόσιοι λόγοι τοῦ ῥήτορος καὶ οἱ ἰδιωτικοὶ ... des. f. 33[v] τὸ πρᾶγμά φημι · Τέλος 'Ερμογένους τῶν ἰδεῶν. Post duo scolia quorum primum incipit ⟨ἰ⟩στέον ὅτι τοῦτό ἐστι ἐπὶ τῆς ἐννοίας ἡ μέθοδος et desinit διὰ τὸ βλαπτικὸν ἑκατέρων, alterum uero incipit ἄλλως πᾶσα λέξις εὕρηται διὰ δήλωσίν τινος πράγματος et desinit τῆς εἰρωνείας, χρηστὸν ὀνομάσαι, sequitur HERMOGENIS *De eloquentia* liber, inc. f. 33[v] 'Ερμογένους Περὶ μεθόδου δεινότητος. Πᾶν μέρος λόγου ... des. f. 37[v] ὥσπερ ἐν συμβουλευτικῇ μὲν ἰδέα ἐποίησε Δημοσθένης · ἔν τε τοῖς ὀλυνθιακοῖς. ⟨GALENI *Ars medica*⟩ inc. f. 38 τρεῖς εἰσιν ... des. ὑπὲρ ἁπάντων (haec duo uerba punctis notata sunt) καθ' ἓν ἴσως ἢ δύο βιβλία τὴν ἐπιγραφὴν ἔξοντα [1].

RELIURE. — Cartonnée. Les folios I-III et V, ainsi que ⟨IV bis⟩ (arraché) datent de la reliure. I et V sont collés à la reliure, IV fait partie du manuscrit de Galien.

POSSESSEURS.

Folio II et III[v], diverses notices récentes.
Folio 1, en haut, *Cod. Colb. 1239* (le *1* fut changé plus tard en *4*) ; *Regius 2535* et, en-dessous, *33*. Ces deux cotes sont écrites dans un grattage de 13 cm. de long. A droite, d'une main plus ancienne : *Xenophontis*

1. *Catal. Codd. mss. Bibl. Reg.*, t. II, p. 223 ; OMONT, *Inv. somm.*, t. II, 1886, p. 115 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 55 ; *Etats*, p. 33.
2. OMONT, *op. cit.*, écrit « Plotini enneadum libri IV ». Il ne s'est pas aperçu que le premier traité, I, 1, manquait.

Rhetoris Lacedemoniorum republica. En bas et au milieu, *247* et au folio 38 à la même place et de la même main : *92*. Cette main ancienne a écrit, en haut du folio 24 : *Plotini* ; en haut du folio 28 : *Hermogenis*. En bas du folio 24, et en grands caractères, d'un centimètre de haut, on lit : *Van Pruiffe*.

COPISTES ET FILIGRANES.

Le manuscrit se compose de quatre parties écrites par quatre copistes différents, du xve siècle, sauf c qui est du xive.

Copiste a (ff. 1–23, XÉNOPHON) : trois quaternions, dont le second n'a que sept folios (ff. 9–15) numérotés par le copiste en bas et à droite du premier folio de ⟨1⟩ à 3. Filigrane : *Fleur à cinq pétales*, var. simil. de Briquet 6393 (29,5 × 41, Milan, 1422 ; var. simil. : Munich, 1448) ou 6394 (40 × 57ʳ, Bamberg ? 1446). Surface écrite : 205 × 115 mm. ; 26 lignes à la page. Écriture large et forte.

Copiste b (ff. 24–27, PLOTIN) : deux feuillets. Filigrane : *Ciseaux*, analogue à Br. 3685 (40,5 × 57ʳ, Florence, 1459/60 ; var. simil. : Naples, 1457 ; Lucques, 1465. Voy. Sotheby : Rome, 1472 ; Venise, 1472 ; Rome, vers 1470 ; Ongania : Venise, 1469). Surface écrite : 220 × 160 mm. ; 34 lignes à la page.

Copiste c (ff. 28–37, HERMOGÈNE) : un quinion. Filigrane : *Couronne*, du type Br. 4594–4599 (notés de 1312 à 1373), analogue à Br. 4597 (30 × 44ʳ, Bologne, 1342). Le feuillet ⟨1⟩–10 (f. 37) de ce quinion présente comme filigrane *Deux cercles*, type analogue à Br. 3206 (29 × 40, Valdoule, 1342 ; var. simil., sur fine vergeure alternée : Padoue, 1355 ; Tyrol, 1358 ; Halberstadt, xive s. ; var. simil., sur pap. de 42 × 58ʳ : Augsbourg, vers 1350 ; Udine, 1353–1359). Surface écrite : 220 × 160 mm. ; 34–36 lignes à la page. Scolies marginales et interlinéaires.

Copiste d (ff. 38–59, GALIEN) : deux quinions et un feuillet séparé (ff. 58–59) numérotés de α' à γ' au début et à la fin de chaque cahier dans le coin inférieur intérieur des folios. Filigrane : *Trois monts surmontés d'une croix*, analogue à Br. 11702 (29,5 × 44, Pise, 1440). Surface écrite : 205 × 125 mm. ; 37 lignes à la page. Écriture penchée. L'archétype devait être lacuneux, mutilé ou difficile à lire : aux folios 56ᵛ et 57, on trouve des « blancs ».

D'après les quelques ση' qui ornent les marges, le *Paris. gr. 1644* s'apparente nettement à A. Il est même probable qu'il en dérive, soit directement, soit par un intermédiaire.

I, 3, 3. 5 Scolie AE : ση' *Paris. gr. 1644*, f. 26
I, 4, 1, 20 οὐ δόξει A cett., *Paris. gr. 1644* : δόξει E
I, 4, 5. 7 Scolie AE : ση' *Paris. gr. 1644*, f. 27

Si ces quatre folios de Plotin ne sont d'aucune utilité pour l'établissement du texte, ils offrent cependant quelque intérêt. Leur histoire est passablement mouvementée.

Le filigrane, mal caractérisé d'ailleurs, les date du xve siècle. L'écriture confirme cette induction et paraît reporter jusque vers le troisième quart du siècle l'époque où ils furent transcrits.

Ces folios faisaient-ils partie d'un manuscrit plus complet ? L'état inachevé du traité I, 4 semblerait l'indiquer ; néanmoins, le fait que le traité I, 2 commence en haut du premier folio recto fait hésiter. Il est possible de trancher la question.

Dans l'édition Teubner de 1883, due à Volkmann, le traité I, 1 compte 331 lignes, et toute la partie de I, 4, qui manque dans le *Parisinus gr. 1644*, en compte 315. Or les folios 24 à 27ᵛ contiennent un texte long de 648 (= 2 × 324) lignes « teubnériennes » : ces quatre folios étaient donc précédés de deux folios portant I, 1 et pareillement suivis de deux folios portant la fin de I, 4. La concordance est parfaite ; elle apparaît dans le tableau suivant :

ff. ⟨23 bis–23 ter⟩ = I, 1
= Volkm., p. 39,1 – 49,20 = 331 lignes teubnériennes.
ff. 24–27 = I, 2 – I, 4, 6, 23
= Volkm., p. 49,20 – 70,1 = 324 × 2 (= 648) lignes teubnériennes.
ff. ⟨27 bis–27 ter⟩ = I, 4, 6, 23 – fin
= Volkm., p. 70,1 – 79,27 = 315 lignes teubnériennes.

Autrement dit, les folios 24 à 27 forment les deux feuillets intérieurs d'un quaternion régulier dont les deux feuillets extérieurs se sont perdus. Primitivement ce quaternion contenait au complet, mais non précédés de la *Vita Plotini*, les quatre premiers traités des *Ennéades* ; le quatrième devait s'achever vers le bas du huitième folio verso (= 27terᵛ), sans atteindre cependant la toute dernière ligne.

Une heureuse découverte confirme ces résultats relatifs au contenu du fascicule, lui donne un *terminus ante quem* indiscutable, et nous révèle le nom d'un de ses premiers possesseurs, vraisemblablement de son premier possesseur.

Au printemps de 1491, Laurent de Médicis envoyait en Orient à la recherche de manuscrits grecs Janus Lascaris. Celui-ci fit route par Ferrare, Padoue, Venise, et, à son passage dans chacune de ces villes, prenait soin de noter dans son calepin, le *Vat. gr. 1412*[1], ce que contenaient d'intéressant pour lui les bibliothèques

1. Publié par K. K. MÜLLER, *Neue Mittheilungen über J. Lask. u. d. Medic. Bibl.*, dans *Centralbl. f. Bibliotheksw.*, t. 1, 1884, pp. 333-412.

particulières qu'on lui signalait. Au folio 51 de ce précieux carnet il écrit : ἐν βενετίᾳ ἐν τοῖς τοῦ βάλλα. Suit une liste assez longue, dans laquelle figure Plotin (f. 51ᵛ) : Πλωτίνου περὶ ἀνθρώπου · περὶ ἀρετῆς · περὶ διαλεκτικῆς · περὶ εὐτυχίας. A n'en pas douter, le *Paris. gr. 1644* appartenait en mai 1491 au célèbre médecin vénitien Georges Valla (1430-1499) : Lascaris ne recopie pas exactement les titres des traités, il les abrège et les altère : περὶ ἀνθρώπου au lieu du titre plus long dont nous ne connaissons pas avec certitude la teneur exacte, περὶ εὐτυχίας au lieu de περὶ εὐδαιμονίας (f. 26ᵛ).

Immédiatement après cette notice, Lascaris écrit : κασσιανοῦ ἰατροσοφιστοῦ προβλήματα. *De remediis, de praeparatione corporis et bono animo, nescio utrum | Plotini an Cassiani*[1]. Si Lascaris a pu songer à attribuer des traités de médecine à Plotin, c'est probablement que les œuvres de ce dernier se trouvaient reliées avec celles de Cassius. Le petit fascicule de Plotin que possédait Valla contenait quatre traités des *Ennéades* et quatre seulement : ils étaient sans doute suivis immédiatement du *De remediis, de praeparatione corporis et bono animo*.

La bibliothèque de Georges Valla fut achetée après sa mort par Alberto Pio, Seigneur de Capri, et plus tard elle fut dispersée[2]. La plupart de ces manuscrits sont aujourd'hui au Vatican et à la bibliothèque d'Este, de Modène. Le *miscellaneus* qui contenait quelques pages de Plotin fut disloqué : les deux feuillets extérieurs de cet unique quaternion plotinien se perdirent. Comme les deux autres sont pliés et salis, on a l'impression qu'un amateur les a longtemps portés sur soi ; est-ce Van Pruiffe, qui écrit son nom en bas du folio 24 ? Ils échouèrent enfin dans un nouveau *miscellaneus* qui devint au XVIIᵉ siècle la propriété de Colbert.

1. Il s'agit de CASSIUS, médecin du IIIᵉ siècle ap. J.-C., édité par J. L. IDELER, dans *Physici et Medici graeci minores*, Berlin, 1841.
2. K. K. MÜLLER, *Neue Mitth. ü. J. Lask.*, p. 354 et note 3.

MONACENSIS GRAECUS 234

Chartac. 223 × 145 mm. Saec. XVI. Fol. 185. *Miscellaneus*[1].

POSSESSEUR. — Folio II : *Petri Victorii selecta e variis auctoribus graecis. Tomus I. Simul collecta et in librum redacta Romae Anno 1729 die decima nona Aprilis.*

FILIGRANE. — Les folios 171-172, qui seuls nous intéressent, ont comme filigrane un *Agneau pascal dans un cercle*, dont l'emploi paraît avoir commencé vers 1470.

EXTRAITS DE LA *VITA PLOTINI*. — Aux folios 171 et 172, en deux séries, Petrus Victorius[2] transcrit les extraits qui l'intéressent.

Folio 171 : *ex iis quae a Porphyrio tradita sunt in vita Plotini*
Vita Plot., 2,20-23 τὰ δ' ἀναγκαῖα — εἶχε
2,31-34 τελευτῶντι — Εὐστόχιος
4,6-9 ἦν δὲ ὁ Πλωτῖνος — τριάκοντα
6,1-3 ἐν δὲ τῇ Σικελίᾳ — Γαλιήνου κ. τ. λ.
7,17-29 ἔσχε δὲ — ἠρημένος βίον
11,11-19 καί ποτε — ἐνεποδίσθην
Folio 171ᵛ : *Rursus a principio*
Vita Plot., 1,7-9 *Plotini vox* οὐ γὰρ ἀρκεῖ — ἔργων
2,1-5 *Sinapismi* κωλικῇ δὲ — λέγων
7,22-24 Θ Ζηthο *sodali* ἐχρῆτο — ἐκέκτητο (biffé)
7,31-46 ἦν δὲ καὶ — προβαλλόμενος
7,49-51 *inter auditores ipsum se nominat* ἔσχε — ἠξίου
8,20-23 καὶ τὴν πρὸς ἑαυτὸν προσοχὴν — ἐπιστροφή
Folio 172 : 13,3-4 οὐ γὰρ εἶπεν — ἐτήρει

D'après les quelques variantes que présentent ces extraits de Victorius, on voit qu'ils s'apparentent à A ; peut-être sont-ils copiés sur A même. Nous y joignons quelques variantes propres à Vict.

Vita, 7, 17 Ἀρράβιον A Vict. : Ἀράβιον cett.
7, 19 ἀτρικὸς Vict. ἰατρικός cett.
7, 20 πεφίλωτο AE BRJ Vict. πεφίλητο cett.
7, 24 καλούμενος A Vict. κεκλημένος cett.

1. HARDT, *Cat. codd. mss. gr. Bibl. Reg. Bavaricae*, t. III, 1806, pp. 1-4 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 55.
2. HARDT, *ibid.*, p. 3.

7, 27-28 ὑπηρετούμενος — πᾶσι om. Vict.
7, 36 μὲν Vict. τῶν cett.
7, 41 καὶ om. Vict.
7, 44 ὁ om. Vict.
8, 20 γε om. Vict.
8, 20 ἐσχόλασεν A Vict. χα A[s] Vict[s].
ἐχάλασεν E cett. σχο E[s]
8, 21 ἂν om. AR Vict. add. A[s]

Comme ces extraits ne sont suivis d'aucun extrait des *Ennéades*, il se peut que Victorius n'ait disposé que d'un de ces petits manuscrits ne contenant que la *Vita* et quelques traités, tels *Coislinianus 169*, *Ambros. gr. 55*.

Victorius en tout cas prenait intérêt à cette *Vie de Plotin* : à preuve qu'il y est revenu deux fois.

MATRITENSIS O. 66

Nunc *4784*. Chartac. 300 × 200 mm. Fol. I-II + 98 + III-IV. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-30v). PLOTINI *Enneas* I et initium II, 1, 1, 1 Τὸν κόσμον ἀεὶ λέ- (ff. 31 - 98v l. ult.) [1].

RELIURE. — Parchemin épais.

CAHIERS. — Douze cahiers, non numérotés, dont le premier (ff. 1-10 ?) paraît être un quinion, les autres étant des quaternions. Le folio 98 est le dernier folio du dernier quaternion.

FILIGRANE. — *Écu, dans lequel est inscrite une croix grecque ayant de part et d'autre de sa base les lettres B et R.* Identique au filigrane du *Palat. gr. 404*, copié par Darmarius en octobre 1579.

POSSESSEURS.

Folio IIv, en haut à gauche : *f. O. 67 J. B. 2. 120. Iste (?) ambo sunt duo uolumina.*

Folio 1, en haut : *incognito*.

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 210 × 100 mm. ; 20 lignes à la page. — Fol. 1v, après une arabesque : Πορφυρίου (majuscules) Περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως βιβλίων αὐτοῦ ... des. f. 30v, en triangle : αὐτὸ σημαίνει τὸ ἔργον. Τέλος τοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου τοῦ παρὰ τοῦ Πορφυρίου συγγράμματος. † Ἀρχὴ τῶν κεφαλαίων τοῦ Πλωτίνου. Il n'y a pas de table générale. Fol. 31 : † ἐννεὰς αη λογ. αος, puis, après une arabesque : Πλωτίνου ἐννεάδος αης Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος.

MARGES. — Ni scolies, ni ση'. Précédées de γρ., quelques corrections de fautes dont le copiste s'aperçoit, ainsi au folio 38v, I, 1, 12, 31 χωρίζειν δὲ ἐκεῖνο, γρ. ἔοικεν mg.

---

1. E. MILLER, *Cat. mss. grecs, Supplément au cat. d'Iriarte*, dans *Notices et extraits mss. Bibl. Nat.*, t. 31, 2e partie, 1886, p. 96 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 54. — En 1933, au cours de son voyage en Espagne, M. Pierre Costil a bien voulu examiner pour nous les *Matritenses O. 66* et *O. 55* et en faire prendre quelques photographies. Nous lui en exprimons ici à nouveau toute notre reconnaissance.

Dans sa description sommaire, Miller écrit : « On trouve à la fin la date ,αφλε' (1535). Ce manuscrit est de Darmarius qui n'a point mis de souscription [1] ». Vogel, notant que le premier manuscrit daté de Darmarius, le *Coislinianus 163*, fut achevé à Padoue, le 2 octobre 1560, conteste que celui-ci puisse être attribué au célèbre copiste [2]. En réalité, comme Graux le confirme [3], il est bien de Darmarius, mais, nous écrit M. Costil, « on ne sait vraiment où Miller a vu la date qu'il indique ». Comme le codex est semblable, par le format, la mise en page, l'écriture et surtout le papier, au *Palatinus gr. 404* achevé par Darmarius en 1579 à l'Escurial [4], il est probable qu'il est de peu antérieur ou postérieur à cette date.

Quel fut le modèle de Darmarius ? Très certainement un manuscrit de la famille w, sinon A, ce qui est peu probable, une de ses copies. Darmarius a beaucoup travaillé à Venise et à Padoue. Nous savons qu'il a copié le *Scorialensis Σ. III. 13* d'après le MarcB. Il est possible qu'il se soit servi du même exemplaire pour le *Matritensis O. 66*. Une variante le suggère : en *Vita*, 2, 1 Darmarius écrit κωλϋκῆ, alors que seul le MarcB porte en marge, de la main de Bessarion, κολυκῆ, l'o étant à peine lisible, et le texte portant κωλικῆ : Darmarius aurait fondu les deux leçons de son modèle.

Si Darmarius exécuta le *codex* à Venise, le fait qu'il se servit encore du même papier à l'Escurial ne doit pas étonner. Il peut avoir achevé ici un travail commencé là. Le *Palat. gr. 404* serait donc postérieur au *Matritensis O. 66*.

Darmarius fait ici quelques fautes :

Vita, 1, 3 ἠνίχετο pour ἠνείχετο
1, 10 ἕνεκα τοῦ pour ἕνεκα τούτου
1, 12 εἰσιέναι τε καὶ pour εἰσιέναι καὶ
2, 11 ἀποπλύσαντος pour ἀποπλεύσαντος
2, 14 καὶ τὸ εὔηχον pour καὶ εὔηχον

On voit qu'il n'est pas très soigneux, il récrit plutôt qu'il ne recopie, ici il ajoute une particule, là un article. Il supprime la table générale, termine la *Vita* par un colophon qu'il emprunte à ses souvenirs et le fait suivre d'une annonce qui dénote malgré tout une certaine ignorance de la division du texte.

1. E. Miller, *Supplément au Cat. d'Iriarte*, p. 96.
2. Vogel-Gardthausen, *Die Schreiber d. griech. Handschr.*, p. 16, note 6.
3. Graux, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, p. 70, note 1.
4. Voir p. 250.

Le manuscrit a tout l'air d'être mutilé. Il s'achève, non pas, comme la description de Miller le ferait croire, avec la dernière ligne de la première ennéade, mais avec les trois premiers mots de la deuxième ennéade, à la fin d'un quaternion. On peut donc supposer que le manuscrit était naguère plus complet.

Les indications du folio IIᵛ paraissent confirmer cette hypothèse : *ambo sunt duo volumina* ne signifie-t-il pas qu'un second tome faisait suite à ce *Matritensis O. 66* et ce second tome n'était-il pas coté *O. 67* ? Quoi qu'il en soit, on ne l'a pas retrouvé ; M. Costil s'est assuré qu'il n'était pas au catalogue de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

Les initiales *J. B.* du même folio IIᵛ ne seraient-elles pas celles de Julio Pacio de Beriga qui fut, dit-on, possesseur du *Palat. gr. 404* ?

Chartac. 242 × 175 mm. Fol. 14. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-14v)[1].

COPISTE. — Nicolas de la Torre (Turrianus).

TEXTE. — Folio 1 : *Πορφυρίου Περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ* ... des. f. 14v *σημαίνει τὸ ἔργον. Τέλος τοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου, τοῦ παρὰ τοῦ Πορφυρίου συγγράμματος.*

Le colophon est celui que Darmarius et Turrianus mettent à la fin de la plupart de leurs manuscrits du *corpus* plotinien. Vers 1560 Turrianus copiait à Venise plusieurs exemplaires partiels de Plotin ; celui-ci date vraisemblablement de la même époque, appartient au groupe w, ne paraît pas être un apographe de *Matritensis O. 66*, mais bien plutôt de MarcB, un manuscrit de Venise.

1. E. MILLER, *Cat. mss. grecs de l'Escurial*, 1848, p. 139 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 54. Quelques éléments de cette description trop sommaire nous ont été gracieusement communiqués par le Père A. Revilla.

CHAPITRE II

LE GROUPE x

Dans le domaine de la tradition des *Ennéades*, le groupe x constitue une terre encore inexplorée ; x est par excellence l'« inconnue ».

La première erreur a été — et est encore — de faire de B un manuscrit isolé. Loin d'être seul, il se présente, à la différence de A, accompagné de deux satellites, d'âge inégal, R, presque son contemporain, et J, qui est plus jeune.

Le manuscrit B est le seul qui ait un nombre tel de filigranes qu'on puisse le dater, au moyen de ceux-ci, à une dizaine d'années près. Quelques *marginalia* sont tout à fait importants.

Le principal intérêt du manuscrit R est de confirmer l'antiquité — toute relative — de certaines leçons qu'on croyait de simples fautes de B. Il a son intérêt propre aussi : quelques-unes de ses leçons interlinéaires ou de ses notes marginales constituent, pour un apparat critique, un précieux appoint.

B, de plus, est écrit par trois copistes, ce qui en principe multiplie les problèmes.

R a été copié une fois et il peut être intéressant de chercher à préciser, fût-ce par des hypothèses, vers quelle date et dans quelles circonstances.

De tous les manuscrits de Plotin, J est sans doute le plus mal connu et le plus singulier.

Son appartenance au groupe x doit d'abord être établie. Ce n'est pas trop difficile. L'indépendance de J par rapport à A et à B est également hors de doute. Par contre, sa place exacte dans le stemma est presque impossible à fixer. Tout un temps nous avions cru que B et R dérivaient de x par un intermédiaire

distinct de l'archétype de J, ou encore qu'entre x et J il y avait un intermédiaire plus correct que le modèle immédiat de B et de R. Nous avons fait saillir ici la complexité du problème en montrant que dans les deux dernières ennéades J paraît abandonner R pour suivre exclusivement B, à moins que ce ne soit plutôt l'inverse.

J est avec M et V, du groupe y, le seul manuscrit-source qui comble une partie de la grande lacune du traité IV, 7. Par là même il se rattache de quelque façon au sous-groupe dont font partie M et V. Les leçons additionnelles, marginales ou interlinéaires, dues au copiste de J et au réviseur J², souvent d'ailleurs difficiles à distinguer entre elles, confirment cette « autre » parenté. Alors que x symbolise déjà un état intermédiaire, J fait personnellement figure de médiateur entre plusieurs familles; en certains points, rares mais marqués, il se rattache à A; en d'autres, plus nombreux, au groupe y. Enfin, tant dans le texte que dans la marge, il est parfois seul témoin d'une bonne leçon, et il a par là une place mystérieuse et mal définie toute semblable à celle du réviseur A¹. Faire peu de cas de ces leçons aberrantes de A¹ et de J, c'est chercher à voir clair en se mettant un bandeau sur les yeux.

Chartac. 290 × 220 mm. Fol. 199. Saec. XIV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–7). *Tabula generalis* (f. 7). *Tabula I* (f. 7ᵛ). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 7ᵛ–178). MAXIMI TYRI *Dissertationes* undecim (ff. 179ᵛ–196ᵛ) (I-XI edit. Hobein) [1].

RELIURE. — Cuir rouge sur ais de bois, et chaîne. Exécutée entre 1569 et 1571. Les folios 178ᵛ et 179 sont blancs.

FILIGRANES ET NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Le manuscrit, œuvre de trois copistes, se compose de quatre parties.

Copiste a : ff. 1–55, *Enn.*, I-III. 7 quaternions, dont le dernier ⟨ζ'⟩, non numéroté, ne compte que 7 folios (ff. 49–55), le folio ⟨48 bis⟩ ayant été coupé. Les 6 autres sont numérotés au recto du premier folio dans le coin extérieur supérieur (quat. β' et δ') ou inférieur (quat. γ', ε' et ς') et parfois, de plus, au verso du dernier folio, dans le coin extérieur supérieur (quat. δ') ou inférieur (quat. α', β' et γ'); les quaternions α', ε' et ς' ne sont numérotés qu'une seule fois.

I. Quat. α'–ε' (ff. 1–40) : ***Fruit en forme de poire*** ou de figue accompagnée de deux feuilles. Groupe Briquet 7345–7379, de provenance italienne; 117 types s'échelonnent de 1336 à 1431, la plupart étant du milieu du XIVᵉ siècle; on note un seul emploi tardif en 1471. Notre filigrane est analogue à Br. 7376 (42,5 × 60, Sienne, 1355–56), dont il a la vergeure, l'écartement des pontuseaux et presque le dessin.

II. Quat. δ', feuillets ⟨1⟩–8 et ⟨4⟩–5 (ff. 25 et 29) : *Bouc* (Groupe Briquet 2844–2852; provenance italienne; emplois notés de 1343 à 1373), analogue à Br. 2844 (Grenoble, 1343; variante identique : Grenoble, 1344), mais le filigrane est plus petit et se trouve posé entre deux pontuseaux; la vergeure et l'espacement des pontuseaux sont identiques.

III. Quat. ς' (ff. 41–48) : *Arbalète*, variante similaire de Briquet 707 (41,5 × 56ʳ, Malines, 1353). Le groupe Br. 701–707, de provenance italienne, se rencontre souvent de 1346 à 1393.

IV. Quat. ς', feuillet ⟨4⟩–5 (f. 45) : *Croissant « couronné »* sur grosse vergeure, variante similaire de Briquet 5216 (27 × 29ʳ, Montpellier, 1351; var. simil. : Ferrare, 1363; Florence, 1364; Bloijs (Pays-Bas), 1367;

1. MONTFAUCON, *Bibl. Bibliothecarum*, 1739, p. 405 e; BANDINI, *Cat. codd. mss. bibl. Med. Laur.*, 3 vol., 1764–70, t. III, col. 274–276; CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLV; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, pp. 106, etc.; HOBEIN, *Maximi Tyri Philosophoumena*, Leipzig, Teubner, 1910, p. XXXVII; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 43.

ailleurs, 1360/70 ; Sienne, 1362). Le groupe Br. 5215–5222 est probablement italien.

V. Quat. ⟨ζ'⟩, plusieurs filigranes.

Feuillet ⟨2⟩–7 (f. 54) : *Coutelas*, sur grosse vergeure, variante similaire de Briquet 5112 (28,5 × 44[r], Bénévent, 1345 ; Calais, 1350 ; Fabriano, 1340). Le groupe Br. 5112 et suiv. est noté de 1340 à 1390.

Feuillet 3–⟨6⟩ : *Arbalète*, comme au quat. ς'.

Feuillets 4–⟨5⟩ (f. 51) et probablement 1 (coupé)–⟨8⟩ : *Fruit*, comme aux cinq premiers quaternions.

Copiste b : ff. 56–79[v], *Enn.*, IV, 2 – IV, 9, 3, 6 *μιᾶς ψυχῆς*. 3 quaternions non numérotés.

Quat. ⟨η'⟩ (ff. 56–63), quat. ⟨θ'⟩, feuille 1–⟨8⟩ (f. 64) : *Fruit*, comme aux cinq premiers quaternions.

Quat. ⟨θ'⟩, feuillets 2–⟨7⟩ et ⟨4⟩–5 (ff. 65 et 68) : *Fruit*, analogue à Briquet 7375 (42,5 × 60, Sienne, 1353–54 ; var. ident. : Florence, 1356–67) ; si la vergeure est plus grosse, si la tige convexe du fruit est tangente à l'un des pontuseaux, le type élancé et les dimensions sont les mêmes.

Quat. ⟨θ'⟩, feuillet ⟨3⟩–6 (f. 69) : *Fruit*, dont les trois tiges sont étroitement serrées ; les feuilles aussi sont très rapprochées du fruit ; grosse vergeure. Le type n'est pas signalé par Briquet.

Quat. ⟨ι'⟩ (ff. 72–79) : *Arbalète*, comme au quat. ς', sauf le feuillet 3–⟨6⟩ (f. 74) qui représente un *Fruit* analogue à Briquet 7376.

Copiste c : ff. 80–178, *Enn.*, IV, 9, 3, 6 *καὶ λόγος* — VI, 9, 9, fin. 13 cahiers dont les 12 premiers (ff. 80–175), tous quaternions, sont numérotés de α' à ιβ', sauf α' et ι'. Le dernier (ff. 176–178) comptait deux feuillets, mais du folio ⟨178 bis⟩, coupé, il ne reste plus que le talon. Papier plus jaune et à grosse vergeure, avec plusieurs filigranes.

Quat. ⟨α'⟩–γ' (ff. 80–103) : *Coutelas*, comme au quat. ζ' de a.

Quat. δ'–θ' (ff. 104–151) : *Arbalète*, analogue à Briquet 702 (32 × 47[r], Pise, 1326), mais légèrement plus grand et sur grosse vergeure.

Quat. ⟨ι'⟩ (ff. 152–159) : *Fruit*, analogue à Briquet 7375, comme au quat. θ' de b, sauf le feuillet 1–⟨8⟩ (f. 152) dont le filigrane est identique à celui du folio 69.

Quat. ⟨ια'⟩ (ff. 160–167) ; plusieurs filigranes.

Feuillet 1–⟨8⟩ (f. 160) : *Arbalète*, analogue à Briquet 702.

Feuillets 2–⟨7⟩ et 4–⟨5⟩ (ff. 161 et 163) : *Fruit*, comme aux folios 69 et 152.

Feuillet ⟨3⟩–6 (f. 165) : *Fruit*, comme au quat. θ' de b.

VI. Quat. ιβ' (ff. 168–175) : *Pot*, variante similaire de Briquet 12471 (28,5 × 44[r], Bénévent, 1345 ; Rome, 1341–45), mais de forme un peu plus ronde. Le groupe 12464–12471, représentant la *giarra* italienne, est italien et, sur grosse vergeure, se rencontre de 1331 à 1380.

Cahier ⟨ιγ'⟩ (ff. 176–178) : *Arbalète*, comme au quat. ς' de a.

Copiste c (plutôt d, m'écrit Schwyzer) : ff. 179[v]–199, Maximi Tyri *Dissertationes* XI. Surface écrite : 220 × 150 mm. ; 32 lignes à la page.

Les folios 179-180 forment un feuillet à part : *Arbalète*, comme au quat. ς' de a.

Les folios 181-196 forment deux quaternions numérotés au verso du dernier folio, vers le bas à gauche.

VII. Quat. α' (ff. 181–188) : *Demi-Licorne*, sur grosse vergeure, appartenant au groupe Briquet 9922–9925, le plus ancien groupe de ce type et dont on note les emplois de 1368 à 1383.

Quat. β' (ff. 189–196) ainsi que les folios blancs 197–199 : *Arbalète*, analogue à Briquet 707, comme au quat. ς' de a.

Possesseurs et lecteurs.

Folio 1, en bas : *Ludovicus Beccatellus, Archiepiscopus Ragusinus et Praepositus Pratensis, Mediceae Bibliothecae dicavit MDLXIX.*

Folio 199[v], en haut [1], on lit encore, écrit en grec et en latin, le nom de *Leonardus Iustiniani.*

A la fin du manuscrit, écrit au crayon, peut-être par Anziani, le bibliothécaire contemporain : *Contulit partim a. 1874-1877 m. VII D[r] H. Müller.*

Mise en page et texte.

Copiste a : ff. 1–55, *Vita* 1,1 – *Enn.*, III, 9, fin (IV, 1) *μεμέρισται· τέλος.* Surface écrite : 225 × 160 mm. ; 39 lignes à la page. Écriture serrée, laide et volontairement irrégulière. Le copiste s'amuse à cinq ou six manières différentes, ainsi au folio 23, l. 6-8, *Enn.*, II, 3, 3, 18–23, au bas du folio 30[v], *Enn.*, II, 9, 2,8–4,9, au folio 37[v], *Enn.*, III, 2, 7 ; à propos de ce dernier passage, Müller suggère que le copiste imite peut-être l'écriture de son modèle, qu'on pourrait ainsi dater du XII[e] siècle. Un réviseur, probablement le scribe lui-même, ajoute après coup en marge les numéros d'ordre de certains traités et écrit les tables I et II. Un autre, qui se sert d'une encre aujourd'hui plus verte, écrit la table III en a et la table IV en b.

De loin en loin a est corrigé par une main distincte de celle du copiste. Ba[1] complète la plupart des titres en y ajoutant le numéro d'ordre de l'ennéade et du traité, ainsi au folio 10[v] : *ἐννεάδος πρώτης λόγος τρίτος.* Ba[1] supplée aussi les petites omissions dues à l'homoiotéleute. C'est Ba[1] qui ajoute à la fin de I, 1 le dernier mot du traité, *ἄνιμεν*, oublié ou supprimé, on ne sait pourquoi, par le copiste Ba.

Copiste b : ff. 56–79[v], dernière ligne, *Enn.*, IV, 2 – IV, 9, 3, 6 *μιᾶς ψυχῆς.* Surface écrite : 235 × 150 mm. ; 40 lignes à la page. Écriture plus régulière, mais assez semblable à certaines pages de la précédente. Pas plus que a le copiste b n'écrit les tables et, de plus, ne met aucun en-tête à ses traités ; sauf pour la table IV, les vides ne seront pas comblés. Au folio 68[v], après IV, 4, 29 *σκεπτέον*, une ligne et demie est laissée en blanc pour la scolie-titre qui fait mention d'Eustochius.

Au folio 56[v], après IV, 2, le copiste b écrit IV, 1. Au folio 77[v], ligne 2,

1. Non « unten » comme l'écrit H. F. Müller, *Hermes*, 1879, p. 106.

après IV, 7, 10, 2 τὸ μὴ σῶμα αὐτήν, suit immédiatement IV, 8, 2, 14–7, 27 καὶ πάσης – παντὸς εἶναι, qui est suivi, au folio 78, ligne 22, de IV 7, 10, 2 δεδεῖχθαι. Au folio 79, ligne 36, où ce morceau fait défaut, IV, 8, 2, 14 ἐνδείᾳ συνεχομένων est suivi de IV, 8, 7, 27 τὸ μηδ' ἐν τῷ χεῖρον. En marge du folio 77ᵛ, le copiste ou un lecteur fait un trait ou six petits points pour marquer la confusion.

La partie écrite par b n'a que de rares corrections.

Copiste c : ff. 80–178, *Enn.*, IV, 9, 3, 6, καὶ λόγος – VI, 9, 9, fin. Surface écrite : 230 × 152 mm. ; 33 lignes à la page. Écriture beaucoup plus large, certainement d'un autre copiste que les deux précédentes. Jusqu'au folio 154, le copiste c met des *hyphen* au début de la seconde partie des mots qu'il coupe en fin de ligne. Au début, il souscrit ou ascrit indifféremment l'iota, puis il ne fait plus que l'ascrire. D'une encre aujourd'hui violette il écrit avec soin les tables V et VI. En VI, 4 et 7, il n'y a pas de confusion.

La partie écrite par c n'a pas été corrigée.

LES MARGES.

Les traités qui ont la numérotation intermittente l'ont tous de première main : I, 1, 3, 4, 8 ; II, 3, 6 ; III, 2, 3, 4, 5, 9 ; IV, 6, 7 ; V, 6 ; VI, 8.

En a, scolies et leçons marginales très rares, sauf dans la *Vita*. En tout, quatre ou cinq ση'.

En b, plusieurs ση' et quelques scolies, ainsi IV, 4, 19, 2–3 (f. 66) ὅρος ἀλγηδόνος, ὅρος ἡδονῆς [1].

En c, plusieurs ση' et scolies ; celles-ci sont rubriquées à partir de *Enn.*, VI, 1. Certaines annotations marginales, écrites pareillement à l'encre rouge, ne font que reproduire des mots du texte ; ces sortes de « leçons » ne sont jamais précédées de γράφεται.

Les deux douzaines de cahiers dont se compose ce manuscrit ne présentent pas moins de dix filigranes différents répartis entre sept types bien caractérisés, qui sont *le fruit, le bouc, le croissant, l'arbalète, le coutelas, le pot et la demi-licorne*. Bandini a daté B du XIVᵉ siècle, Müller de la fin du XIVᵉ siècle, Cochez de la seconde moitié du XVᵉ siècle. L'abondance des filigranes permet de corriger légèrement l'estimation de Müller et de préciser celle de Bandini. Déjà la simple étude des groupes auxquels ils appartiennent fait voir que le manuscrit doit avoir été écrit dans le second ou troisième quart du XIVᵉ siècle.

1. Non en III, 7, comme l'écrit MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 106.

I Fruit 7345–7379	1336–1431 [1]
II Bouc 2844–2852	1343–1373
III Arbalète 701–707	1346–1393
IV Croissant 5215–5222	1351–1370
V Coutelas 5112 sqq.	1340–1390
VI Pot 12464–12471	1331–1380

La concordance est frappante : le manuscrit est du XIVᵉ siècle. Bien plus, un de ses filigranes fait partie d'un groupe qui n'est noté qu'entre 1351 et 1370, et les dates extrêmes d'autres groupes confirment ces limites, d'une part 1373 et 1380, d'autre part 1346 et 1343.

Trois des filigranes de B correspondent exactement à des variétés décrites par Briquet et dont la durée d'emploi oscille entre des limites plus resserrées.

III = 707 noté en 1353 (ce papier est de grand format)
IV = 5216 noté en 1351, 1362, 1363, 1364, 1366, 1367, 1370
V = 5112 noté en 1345, 1350, 1340

En appliquant à ces variétés les règles de Briquet, on obtient respectivement comme époque probable d'emploi : 1323-1383, 1355-1376, 1335-1355. Toujours suivant la même méthode, B doit avoir été écrit aux environs de 1355 [2], ce qui précise les limites de 1351 et de 1370 obtenues plus haut. On peut donc affirmer que le *corpus* plotinien du manuscrit fut écrit au début du troisième quart du XIVᵉ siècle.

Les dissertations de Maxime de Tyr furent ajoutées après coup. La disposition des cahiers le suggérait. L'étude des filigranes le confirme. Outre l'arbalète notée en 1353 et qui peut donc avoir été employée entre 1323 et 1383, Bc présente une demi-licorne appartenant à un type général en usage entre 1368 et 1383. Comme *terminus ad quem*, 1383 paraît donc une date sûre. Le *terminus a quo*, qui ne peut être beaucoup postérieur à celui de B abc, est incertain : la demi-licorne de c n'est pas décrite par Briquet.

1. Un seul emploi tardif en 1471. Comme ce groupe, dont Briquet ne dessine que trente à quarante variétés, comprend 117 types différents notés presque tous entre 1336 et 1392, on peut négliger la date de 1471.

2. Remarquons que cette date est fournie par des calculs faits sur les types 5216 et 5112. Or, le seul emploi noté du nº 707 est de 1353 : coïncidence d'indices indépendants.

Les deux premières parties de B sont écrites par un ou deux copistes qui serrent très fort les lignes et, dans les lignes, les caractères. Les trois premières *Ennéades* n'occupent en Ba que 55 folios, alors que dans A, qui a les mêmes dimensions et est un des manuscrits de Plotin les plus compacts, le même bloc prend 86 folios. Darm. aura besoin de 160 folios. Le premier copiste n'a pas écrit les *pinaces* ; le second non plus, et passe même les titres des traités : on comptait rubriquer tout cela lorsque le manuscrit aurait été achevé. Pour un motif que nous ignorons, il fallut passer le travail à un troisième copiste. C'est peut-être lui qui écrivit en a la table III, en b la table IV. Du fait que ces tables sont écrites de la même main, on peut conclure avec vraisemblance que cette main est postérieure à b. Le copiste c écrivit les *pinaces*, les titres et plusieurs scolies.

Le manuscrit fut-il remis entre les mains d'un réviseur ? En c, on ne trouve absolument aucune correction, en a et b, il y en a un petit nombre. Celles de a ne sont pas dues au copiste, mais à un seul et unique réviseur [1].

Pendant près d'un siècle, l'histoire de B nous est cachée. Vers le milieu du XVe siècle, il fut acquis par Leonardus Justiniani, un célèbre *procurator Venetus*. A sa mort, en 1456, il passa sans doute à ses héritiers. Il semble qu'il soit resté à Venise où Ludovic Beccatelli dut l'acheter, lors de son ambassade diplomatique. En 1569, Beccatelli en fit cadeau à la nouvelle bibliothèque de ses protecteurs. Il reçut alors sa reliure actuelle, entre 1569 et 1571, date de l'ouverture de la Laurentienne.

Au début du XIXe siècle, Creuzer fit collationner B en entier « per Th. Gellium et V. Masinium » sous la direction de Francesco de Furia, le Préfet de la Bibliothèque. Cette collation n'est pas mauvaise.

1. MÜLLER (*Hermes*, 1879, p. 106) : « In dem ersten Drittel glaubte ich anfangs die Spuren zweier corrigierenden Hände zu entdecken. Allein bei näherer Betrachtung ergab sich keine wesentliche Verschiedenheit der beiden untereinander, sowie keine durchschlagende Abweichung von der des Textes. Diese Hand ist ungleichmässig, bald fetter, bald magerer, bald gedrängter, bald weitläufiger. Die scheinbaren Differenzen lassen sich wohl auf verschiedene Tinte und Feder zurückführen ». D'après la dernière phrase, l'une de ces mains doit être celle qui écrivit les tables III et IV. Müller paraît avoir été porté à distinguer dans les manuscrits plus de mains qu'il n'en fallait, ainsi en A, en MarcB, en Darm. ; encore un peu il succombait ici à la même tentation. La main qui écrit les tables ne paraît toutefois pas être celle du copiste a ni du correcteur de a.

De 1874 à 1878 Müller étudia B d'assez près, mais n'en fit qu'une collation partielle et à partir de la quatrième *Ennéade* ne cite presque plus aucune de ses leçons. Au temps de Kirchhoff et de Müller, B passait pour un manuscrit exceptionnel, situé à égale distance de la « première » et de la « deuxième » famille. Kirchhoff, qui en faisait un représentant de celle-ci, supposait qu'il avait été copié sur l'archétype de cette famille à une époque où la différence entre les deux familles n'était pas aussi marquée qu'au XVe siècle ; cette opinion recèle une idée juste. Müller observait que l'accord de B avec l'un des groupes rivaux ne pouvait contraindre l'éditeur, sauf tout au plus lorsque les leçons étaient indifférentes ; il n'avait noté aucun cas où B fût seul à conserver la bonne leçon.

Olim *94*. Chartac. 240 × 160 mm. Fol. 377. Saec. XIV.
PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-16v). *Tabula generalis* (ff. 17-18). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 18-377) [1].

RELIURE. — Cuir rouge ; au dos, les armes de Pie IX.

COMPOSITION ET NUMÉROTATION DES CAHIERS. — 48 cahiers, numérotés par le copiste de ⟨α′⟩ à μη′, en bas, au milieu du premier folio recto, et parfois, de plus, au dernier folio verso de chaque cahier. Quaternions, sauf ιζ′ (ff. 129–135), qui n'a que 7 folios, le folio ⟨132 bis⟩ ayant été coupé avant que le cahier fût écrit, et μη′ qui ne compte que les folios 376 et 377.

FILIGRANE. — *Tête de licorne* (groupe Briquet 15753–15822, papiers tous italiens, que la vergeure divise en trois sous-groupes : 1° 15753–15756, à vergeure fine de la première période ; notés de 1320 à 1353, exceptionnellement en 1398. — 2° 15757–15790, à grosse vergeure, souvent avec fil vergeur supplémentaire ; notés de 1341 à 1375. — 3° 15791–15814, à vergeure fine de la seconde période ; notés de 1369 à 1470). Par sa vergeure, le fil vergeur supplémentaire, le dessin du filigrane, le papier de R se rattache nettement au second sous-groupe, 15757–15790 ; il est vraisemblablement une variante similaire de Br. 15759 (30 × 46r, Trévise, 1342 ; var. ident. : Parme, 1348 ; voy. Zonghi, 1341).

POSSESSEURS. — Fol. 1, en haut vers la gauche : *94*, puis plus bas : + *opera Plotini*, et en-dessous : *97*. Au milieu de la marge inférieure, en grandes lettres : *Bourdelot* ; en-dessous, un texte long de 8 à 9 cm. a été gratté.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 130 × 105 mm. ; 24 lignes à la page. Manuscrit soigné. Écriture nette et élégante, sans beaucoup d'abréviations. Chaque ennéade, même IV, est précédée d'un *pinax*. Titres et initiales, rubriqués. En marge des titres, les traités sont numérotés, de α′ à νδ′.

TEXTE. — Fol. 1, après une croix et une bande ornée : *Πορφυρίου περὶ τοῦ βίου τοῦ Πλωτίνου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*. Fol. 17, après

1. H. F. MÜLLER, *Zur handschr. Ueberlieferung*, dans *Hermes*, t. 14, 1879, p. 99 ; H. STEVENSON SEN., *Codd. mss. gr. Reginae Suecorum et Pii II*, Rome, Typographie du Vat., 1888, dans *Biblioth. Apost. Vat. codd. mss.*, p. 71 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 42.

une mince bande ornée : *Τάδε ἔνεστι τῇ βίβλῳ τοῦ φιλοσόφου Πλωτίνου.* Fol. 18, après une bande ornée : *Βίβλος τοῦ φιλοσόφου Πλωτίνου. Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος.*

ANOMALIES.

En quelques endroits d'*Enn.*, V et VI, R laisse des blancs :

V, 1, 6, 9 λόγῳ γεγωνῷ ἀλλὰ : λόγῳ γε .... ἀλλὰ R227
6, 37 ἀπολαύει ὑποστάντων : ὑπο ..... ὑποστάντων R227v
V, 3, 11, 12 ἐνδιαθέμενος : ἐνδ R238v
VI, 6, 13, 35 ὁρῶντας εἶναι κατὰ : .... κατὰ R326
VI, 7, 19, 6 ἕν τι τῶν περὶ · ἔπειτα : ἕν τι τῶν περὶ ..... ÷ ἔπειτα R347 ἕτερον Rmg.
41, 20 ὅτι τοῦτο τοῦτο · ὅτι τὰ δύο ἕν : ὅτι .... τὰ δύο ἕν R358

Au folio 215, ligne 12, après IV, 7, 10, 2 τὰ μὴ σῶμα αὐτήν, suit immédiatement IV, 8, 2, 14 – 7, 27 καὶ πάσης βοηθείας — τοῦ παντὸς εἶναι, qui s'achève au f. 218v et est suivi de IV, 7, 10, 2 δεδεῖχθαι. Au folio 221v, où ce morceau fait défaut, IV, 8, 2, 14 ἐνδείᾳ συνεχομένων est suivi de IV, 8, 7, 27 τὸ μηδ' ἐν τῷ χείρονι. Au folio 215, R² signale la confusion : ζήτει τοῦτο τὸ σημεῖον (*scil.* ≠)· τὸ δὲ ἀκόλουθον · καὶ μὴν οὐδὲ σχῆμα ἔχει οὐδὲ χρῶμα. Au folio 218v, R² écrit, après un grattage : ζήτει κάτω ἔνθα τὸ ἀκόλουθον τὸ μηδ' ἐν τῷ χειρόνι. Au folio 221v : ζήτει τοῦτο τὸ σημεῖον (*scil.* ≠) ἐν τῷ προτέρῳ λόγῳ · τὸ δὲ ἀκόλουθον καὶ πάσης βοηθείας.

Le folio 312v se termine par VI, 4, 5, 6 ῥέουσα μὲν γὰρ ἐπί. Au folio 313, après le premier mot VI, 4, 5, 6 τοσοῦτον, suit immédiatement VI, 4, 16, 26 κατά τι θεώρημα. En marge du folio 312v, après ἐπί, R² ajoute + λείπει, et répète la croix devant τοσοῦτον au folio 313. En marge du folio 313, R² écrit : ζήτει τοῦτο τὸ σημεῖον ⫩. Le morceau manquant, VI, 4, 5, 6 – 16, 25 ἔρχεται ἐφ' ὅσον — ὅλης οὔσης, se trouve inséré au folio 332v après VI, 7, 4, 1 τὴν ἀπορίαν ἄνωθεν et se termine 6 folios plus loin, au folio 338v, avant VI, 7, 4, 1 ληπτέον τὸν ἄνθρωπον. Au folio 332v, R² trace le signe convenu ⫩, entre ἄνωθεν et ληπτέον, fait une marge et écrit à l'encre rouge, en marge : ζήτει μετά τινα (ce mot est biffé ; dans l'interligne ς′ R²ᵐ) φύλλα τοῦτο τὸ σημεῖον · ἔστι δὲ τὸ ἐφεξῆς ληπτέον τὸν ἄνθρωπον. Au folio 338v ce signe est répété.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Première main. En même temps qu'il écrit le texte, le copiste transcrit la « numérotation » marginale, à l'encre rouge, et cela aux traités I, 1, 3, 4, 7 et 8 ; II, 3 et 6 ; III, 2, 3, 4 et 5 ; IV, 1, 2, 6 et 7 ; V, 6 ; VI, 8. Il écrit plusieurs scolies, généralement à l'encre noire et, à l'encre rouge, plusieurs ση′ de l'archétype. Au folio 193, en marge de IV, 4, 30, 1, à l'encre rouge, R écrit : ὅρα. — Plusieurs des notes critiques, qui dans les autres manuscrits ornent la marge, se trouvent ici dans l'interligne, ainsi :

Vita, 2, 1 κωλικῇ : γρ. κωλιακῇ R¹1
2, 26 τὸ ἐν ὑμῖν θεῖον : γρ. τὸν ἐν ὑμῖν θεόν R¹1v
3, 47 οὐστυλλιάνῳ (supra alt. υ scr. ι R¹) : γρ. ἰουστίνῳ R¹2v
6, 25 περὶ εὐδαιμονίας : γρ. περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ R¹4v

Deuxième main. R² annote tout le manuscrit, mais dans les trois premières ennéades n'intervient que cinq fois, à savoir :

I, 3, 4, 2 ὅρος διαλεκτικῆς R²mg. 28
II, 4, 12, 17 οὗ : ὂν (sic, l'esprit sur ο) R²mg. 75v
III, 4, 3, 3 ὥσπερ : ὅσ- R²mg. 118v
3, 11 πρὸ τοῦ : πρώτου R²mg. 119
III, 9, 9, fin ἐν τῷ κόσμῳ... : τοῦτ' ἐστὶ περὶ οὐσίας ψυχῆς τὸ β' R²mg. 157

A partir de IV, 2, placé avant la seconde transcription de IV, 1, les annotations de R² se multiplient ; il y en a une vingtaine pour la seule quatrième ennéade. Elle signale, on l'a dit, et rectifie les confusions de IV, 7 et IV, 8.

R² divise VI, 7 en chapitres « ficiniens » et les numérote de α' à μβ' ; Ficin compte 42 chapitres. De même VI, 6, de α' à ιθ', dédoublant le chapitre 13 de Ficin en ιγ' et ιδ' ; Ficin compte 18 chapitres.

Troisième main. R³, qui se distingue paléographiquement de la précédente par des caractères gras et la couleur rousse de l'encre, intervient rarement. Outre la rectification, signalée plus haut, en marge des folios 312v et 332v, elle met deux points sur l'iota d' Ἀμέλιον en *Vita*, 1, 6, où ce nom apparaît pour la première fois. Au folio 20v, en I, 1, 6, 5 δοῦσαν αὐτὴν ἀπαθῆ, sous αὐτὴν, R³ fait deux gros points et en marge écrit ἀνάγη (sic), également noté de deux points. Au folio 148v, en marge de III, 7, 13, 50-51, R³ trace trois points ∴. Au folio 231, entre V, 2, 1, 21 αἴσθησιν et καὶ φύσιν, R³ trace trois points, puis en marge, pour faire pendant à τὴν ἐν τοῖς φυτοῖς, qui suit φύσιν, écrit ἐν τοῖς ζοιοῖς ou ζοοῖς ou ζογοῖς. Ailleurs, on ne rencontre pas trace de cette main.

Comme B, auquel il ressemble fort [1], sans en être ni la copie ni l'archétype, R paraît dater du deuxième tiers du XIVe siècle. Se basant sans doute sur l'écriture seule, Stevenson le date de la fin du XIVe siècle ; le papier sur lequel R est écrit, noté plusieurs fois entre 1341 et 1375, permet de le vieillir de quelques années.

Le copiste de R est assez méticuleux. Seul il transmet dans son intégrité la numérotation marginale intermittente de l'archétype. Lorsqu'il a peine à lire son modèle, que celui-ci soit taché ou troué, il laisse un blanc ; peut-être même le fait-il lorsqu'il ne comprend pas bien le texte, par exemple en VI, 7, 19, 6 et en VI, 7, 41, 20. Il transcrit avec soin les leçons interlinéaires ou marginales, même les fautes, tel l'α qui surmonte γράφοντος

1. On trouvera p. 131 des précisions sur R² et R³, après l'étude de *Corp.*, la copie de R.

en *Vita*, 1, 16 et que A¹ aussi a noté. Il semble bien qu'il fasse passer dans l'interligne certaines leçons marginales précédées de γρ. ; les autres manuscrits-sources en effet, tels ABE, s'entendent pour les placer en marge ; dans les textes en prose il paraît d'ailleurs plus normal de noter en marge plutôt que dans l'interligne une leçon qu'on fait précéder de γράφεται. Avec les scolies R se met plus à l'aise qu'avec le texte ; il en passe un assez grand nombre.

Les annotations de R² ne représentent pas un état perdu du texte de Plotin. Elles sont dues à un lecteur qui n'avait pas d'autre texte grec sous les yeux que R lui-même et qui le corrige à l'aide de la traduction latine de Ficin, parue en 1492, et de ses propres conjectures. En effet si R² avait disposé d'un autre texte grec, il n'aurait pas manqué de remplir les espaces blancs laissés par R et de combler la lacune de IV, 7, 10, 13-16 εἰ οὖν — θεῖα ὄντα qu'il signale pourtant, dans le texte par une croix, en marge par deux points. S'il ne se risque pas, pour ces trois lignes, à faire de la « rétroversion », il n'hésite pas à s'inspirer de la version de Plotin pour corriger le texte ; on ne trouve pas ailleurs ces corrections, même pas dans les manuscrits complets qui ont appartenu à Ficin, tels A et F ; voici quelques exemples, dont le premier surtout est frappant :

IV, 4, 32, 20 δρώμενον ˙˙ ζῴου codd. : « At in hoc *universo* quod animal est » Ficin : ἔστι δὲ τοῦ παντὸς ins. R²mg. 194v.

IV, 8, 4, 16 ἀπὸ τοῦ ὄχλου χωρισμῷ codd. : « segregatus a *toto* » Ficin : ὅλου R²mg. 216v et aussi *Ambr. 329* qui est un manuscrit incomplet et qui donc, selon toute vraisemblance, n'a pas servi à R².

IV, 8, 8, 16 βούλεται codd. : « sicut et ars *consulta* re non solet » Ficin : βουλεύεται R²mg. 221v.

Dernière preuve que R² connaît la version de Ficin : il divise VI, 6 et VI, 7 en chapitres « ficiniens » ; rien par ailleurs n'autorise à penser que R² soit Ficin lui-même, ni la manière ni l'écriture de R². Les corrections de R² sont donc postérieures à 1492.

Peut-on fixer le *terminus ad quem* de R² ? Oui, si l'on peut démontrer — et ce sera facile — que *Corp. Christi 117* est copié sur R et connaît R². Ce manuscrit en effet a été écrit probablement aux alentours de l'an 1500, plutôt avant qu'après, et certainement avant 1521.

R² a donc annoté R probablement dans la dernière décade du XVe siècle, très certainement entre 1492 et 1521.

R³ paraît postérieur à R² et semble dater du XVIe siècle. En effet Corp., cette même copie de R, ignore systématiquement R³ en I, 1, 6, 5 ἀνάγη au lieu de αὐτὴν correspond à l'état de A, lequel écrit *ἀνάγκη in rasura* et omet αὐτὴν ; de même les trois points de R³, qui signalent III, 7, 13, 50-51, correspondent à un ση' qui ne se trouve qu'en A et en certaines de ses copies.

Au XVIIe siècle, le médecin Bourdelot (1610-1685) acquit le manuscrit et y apposa sa signature. Il était conseiller de la célèbre reine Christine de Suède (1626-1689) et lui fit cadeau du manuscrit. Christine abdiqua en 1654 et fit don de sa bibliothèque au cardinal Azzolini, lequel la légua à son neveu Pompeo. De celui-ci les *Reginenses* passèrent au Vatican, où ils sont encore[1].

R est un de ces rares manuscrits de Plotin peu connus et qu'il faille rouvrir encore. Outre les renseignements qu'il fournit sur l'archétype BR et sur l'archétype premier, il conserve seul le texte exact de certaines scolies et toute l'antique numérotation intermittente.

1. Voir L. DOREZ, *Rev. des Bibl.*, 1892, p. 129 ; ELTON, *The Great Book Collectors*, 1893, pp. 94, 149, 154, 159, 162 et 187 ; G. A. E. BOGENG, *Die grossen Bibliophilen*, 1922, t. I, p. 376 et t. III, p. 199.

OXONIENSIS COLLEGII CORPORIS CHRISTI GRAECUS 117 Corp.

Nunc *E. 3. 4.* Chartac. 320 × 215 mm. Fol. 330. Saec. XV exeuntis. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-13). *Tabula generalis* (ff. 13v-14v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15-330)[1].

RELIURE. — Cuir du XVIe siècle. Pas de folios de garde.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 33 quinions non numérotés, avec réclame perpendiculaire au texte.

FILIGRANES. — Trois papiers, entremêlés dans plusieurs cahiers.

Quin. 1-14 (ff. 1-140) ; feuillet ⟨3⟩-8 (f. 148) du quin. 15 ; feuillet ⟨1⟩-10 (f. 160) du quin. 16 ; feuillets ⟨3⟩-8 et ⟨4⟩-7 (ff. 168 et 167) du quin. 17 ; feuillet 1-⟨10⟩ (f. 181) du quin. 19 ; feuillets ⟨3⟩-8, 4-⟨7⟩ et 5-⟨6⟩ (ff. 328, 324 et 325) du quin. 33 : *Échelle inscrite dans un cercle*, variante identique de Briquet 5920 (29 × 44r, Venise, 1491 ; var. un peu plus petite : Venise, 1492 ; voyez Bodemann, no 137, Florence, 1494).

Quin. 15-18 (ff. 141-180) et feuillet ⟨2⟩-9 (f. 189) du quin. 19 : *Arbalète dans un cercle* ; le plus proche des types signalés par Briquet est le no 746 (40 × 57r, Lucques, 1469-73 ; var. simil. : Memmingen, 1491 ; Vienne, 1498-1503 ; Florence, 1501-1503).

Quin. 19-32 (ff. 101-320) et feuillets ⟨1⟩-10 et 2-⟨9⟩ (ff. 330 et 322) du quin. 33 : *Triple mont dans un cercle* surmonté d'une croix, dont les bras formés par de simples lignes (voir Br. nos 11851 et suiv.) sont terminés par trois pommeaux analogues à ceux du type 11905 ; filigrane non signalé par Briquet.

POSSESSEURS. — Fol. 1, à droite en haut, quelques mots effacés ou décharge d'une notice ou signature qui se trouvait sur le folio collé primitivement à la reliure et aujourd'hui disparu. — Plus bas, vers la gauche : *No 1584. 117* ; puis, d'une main moderne : *E. 3. 4.* — Dans la marge inférieure, d'une main du XVIe siècle : *hic liber emptus fuit ab heredibus Guilielmi grocini Anno Domini | 1521* [2] *pro collegio corporis christi claimondo praeside.*

1. T. GAISFORD, *Cat. mss. Angl. Hib.*, 1697, t. I, pars 2a, p. 51 b, no 1584 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XXXVIII, note y ; H. O. COXE, *Cat. codd. mss. colleg. aul. Oxon.*, 1852, t. II, p. 41 a ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, p. 101, no 28 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 53.

2. Le *2* est écrit dans un autre chiffre, peut-être un *0*, ou dans une simple tache. Coxe a lu *1601*.

Mise en page. — Surface écrite : 205 × 120 mm. ; 30 lignes à la page. Écriture penchée, aux traits épais, laide mais régulière ; assez souvent le copiste prolonge dans la marge de droite la dernière lettre d'une ligne par un trait de plusieurs centimètres, ainsi au folio 191, soit rectiligne, comme pour les *καὶ* abrégés, soit courbe, pour les α surtout. — Titres et initiales, rubriqués. En marge, les titres sont numérotés de *β'*, en *Enn.*, I, 2, à *νδ'*. Le copiste termine plusieurs traités en un, deux ou trois triangles et, s'il le peut commodément, commence le traité suivant en haut d'une page.

Texte. — Fol. 1, après une croix et une bande ornée : *Πορφυρίου περὶ τοῦ βίου τοῦ Πλωτίνου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ.* — Fol. 13ᵛ, après un trait ondulé : *Τάδε ἔνεστι τῇ βίβλῳ Περὶ τοῦ τί ζῶον* (sic), *κ. τ. λ.* — Fol. 15, après une croix et une bande ornée : + *Βίβλος τοῦ φιλοσόφου Πλωτίνου.*

Anomalies. — En plusieurs endroits, le copiste laisse des blancs :

V, 1, 6, 9 *λόγῳ* ...... *ἀλλὰ* Corp. 195ᵛ
6, 37 *ὑπο* .... *ὑποστάντων* Corp. 196
V, 3, 11, 12 *ἐν* ..... *καὶ* Corp. 204ᵛ
VI, 6, 13, 35 *νοητοῖς* .... *κατὰ πάντας* Corp. 283ᵛ
VI, 7, 19, 6 *ἕν τι τῶν περὶ* ⁜ *ἔπειτα* : add. *ἕτερον* Corp.mg. 302
41, 20 *ὅτι* .... *τὰ δύο ἓν* Corp. 312

Aux traités IV, 7 et IV, 8, il n'y a aucune confusion.

Au folio 272, ligne 23, après VI, 4, 5, 6 *ῥέουσα μὲν γὰρ ἐπὶ τοσοῦτον*, suit immédiatement VI, 4, 16, 27 *κατά τι θεώρημα*. Le morceau manquant, VI, 4, 5, 6–16, 27 *ἔρχεται ἐφ' ὅσον — ὅλης οὔσης*, inséré au folio 289, ligne 5, après VI, 7, 4, 1 *τὴν ἀπορίαν ἄνωθεν*, se termine au folio 294, ligne 27, immédiatement avant VI, 7, 4, 1 *ληπτέον τὸν ἄνθρωπον.*

Annotations marginales. — En marge de *Vita*, 7, le copiste numérote les noms des disciples de Plotin. On ne trouve pas d'autre numérotation marginale dans la suite.

En marge, le copiste ajoute parfois un mot, qu'il omet dans sa transcription, ainsi :

III, 6, 1, 12 *ὅλως* Corp.mg. 105
2, 27 *ὃν* Corp.mg. 106
17, 16 *αὐτὸ*, passé, puis mal écrit dans l'interligne, puis Corp.mg. 115
III, 7, 12, 61 *ἂν εἶπεν* Corp.mg. 124ᵛ
13, 5 *οὐ μέντοι* : *τοι* Corp.mg. 124ᵛ

Dans les interlignes, on retrouve plusieurs variantes de l'archétype, ainsi :

Vita, 2, 1 *κωλικῇ* : *γρ. κοιλιακῇ* Corp.s 1
3, 47 *οὐστιλλιάνῳ* : *γρ. ἰουστίνῳ* Corp.s 2

Plus loin, les leçons interlinéaires se font plus rares et sont omises, d'autres passent dans les marges, ainsi :

Vita, 2, 26 *τὸ ἐν ὑμῖν θεῖον* : *γρ. τὸν ἐν ὑμῖν θεόν* Corp.mg. 1ᵛ
6, 25 *περὶ εὐδαιμονίας* : *γρ. περὶ τοῦ* αου *ἀγαθοῦ* Corp.mg. 3ᵛ

Dans les trois premières ennéades on ne rencontre que les notes marginales suivantes :

I, 3, 4, 2 *ὅρος διαλεκτικῆς* Corp. 22ᵛ
II, 4, 12, 17 *οὗ* : *οὐ* Corp.mg. 59ᵛ
III, 4, 3, 3 *ὥσπερ* : *ὅς–* Corp.mg. 98
3, 11 *πρὸ τοῦ* : *πρώτου* Corp.mg. 98

Dans les trois dernières ennéades, aussi, nombre restreint de scolies

IV, 3, 17, 16 : un losange Corp. 143
IV, 4, 12, 6 *σημ' τί τὸ λογίζεσθαι* Corp. 154
30, 1 *ὅρα* Corp.r 163ᵛ
V, 8, 4, 25 *σημ' περὶ λυγγέως* Corp. 222ᵛ
6, 1 ⟨*σημ' περὶ*⟩ *τῶν παρ' αἰγυ⟨π⟩τίοις ἱερῶν γραμμάτων* Corp. 223ᵛ
V, 9, 13, 13 *σημ' ὅτι ὁ αἰσθητὸς κόσ⟨μος⟩ | μοναχοῦ · ὁ δὲ νοητὸς ⟨παν⟩ | ταχοῦ* Corp. 231
VI, 1, 4, 1 (f. 233) ; 10, 20 (f. 236ᵛ) ; 13, 1 (f. 238ᵛ) ; 13, ult. (f. 238ᵛ) ; 15, 1 (f. 239) ; 24, 1 (f. 242ᵛ) ; pour le texte des scolies, voir *États*, pp. 365-366.

Le manuscrit ne porte pas de trace d'une deuxième main.

L'archétype immédiat de Corp. est R. De part et d'autre, mêmes « blancs » dans le texte, mêmes lacunes, ainsi en IV, 7, 10, 13–16, même manière de transcrire les scolies, comme cet *ὅρα* en IV, 4, 30, comme ce simple losange agrandi au lieu d'une scolie complète en IV, 3, 17, 16, enfin même titre exceptionnel : « le livre du philosophe Plotin ». Ce n'est pas assez. Du fait que deux manuscrits, dont l'un est plus ancien que l'autre d'un siècle et demi, présentent les mêmes caractères, on ne saurait conclure que le plus jeune est copié sur le plus vieux. Il faut découvrir en celui-ci des traits qui lui sont absolument propres et que « reproduit » celui-là. Telles sont bien les annotations originales de R², lecteur de R après 1492. Corp. en tient compte et dérive donc de R. Le copiste n'accepte que rarement dans son texte une correction de R², ainsi en I, 1, 1, 7, il écrit, comme le suggérait R², *ὧν* au lieu de *οὖν*. En revanche il reproduit en marge la plus grande partie des corrections, notes ou conjectures de R², ainsi I, 3, 4, 2 *ὅρος διαλεκτικῆς* ; II, 4, 12, 17 *οὗ* ; III, 4, 3, 3 *ὥσπερ* ; IV, 8, 8, 16 *βουλεύεται*. S'il rectifie l'ordre troublé

de IV, 7, 10 et IV, 8, 2, c'est que R^2 indiquait clairement ce qu'il y avait à faire. S'il ne remet pas en place le morceau qui débute à VI, 4, 5, 6, c'est qu'au folio 312ᵛ R^2 se contentait d'écrire λείπει sans laisser soupçonner qu'on trouverait plus loin de quoi combler la lacune. Ce n'est que R^3 qui écrira ici ζήτει τοῦτο τὸ σημεῖον, laissant entendre par là que le texte est simplement déplacé. Le copiste de Corp. connaît donc déjà R^2 et ignore encore R^3.

La notice, fort précise, qui orne le bas du folio 1, permet d'éclairer l'histoire ultérieure du manuscrit. Comme c'est très probablement le premier exemplaire grec des œuvres de Plotin qui passa la Manche, quelques détails sur l'humaniste qui l'apporta ne seront pas de trop.

Bien qu'il n'ait pas laissé d'écrits, William Grocyn (1446 ?–1519) est un des plus illustres représentants de la Renaissance en Angleterre. En 1467 il fut nommé « fellow » de New College à Oxford, et en 1481 il avait une chaire de théologie à Magdalene College. Érasme dit que Grocyn savait le grec avant d'avoir visité l'Italie ; on a donc conjecturé qu'il l'avait appris de Cornelius Vitelli, invité comme « lecturer » vers 1475 par Thomas Chaundler, le « warden » de New College. De 1488 à 1491 Grocyn séjourne à Florence, Rome et Padoue et poursuit ses études helléniques avec Démétrius Chalcondyle et Ange Politien. De retour à Oxford, il y demeure jusque vers 1499 ; en 1504 il se fixe à Londres. Il meurt en 1519 et Linacre, son exécuteur testamentaire, dépense l'argent reçu en dons aux pauvres et en achats de livres pour les étudiants besogneux [1].

Pour permettre à Linacre de faire ces largesses, il semble que « les héritiers de William Grocyn » aient vendu sa bibliothèque. Notre manuscrit en tout cas leur fut racheté en 1521 pour le collège de Corpus Christi nouvellement fondé par Richard Foxe (1447/8–1528) et dont Jean Claymond ou Claymund fut le premier président, de 1516/7 à 1537, date de sa mort [2]. Bien que conservé à la Bodléienne, le manuscrit appartient toujours, depuis quatre siècles, au même Collège.

Maintenant quelques hypothèses.

1. *The Encyclopaedia Britannica*, 11ᵉ éd. (1910), vol. XII, pp. 610 b–611 a.
2. Thomas FOWLE, *Corpus Christi*, dans *Oxford University College Histories*, Londres, Robinson, 1898, pp. 47-50.

Lorsque l'on compare les dates et circonstances du voyage de Grocyn en Italie (1488–1491) et les dates probables de la transcription du manuscrit (1492/4–1500), on a l'impression ou bien qu'il fut commandé par Grocyn lors de son séjour dans la péninsule ou bien qu'il lui fut envoyé comme « souvenir » par l'un de ses maîtres, Chalcondyle ou Politien. Ce dernier, né à Montepulciano près de Sienne en 1454, vint à Florence en 1469 suivre les leçons de Ficin et de Jean Argyropoulos. Or, tous deux s'intéressaient alors vivement à Plotin. Le premier l'avait lu et relu et allait bientôt le traduire, le second en avait recopié de sa main l'œuvre entière. Sous cette double influence, Ange n'a pas pu se désintéresser de Plotin. Peut-être Laurent de Médicis, qui se l'était attaché dès 1470 en qualité de secrétaire et auquel Ficin dédiera ses travaux plotiniens, lui fit-il don de R. Il est hautement vraisemblable qu'en 1492, lorsque parut la version de Ficin, Politien en acquit ou reçut un exemplaire. Ce serait lui qui aurait corrigé à l'aide de cette version le texte de R. Ce serait lui aussi qui aurait fait exécuter pour son élève Grocyn une copie de R, en enjoignant naturellement au copiste de tenir compte de ses corrections. Politien mourut en 1494, âgé seulement de quarante ans. Le manuscrit R resta vraisemblablement encore quelque temps à Florence, puisque R^3 le corrige d'après A ou l'une de ses copies. Or A ne paraît pas avoir quitté Florence depuis 1441 et plus d'une de ses copies, notamment celle de Ficin, dut y rester jusqu'à la fin du xvᵉ siècle.

Olim *Suppl. 129 ; 2652*. Chartac. 300 × 210 mm. Fol. I–III + II + IV–V. Saec. XVI. NILI *Oratio in barbarorum incursione* (ff. 1–2ᵛ). PLOTINI *Enn.*, I, 1–I, 1, 3, 11 καὶ ἐπιθυμίαι ζη- (ff. 3–3ᵛ) ; I, 1, 7, 5 ὅσα ζῴου πάθη — I, 1, 9, 4 καὶ διάνοια πῶς ἀναμάρτητος (ff. 4–4ᵛ). MANUELIS CONSTANT. *Ad Fr. Franciscum, O. P., Epistola* anno 1523 scripta (ff. 5–6). SYNODI NICAENAE II *Actorum excerpta* (f. 7). ANONYMI *Libellum Contra Latinam Ecclesiam* tempore Caroli Quinti scriptum (ff. 9–10). *Nomina graecarum urbium* (f. 11) [1].

POSSESSEUR. — Au folio 3, en haut à gauche : *Dno Lodico*. A droite, dans le sens de la largeur, une addition :

158
150
332
26
220
249
1135

En bas, de la main qui a fait cette addition : *pro Aristotile uel Plotino*. La même main indique en marge du folio 3 le début des chapitres ficiniens 2 et 3.

TEXTE DE PLOTIN. — Écrit sur un papier mesurant 210 × 142 mm. Le copiste écrit 24 lignes à la page. Pas d'annotations marginales. L'en-tête du texte est la suivante : † *Βίβλος τοῦ φιλοσόφου Πλωτίνου | Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος.*

L'en-tête montre que ces pages dérivent de R soit directement, soit plus probablement par l'intermédiaire de Corp. Entre les folios 3 et 4, écrits sur du papier, dont on ne peut déchiffrer le filigrane, manque exactement un feuillet. Si les folios 3 et 4 constituent un seul feuillet, — ce que nous ignorons — on en déduirait que le copiste n'eut jamais l'intention de transcrire toutes les *Ennéades* ; sinon il aurait pris pour premier cahier un quaternion complet. Le sens de l'addition faite « pour Aristote ou Plotin » nous échappe.

1. A. F. KOLLAR, *Ad P. Lambecii Comment. de Aug. Bibl. Caes. Vindob. Supplementum*, t. I, 1790, col. 766–768 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 54.

Olim Rigault *CIƆCIƆXXXV* ; Dupuy *2252* ; Clement *Regius 3069*. Chartac. 220 × 147 mm. Fol. I-II + 257 + III-V. Saec. XV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-13). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15-257) [1].

RELIURE. — Cuir estampé sur ais de bois. Les fermoirs constitués par trois cordelettes ont disparu. Les folios I et V étaient primitivement collés à la reliure et gardent encore la décharge des rebords de cuir. Reliure et folios rongés par les vers. Le folio 50 bis n'est pas numéroté, mais il y a deux folios 237 ; le nombre de folios est donc bien 257.

CAHIERS. — 43 quaternions réguliers comprenant aussi les folios de garde. Les deux premiers (ff. I–14) ne sont pas numérotés. Les 41 derniers (ff. 15–V) sont numérotés par le copiste de α′ à λα′ en bas du premier folio recto et du dernier folio verso de chaque cahier.

FILIGRANE. — *Licorne rampante ou furieuse* (groupe Briquet 9956-9962, notés entre 1405 et 1443), sur fine vergeure, assez proche de Br. 9957 (29 × 42, Venise, 1426) et de Br. 9960 (Hintzenhausen en Bavière, 1436 ; var. simil. : Ravensbourg, 1441) ; le type exact n'est pas reproduit par Briquet.

POSSESSEURS. — Fol. I, en haut, d'une main antérieure à l'époque de la reliure : + *ἰγου( ) ὁ θεὄδορος ὁ κασάρος ἐλθοτας βύὄτας νικταγιρέβυτας | τὸν καρνικολόμα διὰ τι εἰς το ποιητου καίου δε τονlopa*. Plus bas : *Plotin*.

Fol. IIᵛ, en haut, d'une encre rousse, en assez grands caractères et d'une main qu'on ne retrouve pas ailleurs : + *τῆς κυρίας τῆς ψυχοσώστριας*. Plus bas, d'une main plus récente : *Plotinus* (*us* biffé et changé en *i*) *Philos. Enneades*.

Fol. 1, en haut, les cotes de Rigault (celle-ci biffée par Dupuy), Dupuy et Clément. Dans la marge inférieure : *76*.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 155 × 190 mm. ; 30 lignes à la

1. *Cat. codd. mss. Bibl. reg.*, t. II, p. 441 a et b ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100 ; H. OMONT, *Inventaire somm.*, 1886, t. II, p. 190 ; AXEL DAHL, *Odödlighetsproblemet hos Plotinos*, Lund, Lindstedt, 1934, pp. 62-63 ; P. HENRY, *Recherches sur la « Préparation Évangélique » d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eustochius*, 1935, pp. 81 et 93-104 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 46 ; *États*, pp. 31, 70-71 et 77-119 ; *Manuscrits*, pp. 231-236 et Appendice II, pp. 324-339.

page. Écriture menue avec de nombreuses abréviations ; le copiste parvient à mettre sur une page de son petit manuscrit autant et plus que ses confrères qui exécutent de grands in-folios. Aucune ennéade n'est précédée d'un *pinax*. — Titres et initiales, rubriqués. Le titre proprement dit est toujours précédé du nom de Plotin, de l'indication de l'ennéade et du numéro d'ordre du traité dans l'ensemble des *Ennéades*. Les huit premiers traités ne sont pas numérotés en marge. A partir du neuvième, le copiste écrit : *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης : θʹ : Περὶ ἐξαγωγῆς* et répète en marge le numéro d'ordre *θʹ*. A partir de II, 2, en tête du traité, outre ce numéro d'ordre, ici *ιαʹ*, l'indication de l'ennéade et du rang du traité dans l'ennéade orne la marge supérieure, ainsi : *ἐννεάδος βας βον*. Au folio 109, où commencent *deux* traités, IV, 1 et IV, 3, le copiste se tire d'affaire en inscrivant, après coup, l'indication supplémentaire dans la marge latérale.

Texte. — Fol. 1 : *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*. Les vers de *Vita*, 22, aux folios 10 à 11, sont écrits sur une seule colonne. Les folios 13v à 14v sont vides ; ils étaient destinés à recevoir la table générale qui ne fut jamais écrite.

En bas du folio 13, d'une encre plus noire, J¹ écrit : + *εἰ μὴ ὑπὸ τῶν πραγμάτων ἐτυρρανούμεθα, οὐκ ἂν ἐθάρρησας, στρατηγέ τὸν μέγαν ἐν ἀνθρώποις βασιλέα βαλεῖν τοῖς σκώμμασιν . ἐπεὶ δὲ τοῖς παροῦσι μέγα φρονεῖς, ἄκουσον τί δῆτα τοῖς θεοῖς ἐσύστερον μεμέληται . ἀντικαταρρεύσει εὖ ἴσθι ἐς τοὺς Ῥωμαίους πλεῖστα δεινά. ἕξετε δὲ τὸ βαβυλώνιον φῦλον τῆς ῥωμαϊκῆς πολιτείας κρατοῦν τριττὴν κυκλοφορικὴν ἑβδομάδα ἐτῶν · μετὰ δὲ ταῦτα πεμπταίαν ἑβδομάδα ἐνιαυτῶν ῥωμαί(ους) πέρσαι δουλαγωγήσετε τούτων δὲ διηνυσμένων τὴν ἀνέσπερον ἡμέραν ἐνδημεῖν τοῖς ἀνθρώποις.* Nous remercions M. le Professeur A. Turyn, de Varsovie, d'avoir bien voulu nous aider à déchiffrer ce petit texte.

Fol. 15 : *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος*. — Au folio 131, ligne 23, après IV, 4, 29 *σκεπτέον* est rubriqué : *Ἕως τούτου ἐν τοῖς Εὐστοχίου τὸ βον Περὶ ψυχῆς καὶ ἤρχετο τὸ τρίτον · ἐν δὲ τοῖς Πορφυρίου συνάπτεται τὰ ἑξῆς τῷ βʹ* ⌐.

Anomalies. — Le copiste écrit :

V, 1, 6, 9 *λόγῳ γεγωνῷ ἀλλὰ* J156
V, 1, 6, 37 *ὑπολάβοι ὑποστάντων* J156v
VI, 6, 13, 36 *νοητοῖς ὁρῶντας εἶναι κατὰ πάντας* J227
VI, 7, 19, 7 *ἕν τι τῶν πάντων · ἔπειτα* J237
VI, 7, 41, 20 *ὅτι τοῦτο τοῦτον ὅτι τὰ δύο ἕν* J243

Aux traités IV, 7 et IV, 8, il n'y a aucune confusion ; pas davantage en VI, 4, 5, au folio 214.

Au folio 204v, le septième du quaternion *κδʹ*, après avoir écrit VI, 3, 8, 31 *μὴ δὲ ἐκεῖ ἕκαστον*, le scribe s'interrompt au milieu de la ligne 15, laisse en blanc la seconde moitié du folio 204v et la première partie du folio 205, le huitième du même quaternion, puis, au début de la ligne 16 du folio 205, reprend la suite, *οὐσίαν τὸ δ' ὅλον τὸ ἐκ πάντων*.

Annotations marginales.

Première main : Pas de numérotation intermittente.
Rares scolies provenant de l'archétype, à savoir :

IV, 3, 4, 28	*οἱ ἐν τραύμασι γινόμενοι σκώληκες*	J110v, AR
6, 1	*ἀπορία*	J 111, A
6, 8	*λύσις*	J 111, A
18, 1	*ἀπορία*	J 115v, AE
18, 2	*λύσις*	J 115v, AE
18, 7	*ἀπορία*	J 115v, AE
18, 8	*λύσις*	J 115v, AE
V, 8, 6, 1	*σηʹ περὶ τῶν παρ' αἰγυπτίοις ἱερῶν γραμμάτων*	J177v, AEBR
V, 9, 5, 22	*τὰς ἰδέας φησί*	J 181v
11, 1	*τίνων τεχνῶν καὶ ἐπιστημῶν εἰσὶν ἰδέαι*	J183

Soit *in scribendo* (J), soit *in reuisione* (J¹), le copiste note en marge des corrections, variantes ou conjectures. L'encre de J¹ est plus épaisse que celle de J : entre J et J¹ le départ est parfois difficile [1].

I, 1, 10, 2	*ποιήσει*	γρ. *ποιήσασα* Jmg. 17v
I, 2, 5, 18	*ἀφροσίων*	*ἀφροδισίων* J¹mg. 20
I, 4, 7, 43	*καὶ ἐπ' αὐτοῖς*	in contextu J, repetit J¹mg. 25
8, 27	*πᾶσι*	γρ. *παισὶ* Jmg. 25
10, 3	*δεῖ*	γρ. *δοκεῖ* Jmg. 25
I, 6, 1, 50	*ἢ τὰ πρόσθεν*	*ἢ τὰ πάθη* Ciz. *ἐν ἄλλῳ ἢ τὰ πάθη* Jmg. 29v
3, 20	*στοιχεῖα*	γρ. *σώματα* Jmg. 30v
I, 7, 2, 6	*εἶδος*	γρ. *εἴδωλον* Jmg. 33v
I, 8, 8, 7	*πληρώσεις* om.	*πληρώσεις* Jmg. 36v
I, 9, 1, 14	*προεξαγωγή*	*προσαγωγή* Jmg. 39
II, 1, 1, 36	*ὁποσονοῦν*	γρ. *ὁπῶσουν* Jmg. 39
4, 15	*κειμένην*	γρ. *κινουμένην* Jmg. 40v
7, 41	*πραότερον*	γρ. *πρότερον* Jmg. 42
II, 2, 1, 4	*συνεχεῖ οὖσα*	γρ. *συνέχεια* Jmg. 42v
II, 3, 15, 4	*εἰς πλήρωσιν*	γρ. *εἰς ποίησιν* Jmg. 47v
II, 9, 1, 37	*τούτου*	γρ. *τοῦτο* J¹mg. uel J¹mg. 58
1, 56	*λέγουσαν ὅτι νοεῖ ἔτι*	÷ *ὅτι νοεῖ ὅτι νοεῖ* Jmg. 58v
4, 21	*πρώτη*	γρ. *προτέρᾳ* Jmg. 59
12, 2	*ὅλως*	γρ. *ὅμως* Jmg. inf. 62v
13, 18	*τοῦ παντός*	γρ. *τοῦ κόσμου* Jmg. 63v
16, 39	*ὃς τοῦτον*	γρ. *εἰς τοῦτο* Jmg. 65
III, 1, 3, 16	*ἐπινοίας*	γρ. *ἐπιπνοίας* Jmg. uel J¹mg. 67
3, 31	*παρόντων*	γρ. *πάντων* Jmg. 67v
4, 2	*ταῦτα*	supra alt. *α* scr. *η* J¹ uel J²

1. En J, il n'y a pas d'autres leçons marginales du copiste que celles notées dans cette liste. On a repéré le plus de leçons interlinéaires possibles.

	4, 3	ἢ	ἢ $J^{1mg.}$ uel $J^{2mg.}$ 67ᵛ
	5, 15	πάντων φορά	γρ. τούτων $J^{1mg.}$ uel $J^{2mg.}$ 67ᵛ
	10, 12	τὰ καλὰ	γρ. τὰ ἄλλα $J^{1mg.}$ uel $J^{2mg.}$ 69
III, 2,	1, 40	χεῖρον (o in ι)	χειρον $J^{mg.}$ 69ᵛ
	10, 4	φθορᾶς	γρ. φορᾶς $J^{1mg.}$ uel $J^{2mg.}$ 73
	10, 7	οὕτω	s add. J^{1} uel J^{2} 73
III, 4,	6, 34	συνανενεχθείσης	γρ. συναναχθείσης $J^{mg.}$ 81
	6, 35	φιλογενέσεως οὐσίας	γρ. ὡς οὐσίας $J^{mg.}$ 81
III, 6,	7, 2	εἶτα	γρ. ἢ τα $J^{mg.}$ 89
	7, 32	κενῷ (ε sali)	κενῶ $J^{mg.}$ 89
III, 7,	9, 2	συνεχούσης	συνεχοῦς οὔσης $J^{mg.}$ 98
IV, 4,	19, 18	ἀλλὰ ποῦ	ὅπου $J^{mg.}$ 127
IV, 6,	3, 1	περὶ πρύμνης	γρ. περὶ μνήμης $J^{mg.}$ 142
V, 1,	4, 36	εἰ νοεῖ	γρ. ἵνα νοῇ $J^{mg.}$ 155ᵛ
V, 2,	2, 13	ἓν οὖν	ἐν οὖν $J^{mg.}$ 159
V, 3,	8, 10	καὶ τὸ ἀληθὲς	γρ. ἀληθινὸν $J^{mg.}$ 162ᵛ
V, 5,	4, 18	ὁ τὸ νοεῖν	γρ. τὸ εἶναι $J^{1mg.}$ 169
V, 6,	3, 16	ὑφεστηκός τινος	ὑφεστηκότος τινός $J^{mg.}$
	6, 16	οὐ νεύει	γρ. μένει $J^{1mg.}$ 174
V, 8,	10, 32	ἐκ βάθους	ἐκ θάμβους J 179
V, 9,	6, 22	ἔτρεψε	γρ. ἤστραψεν $J^{1mg.}$ 182ᵛ
VI, 1,	11, 7	εἰ δεῖ δὴ	εἰ δ' ἤδη $J^{1mg.}$ 188
	25, 1	τετραχῶς ποιοῦντας	διαιροῦντας J^{8} 192
VI, 3,	23, 4	πολυπραγμονήσει	supra νήσει scr. συνη J^{8} 210ᵛ
	23, 8	ὁρατοῦ	ἀοράτου $J^{1mg.}$ 210ᵛ
VI, 9,	7, 23	ὀαρίστης	ὀαριστύς $J^{1mg.}$ 255

Deuxième main. — Un lecteur, d'une écriture plus fine encore que celle du copiste, annote par endroits le manuscrit, dans le texte et en marge, surtout aux traités III, 5, *De l'amour* et V, 1, *Des trois hypostases principales*. Nous donnons seulement ici quelques spécimens de J^{2}.

III, 5,	2, 1 περὶ		Devant περὶ, un trait de séparation, J^{2} 82
	2, 22 ὅτι – βαίνειν		Souligné par J^{2} 82ᵛ
	2, 36		σηʹ $J^{2mg.}$ 82ᵛ
	2, 41 δι' αὐτοῦ		δι' αὐτοῦ ἴσ. $J^{2mg.}$ 82ᵛ
	3, 13 εἰδώλου		ἐνυπόστατος οὐσία ἴσ. $J^{2mg.}$ 82ᵛ
	3, 15		ἐκ γὰρ τοῦ ὁρᾶν τὸ ἐρᾶν [1] $J^{2mg.}$ 83
	3, 19-21		trait vertical et σηʹ $J^{2mg.}$ 83
	3, 21 alt. καὶ – θέᾳ		Souligné par J^{2} 83
	4, 21		trait et σηʹ $J^{2mg.}$ 83
	4, 22 ἔρως – ὀριγνωμένης		Souligné par J^{2} 83ᵛ
	5, 1 ἀλλά τις		deux traits de séparation en équerre J^{2} 83ᵛ
	6, 1		id. J^{2} 83ᵛ, et une main dont l'index pointe vers 6, 1.

1. Au même endroit, en marge de F, *Parisinus gr. 1816*, on lit ἔρως λέγεται ἀπὸ τοῦ ἔρι καὶ τῆς ὁράσεως F^{3}. C'est une note de Marsile Ficin.

	6, 26-29	trait vertical $J^{2mg.}$ 84
	7, 16 ὡς ἐξ – ἀρχῆς	peut-être souligné par J^{2} 84
IV, 3,	20, 33	σηʹ $J^{2mg.}$ 116ᵛ
V, 1,	2, 37 γεννήσαντι πατρὶ	main dont l'index pointe vers 2, 37 en $J^{2mg.}$ 155
	4, 26–29	trait vertical $J^{2mg.}$ 155ᵛ
	5, 3–4	ὅτι ὁ νοῦς ἐκ τοῦ πρώτου ἁπλοῦ νοὸς καὶ πῶς . . 'μ … ἔχονται ἐν αὐτῷ αἱ ἰδέαι $J^{2mg.}$ 155ᵛ
	5, 8	οὐ γὰρ αὐτόθεν εἰς τὸ εἶναι ὁρίζεται, ἀλλ' ἐκ τοῦ πατρὸς ὁριζομένη δὲ εἰς τὸ εἶναι καθ' ὑπόστασιν ἅμα λαμβάνει καὶ τὸ δημιουργὸς εἶναι ἴσ. $J^{2mg.}$ 156
	5, 14	ὡς ἐνεργοῦσα δηλονότι τῶν γὰρ ὑποκειμένων αἱ ἐνέργειαι οἷον δέ φησι διὰ τὸ νοερῶς ἐνεργεῖν ἴσ. $J^{2mg.}$ 156
	5, 19 ὁρῶσα	ἴσ. διὰ τὸ τὴν μὲν ὡρισμένην ἤδη δυάδα πληθύνεσθαι τῷ προάγειν τὰς ἰδέας ὡς τὴν μὲν δύναμιν τοῦ προάγειν ἔχουσαν τὴν δὲ προακτικὴν ἤδη ἐνέργειαν, παρ' ἑαυτῆς δε τῷ προάγειν τὰ προαγμένα $J^{2mg.}$ 156
	5, 19 ἓν	αὐτὸ ὑποκείμενον ἤδη $J^{2mg.}$ 156
	6, 4	ὡς γὰρ νόησις καὶ ὅρασις, αἱ εἰσὶ δυνάμεις τοῦ ὁρᾶν, ἔστιν ὁ πατήρ · ὡς δὲ κατ' ἐνέργειαν τὰ αὐτά, ἄμφω, τοῦτ' ἔστιν ὁ πατὴρ καὶ ὁ υἱός, ὡς ἓν ὑποκείμενον, ὃ σημαίνει διὰ τοῦ εἰπεῖν τὸ ἕν · ἴσ. $J^{2mg.}$ 156
	6, 11–12	σηʹ $J^{2mg.}$ 156
	6, 15	πεφηνέναι $J^{2mg.}$ 156
	6, 15 παντὶ	devant παντὶ, deux traits en équerre J^{2} 156
	6, 18 αὐτὸ	Souligné par J^{2} 156, αὐτὸ ἴσ. $J^{2mg.}$ 156
	6, 50 ⸎ γεννῆσαν	⸎ τὸ γεννώμενον *Aug(ustinus) engubinus citans locum plotini* $J^{2mg.}$ 156ᵛ
	6, 50 γεννῆσαν Δ	Δ καὶ τὸ γεγεννημένον *Marsil. Ficinus addit* (ce mot est biffé) *legit* $J^{2mg.}$ 156ᵛ Sur la même ligne, une main signalant le passage
	6, 52 τὸ γεννῆσαν	τὸ γεγεννημένον ἴσ. $J^{2mg.}$ 156ᵛ
	8, 2–7	trait vertical et main signalant le passage $J^{2mg.}$ 157
	8, 10 ἐκ δὲ – ψυχὴν	paraît souligné par J^{2} 157ᵛ

Le manuscrit J doit être étudié avec d'autant plus d'attention qu'il n'a jamais été décrit et qu'il a peu servi aux critiques. C'est pourtant, parmi tous les exemplaires des *Ennéades*, celui qui pose les problèmes les plus nombreux, les plus divers, les plus

complexes. Si nous ne pouvons donner à tous ces problèmes une solution définitive et certaine, du moins convient-il d'en rassembler avec toute la clarté possible les éléments.

Avec B, J est le plus serré de tous nos manuscrits. En 255 folios de petit format, il condense toutes les *Ennéades*. L'écriture est si fine qu'elle est à peine lisible. Ainsi que le filigrane, elle permet de dater approximativement le manuscrit du deuxième tiers du XVe siècle.

Place de J dans le stemma.

Le fait le plus saillant est que J, de même que V, vient s'ajouter à M comme témoin de quelques-unes des pages de IV, 7 qui manquaient dans l'archétype, mais qu'Eusèbe nous a toutes conservées d'après une autre recension [1]. Alors qu'il s'apparente donc ainsi d'une certaine façon à CMV, du groupe y, des variantes, au début peu nombreuses, mais caractéristiques, nous contraignent à le ranger dans la même famille que B et R.

Vita, 2, 38	δεδήλωκέ τινι cett.	δεδηλωκέναι BRJ
I, 1, 7, 21	τὸ	om. BRJ
12, 5	ἐξεύροι	ἐξεύρῃ BRJ
I, 4, 2, 33	ἴσως ἂν	transp. BRJ
7, 29	δ' ὅτι	δ' ἔτι BRJ
14, 26	βλέπῃ	βλέποι B^{ac}RJ
I, 6, 5, 54	ψυχὴ	ἡ ψυχὴ BRJ
I, 8, 2, 10	νοῦς εἶναι	transp. BRJ
2, 27	ἂν B^{2s}	om. B^{ac}RJ ἄρ Q
3, 25	εἰ	ἢ RJ ἡ B
4, 20	ἧς B^{pc}	ἧς ἡ B (del. ἡ B^{2}) RJ
4, 21	μόνον δὲ βλέψαν	β. δὲ μόνον BRJ
11, 1	ἀλλ' – παντὶ	om. BRJ
13, 1	κακὸν	τὸ κακὸν BRJ
13, 20	μεμιγμένη J^{pc} B^{pc}	μεμιγμένω B^{ac}RJ^{ac}
I, 9, 1, 1	ἐξάξει AE UQ B^{pc}	
	ἐξάγει SCMN	ἐξάξεις B(ς del. B^{2}) RJ
1, 7	ἔχον add. J^{pc} B^{2}	om. B^{ac}RJ^{ac}
1, 8	λυθῆναι τὸ σῶμα	τὸ σῶμα λ. BRJ
II, 1, 1, 3	ἂν ἴσως	transp. BRJ
7, 47	λεπτότητι τοῦ σώματος	τοῦ σ. λεπτότητι BRJ
III, 7, 11, 45	εἰ γὰρ	εἰ μὲν γὰρ BRJ
IV, 7, 3, 25	τάχα δ' ἂν	τάχ' ἂν BRJ Q

1. Sur J et M, voir *Recherches*, pp. 93-104 ; sur J, M et V, voir *Manuscrits*, pp. 231-336 et l'Appendice II, surtout pp. 330-332.

IV, 7, 5, 47	τοὺς βουλομένους	τοῖς βουλομένοις BRJ
5, 48	τοῦτο	τούτου (sic) B^{ac} R^{ac} J
5, 51	κλεπτομένου AE US	
	βλεπομένου CM	βλαπτομένου BRJ
8, 13	χρεία	θεία BRJ^{ac} $R^{exp.}$

On remarquera les doubles leçons de cette liste qui apparentent J tantôt à R, tantôt à B. Ce dernier cas paraît plus fréquent, surtout si l'on y ajoute quelques rares leçons où B et J font bande à part, tandis que R n'offre aucune anomalie ; la première est surprenante :

Vita, 9, 1	προσκειμένας R cett.	φιλοσοφία προσκειμένας BJ
I, 1, 7, 1	ἔστω J^{ac} B^{pc} R cett.	ἔσται B^{ac} J^{pc}
7, 12	ἤδη A^{ac} R J^{ac} cett.	εἴδη A^{pc} BJ^{pc}

Si B, R et J forment une famille, quels sont leurs rapports mutuels ? A défaut de précisions de détail, du moins quelques conclusions négatives s'imposent-elles.

J ne peut d'aucune façon être l'archétype de B ni de R. Ceux-ci sont d'un siècle au moins plus vieux que celui-là.

Inversément B a tant de fautes, qui lui sont propres, qu'il ne peut être l'archétype de J, ni d'ailleurs de R. Quelques spécimens suffiront.

I, 1, 3, 14	τοῦτο γὰρ	τοῦτο μὲν γὰρ B
9, 13	οὐ · ὥστε	οὐχὶ ὥστε B
II, 1, 2, 13	σώματος	σώματα B
IV, 7, 3, 11	ὃ	om. B
3, 13	ἀλλ'	om. B
3, 24	ἐν ὕλῃ	ἡ ὕλη B
3, 26	τὸ ξύμπαν	τὸ ὀξύμπαν B
4, 1	καὶ	om. B
4, 30	ἥ γε codd. R ἥ J	ὅ γε B
4, 33	ποιεῖν	om. B
5, 32	δύναται	δύνασθαι B
5, 38	πολλαχῇ	πανταχοῦ B
5, 38–39	ἀδύνατον – εἶναι	om. B

J est de même indépendant de R. Dans la seule première ennéade, on compte une trentaine de « fautes » de R que ne reproduisent ni J ni B. Contentons-nous de citer les omissions :

I, 3, 1, 15	οἷον	om. R
I, 4, 2, 9	οὐκ	
7, 8	μὴ	

I, 4, 13, 11	ἂν	om. R
14, 5-6	ἢ περὶ – οὔσης	
I, 5, 7, 30	χρόνου	
10, 17–18	καὶ τὸ – αὐτῷ	
I, 6, 1, 31	καὶ	
7, 27	ἴδοι	
I, 8, 13, 8–10	οὐ – αὐτοαγαθόν	

En outre certains titres, notamment celui qui ouvre les *Ennéades*, sont tout à fait particuliers à R. Ni B ni J ne les connaissent.

De plus, en J comme en B, les blancs de R sont comblés et, en J, tantôt bien tantôt mal. On dira que le copiste de J, pour combler ces blancs de R, se sert d'un modèle auxiliaire ; mais alors pourquoi la restitution est-elle parfois fautive, comme en V, 1, 6, 37 et en VI, 7, 19, 7 ?

Enfin J ne présente aucun trouble dans le texte, tandis que B et R ont des troubles communs. Sans doute le copiste est adroit et intelligent — à preuve la restitution qu'il exécute en IV, 7, sans doute il peut avoir trouvé dans la marge du modèle présumé les indications nécessaires ; toujours est-il qu'en R, on l'a vu plus haut, ces indications n'étaient complètes qu'à la fin du XVe siècle. Corp., copié sur R bien après que J fut exécuté, n'a pu éviter tout à fait de reproduire quelques-uns des troubles de son modèle.

Il faut ajouter que J a une courte série de notes marginales inconnues de B et de R et qui se trouvaient dans l'archétype premier, puisque A les conserve aussi. Mais J n'aurait-il pas connu A ? Hypothèse gratuite qui ne reposerait que sur le seul fait qu'elle est précisément censée expliquer.

En l'absence de collations complètes, les rapports entre les trois manuscrits indépendants, B, R et J, sont obscurs. Le problème se complique du fait qu'ils ne paraissent pas se grouper de la même façon dans toutes les parties du texte.

Dans les premières ennéades, outre les leçons communes, on relève une parenté plus étroite entre B et R qu'entre l'un d'eux et J. Déjà le trouble commun à B et à R en IV, 7 et IV, 8 prouve abondamment cette parenté [1], mais ne démontre pourtant

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 359, n. 3, n'ayant pas connaissance du trouble en IV, 7 et IV, 8 (voir la note *Rhein. Mus.*, p. 378), doute de notre droit de grouper B avec R et J : « dazu scheinen mir die gemeinsamen Lesarten zu spärlich zu sein ». Depuis les trois ou quatre leçons communes citées à la p. 270 des *Recherches*, la liste s'est allongée ; voir plus haut p. 140.

pas que J ne dérive pas du même archétype ; car il se pourrait qu'au moment où J fut copié, un lecteur ait déjà signalé ce trouble en marge de l'archétype commun à B, R et J. Plus parlantes sont quelques leçons fautives en BR, parfois d'ailleurs corrigées, mais dont J n'offre pas de trace.

I, 1, 1, 7	ὧν B^{2s} R$^{2mg.}$ cett.	οὖν BR ὧν καὶ R^{s}
4, 5	προσθήκην	προσθήκῃ B (alt. η ex aut in alia lit.) R
4, 18	διαπλέκεται AE DJQ	
	διαπέπλεκται CUS	διαπλέκηται B R
10, 3	ἔφαμεν ἡμῶν	transp. R
		ἡμῶν om. B, ante ἔφ. add. B^{2s}
IV, 7, 7, 28	ἢ σώματι	ἐν σώματι B R(ἢ R^{s})

La quatrième de ces variantes s'explique si l'archétype BR portait ἡμῶν au-dessus de ἔφαμεν. Détail notable, en B, la restitution de ἡμῶν se fait *avant* et non après ἔφαμεν. Si de pareils faits se multipliaient, on pourrait conclure que B^{2} corrige d'après l'archétype de B. La leçon ὧν placée par B^{2} au-dessus de οὖν aurait la même origine ; mais d'où vient alors ὧν καὶ de R ? Est-ce une conjecture ?

A partir de la cinquième ennéade, la situation change. A dire vrai, nos collations sont ici trop incomplètes pour citer des variantes communes à B, R et J. Il n'est pas sûr qu'elles existent. On sait aussi que le grand trouble de R en VI, 4 et VI, 7 ne dépare pas cette partie de B due au copiste Bc. Ce qui s'affirme ici c'est l'étroite parenté de J avec R, et cela jusque dans le texte d'une scolie :

V, 1, 2, 3	ἐν ἀέρι	ἐν τῷ ἀέρι RJ
3, 1	καὶ θείου ὄντος	ὄντος καὶ θείου RJ
V, 3, 11, 10	ὄψις	ἡ ὄψις RJ
V, 9, 11, 1	περὶ τοῦ (in scholio)	om. RJ
VI, 1, 6, 5	μὲν	om. RJ
6, 35	χρόνοι – ὕστερον	om. RJ
10, 1	ἀφ' ἧς – ποιός	om. RJ
11, 7	εἰ δ' ἤδη	εἰ δ' εἴδη RJ
14, 2	οὖν	om. RJ
14, 10	λέγομεν (etiam B)	λέγομεν οὐ δὲ ἁπλοῦν λέγομεν RJ
23, 11	κεκαλυμμένος	κεκλυμένος R
		κεκλιμένος J

Comme on n'a aucune raison de penser que les copistes de R et de J changent de modèle, on est plutôt porté à croire que le changement de situation est dû au changement de main en B. A ce propos, il convient de signaler l'analogie entre B et E, tous deux dus à plusieurs copistes. Tandis que dans leur première partie B et E s'accordent respectivement avec le texte de RJ et de A, dans leur dernière partie ces deux manuscrits se séparent le premier de RJ, le second de A, ou plutôt n'ont plus les fautes, l'un de RJ, l'autre de A. Plus curieux encore est le fait que dans cette partie Bc et Eb sont positivement apparentés, comme le prouve notamment leur commune et caractéristique « scolie » en VI, 8, 21, 11 ἀβουλοῦντος.

Quoi qu'il en soit du détail, et de la possibilité de reviser ultérieurement ces résultats, les conclusions suivantes paraissent acquises :

1. Dans leur ensemble B, R et J sont apparentés.

2. Au début, B et R se groupent contre J et les autres manuscrits, bien qu'on relève un cas marquant où J s'accorde avec B contre R et le reste de la tradition.

3. A la fin, c'est B qui rejoint le reste de la tradition : les leçons communes à R et à J sont ici particulièrement nettes et fréquentes [1].

Le copiste J.

Le petit manuscrit J paraît avoir été exécuté par le copiste pour son usage personnel. L'extrême finesse de l'écriture en est déjà un indice. Le fait d'avoir ajouté au bas du folio 13 un curieux texte prophétique, non identifié, et qui n'a rien à voir avec Plotin, en serait peut-être un autre. Le soin surtout que met le copiste à se procurer un exemplaire complet et riche en variantes, l'attention avec laquelle il copie et « corrige » certains textes, tout cela suggère qu'il travaille pour son propre compte. On peut noter ici la manière dont il comble quelques lacunes de son modèle. On se rappelle qu'aux ennéades V et VI, R laisse parfois en blanc quelques lettres. J retrouve parfois la vraie leçon, par conjecture, il semble, puisque ailleurs il corrige ou complète presque certainement de son cru. En V, 1,

1. H.-R. Schwyzer (*Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 279) a remarqué lui aussi l'étroite parenté de J et de R.

6, 37 au lieu de ἀπολαύει, R écrit ὑπο.... et J écrit hardiment ὑπολάβοι. En VI, 7, 19, 7 il est encore plus hardi : sur la foi d'un ἕτερον, attesté par R, et qui invitait à chercher une « autre » leçon, au lieu de τῶν περὶ il écrit sans sourciller τῶν πάντων.

Toute une série de corrections marginales et interlinéaires sont de la main de J. Elles sont de deux sortes. Les unes rectifient un simple *lapsus calami* ou récrivent un mot sali et ne sont alors généralement pas précédées de γράφεται, ainsi I, 2, 5, 18 ἀφροδισίων de la marge corrige ἀφροσίων du texte, ainsi III, 2, 1, 40 χεῖρον de la marge reprend le χεῖρον pâteux du texte. D'autres, beaucoup plus nombreuses, sont de véritables variantes, et proviennent non pas de l'archétype mais d'un manuscrit parallèle. A preuve, semble-t-il, la remarque explicite en marge de I, 6, 1, 50 ἐν ἄλλῳ · ἢ τὰ πάθη. A preuve aussi la nature de ces leçons : elles ne représentent pas l'état de BRJ, mais celui de la famille CMVNUS. La présence même de la péricope B de IV, 7 suggère que ce manuscrit était apparenté de près à MV, qui ont aussi cette péricope. Peut-être était-ce leur archétype immédiat. A ce propos il convient de rappeler que le texte de cette péricope dans chacun de ces trois manuscrits JMV est indépendant de celui des deux autres [1].

Le copiste de J fait attention à ce qu'il lit. De temps à autre il rajeunit l'orthographe de son modèle ; parfois [2] il écrit πολυθρύλητον au lieu de πολυθρύλλητον qu'ont les autres témoins. Là où son modèle portait probablement κ' ἀνδριὰς il écrit καὶ ἀνδριὰς [3]. Ailleurs [4] il transforme ἀνάπαλιν δὲ θάτερον μισεῖν θάτερον en ἀνάπαλιν δὲ τὸν ἕτερον μισεῖν τὸν ἕτερον. Enfin, prévenant la critique moderne, il biffe un φήσομεν redondant [5].

Ailleurs on ne sait s'il rétablit le texte par conjecture, ou au contraire si, par une voie mystérieuse, il a seul connaissance du texte transmis par l'archétype ou par un exemplaire perdu, plus fidèle que l'archétype même à l'original [6]. Ainsi en I, 2,

1. Voir *Recherches sur Eusèbe et Eustochius*, pp. 109-111 ; H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 283-284.
2. Notamment en I, 4, 5, 6 (ici avec B) ; IV, 7, 4, 9, *États*, p. 86.
3. VI, 1, 23, 21, *États*, p. 267.
4. II, 3, 4, 16.
5. VI, 3, 27, 23, *États*, p. 270.
6. Cette formule même est téméraire. Cet exemplaire perdu peut lui-même avoir été corrigé par conjecture.

3, 24, où tous les manuscrits ont νοεῖται, il écrit, avant Kirchhoff et ses successeurs, νοεῖ τε. En marge de III, 1, 3, 16 le copiste J[1] plutôt que le lecteur J[2] écrit, au lieu de ἐπινοίας, l'excellente leçon ἐπιπνοίας, et cette leçon est précédée d'un γράφεται qui en garantit, semble-t-il, l'ancienneté relative ; ce ne serait pas une conjecture de J lui-même. En marge de F, Ficin écrira pareillement *aliter* ἐπιπνοίας et dans sa traduction il adoptera cette leçon : *per inspirationem*.

Plus étonnante encore est la leçon συνεχοῦς οὔσης que de toute la tradition directe J seul atteste ; les autres, en III, 7, 9, 2, ont συνεχούσης. Mais Simplicius confirme la leçon solitaire de J et depuis Kirchhoff les critiques, qui ignorent J, ont ainsi « corrigé » le texte.

Quelle que soit l'attention ou l'habileté de J, parfois il sommeille. Voici quelques-unes de ses distractions :

I, 1, 2, 10	ἀθάνατον καὶ ἄφθαρτον	transp. J
5, 5	πάσχουσαν πάθημα	transp. J
I, 2, 4, 5	κεκαθάρθαι	καθαίρεσθαι J
I, 5, 7, 1	δεῖ μόνον	transp. J
I, 6, 1, 46	τε	om. J
7, 24	πάντα ταῦτα	transp. J
I, 8, 8, 28	ἀλλὰ	ἀλλὰ γὰρ J
9, 7	τῷ	om. J
13, 6	ἀγαθόν	ἀγαθὸν ἔσται J

Premiers possesseurs et lecteurs.

Encore et toujours des énigmes sans solution.

En haut du premier folio de garde, avant que le manuscrit fût relié, une main inconnue, qui ne diffère pas radicalement de celle du copiste, écrivit en grossiers caractères deux lignes bizarres. Ont-elles un sens, ou un lecteur a-t-il simplement voulu essayer son calame fort mauvais ? Quel chiffre percera le mystère de ce gribouillage aux accents mis à l'envers et aux terminaisons étranges ? Est-ce du grec, est-ce du latin ? Ose-t-on lire « Higoumène Théodore de Césarée », et ce nom propre, si c'en est un, est-il suivi d'une formule magique ? De plus habiles reprendront le texte, dont nous ne garantissons même pas la lecture, et l'interprèteront.

Plus tard, une autre main inscrivit au revers de ce premier folio τῆς κυρίας τῆς ψυχοσωστρίας, c'est-à-dire « la rédemption du Seigneur ».

La reliure, du XVe siècle, a été exécutée dans le même atelier que celle d'un autre manuscrit des *Ennéades*, le *Mon. gr. 449*. Comme celui-ci a certainement appartenu à Mathias Corvin († 1490), J fit peut-être également partie de ses collections.

Notons encore l'ancienne cote *76*, non identifiée.

Enfin le manuscrit vint aux mains d'un lettré qui s'intéressait vivement à Plotin. C'est lui sans doute qui sur le même folio IIv écrivit la notice latine corrigée. Il ne lut pas toutes les *Ennéades*, du moins il ne les annota pas toutes. Deux traités surtout retinrent son attention, celui *De l'amour* (III, 5), celui *Des trois hypostases principales* (V, 1). Dans chacun d'eux il n'étudia même que les premiers chapitres ou les passages essentiels ; à mesure qu'il lisait, il proposait quelques corrections au texte, bien légères assurément, comme de changer l'esprit doux en esprit rude ; il soulignait quelques expressions ; de-ci de-là, il notait d'un trait sinueux, d'un fin ση', d'un petit dessin ingénieux, quelques lignes plus frappantes. Il parcourut sans doute quelques traités de la quatrième ennéade où l'on retrouve un ση' de sa main. Arrivé à V, 1, il s'arrêta et de longues notes disent l'intérêt qu'il prit aux textes « christianisants ». C'était un homme prudent, comme en témoignent les ἴσως qu'il multiplie tant pour les corrections que pour les commentaires.

A quelle date remonte cette lecture ? Elle est postérieure à 1492. Ficin est expressément cité au folio 156v : sa traduction de ποθεῖ δὲ πᾶν τὸ γεννῆσαν καὶ τοῦτο ἀγαπᾷ (= omne vero *genitum* appetit genitorem in cuius consecutione fit contentum) fait croire au lecteur de J qu'il faut insérer τὸ γεγεννημένον après τὸ γεννῆσαν. La reprise *addit, legit* est curieuse : en réalité Ficin ne « lisait » pas τὸ γεγεννημένον, ne jugeait même pas qu'ils dussent être « ajoutés », puisque ni A, ni F n'ont ici de correction de sa main. Le *genitum* est amené par les nécessités de la traduction [1].

On a une autre preuve que J[2] se sert de la version latine de Ficin. Il en reprend parfois la division en chapitres, ainsi en III, 5, 2 ; III, 5, 5 et III, 5, 6.

J est le seul manuscrit où Ficin soit cité. Non seulement Ficin est cité, mais, au même endroit [2], un autre personnage, d'un

1. Voir *États*, p. 135.
2. Nous devons à la science du Père J. de Ghellinck d'avoir pu déchiffrer cette note et identifier le personnage qu'elle mentionne.

demi-siècle plus jeune, Agostino Steuco, originaire de Gubbio, qui s'appelait en latin Augustinus Steuchus Eugubinus[1]. Il mourut en 1548, après avoir occupé la charge de Bibliothécaire de la Vaticane. Ses œuvres complètes[2], où il utilise Plotin, ne furent publiées qu'en 1578, de sorte que la note qui le mentionne, et qu'il semble falloir attribuer à J^3, un lecteur distinct de J^2, date sans doute du dernier quart du XVIe siècle.

Effectivement, comme le remarque J^3, Steuchus au chapitre XVI de son *De perenni philosophia* citant V, 1, 6, 50-53, au lieu d'écrire *γεννῆσαν*, complète et altère la phrase en y insérant comme sujet *τὸ γεννώμενον*[3].

Les lecteurs J^2 et J^3, comme le copiste J, sont tous des inconnus, ou plutôt des anonymes. On peut supposer que J^2 c'est Steuco lui-même, que J^3 est un de ses héritiers, mais ce sont là pures conjectures.

On le voit, le petit manuscrit J pose plus de problèmes qu'il n'en résout[4].

1. Sur le personnage voir la récente monographie de Th. Freudenberger, *Augustinus Steuchus aus Gubbio (1497–1548)... und sein literarisches Lebenswerk*, dans *Reformationsgeschichtliche Studien und Texte*, Heft 64/65, Münster i. W., Aschendorff, 1935.

2. Augustini Steuchi Eugubini, episcopi Kisami, Sedis Apostolicae Bibliothecarii *Opera* quae extant omnia, 3 vol., Sonnius, 1578. Le t. III porte le millésime 1577.

3. Pour tous ces textes, voir le détail aux *États*, pp. 135-136.

4. Deux de ces problèmes, connexes — origine de la péricope B de IV, 7 et des leçons marginales Jmg. — ont été repris sous l'*Énoncé IX* de l'Appendice II (pp. 324-339) consacré au fragment *T*, qui n'a d'ailleurs avec eux aucun rapport essentiel. *T* laisse ces questions où elles en étaient après la découverte de V, lequel en constitue au contraire un nouvel élément ; voir pp. 232-236.

CHAPITRE III

LE GROUPE y

Une bonne moitié des manuscrits complets des *Ennéades* appartiennent à ce groupe. Malgré leur âge récent, et le grand nombre de petites omissions qui en déparent le texte et le caractérisent, leur accord constitue l'un des états médiévaux les plus importants.

Le manuscrit D prend place en ce chapitre parce qu'il n'a ni les leçons de w ni celles de x et qu'il n'appartient pas au groupe z, mais il forme peut-être une classe à part ; seules des collations complètes pourront en décider.

Les leçons essentielles de l'état y ne sont pas trop mal connues, car l'apparat de Creuzer contient des collations, souvent détaillées, de sept de ses témoins, CMVN Ciz. Leid. Vat. Mais comme les trois derniers sont des apographes sans valeur, copiés au XVIe siècle, et que les trois premiers appartiennent au même sous-groupe, Creuzer ne nous apprend rien sur les autres branches représentées notamment par U, S et Chis. Étant donné que ces exemplaires sont presque toujours dépouillés des vieilles scolies de l'archétype, l'absence de collations complètes rend très difficile l'établissement d'un stemma détaillé. Ce n'est pas une solution que de déclarer péremptoirement, sans avancer l'ombre d'une preuve, que U est l'archétype unique de tout le groupe. On ne résout pas ici le problème en le supposant résolu.

Avec les éléments dont nous disposons, collations personnelles de U et de S, collations de Creuzer, et sondages en quelques points des autres exemplaires, nous ferons effort pour dégager les grandes lignes de la solution en ayant soin de préciser chaque fois le degré de certitude de chaque conclusion. L'indépendance de certains témoins par rapport à U, et la nécessité d'en tenir compte pour l'édition des *Ennéades*, apparaîtra au nombre des

résultats non contestables de l'enquête. Pour ce qui est du reste il faudra se contenter de probabilités ; mais même s'il y a erreur, la reconstitution de l'état y — seul objet essentiel — ne serait pas remise en question. La frange d'incertitude, si large soit-elle, ne doit donc étonner ni effrayer le lecteur, qui pourra, s'il en a le loisir et le goût, débrouiller jusqu'à sa pleine satisfaction telle partie moins satisfaisante de l'enquête.

Autour de U nous rangerons le groupe de Chis. et celui de H, sans oser nous prononcer catégoriquement en faveur d'une filiation de dépendance ; pour Chis. au contraire, il y a présomption d'indépendance. L'étude très poussée de J. Cochez sur Φ nous dispensera de nous y arrêter longtemps.

Autour de S nous grouperons N, qui paraît bien désormais en être une copie, et O qui l'est sans doute aussi.

Les exemplaires de Tribolès, C et M, vont évidemment de pair et l'appartenance de V à ce groupe a été parfaitement établie par H.-R. Schwyzer, dont on lira avec profit la monographie.

Enfin, tout près de M, autour de Leid. et de ScorB, manuscrits tardifs, se rangent tout un lot d'exemplaires incomplets copiés par un groupe de copistes d'Espagne.

Récemment découvert par H. Dörrie, le fragment *T* a pu encore être étudié dans l'Appendice II. Ce n'est d'ailleurs pas un manuscrit des *Ennéades*, mais d'Eusèbe. Il confirme ou précise certains points de la notice relative à V — notice dont nous n'avons pas cru pouvoir retoucher la rédaction — et, avec V, les *Recherches sur la « Préparation évangélique » d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eustochius.*

MARCIANUS GRAECUS 209 D

Olim *Arm. N. Theol. IV ; XV, 5 ; LXIX, 6 ; LXXXIX, 6.* Nunc *Colloc. 1023.* Chartac. 250 × 165 mm. Fol. 140. Saec. XII. ARISTOTELIS *De anima*, liber I (ff. 1–28ᵛ), II (ff. 28ᵛ–42ᵛ), III (ff. 42ᵛ–62ᵛ), *De motu animalium* (ff. 65–73ᵛ), *De sensu et sensibilibus* (ff. 74–92ᵛ), *De memoria et reminiscentia* (ff. 92ᵛ–98), *De somno et uigilia et diuinatione per somnum* (ff. 98–114ᵛ). PLOTINI *Enn.*, IV, 7 (ff. 119–130), I, 1 (ff. 130–137) et IV, 2 (ff. 137–140ᵛ)[1].

RELIURE. — Moderne, aux armes de S.-Marc. Quatre folios de garde, deux devant (add. I–II), deux derrière (add. III–IV).

MUTILATION. — Du folio 1 au folio 114 inclusivement, excepté aux ff. 63–66, au coin supérieur et intérieur de chaque folio, on a découpé, après que le codex fut écrit, un rectangle mesurant de 1 à 1,5 cm. de hauteur et de 2 à 7 cm. de largeur. Auparavant, et sans doute pour faciliter l'opération, la partie supérieure et centrale du manuscrit paraît avoir été abondamment humectée ; que ceci ait été fait avant le découpage, on en a la preuve aux folios 63 et 115, où l'on peut lire, en face du trou actuel, les décharges des lettres aujourd'hui disparues. Le folio 96 a perdu la totalité des quatre lignes supérieures. Du folio 1 au folio 106 inclusivement, on a recollé, au XVᵉ ou XVIᵉ siècle, un petit morceau de papier sur les trous, et du folio 1 au folio 46, on a récrit, sur les deux côtés de ces pièces, mais non en 46ᵛ, les phrases mutilées.

POSSESSEURS.

Fol. 1. En haut, à gauche, en rouge : *12°*. Dans la marge inférieure plusieurs annotations que l'on peut répartir en trois groupes.

I. Encre tout à fait pâle, presque illisible : *ξζ*, et en dessous : *67*. En dessous de ceci : *ξζη* (le *ζ* est sali). A droite de la marge : *bs* (*Bessarionis ?*).

II. Cette main écrit *ἐν τόπῳ* .. .... (5 ou 6 lettres grecques illisibles) et biffe le *67* et le *ξζη* mentionnés. Sous ce dernier groupe elle écrit *68*, qui sera ensuite biffé, et en dessous encore : *νθ*.

III. Plus à droite : *Aristotelis | de anima et de motu animalium | ἀριστοτέλους περὶ ψυχῆς*. Puis : *τόπος ξζ* (chiffres biffés). En dessous : *Locus*

1. A. ZANETTI, *Graeca D. Marci bibl. codd. mss.*, Venise, 1740, p. 113 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, pp. XLIV–XLV ; MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 95, pp. 113–114 ; J. COCHEZ, *Philolog. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 49.

67, surchargé de *59*. A droite : *59*, le *5* étant surmonté d'un *4*. Dans le coin inférieur droit : *b.c̄ar.* (= *Bessarionis Cardinalis*).

Fol. 140v, en bas, de la même écriture que D[2] (Bessarion) : *βεντζεσλάους ντενπρεμῖ ῥέκτορ σάντι τζεσαρι μάρτυρισ, ἴντερ πόντεμ ρούπτουμ (aut ῥούπτουμ) καὶ πόντεν ἰουδαιορων*[1].

Mise en page. — Tout le manuscrit est de la même main. Surface écrite : 170 × 100 mm. (ff. 1–62), puis 170 × 110 mm. (ff. 65–140v). Aux folios 119 et 137, deux jolies lettrines au minium représentant, la première un quadrupède se tenant debout sur un petit socle, la seconde un quadrupède courant tenant en bouche du feuillage, le tout posé verticalement. Tous les titres sont rubriqués. A la fin de chaque traité, le copiste répète le titre sans le faire précéder, sauf la première fois, du nom de l'auteur, ainsi : folio 1 *Ἀριστοτέλους Περὶ ψυχῆς λόγος πρῶτος* ; folio 62v *τέλος τῶν Περὶ ψυχῆς τριῶν τοῦ Ἀριστοτέλους λόγων* (seule finale avec *τέλος* et le nom de l'auteur) ; folio 119 *Πλωτίνου Περὶ ἀθανασίας ψυχῆς* ; folio 130 *Περὶ ἀθανασίας ψυχῆς*.

Annotations marginales.

Dans le texte d'Aristote, on trouve plusieurs scolies et schémas écrits par le copiste, ainsi aux ff. 20 (*ὅτι τραγωνίσαι βουλόμενοι μέσην ἀνάλογον ζητεῖ εὑρεῖν, ὁ μέσην ἀνάλογον εὑρὼν ἴσον ἕτερον μήκει ὀρθογώνιον καὶ ἰσόπλευρον ποιεῖ*) ; f. 25v (à propos de *θρεπτικὴ καὶ γεννητική* : *θρέψις· τὸ τρέφον· τρεφόμενον*) ; f. 28v ; f. 29v (près de *ἀνώνυμον τυγχάνει ὄν· δῆλον δέ : οἷον ὅτι ὅσα φωτὸς οὐχ ὁρώμενα, σκότους ὁρᾶται . τοῦτ' ἔστι λόγοις γάρ, ἀλλ' οὐκ ὀνόμασιν*, puis : *καθ' αὑτὸ τὸ ὁρατὸν λέγει, τὴν ἐπιφάνειαν ἀλλ' οὐ τὸ διαφανές· προιὼν δὲ κατὰ συμβεβηκὸς καὶ οὐ καθ' αὑτὸ ὁρατὸν ἐρεῖ*) ; f. 32 ; f. 33 (une scolie et un plan) ; f. 33v (*ὀξὺ καὶ βαρὺ τὸ ψοφητικὸν λέγει· ἀπὸ γὰρ τῶν ψοφῶν γινώσκεται τὰ ὀξέως καὶ βαρέως ψοφοῦντα*) ; f. 45v et f. 46 (intéressant) ; f. 48v ; f. 51v ; f. 53 ; f. 53v (3 scolies) ; f. 54v (2 scolies) ; f. 58 ; f. 59 (4 longues scolies) ; f. 61v ; f. 62v (*τοῦτ' ἔστι ὅπως δύνηται τῶν σημαινομένων ὑπὸ τῶν φωνῶν αἰσθάνεσθαι*) ; f. 72 (schéma) ; f. 73v et ff. 74, 92, 96 (schéma : un tronc (*α* et *θ*) à deux branches à droite (*γ* et *ϵ*), et trois à gauche (*β*, *ζ*, *δ*) ; f. 96v et f. 97 (schéma).

Dans le texte de Plotin, deux scolies et deux *ση'*, à savoir : IV, 7, 10, 27 *ὅτι δεῖ τὴν ἑκάστου πράγματος φύσιν ἐκ τοῦ ἀρίστου κατανοεῖν τῶν ὑπ' αὐτὴν* (f. 127v) ; IV, 7, 10, 39 *ση'* (f. 128) ; I, 1, 10, 5-6 *ση'* (f. 135v, seul avec Q 4) ; IV, 2, 2, 1 *ση' πῶς ἡ ψυχὴ καὶ μεριστὴ καὶ ἀμέριστος* (f. 139, seul avec AE qui omettent le premier *καί*). Pas de numérotation intermittente en marge ; pas de numérotation des titres des traités.

1. Müller, *Hermes*, 1879, p. 95, a brouillé ses fiches de D, *Marc. gr. 209*, et de Q, *Marc. gr. 242*. A propos de D il écrit : « Vier Subscriptionen von unwissenden Schreibern, theils ganz unverständlich (comme celle, croit-il, transcrite ci-dessus), theils nichtssagend... Als curiosum stehe die erste hier : *βεντζεσλάους κ.τ.λ.* ». Seule celle-ci est en D et elle a un sens ; les autres sont en Q ; voir p. 256.

Lecteurs. — En marge du folio 122v, un lecteur a écrit d'une encre très pâle *ὅθς δοξασοι*.

En marge du *Περὶ ψυχῆς*, mais là seulement, D[2], c'est-à-dire Bessarion, a écrit ses réflexions, aux ff. 2v, 3v, 18v, 21v, 25v, 26, 27, 29, 35 (sc. *ὅτι κατὰ τὴν ἀφὴν πολλὰς ἀκριβεστέρας τῶν ἄλλων ζῴων ἄνθρωπος ἔχει· διὸ καὶ φρονιμώτατός ἐστι τῶν ζῴων*) etc. La dernière note est au folio 62, où Bessarion comble une lacune. Quelques *ση'* de la même main, aux folios 23v, 24v, etc.

Zanetti date le manuscrit du xiie siècle. Müller se prononce avec force pour cette même date, et bien que le manuscrit soit écrit sur papier, un nouvel examen n'a pu que confirmer cette estimation des connaisseurs. Au cours des siècles, D a perdu son folio de garde et le premier folio du premier cahier qui nous eussent peut-être renseignés sur les anciens possesseurs ou lecteurs.

A une date inconnue on a voulu, semble-t-il, introduire une chaîne à même le corps du manuscrit. C'est ce qui expliquerait la mutilation qu'on lui a fait subir. Devant les dégâts, on n'a pas persévéré et le « trou » n'a pas été foré de part en part.

Au xve siècle, D devint la propriété de Bessarion. C'est celui-ci, semble-t-il, qui écrivit, au dernier folio, en caractères grecs, cette énigmatique phrase latine : *Wenceslaus Debremi* (?) *rector santi Cesarii Martyris inter pontem ruptum et pontem iudaeorum*. Müller, qui a le premier relevé cette notice, n'a pu la déchiffrer. Le sens est assez clair. Ce Wenceslas est probablement le personnage qui posséda le manuscrit avant Bessarion. Malheureusement, la fin de son nom de famille est peu lisible ; on lit clairement *ντενπρ*. Pour les Grecs de la Renaissance, *ντ* équivalait à *δ* ; ainsi un copiste bien connu, André Darmarius, signe, au folio 313 du *Vaticanus gr. 302*, *Ἀνδρέας Νταρμάριος*. Peut-être le *ν* qui précède le *π* change-t-il également celui-ci en *β*. Qu'il faille lire *De Bremi* ou *temporarius*[1], il faudrait aussi la ville dont il est question.

On songe immédiatement au *Ponte Rotto* de Rome qu'on voit encore aujourd'hui tout près de l'actuel *Ponte Palatino* ; non loin de là, au N.-E., près de l'antique synagogue, se trouve le *Ponte Fabricio*, appelé autrefois le *Pont des Juifs*. Or, à aucune époque

1. M. Schwyzer m'écrit qu'il a lu *ντεμπορα ρ..* qu'il suggère de « traduire » *temporarius*. Je crois bien qu'il a raison mais je n'ai pu vérifier l'original.

on ne trouve, sur la rive, entre ces deux ponts une église de saint Césaire [1].

Dans la bibliothèque de Bessarion, D occupa successivement diverses places et le folio 1 porte en conséquence non moins de quatre cotes successives, 67, 68, 59 et 49. L'ordre chronologique exact dans lequel elles se suivent n'est pas connu, mais leur nombre même fait croire que le manuscrit pourrait bien être un des premiers qu'acquit le Cardinal.

Comme pour le MarcB qui lui appartint également, Bessarion n'annote ici que le début du *Περὶ ψυχῆς* d'Aristote et se contente plus loin d'écrire en marge quelques rares *ση'*.

Au début du XIXe siècle, pour Creuzer, W. Rinck a collationné le traité I, 1 et J. Morelli le traité IV, 7 [2]. Müller a refait cette collation, mais, dit-il, sans aucun profit [3]. D est un des quatre manuscrits qui servent de base à son édition de 1880–82.

---

1. Sur une indication du Père J. Simon et avec l'aide érudite du Père R. Fausti nous avons pu identifier au dernier moment l'église dont parle la note. Il s'agit de *S. Cesarii de arenula* (ou della Regola), située entre l'actuel *Ponte Fabricio* et, au N.-O., le *Ponte Rotto* du moyen âge, l'actuel *Ponte Sisto* reconstruit en 1474 sur les ordres de Sixte IV ; voir par exemple H. GRISAR, *Storia di Roma e dei Papi nel medio evo*, vol. I, Rome, 1908, Desclée, Livre I, chap. 5, nº 110, p. 119, et surtout C. HÜLSEN, *Die Kirchen des hl. Caesarius in Rom*, dans les *Miscellanea Fr. Ehrle*, Rome, Vatican, 1923, t. II, pp. 393-395 ; ID., *Le Chiese di Roma nel medio evo*, Florence, Olschki, 1927, pp. 230-231. Dans le *Liber anniversariorum* de l'*Arciconfraternita del Gonfalone* de 1470 (= Archiv. Vatic., Diversi E, f. 12-12v) entre *in sancto Martinello* et in *sco pauolo della Regola* on trouve in *sco Cesari* (sic) | *Per l'aia de pietro tento* (ces cinq mots, biffés) *levato et* (sic) *posto* | *in sco pauolo della regola qui de sotto* ; le service funèbre s'est fait dans l'église voisine dont dépendait déjà alors, semble-t-il, S. Césaire. On comprend qu'elle n'ait eu qu'un recteur « temporaire ».

2. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLV, note h.

3. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 113.

SCORIALENSIS Φ. III. 11

Chartac. 223 × 154 mm. Fol. 254. Saec. XIII–XV. *Miscellaneus*. PLOTINI excerpta *Enn.*, IV, 7, 10 ad finem ; I, 1, 10 ad finem ; IV, 2 (ff. 184-188).

Ce *miscellaneus*, dû à diverses mains, ne nous est connu que par la courte description qu'en donne Cochez. Celui-ci le range auprès de D. Le fait même que les trois extraits plotiniens proviennent des trois seuls traités transmis par D, et dans le même ordre, confirme cette manière de voir. Il est infiniment probable même que ces extraits sont copiés directement sur D, et, puisqu'ils datent de la seconde moitié du XVe siècle, il ne serait pas étonnant qu'ils aient été exécutés à Venise.

---

1. E. MILLER, *Cat. mss. grecs de l'Escurial*, 1848, pp. 172-176 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 50.

Chartac. 222 × 150 mm. Fol. 440 + I. Daniel scripsit anno 1460. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–15). *Tabula generalis* (ff. 16–16v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 16v–440)[1].

RELIURE. — Cuir rouge ; au dos, les armes de Pie IX et du Cardinal bibliothécaire Angelo Mai (1853-54). Sur les tranches, arabesques ; sur les tranches latérales et supérieures, un cercle vide ; sur les tranches inférieures un cercle dans lequel on lit, en trois lignes : *Πλω* | *⟨τῖνος ⟨φιλ⟩ό* | *σοφος*.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 55 cahiers (ff. 1–I), quaternions, sauf *θ'* (ff. 65–70) qui est un ternion et *νε'* (ff. 432–I) qui est un quinion. Le copiste a numéroté les cahiers de *α'* à *νδ'* en bas et au milieu du dernier folio. Le correcteur U² a écrit le chiffre *νε'* au premier et au dernier folio.

PAPIERS. — Deux variantes d'une seule marque de filigrane, *Char à deux roues*, groupe 3526 à 3549, au sujet duquel Briquet, t. I, p. 228, écrit : « Cette marque, d'un dessin aussi conventionnel que celui du char à quatre roues, a été d'un long usage, et le papier qui le porte a été transporté fort loin de son lieu d'origine. La présence presque continue de ce filigrane à Fabriano, de 1424 à 1470, fait supposer qu'il a été employé par un battoir de cette localité... Le type le plus fréquent, et de beaucoup le plus abondant, est celui des 3528, 3533, 3536 et 3540 ; les autres se présentent plus rarement ».

C'est à deux de ces types plus rares que ressemblent, et de très près, les variantes de notre manuscrit, soit à Br. 3543 (41 × 58, Sienne, 1421 ; var. simil.: Fabriano, 1424 ; Chambéry, 1428-31 ; Gênes, 1428-58 ; Narbonne, 1432), soit à Br. 3544 (42 × 59r, Lucques, 1434 ; var. simil. : Damme (Belg.), 1452-56 ; Lille, 1456-74 ; Rome, 1459-60 ; Lucques, 1463-79 ; Ulm, 1473 ; voy. Jansen (nº 131), Mayence, 1473).

Les quat. *ις'–ιζ'* (ff. 119–134) sont faits d'un autre papier : le grain est différent, le char à deux roues est plus petit et présente des détails qui le distinguent nettement du type 3543–44.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 135 × 85 mm. ; 29 lignes à la page. En-têtes et initiales rubriquées, ni plus laides ni plus élégantes que celles des autres manuscrits des *Ennéades* [2]. En haut vers la gauche, au premier

1. H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, p. 99 ; C. STORNAJOLO, *Codd. Urbinates gr. Bibl. Vat.*, 1895, pp. 68–69 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, pp. 37–39, 43–44 ; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 279, pp. 372 et suiv.

2. STORNAJOLO, *Codd. Urb.*, p. 68, écrit : « Inscriptiones minusculis rubris, litterae initiis grandiores ex eodem colore inquinatae sunt potius quam ornatae ».

folio de chaque cahier, le copiste Daniel fait une croix. En marge des titres, numéros d'ordre, de *α'* à *νδ'* [1].

TEXTE. — Fol. 1, après *Ἰῦ βοήθει μοι*, Daniel commence *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*, des. f. 15 *αὐτὸ σημαίνει τὸ ἔργον*. Le fol. 15v est blanc. — Fol. 16 : *Πλωτίνου φιλοσόφου, ἐννεάδων τε καὶ τῶν κατὰ τὰς ἐννεάδας ἐπιγραφῶν τῶν βιβλίων προέκθεσις · ἐννεὰς α'* ; suivent les titres des traités, sans *incipit*, numérotés de *α'* à *νγ'* (= 53) : I, 3 est numéroté *β'* ainsi que I, 2, *Περὶ ἀρετῆς*, en rouge. — Fol. 17 : *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης · Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος*. — Au folio 213v, l. 6, le copiste passe la scolie relative à Eustochius et relie immédiatement à *σκεπτέον* les mots IV, 4, 30, 1 *νῦν δ' ἐπειδή*, mais en marge il fait une petite croix. — Le traité IV, 1, écrit à la suite de III, 9, au folio 171v est répété après IV, 2, au folio 174v.

SOUSCRIPTION. — Au folio 440, à l'encre noire, sauf *τ* et *θ* : *τέλος εἴληφεν ἡ βίβλος τοῦ Πλωτίνου* | *θ(εο)ῦ τὸ δῶρον καὶ Δανιὴλ πόνος τοῦ ἱερομονάχου* | *ἐν ἔτει ,ςϡξη' μηνὶ ἰουλλ(ίου)*.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main elles sont rarissimes. Daniel écrit pourtant deux scolies, la première au folio 85, à l'encre rouge en marge du titre de II, 9, *Aux gnostiques* : *Γνωστικούς φησιν ἡμᾶς τοὺς Χριστιάνους*. La seconde, passée inaperçue lors de la préparation des *États*, ne contient qu'un mot : *ὅπου*, au folio 433, en marge de VI, 9, 3, 24.

Lorsqu'il fait une faute et qu'il la remarque, Daniel la corrige très proprement en ajoutant en marge la lettre ou les lettres qui manquent. Plus rares encore sont les corrections dans l'interligne ou à même le texte ; on en a un exemple au titre de V, 4, *États*, p. 21.

Une seconde main (?), celle d'un lecteur plutôt que d'un réviseur attitré, récrit en marge quelques mots mal copiés, ainsi :

I, 4, 12, 10–11	*εἰδονῆς* U33v	*εἶδος ἡδονῆς* U¹mg.
I, 5, 2, 7	*τὴν τοῦ|ξιν* U35v	*εἶναι ἓ* ante *ξιν* U¹mg.
II, 2, 1, 32	*περιφέρει ἀεὶ* U59	*α* U¹mg. uel U¹mg.

En marge le même personnage — est-ce le copiste peut-être qui se fait lecteur ? — note par deux points une leçon, par quatre points ou quatre points et une virgule un passage qui l'intéresse. Voici, vu l'importance de U, une liste de tous ces signes, équivalents à des *ση'*. Pour retrouver le classement des manuscrits apparentés il peut être précieux d'en avoir le dénombrement complet, qui ne figure pas au chapitre X des *États*.

1. STORNAJOLO, *Codd. Urb.*, pp. 68–69, se trompe quand il signale des erreurs dans cette numérotation et dans la répartition des traités en ennéades. I, 9 qui se termine au f. 53 par *ἐξακτέον* est bien le neuvième traité, *θ'*, et II, 1 qui commence au f. 53, est bien le dixième, correctement marqué *ι'*.

Vita, 24, 13 διεῖλον μὲν U13
I, 1, 8, 4 κοινὸν μὲν U19ᵛ
I, 2, 2, 13 πολιτικαὶ ἀρεταὶ U22ᵛ Chis. 31ᵛ
I, 4, 3, 20 ὁμωνύμως τοῦ ζῆν U29
16, 10 ὀρθῶς γὰρ καὶ Πλάτων U35
I, 8, 1, 9 νοῦς μὲν γὰρ U44ᵛ
I, 9, 1, 15 εἱμαρμένος χρόνος U53
II, 2, 1, 38 οὐδὲ παρὰ φύσιν U59
II, 4, 9, 2 οὐ γὰρ δὴ τὸ ὂν καὶ τὸ ποσὸν ταὐτόν U72ᵛ
9, 5 ἡ ποσότης αὐτὴ οὐ ποσόν U72ᵛ
10, 31 οὐδ' αὐτὴ ἡ ὕλη ἄμορφος U73ᵛ
II, 5, 3, 38 καὶ ἐνέργεια τὰ πάντα U79 Chis.
II, 6, 2, 14 ἀλλὰ τὸ εἶδος ποιότης σῃ' U81
II, 9, 1, 24 γελοῖον γὰρ U85ᵛ
9, 6 διττὸς ὁ ἐνθάδε βίος U90ᵛ
15, 38 ἀρετὴ... θεὸν δείκνυσιν U96
III, 1, 2, 17 δουλεύειν ποιεῖ τὰ ὄντα U100
2, 24 τὴν τοῦ παντὸς φορὰν U100
10, 2 κατ' αἰτίας μὲν πάντα U104
III, 2, 4, 20 πόθεν γὰρ ἂν ἦλθε U107
4, 47 οἱ δ' ἀγαθοὶ μόνοι εὐδαίμονες U107ᵛ
6, 2 οὐδὲν κακὸν τῷ ἀγαθῷ U108
8, 35 οἱ δὲ ὁπλισθέντες κρατοῦσιν U110
8, 37 σώζεσθαι γὰρ ἐκ πολέμων U110
9, 13 τοὺς ἄνδρας τοὺς ἀγαθοὺς U110ᵛ
15, 53 μόνῳ γὰρ τῷ σπουδαίῳ σπουδαστέον U114
III, 3, 5, 15 εἱμαρμένη δὲ ἀπὸ τοῦ χείρονος U120ᵛ
III, 5, 6, 42 δαίμων μετά τινος σώματος U130ᵛ
III, 6, 2, 49 αἱ ἐνέργειαι τῶν ἀΰλων U134ᵛ
9, 31 τὸ βλαπτόμενον οὐχ ὑπὸ τοῦ τυχόντος U140ᵛ
12, 56 καὶ σῶμα συγχωρείτωσαν αὐτὴν εἶναι U143
III, 7, 1, 14 μακαρίων φιλοσόφων U149
6, 30 ἄλλο μὲν φιλόσοφος, ἄλλο δὲ ὁ ἀληθινός U152ᵛ
6, 52 μηδὲ τὸν κόσμον ἀρχὴν ... εἰληφέναι U153
8, 60 λέγοι κινήσεως διάστημα ἐν χρόνῳ U155
9, 25 τί τὸ μετροῦν ἔσται U155ᵛ
9, 51 ὁ ἀριθμὸς ὁ μετρήσας U156
9, 75 ἀπείρου δὲ τοῦ χρόνου ὄντος U156ᵛ
11, 2 διάθεσιν ... ἐπὶ τοῦ αἰῶνος U157
11, 20 αἰῶνος εἰκόνα τὸν χρόνον U157ᵛ
11, 45 εἰ γὰρ αἰών ἐστι ζωὴ U158
III, 9, 1, 36 ὁ οὐ νοῦ ἔργον, ἡ διάνοια U170
IV, 7, 1, 20 οὐ τὸ πᾶν ἀθάνατα (sic) U236

Les deux dernières ennéades ne contiennent aucun de ces signes.

Tout récent qu'il soit, le manuscrit U, copié par le moine Daniel **est**, avec F, l'un des exemplaires dus à Jean Scouta-

riotès, le plus ancien manuscrit daté des *Ennéades* : ils sont l'un et l'autre de 1460.

Avec S d'une part, C et M d'autre part, U paraît être le témoin le plus autorisé d'un archétype perdu qui eut une nombreuse descendance et dont la principale caractéristique est l'abondance de petites omissions, dues pour la plupart à l'homoiotéleute.

J. Cochez fait de U l'archétype même de ce groupe, qu'il appelle le groupe « crétois » du fait que quelques-uns de ses membres ont été exécutés en Crète.

L'existence même de l'état y est hors de doute et la meilleure preuve qu'on en puisse donner est l'insertion, dans le texte même, d'une ancienne scolie à I, 6, 2, 5. D'après Creuzer, CMNV Leid. Ciz. Vat. et, d'après nos propres collations, non seulement U, mais S reproduisent ainsi, à une place indue, la glose à ἀνίλλεται.

Ce petit fait insolite équivaut, comme indice de classement, aux troubles propres à AE et BR, et vaut à lui seul une longue série de variantes ou d'omissions. Néanmoins, voici quelques spécimens de ces dernières, d'après les apparats publiés, complétés de quelques collations personnelles.

I, 1, 12, 14 εἴπερ — ἅπερ USCMN Ciz. Vat.
12, 15 φιλοσοφίαν — σοφίαν USCMN
I, 2, 1, 20 περὶ καὶ — transp. USCMN Leid.
1, 37 ἐπακτὸν — ἐπ' αὐτὸν USCMN Leid. Vat.
2, 26 ὁμοιοῦνται — ὁμοιοῦται USCM
3, 24 ἡ ψυχὴ — ἡ τῆς ψυχῆς USCMN Ciz. Leid. Vat.
3, 27 ἐν ψυχῇ — ἐν τῇ ψυχῇ USCMN Ciz. Leid.
I, 4, 6, 23–24 μᾶλλον – τοιαύτης om. USCM Ciz.
6, 29 ἐναντίων — om. USCMN Ciz. Leid.
I, 7, 2, 6 εἶδος — εἴδωλον USC Ciz. Leid. Vat.
I, 8, 1, 6–7 εἰ ἔστιν – τῶν — om. USCMNV Ciz. Leid. Vat.
8, 14 ἅπερ – ὑπῆρχεν — om. USCMNV Ciz. Vat.
13, 8–9 οὐδ' – αὐτοκακὸν — om. USMNV Ciz. Leid. Vat.

Il n'y a pas de raison de s'arrêter, d'autant que si le nombre d'omissions est considérable, les autres « écarts » de y par rapport au texte reçu sont en nombre encore plus considérable. Le tout est de savoir si le texte reçu est le bon. Car toutes ces variantes ne sont pas pour autant des « fautes ». Creuzer fait remarquer par exemple que cet ἐναντίων en I, 4, 6, 29 a les allures d'une glose ; le texte authentique serait ici celui de y ; au lieu d'« omission » de y, il faudrait parler d'« addition » des autres groupes.

Afin de procéder en toute rigueur, il ne sera pas mauvais de faire la preuve positive de l'indépendance de U par rapport à S et aux autres sous-groupes du groupe y. L'état incomplet des collations ne permet pas d'inclure dans cette revue les leçons de Chis., T et Ciz., dont les rapports avec U feront plus loin l'objet d'une étude spéciale.

I, 1, 7, 14 ἀπαθῶς etiam U — ἀπαθῶν SCMN Leid. Vat.
8, 9 ἐποχούμενον — ὀχούμενον SCMN Vat.
11, 4 πρὸ — τὸ πρὸ SCMN Leid. Vat.
11, 7 πρὸς — πρὸ S
12, 9 αὐτῇ — om. SCM Vat.
I, 3, 2, 3 ὂν AE BRJ Q U — ὢν S Creuzer silens de aliis
6, 14 τῇ φρονήσει — om. SMN Leid. Vat.
I, 4, 3, 16 ἀντιδιῃρημένον
ἀντιδιειρημένον U — ἀντιειρημένον SCMN Leid. Ciz. Vat.
6, 15 γὰρ U — om. SCM Vat.
II, 1, 8, 23 τρέφεται — φέρεται SN Vat. περιφέρεται Ciz.
II, 2, 1, 25–26 ἀλλ' ἐν – προνοίας om. SN Vat.

Si l'on a cité C et M, plus jeunes que U, c'est que leur accord donne l'état de leur modèle et que les rapports de ce modèle avec U paraissent n'impliquer aucun lien de dépendance.

L'indépendance de U par rapport aux témoins de y autres que C et M, et notamment Chis. et T, est établie en outre par les deux seules scolies de U, en II, 9, tit. et en VI, 9, 3, 24. Écrites par Daniel on ne les retrouve, la première qu'en E, C et M, la seconde qu'en B, C et M.

L'indépendance de quelques autres sous-groupes de y par rapport à U peut également être prouvée, mais avec des degrés de probabilité qui varient d'après l'état plus ou moins complet des collations. Le « silence » de Creuzer confirmé par une leçon de S paraît indiquer que les fautes de U notées ici ne se retrouvent pas en CMNV Leid. Vat. Le cas de Chis., T et Ciz., certainement apparentés entre eux, est réservé, comme le montrent déjà la toute première variante et l'avant-dernière.

I, 2, 1, 5 φρονήσεως γενοίμεθα AE BRJ Q
φρονήσεως SMN Ambr. φρονοίμεθα U Ciz.
5, 1 alt. ἡ — om. U
7, 9 κεκαθάρθαι — καθάρθαι U
I, 4, 2, 32 εἰ AE BRJ Q^{pc} — ἡ U om. SCM Vat.
4, 2 ὁ ταύτην — ὅταν ταύτην U Ciz.

I, 4, 7, 10 μεταπίπτοι — μεταπίπτει U
7, 33 θυγατέρες — θυγατέραις U
14, 7 ἵν' ἂν — ἳ ἂν (sic) U ἣ ἂν Ciz.
16, 7 ὀνομάζεσθαι — ὀνομάζεται U
I, 5, 2, 7 τὴν τεῦξιν — τὴν τοῦξιν U^{ac} τὴν αὐτοῦ ἕξιν Ciz.
τὴν τοῦ εἶναι ἕξιν U^{pc} SCMN Vat.
I, 8, 8, 18 γινόμενα AE J(?)
γενόμενα RJ(?)QS — γενομένας U

Dans tous ces cas, S ignore la leçon de U et n'en dérive donc pas.

A cette liste on peut ajouter deux leçons citées par Schwyzer pour prouver que CMV ne dérivent pas de U ; elles prouvent aussi que CMV ne dérivent pas de S.

V, 1, 1, 17 αἰτία etiam CMV — ἐναντία US Ciz. Vat.
7, 15 ἐκείνου καὶ – ῥώννυται παρ' — om. US Ciz. Vat.

A la ligne suivante la situation est renversée, et nous citons cette variante à titre de symbole plutôt que de preuve — laquelle preuve serait facile à refaire — car elle a été faite par Schwyzer [1].

V, 1, 7, 16 ἐκείνου – οὐσίαν παρ' etiam US om. CMV.

Il convient de résumer dès maintenant en quelques propositions les résultats acquis à la lumière de ces séries, courtes ou longues, de variantes :

1° U ne dérive d'aucun autre manuscrit du groupe y.

2° U n'est pas l'archétype de S ni de CMN.

3° Dans le groupe y, S et U sont étroitement apparentés.

4° S n'est pas l'archétype de CMV et inversement.

5° Il y a de même une parenté spéciale entre Ciz. et U ; or, Ciz., on le prouvera, dérive de T, qui lui-même paraît copié sur Chis.

6° Les quelques variantes où N est explicitement cité semblent exclure qu'il soit une copie de U, mais non qu'il soit une copie de S.

Si l'on compare les signes de lecture de U² avec ceux des autres manuscrits, on voit qu'ils coïncident plus d'une fois. Sans doute ce peut être là une véritable « coïncidence », mais il n'est pas exclu que U² ait disposé d'un autre exemplaire, grâce auquel

1. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 277-278.

il aurait eu l'attention attirée sur certains passages des *Ennéades*. On aura remarqué l'abondance de ces signes de lecture au traité III, 7, *De l'éternité et du temps* et le fait qu'il n'y en a pour ainsi dire plus dans les trois dernières ennéades. Le lecteur a interrompu son étude de Plotin.

Le célèbre libraire Vespasianus a signalé cet exemplaire des *Ennéades* [1] et, à la fin du XVe siècle, on le trouvait catalogué sous le nº 39 dans un *Indice Vecchio* [2].

1. STORNAJOLO, *Cat.*, p. XXII.
2. STORNAJOLO, *Cat.*, p. CXLIV.

CHISIANUS GRAECUS 19 — Chis.

Olim *R. IV. 19*; *34*; *346*. Chartac. 215 × 142 mm. Fol. 436. Saec. XV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–22v). *Tabula generalis* (ff. 23–23v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 24–434)[1].

RELIURE. — Cuir rouge aux armes d'Alexandre VII (Chigi) (1655–1667). Au dos : *Plotini Vita et Enneades* ; plus bas, les parties constituant les armoiries des Chigi, et, en-dessous, à l'encre noire : 30, changé en 34[2] ; voir folio Iv. Les fibules dorées représentent des glands, marque de la famille de Chigi-de La Rovère. En avant des folios anciens, quatre folios de garde, récents (= add. I–IV), dont le premier est collé à la reliure. Le copiste a numéroté les folios 1 à 97, de α' à ϛθ', en sautant par mégarde les numéros πϛ' et ϛγ'[3]. Le f. 436 bis est coupé ; le talon est collé au folio V.

CAHIERS. — 55 cahiers numérotés par les copistes de α' à νδ' (ff. 1–431) au milieu et en bas du premier folio, et, de α' à θ' (ff. 1–71), également en bas du dernier folio verso. Quaternions réguliers, sauf α' qui ne compte que sept folios, et ⟨νε'⟩ qui n'en comptait que six.

FILIGRANES.

I. Quat. α'–ι' (ff. 1–79) : *Arc avec flèche pennée*, variante similaire de Briquet 809 (Santa Fiora, près Sienne, 1410 ; var. ident. : Provence, 1409 ; Hollande, 1415 ; Perpignan, 1418–25 ; Cologne, 1419 ; Alost, 1420 ; Putte (Pays-Bas), 1422 ; Lucques, 1423 ; var. simil. sur papier 41,5 × 59 : Chambéry, 1421–24 ; Bois-le-Duc, 1422 ; mss. de 1417, 1423/30. Voir *Taur. gr. 232*).

II. Quat. ια'–ιγ' (ff. 80–103), ainsi que le feuillet 1–8 (ff. 24 et 31) du quat. δ' : *Petits ciseaux* à couteaux presque parallèles. Le type n'est pas signalé par Briquet ; sur le « parallélisme » des ciseaux, cfr Br. 3654 et 3716.

III. Cahiers ιδ'–⟨νε'⟩ (ff. 104–436) : *Grands ciseaux*, var. simil. de Br.

1. MONTFAUCON, *Diarium Italicum*, p. 238 : « Plotinus in codice XIV saeculi » (cité par FABRICIUS-HARL., *Bibl. Gr.*, t. V, p. 699, n., repris par CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XXXVIII, n.) ; G. PIERLEONI, *Stud. ital. di Filolog. class.*, t. 15, 1907, p. 325, nº 9 ; P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Cat. codd. Chis. gr.*, 1927, pp. 27-28 ; MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, ne cite pas ce manuscrit ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, pp. 39 et 44 ; *États*, p. 34 et pp. 375-380.
2. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Cat.*, p. 28, lit ici *31*.
3. PIERLEONI, *Stud. ital.*, t. 15, p. 325, écrit à tort : « ff. singula desunt post 85, 92 ».

5658 (Rome, 1454 ; var. simil. : Rome, 1456–60 ; Naples, 1459 ; Salzbourg, 1462 ; Pérouse, 1458).

Possesseurs.

Folio I^{v} : *R. IV. 19* et *34*, ce dernier chiffre étant le numéro d'ordre du manuscrit dans la bibliothèque avant qu'à la fin du XVIIIe siècle V. Guerrini en fit l'inventaire κατ' ἀλφάβητον [1].

Folio II, vers l'extrémité droite : *346*.

Miniatures.

Folio 1, miniature grossière à l'encre jaune et rouge, de 12 × 7 cm., comprenant onze médaillons dont six disposés en cercle. Ceux-ci contiennent chacun un animal : les deux médaillons supérieurs, deux vautours ; les médaillons intermédiaires, celui de gauche, une cigogne, celui de droite, un aigle ; les deux médaillons inférieurs, celui de gauche, un chien, celui de droite, un lièvre. L'initiale *Π*, haute de 55 mm., est artistiquement dessinée à l'encre ordinaire.

Folio 24, dans le même style, miniature de 10 × 4 cm., en forme de 8 horizontal formé par deux serpents dont l'un mange la queue de l'autre. Ces miniatures reproduisent peut-être celles d'un archétype de date plus reculée [2].

Copistes et mise en page.

Copiste a : ff. 1–76, *Vita*, 1, 1–II, 1, 2, 5 τῆς φύσεως τοῦ σώματος. Surface écrite : 155 × 95 mm. ; 20 à 22 lignes à la page. Écriture large et forte. Le copiste numérote les cahiers au début et à la fin ; il ne fait pas de croix au-dessus des folios. Pas de scolies, deux ση' (ff. 32 et 33).

Copiste b : ff. 76^{v}–434. II, 1, 2, 6 ῥεούσης ἀεὶ — VI, 9, fin φυγὴ μόνου πρὸς μόνον : ⋇. Surface écrite : 182 × 100 mm. ; 26 lignes à la page (ff. 76^{v}–79^{v} : 28 lignes). Le copiste numérote les cahiers seulement au premier folio. Il fait une croix, dès le f. 76^{v}, sur chacune des *pages* qu'il écrit : seules quelques pages, qui suivent le folio 106, font exception.

Aussi bien dans a que dans b tous les titres manquent, y inclus ceux de la *Vita*, de la table générale et en particulier de chacune des six ennéades. Parfois un espace blanc est laissé pour ces titres, mais après IV, 4, 30 (f. 225, l. 20), la division entre σκεπτέον et ἐπειδὴ est indiquée seulement à la fin d'une ligne par un petit trait ondulé. L'initiale de chaque traité est rubriquée, sauf celle de I, 2 (f. 30^{v}) et de I, 8 (f. 63). Quelques traités sont accompagnés en marge de leur numéro d'ordre, à savoir II, 3–9 (ιγ'–ιζ') : III, 1 (ιθ') : III, 3 et 4 (κα' et κβ').

1. Franchi de' Cavalieri, *Cat. codd. Chis. gr.*, pp. IX et 27.

2. G. Pierleoni, *Stud. ital. di Filolog. class.*, t. 15, 1907, p. 325, écrit : « Cum delineationes Porphyr. vitae (f. 1) et Enneadibus (f. 24) praemissae, tum litterae initiales (seulement celle du f. 1) antiquiorem scribendi rationem prae se ferunt ; ita ut suspiceris talia rubricatorem ex vetustiore archetypo expressisse ».

Annotations marginales.

Le copiste b a fait quelques corrections à son texte et a récrit verticalement en marge quelques passages barbouillés. Il écrit de même verticalement quelques très courtes scolies ; nombreux ση' de sa main. Deux ση' du copiste a.

Voici un relevé de ces notes de première main ; entre parenthèses, nature du texte visé ou concordance avec d'autres manuscrits.

I, 2, 2, 13–14 (f. 32) ; 4, 13 (f. 33).

II, 3, 6, 18–19 (f. 84) ; II, 4, 9, 5–6 (f. 93) (avec M, sur ποσότης αὐτὴ οὐ ποσόν) ; II, 5, 3, 39 (f. 99) (toutes choses dans le νοῦς sont ἐνέργεια) ; II, 9, 15, 32–39 (f. 116^{v}) (avec scolie AE).

III, 2, 2, 17 (f. 126) (avec AE) ; III, 3, 6, 31-32 (f. 141) (près de AE) ; III, 5, 8, 2–3 (f. 150^{v}) ; 9, 19 (f. 151).

IV, 3, 6, 22–23 (f. 193^{v}) (« la puissance la plus grande est celle qui ne pâtit pas en *agissant* ») ; 22, 1–2 (f. 202^{v}) (avec A) ; IV, 5, 2, 1–6 ση' περὶ φωτὸς ὀφθαλμῶν (f. 236) ; 7, 17–27 ση' περὶ ἐνεργείας (f. 240^{v}) ; IV, 8, 2, 44–45 (f. 253^{v}) (avec scolie de AEBR).

V, 1, 2, 35–36 (f. 261) (avec AEB) ; 8, 3–4 (f. 264^{v}) (avec E) ; V, 3, 9, 5–6 (f. 273^{v}) ; 12, 23–24 (f. 275^{v}) (sur ἐνέργεια) ; V, 4, 2, 27-35 ση' περὶ ἐνεργείας (f. 280^{v}) (ση' AEBR) ; V, 5, 1, 62–66 ση' περὶ αἰσθήσεως (f. 282) (ση' AEBR) ; 7, 29–30 (f. 285^{v}) (avec AEBR) ; 9, 1–2 (f. 286) ; 13, 4 (f. 288^{v}) ; V, 6, 5, 9 (f. 291) (avec scolie de AEBR) ; 6, 4 (f. 291) (« aucun *acte* ne possède à son tour un *acte* ») ; V, 8, 3, 23 (f. 295) ; 4, 7–8 (f. 295) ; V, 9, 1, 8–9 (f. 301^{v}) ; 3, 25–26 (f. 302^{v}) (les quatre éléments) ; 4, 5 (f. 302^{v}) (la cause est nécessairement un être en acte) ; 5, 7–8 (f. 303) (sur ἐνέργεια) ; 8, 11–12 (f. 304^{v}) (probablement encore sur ἐνέργεια) ; 12, 7–8 (f. 306).

VI, 1, 13, 3 (f. 314^{v}) ; VI, 2, 8, 24 (f. 329) (sur la métaphysique du mouvement) ; VI, 3, 9, 4–5 (f. 342) (les quatre éléments) ; 18, 13 (f. 347^{v}) ; 22, 3–4 (f. 350^{v}) (définition de κίνησις) ; VI, 4, 1, 25 (f. 354^{v}) ; 8, 3 (f. 358^{v}) ; VI, 5, 6, 15 (f. 367) ; VI, 6, 4, 5 (f. 373) ; 8, 38 (f. 375^{v}) ; VI, 7, 1, 53 (f. 385) ; 35, 26 (f. 405^{v}) ; 37, 26-27 (f. 407) ; VI, 8, 14, 39 (f. 420^{v}) ; 9, 3, 34–35 (f. 427) ; 4, 11 (f. 428) ; 9, 19–28 ση' περὶ ψυχῆς (f. 432).

Un lecteur, peut-être Scolarios, a revu la première moitié du manuscrit, et comble surtout les lacunes, particulièrement fréquentes.

Le sous-groupe Chis., T et Ciz.

Parmi tous les manuscrits du groupe y, c'est à U d'une part, à T et à Ciz. d'autre part, que Chis. s'apparente le plus nettement, au point qu'on est tenté d'en faire un chaînon intermédiaire entre U et T, celui-ci étant alors lui-même l'intermédiaire entre Chis. et Ciz. De ces trois manuscrits, Ciz. est le seul qui ait été collationné en entier ; c'est donc à lui qu'il faudra bien comparer les deux autres. Au début T fait défaut.

Vita,	1, 9	καταλιπεῖν etiam USNOH	αὐτὸν καταλιπεῖν Chis. Ciz.
	2, 23	ὡς	om. Chis. Ciz.
I, 1,	1, 13	τινὲς	τινὰς Chis. T Ciz.
	2, 2	τι	om. Chis. T Ciz.

La parenté est marquée. D'autre part Chis. ne saurait être une copie de T, comme le montrent les variantes suivantes :

IV, 7,	1, 12	ἐνόντων etiam Chis.	ὄντων T Ciz.
	1, 17	καὶ τὰ – καὶ μὴν	om. T Ciz.
	1, 19	καὶ ταύτῃ – τοῦτο	om. T Ciz.
	1, 23	ὕλην	ὅλην T Ciz.
	2, 16	εἰ δὲ	οὐδὲ T Ciz.
	2, 23	ἄνευ ψυχῆς	ἀναψυχῆς T Ciz.

Afin de réunir au même endroit toute la documentation, nous ajoutons ici une liste de fautes de T et de Ciz., sans avoir cependant pu contrôler le texte de Chis. qui en a peut-être quelques-unes.

I, 8,	2, 29–30	καὶ ἐκεῖνο – πάντα ἐστὶν	om. T Ciz.
III, 8,	9, 10	αὐτὸ etiam T	om. Ciz.
	9, 36	οὐχ	om. T Ciz.
	9, 54	πρὸ τῶν	πρῶτον T Ciz.
	10, 10	μεγίστου	μεγίστην T Ciz.
	10, 27	ἀπιστήσωμεν	ἐπιστήσωμεν T Ciz.

Ciz. se distingue par un nombre considérable d'omissions ; l'apparat de Creuzer en signale une presque à chaque page. Et, d'après nos sondages, T en a tout autant. Chis. en a beaucoup, mais un lecteur, Chis.^{2}, que le Cardinal Mercati nous dit être le patriarche Scolarios, a revu la première moitié du manuscrit et comble les lacunes, ainsi :

I, 1,	3, 8	ἀλλὰ Chis.$^{2mg.}$	om. Chis. 25
I, 4,	10, 25–26	καὶ τότε – ἀναγινώσκει Chis.$^{2mg.}$	om. Chis. 46
III, 1,	7, 15–16	οὐ γὰρ – πλέον ἔσται Chis.$^{2mg.}$	om. Chis. 124 Ciz.
III, 5,	3, 17	καίτοι – λέγεται Chis.$^{2mg.}$	om. Chis. 147 Ciz. NVat.

Résumons. La parenté de Chis., T et Ciz. est certaine, et Ciz., étant d'un siècle plus jeune, ne saurait être le modèle de T, avec lequel il a plusieurs particularités communes. Bien que l'indice décisif n'ait pas encore été découvert, il est sage de faire de Ciz. une copie directe de T.

T lui-même ne saurait être le modèle de Chis. ; il en est probablement une copie, mais la chose non plus n'est pas péremptoirement prouvée [1].

Chis. est-il copié sur U ?

Montfaucon a daté Chis. du XIVe siècle. Ce qui répondrait à la question par un non. Mais les filigranes et l'écriture suggèrent une date plus basse d'un siècle ; on pourrait placer Chis. au deuxième tiers du XVe siècle et plutôt avant U qu'après ; mais de nouveau, une présomption, aussi faiblement appuyée, ne suffit pas à trancher négativement la question.

Pierleoni a cru reconnaître dans les miniatures un style antérieur à l'époque du copiste et émet l'idée que celui-ci imite ici un archétype plus ancien. Mais de nouveau, même si l'hypothèse est fondée, il ne s'ensuit pas que cet archétype soit un manuscrit de Plotin, et Chis. pourrait nonobstant être une copie de U.

Pour ce qui est du texte, il est hors de doute que U et Chis. ont une étroite parenté. Qu'il suffise de rappeler ici la variante φρονοίμεθα de I, 2, 1, 5 et d'autres qui rattachent le sous-groupe, dont Chis. paraît être le chef de file, au manuscrit U de Daniel.

Chis. est l'œuvre de deux copistes, complication du problème dont nos collations réduites ne nous permettent pas de tenir compte. En fait il semble bien que b, qui poursuit l'œuvre de a, ait disposé du même archétype. L'accord du sous-groupe de Chis. paraît se maintenir à travers toutes les *Ennéades*.

Le caractère propre à Chis., ce sont ses scolies. Comme elles sont toutes de première main, elles paraissent remonter au modèle; et s'il en est ainsi, ce modèle n'est pas U, puisque U n'est pas annoté. L'origine des scolies n'est cependant pas précisée par cela seul. D'autre part, il y a souvent accord entre Chis. et les ση′ ou scolies d'autres exemplaires, tels A, E, B, R ou C ; même si l'on suppose que Chis. connaissait les signes de lectures de U^2, on n'explique pas adéquatement l'accord de Chis. avec un groupe de la tradition [2], en supposant que Chis. est une copie de U.

Les annotations en marge de Chis. révèlent un philosophe plus préoccupé de problèmes péripatéticiens que de questions

1. Nous écrivions ceci avant d'avoir pris connaissance du schéma proposé par Cochez : Chis. → T → Ciz., et, sous réserve du coefficient de probabilité, nous sommes donc à même de le confirmer.
2. Consulter, à ce sujet, *États*, pp. 375-382.

platoniciennes ou néoplatoniciennes. Sur les cinq scolies verticales, deux attirent l'attention sur des passages où il s'agit de l'ἐνέργεια et huit autres ση′ signalent des passages analogues. D'autres notes concernent les quatre éléments, la théorie du mouvement, etc. Au contraire, les traités de l'âme sont peu étudiés ; IV, 7 n'a aucun ση′ et IV, 5, sur les cinq, en a deux qui sont nettement aristotéliciens. Quelques ση′ de l'ennéade V nous apprennent que ce lecteur du modèle de Chis. — à moins que ce ne soit le copiste lui-même — s'intéresse aussi aux questions trinitaires.

On sait que Scolarios, le grand adversaire des « latins », était un tenant d'Aristote contre Platon. Si c'est bien lui qui a corrigé Chis. — comme le Cardinal Mercati s'en porte garant — on peut supposer que le modèle de Chis. a été annoté par lui-même ou par un de ses amis, et que le copiste, chargé de procurer au patriarche un nouvel exemplaire de Plotin, a pris grand soin de l'enrichir de ces très brefs commentaires aristotéliciens.

Sur la foi notamment de ces notes marginales, nous tiendrons que la dépendance de Chis. par rapport à U, malgré leur étroite parenté, n'est pas encore prouvée.

Pasini : *b. IV. 2* ; Stampini : *C. V. 16*. Chartac. 225 × 130 mm. Saec. XV. « fol. 452 » (immo 453, hodie 450). Olim Porphyrii *Vita Plotini* (ff. ⟨1⟩–17ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 17ᵛ–18). Plotini *Enneades* completae (ff. 18ᵛ–⟨452⟩). Nunc : *Vita*, 3, 45 τὰ πλεῖστα ἐκμαθεῖν ad finem (ff. 3–17ᵛ), *Tabula generalis* (ff. 17ᵛ–18), *Enn.* I, 1–VI, 9, 10, penult. ὡς ἕτερον οὐκ (ff. 18ᵛ–fascic. VII, f. 57ᵛ siue antiquae numerationis ⟨451ᵛ⟩) [1].

Mutilation.

Dans l'incendie de 1904, le manuscrit a perdu sa reliure, les folios ⟨1⟩ et ⟨2⟩ du premier cahier, ainsi que le dernier folio du dernier cahier (fasc. VII, f. ⟨58⟩). La partie supérieure a particulièrement souffert du feu, parfois une ou deux lignes du texte en haut du folio ont disparu. Le texte des fasc. II et III est complet. Au fasc. I, et à partir du fasc. IV, les coins du manuscrit sont calcinés, et le plus souvent une toute petite partie du texte. L'eau a imprégné tous les folios, sauf au centre où demeure un îlot sec.

On peut manier assez aisément le manuscrit sans guère l'endommager. Néanmoins, afin d'épargner ces feuillets endoloris, on n'a pas voulu pousser la description jusque dans les derniers détails.

État actuel.

Le manuscrit se présente aujourd'hui sous forme de sept fascicules ; les folios des trois premiers ont été numérotés tout dernièrement au crayon de 3 à 248, ceux du dernier de 1 à 57. Pour la commodité de nouvelles consultations et pour l'étude de l'état primitif du manuscrit, il est nécessaire de préciser la composition de ces fascicules :

I, ff. 3–88 (⟨α′⟩–ς′, α′–ε′) : *Vita*, 3, 45 τὰ πλεῖστα — II, 6, 3, 27 ἐν ἄλλῳ.
II, ff. 89–184 (ς′–ιζ′) : II, 6, 3, 27 ἐκπεσὸν — III, 8, 10, 26 κατ' ἀλήθειαν.
III, ff. 185–248 (ιη′–κε′) : III, 8, 10, 26 ὄντων ἓν — IV, 5, 5, 2 τοῦ ἀέρος.
IV, ff. ⟨249⟩–⟨288⟩ (κς′–λ′) : IV, 5, 5, 2 τὴν κίνησιν — V, 3, 14, 16 αὐτὸς δέ.

---

1. J. Pasino, *Codd. mss. bibl. reg. Taur. Athenaei*, Turin, 1749, t. I, p. 316 b. ; Creuzer, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xxxviii, note ; Müller, *Hermes*, t. 14, 1879, p. 101 ; Stampini, *Rivista di filolog. et d'instruz. classica*, 1904, p. 420, décrivant les manuscrits qui ont échappé à l'incendie, note au sujet de celui-ci : « Mancante di circa un quarto. Danneggiato dal fuoco che ha asportato una parte del testo specialmente verso il margine superiore » ; J. Cochez, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, pp. 39 et 44.

V, ff. ⟨289⟩–⟨332⟩ (λα′–λϛ′) : V, 3, 14, 16 οἷος ἄρα — VI, 1, 20, 26 φήσομεν. VI, ff. ⟨333⟩–⟨394⟩ (λϛ′–μδ′) : VI, 1, 20, 26 τὸν δὲ — VI, 6, 12, 10 ἔχομεν τὸ ἕν. VII, ff. ⟨395⟩–⟨451⟩ (= ff. 1–57) (μδ′–⟨να′⟩) : VI, 6, 12, 10 ⟨φαμὲν γ⟩ὰρ οὐκ εἶναι — VI, 9, 10, penult. ὡς ἕτερον οὐκ.

Ce tableau appelle quelques remarques :

1. Les quatre premiers folios du quat. λϛ′ font partie du fasc. V, les quatre derniers, du fasc. VI.

2. Le folio 5 recto du fasc. VII (= f. ⟨399⟩) porte le chiffre με′. Il faut donc qu'entre le folio ⟨337⟩, le premier de λζ′, et le folio ⟨398⟩, le dernier de μδ′, un des cahiers n'ait compté que six folios. Pour simplifier les choses on a supposé que μδ′ comptait six folios dont 2 à la fin du fasc. VI (ff. ⟨393–394⟩) et 4 au début du fasc. VII.

3. Le folio 52v du fasc. VII (= f. ⟨446⟩) porte le chiffre ν′ qui marque la fin de l'avant-dernier cahier. Comme c'est souvent le cas, le dernier cahier, ⟨να′⟩, n'est pas numéroté : il compte aujourd'hui cinq folios (ff. 53–57 = ⟨447⟩–⟨451⟩). De même qu'une rapide estimation fait voir que la *Vita* commençait au f. ⟨1⟩, aujourd'hui perdu (ce que confirme l'étude des cahiers), de même, à en juger d'après la longueur du texte manquant, il est sûr que les *Ennéades* s'achevaient au verso du f. ⟨58⟩, le sixième du cahier να′ et lui aussi perdu. Il est très probable que ce folio était le dernier du manuscrit et que le cahier να′ était, comme souvent le cahier final, un ternion.

D'après nos calculs, le dernier folio, ce f. ⟨58⟩, portait le chiffre 452. Or, d'après le catalogue de Pasini, T avait 452 folios écrits. Du coup, tous nos calculs sont vérifiés.

En réalité, le manuscrit devait compter un nombre impair de folios ; en effet le cahier ϛ′ (ff. 40–48) a *neuf* folios. L'exactitude de nos calculs est-elle remise en question ? Le quaternion δ′, dont les folios sont numérotés aujourd'hui de 25 à 31 et qui ne comprend donc en apparence que 7 folios, en a bel et bien huit : le verso blanc du f. 27 est collé au recto blanc du f. 27 bis et de façon si parfaite que ni le bibliothécaire qui numérota naguère les folios de T, ni le savant qui le fit au crayon pour les premiers folios ne s'en sont doutés. Ce n'est que l'anomalie d'un quaternion apparemment incomplet qui attira notre attention sur ce fait. Il est probable que le copiste a passé par mégarde ces pages et, pour dissimuler sa distraction, les a collées l'une à l'autre. Quoi qu'il en soit, avant l'incendie, si le manuscrit comptait 453 folios, 452 seulement étaient numérotés.

T se composait donc primitivement de 6 quaternions numérotés, dont un de 9 folios, soit 49 folios (= ff. 1–48) ; de 50 cahiers numérotés α′–ν′ (= ff. 49–⟨446⟩), tous quaternions, sauf un ternion (μδ′ ?), soit 498 folios ; d'un ternion final non numéroté (ff. ⟨447⟩–⟨452⟩), soit 6 folios. Total : 453 folios. T n'avait pas d'anciens folios de garde.

Aujourd'hui T a perdu ses deux premiers folios et son dernier folio. Il compte 450 folios.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Dans son catalogue, Pasini écrit (p. 316) : « olim Gabrielis Philadelphiae

Metropolitae ». La signature de ce prélat devait sans doute se trouver sur le f. ⟨1⟩, ou sur un folio de garde plus récent que le manuscrit.

Dans la marge inférieure du f. 232v on lit quelques lettres latines dont la première est une majuscule : *Halq* (?) ou *Ibalq* (?).

Au folio 195, en marge de IV, 3, 4, 9, on distingue malgré les ravages du feu : ἄλλο νο⟨ῦς καὶ⟩| ψυχ⟨ή⟩. Cette annotation, écrite d'une autre main que celle des copistes, est-elle du prélat possesseur du manuscrit ?

FILIGRANES ET COMPOSITION DES CAHIERS.

Copiste a. Cahiers α′–ϛ′ (ff. ⟨1⟩–48) et κε′–⟨να′⟩ (31e au 57e cahier) (ff. 241–⟨425⟩) : 6 + 27 cahiers, quaternions de huit folios (sauf ϛ′, μδ′, να′), numérotés par le scribe en bas du dernier folio. Filigrane : *Grands ciseaux*, var. simil. de Briquet 3668 (Rome, 1454 ; var. simil. : Rome, 1456-1460 ; Naples, 1459 ; Salzbourg, 1462 ; Pérouse, 1458).

Copiste b. Cahiers α′–κδ′ (7e au 30e cahier) (ff. 49–240) : 24 cahiers numérotés (par le scribe ?) en bas et au milieu soit du premier folio recto, soit du dernier folio verso.

I. Une variante identique de Br. 3668 constitue la grande majorité des feuillets : *Grands ciseaux*.

II. Quat. α′ (ff. 49–56) : *Arc avec flèche pennée*, analogue à Briquet 809 (voir *Chis. gr. R. IV. 19*), mais le filigrane est plus petit ; pour les dimensions, voir Br. 819.

III. Quat. κγ′–κδ′ (ff. 225–240) : *Fruit* en forme de pcire ou de figue, la queue se terminant en crochet (groupe Briquet 7341–7344, notés, souvent sur mss., de 1358 à 1381). Assez proche de Br. 3741 (douze cas notés de 1358 à 1380), mais sur fine vergeure et avec trois protubérances en haut du fruit ; de plus, ici, le filigrane est posé sur l'un des pontuseaux

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Copiste a : ff. ⟨1⟩–48, *Vita*, 1, 1–I, 8, 2, 20 ἀλλ' ὅτου δύναται cesse à la ligne 23 du f. 48v et laisse en blanc les deux dernières lignes ; reprend en haut du f. 241 avec les mots IV, 4, 38, 3 ⟨οἷον ε⟩ὐχαῖς ἢ ἁπλαῖς et achève le manuscrit. Surface écrite : 142 × 95 mm. ; 25–26 lignes à la page. Encre noire, écriture droite et fine, très semblable, peut-être identique, à celle d'*Ambrosianus graecus 55* a (ff. 1–150v) [1]. Le copiste a fait une croix au-dessus de plusieurs folios (tous, peut-être ?). Il rubrique les titres et les initiales de tout le manuscrit, y compris de b, ou, tout au moins, il imite de très près les initiales de b.

Copiste b : ff. 49–240 : I, 8, 2, 21 μεταλαμβάνει — IV, 4, 38, 3 κινήσαντος ἄλλου. Surface écrite : 148 × 95 mm. ; 26 lignes à la page. Écri-

1. Nous avons étudié les écritures de ces deux manuscrits à vingt-quatre heures d'intervalle, et nous fûmes frappé de leur ressemblance au point de les déclarer tout de suite identiques. On remarquera de plus que *Ambr.* 66a et Ta écrivent sur le même papier.

ture penchée, plus épaisse ; encre rousse (ff. 49–117ᵛ), puis noire. Le copiste ne fait pas de croix au-dessus des folios, il numérote les cahiers au début et à la fin, en bas. Le copiste b n'a probablement pas écrit les titres et les initiales des traités.

T ne paraît avoir ni scolies, ni σημ', ni corrections de première ou de seconde main.

T paraît avoir été écrit vers le milieu du XVᵉ siècle, peu après ou, plus probablement, peu avant la chute de Constantinople, sensiblement à la même époque que le *Marcianus gr. 241*, dont les papiers sont presque tous antérieurs à 1453, que l'*Ambrosianus gr. 55*, que Chis., avec lequel il est en très étroite relation. Deux à deux ces quatre manuscrits présentent un, parfois deux papiers à filigrane identique. L'écriture de Ta est celle même, semble-t-il, d'*Ambr. gr. 55* a. Quant au deuxième copiste de T, il pourrait bien ne faire qu'un avec le premier copiste de Chis. : ici comme là nous avons de plus même manière de numéroter les folios, de laisser en blanc titres et initiales, presque la même surface écrite, enfin, l'emploi de *deux* papiers semblables. On a vu plus haut que Chis. et T appartiennent au même sous-groupe. La convergence des indices est donc remarquable [1].

Tb est antérieur à Ta. En effet, la première partie de Ta s'achève au milieu d'une page, mais exactement à l'endroit des *Ennéades* où Tb « poursuit » sa transcription. Ta s'est arrangé pour rejoindre ainsi Tb. Et là où cesse Tb, Ta reprend la transcription, cette fois sans laisser d'intervalle. Ta connaît donc Tb et le complète. Il semble même qu'il ait rubriqué les titres laissés en blanc par Tb.

Comment expliquer que les cahiers de b soient numérotés à partir de α' : on ne le comprendrait pas si cette numérotation était certainement due au copiste b lui-même. Mais précisément toute certitude fait défaut à ce sujet. On peut se représenter

1. Nous avions écrit ceci depuis longtemps, quand nous lisons chez COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 44 : « quat. 1–6 (de T) = quat. 1–8 van Chisianus R. IV. 19 ». Si l'auteur veut identifier par là le copiste Ta avec le copiste Chis. a et s'il a raison, la confusion est de notre côté. — D'autre part plus loin (p. 57) il identifie, comme nous le faisons ici, « la première main de Chis. et la deuxième main de T » et croit, ce qui est fort possible mais dont nous ne pouvons juger, que ce copiste est celui du *Riccardianus 76* (cité par nous p. 62, n. 1). L'identification serait intéressante, puisque ce petit manuscrit a été exécuté pour Ficin.

les choses de la manière suivante : le copiste b écrivit un certain nombre de cahiers (trente, s'il commence à la *Vita*, comme c'est probable), dont les premiers (six dans l'hypothèse proposée) se perdent. Les cahiers restants furent remis à Ta ainsi que le modèle de Tb : ils étaient alors numérotés (par Tb ?) de α' à κδ'. Le copiste a recopia, en six cahiers, tout le début qui manquait à Tb : comme il avait passé deux pages de son quatrième cahier, les folios 27ᵛ et 27bis recto, il fut obligé d'ajouter au sixième et dernier cahier un folio supplémentaire. On remarquera à ce propos que a et b écrivent un texte de longueur égale sur une page de manuscrit : si b écrit moins serré que a, il augmente le nombre de ses lignes. Ta écrivit aussi la fin des *Ennéades* en vingt-sept cahiers qu'il numérota de κε' à ν' et qui furent donc écrits après que les cahiers de Tb eussent été numérotés de α' à κδ'.

CIZENSIS BIBLIOTHECAE EPISCOPALIS 63 Ciz.

Chartac. in-fol. min. 301 × 208 mm. Paginarum 744 (Foliorum 372). Scripsit Ioannes Mourmoureus anno 1551. PORPHYRII *Vita Plotini. Tabula generalis.* PLOTINI *Enneades* completae [1].

SOUSCRIPTION. — *τὸ παρὸν βιβλίον πέρας εἴληφεν ἐνετίῃσι διὰ χειρὸς ἐμοῦ ἰωάννου μουρμούρεως τοῦ ἐκ ναυπλίας πόλεως ἔτους τρέχοντος ἀπὸ τῆς χριστοῦ γεννήσεως ,αφνα'* [2].

FILIGRANE. — *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile à six raies*; contremarque : *Lettre P avec un E retourné*, surmonté d'une feuille de trèfle.

POSSESSEURS.

D'après Chr. G. Müller, le manuscrit appartint d'abord aux *Schroeteri medici Ienenses*, puis à *D. Nesterus, physicus Rochliciensis*. De ce dernier *Reinesius* l'acquit, en même temps que douze autres mss. grecs. *Laurentius Rhodomanus*, l'élève de prédilection de Michel Neander, a lu ce manuscrit dans l'intention de s'en servir pour préparer une édition de Plotin à l'usage de la jeunesse studieuse. Il ne connaissait donc pas encore l'*editio princeps* de 1580. Au folio III ce Rhodomanus écrivit cinq distiques pour remercier le médecin Jean Schroeter de lui avoir prêté un manuscrit de Zonaras et celui-ci de Plotin ; ce distique est daté de : *Ienae VII id. Feb. 1593*.

ANNOTATIONS MARGINALES.

H. F. Müller a décrit sommairement les annotations qui couvrent ce manuscrit :

Avant la *Vita* et tout de suite après, Reinesius a fait diverses remarques d'ordre littéraire et historique sur la signification de Plotin et sur la première édition de ses œuvres. De même au traité I, 5.

Dans la *Vita*, Reinesius a fait plusieurs remarques, dont voici les premières, d'après Creuzer.

1. CHR. GOTTFR. MÜLLER, *De codice Plotini manuscripto Cizensi*, Leipzig, 1798 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLII, note 9 ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 97-98 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 45. — Nous n'avons pas eu ce manuscrit entre nos mains. Nous le décrivons d'après les travaux ici cités, surtout d'après le dernier. Du programme de 1798 nous avons pu prendre connaissance à la Bibliothèque Vaticane.
2. CHR. G. MÜLLER lit par erreur *,αφμα'* (1541).

2, 7 τοῦ λοιμοῦ ἐπιβρίσαντος *impressionem faciente peste*
2, 10–12 *morbum exitumque Plotini graphice describit Jul. Firmic. l. 1: Mathes., p. 3.*
3, 5 ἀτηρόν ὀκταέτηρον, *potius* αὐστηρόν
3, 21 Γορδιανοῦ *junior enim s. filius Gordiani l. senioris in Africa a Capeliano victus et occisus est. Capitolin.*
7, 3 Γεντιλιανός *Gentilianus an Quintilianus*
7, 31 Σαβινίλλος *Consul fuit A. U. 1018 Ch. 266*
7, 32 Ῥογατιανός *Ista de Rogatiano Senatore Romano citat Sneberus in Catal. Aporist. contra Podagram.*

Une autre main annote et traduit en latin certains passages de la *Vita* et corrige le texte, en marge et dans l'interligne, jusqu'à I, 6. Les traités I, 9 et II, 3 présentent aussi diverses annotations latines, dont un renvoi à Platon.

Une troisième main apparaît au traité I, 8 et comble plusieurs des nombreuses lacunes. Ce correcteur travaille d'après Ficin et écrit par exemple (IV, 2 et IV, 3) : *desunt quaedam verba, desunt verba ut cernitur ex Marsilio.*

Une quatrième (?) main écrit en marge, à partir de III, 6, une vingtaine de gloses de toutes sortes et fait quelques conjectures *ex Marsilio*. Ce lecteur, Rhodomanus peut-être, n'avait pas, semble-t-il, d'autre manuscrit, ni sans doute l'*editio princeps*, à sa disposition.

Ce manuscrit tardif, conservé actuellement à Zeitz, en Saxe, n'a en soi aucune importance pour l'établissement du texte ; comme il est soigneusement collationné, il nous donne pourtant une idée de l'état de Chis. dont il dérive, semble-t-il, par l'intermédiaire de T.

Le principal intérêt de Ciz. réside dans les nombreuses annotations qui révèlent ses possesseurs successifs. Du distique de Rhodomanus, daté de 1593, on peut conclure que treize ans après sa sortie de presse l'*editio princeps* des *Ennéades* n'existait pas encore dans l'université de Saxe, récemment fondée (1558).

Olim Rigault *DCXXXI* ; Dupuy *685* ; Clément *2575*. Chartac. 300 × 210 mm. Fol. I + 318 (immo 319) + II–III. Scriptus anno 1467. PORPHYRII *Plotini Vita* (ff. 1–14). *Tabula generalis* (ff. 14–14ᵛ). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 14ᵛ–318ᵛ)[1].

RELIURE. — Cuir aux armes de Henri IV. Au dos, en haut : *13*; puis : *Plotinus* ; en bas le millésime : *1603*. Folios de garde récents en parchemin (add. I–IV + V–VIII) dont I et VIII sont collés à la reliure. Le folio 201bis n'est pas numéroté.

CAHIERS ET FILIGRANES.

40 quaternions réguliers (ff. I–318), numérotés par le copiste, de *α′* à *μ′*, dans le coin inférieur gauche du premier folio. Suit un feuillet (ff. II–III) non numéroté.

I. Quat. *α′–κε′* (ff. I–199), *λε′–μ′* (ff. 271–318), feuillet II–III : *Ciseaux*, var. simil. de Briquet 3670 (29 × 43ʳ, Trévise, 1458 ; var. simil. : Trévise, 1462 ; Ratisbonne, 1467–77 ; Pise, 1468 ; Pistoie, 1468. Voy. Sotheby (Typography, nº 82), Foligno, 1472 ; Likhatscheff (nºˢ 377 et 393), mss. de 1460–70 ; Russie, 1451–69). Il semble qu'on trouve ici deux variétés du filigrane.

II. Quat. *κς′* (ff. 200–206 + 201 bis) : *Char à deux roues*, var. simil. de Br. 3544 (42 × 59ʳ, Lucques, 1434 ; var. simil. : Damme (Belg.), 1452–56 ; Lille, 1456–74 ; Rome, 1459–60 ; Lucques, 1463–79 ; Ulm, 1473. Voy. Jansen (nº 131), Mayence, 1473).

III. Quat. *κζ′* (ff. 207–214), *κη′* feuillet ⟨1⟩–8 (f. 222), *κθ′* feuillets ⟨1⟩–8 (f. 230) et 4–⟨5⟩ (f. 226), *λ′–λδ′* (ff. 231–270) : *Huchet*, avec deux traits au milieu de l'instrument, pour le dessin, var. simil. de Br. 7686 (29 × 44ʳ, Venise, 1426–34 ; var. simil. : Naples, 1414–35 ; Udine, 1425 ; Hollande, 1427 ; Florence, 1427–35 ; Pise, 1430 ; Bavière, 1436 ; Lucques, 1438–45 ; Bordeaux, 1431), mais sur fine vergeure, ce qui paraît indiquer une date plus récente pour son emploi habituel. Briquet écrit : « Les types appartenant à ce groupe sont très nombreux et on en trouve rarement d'identiques » (t. II, p. 418).

IV. Quat. *κς′* feuillet ⟨4⟩–5 (f. 203), *κζ′* feuillet 3–⟨6⟩ (f. 209), *κη′–κθ′* (ff. 215–230) : *Croix grecque inscrite dans un cercle*, var. simil. de Br. 5576 (28,5 × 43ʳ, Naples, 1468. Voy. Jansen (nº 89), Venise, 1471).

1. *Cat. Codd. Bibl. Reg.*, t. II, p. 426 ; H. OMONT, *Inv. somm.*, 1886, t. II, p. 172 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 45 ; *États*, p. 34.

POSSESSEURS.

Fol. 1ᵛ, en haut de la main de Matthieu Devaris, secrétaire du card. Nic. Ridolfi : *πίναξ | Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ | Πλωτίνου φιλοσόφου βιβλία νδ′* (*ν* dans un grattage où se trouvait *μ*) *ἐν ἓξ ἐννεάσι διῃρημένα . καὶ πλείω οὔ.* | *nº 31* | D'une autre main, celle de Sophianos peut-être : *Nº 3 + Ca(sa) p(rim)a*. En haut à droite : *13* ; voir le dos de la reliure.

Fol. 1. En haut à gauche : *13*. Les cotes de Rigault, celle-ci biffée par Dupuy, de Dupuy et de Clément.

SOUSCRIPTION. — Au folio 318ᵛ, après la fin de VI, 9, le copiste rubrique : *τέλος εἴληφε ἡ βίβλος τοῦ πλωτίνου : ἐν ἔτει ,ςλοε′, μηνὶ μαρτίου τῆς ιε′ ἰνδ. : ἡμέρα κιριακῇ τῶν βαίων :* ⁓

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 195 × 130 mm. ; 29 lignes à la page. En haut du folio 1, le copiste écrit (signe-t-il ?) *ἰη* (ou *ἰω* ?) *ἠγοῦ* : ⁓ Titres et initiales rubriquées. A l'intérieur même du texte de la *Vita* quelques rares initiales rubriquées, ainsi en 16, 14 *Πορφύριος* (f. 7ᵛ), en 17, 6 *Αὐτῶν* (f. 7ᵛ), en 18, 1 *Τὴν* (f. 8), etc. — Écriture droite ; le papier est à gros grains et par conséquent l'aspect général assez laid. En marge de la plupart des titres, numéro d'ordre du traité, de ⟨α′⟩ à νδ′.

TEXTE. — Après une bande ornée, au folio 1 : *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*, des. f. 14 *αὐτὸ σημανεῖ τὸ ἔργον* ; puis *Πλωτίνου φιλοσόφου, ἐννεάδων τε καὶ κατὰ τὰς ἐννεάδας ἐπιγραφῶν τῶν βιβλίων, προέκθεσις*, suivent en deux colonnes au f. 14, en une colonne au f. 14ᵛ, les titres des traités, sans *incipit*, accompagnés du numéro d'ordre de *α′* à *ν′* : dans cette table, les titres ne sont aucunement répartis *κατὰ τὰς ἐννεάδας*, mais se suivent sans intervalles. Fol. 14ᵛ, *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος : + κεφάλαιον αᵒᵛ* (!). Fol. 18ᵛ, l. 23 *Πλωτίνου ἐννεάδος πρῶτον* (sic) *περὶ ἀρετῶν*. Au fol. 161ᵛ, l. 27, IV, 4, 30, 1 *σκεπτέον · νῦν δ'ἐπειδὴ*, sans aucune division du texte. Fol. 188, l. 23 *τέλος τῆς τετάρτης ἐννεάδος · Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πέμπτης Περὶ τῶν τριῶν ἀρχικῶν ὑποστάσεων.*

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main ni scolies, ni *ση′*, ni numérotation intermittente. Le copiste corrige parfois une faute ou note une variante, ainsi :

Vita, 20, 56 *διδάγμασι* HG *γρ.συγγράμμασι* Hᵐᵍ· Gᵐᵍ·, cett.
II, 1, 3, 26 *οὐδὲν – ἀπορρέοι* om. H. 45ᵛ
III, 2, 1, 27 *ἡ τοῦ νοῦ νοῦ* Hᵐᵍ· 85
III, 2, 11, 13 *φέροιτο* H90 G78 *γρ.μέμφοιτο* Hᵐᵍ· Gᵐᵍ·, cett.
III, 2, 11, 15 *τιθέμενος* H90 G78 *φθεγγόμενος* Hˢ Gˢ, cett.

Voir aussi aux folios 153, 157ᵛ, 171, 180, 187ᵛ, 255, 293ᵛ.

Un lecteur, au début de chaque traité, annote par deux chiffres, en haut du folio recto, le numéro d'ordre de l'ennéade, puis le rang qu'y

occupe le traité. A partir de l'ennéade IV, il répète ces indications, pour plusieurs traités, au-dessus de chacun des rectos. A partir de l'ennéade VI, il disparaît. Il est incroyablement distrait ou négligent, ainsi IV, 3, *Περὶ ψυχῆς ἀποριῶν πρῶτον* est marqué *δ'. α'.* au lieu de *δ'. γ'.*; et ainsi de suite pour l'ennéade IV ; plus tard il a changé deux de ces *α'* en *γ'*. De même III, 3 *Περὶ προνοίας δεύτερον* est marqué *γ'. β'.* au lieu de *γ'. γ'.*, et ainsi de suite. Ces fautes s'expliquent par les titres mêmes. Plus loin il en va autrement : V, 4 est bien correctement marqué *ε'. δ'.*; mais V, 5 est marqué *ε'. ς'.* au lieu de *ε'. ε'.*

Comme nous l'apprend la souscription, le copiste acheva son exemplaire au mois de mars 1467, le Dimanche des Rameaux.

L'archétype de H, qui est très probablement un des manuscrits de l'état y précédemment décrits, n'est pas encore identifié. Il ne saurait, vu les dates, être une copie de O, dont on a noté cependant comme en H les initiales rubriquées à l'intérieur du texte. N fait aussi difficulté en raison de son état inachevé. Peut-être faut-il s'orienter directement vers S ou vers U. L'un des papiers à filigrane sur lequel est écrit H paraît identique au papier de U, mais comme les deux manuscrits sont datés et que sept années les séparent, il ne semble pas qu'on doive retenir cet indice. Cochez, conformément à son idée, fait de H et de G les descendants de U. Schwyzer [1] par ailleurs a modestement noté quelques menus détails qui confirment cette hypothèse, et ces petites variantes rangent G et H à côté du groupe de Chis., dont les rapports avec U sont eux-mêmes incertains.

La question reste ouverte.

1. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 279.

PARISINUS GRAECUS 1968 G

Olim Rigault *DXXIV*; Dupuy *678*; Clément *2574*. Chartac. 300 × 210 mm. Fol. I + 277 + II-III. Scriptus anno 1496. PORPHYRII *Plotini Vita* (ff. 1-12). *Tabula generalis* (ff. 12-12v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 12v-277) [1].

RELIURE. — Cuir aux armes de Henri IV. Au dos, en haut : *45*; puis : *Plotinus*; en bas, le millésime : *1604*. Folios de garde récents, en parchemin (add. I-IV + V-VIII) dont I et VIII sont collés à la reliure.

CAHIERS ET FILIGRANES.

30 quinions réguliers non numérotés. Un seul papier : *Balance*, var. simil. de Briquet 2449 (30 × 45, Venise, 1473 ; var. simil. : Salzbourg, 1478 ; Palerme, 1485 ; voy. Likhatscheff, nos 398 à 400, ms. de 1476).

Feuillet 1-⟨10⟩ du 23e quinion (f. 220) : *Balance dans un cercle*, var. ident. de Br. 2509 (32 × ?, Bavière, 1486 ; var. ident. : Venise, 1487 ; Nuremberg, 1487 ; Frioul, 1487 ; Brünn, 1489 ; voy. Portal (pl. IV, no 13) ; Venise, 1491 ; Ongania (p. 76, no 12) ; Venise, 1487).

POSSESSEURS.

Fol. I en haut, de la main de Matthieu Devaris : *No 32 primae | πίναξ | Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ | Πλωτίνου φιλοσόφου βιβλία πεντήκοντα τέσσαρα ἐν ἓξ ἐννεάσι διῃρημένα· καὶ πλείω οὔ*; dans le coin, de la même main : *No 17*.

Fol. 1, cotes de Rigault, celle-ci biffée par Dupuy, de Dupuy et de Clément. Au-dessus de celle de Rigault : *45* (voir dos de la couverture).

SOUSCRIPTION. — Au folio 277, l. 27, après la fin de VI, 9, le copiste rubrique : *τέλος εἴληφε ἡ βίβλος τοῦ Πλωτίνου : ἐν ἔτη ζ . . δ'* (sic), *μηνὶ δικεμβρίου κε', ἰν ιδ', ἡμέρᾳ ςῃ, τῆς χριστοῦ γεννήσεως*.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 190 × 130 mm. ; 30 lignes à la page. Titres et initiales rubriquées, comme dans H ; à l'intérieur même du texte, quelques lettres sont rubriquées, ainsi *Vita*, 17, 16 *Αὐτῶν* (f. 7) ; 18, 1 *Τὴν* (f. 8).

1. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XXXVIII, note ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, p. 100 ; H. OMONT, *Inv. somm.*, 1886, t. II, p. 172 ; GARDTHAUSEN, *Griech. Palaeogr.*, 2e éd., Leipzig, Veit, 1911, p. 234, p. 239 et planche 11 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 45.

TEXTE. — Après quelques lignes en blanc *Πορφυρίου περὶ τοῦ κ. τ. λ.* des. f. 12 *αὐτὸ σημανεῖ τὸ ἔργον : — Πλωτίνου φιλοσόφου, ἐννεάδων τε καὶ κατὰ τὰς ἐννεάδας ἐπιγραφῶν τῶν βιβλίων, προέκθεσις*, suivent en deux colonnes (ff. 12–12v) les titres des traités, sans *incipit*, accompagnés de leur numéro d'ordre de *α'* à *νδ'*. Fol. 12v, *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος · κεφάλαιον αον* (!). Fol. 16, l. 22 *Πλωτίνου ἐννεάδος πρῶτον* (sic) *Περὶ ἀρετῶν*. Fol. 164, l. 28 *τέλος τῆς δ' ἐννεάδος* (sic). Au milieu du folio 220v, l. 12, le copiste s'arrête brusquement après les mots VI, 3, 18, 7 *ἢ τοῖς ποιητικοῖς* et, laissant en blanc le reste de ce folio, continue au folio 221, *ἢ τοῖς τοιούτοις*. Le folio 229, recto et verso, est laissé en blanc ; pas de lacune dans le texte.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, ni scolies, ni *σῃ'*, ni numérotation intermittente. En marge et dans l'interligne, rares « variantes » et corrections du copiste ; voir H.

Un lecteur, H[2], écrit un hâtif *σῃ'* en marge de IV, 4, 8, 44–45 (f. 132v) ; 13, 18 (f. 134v) ; 17, 30 (f. 135v) ; 18, 1 (f. 136) ; 18, 20 (f. 136) ; 22, 4 (f. 137) (avec I) ; 28, 3 (f. 139v) ; 28, 15–16 (f. 140) ; 28, 26 (f. 140) ; 28, 34–35 (f. 140) ; 28, 55–56 (f. 140v) ; 28, 60 (f. 140v) ; 28, 64–65 (f. 140v) ; 28, 75–76 (f. 140v) ; 36, 17 (f. 145) (avec AERM) ; IV, 7, 4, 3 (f. 155) (avec E) ; 7, 22–23 (f. 157) ; 9, 6 (f. 157v) ; V, 1, 2, 21–22 (f. 165) ; 2, 34 (f. 165) ; VI, 3, 13, 10–12 (f. 218v).

Le copiste nous apprend, en grec moderne, qu'il acheva son manuscrit, le vendredi 25 décembre 1496 [1], en la fête de Noël. Nous avons là le seul manuscrit daté et, avec Corp., l'un des deux ou trois seuls manuscrits de Plotin qui furent écrits peu après la publication de la version latine des *Ennéades* par Ficin, et probablement pour satisfaire des humanistes mis en goût par cette publication.

Le copiste de G est d'une servilité enfantine, fantasque par surcroît et, plus que probablement, quelque peu impatient, voire paresseux. Voilà bien des griefs contre un pauvre diable de copiste dont nous ne savons à peu près rien. Sur quoi reposent-ils ? Décrire quelques-uns des enfantillages de ce personnage, c'est prouver, du même coup, qu'il se servit, comme modèle, de H, manuscrit copié en 1467.

Servile, il l'est jusqu'à s'efforcer de reproduire la linéation

1. Non 1495, comme calcule H. OMONT, *Inv.*, p. 172, suivi par COCHEZ, *Philol. Stud.*, t. 6, p. 45 ; voir GARDTHAUSEN, *Griech. Palaeogr.*[2], p. 234.

de H. Voici, au folio 1 de G et de H, quelques fins de lignes, dans le chapitre 1 de la *Vita* :

ὅτι ἐν τῷ H	ὅτι ἐν G
αὐτοῦ	αὐτοῦ
ζω-	ζω-
καὶ λέγειν πρὸς	καὶ λέγειν
ἀρκεῖ φέρειν	ἀρκεῖ φέ-
εἴδωλον συγχωρεῖν	εἴδωλον συ-
ἀξιοθεάτων	ἀξιοθεάτων
ἀρνουμένου	ἀρνουμένου
τῶν ζωγραφῶν	τῶν ζωγραφῶν
πλὴν	πλὴ-
ἔπειτα	ἔπειτα

Hasard ! dira-t-on. Serait-ce encore un hasard le fait que les cinq premières pages de H et de G se terminent également par les mêmes mots ?

Vita, 2, 14	βραγχῶντος αὐτοῦ	H1 G1
3, 8	εὐδοκιμοῦσι συσταθέντα	H1v G1v
3, 45	Νουμηνίου καὶ γράψαι	H2 G2
4, 47	Ἐπισκέψεις διάφοροι	H2v G2v
5, 28	τὸν νοῦν τὸν ἀληθῆ	H3 G3

A ce jeu le copiste finit pourtant par se lasser. Dès la sixième page la finale est différente :

Vita, 6, 27	ταῦτα μετὰ τῶν	H3v
6, 31	τὰ μὲν γὰρ πρῶτα	G3v

Il avait gagné deux ou trois lignes sur son modèle : effectivement, écrivant plus serré, et bientôt augmentant d'une unité le nombre de lignes à la page, il achèvera son manuscrit en 277 folios, alors que H avait eu besoin de 318 folios.

Il va sans dire qu'un tel copiste ne s'avisera pas de corriger, où que ce soit, les fautes de son modèle ; voici quelques-unes de ces fautes de H religieusement transcrites par le copiste de G :

IV, 7, 1, 12	πρὸς τὸ αὐτοῦ	πρὸς τὸ αὐτοῖ GH
2, 4	εἰς ὅτι	εἰ ὅτι GH
3, 21	ἑνὶ	τινὶ GH
3, 22	πάθοι	πάθη GH
3, 35	ἐν τοῖς	τοῖς GH
5, 30	ταὐτὸν	ταύτῃ GH

La liste pourrait s'allonger indéfiniment, car H n'est pas très soigneux.

Que G ne corrige pas le texte proprement dit de son modèle, il n'y a là rien d'étonnant ; mais qu'il aille jusqu'à reproduire, dans les titres, les plus grosses bévues, c'est chose moins ordinaire : qu'on relise les en-têtes des deux premiers traités des *Ennéades* ! Avec un tel copiste, il faut s'attendre à tout : il est arrivé à H de faire une erreur et de la corriger en marge ou dans l'interligne ; avec une fidélité, qui frise la paresse intellectuelle, G reprend et la faute et sa correction, ainsi *διδάγμασι* pour *συγγράμμασι*, *φέροιτο* pour *μέμφοιτο*, *τιθέμενος* pour *φθεγγόμενος*. On ne voit même pas qu'il ait fait un effort pour réintégrer dans le texte la bonne leçon, quitte à laisser la « variante » fautive dans l'interligne, pratique courante chez beaucoup de ses confrères.

Aux fautes de son modèle, notre copiste en ajoute quantité de nouvelles. Il suffira d'en citer trois ou quatre :

IV, 7, 1, 19	*μικρά*	*μακρά* G
3, 13	*οὐκ οὐσίαν*	*ἀκουσίαν* G
3, 26	*τὸ ξύμπαν*	*τὸ ξύπαν* G
5, 25	*φύσις*	*φύσις bis* G (serait-ce intentionnellement ?)

L'une de ces fautes, outre qu'elle permet de mesurer le degré d'inadvertance du copiste, suffirait, à défaut de tout autre indice, à prouver que H est l'archétype de G :

IV, 7, 3, 23 *αὐτοῖς* codd. : *αὐτῇ* H qui surcharge son *η* d'un *ο* et donne ainsi l'illusion d'avoir écrit *α* puis ajoute *ις* : *αὐταῖς* G

Ce copiste n'aime pas se donner beaucoup de peine : dans un de ses quinions il avait glissé un feuillet d'un papier plus léger, de moins bonne qualité, que celui sur lequel il s'était habitué à écrire : aussi longtemps qu'il remplissait le recto tout allait bien. Quand il tourna la page, il vit que le papier buvait l'encre de façon désagréable ; il continua d'écrire quelques lignes encore, puis impatienté — on voit le geste de dépit — il s'arrêta. Allait-il reprendre un autre quinion, remplacer le folio ? Rien n'eût été plus facile. C'était l'affaire de quelques minutes. Non pas, il laisse le reste du folio 220v en blanc et passe à 221. Arrivé au dixième folio du quinion il retrouva ce même papier « buvard » : il se garda d'écrire dessus. Il commença un 24e quinion. Suprême insouciance : quand le *codex* fut terminé, il ne prit même pas la peine de couper le folio blanc.

Pour tromper l'ennui, les paresseux cherchent à se distraire. Ainsi de notre copiste. Il écrit naturellement penché. A deux reprises on le voit redresser son écriture, et imiter, semble-t-il, celle de son modèle : au folio 102, l. 19, à partir de III, 7, 3, 3 *αἰῶνι* et au folio 103v, l. 10, à partir de III, 7, 6, 4 *καὶ ζῶσα*. Aucune des deux fois il ne fait merveille ni ne persévère bien longtemps. Ces lubies lui viennent quand il passe d'une page de son modèle à la page suivante : *αἰῶνι*, dans H, est le premier mot du folio 117v, et le folio 119 commence par *καὶ ἐν ἐκείνῳ καὶ ζῶσα*.

Chose curieuse, c'est chez ce copiste capricieux et sot que Gardthausen a été chercher des spécimens de la minuscule récente, « junge Minuskel », à sa dernière phase intéressante, au moment où elle va se fixer dans les caractères d'imprimerie. Dans sa *Griechische Palaeographie*, il fait à ce manuscrit l'honneur de le citer trois fois : à la page 234, pour donner un exemple de l'évolution du iota (ϊ) en i surmonté d'un seul point, évolution qui se fait, dit-il, sous l'influence des occidentaux[1] ; à la page 239, à propos du ϕ ; enfin, à la planche 11, où il en reproduit en fac-similé, à la dernière colonne, sous le millésime 1496, une cinquantaine de lettres ou de groupes de lettres.

S'il offre quelque intérêt au point de vue paléographique, s'il illustre assez la psychologie des copistes, en revanche pour l'établissement du texte de Plotin, G n'a aucune valeur.

Un lecteur, peut-être le personnage pour lequel fut copié le manuscrit, a lu quelques traités. Il disposait, semble-t-il, d'un autre manuscrit, puisqu'il a comblé quelques lacunes de G, notamment aux folios 21 et 56v. Comme on peut le voir d'après les *ση'*, il s'intéressait surtout à la psychologie des passions : au chapitre 18 du traité IV, 4 qui traite de la colère, il n'a pas fait moins de onze petites notes.

1. Voir plus bas, p. 209.

SCORIALENSIS Φ. II. 11 Φ

Olim *II. Δ. 20 ; III. K. 1.* Chartac. 288 × 195 mm. Fol. XVIII + 500. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita Plotini. Tabula generalis* (ff. I–XVIIIᵛ). PLOTINI *Enneades* non completae (ff. 1–289), et iterum saltem partim *Enn.* III, 6 (f. 291) ; III, 7 (f. 313ᵛ) ; III, 8 (f. 336ᵛ) ; III, 9 (f. 352) ; IV, 2 (f. 357) ; IV, 8 (f. 362) ; IV, 4, 1, 1–8, 27 τὸ ἐν ὅτῳ σταδίῳ γῆς ἐσμέν ; V, 5 (f. 380ᵛ) ; V, 6 (f. 397ᵛ) ; V, 7 (f. 402ᵛ) (uix completum putamus) ; V, 8 (f. 405ᵛ) ; V, 9 (f. 423ᵛ) ; IV, 7 (f. 436) ; IV, 9 (f. 453ᵛ) ; IV, 4, 8, 27 ἢ ὅσον ἠνύσαμεν — IV, 4, fin (ff. 473–500ᵛ). PSELLI *Exp. de dogm. Assyr.* (459–460ᵛ). *Historica* (ff. 464–466). *Rhetorica* (ff. 466–472) [1].

FILIGRANES. — D'après Cochez, surtout *Arbalète encerclée.* — Fol. I-XVIII, 1–50, 59–289, 462–472 : *Petite ancre inscrite dans un cercle.* — Fol. 290 (ou 291) à 460 (ou 461) : *Pot.* — Fol. 51–58, 473–500 : *Ancre.*

POSSESSEUR. — Fol. II : *De los franc° Patricio.*

COPISTES.

Copiste a : ff. 1–289 (sauf ff. 51–58) et ff. 464–472, *Vita* et *Ennéades*, sauf II, 4 (ff. 51–58) ; III, 7 ; III, 8 ; IV, 4 ; IV, 8 ; IV, 9 ; V, 5–9. Au folio 289ᵛ, on lit : τέλος εἴληφεν ἡ βίβλος τοῦ πλωτίνου ἐν ἔτει ζοα' (1563). μην. αὐγουστ . ἰνδ. ς' (ou κς' ?)

Πόνων μόγων ἄμετρα ταύτην τὴν βίβλον
Τέλει δέδωκα νενευκότος
Γεννῶσι δόξαν τοῖς φιλοῦσιν οἱ πόνοι
Τοῖς δ' αὖ ἀεργοῖς μῶμον ἡ ῥαθυμία ·
Θεοῦ διδόντος οὐδὲν ἰσχύει φθόνος
Θεοῦ τὸ δῶρον καὶ γρηγορίου ὁ πόνος

Copiste b : ff. 291–460, compléments à la première partie, dus, d'après Cochez, au scribe Jacques Diassorinus, qui écrit aussi le *Scorialensis T. III. 1.* Au-dessus du fragment de III, 6, il écrit le titre de II, 4 : *Περὶ ὕλης*.

Copiste c : ff. 51-58 et ff. 473-500, partie de IV, 4. Le copiste c insère le premier quaternion qu'il écrit, contenant II, 4, entre le titre (f. 50ᵛ) et le texte (f. 59) de II, 8 ; au-dessus du titre incorrect de III, 6, au folio 291, il biffe *Πλωτίνου* et écrit audacieusement *Νουμηνίου*. A la fin de IV, 4, 8, 27, il écrit *va al segno* + *-460*, c'est-à-dire au folio 473, copié de sa main où il rappelle le signe fait plus haut et le numéro 380 du folio.

Le manuscrit, exécuté en 1563, probablement sur commande même de son premier possesseur, François de Patrizi (1529-1597) [1], fut ensuite complété.

Les troubles de Φ ont été décrits en détail par J. Cochez. On ne sait pas trop s'il attribue la partie c également à Jacques Diassorinus ; il semble que oui. Il fait remarquer que si celui-ci répète, en b, III, 9 ; IV, 2 et IV, 7, c'est sans doute à cause des troubles de a, et que la commande des compléments a dû être faite par correspondance.

Diassorinus était à Fontainebleau le collaborateur de Constantin Palaeocappa, le faussaire. Cela n'explique-t-il pas la tentative de faire passer pour du Numénius un simple fragment du *Περὶ ὕλης* de Plotin ? Bien des savants, depuis Thedinga, s'y sont laissés prendre [2].

Cochez fait de ce manuscrit , Φ, une copie de U. Il lui est certainement apparenté de très près.

---

1. E. MILLER, *Cat. des mss. grecs de l'Escurial*, 1848, pp. 158-159 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, pp. 5–7, 49.

1. Voir E. MILLER, *Cat.*, p. XVI et CH. GRAUX, *Essai*, pp. 127–129.
2. Outre COCHEZ, *loc. cit.*, voir C. BÄUMKER, *Hermes*, t. 22, 1887, pp. 156–158.

Nunc *Gr. Quart. 72*; olim *B. M. 92*. Chartac. 290 × 215 mm. Fol. I–IV + 322 + V–VI. Saec. XV. Scripsit Michael Apostolis. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–13). *Tabula generalis* (ff. 13–14). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15–322) [1].

RELIURE. — Moderne. Les folios I–II et V–VI, dont I et VI sont collés à la reliure, sont modernes. Dans les coins intérieurs du folio III, en parchemin ainsi que IV, décharges d'une ancienne reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 40 cahiers réguliers numérotés de α' à μ' par le copiste, dans le coin inférieur du premier folio ; sans réclames. Tous quaternions, sauf μ' (ff. 313–322) qui est un quinion.

FILIGRANES.

I. Quat. α'–κγ' (ff. 1–184), κζ'–λβ' (ff. 209-256) et λζ' (ff. 289-296), sauf un feuillet de κζ' et de λζ' : *Triple mont*, analogue à Briquet 11702 (29,5 × 44, Pise, 1440) ; voir *Mon. gr. 215*.

II. Quat. κδ'–κς' (ff. 185–208), le feuillet ⟨209⟩–216 de κζ', quat. λγ'–λς' (ff. 257–288), le feuillet 292–⟨293⟩ de λζ', quat. λη'–λθ' (ff. 305-312), quin. μ' (ff. 313-322) : *Lettre R surmontée d'une croix*, variante identique de Briquet 8941 (30 × 44r, Palerme, 1467 ; var. simil. : Bavière, 1470 ; Naples, 1470 ; Amalfi, 1471 ; Catane, 1472 ; voy. Schuler von Libloy : Transylvanie, 1471) ; voir *Mon. gr. 215*.

SOUSCRIPTION. — Au folio 322, après la fin de VI, 9 : *τέλος τοῦ σοφοῦ καὶ θείου Πλωτίνου | Μιχαὴλ Ἀποστόλης βυζάντιος μετὰ τὴν | τῆς αὐτοῦ πατρίδος ἅλωσιν, πενίᾳ συζῶν, μισθῷ καὶ τοῦτο τὸ βιβλίον ἐν Κρήτῃ ἐξέγραψεν | α | ταταιαξ* : ⁓

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 180 × 130 mm. ; 30 lignes à la page. On connaît assez la jolie, claire et régulière écriture du célèbre copiste, Michel Apostolis. Il achève en triangle plus d'un traité. Au folio 178v, il essaie un autre style d'écriture. Au folio 209v, reprise d'encre ou nouvelle plume. Le traité IV, 1 figure à la suite de III, 9 au folio 126, qu'il décore d'une belle finale, et est repris, après IV, 2, aux folios 128 et 128v.

1. J. B. MITARELLI, *Bibliotheca codd. mss. Monasterii S. Michaelis Venetiarum prope Murianum*, Venise, Typogr. Fentiana, 1799, p. 911 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLV, note 1 ; DE BOOR, *Verzeichniss Griech. HSS. Preussische Staats-bibl.*, 1897, p. 218 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 45 ; *États*, p. 33.

POSSESSEURS. — D'après Mitarelli, à l'une des pages, aujourd'hui perdues, on lisait : *Alexandri probi et mansueti emptus decem aureis.*

Au folio II, trois notices, dues à trois mains successives :

Στίχοι ἰαμβλικοὶ τοῦ Ἀλεξανδροῦ |
Πόνος μὲν Πλωτίνου, πέλει ἥδε παροῦσα |
Βίβλος · δ' εὐημέρου νῦν κτῆμ' Ἀλεξάνδρου : ⁓

Hunc emi ego Hermolaus Barbarus eques Zachariae Proc(uratoris) filius 1489 11 aug(usti) d(ucatis) septem aureis ab Alex(andr)o praedicto.

Plotininus (sic) *Enneades | porfirius de plotini Vita, et ordine librorum eius.*

ANNOTATIONS INITIALES.

Folio III, rempli de notes écrites d'une main assez semblable à S[1] :

Cyrillus refert (les deux mots sont effacés, à peine lisibles et recouverts par une décharge, revers de l'ancienne reliure), puis, encore lisible : *Cyrillus refert | Τὸ μὲν γὰρ πρῶτον αἴτιον ἀκίνητον · ἀεργὲς εἰς ἅπαν | τοῦτο δὲ εἶναι φασὶ τἀγαθόν · ἐξαυτοῦ* (sic) *γε μὴν γενέσθαι | νοῦν τῇ πρὸς αὐτὸν θεωρίᾳ τελειούμενον, ὃν δὴ | καὶ δεύτερον νομίζουσι θεόν, καὶ προσεχῆ τοῦ κόσμου δημιουργόν · καὶ μὴν καὶ τρίτην λογοποιοῦσι | τοῦ κόσμου ψυχὴν πρὸς τὸ δύνασθαι ζωοποιεῖν* (sic).

Porphyrius ἄχρι γὰρ τριῶν ὑποστάσεων ἔφη Πλάτων τὴν | τοῦ θεοῦ προελθεῖν οὐσίαν, εἶναι δὲ τὸν μὲν | ἀνώτατον θεόν, τἀγαθόν, μετ' αὐτὸν δὲ καὶ δεύτερον, τὸν δημιουργόν, τρίτην δὲ τὴν τοῦ | κόσμου ψυχήν · ἄχρι γὰρ ψυχῆς τὴν θεότητα | προελθεῖν λοιπὸν δὲ τὸ ἄθεον ἀπὸ τῆς | σωματικῆς ἐνῆρχθαι διαφορᾶς.

Plato ἐκ μὲν τἀγαθοῦ τὸν νοῦν, ἐκ δὲ τοῦ νοῦ, τὴν ψυχήν.

Plato θεὸν μὲν τὸν ἀνώτατόν φησι τἀγαθόν · ἐξαυτοῦ (sic) *γε μὴν | ἀναλάμψε* (sic) *νοῦν καὶ τοῦτον εἶναι τὸν προσεχῆ τοῦ | κόσμου δημιουργὸν ὄντος ἐν ἀκινησίᾳ τοῦ πρώτου · | καὶ τρίτην εἰσφέρει ψυχήν, ὑφ' ἧς τὰ πάντα κινεῖσθαί φησι.*

Πλήθων · ὃν Πλάτων προσεχῆ τοῦδε τοῦ οὐρανοῦ τίθεται δημιουργόν · | Πρόκλος μέν, τέταρτον ἀπὸ τοῦ πρώτου τίθεται αἰτίου · | Πλωτῖνος δέ, τρίτον · Ἰουλιανὸς δέ, δεύτερον | παρὰ Μαξίμου ἴσως οὕτω (sic) *δεδιδαγμένος · δοκῖ* (sic) *δὲ | Πλάτων οὕτω* (sic) *μᾶλλον ἀξιοῦν καὶ οὐχὶ Πρόκλος | καὶ Πλωτῖνος ἀξιοῦσιν · ἐξ ὧν ἐν τῇ ψυχογονίᾳ | τὴν ψυχήν φησι τῶν νοητῶν ἀεὶ τῶν ὄντων, ὑπὸ τοῦ | ἀρίστου ἀρίστην γεγονέναι τῶν γενηθέντων.*

En bas, vers la droite, on lit le chiffre 6, puis, plus bas, le chiffre (?) 9 (?), lequel est biffé.

Tout en bas, vers l'intérieur, décharge rose, comme en haut.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste est si soigneux que lorsqu'il fait un pâté, il écrit en marge la syllabe ou le mot sali, même si l'orthographe s'impose, ainsi aux folios 50v, 63v, 64, 64v.

Quelques σημ' de première main, I, 4, 11, 14 παράλογον (f. 27ᵛ) σημ' τὸν ἄνθρωπον) ; I, 7, 3, 6 ἐστερημένον (f. 35ᵛ) ; II, 2, 1, 38 (f. 46ᵛ) (avec ON Baroc.) ; II, 6, 2, 14 τὸ γὰρ εἶδος (f. 62) ; II, 9, 15, 39 ἄνευ ἀρετῆς (f. 73ᵛ) (avec AEN Chis.) ; III, 2, 4, 47 ἀγαθοὶ (f. 82) (avec AE) ; III, 2, 8, 35 σώζεσθαι (f. 84) (avec AE) ; III, 3, 5, 15 εἱμαρμένη (f. 91ᵛ) (avec AE) ; III, 7, 6, 52 τὸν κόσμον (f. 113ᵛ) (avec N 9 et ϛ en U²) ; IV, 4, 15, 18 χρόνος ὕστερος (f. 148).

Le copiste supplée en marge quelques passages sautés ou écrit de rares variantes :

Vita, 24, 19–20 ἐπειδὴ τὰ κακὰ ἐνταῦθα · περὶ διαλεκτικῆς οὐ ἡ ἀρχὴ om. S 11ᵛ, add. Sᵐᵍ.

II, 4, 11, 41 τῇδε κακεῖσε S57 γρ. δεῦρο Sᵐᵍ.

III, 7, 8, 52–53 καὶ τὸ διάστημα αὐτῆς οὐκ αὐτὸ χρόνος, ἀλλ' ἐν χρόνῳ. Εἰ δὲ om. S 114ᵛ add. Sᵐᵍ· ⁱⁿᶠ· (occupe exactement une ligne, la 31ᵉ, homoiotéleute ; 45 lettres).

IV, 7, 9, 7–8 αὐτὴ δὲ ἐξ ἑαυτῆς κινουμένη καὶ ζωὴν τῷ ἐμψύχῳ σώματι διδοῦσα om. S 174 add. Sᵐᵍ· (non pas homoiotéleute ; 50 lettres).

VI, 8, 20, 4–5 ὡς ὅλως οὐ τακτέον om. S 314ᵛ add. Sᵐᵍ.

Lorsque le copiste signale les citations en marge par des guillemets, comme il le fait de temps à autre, il a soin de laisser dans le texte un blanc avant le début et après la fin de la citation, ainsi, au folio 45ᵛ, II, 1, 7, 20–21 φῶς – περιφοράν et au folio 38ᵛ–39, I, 8, 7, 4–6 μεμιγμένη φύσεως.

Deuxième main, S². — De cette époque date peut-être la numérotation des cahiers en bas et au milieu du dernier folio verso, en chiffres romains de 1 à 39. Le lecteur S²

1. Divise le texte de certains traités par des traits en équerre, ainsi du folio 171ᵛ au folio 174, devant IV, 7, 4, 21 ἔτι δὲ (dans l'archétype : ϛ' ; en marge S² écrit : *alia r(esponsi)o*) ; 5, 25 καὶ μὴν (dans l'archétype : η' : *r(esponsi)o* Sᵐᵍ·) ; 6, 1 ὅτι δὲ (dans l'archétype : θ') ; 6, 38 καὶ μὴν ; 7, 1 ἴδοι δ' ἄν τις (dans l'archétype : ι') ; 8, 1 ὅτι δὲ (dans l'archétype : ια') ; 8, 27 πῶς δ' ἂν (dans l'archétype : ιβ'). Ce sont là les seules divisions marquées en IV, 7. Elles concordent partiellement avec les chapitres ficiniens et, de plus près, avec la numérotation marginale de l'archétype.

2. Ne paraît pas écrire de σημ', à moins que ne soient de S² les σημ' en marge de I, 1, 8, 4 κοινὸν πάντων (f. 17) (avec CN) ; 9, 20 θεωρεῖν (f. 17ᵛ) (avec CNO) ; 10, 5 διττὸν οὖν (f. 17ᵛ) (avec DCQ) ; mais ces σημ' sont plutôt de S ; le copiste S², par contre, multiplie les signes d'appel à l'attention formés de trois points surmontant un trait ondulé, le premier affectant, au folio 1ᵛ, *Vita*, 2, 26 τὸ ἐν ἡμῖν θεῖον, le dernier, au folio 322, affectant VI, 9, 11, 48 δι' ἀρετῆς ἐπὶ νοῦν ἰών. Ils sont particulièrement fréquents en I, 7 ; II, 1 ; III, 2 et 3 ; III, 8 ; IV, 7 ; V, 3 ; V, 9 et VI, 9 ; dans ce dernier traité, ils sont tous, au nombre de dix-huit, écrits à l'encre rouge.

S² accompagne certains passages d'un trait ondulé, ainsi en marge de I, 8, 2, 1 et suiv., au folio 36, où il écrit aussi ἀγαθόν. De temps à autre, il dessine grossièrement une main, ainsi au folio 84.

3. S² glose tantôt en grec, tantôt en latin, tantôt dans les deux langues, tels passages plus intéressants, ainsi :

Vita, 3, 5 ἀτηρόν] ἀτηρός : *indomitus* Sᵐᵍ·¹

3, 6 εἰκοστὸν δὲ καὶ ὄγδοον] *octavum et vigesimum annum Plotinus agens accessit ad philosophiam* Sᵐᵍ·¹ᵛ

3, 11 πρὸς 'Αμμώνιον] *Plotinus Ammonium philosophum audivit* Sᵐᵍ·²

3, 17 Γορδιανοῦ] *Gordianus imperator* Sᵐᵍ·²

4, 8 Πορφύριος] *Porphyrii tempus* Sᵐᵍ·²ᵛ

7, 1 ἀκροατάς] *de discipulis Plotini* Sᵐᵍ·⁴

Dans la *Vita*, il n'y a pas d'autres gloses de S². Les traités les plus abondamment annotés sont III, 2 et 3 (ff. 80–92ᵛ). S² a même pris la peine d'écrire en haut de chaque recto le titre courant : *De prouidentia*. La dernière scolie, en grec, à l'encre rouge se trouve au folio 320ᵛ, en regard de VI, 9, 9, 1 [πηγὴν μὲν ζωῆς, etc.] πηγὴν ζωῆς | πηγὴν νοῦ | ἀρχὴν ὄντος | αἰτίαν ἀγαθοῦ | ῥίζαν ψυχῆς | ἀΐδια · ὅτι ἡ ἀρχὴ | αὐτῶν, ὡσαύτως | μένει Sᵐᵍ· 320ᵛ. Dans la marge intérieure, une « main » à l'encre rouge.

Glose bilingue, au folio 176, en regard de IV, 7, 14, 1 : ⁖ *Ergo secundum plotinum : anima immortalis* ἡ λογικὴ μεχρὶ τῆς φύσεως.

4. Outre les gloses proprement dites, S² amène aussi des *loca parallela*, ainsi au folio 176, à la fin de IV, 7.

κατὰ Νουμήνιον, ἡ λογικὴ τῆς ἐμψύχου ἕξεως |
κατὰ Πλωτῖνον, ἡ λογικὴ μεχρὶ τῆς φύσεως |
κατὰ Ξενοκράτην καὶ 'Ιάμβλιχον καὶ πατέργον (?) |
ἡ λογικὴ μέχρι τῆς ἀλογίας |
κατὰ Πρόκλον καὶ Πορφύριον μόνον ἡ | λογικὴ |
κατὰ πολλοὺς τῶν περιπατητικῶν μόνος ὁ | νοῦς
κατά τινας, μόνῑ ἡ ὅλία (sic) ψυχή.

Troisième main, S³, celle d'Hermolaus Barbarus.

Certainement postérieure à S², comme on peut le voir d'après la note, au folio 37, en regard de I, 8, 3, 38 κακοῦ δ' οὖν οὐσία : κακοῦ οὐσία S³ καὶ τὸ αὐτὸ κακὸν ἡ ὕλη S³ᵐᵍ.

Les premières notes de S³ sont, outre la souscription du folio II :

Vita, 1, 11 Καρτέριον] Καρτέριος ὁ ζωγράφος S³ᵐᵍ·¹

2, 1 κολικῇ] κολικὴ νόσος S³ᵐᵍ·¹

2, 9 κυνάγχου] κυνάγχης S³ᵐᵍ·¹ᵛ

2, 18 Καμπανίαν] *moritur in Campania Plotinus ann. 66* S³ᵐᵍ·¹ᵛ

2, 27 δράκοντος] ἆρ' οὖν διάβολος ὁ δράκων οὗτος S³ᵐᵍ·¹ᵛ

2, 35 Κλαυδίου] Πορφύριος ἐπὶ Κλαυδίου S³ᵐᵍ·¹ᵛ

2, 37 Σευήρου] *Nativitas Plotini anno 13 imper(atoris) Seueri* S³ᵐᵍ.

2, 39 γενέθλιον] γενέθλιος ἡμέρα S³ᵐᵍ.

Plus curieuse est la troisième des quatre gloses au folio 5 :

Vita, 9, 1 γυναῖκας] *Mulieres Plotino ministrabant* S³ᵐᵍ.

9, 4 'Ιαμβλίχου] *Iamblichi nurus* S³ᵐᵍ.

9, 7 φέροντες τὰ ἑαυτῶν τέκνα] *procurator s. Marci* S³ᵐᵍ.

10, 1 'Ολύμπιος] *Olympius Plotino infestus* διὰ τὴν φιλοπρωτίαν τοῦ 'Αμελίου S³ᵐᵍ.

La dernière glose grecque de S[a] est en :

III, 1, 8, 5 τὸν τοῦ παντὸς] οὐκ ἄρα ἡ τοῦ παντὸς ψυχὴ ἡ αὐτὴ τῇ τοῦ ἑκάστου S[amg].

Il semble que S[a] ait numéroté les folios de 1 à 80 (pas au delà) : de cette numérotation subsistent encore les chiffres 1, 3, 7, 9, 11, 13, 15, 17, 19, 21, 22, 23, 25, 29, 33, 34, 38, 40, 42, 48, 54, 60, 63, 66, 69, 72, 75 et 80.

Comparez notamment le 4 de 42 et le 9 de 69 avec les chiffres correspondants du millésime 1489 au folio IV.

S[a] s'exerce à la critique textuelle, peut-être en s'aidant d'un autre exemplaire.

I, 1, 12, 2–3 ὥς φησιν αιτὶν] ὅς φησιν αὐτὴν καὶ ἁμαρτάνειν καὶ τὰ λοιπὰ S[amg]. 17ᵛ.

S est un manuscrit perdu et retrouvé. En 1779, Mitarelli, abbé de Murano, en publiait une description détaillée. Au début du XIX[e] siècle, J. Morelli écrivait de Venise à Creuzer qu'il ne l'avait jamais vu et qu'à la suite de la destruction de tant de bibliothèques, il n'avait aucune idée où il pourrait jamais le voir. En 1879, H. F. Müller ne pouvait pas encore l'inclure dans sa liste des manuscrits de Plotin, mais à la fin du siècle il entrait à la Bibliothèque de Berlin ; il semble avoir perdu, dans l'entre-temps, un feuillet de garde où son premier possesseur, Alexandre, avait marqué le prix qu'il l'avait payé : dix ducats d'or.

C'est sans doute une somme à peu près égale ou supérieure que dut recevoir pour son travail Michel Apostolis. On connaît son histoire. Né vers 1422, il fut fait prisonnier par les Turcs lors de la prise de Constantinople. Peu après, mis en liberté, il arrivait en Italie et faisait à Bologne la connaissance du Cardinal Bessarion, le protecteur attitré des réfugiés grecs. Apostolis retourne bientôt en Grèce et s'installe en Crète où, comme il le dit tristement au colophon même de notre exemplaire, loin de sa patrie, il vivait dans la pauvreté et gagnait sa vie en copiant des manuscrits « pour de l'argent ». Émouvant refrain de nombre de ses amis, fixés comme lui en Crète.

L'un de ces amis est précisément Michel Lygizos, le copiste du manuscrit N dont la parenté avec S d'une part et avec O d'autre part est très nette. Nous rappelons simplement ici les conclusions acquises à l'occasion de l'étude de U, suivant lesquelles S et U sont très proches mais indépendants l'un de l'autre ; on se souvient que là où U et le groupe Chis. écrivent curieusement φρονοίμεθα, S et N ont la moitié de la leçon correcte, φρονήσεως donc, tandis que w, x et z portent, en I, 2, 1, 5 φρονήσεως γενοίμεθα.

Alexandre de Vérone, un médecin célèbre, le premier possesseur identifié et probablement le premier lecteur de S, revendit son exemplaire au non moins célèbre Hermolaus Barbarus. Il y perdit trois ducats.

Ermolao Barbaro [1], de son nom italien, est un des grands humanistes de Venise. Né en 1453, d'une famille patricienne, tout jeune il apprend le grec à Rome. Il enseigne à l'université de Padoue et rentre à Venise en 1484 pour y ouvrir une école, aussitôt célèbre, de philosophie aristotélicienne. De 1488 à 1490 le Sénat de Venise le charge de diverses missions diplomatiques, notamment auprès du Saint-Siège (1490). Il meurt en exil, à Rome, en 1493.

La manière même dont cet humaniste lit Plotin prouve qu'il pique d'instinct aux bons endroits, et les remarques qu'il fait sont intelligentes. Aucun exemplaire du XV[e] siècle, sauf celui de Ficin, n'est aussi abondamment annoté et n'a été lu avec plus de soin. Il est probable — simple affaire de dates déjà — que Barbaro avait en face de lui la traduction latine et les Commentaires qui venaient de paraître ; la division du texte en paragraphes qu'il adopte est parfois celle même de Ficin [2].

C'est lui aussi, semble-t-il, qui transcrit, sur une page de garde, certains textes choisis de Cyrille, de Platon, de Porphyre et de Georges Gémiste Pléthon.

S est donc un véritable exemplaire de travail ; c'est en outre un bon manuscrit d'appoint pour l'établissement de l'état y et sa présentation en rend la consultation attrayante.

1. Sur le personnage, voir K. K. MÜLLER, *Neue Mitteilungen über J. Laskaris*, dans *Centralbl. f. Bibliotheksw.*, t. I, 1884, pp. 385 et 388 ; R. SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV*, 2 vol., 1905 et 1914, dans *Bibl. Stor. del Rinascimento* de F. P. LUISO, t. I, p. 66, note 138.

2. Mais la notice descriptive, p. 188, attribue ceci à S[a]. Il ne nous a pas été possible de vérifier.

N

Olim Fugger : *5. n. 24.* Chartac. 280 × 205 mm. Fol. I + 457 (+ 270 A et 270 B = 459) + II + III. Saec. XV (Plotinus) et XVI (Corpus Music). PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–13). *Tabula generalis* (ff. 13v–14v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15–270v). Varia *Opuscula de musica*, sc. CLAUDII PTOLEMAEI, PLUTARQUI, PORPHYRII, ARISTIDIS QUINTILIANI, ANONYMI, BACCHII (ff. 271–457, ordine foliorum perturbato). *Hymni aliquot* (ff. 457–457v)[1].

RELIURE. — Cuir rouge de J. J. Fugger. En haut à droite, à l'encre noire : *5. n. 24*. Au repoussé : *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου*. Au dos, à l'encre noire : *CLIV*. Folios de garde récents (add. I–II + III–IV) dont le premier et le dernier sont collés à la reliure.

CAHIERS ET FILIGRANES.

Sous la même reliure ont été réunis deux manuscrits indépendants et complets, écrits chacun par un seul copiste, et sur différents papiers. Les traités de musique sont écrits sur des quaternions portant comme filigrane *Deux flèches en sautoir* du type Br. 6280-81 (début du XVIe s.).

Le manuscrit de Plotin est composé de 28 cahiers (ff. I–270 A) non numérotés ; quinions, sauf le 14e (ff. 130–137), le 26e (ff. 246–253) et le 28e (ff. 264–270A) qui sont des quaternions. Les quinions 20e (ff. 188–196) et 22e (ff. 207–215) ne comptent que 9 folios : les folios 195 bis et 211 bis, dont les talons sont encore visibles, ont été coupés avant d'avoir été écrits.

I. Cahiers 1er–4e (ff. I–39), 6e–8e (ff. 50–79), 10e, feuillets ⟨1⟩–10 et 2–⟨9⟩ (ff. 99 et 91), 12e–16e (ff. 110–157), 17e, feuillets 1–⟨10⟩ et 4–⟨7⟩ (ff. 158 et 161), 19e–26e (ff. 178–253), 27e, feuillet 1–⟨10⟩ (f. 254), 18e (ff. 264–270 A) : *Trois monts*, var. simil. ou identique de Br. 11702 (29,5 × 44, Pise, 1440). Voir *Berol. gr. 375*.

II. Cahier 5e (ff. 40–49) : *Deux flèches en sautoir*, variante divergente (un peu plus grand) de Br. 6273 (30 × 43r, Vicence, 1467 ; var. ident. : Mantoue, 1468).

III. Cahiers 9e (ff. 80–89) et 10e, feuillets 3–⟨8⟩ et ⟨4⟩–7 (ff. 92 et 96) : *Grands ciseaux*, var. identique de Br. 3668 (Rome, 1454 ; var. simil. : Rome, 1456–60 ; Naples, 1459 ; Salzbourg, 1462 ; voy. Likhatscheff (no 512) ; Pérouse, 1458).

1. HARDT, *Cat. codd. mss. Bibl. Reg. Bavaricae*, 1806, t. II, pp. 418-421 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIII ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, pp. 45-46 et p. 39 ; *États*, p. 33.

IV. Cahiers 10e, feuillet ⟨5⟩–6 (f. 95), 11e (ff. 100–109), 17e–18e (ff. 158–177), 27e (ff. 254–263) : *Lettre R surmontée d'une croix*, var. ident. de Br. 8941 (30 × 44r, Palerme, 1467 ; var. simil. : Bavière, 1470 ; Naples, 1470 ; Amalfi, 1471 ; Catane, 1472 ; voy. Schuler von Libloy : Transylvanie, 1471). Voir *Mon. gr. 449*, *Marc. gr. 240* et *Berol. gr. 375*.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Fol. add. Iv : sur deux cartons de papiers, anciens sommaires, l'un en latin, l'autre en grec, du manuscrit. Fol. add. II, en haut, au crayon, déjà très effacé : *Verglichen von Lud. Doederlein bis Ennead. III Lib. VI | im Juni 1811* [1] ; sur le reste de la page, est collée une précieuse notice d'*Aug. Nauck* qui restitue l'ordre des folios de la seconde partie du manuscrit. Cette notice est datée de 1846.

SOUSCRIPTION. — Au folio 270v, après la fin de VI, 9, deux lignes en blanc, puis : † *καὶ τήνδε βίβλον τοῦ σοφοῦ τοῦ Πλωτίνου, | ἔγραψε πονῶν, Μιχαὴλ ὁ Λυγίζος*.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 200 × 125 mm. ; 32 puis 31 lignes à la page. Le copiste, Michel Lygizos (voir f. 270v), ne distingue aucunement les cahiers. Sauf dans la *Vita* (voir infra), il ne rubrique aucune initiale, et seulement les en-têtes des traités I, 1 à II, 1 inclus., III, 2 (f. 73), III, 4 (f. 83v), V, 8 (f. 177) et du titre de VI, 8 (f. 256), il n'écrit que le seul mot *Πλωτίνου*. Ailleurs, il laisse en blanc, pour le titre, une, généralement deux, parfois trois ou quatre lignes (f. 207). Il numérote généralement, en marge, de α′ à ⟨νδ′⟩ les titres qu'il rubrique. L'écriture de Michel Lygizos est extrêmement nette, régulière et élégante. Parmi les manuscrits des *Ennéades*, celui-ci est un des plus beaux.

TEXTE. — Fol. 1, après 4 lignes en blanc, † *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*, inc. *Πλωτῖνος* (le π est rubriqué avec soin), des. f. 13, ligne 18, en triangle *αὐτὸ σημαίνει τὸ ἔργον*. Dans la *Vita*, les différentes tables sont disposées avec art, plusieurs initiales sont rubriquées, ainsi en 17, 16 *'Αμέλιος* (non *Αὐτῶν* comme dans G H) ; en 18, 1 *Ταύτην* (non *Τὴν*, comme dans G H) et plusieurs autres. Les vers de *Vita*, 22 (ff. 9–10v) sont écrits en une colonne. — Fol. 13v ↓ *Πλωτίνου φιλοσόφου 'Εννεάδων τε καὶ τῶν κατὰ τὰς 'Εννεάδας ἐπιγραφῶν τῶν βιβλίων : προέκθεσις : ἐννεὰς πρώτη* ; suivent en une colonne, par ennéades, les titres des traités numérotés de α′ à νδ′. — Sauf

1. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIII : « Codicem CCXV insignivimus *MonA*. Incipit collatio a prima Enneade et pergit usque ad p. 300 ed. Bas. [Enn. III, l. VI, exclusivement donc] ; deinde exhibetur collatio libri VII. Enn. IV, pp. 456–467, quae omnia collata sunt a *L. Doederleinio*, nunc Rectore et Professore Erlangensi ; accedit Enn. V, libr. VIII a *F. J. Goellero* collatus ». Creuzer disposait aussi de collations de la *Vita Plotini*.

la première ligne, tout le folio 14^v est blanc. — Fol. 15, après trois lignes en blanc, † Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος (rubriqué) ⟨ἡ⟩ δοναὶ καὶ λῦπαι. Au folio 135, l. 14, IV, 4, 30, 1 σκεπτέον νῦν δ' ἐπειδή, sans aucune division du texte. Au folio 113^v, après IV, 3, 1, 25 τὴν ἡμετέραν, le copiste avait écrit une ligne environ de texte en trop ; il gratte soigneusement le tout et trace un trait horizontal au milieu du grattage. De même au folio 176^v, après V, 7, 2, 20 διδομένων.

Annotations marginales.

De première main, quelques στη' et d'autres signes de lecture en forme de N majuscule dont la seconde haste verticale serait aussi un T. De même quelques corrections. Voici quelques spécimens, et les concordances avec d'autres manuscrits :

I, 1, 8, 4-5		στη' N17 U^2S
9, 21		στη' $N17^v$ OS
I, 4, 11, 14	παράλογον ἂν	στη' τὸν ἂν (sic) $N26^v$ S
II, 2, 1, 37		στη' $N44^v$ COS Baroc.
II, 9, 8, 1		signe N64 στη' C nihil S
9, 6		signe $N64^v$ στη' C nihil S
15, 38		signe N στη' AESChis.
III, 7, 3, 24		στη' $N99^v$ nihil S
6, 52		signe N101 στη' S
IV, 7, 4, 3	πνα	πνεῦμα N148 S
V, 3, 9, 24	παρέχει	περ ἔ $N165^v$ SO

D'une seconde main on ne trouve, semble-t-il, que deux traces dans tout le manuscrit. Au folio 15, au début de I, 1, N^2 ajoute à l'encre noire l'initiale η de ἡδοναὶ ; au folio 44, sans l'accentuer, le titre de II, 2 περι κινησεως ουρανου.

Le nombre assez considérable de filigranes, dont les variantes identiques sont fréquemment notées entre 1454 et 1471, semble indiquer que Michel Lygizos écrivit le manuscrit N entre ces deux dates, plus probablement entre 1460 et 1470.

C'est vers la même époque qu'il travaillait avec son ami Tribolès à la confection de C. Toutefois il ne semble pas qu'il ait utilisé pour N le même modèle que Tribolès pour C et M. Le manuscrit N s'apparente plutôt à S et à U qu'à C, M et V ; or, on l'a vu, il est exempt de quelques fautes au moins et, vu la similitude de U et de S entre eux, il n'est guère de particularité qu'on ne puisse expliquer par l'hypothèse de sa dépendance vis-à-vis de S.

La variante qui caractérise éminemment le groupe S, N et O est ce περ ἔ en marge de V, 3, 9, 24 ἃς παρέχει ; de plus S et N

ont en commun un certain nombre de signes de lecture, tel cet étonnant στη' τὸν ἂν en marge de I, 4, 11, 14. L'absence de deux ou trois στη' en S ne paraît pas suffire pour établir que S serait une copie de N. Contre cette hypothèse on peut faire valoir l'absence presque totale de titres en N : Apostolis aurait donc dû les tirer tous d'un autre exemplaire. En outre, des deux souscriptions, qui ont indubitablement un air de famille — à cet endroit τοῦ σοφοῦ τοῦ Πλωτίνου n'est pas fréquent — c'est celle d'Apostolis qui paraît avoir inspiré celle de Lygizos. Un dernier détail suggère l'idée que N est une copie directe de S : au folio 209, Apostolis commence sa 4e ligne par les mots V, 7, 2, 19 διδομένων διαφόρους et la 5e par διδομένων ζητεῖται ; or, en N, Lygizos, après avoir écrit le second διδομένων, écrit puis gratte toute une ligne. C'est que son œil a retrouvé au modèle le premier διδομένων placé au-dessus ; il y a eu véritable dittographie due à l'état matériel de S. Au folio 129 de même, la première ligne de S s'achève par τὴν ἡμετέ-. S paraît donc bien être l'archétype de N.

OTTOBONIANUS GRAECUS 371 O

Olim *304*. Chartac. 280 × 202 mm. Fol. I–II + 313 (immo 314). Saec. XV exeunt. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–13ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 13ᵛ–14ᵛ). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15–313ᵛ)[1].

RELIURE. — Cuir rouge ; au dos, les armes de Pie IX. Sur les tranches inférieures, à l'envers : *Porphirii de vita Plotini* | *Plotini Enneades*.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Les folios ont été numérotés à deux reprises différentes. La première numérotation, disparue lors de l'une des reliures, tenait compte des folios de garde, mais paraît avoir été assez hâtive ; on en trouve des restes aux folios modernes 71 (anciennement 74), 78 (81), 148 (150), 158 (160), 196 (200), 217 (220), 277 (280). Dans la deuxième numérotation, il y a deux folios marqués 159, ce qui augmente d'une unité le nombre apparent des folios.

CAHIERS ET FILIGRANES.

Fol. 1–14 : composition assez curieuse ; ff. 1–4, ternion au filigrane de l'*Arbalète* (voir ci-dessous) ; f. 5, demi-feuillet indépendant portant l'*Arbalète* ; f. 6, *idem* ; ff. 7–14, quaternion régulier au filigrane de l'*Arbalète*. Aucun de ces « cahiers » n'est numéroté.

Fol. 15–313 : 30 quinions réguliers numérotés par le copiste de α' à κθ' dans le coin inférieur droit du premier folio de chaque cahier. Le 17ᵉ (ff. 174–183) n'est pas numéroté ; le 18ᵉ est numéroté ιζ', et ainsi de suite.

I. Quin. α'–θ' (ff. 15–104), ιβ' –⟨17ᵉ⟩ (ff. 125–183), κδ' (25ᵉ)– κθ' (30ᵉ) (ff. 254–313) : *Arbalète dans un cercle*, var. similaire de Briquet 746 (40 × 57ʳ, Lucques, 1469–73 ; var. simil. : Memmingen, 1491 ; Vienne, 1498–1503 ; Florence, 1501–03 ; Rome, 1469–72 ; Venise, 1471–73 ; Bologne, 1472 ; Venise, 1470 ; Naples, 1475 ; Rome, 1470). Voir aussi ms. *Oxon. Corp. Christi gr. 117*, écrit certainement entre 1492 et 1519, probablement entre 1492 et 1494. Ici ce filigrane a parfois un dessin légèrement différent ; comparez les folios 269 et 270.

Quin. ι'–ια' (ff. 105–124) : sans filigrane.

II. Le feuillet 2–⟨9⟩ (f. 146) du quin. ιδ' présente *Deux flèches en sautoir*, grand modèle, analogue à Br. 6276 (41 × 57ʳ, Sienne, 1447–49).

III. Quin. ιζ' (= 18ᵉ)– κγ' (= 24ᵉ) (ff. 184–253) : sur papier à fine vergeure, *Croissant couronné surmonté d'une croix* (groupe Br. 5220–22 : il y a entre le 5220 (Pistoie, 1444 ; Fabriano, 1412) et 5221–22 une lacune

1. E. FERON et F. BATTAGLINI, *Codd. mss. gr Ottoboniani Bibl. Vaticanae*, Rome, 1893, p. 190 ; *États*, p. 34

d'environ un demi-siècle. Les numéros de cette seconde apparition se distinguent par la vergeure extrêmement fine des papiers italiens de la seconde moitié du XVᵉ siècle) ; var. simil. de Br. 5221 (Ancône, 1460 ; Naples, 1463) ; Br. 5222 (Venise, 1483 ; Hongrie, 1485 ; Venise, 1477 ; Fabriano, 1487 ; Venise, 1476).

POSSESSEURS.

Fol. IIᵛ, marqué C, en haut, un grattage dans lequel était écrite une notice (?) grecque longue de 9 cm. ; puis : *porphyrij de vita plotinj* | *plotinj enneades* | *Ex codicibus Joannis Angeli Ducis ab Altemps*[1] | *Ex Graeco manuscriptus*.

Fol. 1, en haut à gauche : *371* ; à droite : *304 chartac.*

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 212 × 128 mm. ; 30 lignes à la page. Écriture penchée, très régulière. Au milieu de la marge des folios 1 et 15, le copiste trace une croix et écrit ιῡ ; il tracera de même une simple croix au premier folio de plusieurs cahiers. Il rubrique toujours titres et initiales. Les titres sont écrits en grandes capitales. En marge, à la hauteur de l'initiale, les traités sont numérotés de α' à νγ' ; car VI, 9 n'est pas numéroté.

TEXTE. — Fol. 1 *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως* | *τῶν βιβλίων αὐτοῦ*... des. f. 13ᵛ et est suivi de *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδων τε καὶ τῶν κατὰ τὰς ἐννεάδας ἐπιγραφῶν τῶν βιβλίων διόρθωσις* (mot exponctué) *προέκθεσις*... des. f. 14ᵛ *τέλος τῆς προεκθέσεως*. — Fol. 15 après un ornement de 13 × 7 cm., en majuscules *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος αης. Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος*. Fol. 40ᵛ, *τέλος τῆς αης ἐννεάδος Πλωτίνου φιλοσόφου*. Fol. 313ᵛ, *τέλος τοῦ σοφοῦ καὶ θείου Πλωτίνου*.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, rarissimes corrections :

Vita, 3, 1–2	ἃ μέντοι – τοιαῦτα Oᵐᵍ.	om. O1ᵛ
III, 2, 15, 31	ποιεῖ καὶ Oᵐᵍ.	om. O82ᵛ
III, 7, 13, 48	ἡμῖν μέρους Oᵐᵍ.	om. O114ᵛ
IV, 1, tit.	περὶ ψυχῆς βον O124	οὐσίας add. supra uersum Oʳ
V, 3, 9, 24	ἃς παρέχει O189	περ ἔχει Oᵐᵍ.
VI, 9, 9, 22	αὐτῇ male scriptum	αὐτὴ Oᵐᵍ·312

On n'a pas pu découvrir d'autres corrections marginales, ni de première ni de seconde main.

Quelques ση', tous écrits par le copiste : *Vita*, 16, 1 (f. 7 ou 7ᵛ) ; *Enn.*, I, 1, 9, 21 (f. 17ᵛ) ; I, 1, 10, 6–7 (f. 17ᵛ) ; I, 7, 3, 6–7 (f. 34ᵛ) ; II, 2, 1, 37–38 (f. 45) ; II, 6, 2, 13–14 (f. 59ᵛ).

Rares scolies, écrites à l'encre rouge par le copiste ; nous y joignons parfois une annotation de S².

1. Voir E. FERON et F. BATTAGLINI, *Codd. mss. gr. Ottob.*, pp. XLVII sqq.

Vita, 3, 14 ὅτι διδασκάλῳ τῷ Ἀμμωνίῳ ὁ Πλωτῖνος ἐχρήσατο O^r2, *Plotinus Ammonium philosophum audivit* $S^2$2

Vita, 7, 1 τίνες ἐγένοντο τοῦ Πλωτίνου ἀκροαταί O^r4. *De discipulis Plotini* $S^2$4

Vita, 24, 16 τίνα περιέχει ἡ πρώτη ἐννεάς O^r12 nihil S

Enn., I, 8, 2, 1 sqq ση' περὶ τοῦ ἀγαθοῦ (verticalement) O^r35, ἀγαθῶν et trait onduleux $S^2$36

En marge de quelques passages essentiels, notamment au début de I, 2, 1 (f. 19) ; III, 2, 1 (f. 76ᵛ) ; V, 1, 1 (ff. 178-178ᵛ) et VI, 1, 1 (f. 215ᵛ) une seconde main (?, probablement identique de fait à la première) transcrit, le plus souvent à l'encre rouge, les extraits de Porphyre, d'Aristote, de Proclus, de Simplicius et de Pythagore, parlant son plus authentique dialecte.

L'écriture de O a fait croire qu'il est du XVIe siècle, alors que les filigranes — ils sont nombreux — le datent plutôt de la fin du XVe. Le manuscrit, par le genre adopté, un filigrane et l'écriture, n'est pas sans similitude avec Corp., daté pareillement du XVIe siècle, alors qu'il est encore du XVe.

L'archétype de O est tout trouvé. C'est le manuscrit S que nous avons « retrouvé » après avoir rédigé la description de O. Que l'on compare les notes marginales dues aux lecteurs de S, et transposées ou transcrites par le copiste de O ; s'il s'agit bien du copiste, la certitude est immédiate [1].

A noter cependant qu'avant d'avoir vu S, nous pensions que N était l'archétype du *texte* de O, et cela en nous basant sur un fait assurément curieux. Nous vîmes de même O avant N, qui en juillet 1932 n'était pas à Munich, et nous écrivions, à propos de l'omission en *Vita*, 3, 1-2 : « le copiste omet manifestement une ligne de l'archétype ». En 1933, le manuscrit N nous fut envoyé à Paris, et nous pûmes voir qu'en N ce texte occupait exactement une ligne.

Comme N est lui aussi une copie de S, il n'est pas impossible qu'il ait servi parfois de modèle au copiste de O, lequel empruntera forcément à S et ses titres — qu'il écrit soigneusement en capitales et donc après coup — et les scolies de toutes sortes, écrites de même après coup, d'une autre encre, voire d'une autre écriture.

1. Corrigez *États*, p. 34, reposant sur des notes plus anciennes : O y est présenté à tort comme une copie de U.

Nunc *4732*. Chartac. 330 × 225 mm. Fol. 196² + I. Saec. XV exeunt [3]. PLOTINI *Enneades* tres posteriores, IV, 1⁴ – VI, 9 (ff. 1–196ᵛ) [1].

RELIURE. — « Cartonnage moderne » [5]. Six folios de garde récents (add. I-III + IV – VI), contemporains de la reliure à laquelle le premier et le dernier sont collés.

ÉTAT ACTUEL. — Le manuscrit se compose aujourd'hui de 23 ou 24 cahiers, probablement quaternions. Ces cahiers ne sont pas numérotés, mais à la fin de chacun d'entre eux le copiste écrit verticalement le premier mot du cahier suivant.

ÉTAT ANTÉRIEUR. — Complet, le manuscrit devait compter environ 330 folios. En effet les 196 folios de la partie restante correspondent à 511 pages de l'édition teubnérienne de Volkmann ; dans cette édition, la *Vita* et les *Ennéades*, sans IV, 2, remplissent 341 + 516 = 857 pages. Pour découvrir le total des folios primitifs, il suffit d'appliquer la règle de trois, soit (196 × 857) : 511 = 328 folios.

FILIGRANES. — « Deux ou trois filigranes différents, mais peu visibles », dont une *Échelle dans un cercle* et une *Arbalète dans un cercle*.

1. E. MILLER, *Cat. mss. gr.*, *Supplément au Catal. d'Iriarte*, dans *Notices et Extraits des mss. de la Bibl. Nat.*, etc., t. XXXI, 2ᵉ partie, Paris, 1886, p. 90. On sait que J. Iriarte avait préparé en manuscrit le tome second de son *Regiae Bibl. Matrit. codd. gr. mss.*, t. I, Madrid, 1769, Perez de Soto ; ce tome second ne parut jamais : le *codex O. 55* y aurait porté le nº 63. — Nous devons à M. P. Costil de nombreux renseignements sur ce manuscrit.

2. Lorsque MILLER vit ces folios, ils n'étaient sans doute pas numérotés ; il écrit en effet (*ibid.*, p. 90) : « de 250 feuillets environ ».

3. M. Costil nous écrivait : « d'après l'écriture, du XVIᵉ ou de la fin du XVᵉ siècle ». On verra plus loin le prix de cette estimation d'un expert.

4. Il convient de rappeler ici que dans tous les manuscrits de Plotin, où il se présente comme un traité indépendant, IV, 1 prend place *après* IV, 2. Ce dernier traité manque donc en *O. 55*.

5. GRAUX, *Essai orig. fonds grec. Esc.*, p. 71, dans la description des collections du Cardinal de Burgos, écrit : « ... huit des manuscrits de Calosynas et un de Darmarius ont une couverture en parchemin vert ; trois autres volumes sont couverts de même ; sept autres le sont en parchemin rouge... Les parchemins verts et rouges doivent constituer deux fonds distincts de celui du Cardinal ; leur provenance ne nous est pas connue » ; dans la note de la page 71, Graux range *O. 55* parmi les manuscrits reliés en parchemin vert.

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Fol. 1, en haut, d'une main récente : *incognito*, la cote, *O. 55* et le cachet de la bibliothèque. Après quatre petites courbes ouvertes vers la gauche, alignées et espacées de 2 centimètres : *Πλωτίνου ἐννεάδος δης' περὶ ψ (sic) οὐσίας ψυχῆς βος'*. Ce traité se termine en triangle, et IV, 3 commence en haut du folio 1ᵛ. — Surface écrite : 205 × 135 mm. ; 30 lignes à la page. Écriture penchée, très régulière, mais peu élégante. Titres et initiales rubriquées. Sauf IV, 1 (f. 1), les traités sont numérotés jusqu'à *νδ'*. Ils sont séparés par l'ornementation signalée au folio 1. — Au folio 196ᵛ, le traité VI, 9 s'achève en deux triangles et est suivi d'une sorte de doxologie, ainsi : ... *μόνον | πρὸς | μό|ν|ο|ν| εἰς δόξαν θεοῦ καὶ σωτῆρος | ἡμῶν ἰοῦ χῦ ἀμὴν | ἐτελειώθην* (sic).

ANNOTATIONS MARGINALES. — « Plus rapidement et sans doute à une révision (encre plus claire) », le copiste ajoute en marge, en les faisant précéder du signe *Λ*, de nombreux passages que lui-même ou son modèle avait omis. On n'a relevé dans les marges ni scolies, ni *ση'*, ni numérotation intermittente.

Les seuls indices matériels font penser que le copiste de *Matrit. O. 55* pourrait être le même que celui de *Corp. Christi 117*. Voici un simple tableau comparatif :

Indices	*Corp.* (*117*)	*MatritA* (*O. 55*)
Dimensions	320 × 215 mm.	330 × 225 mm.
Nombre de folios écrits	330	⟨328⟩
Cahiers	Réclame verticale	Réclame verticale
Surface écrite	205 × 120 (?) mm.	205 × 135 mm.
Nombre de lignes à la page	30	30
Écriture	Fin XVᵉ, penchée	« XVIᵉ ou fin XVᵉ », penchée
Débuts des traités	Si poss., en h. d'une p.	Si poss., en h. d'une p.
Finales des traités	Souv. en 1, 2 ou 3 tr.	Voir f. 1 et f. 196ᵛ
Filigranes	Échelle dans un cercle Arbal. dans un cercle Triple mont dans un cercle	Échelle dans un cercle Arbalète dans un cercle ?

Si MatritA fut écrit par le même copiste que Corp., il n'appartient pas pour autant à la même famille. Corp. porte l'état x, MatritA, l'état y. Des sondages faits dans le texte des premiers chapitres de IV, 6 montrent que MatritA est étroitement apparenté à Vat. Amatius, avec un soin qui frise la minutie, a collationné en entier Vat. Creuzer faisait grand cas de ces leçons et elles encombrent son apparat critique. On prouvera plus loin que Vat. fut copié sur O et qu'une bonne moitié de ses fautes — il en a tant ! — lui viennent de son modèle. En attendant, il nous sert à assigner à MatritA sa place approximative dans la famille y.

IV, 6, 1, 1 ἐνσφραγίσεις λέγοντες cett.[1]	ἐνσφραγισμεν σεις λέγῶντες MatritA
1, 2 τε etiam MatritA	om. CM
1, 3 μαθημάτων	παθημάτων MatritA Vat.
1, 4 ὅς	ὡς MatritA
1, 12 ἐναργεστάτης	ἐνεργεστάτης MatritA
1, 13 μεταφέροντες	μεταφέροντος MatritA
1, 18-20 ἅτε μηδενὸς – δακτυλίου βλεπούσης	om. et mg. ins. MatritA
1, 22 ἑαυτῇ	ἑαυτῆς MatritA
1, 22 τούτῳ τῷ ἐκεῖ	τοῦτο τὸ ἐκεῖ MatritA
1, 25 βλέποι	βλέπει Vat. MatritA
1, 28 τοσούτου	τοσοῦτον Vat. MatritA
1, 29 ἁπάντων MatritA	πάντων Vat.
1, 29 ὧν	ὡς MatritA
1, 37 τὸ ὁρώμενον	τὸ γενόμενον MatritA
1, 39-40 δεῖ ἄρα — μὴ κειμένου etiam MatritA	om. Vat.
2, 7 ἀπιστοῦντες	πιστοῦντες MatritA
2, 7 δύνηται	δύναται Vat. MatritA
2, 7 ἐὰν μὴ πληγῇ	ἐὰν πληγῇ Vat. MatritA
2, 12 διηρθρωμένην	διορθρουμένην MatritA
2, 13 πεποιηκότος	πεποιηκότως MatritA, o. s. l.
2, 16 ὀσφρήσεως etiam MatritA	ὀσφράσεως Vat.
2, 19 ἀτύπωτος plerique	ἀτύτμητος Ciz. : ἀτύτμοτος Vat. MatritA
2, 22 αὐτὴ	ἐκεῖ Vat. MatritA
2, 23 ὁρᾷ	ὁρᾶν Ciz. Vat. MatritA
2, 23 ἓν	om. MatritA
3, 1 περὶ μνήμην plerique	περὶ μνήμης MatritA

Étant donné ces leçons, et puisque O est copié directement sur S et est à son tour l'archétype immédiat de Vat., il semble[2] qu'une seule place convienne à MatritA, c'est d'être une copie de O. Les leçons communes à Vat. et à MatritA doivent se retrouver en O : les leçons propres à MatritA d'une part et à Vat.

1. La première leçon est celle de l'édition Bréhier. Chaque fois que Creuzer cite Vat., nous le citons après lui. La mention « cett. » ne doit pas être prise au sens strict.

2. Les collations sont trop incomplètes pour fournir une preuve décisive.

d'autre part sont le fait des copistes de chacun de ces manuscrits. Quelques leçons même sont plus anciennes que O, peut-être même que S.

En confirmation de cette conclusion sur l'archétype de MatritA, on peut apporter un menu fait qui s'explique par elle le mieux du monde.

On se rappelle que les titres de O sont écrits en grandes capitales et qu'au titre de IV, 1, au-dessus du mot ΨΥΧΗΣ le copiste de O écrit en minuscule le mot οὐσίας qu'il avait oublié. Le copiste de MatritA n'aperçoit tout d'abord que περὶ ψυχῆς βος, mais comme il écrit περὶ ψ, il remarque οὐσίας, comprend et poursuit sans biffer le ψ, οὐσίας ψυχῆς βος.

Écrit probablement vers 1495 par le copiste de Corp. et d'après O, le codex *Matritensis O. 55* fut mutilé à une époque indéterminée ou plus exactement coupé en deux. On n'a pas retrouvé la première partie.

BAROCCIANUS GRAECUS 145 Baroc.

Chartac[2]. 280 × 210 mm. Fol. I + 279 + II. Saec. XV-XVI a pluribus manibus conscriptum. *Miscellaneus* : uaria theologica, philosophica, historica. Nonnullae illustrationes pictae animalium, personarum, etc. PLOTINI *Enn.*, I, 7 – II, 9, 14, 3 οὐ μόνον πρὸς ψύχην ἀλλὰ καὶ (ff. 113–144v) [1].

RELIURE. — Byzantine, en maroquin brun. Au dos, en lettres dorées : *Chrysostomus, Origenes, Athenagoras, etc. etc.* — A partir du f. 60 (crayon) le manuscrit a deux numérotations, l'une à l'encre de 30 à 255 (ff. 60–279) régulièrement à chaque folio, l'autre, en dessous au crayon (Coxe ?) sur quelques folios seulement. Comme elle correspond à l'état actuel du manuscrit, c'est cette dernière numérotation qui sera adoptée ici.

CAHIERS ET FILIGRANES. — ff. 113–144v [87–118]. Quatre quaternions non numérotés dont le 1er, le 3e et le 4e (ff. 113–120, 129–144) présentent comme filigrane *Un triple mont surmonté d'une croix* au bras vertical légèrement courbé, proche de Br. 11699 (pour la vergeure et les pontuseaux) et 11709 (pour la croix) (Br. 11699, 30 × 44, Padoue, 1432 ; 11709, 29,5 × 43r, Pise, 1466 ; voir aussi 11694, 30 × 43, Laak, 1423 ; 11702, 29,5 × 44, Pise, 1440). Le filigrane du 2e quat. (ff. 121–128) est une *Lettre R surmontée d'une croix*, var. identique de Br. 8941 (30 × 44r, Palerme, 1467 ; Bavière, 1470 ; Naples, 1470 ; Amalfi, 1471 ; Catane, 1472 ; Transylvanie, 1471).

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 195 × 130 mm. ; 32 lignes à la page. Écriture très régulière et très belle ; titres et initiales soigneusement rubriqués ; à la fin des lignes le copiste ne coupe jamais les mots ; de ce fait les lignes sont d'inégale longueur. Fol. 113 : Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης Περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν (I, 7) ; les titres de I, 8 et 9, II, 2, 4, 6, 7 et 9 sont accompagnés de leur numéro d'ordre dans la numérotation continue.

ANOMALIES. — Le copiste ne signale pas la fin des quaternions. On comprend donc qu'à la reliure les cahiers aient été mal disposés. Le premier quaternion se termine au f. 120v par II, 1, 5, 18 μέχρι σελήνης.

1. *Cat. mss. Angl. Hib.*, 1697, t. I, pars 1a, pp. 18b - 19a (= no 145) ; H. O. COXE, *Cat. codd. mss. gr. Bibl. Bodl.*, t. I, 1853, pp. 245-251 ; J. COCHEZ, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 54.

2. Et non pas, comme dit un catalogue : Membran.

Le quaternion qui lui fait suite aujourd'hui (ff. 121–128ᵛ) est le quatrième dans l'ordre original[1] (II, 6, 3, 15 εἶδός τι εἶναι τοῦ — II, 9, 14, 3 οὐ μόνον πρὸς ψυχὴν ἀλλὰ καὶ). Le troisième quaternion, le deuxième dans l'ordre primitif, commence au f. 129, II, 1, 5, 18 ὁ οὐρανός. Une main récente a écrit correctement les renvois aux folios anciens 94ᵛ (= 120ᵛ), 103 (= 129), 118ᵛ (= 144ᵛ).

Nous avons, dans ces quatre quaternions de Plotin, une partie d'un manuscrit, probablement complet autrefois, aujourd'hui disparu : le dernier cahier s'achève en effet au milieu d'une phrase ; d'autre part il n'est pas vraisemblable qu'on ait désiré posséder seulement les traités I, 7 à II, 9 ; enfin il est frappant de constater que les quatre quaternions conservés couvrent une partie du texte (édit. Volkmann, pp. 99–203) égale à celle de la *Vita* et des six premiers traités manquant (édit. Volkmann, pp. 1–99), ce qui laisse supposer que ces quatre quaternions étaient primitivement précédés de quatre autres quaternions.

D'après les filigranes *et* l'écriture cette fois, ces cahiers paraissent avoir été écrits dans la cinquième ou sixième décade du XVᵉ siècle, au moment où l'on transcrivait de tous côtés le texte des *Ennéades*. Le seul ση' noté plus haut en II, 2, 1, 37 et qui ne se retrouve qu'en CSON ainsi que quelques variantes suggère que le manuscrit complet appartenait au groupe SON. Les dates suggérées par les filigranes excluent l'hypothèse que O puisse être l'archétype de Baroc. On n'a pas pu préciser davantage la place de cet exemplaire dans le *stemma*.

Ces cahiers passent à la fin du XVIᵉ siècle aux mains du collectionneur vénitien Giacomo Barocci. Au grand déplaisir des « continentaux », Will. Herbert, Earl of Pembroke et Chancelier de l'Université d'Oxford, acheta les 242 volumes de la collection Barocci et les offrit en 1629 à la récente fondation de Thomas Bodley. On les y consulte encore dans les belles salles de travail trois fois séculaires et de ce fait pas très confortables, mais en revanche délicieusement hospitalières.

1. Aussi lit-on dans le *Catalogue* de 1697 : « A capite 5 lib. I–II Enn. ad cap. 3 lib. 6 omnia interciderunt » (p. 19 a). C'est inexact.

MONACENSIS GRAECUS 449 C

Chartac. 285 × 185 mm. Fol. A + I + II + III (add.) + 273 (immo 296) + B. Scripsit Demetrius Triboles anno 1465. PORPHYRII *Plotini Vita* (ff. 1–13ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 14–14ᵛ). PLOTINI *Enneades* olim completae (ff. 15–262ᵛ)[1].

RELIURE. — Maroquin brun estampé à froid. Parmi les fers employés, Aigles bicéphales couronnés et Lions. Des fermoirs seul un piton est encore en place. Au dos, après un chiffre ou un signe illisible : *5. N. 17*. Sur les tranches latérales, réuni et disposé dans trois cercles, on lit : Φιλοσόφου | Πλωτίνου | τοῦ πλατωνικοῦ. Les folios A et B, collés à la reliure, font partie du manuscrit primitif.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Après le folio 176 suivent encore une fois 157–176, aujourd'hui 157a – 176a. Après le folio 188, suit 190, sans que rien ne manque au texte. Les folios 13 a (blanc), 224 a et 263–273 (blancs) ainsi que A, I, II, III et B sont numérotés au crayon. Le centre du manuscrit (ff. 1–262) compte donc 262 + 20 + 2 – 1 = 283 folios. Les folios, outre le folio III, sont donc au nombre de 296.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 29 quinions (ff. A–262) et 1 sénion (ff. 263–273 + B). Aucun cahier n'est numéroté. Le premier cahier est un quinion, non un quaternion, comme le dit Oppermann ; mais deux folios précédaient A. Le feuillet central est constitué par les folios II et 1. — Le folio 14 était suivi d'un folio dont ne subsiste plus que le talon. Du 11ᵉ cahier (ff. 104–112) fut détaché le feuillet central, ff. ⟨107 bis⟩–108, la première partie, contenant *Enn.*, III, 8, tit. - 4,9 ἐμοῦ μή, s'est perdue ; la seconde (f. 108) fut recollée au folio 109. Il semble donc que les copistes aient disposé de vingt-neuf quinions complets et d'un sénion, soit 302 folios.

FILIGRANE. — Un seul papier, lissé du folio 1 à 13ᵛ, non lissé à partir du folio 15 : *Lettre R surmontée d'une croix*, variante identique de Briquet

1. J. HARDT, *Cat. codd. mss. Bibl. Reg. Bav., Codd. gr.*, t. IV, 1810, p. 404 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, 1835, p. XLII ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, p. 96 et pp. 114-118 ; H. OPPERMANN, *Plotinhandschriften*, dans *Rhein. Mus.*, t. 77, 1928, pp. 417-421 ; P. HENRY, *Recherches sur la Préparation Évangélique d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eustochius*, Paris, Leroux, 1935, pp. 105-111 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 46 ; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 284.

8941 (30 × 44[r], Palerme, 1467 ; var. simil. : Bavière, 1470 ; Naples, 1470 ; Amalfi, 1471 ; Catane, 1472 ; voy. Schuler von Libloy : Transylvanie, 1471).

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Fol. A[v], au crayon, de la main de W. Meyer, de Spire, comme nous l'apprend M. A. Hartmann : *Aus der Ofner Bibl. Vielleicht aus der des Math. Corvinus, vgl. am Deckel die Löwen und gekrönten Adler.* Plus bas, de la même main : *vgl. Lud. Fischer K. Math. Corvinus u. s. Bibliothek, Wien 1878, p. 24.* A gauche, à propos de *Corvinus* de la première note, un autre savant, F. Boll, écrit : *Dagegen, vgl. Csontosi, Literar. Berichte aus Ungarn.*

Fol. III, filigrane : *Aigle à deux têtes avec les lettres I et B*, var. ident. de Br. 295 (29,5 × 38, Ribeaupierre, 1590). On y lit : *B. F. | Ad Bibliothecam. Rer. Litter. Optimo. Publ. Instructissimam | Nobiliss. R. P. Augustan. Vindel exaugendam | Hocc. Plotini Platonici Philosophi | Ex Budensis Biblioth. direptione felici manu | ereptum. Eximium | Et. ab Opt. Max. Ferdinando Imp. Ac. August. | Jac. Schegkio. Medico. et Philosopho. | cuius. subinde. ad. oram. glossae | In. sing. clem. testim. D. Datum | Opus. ut. Manuscriptum | Ita. utpote paucissima cuius per Europam | exstent exempl. manuscripp. | carum. ac. rarum | Ampliss. Nobiliss. Splendidissq. Senat. | ac Pop. August. Vindel. | Jac. Schegkius J. N. Juriscons. | D. N. D. Q. F. | L. M. Offerebat ac Donabat. | M ; D ; XCV | David. Hœschelio V. Cl. | Annaeae. Scholae. Rectore. | Notore ac Conciliatore.* F. Boll souligne au crayon *Hoeschelio* et écrit : *von ihm selbst stammt dieser Notiz (biffé) Eintrag.*

SOUSCRIPTION. — Au folio 127, après la fin du traité IV, 3, le copiste signe son œuvre : Ἡ βίβλος ἥδε ἐγράφη διὰ τῆς ἐμῆς χειρὸς Δημητρίου Τριβώλου πελοποννησίου ἐκ Σπάρτης διατριβόντος ἐν πόλει Κρήτης Γορτύνῃ μετὰ τὴν τῆς ἐμῆς πατρίδος ἅλωσιν ἐν ἔτει ,ϛ϶ογ'.

TEXTE ET MISE EN PAGE.

Copiste a : ff. 1–13[v], *Vita*. Écriture fine et élégante. Les différentes tables sont disposées avec art, avec de nombreuses initiales rubriquées. Au folio 1, après une bande ornée, très réussie, et l'initiale rubriquée, *Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*. Au folio 13[v], après *σημαίνει τὸ ἔργον*, à l'encre rouge *τέλος τοῦ Πλωτίνου βίου τοῦ παρὰ τοῦ Πορφυρίου πεποιημένου*.

Copiste b : ff. 14–262[v], *Tabula et Enneades*. Écriture plus rapide, mais toujours nette et élégante. Surface écrite : 180 × 105 mm. ; 30 lignes à la page, rarement 29, 31 ou 32. En-têtes et initiales, numéros d'ordre des traités, scolies ou initiales de scolies, numérotation intermittente, *ἀγαθῇ τύχῃ*, aux folios 1, 15, 104 et 143 rubriqués avec soin. Plusieurs finales en un ou plusieurs triangles. Le copiste s'évertue à commencer

les traités en haut d'une nouvelle page. L'en-tête de chacune des ennéades est magnifiquement rubriquée. Les ennéades III et IV commencent au milieu d'une page (ff. 69[v] et 113) et le titre, rubriqué, est écrit dans la marge supérieure.

Fol. 14 : *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδων τε καὶ τῶν κατὰ τὰς ἐννεάδας ἐπιγραφῶν τῶν βιβλίων προέκθεσις*. Suivent les titres des traités, par ennéades, avec *incipit*, numérotés de α' à νδ'. Disposition parfaite de clarté et d'élégance. — Fol. 15, des deux côtés d'un ornement rubriqué : *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος.* — Au folio 112[v], la fin de III, 9 est suivie immédiatement du texte de IV, 1, répété une seconde fois au folio 114[v], précédé de son titre, après IV, 2. — Au folio 138[v], après IV, 4, 29, 56, *σκεπτέον* suit dans le texte, en onciales, la scolie *Ἕως τούτου ἐν τοῖς Εὐστοχίου τὸ δεύτερον Περὶ ψυχῆς· καὶ ἤρχετο τὸ τρίτον· ἐν δὲ τοῖς Πορφυρίου συνάπτεται τὰ ἑξῆς τῷ /β'*, puis IV, 4, 30, 1 *Νῦν δ' ἐπειδὴ*. Dans la marge, le copiste écrit verticalement : *ἀνάγνωθι καθεξῆς τὸ καταβατόν*. — Au folio 155[v], après IV, 7, 8, 28 *σωφροσύνη καὶ δικαιοσύνη* suit, comme dans presque tous les manuscrits de Plotin, IV, 7, 8[5], 50 *σωζόμενον καθ' ὅσον ἂν αὐτοῦ μεταλαμβάνῃ* ; au-dessus de la ligne, après *δικαιοσύνη*, le copiste fait un signe à l'encre rouge, le reproduit en marge et écrit, toujours à l'encre rouge, *σῃ'*.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, numérotation intermittente rubriquée en marge de quatre traités, IV, 6 (ff. 150[v]–152), IV, 7 (ff. 152[v]–157[v]), V, 6 (ff. 163 a[v]–165 a), VI, 8 (ff. 247[v]–256[v]). Plusieurs *σῃ'*, et à partir de l'ennéade V, des scolies originales de plus en plus fréquentes. Les *σῃ'* de la *Vita* et quelques-uns des ennéades sont dus au copiste b, Démétrius Tribolès, mais sont postérieurs à la transcription du texte.

Un lecteur, C[2], vraisemblablement Démétrius lui-même, a mis en marge un très grand nombre de minuscules *σῃ'*.

Au XVI[e] siècle, C[3], J. Schegk, corrige le texte par endroits et annote le manuscrit de réflexions grecques et latines. Le plus souvent les notes grecques résument le contenu du texte, parfois dans les termes mêmes de Plotin, comme celles du folio 15 :

I, 1, 2, 6 πότερον ἄλλο μὲν ἡ ψυχή, ἄλλο δὲ ψυχῆς εἶναι C[3mg].
I, 1, 2, 14 ἐκεῖνο φοβείσθω ὃ δύναται παθεῖν C[3mg].

Le copiste de C, qui est aussi celui de M, n'est pas un inconnu. Démétrius Tribolès de Sparte fut chassé de sa patrie par l'invasion ottomane. Dès 1462 nous le trouvons à Corfou, achevant de copier un manuscrit de Platon, le *Scorialensis Ψ. I. 1*. Trois ans plus tard, comme nous l'apprend la souscription de C, il est à Gortyne, en Crète, où il copie deux fois, d'après le même archétype, les *Ennéades* de Plotin. Vraisemblablement déjà en 1467,

il est à Rome où il exécute sur parchemin pour son protecteur Bessarion successivement un exemplaire de Porphyre, la *Grande Morale*, puis la *Rhétorique* d'Aristote, c'est-à-dire les *Marciani graeci 234, 213* et *215*. En 1469, il exécute sur papier l'Odyssée, actuellement à Cracovie, *Jagellonensis 543*, puis, en 1472, l'*Anthologie*, *Marcianus graecus 621*, et se donne comme le possesseur de ces deux manuscrits. Le *Monacensis graecus 222* aussi lui a appartenu. Un exemplaire de Pléthon, au Brera de Milan (A. D. XV. 9[29]), est écrit de sa main. Peu après la mort de Bessarion, survenue le 18 nov. 1472, il a peut-être quitté Rome. Nous le perdons de vue pendant une dizaine d'années. En 1481 il est de nouveau à Corfou, où il copie, peut-être pour le médecin Georges Éparque, le traité de botanique médicale de Dioscoride. Vers cette époque il collectionnait des manuscrits et en 1491 il s'était constitué à Arta une assez jolie bibliothèque particulière [1] qu'acquit, en tout ou en partie, Janus Lascaris. Celui-ci, on l'a vu plus haut, parcourait alors l'Orient à la recherche de manuscrits grecs pour le compte de son puissant mécène, Laurent de Médicis.

Telle est, à grands traits, la carrière pérégrinante et sans doute besogneuse du copiste des deux plus jolis manuscrits de Plotin. Car Démétrius a du goût pour l'art comme pour la conjecture. Tout le manuscrit C n'est pas écrit de sa main, bien que le papier soit partout le même. Démétrius avait commencé par les *Ennéades*, qu'il acheva en vingt-sept quinions, numérotés sans doute autrefois de αʹ à κζʹ. Avec ce goût qui le caractérise, il avait laissé en blanc, comme page de garde, le premier folio du premier quinion, 14 bis. Il demanda à son ami Michel Lygizos d'exécuter la *Vita Plotini* en la faisant commencer au sixième folio du premier des deux quinions supplémentaires ; les deux derniers folios du second de ces quinions restaient libres. Sur le tout dernier folio, aujourd'hui 14 et 14 bis, Démétrius dressa avec grand soin la table générale des *Ennéades* ; on ne sait si c'est ou non d'après l'archétype. Il tint à rubriquer lui-même les treize folios dus à son collaborateur et le fit avec la même élé-

1. OPPERMANN (*Rhein. Mus.*, 1928, p. 219) n'a pas osé conclure à l'identité du copiste Δημήτριος Τριβωλῆ avec le Δημήτριος Τριβόλιος que visita Lascaris en 1491. Comme le copiste se donne parfois explicitement comme bibliophile, il n'y a pas lieu de douter de cette identité.

gance que le reste du manuscrit. Ces rubriques, d'un rouge flamboyant, d'un dessin net et gracieux, font bel effet. En revanche, l'écriture de Tribolès n'a pas l'extrême distinction de celle de Lygizos, encore que les τον, les κ se développent dans les marges en des courbes sinueuses et délicates. Du folio 132 au folio 133, sur non moins de trois pages, Démétrius a même réussi le tour de force de commencer toutes ses lignes par un τ, ce qui encadre agréablement le texte. On se rappelle qu'en I, Jean Argyropoulos avait essayé quelque chose de semblable, mais avec un moindre succès.

Pour l'histoire de la paléographie grecque, il n'est pas sans intérêt de noter que Démétrius écrit aussi souvent ἰ et ὑ que ϊ et ϋ. En G, le *Parisinus gr. 1968*, copié en 1496, Gardthausen avait noté le point unique sur l'iota et attribuait cette particularité à l'influence occidentale. Mais en 1465, une telle influence n'a guère pu agir encore sur un copiste réfugié en Crète, au point de modifier ses habitudes. Il faut donc, semble-t-il, découvrir au iota pointé une autre origine que l'i occidental.

Tribolès a revisé les quelques pages écrites par Lygizos. Il a marqué, dans la *Vita*, une douzaine de σηʹ, dont près de la moitié coïncident avec ceux de M, d'autres avec ceux de A et E, ici fort rares ; tous les σηʹ de C ne sont donc pas des marques propres à Tribolès, mais témoignent d'un état plus ancien. Dans les *Ennéades* de même, les σηʹ que Tribolès écrit, soit lorsqu'il transcrit le texte, soit lorsqu'il le revise, concordent presque tous avec quelque autre témoin de la tradition, souvent avec M, copié sur le même exemplaire, parfois avec U, Chis. ou N qui, tout en étant proches de C et de M, n'en sont ni des apographes ni des archétypes ; nouvel indice qu'il y a là des vestiges d'une tradition plus ancienne.

Les σηʹ de C² posent un problème difficile, mais dont la solution n'importe guère. A première vue, la facture est différente de celle, si caractéristique, de Tribolès. Les σηʹ de celui-ci sont gras, aussi noirs que le texte, aussi grands que les autres lettres ; ceux de C² sont menus, gris, fins, tracés d'une main soucieuse apparemment de n'abîmer ni de salir le manuscrit, détail qui suffit seul à distinguer cette main de C³, la main sale et négligée de J. Schegk. En fait une étude plus attentive nous invite à attribuer cette abondante série de minuscules σηʹ à Démétrius Tribolès. Il est parfois difficile de les distinguer ; les σηʹ de

C² comme de C sont souvent soulignés d'une fioriture identique qui rappelle de près le trait ondulé accompagnant en M les chiffres des quaternions et d'autres lettres du texte de Tribolès. Le tracé, lorsqu'il n'est pas réduit à sa plus simple expression, est celui de C. Sous ce rapport, les ὡραῖον sont plus frappants encore ; on comparera, par exemple, celui du folio 115, dû à C², avec celui du folio 261v, dû à C : de part et d'autre les éléments sont disposés exactement de la même façon et sont accompagnés du même trait de plume ondulé. Cette fioriture se retrouve, tracée par C², en dessous d'un ση' de C ; ceci paraît décisif : un lecteur ordinaire n'enjolive pas de la sorte son manuscrit ; au contraire, chez un copiste qui se relit et qu'on sait, par ailleurs, épris d'élégance, le geste est moins précieux. Enfin, on constate, non sans surprise, qu'un bon nombre de ση' de C² — pas tous, assurément — correspondent à des ση' de témoins indépendants, Chis. par exemple. On peut donc supposer que Démétrius s'est relu deux fois, la première pour reviser et rubriquer son manuscrit, en bon copiste soucieux d'achever son travail, la seconde fois en amateur, pour étudier Plotin, et que les deux fois il avait à ses côtés — peut-être — un autre exemplaire des *Ennéades*.

Parce que les derniers folios de C sont blancs et que les folios de garde collés aux plats de la reliure sont du même papier que le reste du manuscrit, on a supposé que le manuscrit fut relié avant d'avoir été écrit [1]. Ce n'est pas possible. Se figure-t-on le malaise d'un copiste obligé d'écrire sur les premiers folios d'un *codex* de plusieurs centimètres d'épaisseur ? S'imagine-t-on Démétrius Tribolès faisant venir d'Italie en Crète un manuscrit tout relié, le passant à Lygizos pour qu'il y copie la *Vita Plotini*, poussant l'adresse jusqu'à laisser en blanc le premier folio du premier quinion des *Ennéades* et jusqu'à signaler par des ἀγαθῇ τύχῃ le début de deux quinions déjà perdus dans un exemplaire tout préparé, enfin s'arrangeant pour terminer sa transcription au dernier folio verso de l'avant-dernier cahier. Ce qui est exact, c'est que le *codex* ne fut relié qu'une seule fois, qu'il reçut du premier coup la reliure qu'il garde encore aujourd'hui.

Sur cette belle reliure exécutée à froid on a beaucoup discuté. Les fers représentent un lion et un aigle bicéphale. L. Fischer et, après lui, à en croire la note au crayon du folio Av, W. Meyer

1. H. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 421.

se sont appuyés sur ces motifs pour faire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, depuis 1458, puis de Bohême, le premier propriétaire du manuscrit [1]. Mais le lion de Bohême est caractérisé par une double queue, et l'aigle bicéphale est un motif décoratif trop fréquent au XVe siècle, notamment sur les reliures, pour qu'on puisse rien tirer du motif de ces fers. Csontosi l'avait déjà remarqué, suivi en cela par Oppermann [2]. Tous deux assignent à la reliure comme patrie le Midi de la France ou l'Italie du Nord. C'est une reliure du type, trop mal connu, dit « byzantin », dont plusieurs exemplaires proviennent d'Orient ; d'autres au contraire, dont probablement le manuscrit C, furent exécutés en Italie, peut-être par des réfugiés grecs. Mais si C fut relié à Venise, ou mieux encore à Florence vers 1470, rien n'empêche qu'il ait été relié pour Mathias Corvin ainsi que tous les autres exemplaires grecs sortis du même atelier [3].

Oppermann a le mérite d'avoir établi que C a réellement appartenu à la célèbre bibliothèque de Mathias Corvin. Les spécialistes de ce sujet se sont presque exclusivement occupés des manuscrits de luxe, dont les miniatures ou la riche reliure aux armes de Bohême et de Hongrie constituent assurément le plus irrécusable indice d'appartenance à la collection. Mais ces indices ne sont pas les seuls, et tel exemplaire grec de Chrysostome, conservé à Paris, figure dans les relevés corviniens uniquement sur la foi d'un *Re d'Ungaria* écrit au dernier folio du manuscrit. A ce même titre, C aussi doit figurer sur ces listes. Le feuillet inséré par David Hoeschel vers la fin du XVIe siècle dit que C « arraché par bonheur à la dispersion de la bibliothèque de Bude » fut donné par Ferdinand Ier au médecin et philosophe Jac. Schegk. Son petit-fils, le jurisconsulte du même nom [4], offrit en 1595 ce manuscrit à la ville d'Augsbourg [5], par l'inter-

1. L. FISCHER, *König M. Corvinus und seine Bibliothek*, dans *Jahresbericht über das K. K. Staatsuntergymn.*, II, Vienne, 1878, p. 27.

2. CSONTOSI, *Literar. Berichte aus Ungarn*, 1879, p. 96 (cité par OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420).

3. Nous avons retrouvé dans les principales bibliothèques d'Europe plusieurs dizaines de reliures sorties du même atelier que C et nous pensons qu'elles ont été exécutées pour le roi Mathias, dont on ne connaît jusqu'ici que huit manuscrits grecs. Nous espérons disposer quelque jour du loisir nécessaire pour compléter notre inventaire et présenter nos conclusions.

4. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 96, a confondu les deux Schegk. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420, a rectifié l'erreur.

5. Dans l'ouvrage de D. H. HOESCHEL, *Catal. graec. codd. qui sunt in bibliotheca rei A[illegible] Vindob.*, 1595, le manuscrit de Schegk n'est pas encore cité.

médiaire du conservateur Hoeschel (1556–1617). Pour celui-ci, la bibliothèque de Bude est évidemment celle du roi Mathias. A. de Hévesy a sans doute raison de faire remarquer qu'il y avait plusieurs bibliothèques à Bude et qu'un *codex* provenant de cette ville n'a pas nécessairement appartenu à Corvin ; mais à l'époque de Hoeschel, où l'on recherchait avec telle passion des corviniens qu'on en fabriquait des faux, *la* bibliothèque *dispersée* de Bude est évidemment celle de Corvin, à laquelle l'épithète ne s'applique, hélas, que trop bien. Car, dès avant la victoire des Turcs à Mohacz, en 1526, les successeurs mêmes du roi bibliophile se firent une joie de dissiper les trésors qu'il avait accumulés pendant plus de trente ans à prix d'or. Sauf preuve du contraire, sur la seule foi de la notice inscrite au début du manuscrit, C est un authentique corvinien. La chaîne des témoignages est ininterrompue. L'anneau essentiel est J. Schegk l'ancien. Celui-ci avait reçu le Plotin de Ferdinand Ier, le frère puîné de Charles-Quint. Né en 1503, Ferdinand Ier devint roi de Bohême et de Hongrie en 1526. Il héritait donc de la bibliothèque de Corvin au moment où celle-ci, par la chute de Budapest, allait achever de se disperser. Comme Marie de Hongrie, Ferdinand s'est vraisemblablement attribué à temps quelques-unes des pièces des collections en péril. Comme elle et comme son prédécesseur Louis II, il en fit largesse à ses amis, et C, à la belle reliure estampée, demeure ainsi l'un des types les plus sûrs et les plus beaux des manuscrits grecs « ordinaires » — non de luxe — de la bibliothèque de Mathias Corvin.

Un autre témoignage, retrouvé par Oppermann, confirme et précise à souhait celui de Hoeschel. Au folio 303 du manuscrit grec de Tubingue, coté Mb34, qui contient diverses notes de Crusius, cet humaniste écrit : *D. D. Schegkius ait se habere manuscriptum, Plotinum, ex Bibliotheca Budensi regis Matthiae Ungariae* [1]. Le premier possesseur connu du manuscrit C est donc Corvin, et comme le *codex* ne fut relié qu'une fois et que le copiste l'achevait au moment même où Corvin faisait exécuter à Florence et ailleurs des manuscrits grecs, il est probable qu'il fut relié pour lui, peut-être même fut-il copié pour lui. L'Odyssée de Cracovie, due au même copiste, porte en effet une reliure sortie

1. *Diarium Martini Crusii 1596–1597*, hrsg. von W. Göz und E. Conrad, 1927 (cité par Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420).

du même atelier. C'est en constatant l'identité du copiste et l'appartenance de cet exemplaire à la bibliothèque des Jagellons, successeurs de Corvin en Bohême, que l'idée nous vint de faire prendre un frottis de la reliure, qui fut d'ailleurs plus tard restaurée. Le manuscrit C a une autre particularité très importante et non encore relevée : ce sont les cartouches dessinés, ou mieux peints, sur les tranches latérales et mentionnant le contenu de l'ouvrage ou plutôt le nom et les titres de l'auteur, « Le philosophe Plotin, le platonicien ». C'est là une marque de bibliothèque ou de possesseur ; on la rencontre parfois sur des manuscrits appartenant à des couvents d'Orient, mais de façon plus grossière, plus rarement sur des manuscrits grecs occidentaux du début du XVIe siècle, assez souvent au contraire, sous une forme ou sous une autre, sur des manuscrits reliés dans le même style que C. Il suffit de signaler ici ce caractère de quelques manuscrits byzantins qui pourraient bien être identifiés, par là, comme d'authentiques corviniens.

Jacques S. Schegk [1], né en 1511 à Schöndorf dans le Wurtemberg, fit ses études à Tubingue, y conquit en 1530 sa maîtrise ès arts et y fit en 1531 des leçons sur la langue et la littérature latine. Il se consacra à la médecine et obtint à Tubingue peu après 1531 une chaire de cette science. Il mourut le 5 mai 1587. C'est à lui qu'on attribue, avec raison, semble-t-il, les plus récentes notes marginales, grecques et latines, de C ; Schegk ne paraît pas connaître la version latine de Ficin, mais il a lu très attentivement tous les traités de son exemplaire grec : il n'est pas de page qui n'ait plusieurs mots, souvent même plusieurs lignes soulignées de sa main.

Du grand-père, on l'a dit déjà, le manuscrit passa au petit-fils. Celui-ci en fit don à la ville d'Augsbourg, dont les collections enrichirent plus tard la bibliothèque royale de Bavière.

1. Voir H. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420, note 1 ; Ueberweg-Moog, *Philosophie der Neuzeit*, 12e édit., 1924, p. 105 et p. 112.

Olim *Arm. N. Theol. II* ; *LXVIII, 7* ; *LXXXIX, 2.* Nunc *Colloc. 722.* Chartac. 290 × 122 mm. Fol. I–V + 286. Saec. XV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–10ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 11–11ᵛ). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 12–279ᵛ) [1].

RELIURE. — Moderne aux armes de S.-Marc. Quatre folios de garde récents (add. I–II + III–IV).

COMPOSITION ET NUMÉROTATION DES CAHIERS.

29 cahiers, quinions, sauf le dernier, ⟨κη'⟩ (ff. 281-286) qui est un ternion. Le quinion sur lequel est écrit la *Vita* n'est pas numéroté. Les autres, du 2ᵉ au 28ᵉ (ff. 12–280), le sont, de α' à κζ' (1–27), par le copiste lui-même, en bas et au milieu du premier folio de chaque cahier.

Le quinion ιδ' (ff. 142–150) ne compte que 9 folios : le folio ⟨147 bis⟩, dont le talon est encore visible, fut coupé avant que le texte ne fut écrit. Les ff. I–IV constituent un cahier de deux feuillets. Le f. V forme avec le f. 11 *(pinax)* un feuillet indépendant. Le manuscrit primitif comptait donc V + 286 + 1 = 292 folios.

FILIGRANES.

I. Folios I–IV, V et 11, premier quinion (ff. 1–10), quin. κδ'–κζ' (ff. 241-280) : *Grands ciseaux*, var. ident. de Br. 3668 (Rome, 1454–60 ; Naples, 1459 ; Salzbourg, 1462 ; Pérouse, 1458).

II. Quinions α'–κγ' (ff. 12–240) et cahier ⟨κε'⟩ (ff. 281–286) : *Lettre R surmontée d'une croix*, var. ident. de Br. 8941 ; voir *Mon. gr. 449*.

POSSESSEURS.

Fol. add. I, au crayon : *LXXXIX, 2.*
Fol. I, au crayon rouge : *12.*
Fol. Vᵛ, en haut : *πλωτίνου τοῦ μεγάλου φιλοσόφου πάντες οἱ λόγοι.*

1. A. ZANETTI, *Graec. D. Marci Bibl. codd. mss.*, Venise, 1740, p. 121 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, pp. XLIV-XLV ; MÜLLER, *Hermes*, 1879, pp. 93–94 (= nº 3) ; H. OPPERMANN, *Plotinhandschriften, II, Rhein. Mus.*, 1928, pp. 421 sqq. ; P. HENRY, *Recherches sur ... Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin*, 1935, pp. 81–116 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 5, 1933–34, pp. 178–180 ; t. 6, 1934–35, p. 46 ; *États*, pp. 70–71, p. 360 ; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 277–285.

ἐννεάδες ἕξ, puis *τόπος οζ*ᵒˢ | *κτῆμα βησσαρίωνος καρδηνάλεως τοῦ τῶν τούσκλων* (en toutes lettres) | *plotini magni philosophi platonici omnes orationes sive omnia opera* | *liber. b. card. Tusculani*, puis *Locus 77.* — Plus bas, à l'encre noire : *Dodeci* (non *doden*, comme lit Müller).

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 180 × 105 mm. ; 30 lignes à la page. Tout le manuscrit est écrit par le copiste de C qui écrit au-dessus du premier folio de chaque cahier : *ἀγαθῇ τύχῃ*. Démétrius Tribolès rubrique avec grand soin titres, initiales, scolies ou initiales de scolies ; il numérote, à l'encre rouge, les traités de α' à νδ'.

TEXTE.

Fol. 1, après une miniature (due à Tribolès ?) de 11 × 3 cm., en plusieurs couleurs et représentant une tête barbue coiffée, on lit : *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*, des. f. 10ᵛ *τὸ ἔργον*, puis, rubriqué : *τέλος τοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου τὰ παρὰ τοῦ Πορφυρίου συγγραφέντα.* — Fol. 10ᵛ *ἀρχὴ σὺν θεῷ τοῦ πίνακος τοῦ Πλωτίνου τοῦ φιλοσόφου, ἐννεάδων τε καὶ τῶν κατὰ τὰς ἐννεάδας ἐπιγραφῶν τῶν βιβλίων καὶ προέκθεσις.* Fol. 11, en haut, *ἀγαθῇ τύχῃ*, puis les titres des traités, disposés par ennéades, accompagnés des *incipit*. Fol. 11ᵛ : *τέλος τοῦ πίνακος.*

Fol. 12, de part et d'autre d'un dessin rubriqué mesurant 8 × 3 cm. : *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος.* — Le copiste laisse trois lignes en blanc pour rubriquer l'en-tête des ennéades V (f. 161) et VI (f. 194), et de même, mais après le titre du premier traité, pour l'en-tête des ennéades II (f. 37) et IV (f. 112). — Après le traité II, 1, qu'il achève au recto du dernier folio du quinion δ', le copiste laisse en blanc une page entière (f. 40ᵛ).

ANOMALIES. — En *Vita*, 4, 19–21, le copiste omet la phrase *θήσω δὲ καὶ τὰς ἀρχὰς κ. τ. λ.* et tous les *incipit* du canon chronologique qui suit. — Au folio 136, après IV, 4, 29, 56 *σκεπτέον* suit un signe (÷) à l'encre rouge, puis immédiatement *νῦν δ' ἐπειδή*, et en marge rubriquée la scolie : *ἕως τούτου — τὰ ἑξῆς τῷ ιβ*; voir C et *États*, p. 358. — Vers le haut du folio 155ᵛ, après IV, 7, 8, 28 *σωφροσύνη καὶ δικαιοσύνη*, suivi dans tous les autres mss., sauf J, V et Barb., de IV, 7, 8⁴, 50 *σωζόμενον*, Démétrius Tribolès fait un signe rouge (·γ·) et continue IV, 7, 8, 28 *ἀνδρία τε καὶ αἱ ἄλλαι*, jusqu'à IV, 7, 8⁴, 28 *οὐκ ἄρα ἡ ψυχὴ ἁρμονία* (f. 154, en haut) puis, après une ligne laissée en blanc, il poursuit IV, 7, 8⁴, 50 *σωζόμενον κ. τ. λ.* En marge du folio 152ᵛ, à la hauteur du signe ·γ·, une longue scolie, savamment disposée en triangles, écrite tout d'une traite de la main du copiste, inc. *σῃ' ἀπὸ τοὐντεῦθεν*; voir *États*, p. 360.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Seul le traité IV, 6 (ff. 147ᵛ–149) présente une numérotation intermittente.

Nombreux ση', surtout vers la fin, et quelques scolies à partir de la sixième ennéade.

A partir de V, 3 (f. 166ᵛ), en marge de certains passages qui présentent le plus souvent une variante ou une faute, on trouve en M, comme en C, de menus signes, en M presque toujours le même (σ—¨), une sorte de ο allongé, surmonté ou non de deux petits points. Ci-joint la liste complète de ces passages de M et de C ; par contre les remarques qui les accompagnent ont un caractère fragmentaire et seules des collations intégrales de tous les manuscrits permettront de les compléter ou de les corriger.

V, 3, 2, 4–6 C169 M167 Le τῷ manque deux fois en Ciz.
12, 39 C174ᵛ qui écrit ἐφορμα sans accent.
M172 qui écrit trois points au-dessus de ἐφορμᾶσθαι
V, 4, 2, 18 C157aᵛ M175 qui écrivent tous deux διακριτὸν pour διακριτικὸν
V, 5, 8, 4 C161a qui omet avec M τε après φαίνεται
11, 10 C162a
12, 22 C162ᵛ M180ᵛ qui écrivent tous deux τὸ δὲ καλὸν οὔτε πάντες ἴδον γενόμενον τότε καλὸν αὐτῷ remanié par Müller.
13, 13 C163a M181 : οἷον οἱ (εἰ s. l.) M ; οἷον εἰ (οἱ s. l.) C et tous deux, deux points dans la marge.
13, 19 C163a qui n'a rien de spécial.
M181 qui écrit deux points dans l'interligne entre ταῦτα et ἰὼν
V, 8, 10, 24 C170aᵛ. Équivalent d'un ση' ?
V, 9, 3, 19 C173a qui écrit ὕλης γὰρ : en C, Schegk biffe le sigma, comme les éditeurs modernes.
5, 30 Un gros point en C171a. Dans ABR on lit α', β', γ', δ'
5, 37 Item. Rien de spécial ailleurs ni dans le texte de C.
VI, 1, 10, 46 C180ᵛ. Après οὖσα, dans l'interligne, deux points.
22, 15 C184ᵛ. Quatre points, signe rare.
26, 21 C186ᵛ qui écrit μαθητικὸν pour μαθηματικὸν
M204
VI, 2, 21, 12 C197 qui écrit τῇ περὶ αὐτῷ puis ὁ dans le grattage de ῶ.
M213ᵛ
VI, 3, 4, 28 C200. M216ᵛ qui écrit ἄλλως δὲ τὸ, cet omicron se trouvant dans un grattage où il y avait ω.
5, 20 C200 qui écrit τόν τινα ἄνθρωπον, θρω étant dans un grattage.
9, 15 C202 M218ᵛ qui écrivent tous deux 9, 13 καὶ ἐν τούτων ἑκάστῳ
17, 1 C205 qui écrit εἰ μὲν οὕτω δοκοῖ
M221ᵛ qui écrit εἰ μὲν οὕτω δοκεῖ et s. l. οῖ
18, 7 C206 qui écrit πράσιον et ν entre ι et ο.
M221ᵛ qui écrit πράσειον
20, 31 C207 qui écrit τὸ ποιῶ avec un point au-dessus de ω.
M223ᵛ qui écrit τὸ ποιῶ avec deux points au-dessus de ο, de οι et de ω.

VI, 5, 4, 17 M235 qui écrit ἔσται dans un grattage.
11, 38 C221ᵛ M238 qui écrivent μέντι, pour μέντοι, mais M écrit le iota dans un grattage de deux lettres.
12, 3–4 C221ᵛ M238. A cet endroit, rien de spécial dans le texte, mais C écrit 12, 6 οὐ γὰρ ἐν ει ὕλην (sic) et M : οὐ γὰρ ἐν ει ¨ ὕλην, le dernier υ étant dans un grattage ; en marge de M, à cette hauteur, deux petits points qui se réfèrent sans doute aux signes de 12, 3–4. Voir Müller qui signale un blanc de A entre ἐν et ὕλην
12, 13 C222ᵛ qui écrit le ἤ de ἀλλ' ἤ, dans un grattage.
M238 qui écrit ἀλλ' ὁ pour ἀλλ' ἤ
VI, 6, 5, 28 C223ᵛ
7, 14 C224ᵛ qui écrit καὶ γὰρ ἄτοπον et insère δὴ s. l.
13, 35 C226 M243ᵛ qui écrivent ὁρῶντες εἶναι, là où Kirchhoff écrit ὁρῶντας εἶναι. Au lieu de ces deux mots, R a ici un blanc.
14, 46 C227 qui écrit εἰς ἓν changé ensuite en ἐν et surmonté de deux points.
M244ᵛ qui écrit εἰς ἐν et au-dessus de ν deux points.
18, 19 C228ᵛ qui écrit γὰρ à la fois dans l'interligne et en marge.
VI, 7, 3, 23 C231 qui écrit ἓν τῷ εἴδει, avec les autres témoins.
M248ᵛ qui écrit ἐν τῷ εἴδει, avec A³ᵐᵍ· et Müller.
16, 26 C237 qui écrit οὔκων οὔτε et ουν supra ων
M254 qui écrit οὔκουν ὧν οὔτε
Les autres témoins écrivent οὔκουν οὔτε
16, 34 C237 qui écrit οἷον ει ἔξωθεν, ει étant dans une autre lettre, et οι et ει sous des grattages de l'interligne.
M254
40, 25 C246 qui n'omet rien.
M263ᵛ qui omet une ligne et écrit : ἀπὸ ταύτης τῆς οὐσίας καὶ νοήσεως ἐπί τι
VI, 8, 17, 6 C255 M275
VI, 9, 3, 12 C258 qui écrit καί ἓν οὖσα τῷ ἓν εἶναι
M275 qui n'offre rien de spécial dans le texte.
5, 30 C259ᵛ qui écrit θαῦμα τοῦ ἕν, avec signe sur μα
M276ᵛ qui écrit θαῦμᾶ τοῦ ἓν
M276ᵛ qui écrit : θαῦμα τοῦ ἓν et en marge, de première
En Q203 on lit : θαῦμα τοῦ ἓν et en marge, de première main, γρ. θαυμάστου
5, 38 C259ᵛ qui écrit πρὸ τούτων ὀνομάζομεν ἓν (ceci dans un gratt.) ἐξ ἀνάγκης
M276ᵛ
5, 41 C259ᵛ qui paraît écrire ἑνοῦ, puis ajouter les accents de façon à faire ἓν οὗ
M276ᵛ qui écrit ἓν, οὗ. Les autres paraissent avoir ἑνοῦ.
Müller : ἑνοῦν
8, 18 C260ᵛ qui écrit τῷ σώματι pour τοῦ σώματος
9, 17 C261 M278ᵛ qui écrivent μιμουμένου pour μιμούμενον
9, 48 M278ᵛ en marge —¨, peut-être l'équivalent d'un ση'

Un lecteur, M[2], qui n'est autre que Bessarion, écrit dans les marges de la *Vita* et des *Ennéades* quelques rares notes du même genre que celles du *Marc. gr. 241*. Voici des spécimens :

Vita, 2, 30 ἓξ καὶ ἑξήκοντα ἔτη ἔζησε Πλωτῖνος M²mg.
ἐπὶ Κλαυδίου τέθνηκε Πλωτῖνος M²mg.
I, 1, 2, 2 ὡς ταὐτὸν ψυχὴ καὶ ψυχῇ εἶναι M²mg.12
VI, 9, 6, 46 εἰ τῷ ἑνί ἐστιν ἀγνοία ὅτι οὐ νοεῖ

Ni Bessarion ni aucun autre lecteur ne paraît avoir corrigé le manuscrit.

La parenté de M avec C d'une part et V d'autre part est manifeste. A trois ils forment un sous-groupe distinct [1] de manuscrits-sources et ne dérivent d'aucun autre manuscrit connu des *Ennéades*. Oppermann [2] a démontré que M n'est pas copié sur C, les fautes propres à M relevées dans la péricope A du traité IV, 7 suffisent à prouver l'affirmation de Müller [3] que C n'est pas copié sur M.

Des problèmes relatifs à M et à C, nous ne reprendrons pas ici ce qui a été longuement traité ailleurs [4] et les éclaircissements qu'apporte V à ces problèmes seront plus à leur place dans la notice consacrée à V.

Par contre il convient de discuter soigneusement la théorie d'Oppermann suivant laquelle C serait excellent et M peu digne de foi. De même seront étudiées ici quelques questions propres à M.

Indiscutablement M est écrit, et tout entier cette fois, de la main de Démétrius Tribolès, le copiste de C. Le fait a échappé à Oppermann. On peut même préciser l'âge respectif des « jumeaux ». M est le plus jeune [5]. Et la preuve est facile. C tout entier et la majeure partie des *Ennéades* de M sont écrits sur le même papier, tandis que la fin des *Ennéades* et la *Vita Plotini* de M sont écrits sur un autre papier. Le stock de papier marqué au filigrane R s'était épuisé. C a plus de scolies, plus de ση′ originaux, plus de traités numérotés que M ; quand il copie

1. Voir notamment H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 277-279.
2. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 428, n. 2.
3. Müller, *Hermes*, 1879, p. 111 ; *Recherches*, p. 105 ; *États*, pp. 78–104.
4. *Recherches*, pp. 81-115.
5. *Recherches*, pp. 106–107 ; H.-R. Schwyzer (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 278) en renvoyant à la p. 105 des *Recherches* nous fait dire que M fut exécuté en 1465 ; ce n'est pas tout à fait ce que nous écrivions.

pour la première fois une œuvre donnée, le copiste se montre plus respectueux de ces détails.

De même que M est postérieur à C, et pour les mêmes raisons, la *Vita* de M est postérieure aux *Ennéades* de M. On se rappelle qu'au sujet de la chronologie de ces parties en C, on avait formulé une conclusion identique. Ici la chose est claire : M numérote les quinions à partir du premier quinion des *Ennéades*, non à partir du premier quinion du corpus plotinien. Ce premier quinion sur lequel est écrit la *Vita* est formé du même papier que les derniers quinions des *Ennéades*. Après qu'il fut écrit, Démétrius le glisse dans un feuillet de même papier, sur le second folio duquel (f. 11) il écrit la table générale des *Ennéades*, puis il ajoute par devant deux feuillets blancs, et ce manuscrit comme C est ainsi précédé de 5 folios de garde. Comme C aussi il compte 300 et quelques folios.

La postériorité de la *Vita* de M par rapport à l'ensemble de C et aux *Ennéades* de M explique enfin un fait étrange et dont les conséquences pouvaient paraître graves. On peut se rendre compte par l'apparat de Creuzer, et Oppermann a mis fortement en relief qu'aux chapitres 4 à 6 et 24 à 26 où les cinquante-quatre titres des traités sont énumérés une première fois dans l'ordre chronologique de leur composition, une seconde fois dans un ordre méthodique, par *Ennéades*, les énoncés de ces titres sont corrigés chaque fois qu'ils sont en désaccord avec les intitulés qui divisent le corps même du texte. Le copiste prend même des libertés plus grandes. Au chapitre 4, il supprime la phrase qui annonce les *incipit* et, en bonne logique, les *incipit* mêmes. Dans la phrase 5, 56 ὡς ἐκ τῶν κεφαλαίων ἑκάστου τῶν βιβλίων ἐδηλώσαμεν, il remplace — tout à fait mal à propos — κεφαλαίων, par ἐπιγραφῶν, faisant ainsi allusion à ces titres qu'il avait altérés ; de même, il corrigera la grammaire de Porphyre et écrira deux fois, en tête d'une énumération, τάδε pour ταῦτα (24, 30 et 26, 7). Dans l'oracle en vers du chapitre 22, à la ligne 39, le copiste change ἀπαὶ, forme bizarre à ses yeux, en ἀπὸ : sur la foi de M sans doute, Volkmann introduit ἀπὸ dans le texte, et cette forme, chez Bréhier, s'y maintient, sans qu'apparaisse même en note sa rivale, la seule authentique. Ces exemples renforcent la conclusion d'Oppermann, semble-t-il : le copiste de M fait de la critique conjecturale, et dès lors son témoignage est suspect. Et Oppermann, ignorant que ce copiste était Démétrius Tri-

bolès, poursuivait : il faut donc s'en tenir à C, témoin sûr de la « deuxième famille ».

Le copiste de C est le même que celui de M : faut-il donc englober C dans la réprobation dont M est l'objet, ou passer l'éponge sur les fantaisies de Tribolès pour faire de M comme de C des témoins fidèles du texte des *Ennéades* ? Le problème n'est pas aussi simple à résoudre qu'on pourrait le croire : c'est uniquement dans la *Vita* qu'ont été pris les exemples de conjectures qui discréditent M. Or, nous ne pouvons être *absolument* sûrs que Démétrius se livre ici à l'art que pratiqueront si brillamment ses lointains successeurs du XIXe siècle : en effet, la *Vita* de C, le plus proche parent de M, est écrite de la main de Michel Lygizos et s'il est peu probable, il est néanmoins possible[1] que ce copiste ait utilisé un autre exemplaire que CM, l'archétype de tout ce que transcrit Tribolès. S'il en était ainsi, la *Vita* de M serait le seul témoin de la *Vita* de CM et tout élément de comparaison nous ferait défaut pour juger les incartades de Tribolès.

Même si Tribolès pratique la conjecture en recopiant la *Vita* de M, — et toutes les vraisemblances vont de ce côté — il ne s'ensuit nullement qu'il ait agi de même ailleurs. C et M « se ressemblent comme des jumeaux » non seulement par leur présentation, leur ornementation, etc., mais par les leçons du texte. A moins de douer notre copiste d'une mémoire et d'une attention prodigieuse, il faut donc admettre qu'il a copié, à quelques détails près, C avec la même fidélité que M, M avec la même fidélité que C, bonnement, comme tous ses confrères.

Il reste un doute dans l'esprit, précisément celui d'où ont germé ces discussions. Si Démétrius a retouché la *Vita* de M, pourquoi l'a-t-il fait et comment l'a-t-il pu ? Parce qu'après avoir copié deux fois en entier les *Ennéades*, il était facile et tentant d'harmoniser avec ceux du corps de l'ouvrage les intitulés de la *Vita*. Une fois mis en branle par cette réduction de divergences, il s'essaie à de vraies conjectures. Il ne l'eût pas fait, s'il n'eût déjà bien connu, lu et probablement relu sur C, les œuvres de Plotin. Ainsi le fait que la *Vita* de M est postérieure, non seulement à la transcription de C, mais à celle de M même, explique les leçons divergentes de M, sans qu'il faille cesser d'écouter avec déférence le témoignage de CM fidèlement transmis par Tribolès.

1. Ainsi la variante de *Vita*, 2,18 καπανίαν MN pour καμπανίαν et cett. codd. semblerait indiquer que M et N reproduisent fidèlement une faute de l'archétype tandis que Michel Lygizos en C corrige ou trouve son modèle ailleurs.

Cette fidélité paraît même aller très loin. En marge de C et de M, à partir du traité V, 3, Démétrius trace quantité de petits signes cabalistiques, réduits parfois à un trait courbe, à un point et qui signalent, semble-t-il, une leçon du texte. Presque toujours ces signes se trouvent simultanément en C et en M, mais souvent le texte n'offre de particularité qu'en un seul des deux manuscrits : on pourrait, à première vue, penser que c'est en les revisant soit sur l'archétype, soit l'un sur l'autre, que le copiste trace ces signes. Mais pourquoi alors ne corrige-t-il que très rarement le texte, pourquoi surtout n'efface-t-il pas des fautes manifestes comme V, 4, 2, 18 διακριτὸν pour διακριτικὸν, VI, 1, 26, 21 μαθητικὸν pour μαθηματικὸν ? Dans le premier de ces deux exemples, comme plus d'une fois ailleurs, le texte de C est identique à celui de M et diffère de celui des autres manuscrits-sources. Il est dès lors évident que Démétrius se fait ordinairement scrupule d'altérer le texte de son archétype : il en transcrit même les fautes, mais les signale.

Il est même possible que les signes de M et de C ornaient déjà les marges de l'archétype MC.

Si l'on étudie attentivement un à un les textes ainsi annotés, on n'échappe pas à l'impression que Démétrius recopie fidèlement son modèle. Il semble qu'en C il ait parfois marqué d'un de ces traits un passage que l'archétype signalait par un σημ' ou quelque autre note de ce genre : ainsi en marge V, 9, 5, 30–31 les manuscrits ABR articulent le texte en α', β', γ' et δ', tandis que Démétrius se contente de faire un gros point.

Ces mêmes signes critiques n'apparaissent dans les deux manuscrits qu'à la fin des *Ennéades*, encore un indice que Démétrius ne les invente pas, mais les transcrit. S'ils eussent été des signes ajoutés par lui, on ne comprend pas qu'ayant commencé d'en faire usage à la fin de C, il n'ait pas continué dans tout le manuscrit M, copié après C.

Enfin le contact direct des manuscrits fait voir que ces signes critiques ne sont que très rarement placés à la hauteur exacte de la variante à laquelle ils se réfèrent : il n'est pas impossible que Démétrius n'ait pas toujours su exactement ce qu'ils signalaient.

Démétrius est un copiste fidèle. Néanmoins, on le conçoit, plus il se familiarise avec le texte de Plotin, plus il prend de libertés. Il laisse tomber en M nombre de notes marginales, de numérotations, de σῃ', de signes critiques, qu'il recopiait encore en C. Peut-être, vers la fin de M, se permet-il déjà quelques conjectures, comme V, 3, 12, 39 ἐφορμᾶσθαι, pour ἐφορμα de C ; VI, 5, 11, 39 μέν τι écrit dans un grattage, au lieu de μέντοι, etc. Mais qui oserait affirmer ici que ce n'est pas M qui se tient le plus près de l'archétype ? Cet ἐφορμα sans accent de C n'indique-t-il pas que l'archétype en cet endroit était illisible ? Des variantes comme celles de VI, 5, 12, 13 où C avait sans doute d'abord écrit ce qu'a M, puis l'a corrigé, montrent que M parfois est un plus sûr témoin que C.

M non seulement fit partie de la bibliothèque du Cardinal Bessarion, mais fut annoté par lui. MarcB, on s'en souvient, portait en marge de la *Vita* de nombreuses notes de Bessarion : en M, il n'y en a que quatre ou cinq. Il paraît assez vraisemblable que la première fois que Bessarion annota la *Vita Plotini*, il en ait dégagé soigneusement tous les passages essentiels, tandis qu'au cours d'une seconde lecture il n'ait fait que reprendre, souvent en les résumant, les notes plus abondantes écrites au premier contact. M aurait donc été acquis par Bessarion après MarcB. Celui-ci a dû être copié vers 1460, tandis que M est postérieur à 1465. Aussi s'explique-t-on facilement que M n'ait porté qu'une seule cote dans la bibliothèque de Bessarion, tandis que MarcB en reçut trois successivement, la dernière étant sans doute postérieure à 1468, date à laquelle Bessarion légua ses manuscrits à la République de Venise. Au nº 425 de l'Inventaire [1] de cette donation on lit : *Item Plotini Platonici omnia opera in papyro.* Il semble que soit ici désigné M dont la notice, écrite par Bessarion, est très semblable à cette rédaction : *Plotini philosophi Platonici omnes orationes sive omnia opera.* Bessarion, gardant pour son usage personnel MarcB, son exemplaire de travail, envoyait à Venise la copie exécutée par Démétrius Tribolès. Cet envoi fut fait au moyen d'une trentaine de caisses pesant chacune de 200 à 250 livres. La « lettre de voiture » qui les accompagnait est un véritable catalogue, conservé encore

1. *Inv. mss. gr. et latins donnés à Saint-Marc de Venise par le Card. Bessarion, en 1468*, publié par H. OMONT, Paris, Bouillon, 1894.

dans un manuscrit de la *Riccardiana* de Florence, *Pluteus S, ordine II num.* [1] On n'y trouve, comme dans l'Inventaire de 1468, qu'une seule notice relative à un Plotin complet : *In capsa signata D, ponderis librarum 225, sunt volumina infrascripta... Plotini opera omnia in papyris...* Si on désigne par là un seul exemplaire, ce qui est probable, il s'agit vraisemblablement de M. Au contraire dans une copie de Constantin Palaeocappa, le *Parisinus gr. 3064*, ff. 16–31, donnant la liste des manuscrits de Bessarion à Venise [2], tant M que MarcB sont mentionnés ; en effet des quatre manuscrits de Plotin ayant appartenu à Bessarion, ces deux-ci seuls contiennent *omnia opera* ; or, aux folios 28v de cette liste, on lit : *3 γ Plotini Platonici omnia opera in papyro, 719*, ce qui rappelle le nº 425 de l'Inventaire ; au folio 29, on lit : *4 α Plotini philosophi platonici omnia opera in papyro, 776*, ce qui rappelle plutôt la notice de M, que nous avions pourtant rapprochée du nº 425 de l'Inventaire ; on le voit, l'identification de ces entrées n'est pas facile.

Copié dès 1465 ou peu après, M appartenait donc, semble-t-il, à Bessarion, dès avant 1468. On peut conjecturer que Tribolès, sans l'avoir précisément écrit et complété sous sa direction, comme le pense J. Cochez [3], l'offrit ou le vendit à son protecteur en arrivant à Rome, peut-être vers 1467. On comprendrait ainsi pourquoi le premier folio de la *Vita*, de cette *Vita* par laquelle le copiste acheva son ouvrage, n'est pas rubriqué comme les autres en-têtes de C et de M, mais présente une véritable miniature, médiocre, mais sans laideur. Cette tête barbue coiffée d'un chapeau à larges bords pourrait bien être Bessarion lui-même, dont Démétrius, suivant la mode du temps, aurait fait, de son mieux, le portrait. Portrait assez peu ressemblant, si l'on en juge par le tableau d'André Previtali conservé au couvent de S. Maria della Carità à Venise. Il est vrai que Previtali peint le Cardinal de profil, tandis que Démétrius le représente (?) de face, ce qui rend la comparaison plus difficile.

A une date mal déterminée, peut-être du temps de Bessarion,

1. Reproduit dans MIGNE, PG, CLXI, col. 702–712.
2. Cette liste de Palaeocappa est reproduite par MONTFAUCON, *Bibliotheca MSS Nova*, t. I, pp. 467-477 ; ce qui concerne Plotin est à la page 475.
3. J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 5, p. 178. Cela est d'autant plus difficile à admettre que J. Cochez pense, comme nous (*Recherches*, p. 105), que M fut exécuté en Crète, bien loin de Bessarion...

peut-être un siècle plus tard, quand Perna fit préparer à Venise son *editio princeps*, M, le manuscrit de Démétrius, servit à corriger MarcB, celui de Jean Scoutariotès ; une copie de celui-ci ayant servi de base à l'édition de 1580, dès l'origine quelques leçons de M ont passé dans le texte imprimé des *Ennéades*.

Au début du XIXe siècle M fut soigneusement collationné pour l'édition de Creuzer. A son tour Müller en affirma la valeur, mais il se contenta de collationner C parce qu'il était daté et signé et que M ne lui paraissait pas nécessairement plus ancien. Dans sa monographie sur ces deux manuscrits, Oppermann a cru pouvoir déclarer que M ne devait pas entrer en ligne de compte pour une édition critique, conclusion qui, par les motifs invoqués, entraînerait également le rejet de C. Les deux manuscrits jumeaux ont sensiblement même valeur, pour l'ensemble du texte C l'emporte sur M ; en un point important, le traité IV, 7, c'est M qui a le pas sur C.

BARBERINIANUS GRAECUS 275 Barb.

Olim *409* ; *II, 96*. Chartac. 340 × 230 mm. Fol. I + 293 + II–III. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–11v). *Tabula generalis* (ff. 11v–12v). PLOTINI *Enneades completae* (ff. 13–293v) [1].

RELIURE. — Ais de bois, partiellement recouvert de cuir. Sur le plat antérieur, à l'encre noire : *Plotinus platonicus grece, cum Porphirii comment(ario)*.

CAHIERS. — 29 quinions non numérotés et 1 ternion (ff. 290–293 + II + III). A la fin de chaque cahier, le copiste écrit verticalement les premiers mots du cahier suivant.

FILIGRANES.

Fol. I : *Arbalète*, du type Briquet 744 (33 × 43, Trévise, 1518).
Fol. 1–293 : *Deux flèches en sautoir*, analogue à Br. 6269 (28,5 × 43r, Venise, 1454 ; Barcelone, 1456 ; Venzone (Udine), 1456).

MUTILATION. — Tout le bas du folio 1 et, au bas du folio 293, un rectangle ont été coupés ; c'est malheureux ; on eût sans doute trouvé là des indications concernant le propriétaire du manuscrit, peut-être une souscription de copiste.

MISE EN PAGE. — Écrit tout entier de la même main, ainsi que les scolies et ση'. Surface écrite : 205 × 135 mm. ; 30 lignes à la page. Titres rubriqués ; numérotés dans la marge de α' à νδ'. En marge du titre de la *Tabula generalis* on lit : ἀγαθῇ τύχῃ.

ANOMALIE. — Le traité IV, 7 (ff. 155v–162) contient la péricope B (inc. 158v, des. 160) et la scolie ση' ἀπὸ τοῦ ἐντεῦθεν κ. τ. λ. (f. 158v), tout comme M. Au folio 160 entre les péricopes B et D, une ligne en blanc.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Les cinq ou six premiers traités de la première ennéade ont été lus par quelqu'un qui y fait de rares annotations latines et note quelques chapitres ficiniens d'après l'*editio princeps* de 1580 ou la version latine de 1492.

---

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV, note g (fin). Voir t. II, p. 863 ; t. III, p. 253 a ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 115 et OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 426, ne connaissent ce *Barberinianus* que d'après les renseignements fournis par AMATIUS à Creuzer ; SEYMOUR DE RICCI, *Liste somm. des mss. gr. de la Bibliotheca Barberina*, dans *Revue des Bibliothèques*, t. 17, 1907, p. 101 (no 275).

Un examen superficiel de ce *Barberinianus* suffit à nous convaincre qu'il fut copié sur M, et qu'il n'a, par suite, aucune valeur. La place insolite de l'ἀγαθῇ τύχῃ au folio 11v, la transcription par le copiste des cinq notes que Bessarion avait écrites en marge de la *Vita* de M, la présence dans le traité IV, 7 de la péricope B, ainsi que de la scolie qui l'accompagne sont des indices qui dispensent des recherches plus approfondies. Veut-on des variantes ? Toutes les fautes de M se retrouvent dans le *Barberinianus*, ainsi :

IV, 7, 1, 16	εἴς τε etiam C	οὔτε M Barb.
2, 25	δ' ἄν	γὰρ
4, 29	ψυχροῦ θέρμα	ψυχροῦ τὸ θέρμα

Aux fautes de son modèle, le copiste de Barb. en ajoute de nouvelles ; ainsi dans la scolie du folio 158v il écrit ἐπείσεκτοι pour ἐπείσακτοι.

Olim *13*. Chartac. 220 × 145 mm. Fol. I–II + 119 + III–IV. Saec. XV. Plotini *Enneades* incompletae (ff. 1–118v) [1].

Reliure. — Vélin blanc avec armoiries et initiales dorées. Le plat antérieur porte, au centre, les armes d'Autriche ; en haut, les lettres E* A* B* C* V, initiales de *Ex Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensi* ; en bas, entre les chiffres 17 et 54, qui indiquent le millésime, les lettres G. L. B. V. S. B., initiales de *Gerardus Liber Baro Van der Swieten Bibliothecarius*, qui fit relier la plupart des manuscrits de la Bibliothèque Impériale. — Le plat postérieur ne porte que les armoiries. — Au dos, en haut : *Plotini | Dissertationes* ; en bas : *Cod. Ms. | Phil. graec. | N. CCXXVI | ol. 13*.

Numérotation des folios. — Double ; l'ancienne comprenait les folios blancs ; l'actuelle, en surcharge, les omet et va de 1 à 119 ; les folios blancs sont 8 bis (olim 9), 100 bis (olim 102), 106 bis (olim 109), 119 (olim 122).

Composition et numérotation des cahiers.

Les faits sont difficiles à démêler : certains folios sont tombés et quelques cahiers ont une double numérotation. Originairement, la plupart des cahiers étaient des sénions. Le copiste numérote d'habitude ses cahiers en bas à droite du dernier folio verso, sauf γ' (d'après Schwyzer), δ' et ι', en bas du premier folio recto. La numérotation postérieure, que nous appelons celle du relieur, figure généralement en bas à droite du premier folio recto, sauf le δ' que nous croyons avoir relevé au folio 20v (collé à un talon) constituant avec les folios 9–18 et le folio 19, également collé à un talon, le 3e ou 4e cahier. Voici un tableau approximatif de ces particularités.

1. Daniel de Nessel, *Catalogus sive recensio specialis omnium codicum manuscriptorum graecorum, necnon linguarum orientalium Augustissimae Bibliothecae Caesareae Vindobonensis*, Vienne, 1690, t. IV, p. 126 ; Lambeck-Kollar, *Cat.*, t. VII, 1781, p. 76 ; F. Creuzer, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xlv ; H. F. Müller, *Hermes*, 1879, p. 100 (no 20) ; H. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 431 ; J. Cochez, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 47 ; H.-R. Schwyzer, *Der Plotin-Codex Vindobonensis Phil. graec. 226*, dans *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 270–285 ; cette parfaite monographie nous a permis de contrôler, parfois de compléter — c'est le cas pour les filigranes, les possesseurs et la péricope B de IV, 7 — notre notice sommairement rédigée dès 1933, d'après des photographies et des renseignements fournis par MM. Bick et Gerstinger, puis totalement refondue, lors d'un séjour à Vienne pendant l'été de 1935.

Folios	Composition du cahier	Copiste	Relieur
1–8 + ⟨1* et 1**⟩	ancien sénion (?)		⟨β'⟩
8 bis		⟨α'⟩	
9–18 + 9*	ancien sénion		⟨γ'⟩
19 collé à un talon		⟨β'⟩	
20 collé à un talon		γ' (f. 20)	δ' (f. 20v)
21–30	ancien sénion		
⟨30*⟩			
31–40 + ⟨35*–35**⟩	ancien sénion	δ' (début)	⟨ς'⟩
41–50 seul quinion original		ε'	ζ'
51–98 4 sénions numérotés		ς'–θ'	η'–ια'
99 collé à un talon		ι' (début)	ιβ'
100 collé à un talon	sénion		
101–106 + 100 bis + 106 bis + 2 talons			
107–118 sénion		ια'	ιγ'

État matériel. — Du folio 9 au folio 31 surtout, mais encore jusqu'au folio 71, etc., il y a une tache d'humidité dans le coin supérieur droit. Cette tache n'apparaît ni aux folios 1–8, ni au folio 8 bis, comme si ceux-ci avaient été détachés.

Filigranes.

I. Fol. I : *Triple mont surmonté d'une croix*, du type Briquet 11689–11726, assez semblable à Br. 11719, noté plus de dix fois de 1401 à 1430.

II. Fol. II et fol. 119 : *Type non identifié*, mais distinct du précédent et du suivant.

III. Fol. 1–118 : *Huchet*, type intermédiaire entre Briquet 7685 (29 × 42r, Toulouse, 1425 ; Périgueux, 1437 ; mss. de 1420, 1426 ; Russie, 1436) et Br. 7702 (28 × 43r, Florence, 1512 ; Cettigné, 1494). D'après Schwyzer, le type le plus proche est Briquet 7684, noté entre 1416 et 1430.

IV. Fol. 106 bis (blanc) : *Char dans un cercle*, analogue à Briquet 3473, noté à Ferrare en 1472.

Possesseurs.

Fol. II, en haut, deux lignes de texte grattées [1] ; le dernier groupe de lettres commence par ἔτ⟨ους⟩ἀπὸ ⟨κτίσεως κόσμου ?...⟩, puis, ,ςϡϟε' dont le ϡ est absolument sûr ; ce serait le millésime 1487 ; la deuxième ligne finit, nous semble-t-il, par ⟨α⟩φλθ' : ⌣, c'est le millésime 1539 (année du monde ,ζμζ', indiction 12e). — En bas, déchiffré par N. A. Bees, le monocondyle : ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Δράμας [2] Θεόδουλος.

Fol. IIv : *Augerius de Busbecke comparavit Constantinopoli* ; plus bas : *Plotini fragm.*

1. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 276, écrit : « auf zwei Zeilen eine griechische Bemerkung, die bis auf unkenntliche Reste ausradiert ist ».
2. Comme au folio 119, là où Bees lit Δράμας, Bick lit τῆς Δράμης.

Fol. 1, en haut : *Plotini liber* ; puis, biffé par Lambeck : *N. 168*, puis encore, non biffé : *Nº 168*. — En haut, dans la marge de droite, d'une autre main, mais également biffé : *56*. — En bas, de la main de Lambeck : *Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensis* | *Codex manuscriptus philosophicus graecus* | *N*, puis deux chiffres salis, puis *13*.

Fol. 106v d'après Schwyzer-Ziegler : πνευματικοῦ τοῦ τοῦ ἁγίου (?) τοῦ κυρίου Θεοδούλ(ου) εἶναι τὸ παρὸν βιβλίον καὶ τὸ ἐπεῖρεν ἀπὸ τὴν μετρόπολ(ιν) τῆς Δράμας διὰ ἄσπρα Ν ἀπὸ τοῦ μετροπολίτου κυρίου Ἰωακείμ.

Fol. 119v. Tout en haut, de la main du copiste : † πάτ(ε)ρ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς. — Plus bas : *Augerius de Busbecke comparavit* | *Constantinopoli*. — En haut, à droite, le monocondyle : ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης θε⟨όδ⟩ου⟨λος⟩ τῆς Δράμης (Bick, Δράμας Schwyzer). — En bas, retourné : † τὸ παρὸν βιβλί(ον) ὑπάρχη τῆς μεγ(α)λ(ο)πόλεως Δράμης (sic legit Bick, Δράμας Schwyzer) ἄλλου οὐχὶ ναὶ̈ ναὶ̈ ἀληθηαν (sic, ἀλήθειαν Bick et Schwyzer) λέγω. — En bas, renversé, le monocondyle : ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης τῆς Δράμης θεόδουλος.

Équivalent de souscription. — Au folio 101v, après II, 1, on lit : ἀντεγράφη ἀπὸ πάνυ ἐσφαλμένου.

Mise en page et contenu.

Surface écrite : 160 × 90 mm. ; 27 à 30 lignes à la page. Voici un état du contenu et des lacunes, avec à gauche le numéro d'ordre donné par le copiste, à droite un tableau de présence des titres et initiales. On comparera cet état avec celui qui donne la composition des cahiers.

Folios	Numéro	Référence	Contenu	Titre	Initiale
⟨1*–1**⟩	Periit	IV, 3, 1, 1–3, 25			
1–8v		IV, 3, 3, 25–19, 3	οὐκ ἔνι – κατ' ἄλλο τὸ		
	Deest	IV, 3, 19, 3–24, 15	ἀμέριστον – ἑκουσίῳ		
8 bis		Blanc			
9–13v		IV, 3, 24, 15–finis	τῇ φορᾷ – σοφοὶ		
13v–29v	γ'	IV, 4, 1, 1–29, 56	τί οὖν ἐρεῖ – σκεπτέον	—	—
	Deest	IV, 4, 30–45			
29v–30v	δ'	IV, 7, 1, 1–3, 28	εἰ δέ ἐστιν – σκεδαστοτάτῳ	Tit.	—
	Deest	IV, 7, 3, 28–5, 17	καὶ τὸ ἓν – πῶς τοῦτο		
⟨30*⟩		Blanc			
31–33v		5, 17–8, 28	ψυχώσεται – δικαιοσύνη·σωζόμενον		
		IV, 7, 8, 28 (=8^{5}, 50)	σωζόμενον–10, 8 θυμοὺς		
34–35v		8, 28–8^{4}, 13	τε καὶ δικαιοσύνη·ἀνδρία – πολλαχῇ		
⟨35*⟩	Periit	8^{4}, 13–8^{4}, 28	ἁρμονία δὲ οὖσα – ἡ ψυχὴ ἁρμονία		
⟨35*–35**v⟩	Periit	10, 8–14, 1	προσλαβοῦσαν – ὅσαι μὲν		
36		IV, 7, 14, 2–finis	αὐτῶν σφαλεῖσαι – ἀπολωλυῖαι	—	—
36–41v	ε'	IV, 8, après une ligne en blanc		Tit.	—
41v–48v	ς'	V, 1, à la suite, sur la même ligne		Tit. mg.	—
48v–56	ζ'	II, 4		Tit.	—
56v–61	η'	III, 1		Tit.	—
61v–74	—	III, 2		Tit.	—
74–78	—	III, 3			

Folios	Numéro	Référence	Contenu	Titre	Initiale
78^v–81	ι'	IV, 6		Tit.mg.	Init.r
81–83^v	ια'	I, 3		Tit.	Init.r
83^v–89^v	—	I, 6, à la suite, sur la même ligne		Tit. et Tit.mg.	Init.r
89^v–97	ιγ'	I, 8, initiale *T* au lieu de *O*		Tit.mg.	Init.r
97–100^v	ιδ'	II, 1, 1,1 – 6,54	τὸν κόσμον – δύναμιν αὐτῆς	Tit.	Init.r
	Deest	II, 1, 6,54 – 7,22	καὶ ζῷα – τὸν ἥλιον		
100 bis		Blanc			
101–101^v		II, 1, 7, 22 – finis	τὸν αὐτὸν – εἴρηται		
102–109		II, 3. Lacune située prob. peu avant 106^v		?	?
	Deest	II, 3, 13, 8 – 13, 36	ὅσον ἐστὶν – μεμέρισται		
⟨106*⟩, 106bis, ⟨106**⟩		Tous trois, blancs			
110–116^v	ιε'	III, 5		Tit.	?
116^v–118^v	ιζ'	III, 6, 1, 1 – 3, 23	τὰς αἰσθήσεις – ἐν λογισμοῖς	Tit.	?

Le copiste transcrit les traités dans un ordre fantaisiste, dont on cherche en vain la loi [1]. En marge il numérote habituellement les traités d'après le rang qu'il leur donne dans son florilège. Au début, il n'écrit pas le titre et ne rubrique pas l'initiale. Parfois il écrit deux traités immédiatement à la suite l'un de l'autre, avec ou sans le titre du second.

Anomalies. — Les folios 8 bis, ⟨30*⟩, 100 bis et le groupe de 106 bis ont été laissés en blanc par le copiste au voisinage immédiat d'une lacune ; pour combler la lacune de IV, 3 il faudrait au copiste la valeur de cinq pages ou deux folios et demi ; pour IV, 7, deux pages ; pour II, 1, une page ; pour II, 3, une page. — Au folio 29^v, le titre de IV, 7 est *Περὶ ἀθανασίας ψυχῆς καὶ ὅτι οὐ δύναται σωματικὴ εἶναι ἡ ψυχή*. Au folio 33, après *δικαιοσύνη*, un signe pour indiquer la lacune, puis tout le long du texte, jusqu'en bas du folio 33^v, des guillemets.

Annotations marginales.

Le copiste fait quelques rares corrections en marge, par exemple au folio 31, en IV, 7, 5, 30, où il ajoute *ἐστι καὶ ἢ ποσόν*. — De la même main, semble-t-il, trois chiffres relevés en IV, 7 et qui ne coïncident pas avec la numérotation intermittente habituelle ; voici l'endroit approximatif de chacun d'eux :

IV, 7, 5, 31	ποιότητι ἑτέρᾳ τῆς ποσότητος	δ'	Vmg. 31
6, 35	ἀπείρους καὶ αἰσθήσεις	ε'	Vmg. 32
6, 44	οὐκ ἔστιν ἄλλους ἐνσημαίνεσθαι	ς'	Vmg. 32

Un lecteur, d'après le folio 106^v, Théodule lui-même, fait en marge quelques corrections et jusqu'au folio 38 de nombreuses annotations, toujours d'une encre pâle, mais tantôt en traits plus fins, tantôt en appuyant davantage. Il s'intéresse beaucoup à la doctrine de la double âme (ff. 3^v, 10^v, etc.), comme en fait foi déjà la double scolie du folio 1^v qui illustre bien ses deux manières ; il écrit d'abord en regard de :

1. Schwyzer (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 275) non plus ne peut découvrir le principe qui préside au choix des morceaux transcrits.

IV, 3, 4, 28 εὐλαί : σῃ' ὅτι διτταὶ ἡμῶν αἱ ψυχαί · ἡ μὲν τοῦ σώματος ζωτικὴ οἷόν τις εὐλὴ ἐν σαπέντι μέρει φυτοῦ γενομένη · μέρος οὖσα τῆς ὅλης τῆς ἀπόνως τὸ φυτὸν διοικούσης ὅλον · ἡ δὲ ὁμοειδὴς τῇ ὅλῃ τῆς ἄνω ἥτις καὶ θεωρητικὴ τῶν ὄντων λέγεται Vmg.

Toute cette scolie est biffée et le même lecteur lui substitue : ἡ μὲν ἐν τῷ παντὶ ψυχὴ εἴη ἂν ὁμοία τῇ ἐν ὅλῳ τῷ φυτῷ · ἡ δ' ἐν ἡμῖν οἷα ἡ ἐν τῷ φυτῷ εὐλή.

Après le folio 40, il n'y a plus guère de cette main que quelques σῃ' et de rares corrections.

Une troisième main, semble-t-il, écrit quelques phrases peu lisibles au folio 88^r, où K. Ziegler a déchiffré : *ξύλον ἤσταμεν ἐν μέσο τοῦ δρίμωνος*. Aux folios 95^v et 96, traces de corrections faites d'une encre aujourd'hui d'un roux très pâle.

Le manuscrit V, en apparence l'un des plus insignifiants, est en réalité l'un des plus intéressants. Sa date, ses richesses et ses lacunes, également extraordinaires, et le rapport des unes et des autres tant avec les manuscrits C et M, auxquels l'apparente le texte, qu'avec le manuscrit L dû au même copiste, enfin ses possesseurs successifs, autant de questions à poser et, si possible, à résoudre.

V est certainement du xv[e] siècle. Suivant la juste remarque de Schwyzer, deux des filigranes identifiés le datent de la première plutôt que de la seconde moitié du siècle ; le troisième filigrane, noté en 1472, apparaît sur un folio ajouté peut-être après coup. Ces indications, insuffisantes pour engendrer une certitude, rendent cependant dès l'abord vraisemblable l'antériorité de V par rapport à C, copié en 1465, auquel V est étroitement apparenté. Outre des variantes communes à C, V et M, le titre de IV, 7 en ces trois manuscrits constitue une preuve suffisante de leur parenté, sans compter la lacune de la péricope B, signalée en C et en V, et comblée au bon endroit en M, et non loin de cet endroit en V. Pour déterminer avec plus de précision l'origine de la péricope B en JMV, il importe de savoir si V est une copie de M ou de C. Dès l'abord, et même sans tenir compte du rapport des dates, ceci paraît improbable. Il devrait à tout le moins être copié sur les *deux* manuscrits : le titre de IV, 7 en effet l'apparente à C plutôt qu'à M, le texte de IV, 7 à M plutôt qu'à C encore que, au folio 33, la lacune ne soit pas comblée, pas plus qu'en C. Enfin, au folio 101^v, après avoir copié le traité II, 1, le scribe nous confie qu'il a exécuté V «d'après un exemplaire

très défectueux », ce qui, de toute évidence, ne s'applique ni à C ni à M.

L'étude des variantes [1] confirme l'indépendance de V par rapport à C, à M et à J, lui aussi témoin de la péricope B de IV, 7.

V, 1, 1, 11	ἔτι etiam V	ἔστιν C ἐστὶν M
2, 1	ἐκεῖνο	ἐκεῖν C
3, 16	αὐτῇ	αὐτοῦ M
3, 19	τῆς	om. M
4, 33	τὸ νοεῖν	κατὰ τὸ νοεῖν M
6, 37	ἀπολαύει	ὑπολάβοι J
9, 27	ὄντα	om. M
10, 23	τῆς ψυχῆς τὸ ἐν τῷ νοητῷ etiam V τὸ ἐν τῷ νοητῷ τῆς ψυχῆς C	

La découverte d'un nouveau témoin indépendant de la péricope B permet de corriger, de compléter ou de confirmer les conclusions, plus ou moins certaines, présentées, autrefois par souci de clarté plutôt que de logique, sous forme de théorèmes [2]. Le même souci nous fera reprendre ici cette forme déductive pour exposer des résultats dus tout entiers à l'induction. On verra de la sorte le lien qui rattache les résultats nouveaux aux anciennes hypothèses.

Proposition I : Le texte de la péricope B en M et en J ne dérive pas du texte de la péricope B de V.

L'intérêt de cette proposition est d'autant plus grand que V paraît être antérieur à J et à M.

Il suffit, pour faire la preuve, d'aligner les fautes propres à V. Elles sont nombreuses.

8, 36	ψύχεος etiam JM	ψύξεως V
8, 37	μαλακοῖς τισι καὶ ἀπαλοῖς etiam JM ἁπλοῖς τισι καὶ μαλακοῖς V	
8^1, 12	δύναται	δύνανται V
8^1, 20	ποιότης	καὶ ποιότης V
8^1, 27	δυνάμεις	post δυνάμεις repetit 24–27 ἀναγκαῖον –δυνάμεις eodem omnino modo V
8^2, 11	τέμῃ	τέμει V
8^2, 14	μὴ	om. V
8^2, 22	alt. καὶ	om. V

1. D'après Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 278.
2. *Recherches sur ... l'édition perdue des œuvres de Plotin*, pp. 81-116.

Proposition II : Le texte de la péricope B de V ne dérive pas du texte de la péricope B de J ni de celui de M.

Il n'y a, pour la péricope B, comme pour l'ensemble des *Ennéades*, que peu de fautes propres à J ; voici fautes et graphies relevées en IV, 7, B.

8, 32	τύποις etiam MV	τόποις J
8, 38	μέλλοι	μέλοι (recte)
8^1, 11	δυνάμεσι	δυνάμεσιν
8^2, 1	οὖσα ἡ ψυχὴ	ἡ ψυχὴ οὖσα
8^2, 4	γίγνεται	γίνεται
8^2, 6	γιγνομένην	γινομένην
8^2, 11	αἰεὶ	ἀεὶ
8^2, 12	γεννητὸς	γενητὸς
8^2, 23	οὕτως	οὕτω

On voit que se confirme la preuve indirecte de l'ancien *Théorème II* établissant l'indépendance de M par rapport à J. Le fait que V se range à côté de M prouve bien en effet que toutes les « fautes de M » ne sont pas dues au copiste de M, Tribolès.

Proposition III : Pour le texte de la péricope B, les manuscrits J, M et V dépendent d'un même archétype, dont M et V dérivent par l'intermédiaire d'un même archétype prochain $\overline{MV}$.

La preuve de la première partie n'a pas besoin d'être faite ; les leçons où J et M s'accordent contre Eusèbe sont également attestées par V qui ne se sépare du groupe JM que pour faire des fautes ou de rares conjectures.

8^1, 6	ὅτι *Eus.* J	om. MV
8^1, 20	ὅλη *Eus.* J	ὕλη MV
8^1, 30	προσβαλοῦσαν *Eus.* προσλαβοῦσαν J	προσλαμβάνουσαν MV
8^1, 32	διότι *Eus.* J	δὴ ὅτι MV
8^2, 19	λάβῃς *Eus.* λάβοις J	λάβοι MV
8^2, 21	χ. δυνατὸν τὸ σῶμα	δ. τὸ σῶμα χωρεῖν MV
8^3, 3	γι(γ)νομένην *eus.* J	γενομένην MV DQ
8^3, 12	τὸν *Eus.* J	om. MV
8^4, 8	ἀνομοίων *Eus.* J	ἀνομοίᾳ MV

Proposition IV : L'archétype $\overline{MV}$ *peut être identifié avec l'archétype* $\overline{CM}$.

En effet, comme l'a remarqué Schwyzer, le titre de IV, 7 est identique en C et en V, alors que M ajoute, non seulement καὶ

ἀιδιότητος, mais peut-être aussi καὶ πρὸς τοὺς Στωϊκούς. Mais cette dernière addition fait difficulté. Elle est dans Eusèbe et n'est donc pas une pure invention de Tribolès. Ou bien celui-ci connaît aussi Eusèbe ou bien l'auteur de la restitution et de la scolie a lui-même ajouté en surcharge au titre de $\overline{CMV}$ les mots καὶ πρὸς τοὺς Στωϊκούς, dont seul M aurait tenu compte, comme il est seul à avoir conservé la scolie.

Il se confirme donc que Tribolès, copiant C, omet la péricope B qui figurait dans l'archétype commun $\overline{CMV}$.

Proposition V : La scolie de M figurait déjà dans $\overline{CMV}$ et est due peut-être à l'auteur de la restitution en $\overline{JCMV}$.

Oppermann tenait déjà que la scolie figurait dans l'archétype de C. Les *Recherches* signalaient que le chiffre de « 88 lignes », correspondant au nombre de lignes occupées par la péricope B en M, était dû à Tribolès et soutenaient que la rédaction primitive de la scolie remontait plus haut et était due à un seul critique. V confirme cette double assertion. Le copiste de V, ou de son modèle, a connu toute la scolie et l'a interprétée comme autrefois nous-même. Le scoliaste, disions-nous, croit devoir *choisir* entre deux rédactions, l'une qui commence avec δικαιοσύνη σωζόμενον, l'autre avec δικαιοσύνη ἀνδρία τε. Tandis que le scoliaste condamne franchement σωζόμενον et toute la fin du traité, pour terminer celui-ci à 8^4, 28 οὐκ ἄρα ἡ ψυχὴ ἁρμονία, le copiste de V ou de son modèle cherche un moyen terme : comme Schwyzer l'observe, par prudence, il recopie sur une page à part le texte de la péricope B, en ayant bien soin de marquer explicitement et de renforcer par un τε la liaison qui séduisait le scoliaste : τε καὶ δικαιοσύνη ἀνδρία τε ; mais d'autre part, tout le début de la péricope D, σωζόμενον καθ' ὅσον κ. τ. λ., est signalé par des guillemets, et ces guillemets, pensons-nous, signalent l'athétèse proposée par le scoliaste ; ils ont en tout cas quelque rapport avec la scolie et prouvent soit que le copiste de V ou de son modèle connaissait la scolie, soit qu'il en est lui-même l'auteur. Si nous acceptons cette dernière hypothèse, le scoliaste ne serait pas lui-même l'auteur de la restitution ; celle-ci figurait déjà en $\overline{JCMV}$, le manuscrit subsidiaire qui servit à J pour compléter son texte et le reviser en entier, tandis que la scolie aurait été ajoutée en $\overline{CMV}$ par le copiste de l'exemplaire πανὺ ἐσφαλμένος.

Proposition VI : Le manuscrit V dépend de $\overline{CMV}$ par l'intermédiaire d'un manuscrit mutilé, qui contenait la péricope B et peut-être la scolie.

Le premier indice est décisif : au dire même du copiste, son modèle était « très défectueux », tandis que le modèle de Tribolès était, au contraire, excellent et complet. On n'aurait pas ce témoignage, qu'on pourrait néanmoins s'assurer de l'état imparfait du modèle de V : le folio 30*, dont seul le talon demeure, était en blanc et cependant il y a une lacune dans le texte, tout juste de la valeur d'un folio de V : Schwyzer a déduit de ce double fait que la lacune déparait déjà l'archétype de V et que cet archétype contenait à la page un texte égal à une page de V ; les troubles analogues notés aux folios 8 bis, 100 bis et 106 bis montrent que le copiste de V était conscient des lacunes de son modèle et qu'il avait l'intention d'y remédier : de là les folios blancs ménagés par lui.

On ne sait si la péricope B figurait dans l'archétype V sur une feuille séparée comme en V, ou à sa vraie place comme en M ; ceci est moins vraisemblable que cela. Les guillemets de la péricope B en V figuraient-ils dans l'archétype de V, sont-ils seulement du copiste ou même d'un lecteur de V ? En *tout* cas, ils ont un certain rapport avec la scolie de $\overline{CMV}$; on ne sait si *cette* scolie, qu'ignore ou que néglige J, figurait déjà en $\overline{JCMV}$; on ne sait pas davantage si elle figurait encore dans l'archétype de V.

Schwyzer a noté que deux des variantes propres à V paraissent être des conjectures — le καὶ de 8^1, 20 et le μὴ de 8^3, 18 — et qu'elles semblent devoir être attribuées au copiste du modèle de V plutôt qu'au copiste même de V ; indice de plus de l'existence d'un intermédiaire entre V et $\overline{CMV}$.

Conclusion.

Ainsi V a non seulement valeur de témoin indépendant de la péricope B de IV, 7, mais fait avancer la reconstitution de cette branche difficile de la tradition. Les principaux résultats entrevus autrefois se trouvent confirmés. La péricope ne provient d'aucun manuscrit connu d'Eusèbe, ni même de leur archétype commun. Sans doute provient-elle d'un manuscrit de la *Préparation*, plutôt que directement d'une édition eustochienne de Plotin, mais elle est rentrée dans la tradition porphyrienne par l'intermédiaire d'un manuscrit de cette tradition, appelé

JCMV, lequel est l'ancêtre commun de C, M et V et l'archétype subsidiaire où J a puisé et le texte de la péricope B et les variantes de l'état y dont il orne ses marges ; on ne sait si $\overline{\text{JCMV}}$ portait déjà la scolie et le titre développé de IV, 7. Sous lui, les variantes communes de M et V d'une part et C et V d'autre part nous contraignent de postuler un exemplaire $\overline{\text{CMV}}$, porteur de la scolie, qui est l'archétype immédiat de C et de M, mais dont V ne dérive que par un intermédiaire mutilé. Tribolès n'est pas l'auteur de la scolie et rien n'indique que ce soit Bessarion ; par contre ce pourrait être le copiste même du modèle de V. De toute façon, l'unité de rédaction de la scolie et son ancienneté paraissent renforcées grâce aux particularités de V.

Par contre, il devient improbable que *καὶ πρὸς τοὺς Στωϊκοὺς* ait figuré à la manière normale dans l'archétype $\overline{\text{CMV}}$, mais ces mots peuvent avoir été ajoutés après coup par l'auteur de la restitution et les copistes de C et de V (ou de son modèle) peuvent les avoir omis tout comme ils se sont gardés d'insérer la péricope B à sa vraie place entre δικαιοσύνη et *σωζόμενον*.

* * *

Le manuscrit V est un véritable florilège, dont la date de composition est d'ailleurs incertaine. L'auteur du florilège n'est-il pas plutôt le copiste du modèle ? Peut-être, car le copiste de V a également transcrit des fragments d'un autre florilège, dont les témoins principaux sont les manuscrits Q et P. Ces fragments copiés par V sont conservés dans le manuscrit L, *Ambrosianus gr. 667*, mais dont les premiers traités ne s'apparentent ni à l'état z de Q et de P, ni à l'état y de CM, mais à l'état w de Coisl. et de A ; L paraît même tout proche de Coisl., dont il ne saurait être l'archétype ; la réciproque au contraire n'est pas prouvée. Lorsqu'on compare le contenu de V à celui de L, on constate que jamais ils ne se recouvrent ; les florilèges se complètent, sans d'ailleurs nous donner toutes les *Ennéades*. Le fait que V omet la dernière partie de IV, 4, qui fait précisément le début de la Dissertation I, attestée par L, doit être relevé. V est d'ailleurs incomplet.

Le contenu primitif de V est difficile à fixer. Il est très probable qu'après le cahier ια', venait au moins un cahier ιβ', puisque le texte s'interrompt là brusquement, en III, 6, 3, 23.

Si l'on attribue à un folio de V un contenu égal à 59 lignes de l'édition de Bréhier, on constate que le cahier ιβ', de 12 folios, se serait terminé probablement à la fin du chapitre 1 du traité III, 7. Or, c'est au début du chapitre 2 de ce même traité que reprend L, au début d'un nouveau cahier. Il se peut donc que le cahier ιβ' ait été le dernier de V. En L, le copiste écrit plus serré qu'en V, puisque III, 2, 2, 1 – 6, 50, correspondant à 197 lignes de Bréhier, n'occupent que quatre pages ou deux folios. De sorte que les groupes de cahiers de V et de L n'ont pas nécessairement fait partie du même manuscrit.

Pour déterminer le nombre de folios manquants en avant de V, il existe deux séries d'indices : les numéros d'ordre des traités, et ceux des cahiers. Le folio 20 est le premier du cahier γ' ; le folio 9 ou le folio 9* doit avoir été le premier du cahier β' ; dès lors le folio 1*, qui contenait certainement avec le folio 1** le début de IV, 3, doit avoir porté le chiffre α' ; d'après ceci, il n'y aurait pas eu de cahier en avant de l'actuel premier cahier de V. Seulement, la seconde numérotation des cahiers, due peut-être au relieur, marque le folio 20 d'un δ', ce qui normalement nous invite à postuler l'existence d'un cahier supplémentaire en avant du premier cahier actuel ; à moins que cette numérotation ait une fois au moins porté sur des folios isolés ajoutés après coup ; d'autre part, le traité IV, 4 étant marqué γ', IV, 3 débutant au folio 1* devait être marqué β' et de nouveau apparaît probable, en avant de IV, 3, l'existence d'un traité α' ; on ne sait quel peut avoir été ce traité ; on songe à IV, 1 et à IV, 2, que le copiste pourrait avoir réunis sous un seul numéro d'ordre, comme il le fera pour III, 2 et III, 3 ; mais même en réunissant le texte de ces deux traités, absents de L, on n'obtient que la valeur de deux folios et demi de V. Le problème n'est pas résolu. Le fait que les cahiers de V ont été numérotés deux fois, qu'à partir de ε' ou ζ' il y a un décalage non seulement d'un, mais de deux cahiers, le fait aussi que l'actuel premier cahier paraît avoir été préservé de l'humidité à la différence des cahiers suivants, ne font que souligner l'existence du problème sans en avancer la solution.

Les possesseurs ou lecteurs successifs de V ne nous retiendront qu'un moment.

Du chiffre ϡ relevé avec certitude au folio II, tout ce qu'on

peut tirer est que la date marquée est de la fin du XVe siècle, probablement 1487. Le manuscrit fut-il alors copié, vendu, transféré, relié, ou simplement lu et annoté ? On ne le sait. D'autant que le même grattage paraît contenir une date de plusieurs décades postérieure, l'année 1539. Nous ne pouvons d'ailleurs garantir ni l'exactitude de ces dates ni surtout leur appartenance à la même main.

Deux noms propres sont sûrs ; ils figurent tous deux au folio 106v. Joachim, élu métropolite de Dramas en Chalcédoine, en 1498, a vendu son exemplaire de Plotin à son successeur Théodule, qui inscrivit son nom et son titre en divers endroits du manuscrit et l'annota. Schwyzer a parfaitement raison de lui attribuer les notes et corrections de V², notamment la leçon γρ. ἐπιβληθέντος, apposée, au folio 34v, en marge de IV, 7, 8², 10 ἀποβληθέντος ; il s'agit probablement d'une conjecture puisque J et les manuscrits d'Eusèbe ont ἐπεμβληθέντος ; Théodule n'avait donc pas d'autre source à sa disposition.

De 1555 à 1562 Auger de Busbecke fut ambassadeur de Ferdinand I, auprès de Soliman II à Constantinople et à Amasie, au Nord de l'Asie Mineure [1]. Il profita de cette légation pour recueillir un grand nombre de manuscrits grecs. En 1555, le manuscrit V se trouvait donc encore en Orient. Il vaut la peine de citer quelques lignes de la lettre du 16 décembre 1562 :

Reporto item magnam farraginem veterum numismatum, quorum praecipuis donabo Dominum meum. Ad haec librorum graecorum manuscriptorum tot plaustras, totas naves. Sunt credo libri haud multo infra 240, quos mari transmisi Venetias ut inde Vienniam deportentur. Nam Caesareae bibliothecae eos destinavi. Sunt aliquot non contemnendi, communes multi. Converri omnes angulos ut, quicquid restabat huiusmodi mercis, tanquam novissimo specilegio cogerem. Unum reliqui Constantinopoli, decrepitae vetustatis, totum descriptum litera maiuscula, Dioscoridem... [2]

En 1576 Busbecke, comme il se le proposait, fit *don* de la collection à l'empereur Maximilien II, mais reçut en échange une gratification de 1000 ducats, qui lui fut payée seulement en 1583.

Le manuscrit V faisait partie du lot, à preuve les notices

1. J. Bick, *Wanderungen griechischer Handschriften*, dans *Wiener Studien*, t. 34, 1912, pp. 143-154.
2. Augerii Gislenii Busbequii *Legationis Turcicae epistolae quatuor*, Francfort, 1595, 4e lettre. Voir Lambeck-Kollar, *Cat.*, t. I, p. 76.

au début et à la fin. Ces notices, nous apprend Bick [1], ne sont pas de la main de Busbecke, mais de son secrétaire ou même ne furent écrites que lorsque les manuscrits entrèrent à la Bibliothèque Impériale.

Au début du XIXe siècle, B. Kopitar collationnait V pour Creuzer, qui le cite souvent dans son apparat sous le sigle VindA. Il était réservé à H. R. Schwyzer de révéler tout l'intérêt de ce florilège.

1. Bick, *Wiener Studien*, 1912, p. 147.

SCORIALENSIS Σ. III. 13 ScorB

Olim *II. Δ. 14 ; III. K. 20.* Nunc *graecus 112.* Chartac. 270 × 195 mm. Fol. 218. Scripsit partim Darmarius saec. XVI. PORPHYRII *Comment. in Ptolemaei Harmonica* (ff. 1–146). PORPHYRII *Vita Plotini* et PLOTINI *Enn.*, I, 1 – II, 7 finis (ff. 148–215) [1].

RELIURE. — Veau noir. Au plat antérieur, au centre, l'écusson royal aux armes de Philippe II, en or, et la légende, également dorée : *E FLAMMIS AD SIDERA*. Au plat postérieur, dans un médaillon ovale, image de S. Laurent, en or. Sur les tranches : *S. ΠΟΡΦΥΡΙΟΣ † φ. 14.* Quatre folios de garde, avec table gréco-latine du contenu au dernier folio de garde.

COPISTES. CAHIERS. CONTENU.

Copiste a : ff. 1–146, quinze cahiers, quinions, sauf le premier et le dernier qui sont des quaternions.

Copiste b : ff. 147–215, neuf quaternions numérotés dans la marge inférieure et portant chacun, en tête, *ἀγαθῇ τύχῃ*. *Vita* et *Enn.*, I, 1 – II, 7, 1, 16 *ἢ θάτερον καὶ τοσοῦτον.*

Copiste c : ff. 216–218, écrits par Darmarius qui poursuit le traité II, 7, depuis 1, 16 *ὅσον συνελθόντα* jusqu'à la fin.

RUBRIQUES ET NOTES MARGINALES.

Outre le copiste, on distingue en b probablement deux mains :

La deuxième main, ou b², est celle du rubricateur et lecteur. Au folio 148, le copiste b n'écrit pas d'en-tête ; b² rubrique un ornement assez grossier et au-dessous trace le titre *Πορφυρίου εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου* ; au-dessus du même ornement, une autre main, qui ne paraît pas être b², a écrit ou écrira † *Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ.* — Au folio 148ᵛ, le lecteur b² note par un *ση'* le passage de *Vita*, 2, 26 et plus bas d'un autre signe *Vita*, 3, 2.

1. E. MILLER, *Catal. mss. grecs de l'Escurial*, Paris, Imprimerie Nationale, 1848, p. 100 ; CH. GRAUX, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, Paris, 1880, pp. 132, 150, 152, 499 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 26 ; P. A. REVILLA, *Catálogo de los Códices Griegos de la Biblioteca de el Escorial*, t. I, 1936, Madrid, Imprenta Helenica, pp. 367-369. Dès avant la parution du tome I du catalogue, le Père Alexis Revilla voulait bien me communiquer renseignements et photographies sur les manuscrits de l'Escurial ; je l'en remercie ici de tout cœur, ainsi que M. Pierre Costil que j'ai pu consulter sur ces manuscrits lors de son voyage en Espagne, au cours de l'année 1933.

La troisième main, ou b³, est celle même de Darmarius, le copiste de c. Du folio 148 au folio 161, il écrit quelques notes marginales dont voici les premières, toutes précédées et suivies d'une croix :

Vita, 1, 3	*γένους*	*γένεσιν, πατρίδα, πατέρας Πλωτίνου οὐκ ἴδαμεν*
1, 8	*εἴδωλον*	*οὐκ ἤθελεν εἰκόνα αὐτοῦ γενέσθαι Πλωτῖνος ἤτοι εἴδωλον εἰδώλου*
1, 11	*Καρτέριον*	*Καρτέριος ζωγράφος, ὃς ὁμοιοτάτην εἰκόνα Πλωτίνου ἔγραψε*
2, 6	*τρίψεσι*	*τρίψεσιν ἐχρῆτο Πλωτῖνος καὶ οὐκ ἄλλαις φαρμάκαις*
2, 9	*κυνάγχου*	*ἐκ κυνάγχης τέθνηκε Πλωτῖνος*

J. Cochez, qui a étudié les manuscrits d'Espagne directement sur les originaux, serait enclin à reconnaître dans le copiste b Démétrius Tribolès lui-même, et date par conséquent ScorB de la seconde moitié du XVᵉ siècle. Les photographies dont nous disposons témoignent bien de quelque similitude paléographique entre ScorB et C, mais par plus d'un trait les écritures diffèrent. L'ornement du folio 148 paraît bien être inspiré de C ou de M, et de même les *ἀγαθῇ τύχῃ*, qui caractérisent Tribolès, peuvent avoir été repris par le copiste de ScorB, quel qu'il soit, comme ils l'ont été par le copiste du *Barberinianus 409*. Cette identification, dubitative d'ailleurs, ne paraît donc pas devoir être retenue.

Le fait que la partie de ScorB qui contient des œuvres de Plotin est précédée, au dire de A. Revilla, le meilleur juge en la matière, d'un traité copié par un « scriptor Darmarii » [1] et est elle-même complétée et achevée par André Darmarius, permet de dater avec vraisemblance après un *terminus a quo* qu'on fixerait vers 1560. En effet, d'après Ch. Graux [2], le premier document daté écrit par André Darmarius est un manuscrit de Galien, le *Coislinianus 163*, achevé à Padoue le 2 octobre 1560. Le dernier [3] est un mélange de traités juridiques, *Saragoss. Pilar. 220*, achevé à Venise le 11 mars 1586. Quoi qu'il en soit, A. Revilla date avec raison, semble-t-il, tout le *codex* du XVIᵉ siècle.

Six autres manuscrits, semblables à ScorB, dérivent avec lui de M. Avant de les décrire les uns après les autres, établissons leur parenté mutuelle — certaine — et leur dépendance — probable — par rapport à M ; les collations sont fragmentaires

1. Le même qui copie les ff. 1–65 de *Σ. I. 19*, ScorC.
2. Ch. GRAUX, *Essai fonds gr. Esc.*, p. 288.
3. VOGEL-GARDTHAUSEN, *Die griechische Schreiber*, p. 22.

et, suivant les variantes, les témoignages sont plus ou moins complets.

Vita, 1, 2	τῆς etiam C	om. M ScorB VindB Leid. Palat.
2, 17	πάντας προσαγορεύειν etiam C	προσαγορεύειν πάντας ScorB VindB Ambr. Palat.
2, 25	σε ἔτι CM	ἔτι σε ScorB Leid. VindB Ambr. ScorA Palat.
2, 42	λόγον etiam C	λόγων M ScorB VindB Ambr. ScorA
I, 1, 1, 13	τινὲς CM^1	τινὰς M Leid. Ambr. ScorC
2, 2	εἰ γὰρ-ψυχὴ CM	om. Leid. Ambr. ScorC

Mieux encore que les variantes, le contenu même de ces manuscrits en établit la parenté. Leid. s'arrête exactement là où s'arrête le copiste b de ScorB, en II, 7, 1, 16 τοσοῦτον. Trois autres, ScorC, VindB et Ambr., s'arrêtent plus tôt au traité II, 6 et ne sauraient donc être l'archétype de Leid. et de ScorB. Enfin Palat. n'a que la *Vita* et dans ScorA seule la *Vita* appartient à ce groupe.

De Leid. ou de ScorB, quel est l'archétype du groupe ? Il semble que ce soit ScorB [1]. En effet, seul — avec N cependant — M porte en *Vita*, 2, 18 καπανίαν pour καμπανίαν et ScorB a de même καπανίαν, mais au-dessus de π on lit un μ écrit de première main ; le copiste s'est aperçu de la faute de son modèle et la corrige sur-le-champ. Au contraire Leid. a simplement καμπανίαν. Si ScorB était une copie de Leid., on ne voit pas comment le scribe aurait « retrouvé » et maintenu la faute de M pour la corriger aussitôt.

ScorB aurait donc été exécuté à Venise, où se trouvait M. C'est d'autant plus vraisemblable qu'en marge de ScorB, André Darmarius reporte la plupart des notes écrites par Bessarion sur son exemplaire de travail, le MarcB. Ce travail n'a guère pu se faire qu'à Venise. Darmarius a de même complété, en ScorB,

1. Indépendamment de nous, J. Cochez (*Philol. Stud.*, t. 6, p. 39) avait déjà affirmé que ScorB était le chef de file de ce groupe de manuscrits incomplets. Sur l'archétype de ScorB il ne se prononce pas clairement. — H.-R. Schwyzer (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 382, n. 1) a lui aussi reconnu l'existence du groupe, mais le rattache à C plutôt qu'à M. Les indices qu'il présente donnent à réfléchir : Ambr. en *Vita*, 4, 26 atteste la phrase θήσω δὲ – βιβλίων omise par M et d'autre part dans la table générale en tête d'Ambr. le titre développé de IV, 7 rappelle celui de C ; mais celui de M est-il ici différent ? — Il convenait de signaler cette incertitude relative à l'archétype éloigné du groupe.

le traité II, 7 ; on ne sait d'après quel exemplaire, probablement d'après ce même MarcB.

La valeur de ScorB et de son groupe est nulle, même pour l'histoire du texte. On ne peut néanmoins se dispenser de décrire brièvement chacun des représentants de cette obscure « pléiade ».

Chartac. 335 × 245 mm. Fol. I + 1 – 138 + II. Scripsit Nicolas Turrianus anno 1562. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–12). *Tabula generalis* (ff. 12v–13). PLOTINI *Enneades*, I,1 – II, 7, 1, 16 ἢ θάτερον ἢ τοσοῦτον (ff. 13v–61v). Fragmentum alicuius *Commentarii in Porphyrium*, inc. -ριστον συμβεβηκός · ἐν δὲ τῷ λέγειν... des. τῶν δὲ συμβεβηκότων τῇ μὲν μᾶλλον τῇ δὲ ἧττον. Ταῦτα ἔχει ἡ παροῦσα θεωρία · συγκαταπαύεται αὐτῇ σὺν θεῷ καὶ ἡ πραγματεία τοῦ Πορφυρίου (ff. 62–63v). *Nota breuis*, inc. ἐν πάσῃ τέχνῃ ταῦτα ἕπεται τὰ πέντε (f. 63v). ⟨ELIAE⟩, *In Categ. Arist. Comment.*, XVIII, 1, p. 107, 3 ⟨Τ⟩ῶν ἀριστοτελικῶν ἀρχόμενοι λόγων... des. τῶν πρώτων οὐσιῶν, ἀλλ' ὁμωνύμως · ὡς (ff. 64–125v) (Fol. 124v post ed. BUSSE, p. 184, 33 τρίτη ἀπορία ὅτι πῶς ἡ αὐτὴ κίνησις pergit immediate ὁ δὲ Ἀριστοτέλης ἀπορεῖ πρὸς ἑαυτόν · ὅτι πῶς ἀνωτέρω δευτέρας οὐσίας εἴποντα γένη καὶ τὰ εἴδη καί φησιν ἵνα μὴ συμβεβηκότα περιλάβωμεν usque ad ὁμωνύμως ὡς). AUTOLYCI, *De ortu et occasu siderum*, libri duo (ff. 126–131v ; 131v–136v) ; HYPSICLIS *Anaphoricus* (ff. 136v–138v)[1].

RELIURE. — Moderne, avec des folios de garde récents.

CAHIERS. — 18 cahiers, dont le troisième (ff. 16–21) et le dernier (ff. 134–138 + II) sont des ternions. Les 8 premiers sont numérotés de la main du copiste, au milieu et en bas du premier folio recto et du dernier folio verso. Le quinzième (ff. 110–117) est également numéroté, mais non de première main. Le dernier folio verso de quelques quaternions et notamment du premier (I + 1 – 7) est plus sale que les autres folios, comme si les cahiers étaient restés un certain temps non reliés.

PAPIER. — Un seul filigrane, *Couronne à trois fleurons (un fleuron central et deux perles) et deux demis* surmontée d'une étoile à six pointes ; variante identique de Briquet 4835 (41 × 55r, Prague, 1561 ; var. ident. :

1. *Cat. Codd. Angl. Hibern.*, 1617, t. II, Pars I, p. 58a, no 2116 et no 5 ; VAN DER AA, *Cat. Libr. impr. et mss. Lugd. Batav.*, 1716, p. 391a ; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLII, note b (description assez détaillée d'après Wyttenbach) ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 98, no 13 ; H. OMONT, *Catal. des mss. grecs des Pays-Bas*, dans *Centralbl. f. Bibliotheksw.*, t. 4, 1887, pp. 189–190 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 48.

Lucques, 1565–1566 ; Rome, 1567–68 ; voy. [illegible]hatscheff (no 3639) ; Italie, 1577).

COPISTE ET POSSESSEURS. — En bas du folio I, au-dessus de α°v, signature du cahier, on lit : *Scripsit Nicolaus † Turrisanus Impensa factae (sic) aureorum 3* (ce chiffre et ces deux mots biffés) *1562*. — De la même main, en haut : *Ex Bibliotheca Jo. Huralti Boistallerii*, le tout oblitéré. — Dans le coin supérieur droit, d'une autre main : *Premier* et, plus bas: *ex Bibl. Melchisedeci Thévenot* ; c'est cette main, semble-t-il, qui oblitère les notices précédentes. Enfin, en haut, au centre, une main plus récente écrit : *Ms. Gr. Voss. | Fol. 8.*

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 245 × 150 mm. ; 30 lignes à la page. Larges fioritures du ρ en bas des pages, et petites fleurs à la fin de chaque traité. Turrianus a laissé en blanc l'espace convenable pour les titres et pour une grande initiale. Le texte ne porte aucune correction. Au folio 22, en marge de I, 4, 2, 43 φήσεται, Turrianus écrit γρ(άφ)ε φήσετε.

L'*ex-libris* de Leid. nous apprend qu'il appartint à Jean Hurault de Boistallié, mort en 1572. Ce seigneur français, écrit Omont, « recueillit au cours de ses ambassades à Constantinople et à Venise près de cent cinquante manuscrits grecs, dont un catalogue fut rédigé au XVIe siècle par le crétois Zacharie Scordylis[1] ». Puisque le modèle de Leid. est ScorB, il est donc probable que Leid. fut exécuté quand ScorB était encore à Venise et avant qu'il eut été complété par Darmarius. Il est probable aussi que Jean Hurault a commandé ce manuscrit à Nicolas de la Torre, lequel reçut pour son travail trois pièces d'or. La même année déjà, Turrianus avait copié, pour l'ambassadeur français à Venise, le *Vossianus graecus fol. 17*, qu'il s'était fait payer plus cher, *impensa aureorum 7*.

Au XVIIe siècle, ces deux manuscrits de Turrianus appartenaient à Melchisedec Thévenot[2], qui fut conservateur de la Bibliothèque du Roi de 1684 à 1692.

Dans son édition de 1835, Creuzer cite abondamment les variantes de Leid., dont beaucoup sont communes à tout le groupe dérivé de M par l'intermédiaire de ScorB.

1. OMONT, *Inv. somm. mss. grecs Bibl. Nat.*, p. XIX. — Le catalogue de Scordylis, aujourd'hui ms. de *Berne 360*, a été publié dans le *Serapeum, Intelligenz-Blatt*, t. 19, 1858, pp. 161 et 169.

2. OMONT, *ibid.*, p. XXX. Thévenot, dit Omont, « possédait une quinzaine de manuscrits grecs dont la liste a été imprimée dans la *Bibliotheca Thevenotiana*, Paris, 1694, in-12, p. 206 ».

Olim *II. Γ. 14 ; III. A. 19.* Chartac. 277 × 195 mm. Fol. I–VI + 292 + VII – X. Saec. XVI. ARISTIDES QUINTILIANI *Harmonica* (ff. 1–65). PTOLEMAEI *Harmonica* (ff. 68–142). PORPHYRII *Plotini Vita* (ff. 148–163). *Tabula generalis* (ff. 164–165ᵛ). PLOTINI *Enn.*, I, 1 – II, 6 uel 7 (?) (ff. 148–233). NICEPHORI PHOCAE *Tactica* (ff. 245–292)[1].

RELIURE. — Veau noir. Au plat antérieur, armes de Philippe II et légende ; au plat postérieur, effigie de S. Laurent, comme le *Scorialensis Σ. III. 13.*

COPISTES.

Copiste a : ff. 1–65, ff. 83–142, le même « scriptor Darmarii », qui écrit les ff. 1–146 de *Scorialensis Σ. III. 13.*

Copiste b : ff. 68–82, ff. 230, l.23 – 233 : Nicolas Turrianus.

Copiste c : ff. 148–230, l. 19. Sur le même papier, semble-t-il, que les folios de garde de l'*Ambrosianus gr. 863* ; filigrane : *Triple mont dans un cercle, surmonté d'une croix.* Le copiste écrit 25 lignes à la page.

Copiste d : ff. 245–292.

Folios blancs : 66–67ᵛ, 143–147ᵛ, 234–244ᵛ, 292ᵛ.

Notre documentation sur ScorC est très incomplète. Nous ne savons pas où s'arrête, dans le texte de Plotin, au folio 230, le copiste c ; c'est probablement à la fin du traité II, 6. Nous ne savons pas où reprend Turrianus ni où il s'arrête ; il s'arrête peut-être à la fin du traité II, 7, bien que Cochez signale comme contenu *Enn.*, I, 1 – II, 8.

D'après les collations du début de I, 1, faites sur photographies, ScorC appartient certainement au groupe de ScorB et paraît en dériver par l'intermédiaire d'Ambr. En effet il a, pour ces pages, une faute commune avec Ambr.

1. MILLER, *Cat. mss. grecs de l'Escurial*, 1848, pp. 72–73 ; CH. GRAUX, *Essai orig. fonds grec Esc.*, p. 152, n. 5 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 48.

I, 1, 1, 11 πρότερον — πότερον Ambr. ScorC

D'autre part, ScorC a des fautes à lui, absentes de Ambr.

I, 1, 2, 11 ἄλλῳ etiam Ambr. — ἄλλως ScorC
I, 1, 2, 12 πρὸς etiam Ambr. — πρὸ ScorC

Avec Ambr. et d'autres dérivés de M, ScorC écrit à la fin de la table τέλος τοῦ πίνακος mais ajoute de son cru ἀρχὴ τῶν βιβλίων.

Jusqu'à preuve du contraire, nous tiendrons donc que ScorC est une copie d'*Ambrosianus graecus 863.*

Les ff. 1–70ᵛ de ce manuscrit, décrit plus loin[1], sont d'ailleurs dus à Turrianus qui achève son travail à la fin du traité II, 6. Les variantes de cette partie de Ambr. l'apparentent nettement à la pléiade groupée autour de ScorB et comme le texte de celui-ci continue jusqu'au début de II, 7, il ne semble pas que ScorB puisse dériver de Ambr. ; au demeurant celui-ci, comme Leid., a-t-il en *Vita*, 2, 18 καμπανιάν. Il semble donc que Turrianus ait exécuté deux copies d'après ScorB, la première, Leid., jusqu'à l'endroit où cessait ScorB, II, 7, 1, 16, la seconde — cela se comprend, — jusqu'à la fin du traité II, 6. Turrianus aurait alors passé cette seconde copie à un autre scribe pour qu'il exécute ScorC et aurait peut-être complété cet exemplaire d'après ScorB complété entre-temps par Darmarius.

1. Voir p. 301.

Olim *I. C. 21* ; *Theol. gr. 293* ; *Theol. gr. 175*. Chartac. 290 × 200 mm. Fol. I–III + 316 + IV–V. Scripsit partim Michael Microcephalitis anno 1563. PROCOPII *Epitome in Genesim* (ff. 1–136). PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 137–158). *Tabula generalis* (ff. 158v–160v). PLOTINI *Enn.*, I,1 – II, 6 finis (ff. 161–240v). NEMESII EMESENI *De natura hominis* (ff. 241–315v) [1].

RELIURE. — Vélin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Van der Swieten. Millésime : *1755*. Au dos, en haut : *Procopii Soph.* | *Epitome* | *in Genesim* ; en bas : *Cod. Ms.* | *Theol. grae.* | *N.* | *LXVIII* ; à l'encre, sur le vélin : *ol. 175*. — Les folios I et V sont collés à la reliure et sont du même papier que les folios II et IV, tandis que le folio III est d'un papier plus ancien. — Sur les tranches, quatre traits distinguent les quatre parties du manuscrit.

CAHIERS. — Le texte de Plotin est écrit sur 14 cahiers non numérotés, munis d'une réclame horizontale ; quaternions, sauf quatre qui sont des ternions, ff. 207–212, ff. 213–228, ff. 229–234, ff. 235–240. Le texte de Némésius seul est écrit sur quaternions numérotés de α′ à γ′.

FILIGRANE. — *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile à six raies.*

NOTICE DE POSSESSEUR. — Au folio III, on lit : *Procopii Sophistae Epitome in Genesim* | *Plotoni (sic) Vita Authore Porphyrio* | *Plotoni Enneades 1 lib.* | *Nemesii Epi. Emisseni tractat de homine.*

COPISTES ET SOUSCRIPTION.

Copiste a : ff. 1–136.

Copiste b : ff. 137–315v. Signe au folio 315v : τὸ παρ(ὸν) βιβλί(ον) ἐγράφη ὑπὸ χειρὸς ἐμοῦ Μιχαήλου | εἰς τὰς κε′ τοῦ προτοουλίου αω φω ξω γω : ∽

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 210 × 115 mm. ; 27 lignes à la page. Le copiste rubrique les en-têtes, sauf au folio 185v, où l'espace

1. NESSEL, *Catal.*, 1690, t. I, pp. 151–152 ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100 ; J. BICK, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, dans *Museion*, t. I, Vienne, 1920, p. 93, nº 107 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, pp. 48–49.

nécessaire au titre de I, 5 est laissé en blanc. L'en-tête de la *Vita*, au folio 137, est libellée : Πορφυρίου εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου. Les finales de certains morceaux sont écrites en forme de triangle, ainsi au folio 158, σημαίνει τὸ ἔργον † τέλος τοῦ εἰς τὸ (sic) βίον τοῦ Πλωτίνου παρὰ τοῦ Πορφυρίου συγγράμματος

J. Bick a pu identifier le copiste Michel de VindB avec celui qui écrit les ff. 265–284 du *Vindob. Theol. gr. 47* et dont la souscription, au folio 284, est libellée dans les termes suivants [1] :

καὶ σὺν θεῷ τέλος τῆς ἑρμηνείας τῶν ε′ φωνῶν ἀπὸ φωνῆς τοῦ φιλοσόφου δούλου τοῦ θεοῦ Δαυΐδ, ἐγράφει (sic) δὲ ὑπὸ χειρὸς ἐμοῦ Μιχαήλου τοῦ Μιροκεφαλήτου ἐκ τῆς Κιδωνίας, τὸν μῆνα τὸν Μάρτιον εἰς τὰς ιζ′ ,αφξγ′ : ∽

D'après Vogel [2], le même Michel Microcephalitis achevait à Venise, le 25 mars 1563, un autre exemplaire de David, l'*In Isagogen Porphyrii*, *Ambros. gr. 1061, I. 117. inf.*, et le 6 juillet, toujours en 1563, un exemplaire de Georges Codinus, le *Bodl. Canon. 56*.

Il est donc vraisemblable que le VindB, datant de la même année 1563, fut également exécuté à Venise.

Le 4 novembre 1567, Michel transcrivait les Actes du Concile de Ferrare-Florence, le *Scorialensis R. II. 5*. Vogel pense même qu'il pourrait être identique à Μιχαὴλ Μακροκεφαλίτης ὁ Κρής, qui achève le 15 décembre 1560 un manuscrit ἐν Τρέντῳ, puis un autre en 1562.

L'archétype de VindB paraît être Ambr. Une faute commune a été relevée :

Vita, 3, 1 ἀφ' ἑαυτοῦ etiam ScorB ἐφ' ἑαυτοῦ Ambr. VindB.

Comme Ambr., VindB s'arrête à la fin du traité II, 6 et le fait même que son dernier cahier est un ternion, montre bien que le copiste ne comptait pas aller au delà.

Michel fait un nombre considérable de bévues, dont une au moins s'explique par l'écriture de Turrianus, le copiste d'Ambr. En *Vita*, 2, 16, Michel écrit ἐκτίεπομένων pour ἐκτρεπομένων ; c'est qu'en Ambr. le ρ est lié au τ et raccourci de telle sorte qu'il a l'air d'un iota.

1. J. BICK, *Die Schreiber der Wiener gr. Handschr.*, p. 105.
2. VOGEL-GARDTHAUSEN, *Die griech. Schreiber*, p. 315, n. 9 et p. 316.

Chartac. 300 × 200 mm. Fol. I + 168. Scriptus anno 1579. *Miscellaneus.* PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 107–137) [1].

COPISTES ET SOUSCRIPTION.

Copiste a : ff. 1–25, un copiste de l'atelier de Darmarius.

Copiste b : ff. 25ᵛ–168ᵛ, Darmarius, dont on lit la souscription au folio 68ᵛ : *ὑπὸ Ἀνδρέου Δαρμαρίου τοῦ Ἐπιδαυρίου εἴληφε τέρμα ἐν τῷ ἔτει ,αφοθ', ὀκτωβρίῳ δεκάτῃ ἐν Μαδριλλίῳ τῆς Ἱσπανίας ἔνθα ἡ κατοίκησις βασιλέως Ἱσπανῶν.*

FILIGRANES. — Les types exacts ne sont pas signalés par Briquet. Au folio 1, une *Croix grecque dans un écu en forme de cœur* (voir Br. 5483–5485). De part et d'autre du pied de la croix, *B* et *R*. Aux ff. 107–137 : *Croix grecque inscrite dans un cercle* : de part et d'autre, *B* et *R*. Sous la rubrique : *Lettres assemblées BR*, Briquet signale quatre types (nᵒˢ 9304–9307) qu'on rencontre de 1546 à 1584 en Provence, et dont deux sont certainement de provenance française. Ces renseignements concordent très bien avec ce que nous savons de la date et de la patrie du manuscrit.

TEXTE. — Fol. 107 : *Πορφυρίου εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου.* Fol. 137 : *τέλος τοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου τοῦ παρὰ τοῦ Πορφυρίου συγγράμματος.*

Écrit à l'Escurial en 1579, il est vraisemblable que Palat. a été copié sur l'un des deux manuscrits de Plotin achetés et reliés pour Philippe II, à savoir ScorB et ScorC. Il y a trop de fautes de ScorA qu'ignore Palat., pour que celui-ci soit une copie de celui-là. Entre les deux autres manuscrits de l'Escurial qui appartiennent au groupe L, il est bien difficile de choisir. En *Vita*, 2, 29, Palat. écrit *ἔτη γεγονὼς ἔλεγεν*, ce qui en fait un frère de VindB qui écrit *ἔτη γεγονὲς ἔλεγεν* ; ScorC ou Ambr.

1. H. STEVENSON, senior, *Codd. mss. Palat. gr. Bibl. Vaticanae*, Rome, 1885, p. 263 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 49. — Ce *Palat. gr. 404* est-il identique au *Palat. 129* cité de loin en loin dans l'apparat critique de CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. L ? C'est probable.

ont peut-être fait les premiers cette omission ; ScorB a le texte complet [1]. ScorC serait donc le modèle de Palat. [2]

D'autre part une note marginale de Palat. paraît indiquer que Darmarius avait devant les yeux ScorB. En marge de *Vita*, 2, 9 *κυνάγκου*, leçon de tous les manuscrits, y compris Palat., ScorB, ScorC, Darmarius écrit *ἴσως κυνάγκης*. Comment expliquer cette conjecture ? On se souvient qu'en marge de ScorB, Darmarius avait transcrit les notes de MarcB ; or, à cet endroit, Bessarion avait écrit, et Darmarius avait recopié : *ἐκ κυνάγκης τέθνηκε Πλωτῖνος.*

Ainsi, pour exécuter la *Vita Plotini*, Darmarius aurait utilisé les deux manuscrits reliés aux armes du roi Philippe — qu'il nomme dans sa souscription — en première ligne celui qu'avait écrit un sous-ordre de son collègue Turrianus, ScorC, en seconde ligne celui qu'il avait lui-même complété et annoté, ScorB.

Comme l'affirme un autographe de Sylburgius dans le *Palat. lat. 429bis*, folio 107, ce manuscrit a appartenu à Julio Pacio de Beriga [3], auquel Sylburgius, bibliothécaire du Palatinat, l'achète en 1591 [4].

1. Il semble donc peu probable que ScorB soit le modèle principal de Darmarius. Confirmation : là où ScorB a *προσίθεσθαι*, Palat. écrit correctement *προσίεσθαι*.
2. Nous ne savons pas si Palat. reproduit des fautes propres à ScorA.
3. D'après H. STEVENSON, *Codd. mss. Palat. gr.*, p. 263.
4. STEVENSON, *ibid.*, p. XXVII.

Conclusion sur le groupe de ScorB

Des sept manuscrits qui constituent ce petit groupe tardif dérivé de M, nous en avons étudié cinq. D'un autre, Ambr., nous avons écrit quelques lignes. Le dernier, ScorA, ne s'apparente à ScorB que par le texte de la *Vita* ; il convient de le ranger avec la famille z dont il est d'ailleurs un représentant sans importance.

Afin de faciliter les recherches, il paraît utile de reprendre ici ou d'anticiper toutes les conclusions relatives au groupe de ScorB. Ces conclusions ont des degrés de probabilité variables.

ScorB	Copié sur M à Venise, entre 1560 et 1562, dans l'atelier de Darmarius qui le complète après 1562.
Leid.	Copié par Turrianus en 1562, à Venise, d'après ScorB, probablement sur commande expresse de Hurault de Boistallié.
Ambr.a	Copié par Turrianus, à Venise, après Leid., d'après ScorB.
ScorC	Copié sur Ambr.a, complété par Turrianus, peut-être d'après ScorB.
VindB	Copié en 1563, à Venise, par Michel Microcephalitis, d'après Ambr.a.
ScorAa	Copié à Venise sur VindB.
Palat.	Copié en 1579, à l'Escurial, par Darmarius, probablement d'après ScorC et ScorB.

La parenté de ces manuscrits, leur filiation par rapport à M (ou C), le rôle intermédiaire que joue ScorB entre M (ou C) et les six autres paraissent hors de doute. Vu leur date, leur texte incomplet, l'existence de leur archétype éloigné et de leur chef de file, il n'y a pas lieu de s'y attarder davantage.

CHAPITRE IV

LA FAMILLE z

Caractérisée par une sélection peut-être inachevée et un regroupement des œuvres de Plotin, cette famille ne compte pas moins d'une dizaine de membres, dont trois ou quatre tout au plus, peut-être deux seulement, méritent de retenir l'attention.

Le plus ancien témoin de cet état est Q. A son sujet se pose tout naturellement le problème de l'origine et de la date du florilège. Il est trop complexe et dépend de trop d'éléments encore mal connus, pour qu'on puisse le traiter ici. Jusqu'à preuve du contraire, et à ne considérer même que le seul manuscrit Q, il paraît prudent d'admettre que l'auteur du florilège n'est pas le copiste de Q. D'autre part rien n'autorise à faire dériver le florilège d'une autre tradition que la tradition directe ; tout au plus pourrait-on tenir pour vraisemblable, sinon pour certain, que le texte de Q sort du *stemma* à un point plus élevé que l'archétype de tous les autres manuscrits.

Une copie de Q, VindD, n'a d'autre intérêt que ses possesseurs successifs et le grand nombre de ses apographes. C'est au cours de l'étude sur Q que sera discuté le problème de l'origine du traité IV, 2 de VindD.

Le genre de parenté de L avec Q ne peut être non plus définitivement établi que par des collations détaillées de ces manuscrits. Avec Schwyzer, et sur d'autres indices, nous pensons que L ne dérive pas de Q et qu'il est un témoin indépendant de l'état z. Au contraire, il semble que P soit une simple copie de L, sauf peut-être pour la Dissertation III ; celle-ci pourtant se distingue nettement des deux autres dissertations et ne paraît pas remonter jusqu'à la même époque.

Olim *Arm. M. Theol. III*; *LXVIII, 6*; *LXXXIX, 3*. Nunc *Colloc. 242*. Chart. 305 × 220 mm. Fol. I–IV + 315 (olim 328). Saec. XIV. *Tabula* codicis (ff. IIᵛ–IVᵛ). PLOTINI *Enn.*, I,1 – III, 7, 9, 72 κινήσεως δὲ οὔσης (ff. 1–122); V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 126–133–138); VI, 4 et 5 sine distinctione (ff. 139–147ᵛ–152ᵛ); VI, 6–9 (ff. 153–207ᵛ). *Dissert. Villois.* I (ff. 209–217), II (ff. 217–220ᵛ). *Hermetica* varia (ff. 222–251ᵛ–256ᵛ). PHILONIS *De mundo* (ff. 257–269). EUSEBII CAESARIENSIS *Praep. Euangelicae* libr. XI et XV uaria excerpta (ff. 269–283), inter quae PLOTINI *Enn.*, IV, 7, 1, 1 – 8⁴, 28 οὐκ ἄρα ἡ ψυχὴ ἁρμονία (ff. 269–275); IV, 7, 8⁵ (ff. 276ᵛ–277ᵛ); V, 1, 6, 37–44 (f. 280ᵛ). XENOPHONTIS *Memorabilium* libri duo (ff. 284–298ᵛ–314ᵛ) [1].

RELIURE. — Moderne, aux armes de S.-Marc. Quatre folios de garde récents (add. I–II + III–IV), dont le premier et le dernier sont collés à la reliure.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Outre les ff. II–IV, numérotés au recto, en bas et à gauche, de 1 à 3, le manuscrit se compose de 41 cahiers (ff. 1–314) et d'un folio indépendant (f. 315), sans filigrane, mais fait du même papier que les autres. Les cahiers sont numérotés par le copiste de α′ à μα′ en bas et à droite du premier folio recto et, au début (cahiers α′–ιζ′, ff. 1–133), également en bas et à gauche du dernier folio verso. Les cahiers λ′–λζ′ (ff. 222–283, *Hermetica et Philonica*) ont probablement tous été numérotés d'abord de α′ à θ′ tout en bas du premier folio recto et du dernier folio verso, dans le prolongement de la verticale qui marque l'extrémité extérieure de la surface écrite : on trouve des restes nets de cette numérotation aux ff. 260 (ς′), 267ᵛ (l'accent de ς′), 268 (haut du ζ) et 275ᵛ (haut du ζ) ; les autres chiffres ont disparu à la reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — Les cahiers α′–μα′ étaient des quaternions, sauf κ′ (ff. 147–152) et λδ′ (ff. 254–259) qui étaient et sont encore des ternions complets.

1. A. ZANETTI, *Graec. D. Marci Bibl. codd. mss.*, Venise, 1740, pp. 121-122; ANSSE DE VILLOISON, *Anecdota graeca*, 2 vol., Venise, Coletus, 1781, t. II, pp. 227-241; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XII; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, pp. 94-95, nº 5; P. HENRY, *Recherches sur... Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin*, 1935, pp. 43-46; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 5, 1933-34, p. 180 et t. 6, 1934-35, pp. 16, 38, 50-51; *États*, pp. 28 et 34.

Les folios blancs de plusieurs quaternions ont été coupés. Voici l'état primitif de ces quaternions :

ις′ =	121,	122,	⟨122 bis⟩,	123	‖	124,	⟨124 bis⟩,	⟨124 ter⟩,	125
ιη′ =	134,	135,	136,	137	‖	138,	⟨138 bis⟩,	⟨138 ter⟩,	⟨138 qter⟩
κθ′ =	217,	218,	219,	220	‖	221,	⟨221 bis⟩,	⟨221 ter⟩,	⟨221 qter⟩
μα′ =	308,	309,	310,	311	‖	312,	313,	314,	⟨314 bis⟩

Les talons des folios coupés se voient encore, sauf celui de 221 qter. Le manuscrit se composait donc de 3 (ff. II–IV) + 315 + 10 = 328 folios.

Folios blancs primitifs : Iᵛ ; 122ᵛ–125ᵛ ; 138 (1 ligne de texte)–138ᵛ ; 208–208ᵛ ; 221ᵛ–⟨221 qterᵛ⟩ ; 283ᵛ ; 315ᵛ.

On remarquera que les folios 125, 138, 152 (qui ne porte au verso qu'une seule ligne de texte), 221 qter et 283 sont respectivement les derniers folios des cahiers ις′, ιζ′, κ′, κζ′, κθ′ et λζ′ (ou θ′).

FILIGRANES.

I. Fol. I, demi-feuillet séparé : une moitié de filigrane, représentant la *partie inférieure de la haste d'un P* (?). Ce papier à fine vergeure date vraisemblablement du milieu du xvᵉ siècle.

II. Fol. II–IV, trois demi-feuillets séparés dont II et IV offrent comme filigrane *Deux cercles* réunis par un trait sur lequel s'élève une courte perpendiculaire (groupe Briquet 3204–3207 : « offrent un caractère franchement italien », tous du xivᵉ siècle), variante similaire de Briquet 3205 (30 × 44ʳ, Dijon, 1329 ; var. simil., aussi sur fine vergeure, Lucques, 1334).

III. Fol. 1–315, sauf quelques folios : *Hache de bûcheron emmanchée* (groupe Br. 7482–7490 : une cinquantaine de cas relevés entre 1316 et 1372 ; à part les nᵒˢ 7489 et 7490 qui sont d'un autre type que notre filigrane, ils datent tous de la première moitié du xivᵉ siècle), légèrement plus grand que Br. 7482 (32 × 42ʳ, Castellane, 1316 ; Torcello, 1317 ; Bologne, 1318 ; Marseille, 1318 ; Rodez, 1321).

IV. Quat. γ′ (ff. 17–24), feuillet 2–⟨7⟩ (f. 18) ; η′ (ff. 57–64), feuillet 3–⟨6⟩ (f. 59) ; κζ′ (ff. 201–208), feuillet 2–⟨7⟩ (f. 207) ; λς′ (ff. 268–275), feuillet 2–⟨7⟩ (f. 207) ; λθ′ (ff. 292–299), feuillet ⟨3⟩–6 (f. 297) ; μ′ (ff. 300–307), feuillet ⟨4⟩–5 (f. 304) ; μα′ feuillet 1 (= f. 308) : un filigrane non signalé par Briquet, *Un cercle* (diam. : 12 mm.) *traversé d'un diamètre vertical qui se prolonge en une croix*, et tangent, par le haut, à une horizontale qui relie un *C* gothique (du type Br. 8101) à un *N* de forme semblable à celui des nᵒˢ 8840–42. Briquet signale *CN* comme *Lettres assemblées* sous les nᵒˢ 9345 (37 × 54ʳ, Sienne, 1317 ; concorde donc avec la date des autres filigranes) et 9346 (Coblentz, 1593, signe personnel d'un papetier de Cernay). — On trouve une variante similaire de ce filigrane, avec la haste horizontale du *N* fortement incurvée vers le haut aux quat. ς′ (ff. 41–48), feuillets 1–8 (f. 41) et 3–6 (f. 46) ; κς′ (ff. 193-200), feuillet 2–7 (f. 199), feuil-

V. Quat. ι′ (ff. 73–80), feuillet 3–6 (f. 78) et quat. λ′ (ff. 222–229), feuil-

let 4–6 (f. 226) : *Croissant aux pointes tournées de côté* (Br. groupe 5166–190) *et posé un peu obliquement*. Aucun type de ce genre n'est signalé par Briquet : le plus proche est le nº 5176 (30 × 43, Lautrec, 1394 ; var. ident. : Rouergue, 1400–02 ; Toulouse, 1403 ; Perpignan, 1405 ; Avignon, 1406).

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Fol. I add., au crayon : *LXXXIX, 3*.

Fol. I, au crayon rouge : *8* ; à l'encre noire : *dieci — otto — 18*.

Fol. II, couvert de souscriptions de diverses mains. Une première main, assez semblable à celle du copiste et qu'on ne rencontre pas ailleurs, écrit vers le milieu du folio en assez grands caractères : ↓ τοῦ κιδνητω χαρ(τὸν) et un peu plus bas signe (?) : μιχαὴλ αναγνωστης. En haut, sur le côté, une deuxième main écrit dans le sens de la hauteur : ↓ θε ἐμοῦ βωηθη μὶ τὸν δοῦλον σου ἰω(άννην) τοῦ γαταναρη (ce mot est très lisible : Jean de Gatanara ?) ; plusieurs essais de plume de cette main, ainsi : † ἐπεὶ ὡς ἔδοξε καὶ τω..., aussi ἀπὸ τὴν αιαν μαρηνα... ὁ πετκος ὦ γεόργος κῆλα β̄, etc. Vers le milieu du folio, à l'encre noire foncée, une troisième main, du xvᵉ siècle, écrit : ↓ αβγδεζηθικλμνξοπρσ.

Fol. 1, de la main de Bessarion : τόπος οθ' | πλωτίνου τοῦ φιλοσόφου λόγοι λγ'(sic) : ἑρμοῦ τοῦ τρισμεγίστου λόγοι ιε̄, ἀσκληπίου τρεῖς. | φίλωνος περὶ κόσμου : πορφυρίου . πλάτωνος . νουμηνίου . ἀμελίου . πλωτίνου καὶ πλουτάρχου τινα : ξενοφῶντος | τῶν ἀπομνημονευμάτων σωκράτους δύο λόγοι : κτῆμα βησσαρίωνος καρδηνάλεως [1] τοῦ τῶν τούσκλων | *plotini et hermetis trismegisti orationes et aliqua alia liber b. card. niceni. Locus 79* (79 dans un grattage ; le premier chiffre était un *8*, le second un *6* ou un *2*). Au-dessus de πλωτίνου, dans un grattage, on distingue un *s'* ; au-dessus de *plotini*, grattage correspondant, de deux ou trois chiffres.

Fol. 88, en haut, quelques lettres difficiles à déchiffrer : † εἰς (ou ας) τὸν ἐν δό.

Fol. 221, en haut : ἐλέησον με ο θεος κατα το μεγα ελεοσου (= ἔλεός σου) κε κατα το πληθος τον οκτιρμον σου εξαληφον κη(ρι)ε κε κραξα πρ ουσ (?) ακουσων μου προ. Plus bas : ἄρξου χη(ρ) μου αγαθε γαρφε(ιν) γραματα καλα μηδ' αρκληπ.

Fol. 315ᵛ, en haut, Bessarion écrit : ἠνέχθη εἰς ἡμᾶς τὸ βιβλίον τοῦτο ἐκ φλωρεντίας μηνὶ ἰουνίῳ ,αυνη' (1458). Plus bas, d'une encre grise, la deuxième main écrit : ↓ ἀς τῶν εν δεξε (δόξα ?) τὰ τον φρονήματα τοῦ καὶ πᾶσιν τι ; plus bas encore μεγάλην (sali), puis ἀς τῶν ἐν (sali), début de la souscription précédente qui se retrouve écrit de la même main en haut du f. 88 (εἰς ? τὸν εν δό) (voir aussi f. 155). Vers le bas : ὥπου τὸ θεδη ευγαλήντω · +αρ τίνε τούτον από το μοναστηρινα εχ τὴν καταρα-

1. Comme dans les notices de *Marc. gr. 240* et *244*, le η de καρδηνάλεως, lié au δ, peut passer pour un :. Voir MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 95.

του χῆρ στκε εκινου οπου το εγαρ ψεθος. Tout en bas, la troisième main écrit à l'encre noire : ↓ ἄρξου χηρ μου αγαθε γραφ γαρματα κ(α)λ(α) [1].

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 198 × 140 mm. ; 30 lignes à la page. Les titres (rubriqués), le texte, les scolies, les ση' et les corrections sont de la même main, régulière, épaisse, lisible. Dans le texte, peu d'abréviations. En marge, pas de numérotation intermittente.

TABLE. — Fol. IIᵛ. Πίναξ σὺν θεῷ τοῦ παρόντος βιβλίου, en deux colonnes ; les titres sont en rouge, les *incipit*, en noir. Les titres correspondent, à peu de chose près [2], à ceux qui annoncent les morceaux dans le corps du *codex*. Des. f. IVᵛ, col. 2 τέλος σὺν θεῷ τοῦ πίνακος τοῦ παρόντος βιβλίου.

TEXTE. — Fol. 1 ※ Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης λόγος πρῶτος Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄν(θρωπ)ος : —. Titre analogue pour III, 1 (f. 75) ; les autres omettent φιλοσόφου et comportent en abrégé le numéro de l'ennéade et du traité dans l'ennéade. En marge des traités I, 1 à III, 7 le copiste numérote les traités à la suite : α', β', γ'.... η', θ', ι', ια', etc... Au folio 74ᵛ, après II, 9, fin ἔξωθεν οὖσαν, on lit : τέλος σὺν θεῷ τῆς τοῦ φιλοσόφου Πλωτίνου δευτέρας ἐννεάδος. Au folio 122, l. 25, le texte cesse brusquement avec les mots III, 7, 9, 72 κινήσεως δὲ οὔσης ; les quatre lignes et demie qui suivent restent en blanc, ainsi que les ff. 122ᵛ–125ᵛ.

ANOMALIES.

Fol. 126. Πλωτίνου ἐννεάδος εης' Περὶ τοῦ νοητοῦ κάλλους (V, 8 et 9) : Ce titre ne donne pas le numéro du traité dans l'ennéade ; en marge aucun numéro d'ordre. Le traité V, 8 cesse au folio 133, l. 24 et est suivi immédiatement de V, 9, 1, 1 πάντες ἄνθρωποι. Le traité V, 9 se termine au folio 138, l. 26 ἐκείνην λέγειν (fin). Le folio 138ᵛ est blanc.

Fol. 139. Πλωτίνου ἐννεάδος sης' Περὶ τοῦ τὸ ὂν ἓν καὶ ταὐτὸν ὂν ἅμα πανταχοῦ εἶναι ὅλον [3] (VI, 4 et 5) : ce titre ne donne pas le numéro d'ordre du traité dans l'ennéade ; en marge, aucun numéro d'ordre. Le traité VI, 4 cesse au folio 147ᵛ, l. 19 λέγωμεν et est suivi immédiatement, non du début de VI, 5, mais de VI, 5, 1, 14 τὸ ἓν πρόιον μὲν ἐπὶ θάτερα. Manquent,

1. Dans sa description de *Marc. gr. 209*, D. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 95, écrit : « Vier Subscriptionen von unwissenden Schreibern, theils ganz unverständlich, theils nichts sagend, z. B. die letzte ἄρξου, χείρ μου, ἀγαθὰ γράμματα (ἄρξου χηρ μου αγαθε γραφ γαρματα κα) ». Cette phrase aurait dû trouver place dans la description du f. 315ᵛ de *Marc. gr. 242*, Q. Au demeurant, il n'est pas sûr du tout que ces souscriptions « ne signifient rien », mais, pas plus que Müller, nous ne voyons le sens qu'elles peuvent avoir.

2. Les variantes du *pinax* seront données en note ci-dessous.

3. *Pinax* : τοῦ αὐτοῦ ἐννεάδος ἕκτης λόγος οὗτος : περὶ τοῦ τὸ ὂν ἓν καὶ ταὐτὸν ὂν ἅμα πανταχοῦ εἶναι ὅλον : λόγος πέμπτος οὗ ἡ ἀρχή · Ἆρα γε ἡ ψυχὴ πανταχοῦ πάρεστιν.

au folio 149, VI, 5, 5 et au folio 151, VI, 5, 10, 2 ὥσπερ οὐ — 10, 34 τοῖς ἑαυτοῦ. Le traité VI, 5 se termine au folio 152ᵛ, l. 1 ἀμεγέθει τῷ ἀπείρῳ. — Le reste du folio 152ᵛ est blanc.

Fol. 153. *Πλωτίνου ἐννεάδος ϛ^ης λόγος ϛ^ος : Περὶ ἀριθμῶν* (VI, 6) ; en marge, pas de numéro d'ordre. Même formule pour VI, 7 (f. 164) ; VI, 8 (f. 187) ; VI, 9 (f. 199). Le traité VI, 9 se termine au folio 207ᵛ, l. 4. Sont blancs le reste du folio 207ᵛ et les folios 208–208ᵛ.

Fol. 209. *Πλωτίνου Περὶ τοῦ πῶς δρᾷ ἡ οὐρανία διάθεσις εἰς τὸν περίγειον κόσμον* (Dissert. Villois., I)[1], inc. ἐπειδὴ πεπίστευται... des. f. 217, l. 18 νοσήσαντι θεμένου.

Fol. 217, l. 19. *Πλωτίνου Περὶ τῆς πρώτης ἀρχῆς τῶν πάντων ἤτοι περὶ τοῦ ἑνός* (Dissert. Villois., II)[2], inc. ἐπειδήπερ δεῖ εἶναι, des. f. 220ᵛ, l. 27 τελειότερον γάρ. — Le folio 220ᵛ est blanc.

SUITE DU CONTENU.

Fol. 222. *Ἑρμοῦ τοῦ τρισμεγίστου ποιμάνδρης*[3] inc. ἐννοίας μοί ποτε γενομένης..., des. f. 251ᵛ, l. 6 τὰ ὄντα ἐστίν. Fol. 251ᵛ. *Ὅροι Ἀσκληπίου πρὸς Ἄμμονα βασιλέα· Περὶ θεοῦ, Περὶ ὕλης*, etc., inc. μέγαν σοι λόγον, ὦ βασιλεῦ..., des. f. 256ᵛ προυξένησε τοῖς ἐνοικοῦσιν.

Fol. 257. *Φίλωνος Περὶ κόσμου*, inc. οὐδὲν τῶν ὄντων..., des. f. 269 εἴρηται κατὰ δύναμιν. Suit une ligne en blanc. Ce *De Mundo* est un centon philonien, édité pour la première fois par Alde en 1497 à la suite des œuvres d'Aristote et de Théophraste[4].

Fol. 269, l. 16. *Πρὸς τοὺς Στωικοὺς*[5] *ὅτι οὐ δύναται σωματικὴ εἶναι ἡ ψυχὴ ἀπὸ τοῦ πρώτου Περὶ ψυχῆς Πλωτίνου* (EUSEBII *Praep. Ev.*, XV, 22 = *Enn.*, IV, 7, 1–8⁴, 28), inc. εἰ δέ ἐστιν..., des. f. 275, l. 7 οὐκ ἄρα ἡ ψυχὴ ἁρμονία.

Fol. 275, l. 6. *Πορφυρίου περὶ τοῦ αὐτοῦ* (= EUS., XV, 28).

Fol. 276ᵛ, l. 3. *Πλωτίνου ἐκ τοῦ Περὶ ἀθανασίας ψυχῆς δευτέρου πρὸς Ἀριστοτέλην ἐντελέχειαν τὴν ψυχὴν εἶναι φήσαντα*[6], inc. τὸ δὲ τῆς ἐντελεχείας (EUSEBII *Praep.*, XV, 10 = *Enn.*, IV, 7, 8⁵ = IV, 7, péricope C).

Fol. 277, l. 22. *Πορφυρίου περὶ αὐτοῦ* (EUSEBII *Praep.*, XV, 11).

Fol. 277ᵛ, l. 7. *Ὅτι θεός ἐστιν εἷς μόνος*, inc. *Μωσέως* (EUSEBII *Praep.*, XV, 13).

---

1. Édité par ANSSE DE VILLOISON, *Anecdota graeca*, 1781, t. II, pp. 227-237. Contient, avec des variantes, *Enn.*, IV, 4, 30–45.
2. Édité par ANSSE DE VILLOISON, *ibid.*, t. II, pp. 237–241. Contient, avec des variantes, III, 8, 9, 1–11, 44 (fin) ; III, 9, 7, 3–6 ; III, 9, 9, 2–17 ; V, 5, 9, 1–13, 38 (fin).
3. En marge un savant moderne écrit : *T. I., p. 46.*
4. Sur le contenu de ce centon et son histoire, voir P. WENDLAND, *Philonis Alexandri opera*, t. II, Berlin, Reimer, 1897, pp. VI–X, et L. COHN, *ibid.*, t. VI, 1915, pp. XXXIV–XXXVII.
5. *Pinax* : Συλλογὴ ἀπὸ διαφόρων σοφῶν περί τινων χρησιμῶν καὶ ἀναγκαίων πρὸς τοὺς Στωικούς, etc.
6. *Pinax* : Πλωτίνου περὶ ἀθανασίας ψυχῆς κ. τ. λ.

Fol. 278, l. 31. *Περὶ τοῦ δευτέρου αἰτίου*, inc. τὰ μὲν δὴ περὶ τοῦ πρώτου τῶν ὅλων αἰτίου (EUSEBII *Praep.*, XI, 14).

Fol. 279, l. 17. *Φίλωνος περὶ τοῦ δευτέρου αἰτίου*[1] (EUS., XI, 15).

Fol. 279, l. 33. *Πλάτωνος περὶ τοῦ δευτέρου αἰτίου*[2] (EUS., XI, 16).

Fol. 279ᵛ, l. 12. *Νουμηνίου περὶ τοῦ δευτέρου αἰτίου*[3] (EUS., XI, 18), inc. τὸν μέλλοντα δὲ συνήσειν θεοῦ πέρι καὶ δευτέρου χρὴ τοῦτον (sic) ... et en marge de ce dernier mot : γρ. πρῶτον ; les manuscrits *I* et *O* d'Eusèbe ont πρότερον. Autre variante : EUS., Vig. 537 c 9 κάτω τοῦ νοῦ πεποιημένου, et en marge γρ. πεμπομένου avec les mss. *I* et *O* d'Eusèbe.

Fol. 280, l. 13. *Ἀμελίου περὶ τῆς*[4] *Ἰωάννου τοῦ παρ' ἡμῖν εὐαγγελίστου θεολογίας* (EUS., XI, 19) inc. καὶ οὗτος ἄρα ἦν ὁ λόγος...

Fol. 280ᵛ, l. 6. *Περὶ τῶν τριῶν ἀρχικῶν ὑποστάσεων* (EUS., XI, 20), inc. τῶν παρ' *Ἑβραίων* (sic) λογίων.

Fol. 280ᵛ, l. 26. *Πλωτίνου Περὶ τῶν τριῶν ἀρχικῶν ὑποστάσεων*[5] (EUS., *Praep.*, XI, 17 = *Enn.*, V, 1, 6, 37–44) inc. καὶ πάντα δὲ ὅσα ἤδη τέλεια.

Fol. 281, l. 22. *Περὶ τοῦ*[6] *ὄντος τοῦ Μώσεως καὶ Πλάτωνος* (EUS., XI, 19), inc. Μώσεως ἐν ταῖς ἱεροφαντίαις.

Fol. 282, l. 15. *Ἀπὸ τοῦ περὶ τοῦ ἀγαθοῦ Νουμηνίου τοῦ πυθαγορείου* (EUS., XI, 10), inc. Φέρε οὖν.

Fol. 282ᵛ, l. 11. *Πλουτάρχου ἀπὸ τοῦ ἐπιγεγραμμένου συγγράμματος*[7] *ἐν δελφοῖς εἶ* (EUS., XI, 11, Vig. 529 a 2), inc. τί οὖν ὄντως... des. f. 283, l. 17 τοῦ μὴ ὄντος. — Sont blancs le reste du folio 283 et le folio 283ᵛ.

Fol. 284. *Ἐκ τῶν τοῦ Ξενοφῶντος ὑπομνημονευμάτων περὶ Σωκράτους λόγος α'*, inc. πολλάκις ἐθαύμασα. Fol. 298ᵛ .... *λόγος β'*, inc. ἐδόκει δέ μοι ... des. folio 314ᵛ εὐφραίνοι διόδωρον.

Parmi les manuscrits de Plotin, Q occupe une place à part. Il a une physionomie particulière qui le distingue de tous les autres. Par son contenu surtout, il est singulier : avec VindD, et ceux qui en dérivent, il est seul à ne pas faire précéder les *Ennéades* de la *Vita Plotini* de Porphyre. Il s'interrompt brusquement au milieu du traité III, 7, reprend au début de V, 8, auquel il soude V, 9, saute à VI, 4, qu'il fait suivre immédiatement de VI, 5, non sans amputer celui-ci de plusieurs morceaux. Avec VI, 6, le copiste cesse d'arranger le texte. Mais après VI, 9, il transcrit deux centons plotiniens connus sous le nom de *Dissertationes Villoisonianae*, en mémoire de celui qui les publia

---

1. *Pinax* : Φίλωνος περὶ τοῦ αὐτοῦ.
2. *Pinax* : Πλάτωνος περὶ τοῦ αὐτοῦ.
3. *Pinax* : Νουμηνίου περὶ τοῦ αὐτοῦ.
4. *Pinax* om. τῆς.
5. *Pinax* : Πλωτίνου περὶ τῶν αὐτῶν.
6. *Pinax* om. τοῦ.
7. *Pinax* om. συγγράμματος.

pour la première fois... et qui les croyait absolument inédites. Enfin, ces divers blocs extraits du *corpus* plotinien sont suivis d'autres œuvres, où réapparaissent des centons et des remaniements : ce sont d'abord les *Hermetica*, puis un centon de Philon, des extraits de la *Préparation Évangélique* d'Eusèbe, souvent écourtés, et, pour terminer, deux livres des *Mémorables* de Xénophon.

Tous ces morceaux sont copiés de la même main, mais, en de petits *codices* composés et écrits séparément. Il faut mettre ce point en relief. Un tableau y suffira.

Folios	Contenu	Cahiers	Folios blancs
IIv–IVv	*Table générale*	Trois demi-feuillets	Iv
1–122	*Enn.*, I, 1–III, 7, 9, 72	Quat. α′–ις′ 1–125 + 3 talons	122v–125v + 3 ⟨folios⟩
126–138	*Enn.*, V, 8 et 9	Quat. ιξ′ et ιζ′ 126–138 + 3 talons	138v
139–152v, l. 1	*Enn.*, VI, 4 et 5	Quat. ιθ′, ternion κ′	152v
153–207v	*Enn.*, VI, 6–9	Quat. κα′–κζ′	208 et 208v
209–220v	*Diss.* I et II	Quat. κη′ et κθ′ 209–221 + 3 ⟨folios⟩	221 (souscriptions) 221v + 3 ⟨folios⟩
222–283	*Hermetica, etc.*	Quat. λ′–λζ′ Numérotés aussi α′–θ′	283v
284–314v	*Memorabilia*	Quat. λη′–μα′ 284–314 + 1 talon	315

En tout, on le voit, sept fascicules matériellement distincts les uns des autres, ponctués non seulement par des pages blanches, mais par des cahiers qui prennent fin en même temps que le texte. Ainsi, lorsqu'il commençait de transcrire VI, 4, le copiste savait que pour l'achever et lui soudre VI, 5, il suffisait d'un quaternion et d'un ternion. Les cahiers qui contiennent les *Hermetica* et d'autres extraits groupés dans un unique fascicule ont même reçu une numérotation spéciale, comme s'ils avaient été écrits à une date où on ignorait le nombre définitif des cahiers plotiniens, à tout le moins où l'on hésitait à leur annexer d'autres œuvres. Toutefois, et la seconde numérotation de certains cahiers et les souscriptions aux folios 221v et 315v groupent aujourd'hui les sept fascicules en deux ensembles. Il n'y a pas de souscription à l'intérieur du florilège plotinien, ni de la seconde partie. Mais que vaut un tel indice ? De quand datent ces souscriptions qui décorent aussi le folio II ?

La table des matières pose un problème. On a voulu la rapprocher de celle de M, qui contient aussi des *incipit*, et les attribuer toutes deux à un *amanuensis* de Bessarion [1]. Rien ne l'autorise, au contraire. Si elle a été établie par son ordre, c'est-à-dire après 1458, date où lui fut apporté de Florence le manuscrit, comment expliquer que tant de gens obscurs ont pu griffonner leurs noms, invocations, essais de plume, sur le folio de garde que venait de faire exécuter le bon Cardinal. Au demeurant, le papier date exactement de la même époque que les autres papiers du *codex*, de la première moitié du XIVe siècle ; le folio I, ajouté sans doute par Bessarion ou par la Sérénissime République, son héritière, fait saillir par contraste cette parenté [2]. L'écriture des folios II à IV paraît contemporaine du copiste ; en tenant compte de la technique différente d'un scribe qui rédige un *pinax* compliqué ou qui transcrit un texte suivi [3], on pourrait même être tenté, à tort sans doute, d'attribuer l'un et l'autre au même personnage. Ce Michel Anagnostès est-il le réviseur ? Serait-il même le copiste, puisque l'écriture est pareille ? Il vaut mieux s'abstenir de répondre à ces questions. Qu'on puisse les poser prouve assez que l'écriture de la table n'est pas de beaucoup postérieure à celle du texte. Et l'on comprend en effet qu'on n'ait pas laissé longtemps un tel *farrago* sans un *index* approprié.

Plus tard — à dessein il faut demeurer dans le vague — les folios en surnombre ont été coupés. Il y a une exception significative. Comme le montre un calcul facile, au premier fascicule on a laissé tout juste assez de pages blanches pour permettre d'achever le traité III, 7, interrompu au milieu d'une phrase. Les folios coupés n'auraient cependant pas pu contenir les traités III, 8 et III, 9, qui terminent l'ennéade et même le σώματων ; ce qui n'autorise pas à conclure que le copiste, tout habile à calculer qu'on le suppose, comptait s'arrêter avant la fin de l'ennéade ; en effet il pouvait, même dans son système de fascicules, constituer un dernier cahier plus mince que les précédents. Mais est-ce ce copiste qui coupe ces folios superflus et « plus tard » devient-

1. J. Cochez, *Philol. Studiën*, t. 5, 1933–34, p. 180.

2. Il est vrai que les quelques folios de la table, tout en ayant été fabriqués au début du XIVe siècle, peuvent n'avoir été employés que beaucoup plus tard. Une telle supposition n'est invraisemblable que lorsqu'il s'agit de quaternions entiers.

3. La différence est sensible dans les manuscrits de Tribolès, C et M.

il « aussitôt » ? A-t-on même « réfléchi » lorsqu'on a laissé trois folios blancs après III, 7 ? Nouvelles questions sans réponse.

Un problème plus gros de conséquences est celui du traité IV, 2. Dans le VindD, une copie de Q, entre III, 7 inachevé et V, 8, s'insère le traité IV, 2. On pourrait supposer qu'il était écrit sur les folios coupés. En effet, en Q ce traité eût exigé un petit peu plus de quatre pages. Mais les trois folios coupés ne se suivent pas. Si le copiste de Q serrait un peu le texte, il pouvait les caser cependant en deux folios, 124 bis et 124 ter, qu'auraient alors précédé les trois folios nécessaires pour compléter III, 7. L'état même de VindD paraît favoriser cette hypothèse ; en effet, dans ce manuscrit, entre III, 7 et V, 8, il y a six folios, dont deux et quelques lignes d'un troisième portent le texte de IV, 2 ; nulle part ailleurs le copiste de VindD n'a ménagé de ces blancs. N'est-ce pas signe qu'il reproduit ici l'état matériel de son modèle, et par conséquent qu'il a tiré de Q le texte de IV, 2 comme celui de tous les autres extraits, plotiniens et non-plotiniens ?

Mais si IV, 2 figurait primitivement dans Q, pourquoi l'auteur de la table n'en a-t-il pas fait mention ? On ne peut rétorquer qu'elle fut dressée à une époque où déjà IV, 2 avait disparu puisque cette table paraît être du XIVe siècle [1] et que VindD est certainement du XVe. Bessarion ignore IV, 2, puisqu'il ne compte que 31 λόγοι dans le manuscrit et qu'avec IV, 2 il y en aurait 32. Mais ce fait n'est un indice ni dans un sens ni dans un autre. Peut-être une collation détaillée du traité IV, 2 conservé par VindD avancera-t-elle la solution de ce petit problème.

Les souscriptions du folio II et du folio 315v n'ont pas non plus livré leur secret. La première indique le propriétaire du papier ou du volume : *Κιδνητω*. La seconde, de la même main, ne nous permet même pas de savoir si *ἀναγνώστης* est un nom propre ou le nom d'une fonction : « réviseur ». Jean de Gatanara écrit son nom de façon très lisible. D'autres noms propres paraissent désigner des monastères : *'Αγία Μαρῆνα*, peut-être *Καταρατος*, et ces noms propres sont à l'accusatif, après les prépositions *ἀπὸ* et *ἐκ*, comme dans le grec moderne. Le folio ⟨221qter⟩ portait au verso une souscription de quatre ou cinq lignes, comme on peut le voir par la décharge qui tache le recto du folio 222.

1. Si la table n'est pas du XIVe siècle, la présence de IV, 2 en Q devient probable.

Au mois de juillet 1458, Bessarion devint le propriétaire du manuscrit. On le lui avait apporté de Florence. Il n'y fit aucune note marginale. Dans l'Inventaire de 1468 il figure sous le no 432 : ***Item Plotini Philosophi et Hermetis Trismegisti orationes et quaedam alia in papyro***, libellé qui s'inspire de la notice manuscrite de Bessarion lui-même. Dans la « lettre de voiture » [1] qui accompagnait l'envoi des manuscrits à Venise, on lit : *Riccard. S. II* : ***In capsa inscripta B, quae est ponderis librarum 230, sunt volumina infrascripta... Plotini nonnullae orationes in pergamenis***. Il ne peut s'agir que d'un des deux manuscrits d'extraits, soit Q soit P, le *Marc. gr. 244* ; mais celui-ci est en papier, tandis que Q est sur « bombycin », ce qui seul explique « in pergamenis ». Le catalogue copié par Palaeocappa au milieu du XVIe siècle, *Parisinus gr. 3064*, mentionne également notre exemplaire au folio 28v : ***4a Plotinus*** (corr. *us* in *i*) ***Philosophus*** (corr. *us* in *i*) ***et Hermetis Trismegisti orationes et quaedam alia in papyro, 724*** [2].

Le manuscrit Q paraît n'avoir jamais été revisé ni collationné. On n'a pas la preuve qu'il ait été lu. Une fois au moins il fut copié et cette copie, VindD, aura une histoire plus mouvementée et une plus nombreuse descendance.

1. Reproduite dans MIGNE, PG, CLXI, col. 702-712.
2. MONTFAUCON, *Bibliotheca MSS Nova*, t. I, p. 475.

Olim *II* ; *III. D. 8.* Chartac. 280 × 200 mm. Fol. 266 (immo 268) + I. Saec. XV. *Tabula* codicis (ff. 1–2v). PLOTINI *Enn.*, I,1 – III, 7, 9, 72 (ff. 3–106) ; IV, 2 (ff. 106v–108) ; V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 109–115–119) ; VI, 4 et 5 sine distinctione (ff. 119–127–131) ; VI, 6–9 (ff. 131–177). *Dissert. Villois.* I (ff. 177–184v) ; II (ff. 184v–187). *Hermetica* uaria (ff. 188–217). PHILONIS *De mundo* (ff. 218–228). EUSEBII *Praep. Eu.* XI et XV uaria excerpta (ff. 228–240v) inter quae PLOTINI *Enn.*, IV, 7, 1 – 8⁴, 28 (ff. 228–233) ; IV, 7, 8⁵ (ff. 234v–235) ; V, 1, 6, 37–44 (f. 238v). XENOPHONTIS *Memorabilium* libri duo (ff. 240v–252v–266v) [1].

RELIURE. — Vélin. Au centre du plat supérieur, en or, les armes d'Autriche ; au-dessus : *E. A. B. C. V.* ; au-dessous : *17. G. L. B. V. S. B. 5. 4.* Au dos, en lettres d'or : *Plotini et Hermetis Trismeg. Opera Philos.* ; en bas : *Cod. Ms. Phil. Graec. N. CII : ol. XX.* (pour *XI* ?). Cinq folios de garde récents (I–III + IV – V) dont le premier et le dernier sont collés à la reliure. Les folios blancs 108 bis et 187 bis ne sont pas numérotés.

CAHIERS ET FILIGRANES.

Le feuillet récent I–II présente comme filigrane les *Trois lettres assemblées IRP*, celle du milieu étant surmontée de trois petits cercles et d'une croix ou d'un fleuron. Le folio III paraît être du XVe siècle : pas de filigrane. Le feuillet IV–V présente comme filigrane *Aigle bicéphale couronné* (genre Br. 1357 sqq.) ; dans la poitrine, aucune marque distinctive.

Outre les ff. 1–3, le manuscrit est composé de 27 quinions ni numérotés ni amorcés (ff. 4–266 + I). Le 11e quinion (ff. 104–108 sex.) a perdu les folios blancs ⟨108 ter, qter, quinq., sex.⟩. Sont blancs les folios 108v, 108 bis, 108 bisv, 187 bis, 187 bisv (fin du quinion 19e), 217v (fin du quinion 22e).

1. D. NESSEL, *Catal. codd. mss. gr. necnon orient. Bibl. Caes. Vindob.*, t. IV, 1690, p. 59 ; LAMBECK-KOLLAR, *Comment. Bibl. Caes. Vind.*, t. VII, 1781, col. 43–50 et 65–75 ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 99, nº 18 ; P. WENDLAND, *Philonis Alex. opera*, t. II, Berlin, Reimer, 1897, pp. VI–X (= a ; avec *Vat. gr. 671* et *Reg. gr. 123* = E) ; L. COHN, *Philonis Alex. opera*, t. VI, 1915, pp. XXXIV–XXXVII ; P. HENRY, *Recherches*, p. 43, n. 2 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 51 ; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 281–283. — Pour ne pas employer de minuscules, au lieu de q, nous reprenons le sigle VindD.

Un seul papier dont le filigrane représente *Deux flèches en sautoir*, var. simil. (un peu plus grande) de Briquet 6271 (29 × 42r, Venise, 1462).

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Fol. 1, en haut τὸ παρὸν βιβλίον κτῆμά ἐστι γεωργ(ίου) κόμητος κορινθίου τοῦ ἐκ μονεμβασίας. Au-dessus de cette ligne de grec, une main plus récente écrit : *Lib. Georgii Comitis Corinthii*, et en-dessous : *Ex libris Sebastiani Teugnagelii L. V. D. Caes. Mat. Consil. et Biblioth. Plotini Enneades,* | *Mercurius Trismegistus* | *et alia Miscellanea,* | *Nº 34* (biffé) et devant le titre de la table : *Index huius voluminis.* A gauche, autre notice récente, de la main de Lambeck. Au-dessous, de la main de Sambucus : *J. Sambuci* | *Joan. Samb.* | *Recepi a Perna* ... (le coin inférieur droit est déchiré).

Fol. 3, Sambucus écrit : *Duo libelli*, etc. (voir LAMBECK-KOLLAR, col. 46), puis : σὺν θεῷ | *Sambuci Liber* | *emptus. 18. Δ. Remissus* | *a praelo Pernae 15. April.* | *1581.*

Fol. 4, en haut, comme au folio 1 : *Ex libris... et Bibliothecarii* , à gauche : *Nº 34.* Sous le titre, Sambucus écrit : *Ex libris Joan. Sambuci Pan. 1557*, et en bas de la page : *J. Sambuci 18 aur. pannon.*

Fol. 177 mg., Sambucus écrit : *hoc scriptum differt a Ficini editione ; sed est tersius et magis* γνήσιον *Plotini.* Au fol. 184v mg. : *non exstat.*

Fol. 266v, au milieu de l'espace laissé vide : μάρκου μαμούνα καὶ τῶν φίλων, et en dessous, d'une autre main : + νῦν δὲ γεωργ(ίου) κόμητος κορινθίου τοῦ ἐκ | μονεμβασίας, καὶ τῶν χρωμένων.

Fol. Iv : βιβλ (biffé), et en dessous : κτῆμα μαμούνα μάρκου.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 200 × 125 mm. ; 30 lignes à la page. Les titres, rubriqués, le texte, les scolies, souvent rubriquées, les σημ´, plusieurs corrections, souvent précédées de γρ., sont écrits de la même main. Dans le texte, fréquentes abréviations. En marge, pas de numérotation intermittente.

TABLE. — Fol. 1, après une mince ornementation, πίναξ σὺν θῷ τοῦ παρόντος βιβλίου, en une seule colonne très irrégulière. Titres rubriqués identiques à ceux de *Marc. gr. 242*, Q ; plusieurs des *incipit*, à l'exception de la première lettre, qui est rubriquée, n'ont pas été écrits. Le traité IV, 2 n'est pas annoncé dans la table, des. fol. 2v ... Περὶ Σωκράτους λόγος β´ οὗ ἡ ἀρχή : ἐδόκει δέ μοι καὶ τοιαῦτα λέγων.

TEXTE. — Fol. 4, après la même ornementation, ※ Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης, λόγος πρῶτος : Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνος. — Titre analogue pour III, 1 (f. 67). Les autres omettent φιλοσόφου ; numéro de l'ennéade et du traité. En marge le copiste ne numérote pas les traités. Au f. 67, pas de colophon après II, 9. Au f. 106, l. 23 le texte cesse brusquement avec les mots III, 7, 9, 72 κινήσεως δὲ οὔσης ; les sept lignes et demie qui suivent restent en blanc. Une main postérieure y écrit : λείπει τινά.

Anomalie. — Au fol. 106v, Πλωτίνου περὶ οὐσίας ψυχῆς. ἐννεάδος δας, ὃς πρὸ πάντων τῶν περὶ ψυχῆς λόγων ὀφείλει ἀναγινώσκεσθαι des. f. 108, l. 10 ἓν μόνον. Sambucus écrit : λείπει. Les folios restant du cahier sont blancs.

Suite du contenu. — Les ouvrages ou fragments se présentent exactement comme dans le *Marc gr. 242*, Q. Voici quelques différences : au fol. 119v, l. 2 Πλωτίνου ἐννεάδος ϛηϛʹ λόγος εοϛʹ περὶ τοῦ τὸ ὂν ἕν, etc. Au fol. 234v, dans le titre de IV, 7... πρὸς Ἀριστοτέλην ἐντελέχειαν τὴν ψυχὴν εἶναι φήσαντος (pour φήσαντα). En revanche au fol. 237, dans Eus., XI, 18 ... καὶ δευτέρου χρὴ πρῶτον (rien en marge), et plus loin, Vig. 537 c 9 κατὼ τοῦ νοῦ πεμπομένου. Au fol. 238v, περὶ τοῦ ὄντος Μώσεως καὶ Πλάτωνος (Eus., XI, 19). Au f. 239v, les mots περὶ τοῦ du titre Ἀπὸ τοῦ περὶ τοῦ ἀγαθοῦ Νουμηνίου sont ajoutés en marge, de première main. Partout ailleurs VindD est conforme à Q.

Annotations marginales.

Une seconde main, VindD[2], a corrigé tous les morceaux plotiniens du manuscrit, ainsi :

I, 2, 5, 20	προτυποῦς etiam VindD	
	προτυποῦ C	προτυποῦν M VindD[2]mg.
II, 9, tit.	Πρὸς τοὺς Γνωστικοὺς	etiam VindD
	Πρὸς τοὺς Γνωστοὺς CM	Γνωστοὺς VindD[2]mg.

A partir de II, 9, une main récente, peut-être la même, ou encore Sambucus, a marqué en marge les paragraphes qui divisent le texte de la version latine de Ficin.

En marge des extraits d'Eusèbe, un moderne (Lambeck ?) a noté les références à la *Préparation Évangélique*, par livres et chapitres, comme dans le catalogue de Lambeck.

Bien qu'il contienne, sous un titre fort long et exact, le traité IV, 2 que ne contient pas Q, le manuscrit VindD est cependant, pour tout le reste de son contenu, une copie de Q. L'extrême similitude des deux manuscrits ne permet pas de douter de leur parenté et suggère, sans le prouver, que VindD est une copie de Q. Les dates rendent impossible la supposition adverse. La dépendance est prouvée par un indice décisif, mais que seul un examen direct des originaux a pu déceler. Au folio 111, Q est troué, par suite d'une brûlure, semble-t-il ; au recto et verso manquent les mots ou caractères suivants d'*Enn.*, III, 6, 12, 7–11 et de 12, 42–47.

Recto	-λον τρόπον σῴζει τὸ ὑκοπειμέ- -εὔδων ἐφ' ὃ βούλ- -ς αἰσθητοῖς κε- πολ-
Verso	-ς λέγοι κεχ- πῶς ἂν πυρώσειεν -ῶς οὖν ὑπ' ἀμφοῖν -ον οὐκ ἐν ἀλλ- ἆρ' οὖν

Or, en VindD, aux folios 97 et 97v, à la place de ces lettres il y avait primitivement des blancs. Le correcteur a ensuite comblé très habilement ces lacunes en imitant l'écriture du copiste, au point que des photographies donneraient sans doute le change ; la différence d'encre est indéniable et prouve péremptoirement que VindD est une copie de Q. Même la table est copiée sur Q, puisque le traité IV, 2, écrit pourtant de première main par le copiste — d'après un exemplaire inconnu — n'y est pas mentionné.

Quand et où VindD fut-il exécuté ? Certainement au xve siècle et peut-être dès avant 1458, date où Bessarion fit l'acquisition de Q. Le fait que les deux premiers possesseurs de VindD, Marc Mamounas et Georges Corinthios, sont des byzantins suggère l'idée que VindD fut copié sur Q alors que celui-ci se trouvait peut-être encore en Orient.

Marc Mamounas était Crétois. Il avait une jolie collection de manuscrits grecs. Voici un relevé, dressé au hasard des recherches et sciemment incomplet [1] :

Vindob. Theol. gr. 65, Basile, Grégoire de Nysse, etc. — Sambucus
Vindob. Theol. gr. 69, Basile — Corinthios et Sambucus
Vindob. Theol. gr. 84
Vindob. Theol. gr. 115, Chrysostome *in Genesim* — Sambucus
Vindob. Theol. gr. 206, Jean Damascène, Zonaras — Sambucus
Vindob. Theol. gr. 225, Euthyme — Corinthios et Sambucus
Vindob. Theol. gr. 261, Demetrius Cydonius — Sambucus
Vindob. Theol. gr. Épîtres de S. Paul
Palat. gr. 204, Théophylacte *In Joannem*
Palat. gr. 208, Triclinius, Moschopoulos, etc. — Corinthios
Angelic. gr. 14,

1. Voir Piccolomini, *Studi ital. di fil. class.*, t. 6, p. 17, n. 2.

Angelic. gr. 30, *Miscellaneus*
Angelic. gr. 45, *Miscellaneus Patrologicus* — Corinthios
Angelic. gr. 47, Aristote, *Ethica* — Corinthios
Angelic. gr. 56, Maxime, *In Dionysium*
Angelic. gr. 66, Palamas
Angelic. gr. 106, Varia, Jean Comnène — Corinthios
Angelic. gr. 116, ⟨Didyme⟩ *De Trinitate*
Barocc. gr. 155.

Un certain nombre de ces exemplaires, on le voit, passèrent au comte Georges Corinthios, originaire de Monembasie et neveu ou cousin du célèbre archevêque de cette ville, Arsène Apostolios (1465–1535), lui-même fils et héritier littéraire du célèbre copiste Michel Apostolios (1422–fin du xve s.). E. Legrand nous apprend que Georges Corinthios était très apprécié de ses contemporains, de Paul Manuce notamment qui l'engagea à acquérir une gloire littéraire égale à celle de Bessarion, de Gemisthe Pléthon et de Théodore Gaza [1]. Le fait est qu'« on ne connaît de Corinthios qu'une seule lettre adressée à Hermodore Laestarchos et datée de Gortyne le 20 octobre 1539 ». « Il prêtait complaisamment ses livres, nous dit encore Legrand, à ceux de ses compatriotes qui pouvaient en avoir besoin ». Ceci explique le grand nombre de copies qu'on a de VindD ; quelques-unes datent sans doute du temps où VindD appartenait à Corinthios. Il avait une riche bibliothèque de manuscrits, dont voici, à titre d'indication, quelques exemplaires :

Paris. gr. 1358, Théodore Hermopolite
Paris. gr. 1805, Batrachomachie, Iliade
Paris. gr. 2112, Platon, Extraits.
Paris. gr. 2992, Georges Pléthon, Théodore Gaza, etc.
Vatic. gr. 219, Philon, Jules l'Africain
Palat. gr. 359, Varia ecclesiastica
Palat. gr. 362, Nicolas Cabasilas
Angelic. gr. 25, Maxime de Tyr
Angelic. gr. 29, Miscellaneus
Angelic. gr. 48, Caton traduit par Planude — Arsène Ap.
Angelic. gr. 82, Nicéphore Grégoras — Arsène Apostolios
British Museum Add. 18232
Holckam 243 (Leicester)
Barocc. 4
Barocc. 231.

1. E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique*, Paris, t. I, 1885, pp. 252–253. Voir aussi SATHAS, *Νεοελληνικὴ Φιλολογία*, Athènes, 1868, pp. 139–140.

En tête d'un des manuscrits qu'il hérita de Marc Mamounas, l'*Angelic. gr. 45*, Georges Corinthios a écrit cette note mélancolique :

« Cet exemplaire appartenait autrefois à Marcus Mamounas ; maintenant il est au comte Georges Corinthios ; après cela il sera à un autre, à celui auquel le sort le donnera, tant sont instables et changeantes les choses humaines ».

Cet autre fut Jean Sambucus (Samboky), dont il convient de retracer brièvement la carrière à la suite de H. Gerstinger [1]. Né le 25 juillet 1531 à Tyrnau (Nagy-Szombat) en Hongrie, il reçoit une éducation soignée, fréquente de bonne heure les universités et, dès sa jeunesse, voyage beaucoup. Le 29 juin 1545, il est immatriculé à Wittenberg, où il entre probablement en relations avec Mélanchton. On ne sait combien de temps il demeura dans ce foyer du protestantisme naissant. Toujours est-il qu'il gardera de ce séjour un certain penchant pour les réformateurs, bien qu'il n'ait jamais cessé d'être catholique. En 1548 il est à Ingolstadt, dont en 1550 Pierre Canisius devient le Recteur : il y suit les leçons de Vitus Amerbach, le cicéronien, et de Pierre Apianus (Bienewitz), mathématicien et philologue. En 1550 il est à Strasbourg où il se met à l'école du latiniste Jean Sturms. En 1551 il arrive à Paris et c'est là qu'à l'âge de vingt ans, il commence à collectionner des manuscrits. En 1552, il y prend la maîtrise en philosophie et, après un retour dans sa patrie, repart en 1553 pour l'Italie. En 1555 il conquiert à Padoue la licence en médecine. A cette époque nous le trouvons aussi à Venise et à Bologne. En 1557 il achète VindD, ainsi que cinq autres manuscrits [2], et note la date à l'actuel folio 4 ; il l'avait payé un bon prix : 18 ducats d'or hongrois. En 1558 il est de retour à Vienne et reçoit, avec le titre de « Familiarius Aulae », une pension de 50 thalers. Mais il ne peut rester en place ; de 1558 à 1564, il ne fait que voyager, en France, en Belgique et surtout en Italie où il descend jusqu'à Brindisi et Tarente. Enfin il se fixe à Vienne et y épouse, en 1567, Christine Eger. Dès 1570, pressé par les difficultés financières, *pro extremis paene necessitudinibus*, il doit songer à vendre

1. HANS GERSTINGER, *Johannes Sambucus als Handschriften-Sammler*, dans *Festschrift der Nationalbibliothek in Wien*, Vienne, 1926, Oesterreichische Staatsdruckerei, pp. 251–400. Précieuse est la liste publiée aux pp. 349–395.
2. *Op. cit.*, pp. 304–305.

ses chers manuscrits. Il s'y résout en 1578 et les cède pour 2.500 ducats à la Bibliothèque impériale ; celle-ci s'enrichit ainsi de 300 ouvrages grecs et de 150 latins ; plus de 60 étaient inédits ; un des commissaires de la vente fut Busbeck et Sambucus, paraît-il, n'eut pas à s'en féliciter. Le 28 juillet 1578 il écrivait à son mécène, le baron de Dietrichstein, Préfet du Palais, une lettre assez triste où on lit ces phrases :

Nihil mihi ex tot antiquis libris quam parvulos quinque servavi eosque vulgares, tantum in memoriam aliorum. Et quos cotidie describi curo, curavique manu recenti Florentiae, Venetiis, etc., aliquot pro meo usu et gustu...

Quelques-uns de ces exemplaires qu'il s'était réservés ou qu'on se procura par des voies détournées n'entrèrent que plus tard à la Bibliothèque impériale, soit après la mort de Sambucus, survenue le 13 juin 1584, soit au XVIIe siècle, comme c'est le cas du VindD et des autres manuscrits de Teugnagel.

Celui-ci, aide de Blotius depuis 1602, fut conservateur en chef de 1608 à 1636, année de sa mort [1]. En 1633 il lègue par testament ses 4000 volumes à la Bibliothèque impériale. Dès 1613 il avait dressé un catalogue de ses imprimés, avec les prix qu'il les avait payés. Ce catalogue est conservé dans le *Vindob. lat. 9539* sous le titre *Catalogus librorum meorum* ; Plotin n'y est pas mentionné ; au folio 3v, on lit : *Plurimi libri mei necdum Catalogo huic sunt adscripti 20 mart. 1625*. C'est peut-être de cette année que date la liste de 83 *Libri manuscripti graece* dressée par Teugnagel et conservée aux folios 78–86 du *Vindob. lat. 12650*. Au folio 82 on lit : *34 Plotini philosophi platonici opera quaed(am)*. C'est le VindD dont Teugnagel écrit la cote aux folios 1 et 4.

Tandis que Q à Venise reste et restera ignoré même des critiques et éditeurs modernes [2], VindD, plusieurs fois copié au XVIe siècle, fut aussi plusieurs fois consulté et collationné.

Dans sa préface à l'*editio princeps* de 1580, Perna raconte lui-même qu'il obtint le VindD de Jean Sambucus pour le collationner. Et ceci nous est confirmé par une lettre de Sambucus à Crato [1], datée du 15 avril 1577 : *Misi Plotini codicem graecum et collatum ad Ficini editionem Pernae flagitanti*. En quel sens faut-il entendre ici le terme *collatum* ? Sambucus a-t-il corrigé le manuscrit ? Ce n'est pas sûr. Ce qu'il a certainement fait, c'est d'en comparer le contenu avec le contenu de la version latine de 1492 ; ses notes aux folios 108, 177v et 184v, témoignent de l'importance des divergences et justifient amplement l'emploi du terme *collatum*.

Toujours est-il que datent très probablement de la même époque la plupart des corrections marginales, faites au moins en partie d'après M, comme le prouve le *Γνωστοὺς* en regard du titre de II, 9. VindD ne passa donc pas à la Bibliothèque impériale avec le lot principal des manuscrits de Sambucus. Celui-ci annote dans l'exemplaire même le jour où il le reçut de retour *a prelo Pernae*. C'était le 15 avril 1581.

---

1. O. Smital, *Die Hofbibliothek*, dans *Die beiden Hofmuseen und die Hofbibliothek* de H. Zimmermann, A. Handlisch, O. Smital, Vienne, 1922, pp. 49–110 ; voir p. 54.

2. Notamment des éditeurs d'Eusèbe et de Philon, mais non pas de Creuzer ; voir *Recherches*, p. 43, n. 2. Une sorte de fatalité s'en mêle : lorsque mon savant ami H.-R. Schwyzer se rendit à Venise pour étudier Q, celui-ci était à l'étranger, à Louvain, où je le consultais pour la quatrième fois ; M. Schwyzer dut se rabattre sur le VindD.

1. Manuscrit de Breslau, Stadtbibliothek, *Cod. Klos. 165* (Rhed. 248, nº 363); voir H. Gerstinger, *Joannes Sambucus*, p. 346, n. 2.

CANTABRIGIENSIS COLLEGII SANCTISSIMAE TRINITATIS MANUSCRIPTUS GRAECUS *B. 9. 9* Trin.

Olim *sin. med. 28*. Nunc *205*. Chartac. 340 × 240. Fol. I + 243 (non 239) + II–III. HERMETIS TRISMEGISTI *Orationes* (pp. 2–53). ASCLEPII *Definitiones* (pp. 53–62). *Tabula Plotini fragmentorum* (pp. 67–68). PLOTINI *Enn.*, I,1 – III, 7, 9, 72 κινήσεως δὲ οὔσης (pp. 69–286) ; IV, 2 (pp. 286–290) ; V, 8 et 9 sine distinctione (pp. 290–313) ; VI, 4 et 5 sine distinctione (pp. 313–342) ; VI, 6–9 (pp. 342–452) ; *Dissert. Villois.*, I (pp. 452–469), II (pp. 470–477) [1].

RELIURE. — Cuir sur bois. Plats aux armes et aux initiales dorées de Silvius Elwes. Quatre folios additionnels récents, dont I et IV sont collés à la reliure.

NUMÉROTATION DES PAGES. — Contrairement à l'habitude, le manuscrit est numéroté, non par folios, mais par pages, de 1 à 477, mais seuls les numéros impairs ont été marqués, et l'on a sauté quatre folios, à savoir les pp. 69 bis, 139 bis, 155 bis et 161 bis.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 30 quaternions (pp. 1–469) et un ternion (pp. 471–f. III).

FILIGRANES.

I. Fol. I : *Lettre P gothique surmontée d'une fleur*. Pas signalé dans Briquet. Le type le plus proche est Br. 8809 (30 × 42, Cologne, 1520 ; Brunswick, 1521 ; Montjoie en Prusse rhénane, 1522) ou Br. 8810 (28 × 38, Fontaine-Guérard, 1540).

II. Quat. 1–20 (pp. 1–309) : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, contremarqué des *Lettres assemblées F et C* séparées par une tige portant un fleuron, variante identique de Briquet 518 (31 × 42r, Vérone, 1545).

III. Quat. 21 (pp. 311–325) : *Ancre etc.*, contremarqué des *Lettres assemblées B et S* surmontées d'un fleuron, analogue à Br. 515 et probablement identique au filigrane d'*Ambr. gr. 863* et de *Vindob. phil. gr. 182*.

IV. Quat. 22–23 (pp. 327–357) : *Ancre etc.*, contremarqué de *P et 3*

1. *Cat. mss. Angl. Hibern.*, 1697, t. II, pars Ia, p. 96b, no 318 ; M. R. JAMES, *The Western Manuscripts in the Library of Trinity College, Cambridge*, Cambridge University Press, 1900, pp. 271–274, no 205 ; P. HENRY, *Recherches*, p. 43, n. 2 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, pp. 51–52.

(ou de *B et 3* ?) surmontés d'un fleuron ; le papier, lissé, est plus fin que le précédent ; variante similaire ou identique de Briquet 523 (42 × 57r, Reggio d'Émilie, 1551).

V. Cahiers 24–31 (pp. 359–477) : *Ancre etc.*, contremarqué des *Lettres assemblées B et E* sans fleuron, probablement identique au premier filigrane de *Vindob. phil. gr. 182*. Seuls le cahier 24, écrit par le copiste b, et le cahier 25, dont la première page est écrite par le copiste b, sont lissés.

POSSESSEURS.

Fol. I addit. est découpé pour laisser apercevoir sur le folio correspondant au fol. III la cote *B. 9. 9.* écrite à l'encre rouge.

Fol. III, en haut : *In hoc Volumine continentur | Hermes Trismegistus | Plotini Enneades*. Plus bas, d'une autre main : *Plotini Enn. I. 1 – 9 ; II. 1 – 9 ; III. 1 – 7 usque ad p. 334 edit. Basil. IV. 2 ; V. 8 – 9 in unum confusi. Nonus incipit Msti p. 304 lin. 5 ; VI. 4 – 9 (4 – 5 in unum confusi. Finis quarti Msti p. 332, lin. 25*) puis, après un grattage : *Περὶ τοῦ πῶς ὁρᾷ ἡ οὐρανία διάθεσις, inc. p. 452 ; Περὶ τῆς πρώτης ἀρχῆς τῶν πάντων, p. 470*.

Fol. 1, en haut, de la même main qui écrit les trois premières lignes du folio III : *B. 9. 9.*

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Surface écrite : toujours 220 × 130 mm. et 30 lignes à la page.

Copiste a : pp. 1–314, l. 13, *Hermetica*, etc. – *Enn.*, VI, 4, 1, 24 τὸ ἐπ' ἄλλου πρὸς. Écriture légèrement penchée, presque droite, identique, pensons-nous, à celle d'*Ambr. gr. 863* b. Le copiste ne numérote pas les quaternions, mais écrit perpendiculairement la réclame. De temps à autre il fait précéder l'en-tête d'une ligne ondulée se terminant à droite par un fleuron relevé, à gauche par un fleuron abaissé. Après avoir écrit les *Hermetica* (pp. 1–62) il laisse en blanc les dernières pages du quat. 4 et reprend, pour les *Ennéades*, un nouveau cahier, dont il laisse en blanc le premier folio, et dont le second (pp. 67–68) lui servira à écrire la table des extraits ; dans cette table, privée des *incipit*, tous les titres sont rubriqués ; le traité IV, 2 n'y figure pas.

Copiste b : pp. 314, l. 14 – 375, l. ult., *Enn.*, VI, 4, 1, 24 τὸ ἐπ' ἄλλου – VI, 7, 11, 3 πάντα οὖν ἔχει ὅσα. Belle écriture ronde et régulière. Au début, pour ménager la transition, le copiste s'efforce d'imiter le *ductus* de son prédécesseur ; après avoir achevé le quat. 22, commencé par le copiste a, il lisse son papier. Il ne signale d'aucune manière la fin des quaternions. Il orne les titres, non plus par une fine bande ondulée, mais par un chapelet de gros points enfilés sur un trait. Il dispose les scolies, parfois même les σημ', avec un souci de la symétrie et de l'harmonie qu'on ne rencontre dans aucun autre manuscrit des *Ennéades*.

Copiste c : pp. 376–477, *Enn.*, VI, 7, 11, 4 ἐνταῦθα – *Dissert. Villois.*, II, finis τελειώτερον γάρ. Écriture rapide, penchée, « very scratchy and

ugly », dit James, mais d'une belle régularité. Réclames comme en a. Aucun titre n'est orné.

ANOMALIES. — A la page 173, le titre de II, 9 est *Πρὸς τοὺς Γνωστοὺς*. — A la page 286, après III, 7, 9, 72 *οὔσης*, une bande ornée, puis *Πλωτίνου Περὶ οὐσίας ψυχῆς, ἐννεάδος δ', ὃς πρὸ πάντων τῶν περὶ ψυχῆς λόγων ὀφείλει ἀναγινώσκεσθαι.*

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste a rubrique quelques scolies seulement de VindD.

Le copiste b paraît avoir toutes les scolies de VindD, sauf en VI, 6, 19.

Le copiste c ne transcrit que la première scolie qu'il rencontre, en marge de VI, 7, 11, 15 à la page 376 et le ση' qui termine VI, 7, 42, 9 à la page 410.

D'après les dates notées pour les filigranes identiques ou semblables à ceux dont se compose le manuscrit, il semble avoir été exécuté dans le troisième quart du XVIe siècle.

Le copiste a de Trin. paraît bien être identiquement le copiste b d'*Ambros. gr. 863*, lequel aurait également exécuté, toujours sur le même papier aux contremarques *FC*, *BS* et *EB* un autre exemplaire donné à Trinity College par Silvius Elwes, actuellement coté *B. 9. 8*. L'écriture de ce dernier serait à rapprocher de celle des manuscrits jumeaux de Plotin, Darm. et MonB, et tout ce groupe pourrait bien être dû au même copiste.

Trin. dérive non de Q, mais de VindD et probablement sans intermédiaire. A noter le titre de II, 9, qui tient compte de la « correction » apportée en VindD, et qui fixerait peut-être ainsi la date de Trin. après 1580. Par contre Trin., en III, 8, 9, 7 (Dissert. I) ne tient pas compte du *υ* ajouté au *συνέζεκται* fautif de VindD et reproduit la faute.

Silvius Elwes conquit son B. A. à Cambridge en 1596-1597, puis en 1600 son M. A. De 1601 à 1637, il fut chapelain de Trinity College ; c'est à cette époque qu'il fit don au collège du florilège de Plotin, ainsi que de deux autres manuscrits, *B. 9. 8* et *B. 16. 16*, après les avoir magnifiquement fait relier.

OXONIENSIS CANONICIANUS GRAECUS 83 Ox.

Nunc *18536*. Chartac. 310 × 210. Fol. I-III + 401 (immo 406) + IV-V. Saec. XVI. PHILOPONI *In Nicom. Geras. Arithm. Introd.* (ff. 1-81v). ANONYMI *In categ.* (ff. 82-105v). PSELLI *In decem cat., praep. et syllog.* (ff. 106-110) ; EIUSDEM *In Arist. De interpretatione* (ff. 110-126v). ANONYMI *De uentis* (ff. 127-130). CONSTANTINI LASCARIS *Prolegomena In Orpheum* (ff. 131-134). PLOTINI *Enn.*, I,1 - III, 7, 9, 72 *κινήσεως δὲ οὔσης* (ff. 135-286) ; IV, 2 (ff. 286v-289) ; V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 290-298-305) ; VI, 4 et 5 sine distinctione (ff. 305-317-323v) ; VI, 6-9 (ff. 323v-386v), *Dissert. Villois.* I (ff. 386v-396v), II (ff. 397-401)[1].

RELIURE. — Cartonnée XVIIIe s., dos et coins cuir. I-II et III-IV, feuillets additionnels dont I et IV sont collés à la reliure.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Les folios sont numérotés au crayon de 1 à 401 : les cinq folios blancs (81 bis, ter, 126 bis, 134 bis, ter) n'ont pas été numérotés. En bas du f. 401 on lit à l'encre noire : 406.

TROUBLE DES CAHIERS. — Le dernier folio du cahier ε' (ff. 166-173v) se termine par I, 8, 14, 35 *προσαιτεῖ*. Le cahier ς' (ff. 182-189v) (I, 8, 14, 35 *καὶ οἷον ἐνοχλεῖ* — II, 2, 1, 42 *πάντα μετιέναι*) a été placé après ζ' (ff. 174-181v) (II, 2, 1, 42 *καὶ ἐπιπορεύεσθαι* - II, 3, 14, 26 *ἐπὶ τὸ βέλτιον*). Le cahier η' (ff. 190-197) commence par les mots II, 3, 14, 26 *τῶ ἑλομένων*.

CAHIERS ET FILIGRANES. — Le manuscrit se compose de plusieurs parties, probablement toutes écrites par le même scribe, mais à différentes époques.

I. Les feuillets de garde I-⟨II⟩ et III-⟨IV⟩ portent comme filigrane une *Couronne à deux fleurons et à deux demi-fleurons* (est-ce un diadème simple ?) non signalée par Briquet.

IIa. Fol. III-81 ter : 11 cahiers dont les 10 premiers, tous quaternions, sont numérotés par le scribe en bas du dernier folio de α' à ι'. Le dernier cahier (ff. 80 - 81 ter) ne compte que deux feuillets. Filigrane : *Ancre*

1. COXE, *Catalogus codd. mss. qui in Collegiis Aulisque Oxoniensibus hodie adservantur*, 1852, t. III, pp. 80-81 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, pp. 53-54.

dans un cercle surmonté d'une étoile contremarqué d'un *I relié à un C*, analogue à Briquet 518 (31 × 42[r], Vérone, 1545), mais sans fleuron.

IIIb. Fol. ⟨81 ter⟩–134 bis : 7 cahiers quaternions numérotés par le scribe en bas du dernier folio. Filigrane : *Lettres assemblées BG*, type très semblable à Br. 9288 (32 × 44, Ferrare, 1561), mais la croix est en bas.

c. Fol. 134 ter–401 : 34 cahiers. Quaternions, sauf les deux derniers (ff. 390–395, 396–401) qui sont ternions. Ils sont numérotés par le copiste de α′ à λγ′ en bas au milieu du dernier folio. Deux filigranes.

IV. Cahiers β′–ε′ (ff. 142–173), ς′ feuillets 1–⟨8⟩ (f. 182) et ⟨[illegible]⟩ (f. 188), ιβ′–κε′ (ff. [illegible]22–233), κς′ feuillets ⟨1⟩–8 (f. 341) et 2–⟨7⟩ (f. 33[illegible]), λα′ feuillets ⟨[illegible]⟩ 379) et ⟨4⟩–5 (f. 378), λβ′–⟨λδ′⟩ (ff. 382–401) : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile et placé au-dessus de la lettre M*, var. simil. un peu plus grande de Br. 531 (42,5 × 56[r], Mantoue, 1542 ; var. ident. : Reggio d'Émilie, 1539–1547 ; var. sur papier de 32 × 45 : Vicence, 1542 ; Parme, 15[illegible]–1575). Il est probable que le filigrane de notre manuscrit est celui signalé par Briquet en dernier lieu, sur papier de 32 × 45.

V. Cahiers α′ (ff. 134 ter–141[v]), ζ′ (ff. 174–181), ς′ feuillets ⟨3⟩–6 (f. 187) et ⟨4⟩–5 (f. 186), η′–ια′ (ff. 190–221), κζ′–λ′ (ff. 342–373), λα′ feuillets ⟨1⟩–8 (f. 381) et ⟨2⟩–7 (f. 380) : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, du même type que le précédent, mais plus petit (pour les dimensions voir Br. 487 et 538), sans contremarque ; l'une des dents est plus rapprochée de la circonférence que l'autre ; non signalé par Briquet.

Possesseurs.

Fol. III, en haut, à gauche : *III* ; plus haut, vers le milieu *Jo. Grammaticus* ; puis (à la hauteur de *III*) *in Nicomachi Arithmeticam Isagoge*, | *II in Categorias Anonymus*, | *XII Plotinus super animam.*

Fol. 82, en haut, à gauche, toujours de la même fine écriture : *II* ; vers le milieu : *In Categorias Anonimus* (sic).

Fol. 134 ter, en haut à gauche : *XII* ; vers la droite, d'une autre écriture plus forte et plus noire : *Plotino sopra l'aīa* | *cate 267* (écrit dans un autre chiffre plus fin, peut-être déjà *267*).

Mise en page. — Surface écrite : 210 × 120 mm. ; 29 lignes à la page. Écriture régulière et jolie, presque sans ratures. Titres et initiales rubriquées. Les folios 1, 82, 106, 110, 127, 131 et 135 portent des dessins géométriques enluminés au minium ; les folios 1 et 135, aux miniatures plus considérables, ont un certain air de famille ; les folios 82 et 106 sont pareils ; les folios 110 et 127 rappellent le type précédent, mais simplifié.

Texte de Plotin. — Écrit un peu plus large que celui de a et de b, mais les caractères sont pareils. De loin en loin, le copiste c termine par une boucle compliquée quelque τ de la première ligne, quelque καὶ abrégé de la dernière, quelque γὰρ posé en bordure de la marge extérieure du recto. — Au folio 286, après III, 7, 9, 72, κινήσεως δὲ οὔσης écrit à la ligne 10, suivent 17 lignes laissées en blanc, puis aux lignes 28 et 29 :

Πλωτίνου Περὶ οὐσίας ψυχῆς λόγων ὀφείλει ἀν[illegible] [illegible]κεσθαι. — Au folio 396[v], les derniers mots de *Dissert. Villois.*I sont [illegible] [illegible]τι θεμένου (sic).

Annotations marginales. — Les scolies, écrites à l'encre rouge, de première main, reproduisent celles de VindD. Les ση′ sont écrits à l'encre noire sauf, au folio 164, celui en marge de I, 6, 9, 8 qui est à l'encre rouge.

Le manuscrit est une copie directe de VindD. La preuve principale, elle, n'est pas directe ; elle se fait par exclusion.

D'après le contenu, les seuls archétypes possibles, outre VindD, sont Trin. et ScorA. Or, Ox. a plus de scolies que Trin. et est, en plus, exempt de certaines de ses fautes ; en III, 8, 9, 7 par exemple il tient compte de la correction faite sur VindD et écrit correctement συνέζευκται. En revanche Ox. n'est certainement pas non plus l'archétype de Trin. ; voici en effet, à titre d'exemple, deux des fautes qui lui sont propres :

I, 1, 1, 7	καὶ οὖν καὶ VindD Trin.	καὶ αὖ Ox.
III, 8, 9, 15	νοοῦν VindD VindC VindE Trin.	νοεῖν Ox.

Ox. n'est pas davantage une copie de ScorA, qui fourmille de fautes et qui est privé de toute annotation marginale. ScorA est comme Ox. une copie directe de VindD.

Une preuve directe serait peut-être fournie par une singulière haplographie de Ox., qu'explique seule, semble-t-il, la séparation des lettres dans VindD.

III, 8, 9, 10 τὸ νοητὸν αὐτὸ εἶναι Q Trin. VindC
τὸν οητὸν αὐτὸ εἶναι VindD
τὸν αὐτὸ εἶναι Ox.

Le mot οητὸν n'ayant aucun sens, le copiste de Ox. le saute purement et simplement.

Nous ne connaissons ni le copiste ni les premiers possesseurs de Ox. Celui qui lui donna le nom générique par lequel on le désigne aujourd'hui est Matteo Luigi Canonici[1] (1727–1805). Ancien jésuite, il devint en 1796 le successeur de Alfò à la bibliothèque Palatine de Parme. Il possédait à Venise une riche collection de livres qui comprenait, dit-on, 4000 Bibles. En 1817 la Bodléienne acheta, pour 6000 Livres sterling, 2047 manuscrits de cette collection ; d'autres furent mis en vente publique en 1821 (vente Celotti) ; les derniers manuscrits, au nombre de 915, furent achetés en 1835 par le Rév. Walter Sneyd.

1. S. de Ricci, *English Collectors of Books and Manuscripts*, 1930, p. 136.

Olim *IIII. E. 22; IV. I. 15.* Nunc *171.* Chartac. 240 × 165 mm. Fol. 316. Scripsit partim Theoleptos anno 1562. Porphyrii *Vita Plotini* (ff. 1–28). *Tabula generalis* (ff. 29–31ᵛ). Plotini *Enn.*, I,1 – III, 7, 9, 72 κινήσεως δὲ οὔσης (ff. 34–187ᵛ) ; IV, 2 (ff. 188–190ᵛ) ; V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 191–200–206ᵛ) ; VI, 4 et 5 sine distinctione et VI, 6–9 (ff. 206ᵛ–297). *Dissert. Villois.* I (ff. 297–309ᵛ), II (ff. 309ᵛ–315). Eusebii, *Praep. ev.*, XI, 10, *Enn.*, IV, 7, 8⁵, inc. τὸ δὲ τῆς ἐντελεχείας (ff. 217ᵛ–219) [1].

Reliure. — Veau noir, aux armes de Philippe II et du monastère de Saint-Laurent. Sur les tranches : *II. K. ΠΛΩΤΙΝΟΣ. 22.* Trois folios de garde, avec table au début du manuscrit et à la fin.

Filigranes. — Difficiles à distinguer. On note une *Étoile*, une *Couronne* et d'autres emblèmes.

Possesseurs. — A appartenu à D. Antonio Augustin, *Biblioteca 198.*

Copistes et souscription.

Copiste a : ff. 1–31ᵛ, *Vita*, de l'atelier de Darmarius.

Copiste b : ff. 34–316, *Ennéades*, 36 quaternions numérotés (α' 1–λς' 36). Au folio 316ᵛ le copiste signe : τέλος καὶ θεῷ δόξα : κ | πέρας εἴληφεν ἡ παροῦσα βίβλος ἐν ἔτει | αω φω ξω βω, μηνὶ νοεμβρίῳ, ιθ' ἡμέρᾳ πεμπτῇ | διὰ χειρὸς ἐμοῦ Θεοληπτοῦ μοναχοῦ τάχει καὶ σπουδαίου.

Théoleptos est effectivement très pressé [2]. Il fait ainsi quantité de fautes grossières qui nous apprennent qu'il s'est servi directement de VindD pour modèle.

1. E. Miller, *Cat. mss. grecs de l'Escurial*, 1848, p. 137 ; Graux, *Essai orig. fonds grecs*, pp. 460, 497 ; J. Cochez, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, pp. 52–53 ; A. Revilla, *Catálogo de los Códices Griegos de la Biblioteca de el Escorial*, 1936, pp. 524–525.

2. On ne connaît Théoleptos que par ce seul manuscrit ; voir Vogel-Gardthausen, *Die griechische Schreiber*, p. 143.

I, 1, 2, 18 πληρουμένου καὶ κενουμένου Q Trin.
κενουμένου καὶ πληρουμένου VindD (β… α s. l.) Ox. VindC
βενουμένου καὶ πλαρουμένου ScorA
3, 11 ἐπιθυμίαι etiam VindD qui accentum prope ult. ι ponit
ἐπιθυμίαν ScorA
3, 19 διαπλακεῖσα etiam VindD, sed ult. α s. l. uidetur θ esse
διαπλακεῖσθαι ScorA

Ces trois fautes nous suffiront. Théoleptos corrige de temps à autre le texte de son modèle.

I, 1, 2, 20	σπεῦδοι etiam ScorA	σπεύδει VindD
3, 18	ἢ ἐμέμικτο ScorA	εἰ ἐμέμικτο
3, 21	ἐκείνως plerique	ἐκείνης
	ἐκείνου ScorA	
4, 5	λάβοι ScorA	λάβῃ

C'est le 18 novembre 1562 que Théoleptos achevait — nous ne savons où — peut-être à Venise — son travail bâclé.

Darmarius s'est ensuite chargé de compléter ou de faire compléter d'une *Vita Plotini* ce recueil d'extraits. Le modèle sera VindB, l'exemplaire exécuté en 1563 par Michel Microcephalitis d'après une copie de Turrianus, Ambr. C'est toutes les trois lignes que le « scriptor Darmarii » recopie les bévues de Michel :

Vita, 1, 18	ἀμελίου	ἀμέλου VindB ScorA
2, 1	κολικῇ	κοληκῇ
2, 4	ἀντιδότους	ἀντιδότος
2, 16	ἐκτρεπομένων	ἐκτὶεπομένων

A celle-ci nous pouvons nous arrêter. Mais quelle preuve a-t-on que ScorA n'est pas le modèle de VindB ? Le contenu même des manuscrits ; inutile d'insister. N'aurait-on de part et d'autre que la *Vita*, on peut y relever des indices paléographiques décisifs. En *Vita*, 2, 32, Michel divise le mot διατρίβων et écrit διὰ τρίβων. Le scribe de ScorA copie d'abord servilement son modèle puis s'aperçoit qu'il faut lire διατρίβων en un seul mot ; il biffe donc le premier accent. En *Vita*, 2, 33 le texte porte Καστρικίος : Michel écrit καὶ en fin de ligne ; de nouveau le scribe reproduit l'état du modèle και στρίκιος, en deux mots et sans accents sur le και, puis le corrige en plaçant un α au-dessus de αι.

Ailleurs encore, il lui arrive de corriger les fautes de VindB : en *Vita*, 2, 34, ScorA porte Εὐστόχιος au lieu de Εὐστόλιος.

Olim *12* ; *III. F. 25.* Chartac. 200 × 155 mm. Fol. I–III + 219 + IV–VIII. Saec. XVI. PLOTINI *Enn.*, I, 1–III, 6, incomplete (ff. 1–148) ; III, 7, 1, 1–9, 71 γενομένου χρόνου sed incomplete (ff. 148–152v) ; IV, 2, 1, 1–1, 20 ὄντων γινομένη (ff. 152v–153) ; V, 8, 11, 18 οἷς ἐν ἥκει ἐκλείποντα (sic) ad finem (ff. 153–154v) et sine distinctione V, 9 (ff. 154v–161) omisso V, 9, 8, 1–10, 1 τὸ εἶδος — ἐν τῷ αἰσθητῷ (f. 159) ; VI, 4 et 5 sine distinctione et incomplete (ff. 161–173) ; VI, 6–VI, 8, 1, 17 τὸ ἐφ' ἡμῖν εἶναι sed incomplete (ff. 173v–206) ; VI, 9, 8, 37 οὐκ ἀεὶ δὲ εἰς αὐτὸ — 11, 18 ἀδύτου εἰσδύς (ff. 206–208v). *Dissert. Villois.* I et II incomplete (ff. 208v–214v–217v). EUSEBII *Praep. ev.*, XV, 10; *Enn.*, IV, 7, 8[6] inc. τὸ δὲ τῆς ἐντελεχείας (ff. 217v–219)[1].

RELIURE. — Vélin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Van der Swieten. Millésime : *1754*. Au dos, en haut : *Plotini opera* ; en bas : *Cod. ms. phil. gr. N. CLXXXII. ol. 12.*

CAHIERS. — Tous les cahiers sont des quaternions réguliers numérotés par le copiste au milieu du premier folio recto. Le folio 8 est isolé.

FILIGRANE. — *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile* (groupe Briquet 548–572, venu tardivement ; le premier spécimen est de 1563), variante similaire de Briquet 562, noté à Vérone de 1580 à 1587, mais accompagné de contremarques différentes, qu'on rencontre ailleurs.

I. *Lettres assemblées B et E*, sans fleuron ; voir *Cantabrig. Trin. B. 9. 9*, ff. 359–477.

II. *Lettres assemblées B et S* surmontées d'un fleuron ; voir *Cantabrig. Trin. B. 9. 9*, ff. 311–325 et *Ambr. gr. 863* a.

III. *Deux V enlacés*, dont l'un est renversé ; voir *Oxoniensis Lincoln. gr. 32*, ff. IV–103.

1. NESSEL, *Catal.*, 1690, t. IV, p. 105 ; LAMBECK-KOLLAR, *Catal.*, 1781, t. VII, pp. 75–76 ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 101, nº 101 ; J. BICK, *Die Schreiber der Wiener griech. Handschr.*, 1920, p. 11, n. 1 ; H. GERSTINGER, *Johannes Sambucus als Handschriftensammler*, Vienne, 1926, p. 258 et passim ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 52.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Fol. III, en bas, trois signes biffés : Δ. 4. 5.

Fol. 1, en haut, de la main de Sambucus : *Plotini Enneadu(m) lib. 5* (le 5 changé en 6) | *libellus de immortal. ani(mae)* ; à droite, biffé : *Nº 51.* En bas, à droite : *Ex libris Sebastiani Teugnagelius i(uris) u(triusque) d(octor) Caes. Mat. Consil. ac Bibliothecar.* Vers la gauche, en bas, de la main de Sambucus : *Scudi 5*. Tout en bas, de la main de Lambeck : *Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensis* | *liber manuscriptus Philosophicus graecus. N. 12.* Puis, au crayon : *CLXXXII.*

Μάρκος ὁ Βαθέος, lecteur assidu du manuscrit, se représente lui-même à genoux, aux folios 11v et 146 ; également debout, au folio 29v, où il se nomme simplement *ὁ Βαθέος*, enfin encore à genoux, au folio 216, où il orthographie son nom *Μάρκος Βαθός*.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 135 × 95 mm. ; 19 lignes à la page. Le copiste rubrique soigneusement titres et initiales.

ANOMALIES. — Nombreuses omissions volontaires dans plusieurs traités ; voici quelques exemples. Au folio 142 manque III, 5, 7, 46–9, 49 καὶ γὰρ ὅλως — μήτηρ αὐτῷ Πενία, c'est-à-dire tout le mythe de Zeus, Poros et Penia. Au folio 143 manque III, 6, 2, 6–4, 8 δόξαν δοκοῦσαν — οἷς ἕπεται. Au folio 145 manque III, 6, 5, 30–13, 15 ἀλλ' ἢ ἰσχνὸν — εἴη ἂν καὶ πρὸ. Au folio 147v manque III, 6, 15, 23–19, 9 τὰ προσιόντα — περὶ τὰ σώματα κατὰ. Du traité III, 6 le copiste ne transcrit donc que des fragments ; et la même remarque vaut aussi pour d'autres pièces.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste n'écrit en marge que deux ση' en regard de
VI, 7, 32, 14 πάντα δὲ ποιεῖν δυνάμενον ση' VindC[mg.] 200v
VI, 7, 35, 7 ἐπὴν δ' ἐκεῖνον ἴδοι τὸν θεόν ση' VindC[mg.] 203v

Un lecteur, qui se nomme *Μάρκος Βαθέος* ou *Βαθός* illustre de dessins à la plume ou de peintures sommaires tout le texte de Plotin.

Le même lecteur, outre quelques annotations, écrit dans la marge, tantôt un mot du texte, tantôt un demi-mot, tantôt, comme au folio 17v, une seule lettre. Il ne s'agit certainement pas de fautes ou de lettres mal écrites. Parfois il emploie pour ce travail l'encre verte, comme au folio 150v, et parfois l'encre rouge, comme aux folios 145 et 146.

Du même lecteur, semble-t-il, sont les nombreux coups d'ongle qu'on remarque en marge, ainsi au folio 24.

On ne voit pas bien quel principe, autre qu'une idée mercantile et malhonnête, a pu guider le copiste dans la transcription de ces fragments de traités. Les premiers sont peut-être complets. Les derniers sont tous abrégés, mutilés. Les lacunes commencent

et finissent au milieu d'une phrase, mais il ne semble pas qu'on puisse leur assigner une cause mécanique, la chute de quelques folios, ni davantage la simple distraction du copiste. Celui-ci paraît s'être arrangé pour transcrire tout juste assez pour faire passer VindC comme une copie fidèle de son modèle.

Le modèle de VindC est VindD. Déjà le titre et la présence du début de IV, 2 le suggèrent. Les nombreuses ligatures, abréviations ou corrections de VindD, correctement déchiffrées ou reproduites par Trin., expliquent — et expliquent seules — certaines des fautes de VindC. Ainsi en III, 8, 9, 7 au-dessus du *κ* de *συνέζεκται*, VindD porte un *υ*, que le copiste de VindC substitue sottement au *κ*, et écrit *συνέζευται*. Mais comme Trin. a également le *υ* au-dessus du *κ*, la preuve n'est pas encore concluante. En III, 8, 9, 16 VindD lie fortement le *ε* de *σεμνον* au *σ* qui précède ; en Trin. le *ε* est bien lisible ; en VindC, qui écrit *σμνὸν*, il a disparu.

Comme ce manuscrit est venu en la possession de Teugnagel, on peut conjecturer, en s'aidant de la remarque générale de Gerstinger [1], que Sambucus l'acquit après 1578, pendant son séjour à Vienne. C'est peut-être vers la même date qu'il fut copié, comme le suggère le filigrane. D'autre part, avant Sambucus, un lecteur avait eu le temps de l'illustrer abondamment.

Ce premier lecteur n'est pas moins excentrique que le copiste. Le personnage se présente à nous par quatre fois sous forme de petites vignettes ornées d'une légende. Le voici d'abord au folio 11ᵛ, à genoux, haut de 16 mm., implorant sans doute du ciel les vertus purgatrices dont il est question dans le texte en regard, I, 2, 5, 27. Au folio 29ᵛ, le lecteur barbu s'est redressé de toute sa taille de 28 mm. ; il lève les mains vers le soleil, représenté par un disque muni d'un nez, d'une bouche et de deux yeux ; Marc ne se nomme plus ici que *ὁ Βαθέος* [2] et l'on ne voit pas bien ce qu'il vient faire en face de I, 5, 10, 2–6 où il est question du bonheur. Au folio 146, illustrant III, 6, 14, 12 *αἰτεῖ ὁ προσαιτῶν* revoici *Μάρκος ὁ Βαθέος* en attitude de supplication ;

1. H. Gerstinger, *Johannes Sambucus als Handschriftensammler*, pp. 345–346.
2. Sur le nom, notez que *Βάθος* est une localité d'Arcadie, — « Tiefenthal », traduisent W. Pape-Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 1884, t. I, p. 191, — signalée par Pausanias, 8, 29, 1. *Βαθύας* est un nom d'homme sur l'inscription CIG nº 1846. *Βάθυος* ou *Βάθυς* (gen. *υος*) est un nom propre qu'on rencontre sur des monnaies d'Acarnanie (Mionnet, II, 78, 82).

l'ample bure noire qui enveloppe notre ami, en cette vignette coloriée, suggère qu'il est moine. Au folio 216, on le retrouve une dernière fois, agenouillé comme au folio 11ᵛ, mais il s'appelle ici *Μάρκος Βαθός*. Entre ces quatre vignettes, si l'on ose ainsi parler, la ressemblance est frappante.

C'est tout le texte que ce Marc « Profond » commente par l'image, tel un écolier inventif et farceur qu'ennuie — et qu'amuse — Virgile ou Tite-Live. Plotin parle-t-il d'Hercule (I, 1, 12, 33), en quelques traits Marc croque un bonhomme musclé (f. 7). Au folio 59ᵛ, en regard de II, 3, 9, il s'applique à une composition plus élaborée : les *Μοῖραι*, assises et au travail, filant le destin des mortels. Au coin supérieur du folio 165ᵛ, parce que le texte dit VI, 4, 10, 8 *εἰ αὐτόν τις γράφοι*, il compose toute une miniature de 60 × 50 mm. : dans un atelier, l'artiste s'est installé en face d'un miroir et fait son propre portrait. S'agit-il d'une hache (I, 8, 8, 13), Marc aussitôt dessine un personnage la brandissant (f. 43). Ailleurs c'est une lyre (I, 4, 16, 25, f. 27), un *codex* ouvert (II, 7, 2, 15, f. 86ᵛ), la lune, sans oublier ses rayons (f. 133), en marge du célèbre passage qui clôt le traité I, 6 (f. 131), le soleil, plus loin encore le soleil (III, 6, 14, 35, f. 146ᵛ), enfin, quelques lignes avant la fin de la Dissert. II (IV, 4, 45, 38, f. 214), dans leur modeste splendeur, « le soleil, la lune et les autres astres », c'est-à-dire les étoiles.

Marc utilise aussi son talent pour illustrer des idées abstraites. Et combien concrète parfois l'illustration ! Ainsi, en II, 9, 2, 4, Plotin explique que l'âme a trois parties, dont l'une est toujours tournée vers les choses d'en haut, une autre vers la terre, tandis que la dernière se tient « au milieu » ; au folio 90ᵛ, nous voyons un homme debout, la tête levée vers le soleil, un bras pointé vers le sol, tandis que l'autre bras est étendu horizontalement entre ciel et terre.

Il ne manque pas d'humour. En II, 6, 1, 11, Plotin revient sur une de ses doctrines les plus graves : tout est dans tout ; la main n'a pas d'existence séparée et la tête non plus. Voici donc le dessin d'une main, d'une tête et en regard celui d'un monsieur qui porte la main à la tête.

Il ne craint pas les spectacles tristes ou macabres. Au folio 32ᵛ, I, 6, 4, 6, il dessine un aveugle, les yeux bandés. Plotin, parlant du sort malheureux de celui qui est privé de sépulture, disait : « s'il n'est pas enterré, son corps pourrira aussi bien sur

terre que sous terre » (I, 4, 7, 28) ; l'artiste esquisse, dans la marge inférieure du folio 21v, un squelette couché sur une dalle de pierre.

Il n'est pas toujours aisé de saisir l'allusion, ni même de repérer le texte visé. Que vient faire, au folio 19, en regard de I, 4, 4, 8, ce personnage couronné d'une auréole et qu'un soleil éclaire ? Est-ce la réponse à la question de Plotin : « est-ce que l'homme possède cette vie comme on possède une chose différente de soi-même ? » Au folio 38v, en I, 7, 2, 5–7, il s'agit encore de participation au Bien. Mais quel rapport peut avoir avec cette théorie un personnage en marche qui tient en main un bâton ? Ou serait-ce un flambeau ? Et s'agit-il d'illustrer ces mots : « à l'âme appartient la vie » ? Peut-être.

Après avoir amusé Marc Bathéos, le manuscrit fut acheté par Jean Sambucus. Il le paya, nous dit-il, cinq *scudi*, c'est-à-dire, cinq écus d'or français. Il est rare, nous dit Gerstinger, que Sambucus emploie ce mot dans ses notices [1] ; le plus souvent il se contente du signe pour les ducats — comme ici au folio III — sans nous dire s'ils sont vénitiens, hongrois ou français ; le manuscrit VindD, où il est question d'*aurei pannonii*, est précisément une autre exception à cette règle.

Dans le catalogue que Teugnagel dressa en 1613 de ses propres livres, le *Vindob. lat. 9539*, aucun manuscrit de Plotin n'est signalé. Dans un catalogue postérieur, le *Vindob. lat. 12650*, au folio 84, on lit sous le nº *51* — celui de notre exemplaire — l'entrée : *Plotini Enneades VI. Id. De immortalitate animae. 4º Chart. eleganter script.*

Par son testament de 1633, on l'a dit, Teugnagel lègue ses collections à la Bibliothèque impériale.

1. Gerstinger, *Johannes Sambucus als Handschriftensammler*, p. 258.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 38 VindE

Olim *14* ; *III. B. 9.* Chartac. 310 × 210 mm. Fol. I–II + 404 scripti + alii non scripti + V–VIII. Saec. XVI. Procli *In theologiam Platonis*, I–VI (ff. 1–267), *Institutio theologica* (ff. 268–318v). Plotini *Dissert. Villois.* I (ff. 319–327), II (ff. 327–330v). Eusebii *Praep. ev.*, XV et XI. Plotini *fragmenta* (ff. 331–337). Synesii *Dion*, *etc.* (ff. 338–404v) [1].

Reliure. — Vélin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Van der Swieten. Millésime : *1754*. Au dos, en haut : *Procli* | *in Platoem (sic)* | *Plotini, Eusebii* | *Synesii Opusc.* ; en bas : *Cod. Ms.* | *Phil. graec.* ⌉ *N.* *XXXVIII* | *ol. 14*. — Tranches ornées de peintures multicolores avec prédominance du rose et du vert. — Les folios I–II et VII–VIII, dont I et VIII collés à la reliure, sont récents et présentent comme filigrane un *Aigle impérial*.

Composition des cahiers. — Le *codex*, dit Cochez, est un *farrago* de quatre manuscrits distincts ; le troisième, contenant des fragments de Plotin, se compose de deux quaternions numérotés α' (ff. 318 ter et 319–325) et β' (ff. 326–333) et d'un binion (ff. 334–337). Seuls les ff. 319–327 sont numérotés de 1 à 17 en haut du coin extérieur de chaque page.

Filigrane. — Aux folios 318–337 : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, analogue à Briquet 485 (32,5 × 44, Padoue, 1547 ; var. simil.: Parme, 1553 ; voy. Likhatscheff, mss. de 1538–61).

Possesseurs.

Fol. IVv : Table des matières de tout le manuscrit et, en-dessous, de la même main, en guise peut-être de signature : *Sebastiani Ericii A. F.* Plus bas, vers le milieu, probablement de la main de Lambeck (1663–1680) : *Codex hic manuscriptus* | *pro Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensi* | *emptus est Venetiis A. 1672 florenis 130.*

Fol. 1, en bas : *Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensis* | *Codex manuscriptus Philosophicus graecus N. 14.*

1. Nessel, *Catal.*, 1690, t. IV, pp. 27–28 ; Lambeck-Kollar, *Catal.*, t. VII, 1781, p. 76 ; J. Bick, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, 1920, p. 98, nº 123 ; J. Cochez, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 53.

J. Bick nous apprend que les folios 1–318 sont écrits par Sebastianus Ericius (1531–1585), ainsi qu'un exemplaire d'Olympiodore, *Vindob. phil. gr. 221*, qu'il signe au folio 205ᵛ. On s'aperçoit tout de suite qu'Erizzo « poète, sénateur et célèbre philosophe » s'intéresse aux néoplatoniciens.

Le modèle qu'il utilise pour ces quelques extraits de Plotin est toujours VindD.

III, 8, 9, 7 *συνέζευκται* Q Ox.
συνέζεκται VindD (*υ*.s.l.) Trin. VindE
συνέζευται VindC
9, 9 *τὸ πρότερον* Q VindDᵖᶜ, Trin.
τὸ πρῶτον VindC
τὸ πρότον VindE
10, 3 *αἴτερον* VindD (*ερον* del., *ιον* suprascr.)
αἴτερον VindE (*ερον non* del., *ιον* suprascr.)

VindE pourrait bien être là plus ancienne copie de VindD.

Olim *Q. 13. sup.* Chartac. 220 × 148 mm. Fol. 339 + I. Saec. XV–XVI. *Miscellaneus philosophicus.* Plotini *Enn.*, I, 1 (ff. 261–265) ; I, 2 (ff. 265–268) ; V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 268–274ᵛ–279) ; VI, 4 et 5 (ff. 279–287–291) ; *Dissert. Villois.* I abbreuiata (ff. 291–297ᵛ), II (ff. 298–300ᵛ) ; Excerpta *Enn.*, III, 7, 2, 1–6, 50 (ff. 301–302ᵛ, l. 28) et III, 7, 11, 11–58 (f. 303)[1].

Reliure. — Moderne, en cuir.

Numérotation des cahiers. — Lorsque le manuscrit actuel fut composé, à l'aide de plusieurs morceaux indépendants, les cahiers ont reçu une numérotation suivie ; ainsi les quaternions plotiniens sont numérotés λ⟨ε⟩′ (ff. 261–268), λς′ (ff. 269–276), λζ′ (ff. 277–285), λη′ (aussi δ′, de la main du copiste) (ff. 285–292), ⟨λθ′⟩ (ff. 293–300), μ′ (ff. 301–306 : ternion).

Filigranes.

I. Quat. λ′ et λς′, dans le pli des feuillets, un filigrane non identifié : sur une partie du feuillet on distingue deux appendices percés d'un trou, sur l'autre partie une droite (verticale par rapport aux pontuseaux) qui coupe une demi-circonférence dont les extrémités sont recourbées vers l'intérieur.

II. Cahiers λζ′–μ′ : *Cloche*[2], var. analogue à Br. 3981 (30 × 42, Hollande, 1419 ; var. ident. : Udine, 1420).

Possesseurs et lecteurs.

Fol. 303, d'une écriture différente de celle du copiste mais assez semblable : *γρηγορίου ἱερομοναχοῦ* : ⁓ ὁ .....

Fol. 335ᵛ : *ἐγὼ λέως · ἱερεὺς τάχα καὶ θύτης* · et en bas : *ἔδωκας τὴν χάριν σοῦ φιλάν(θρωπ)ε.*

Fol. 339ᵛ : *τοῦτο τῶν βιβλίων ἔνε τοῦ π(α)π(ᾶ) λέων τοῦ μελεισινοῦ* : ⁓ *καὶ ἦχε πρ.* s, etc.

1. H. F. Müller, *Hermes*, 1879, p. 101, nº 38 ; Martini et Bassi, *Catal. codd. gr. Bibl. Ambrosianae*, t. II, 1906, pp. 747–751 ; H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 363–366 ; *États*, p. 32.

2. Nous n'avons pas retouché cette notice descriptive écrite en 1932 ; mais nous transcrivons ici ce que Schwyzer dit des filigranes : « ff. 261–268, un *Fer à cheval*, f. 269, une *Main* (?) ; on cherche en vain l'un et l'autre chez Briquet ».

Mise en page. — Surface écrite : 165 × 90 mm. ; 28 lignes à la page. Le copiste, le même que celui de V, n'a pas rubriqué les initiales qu'il omet, ni les titres, qu'il écrit à l'encre noire, et sans aller à la ligne. Il a dû numéroter ses cahiers de α' à ε' ou à ς'. En marge, aucune espèce de scolies ou de chiffres, mais de très rares corrections.

Texte.

Fol. 261 : *Πλωτίνου ἐνν. πρώ. Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος.*
Fol. 265 : *Πλωτίνου ἐνν. πρώ. Περὶ ἀρετῶν β'.*
Fol. 268 : *⟨Π⟩λωτίνου ἐνν. πέμπτης. Περὶ τοῦ νοητοῦ κάλλους*, inc. *ἐπειδή φαμεν* (V, 8 et V, 9).
Fol. 279 : *ἐννεάδος ἕκτης*, sans rien de plus.
Fol. 291 : *Τοῦ αὐτοῦ Περὶ τοῦ πῶς δρᾷ ἡ οὐρανία διάθεσις εἰς τὸν περίγειον κόσμον*, inc. *τελεῖται καὶ δὴ καὶ .... συλλήψεις · καθόλου τοίνυν .... νοσήσῃ τιθεμένου* (*Diss.* I, *Enn.*, IV, 4, 30, 5 – 12 ; 31, 1 – 45, 52).
Fol. 298, l. 2 : *Τοῦ αὐτοῦ Περὶ τῆς πρώτης ἀρχῆς τῶν πάντων ἤτοι τοῦ ἑνός*, inc. *⟨ἐ⟩πειδήπερ δεῖ εἶναι ...*, des. *τὸ ποιοῦν τοῦ ποιουμένου . τελειότερον γάρ* (*Diss.* II).
Fol. 301, l. 1 : *Τοῦ αὐτοῦ Περὶ αἰῶνος καὶ χρόνου*, inc. *⟨τ⟩ίνα οὖν ποτε χρὴ φάναι ...* des. f. 302ᵛ, l. ult. *ἀλλὰ καὶ τῇ ἀμέρει καὶ τῇ οὐσίᾳ* (III, 7, 2, 1 – 6, 50).
Fol. 303, l. 1, subito inc. *λέγει (οι Lᵃ) δ' ἂν περὶ ἑαυτοῦ ὧδε ...* des.l.ult. *προσκτώμενον εἶναι ἐν τῷ εἶναι* (III, 7, 11, 11–58, prosopopée du Temps).

H.-R. Schwyzer a montré que, pour le traité I, 1 et probablement pour I, 2, ce manuscrit L s'apparente de très près à Coisl., une copie de A datant du XIVᵉ siècle. Voici les variantes communes qu'il a relevées [1] :

I, 1, 2, 11–13	αὐτὸ – κρειττόνων	om. Coisl. L
2, 23	προσγενομένου	προσγινομένου Coisl. L
5, 28	ἄλλα	τὰ ἄλλα Coisl. τἆλλα L
7, 15	τὴν	τῇ Coisl. L
8, 10	τῇ	τοῦ Coisl. L Q (η Qᵃ)
10, 4	κεχωρισμένων	κεχωρισμένον Coisl. L
13, 3	τῷ	τὸ Coisl. L

La parenté est indéniable. Outre que les dates respectives s'y opposent, deux omissions propres à L, citées par Schwyzer, prouvent que celui-ci n'est pas le modèle de Coisl. Mais n'en est-il pas la copie ? Ce n'est pas exclu, bien que de minimes variantes orthographiques et, en I, 1, 8, 13, l'addition d'un *τὴν* par Coisl., ne renforcent guère l'hypothèse plausible.

Mais les vrais problèmes sont ailleurs. Le copiste de L, un florilège, est bien identiquement celui de V, un autre florilège,

1. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 365.

mais appartenant au groupe y. Ainsi ce copiste utilise un texte w pour deux traités, un texte y pour dix-sept autres, enfin le texte z pour la majeure partie de L. Quel texte utilise-t-il pour l'extrait de III, 7, 11 ? le texte de Q s'arrête en III, 7, 9, 72.

Schwyzer tire argument de cet extrait pour affirmer l'indépendance de L par rapport à Q. Ceci n'est pas concluant lorsqu'on a affaire à un copiste comme le nôtre. VindD, qui est très certainement une copie de Q, contient, à la différence de Q, le traité IV, 2. Mais le fait est que L paraît se ranger à côté de Q et non sous lui, comme, au premier abord, on serait tenté de le croire ; en effet, à la fin de Diss. I, on lit, en Q, *νοσήσαντι θεμένου*, tandis que L (et P) avec *νοσήσῃ τιθεμένου* conservent la leçon de la tradition ordinaire à la fin de IV, 4, *νοσήσει τιθεμένου*. Seules des collations détaillées permettront de résoudre le difficile — et important — problème des rapports de L et P avec Q.

Les quaternions plotiniens de L, dus au copiste de V, pourraient donc bien dater de la première plutôt que de la seconde moitié du XVᵉ siècle. Un détail non encore observé est que le quatrième de ces quaternions est effectivement numéroté δ' par le copiste, ce qui prouve qu'entre I, 2 et V, 8 le copiste n'a pas voulu écrire d'autres traités. Le début du manuscrit au moins se présente à nous dans l'état original. On ne pourrait garantir la même chose pour les extraits de III, 7. Tous deux — c'est remarquable — commencent au début d'une phrase ; le premier pourrait être complet, le second ne l'est certes pas ; il se termine au milieu d'une phrase inachevée en bas d'un folio ; les collations nous apprendront si les deux extraits proviennent de la même source et si cette source pourrait être l'archétype même de Q et de tout le groupe z.

Y aurait-il lieu d'étudier parallèlement L et VindC, qui abrège pareillement la Dissert. I ? Simple question.

Les possesseurs ou lecteurs n'ont pas non plus livré leur identité. On connaît un hiéromoine Grégoire qui écrit une souscription dans le *Bodleianus Seld.* 5 et qui en est, comme ici, possesseur ou lecteur [1]. En L à la suite du nom se trouve un article suivi de quelques lettres non encore déchiffrées et qui ne paraissent pas pouvoir se lire *γράψας* ; n'est-ce pas plutôt le nom d'un monastère ou d'une localité ?

1. Vogel-Gardthausen, *Die griechische Schreiber*, p. 94 ; sur les souscriptions des ff. 335ᵛ et 339ᵛ cet ouvrage ne nous apprend rien.

Olim *Arm. N. Th. II ; LXVI, 4 ; LXXXIX, 7*. Nunc *Colloc. 620*. Chartac. 295 × 218 mm. Fol. 144. Saec. XV. IAMBLICHI *De mysteriis Aegyptiorum* (ff. 1–81ᵛ). PLOTINI *Excerpta Enn.*, III, 7, 2,1 – 6,50 et 11, 11–58 sine distinctione (ff. 85–87ᵛ, l. 25 – 88ᵛ) ; V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 88ᵛ–97ᵛ, l.9 – 103ᵛ) ; VI, 4 et 5 sine distinctione (ff. 103ᵛ–115, l.9 – 121) ; *Dissert. Villois.*I (ff. 121–131ᵛ), II (ff. 131ᵛ–135, l. 25), III (*Enn.*, III, 9, 1, 1 κ.τ.λ.) (ff. 136ᵛ, l.1 – 137, l. 10) [1].

RELIURE. — Moderne, aux armes de Saint-Marc. Quatre folios de garde récents (add. I–II + III–IV).

CAHIERS. — 15 cahiers, numérotés, en chiffres arabes, de 1 à 15, par le copiste lui-même au milieu et en bas du premier cahier. Tous quinions réguliers, sauf le cahier 9 qui ne compte que deux feuillets (ff. 81–84).
Folios blancs : 82–84ᵛ, 137ᵛ–144ᵛ.

FILIGRANE. — *Triple mont surmonté d'une croix*, var. simil. de Briquet 11702 (29,5 × 44, Pise, 1440). Quelques feuillets n'ont pas de filigrane.

POSSESSEURS.

Fol. I add., au crayon : *LXXXIX, 7*.
Fol. 1, en haut, à l'encre noire : *otto* ; au crayon rouge : *6*. De la main de Bessarion : *τόπος* ος´ (ς´ in rasura) *Ἰαμβλίχου τοῦ μεγάλου εἰς τὴν ἐπιστολὴν πορφυρίου βησσαρίωνος καρδηνάλεως* | *τοῦ τῶν τούσκλων · ἔχει καί τινας λόγους Πλωτίνου. Iamblichus in epistolam Porphyrii et alia Plotini. b. card. tusculani. Locus 76* (*6* dans un *7* gratté).

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 200 × 120 mm. ; 28 lignes à la page. Le copiste écrit d'abord le texte, passant les titres et les initiales, puis (est-ce lui ou un réviseur ?), il ajoute les titres à l'encre noire (écriture plus fine, mêmes caractères, P¹), mais oublie les initiales. Le même copiste a écrit sur le même papier et de la même façon, en ajoutant les titres après coup et en omettant les initiales, le *Marc. gr. 218* contenant une

1. A. ZANETTI, *Graec. D. Marci Bibl.*, 1740, p. 122 ; F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLV ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 95, nº 7 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934–35, p. 51 ; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 365 ; *États*, p. 26, p. 32, p. 284.

Paraphrasis in Aristotelem [1] et décrit dans l'Inventaire de 1468 sous le numéro 367 (... in papyro, ligata in pergameno).

Fol. 1 *Ἀβάμωνος διδασκάλου πρὸς τὸν Πορφύριον πρὸς Ἀνεβὼ ἐπιστολὴν ἀπόκρισις καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἀπορημάτων λύσεις*, des. f. 81ᵛ *τῆς ὁμονοητικῆς φιλίας τῆς πρὸς ἀλλήλους*. L'archétype de cet ouvrage devait être mutilé ou peu lisible, étant donné les nombreux blancs du texte de P.

En bas du folio 1, P¹ écrit : *ἰστέον ὅτι ὁ φιλόσοφος Πρόκλος ὑπομνηματίζων τὰς τοῦ μεγάλου Πλωτίνου Ἐννεάδας, λέγει ὅτι ὁ ἀντιγράφων εἰς τὴν προκειμένην τοῦ Πορφυρίου ἐπιστολὴν, ὁ θεσπέσιός ἐστι Ἰάμβλιχος καὶ διὰ τὸ τῆς ὑποθέσεως οἰκεῖον καὶ ἀκόλουθον ὑποκρίνεται πρόσωπον ἀγνώστου τινὸς Ἀβάμωνος. Ἀλλὰ καὶ τὸ τῆς λέξεως κομματικὸν καὶ ἀφοριστικὸν καὶ τὸ τῶν ἐννοίων πραγματικὸν καὶ γλαφυρὸν καὶ ἔνθουν μαρτυρεῖ τὸν Πρόκλον καλῶς καὶ κρίναντα καὶ ἱστορήσαντα*[2].

Fol. 85 (début du 10ᵉ quinion) *Πλωτίνου φιλοσόφου Περὶ αἰῶνος καὶ χρόνου*, inc. *⟨τ⟩ίνα οὖν ποτε* .... f. 87ᵛ, l. 25 *καὶ τῇ οὐσίᾳ· λέγοι δ' ἂν περὶ ἑαυτοῦ* ... f. 88ᵛ *προσκτώμενον εἶναι ἐν τῷ εἶναι* (= III, 7, 2, 1–6, 50 suivi sur la même ligne, après un blanc de quelques millimètres, de III, 7, 11, 11–58).

Fol. 88ᵛ *Πλωτίνου ἐννεάδος πέμπτης Περὶ τοῦ νοητοῦ κάλλους*, inc. *⟨ἐ⟩πειδή φαμεν* ... des. f. 103ᵛ *ἀυτο* (sic) *ψυχὴν ἐκείνην λέγειν* (V, 8 et 9).

Fol. 103ᵛ *Τοῦ αὐτοῦ Περὶ τοῦ τὸ ὂν ἓν καὶ ταὐτὸν ὂν ἅμα πανταχοῦ εἶναι ὅλον . ἐννεάδος ἕκτης*, inc. *⟨ἆ⟩ρά γε ἡ ψυχὴ* ... des. f. 121 *ἀμεγέθει τῷ ἀπείρῳ*.

Fol. 121 *Πλωτίνου Περὶ τοῦ πῶς δρᾷ ἡ οὐρανία διάθεσις εἰς τὸν περίγειον κόσμον* (*Dissert. Villois.*I), inc. *⟨ἐ⟩πειδὴ πεπίστευται* ... des. f. 131ᵛ, *νοσήσῃ τιθεμένου*.

Fol. 131 *Πλωτίνου Περὶ τῆς πρώτης ἀρχῆς τῶν πάντων ἤτοι τοῦ ἑνός* (*Dissert. Villois.* II), inc. *ἐπειδήπερ δεῖ εἶναι*, ... des. f. 135.

Fol. 136ᵛ, sans titre : *Νοῦς ὁρᾷ*[3] *ἐνούσας ἰδέας ἐν τῷ ὅ ἐστι ζῷον · εἶτα διενοήθη ὁ*[4] *δημιουργὸς ἃ ὁ νοῦς ὁρᾷ ἐν τῷ ὅ ἐστι ζῷον καὶ τόδε τὸ πᾶν ἔχειν. Οὐκοῦν φησιν ἤδη εἶναι τὰ εἴδη πρὸ τοῦ νοῦ, ὄντα δὲ αὐτοῦ*[5] (*οὐ* ex *ον*) *νοεῖν τὸν νοῦν ; Πρῶτον οὖν ἐκεῖνο, λέγω δὲ τὸ ζῷον, ζητητέον εἰ μὴ νοῦς, ἀλλ' ἕτερον νοῦ · τὸ γὰρ θεωροῦν νοῦς · τὸ τοίνυν ζῷον αὐτὸ οὐ νοῦς, ἀλλὰ νοητὸν αὐτὸ φήσομεν καὶ τὸν νοῦν ἔξω φήσομεν αὐτοῦ ἃ ὁρᾷ*

1. Zanetti le date, à tort, du XIVᵉ siècle.
2. Après avoir cité d'après Fabricius le début de cette scolie, CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XXXI, note 2, écrit : « Illam observationem Anonymi de Procli commentariis in Plotini Enneades offendit H. Amatius etiam in Cod. Iamblichi de Mysteriis Vaticano nr. 323 et ipse offendi in Cod. Leidensi Vossiano, in Apographo Gronoviano aliisque ». — Depuis, J. Bidez a édité cette scolie d'après *M, Monacensis 361*, du XVᵉ siècle et *V, Vallicellianus F. 20*, du XIVᵉ siècle, dans un article intitulé *Un extrait du Commentaire de Proclus sur les Ennéades de Plotin*, *Mélanges Desrousseaux*, Paris, Hachette, 1937, pp. 11–18 ; voir *États*, p. 284. Le texte de P a les variantes caractéristiques de *M*.
3. *Νοῦς, φησιν, ὁρᾷ* Enn.
4. *διενοήθη, φησίν, ὁ* Enn.
5. *αὐτὰ* Enn.

ἔχειν. Εἴδωλα ἄρα καὶ οὐ τἀληθῆ ἔχει · ὁ γὰρ [1] καθορᾷ οὔ φησιν ἐν ἑτέρῳ πάντως, ἀλλ' ἐν αὐτῷ τῷ ἐν αὐτῷ [2] τὸ νοητὸν ἔχειν. Ἢ τὸ μὲν νοητὸν οὐδὲν κωλύει καὶ νοῦν εἶναι ἐν στάσει καὶ ἑνότητι καὶ ἡσυχίᾳ, τὴν δὲ νοῦ [3] φύσιν τοῦ ὁρῶντος ἐκεῖνον τὸν νοῦν τὸν ἐν αὐτῷ ἐνέργειάν τινα ἀπ' ἐκείνου ἣ ὁρᾷ ἐκεῖνον · ὁρῶντα δὲ ἐκεῖνον οἷον ἐκεῖνον εἶναι νοῦν [4] ἐκείνου, ὅτι νοεῖ ἐκεῖνον · νοοῦντα δὲ ἐκεῖνον καὶ αὐτὸν νοῦν καὶ νοητὸν ἄλλως εἶναι τῷ μεμιμῆσθαι. Τοῦτο οὖν ἐστι τὸ διανοηθέν, ἃ ἐκεῖ ὁρᾷ, ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ποιῆσαι [5]. Τὰ γὰρ αἰσθητὰ εἴδη ἢ ἐκ τῆς ὕλης παράγονται ἢ ἐξ ἑαυτῶν ἢ ἐκ τῶν νοητῶν. Ἀλλ' ἐκ τῆς ὕλης λέγειν ἄτοπον · πῶς γὰρ δυνατὸν τὰ κρείττονα ἀπὸ τῶν χειρόνων παράγεσθαι, ἀφ' ὧν κἀκεῖνα εἰς τοὐμφανὲς προάγονται. Ἀλλ' οὐδ' ὑφ' ἑαυτῶν παράγεσθαι δυνατόν · ὅτι οὐδὲν τῶν ὄντων ἑαυτὸ παράγει · χρῄζει δὲ καὶ τὰ εἴδη τῆς ὕλης πρὸς τὸ ὑποστῆναι. Τὰ γοῦν ἐν ἄλλῳ τὸ εἶναι ἔχοντα ἑαυτὰ παράγειν οὐ δύνανται · ἄλλως τε ὅτι καὶ τὸ παραγόμενον, εἰ παράγεται, οὐκ ἔστι · πῶς οὖν τὸ μὴ ὂν δύναταί τι παράγειν ; Ἀλλὰ τῶν ὄντων πάντων τὰς ἰδέας δεῖ εἶναι παρὰ τῷ δημιουργῷ, ὥσπερ ἐν τῇ τοῦ τεκτόνος ψυχῇ ἡ τῆς κλίνης προτύπωσις κἀκεῖθεν παράγεσθαι τὰ εἴδη τὰ αἰσθητά. Διαιροῦνται δὲ τὰ ὄντα εἴς τε νοητὰ καὶ αἰσθητά · ὑποδιαιροῦνται δὲ τὰ μὲν νοητὰ εἴς τε τὰ ὁμωνύμως καλούμενα νοητὰ καὶ εἰς τὰ διανοητά · Διανοητὰ δὲ λέγονται τὰ τῇ διανοίᾳ ληπτά, οἷον τὰ μαθήματα καὶ τὰ εἴδη, ἅπερ εἰσὶ τῶν τῇδε παραδείγματα · καὶ τὰ αἰσθητὰ πάλιν διαιροῦνται εἴς τε τὰ εἰκαστά, οἷά εἰσι τὰ ἐν κατόπτροις καὶ τὰ κυρίως αἰσθητά.

Annotations marginales. — Bessarion annote tout le manuscrit, surtout au début. Dans les feuillets plotiniens on ne lit qu'une seule note du Cardinal, au bas du folio 103v, relative au titre de VI, 4 : *νυνὶ ἔσφαλται ἡ ἐπιγραφή · ἔστι γὰρ ὁ λόγος περὶ ψυχῆς . οὐ τοῦ ὄντος.*

Réserve faite de la Dissertation III, dont il est l'unique témoin, P a tiré de L tous ses fragments plotiniens. Tous deux ont de III, 7 les mêmes extraits. Ceci constitue une forte présomption, mais ne prouve pas immédiatement la dépendance d'un de ces manuscrits par rapport à l'autre. La preuve est toute matérielle. En L, le deuxième fragment commence à la première ligne d'une page et à la dernière ligne de la même page demeure inachevé. A moins de supposer qu'il reproduise identiquement une particularité de son modèle — et ce n'est pas absolument exclu, vu les habitudes du copiste de L et V — cette particularité doit être attribuée au copiste de L. Or, en P, rien de pareil ; les deux

1. Inter ἔχει et ὁ γὰρ plura habet Enn.
2. Sic etiam codd. Enn.
3. δὲ τοῦ νοῦ Enn.
4. Sic etiam codd. Enn.
5. Abhinc textus non exstat in Enn.

fragments sont même écrits à la suite, sauf à être séparés par quelques millimètres de blanc. Le copiste de P copie donc ou L ou un modèle de L exactement pareil à celui-ci.

D'où vient alors la Dissertation III ? Mystère. Toujours est-il qu'elle se distingue nettement des Dissertations I et II ; celles-ci sont faites exclusivement d'extraits plotiniens connus par la tradition ordinaire ; celle-là se compose d'une vingtaine de lignes du début de III, 9, écourté, et d'une vingtaine de lignes qui ne figurent pas dans les *Ennéades* et où on ne retrouve aucune des caractéristiques de Plotin. Bien plus, cette division dichotomique des êtres, ni par le fond ni par la forme, ne paraît cadrer avec ce que nous connaissons de Plotin. Le mot διανοητά, emprunté au langage d'Aristote, n'est jamais employé par lui ; ὑποδιαιροῦνται étonne aussi sous sa plume ; χρῄζει, dans le sens qu'il a ici, paraît néo-grec. Bref, si la doctrine de ce texte n'est pas en opposition formelle avec celle de Plotin, la manière dont on l'expose autorise à rejeter jusqu'à plus ample informé l'authenticité plotinienne de la Dissertation III. L'autorité du témoin, unique et tardif, est, de plus, très fragile.

CHAPITRE V

AUTOUR DE L'*EDITIO PRINCEPS*

Outre VindD, étudié plus haut, Perna a préparé l'*editio princeps* de 1580 d'après trois autres manuscrits.

Déjà Creuzer avait identifié l'un d'eux, Vat. Après l'avoir décrit, nous montrerons, contre Müller, qu'il a effectivement servi à Perna, au moins dans la première partie, riche en corrections marginales. Cette copie de O n'a pas d'autre intérêt que d'expliquer quelques particularités de l'*editio princeps*; ses variantes notamment n'ont pas d'autre autorité que celle des manuscrits-sources, encore existants, d'où elles sont tirées.

Les deux autres exemplaires dont parle Perna n'avaient pas encore été retrouvés. Ce sont deux manuscrits tardifs, écrits tous deux par deux copistes, d'après des archétypes différents.

Ambr.a est une copie de VindB, dérivé de M par l'intermédiaire de ScorC, et ne semble pas avoir joué un grand rôle dans la constitution du texte de Perna. Ambr.b, au contraire, dérivé de MarcB, copie de A, a servi de modèle à Li.b qui servit à son tour de texte de base pour la majeure partie de l'*editio princeps*. Li.a, copié sans doute directement d'après le MarcB, fut également livré à l'imprimeur.

Vat. et VindD servirent probablement deux fois à l'éditeur, la première fois lorsqu'il se constitua un exemplaire de base, la seconde lorsqu'il revit les épreuves.

Il est à remarquer que seul l'état x n'a pas contribué à constituer le texte de la vulgate.

Vat.

Olim *4* ; *1111*. Chart. 360 × 255. Fol. I–II–408. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–16ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 16ᵛ–18). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 19–407ᵛ) [1].

RELIURE. — Cuir rouge ; au dos, armoiries de Pie IX et de A. Mai, Cardinal-bibliothécaire.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Double : l'une, à l'angle extrême du folio, a généralement disparu ; l'autre, qui concorde avec la première, est près de l'angle de la surface écrite.

CAHIERS. — 51 quaternions (ff. 1–408) non marqués.

FILIGRANES.

I. Fol. I–II : *Agneau pascal dans un cercle*, analogue à Briquet 47 (30 × 43ʳ, Venise, 1484).

II. Quat. ⟨1⟩–⟨7⟩ (ff. 1–80) : *Couronne surmontée d'une étoile à six rayons*, var. identique de Briquet 4835 (41 × 55ʳ, Prague, 1561 ; var. ident. : Lucques, 1565–66 ; Rome, 1567–68 ; Italie, 1577).

III. Quat. ⟨8⟩–⟨24⟩ (ff. 81–192), feuille ⟨2⟩–7 (f. 391) du quat. ⟨49⟩, 4–⟨5⟩ (f. 396) du quat. ⟨50⟩, ⟨4⟩–5 (f. 405) du quat. ⟨51⟩ : *Enclume supportant un marteau, inscrit dans un cercle*, lequel est surmonté d'une croix, var. identique de Br. 5965 (42 × 55ʳ, Rome, 1578–80).

IV. Quat. ⟨25⟩–⟨48⟩ (ff. 193–384) : *Étoile dans un losange curviligne*, le tout dans un cercle, var. ident. de Br. 6097 (42 × 56ʳ, Lucques, 1566–67 ; Fabriano, 1572 ; Rome, 1567 ; Rome, 1571).

V. Quat. ⟨49⟩–⟨50⟩ (ff. 385–400) : *Trois monts dans un cercle surmonté d'une étoile à six branches*, Briquet 11932 (28 × 40ʳ, Rome, 1578 ; var. un peu plus grande et sur papier 42 × 55ʳ (c'est notre cas), Rome, 1583–90 ; Fabriano, 1584).

VI. Quat. ⟨51⟩ (ff. 401–408) : *Aigle sous une boule*, le tout dans un écusson de forme allongée. Pas signalé dans Briquet. Franchi de' Cavalieri dit « alia ».

POSSESSEURS. — Fol. II, d'une main du XVIIᵉ ou XVIIIᵉ siècle : *Πίναξ* | *Πορφυρίου περὶ τοῦ βίου τοῦ Πλωτίνου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ μετὰ ἀκριβεστά* | *τοῦ πίνακος.* | *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδες φ.* 19 En-dessous : *239*.

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV (Amatius) ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, pp. 98–99 ; G. MERCATI et P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Codices Vaticani graeci*, 1923, pp. 306-307 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35 pp. 39 et 45.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 250 × 150 mm., 26 lignes à la page. Écriture large et régulière. Souvent le papier boit, surtout aux ff. 193–384. Titres et initiales rubriqués.

TEXTE. — Fol. 1. *Πορφυρίου περὶ τοῦ Πλωτίνου βίου κ.τ.λ.* [1] ; la première ligne du texte (= *Πλωτῖνος ὁ καθ' ἡμᾶς γεγονὼς φιλόσοφος ἐῴκει μὲν αἰ..*) est également rubriquée ; des. f. 16ᵛ, où suit *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδων τε καὶ τῶν κατὰ τὰς ἐννεάδας ἐπιγραφῶν τῶν βιβλίων διόρθωσις προέκθεσις* ... des. f. 18 *τέλος τῆς προεκθέσεως*. Fol. 19, *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης Περὶ τοῦ τί Ζῷον* (sic) *καὶ τίς ὁ Ἄνθρωπος*. Le copiste met régulièrement l'iota souscrit.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste de loin en loin gratte un mot et le récrit dans le grattage. Il est rare qu'il se complète ou se corrige en marge du manuscrit comme il le fait, au folio 156, en III, 8, 3, 17, où après avoir écrit *τοῦτο ἔτι καὶ* il écrit en marge *γρ. ἔχει*.

Un correcteur [2], Vat.², a soigneusement revu le premier tiers du manuscrit (ff. 1–129) : il souligne la faute dans le texte, écrit la correction en marge, puis fait à l'extrémité de la marge une petite croix, qu'il trace aussi parfois sans faire de correction. Il lui arrive de récrire le même mot, mais avec une autre accentuation, tant sa minutie est grande. En marge de II, 3, 5, 21, au folio 61, Vat.² écrit tout le passage inséré à cet endroit par Ficin, à savoir II, 3, 5, 21–41 et au folio 63, où le dit passage fait suite comme partout ailleurs à II, 3, 12, 11 *εἴδους*, Vat.² le marque d'un trait vertical et d'un obel, >.

A partir du folio 129ᵛ, où débute III, 6, ces corrections se font plus rares. La dernière paraît être au folio 147ᵛ, en marge de III, 7, 6, 45 *ἐν τοῖς* où Vat.²ᵐᵍ· écrit *ἔννοια*.

Vat. est l'un des manuscrits les plus récents, les plus mauvais et les mieux connus de Plotin. Creuzer lui consacre la plus longue de ses notices. H. F. Müller, d'ordinaire si concis, aura besoin de toute une page pour réfuter Creuzer. C'est un des rares exemplaires qui figure dans l'apparat de Volkmann [3] et dans celui

1. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLIV, note g, écrit à propos de Vat. : « Codex est integer sed absque Plotini Vita ». Creuzer ne connaissant les mss. de Rome que par les collations d'Amatius, il faut croire que ce dernier n'avait pas collationné la *Vita*.

2. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 99, a distingué deux mains de correcteurs, il fait probablement allusion aux grattages à même le texte que nous attribuons au copiste.

3. Au tome II de son édition, Volkmann accepte parfois une leçon sur la seule autorité de Vat., ainsi p. 412, 29 ; p. 419, 11 ; p. 422, 7 ; p. 510, 17.

de Bréhier on le rencontre fréquemment. Il importe donc de faire sur lui la pleine lumière.

A l'origine de cette faveur on trouve une note de Hieronymus Amatius, *scriptor* à la Vaticane au début du XIXe siècle et correspondant de Creuzer. Il écrivait à ce dernier : « En marge il y a des corrections faites d'après un plus vieux manuscrit ; aussi ce manuscrit en vaut-il plusieurs ; il rapporte avec une parfaite fidélité, en même temps que les vieilles fautes, toutes les leçons des grammairiens, des critiques et des scribes eux-mêmes. Il n'est pas très ancien, mais il provient certainement de plusieurs exemplaires très anciens ». Et, faisant allusion sans doute à la cessation des notes marginales à partir de l'ennéade troisième, il ajoute : *Defecit aliquantulum in Enneade tertia* [1].

Sauf les deux folios de garde, peut-être plus anciens, les papiers, aux filigranes connus, datent le manuscrit du troisième, voire du quatrième quart du XVIe siècle.

L'archétype de Vat. est O, lui-même une copie de S.

Quelques particularités ne paraissent pas pouvoir s'expliquer autrement.

Vita, 3, 5 ἀτηρόν O1^v (entre α et τ un point sale) ἄπηρον Vat. 2
5, 15 ἐνεργεία O3 (deuxième ε formé par une simple boucle reliée à ρ) ἐνδιγεία Vat. 3^v
9, 9 ἱερῷ τινι O5 (même remarque) ὑδρῷ τινι Vat. 6
I, 1, 12, 37 ἵνα ὅλως O18 (ἂν minuscule inséré, ressemble à τ, accent non incurvé) ἵνα τὸν ὅλως Vat. 23^v
III, 8, 3, 17 τοῦτο ἔχει καὶ ποιεῖ O116 (ὅτι, dont le ὁ est un point sale, à insérer devant ἔχει, est placé au-dessus) τοῦτο ἔτι καὶ ποιεῖ Vat. 156 γρ. ἔχει Vat.^mg.

Creuzer déjà avait supposé que Vat. avait dû servir à Perna pour l'*editio princeps* du texte grec de Plotin ; il s'appuyait sur ce fait que nombre de leçons du texte de Vat. se lisaient en marge de l'édition de 1580, et qu'inversement cette édition avait dans le texte nombre de leçons des marges de Vat.

Müller a accumulé contre Creuzer une série de raisons qui illustrent bien le danger des arguments *ex silentio* et des études partielles sur la tradition manuscrite. Dans le traité I, 1, dit-il, en marge de Perna il trouve 34 leçons, en marge de Vat., 62,

1. Cité par CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLIV. H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879 p. 98, comprenant *deficit* au sens de lacune, déclare qu'Amatius se trompe.

dont 8 seulement (en réalité 9) vérifient la loi d'inversion notée par Creuzer ; le *plurimas* de ce dernier était une légère exagération, mais que *quelques* échanges de ce genre se soient faits, c'est déjà chose frappante.

Que sont devenues la cinquantaine d'autres variantes marginales de Vat. ? Quatre ou cinq ont passé dans les marges de Perna, en même temps que la leçon du texte de Vat. était adoptée dans le texte de Perna ; presque toutes les autres ont chassé les mauvaises leçons — elles sont nombreuses — et apparaissent seules dans le texte de l'*editio princeps*. Rien là ne contredit l'hypothèse de Creuzer. « Parfois, comme le dit Müller, la leçon du manuscrit ne se retrouve absolument pas dans l'édition de Bâle et inversement [1]. Enfin, il faut ajouter à cela que le manuscrit n'a des leçons marginales que jusqu'à III, 7 ... tandis que l'*editio princeps* en a jusqu'à la fin ». Ces deux dernières remarques de Müller prouvent seulement que Perna a utilisé d'autres manuscrits que Vat., ce qui était bien connu. Dialectiquement, les objections de Müller ne portent pas.

Deux faits montrent que Vat. a servi à Perna pour son édition. C'est d'abord la manière dont sont faites les corrections et qui rappellent les procédés du prote, l'obel (<) pour faire disparaître un mot, le V renversé (Λ) pour l'introduire ; partout l'on souligne les mots corrigés ; enfin le soin à récrire en entier des mots mal accentués ou munis d'un esprit incorrect ; autant de procédés qui ne sont ni d'un copiste, ni d'un simple lecteur.

L'autre fait n'est pas moins significatif : Ficin, on le sait, a transporté II, 3, 5, 21–41 de la place qu'il occupait dans les manuscrits après II, 3, 12, 11 εἴδους, à la place qu'il occupe dans toutes nos éditions, y compris celle de Bâle. Or, dans Vat., et dans Vat. seulement [2], cette transposition a été effectuée : on a biffé le passage au folio 63, on l'a récrit clairement en marge du folio 61. C'était pour faciliter la tâche du typographe.

Quand on joint ces faits à ceux déjà signalés, à savoir la loi d'inversion, le passage de presque toutes les corrections marginales de Vat. dans le texte de l'*editio princeps*, on peut

1. Ceci rend peu probable que Vat. ait été corrigé sur l'*editio princeps*, hypothèse qu'il fallait néanmoins prendre en considération.
2. Il est notable qu'on ne la rencontre pas dans les manuscrits qui ont servi à Ficin, A et F.

conclure avec Creuzer et malgré Müller que ce *Vaticanus* est un des trois manuscrits italiens qui servirent à Perna pour préparer l'édition de 1580.

Quels sont les deux autres ? Les deux manuscrits que nous allons décrire, inconnus de Müller, permettent de « réduire » les dernières difficultés que soulève le *Vaticanus* et feront découvrir l'origine des leçons que Müller se voyait obligé de considérer comme des conjectures personnelles du correcteur de Perna [1].

1. MÜLLER, *Hermes*, p. 99.

Olim *C. 151. inf.* Chartac. 313 × 212. Fol. I–V + 349 (imo 350) + VI. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–14ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 15–16ᵛ). PLOTINI *Enneades* (ff. 17–336ᵛ). *Diss. Vill.* I (ff. 336ᵛ-344ᵛ) et II (ff. 344ᵛ–348) [1].

RELIURE. — Cuir sur bois. Sur le plat antérieur, en lettres capitales dorées : *ΠΛΩΤΙΝΟΣ*. A l'encre, dans les mêmes caractères, le même nom est écrit sur le recto du folio I, aujourd'hui collé à la reliure ainsi que le folio VI. Le manuscrit compte 349 et non 350 folios numérotés : on a passé de 310 immédiatement à 312.

CAHIERS ET FILIGRANES.

Copiste a : cahiers α′–θ′ (ff. V–71), tous quaternions, numérotés par le scribe en bas et au milieu du premier et du dernier folio de chaque cahier (sauf f. 1 et f. 71) : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile* contremarqué de *Lettres assemblées B et S* séparées par une tige portant un fleuron ; analogue à Br. 515 (32,5 × 44, Laibach, 1537) ; pour le fleuron, voir Br. 514, 518, 519, 522, 523, respectivement notés en 1536, 1545, 1545, 1551, 1551 ; ce papier paraît identique à certains feuillets de *Vindob. phil. gr. 182* et de *Cantabrig. Trin. B. 9. 9*.

Copiste b : ne numérote pas les cahiers, mais en bas du dernier folio il écrit, horizontalement, le premier mot du cahier suivant.

Cahiers ⟨11⟩–⟨16⟩ (ff. 72–139) et ⟨23⟩–⟨36⟩ (ff. 192–332), quinions, sauf ⟨16⟩ (ff. 132–139), qui est quaternion : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, var. simil. de Briquet 486 (32,5 × 44, Arnoldstein, 1559 ; var. simil. : Trente, 1561 ; ms. de 1563) mais la vergeure est plus grosse et l'étoile est légèrement plus grande.

Cahiers ⟨17⟩–⟨22⟩ (ff. 140–191) et ⟨37⟩–⟨38⟩ (ff. 333–348), quinions, sauf ⟨22⟩ (ff. 190 et 191) qui ne compte qu'un seul feuillet et ⟨38⟩ (ff. 343–348) qui n'en compte que trois : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, mais un peu plus grand et sur vergeure plus fine. Du même papier sont aussi les feuillets 1–⟨10⟩ et 2–⟨9⟩ (ff. 323 et 324) du cahier ⟨36⟩.

Fol. I–IV, 349, 350–VI : *Triple mont dans un cercle surmonté d'une croix*, analogue à Briquet 11877, 11878 ou 11880, notés vers 1440-1450.

COPISTES, MISE EN PAGE ET TEXTE.

Copiste a : ff. 1–70ᵛ, *Vita*, 1, 1 – *Enn.*, II, 6, fin *καὶ μόνον τοῦτο*. Écri-

1. MARTINI ET BASSI, *Catalogus codd. graec. Bibl. Ambrosianae*, 1906, t. I, p. 961.

ture droite, fine, ornementée de Nicolas Turrianus. En-têtes soignés : le scribe s'évertue à varier l'ornementation des bandes mais ne numérote pas les titres des traités. Surface écrite : 210 × 100 mm. ; généralement 27 lignes à la page, à partir du f. 53 davantage, le plus souvent 31. Plusieurs titres sont ajoutés par Ambr.^{2}, ainsi f. 1 *Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*, f. 17 *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρώτης λόγος ā* tandis qu'ici Turrianus avait déjà écrit *Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος*. A la fin de la table (f. 16^{v}) Turrianus écrit *τέλος τοῦ πίνακος* et termine sur une boucle. A la fin de la *Vita* (f. 15) *σημαίνει τὸ ἔργον* : (une bande) *τέλος τοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ Πλωτίνου, τοῦ παρὰ τοῦ Πορφυρίου συγγραμμάτος*.

Copiste b : ff. 70^{v}–348^{v}, *Enn.*, II, 7, tit. — *Diss.* II, fin, *τελειώτερον* (sic) *γάρ*. Écriture penchée, simple et régulière, pas de bandes ornées aux en-têtes. Le scribe numérote les traités, ainsi : *Περὶ τῆς δι' ὅλων κράσεως λόγος ζ'*. Surface écrite : 220 × 102 mm. ; presque toujours 28 lignes à la page.

Anomalies et annotations marginales.

Ambr.^{1}, fine écriture, encre rousse, à deux variétés, corrige la seconde partie (les corrections sont le plus souvent précédées de *γρ*) et écrit de nombreuses scolies et *ση'*, ainsi que quelque notes en italien ; ainsi :

II, 9, 13, 18 *κόσμου* (inséré après *τοῦ παντός*) : *in altro manca* Ambr.$^{1mg.}$ 81.

II, 9, 18, 30 *ἃς οὐδὲ* (inséré après *πληττούσας*) : *superfluo in altro manca* Ambr.$^{1mg.}$ 84^{v}.

Au folio 171^{v}, en marge de IV, 4, 29, 56 *ταῦτα σκεπτέον* (suivi immédiatement de IV, 5) : *ἕως τούτου ἐν τοῖς Εὐστοχίου τὸ δεύτερον*... (etc.)... *τὰ ἑξῆς τῷ δευτέρῳ Νῦν δὲ ἐπειδὴ etc. quaere in quaternione penultimo.*

Au folio 220, sous le titre de V, 8 *Περὶ τοῦ νοητοῦ κάλλους λογ. η'*, au lieu du texte, on trouve la scolie suivante : *ση' ὅτι οὗτος ὁ λόγος ὑπάρχει γεγραμμένος ἐν τοῖς ἄλλοις τοῖς παλαιοῖς τετραδίοις, ἐξ ἄλλων ἀντιγράφων· καὶ οὕτω ζήτει αὐτὸν ἔμπροσθεν εἰς τὸ* (nec plura).

En marge de cette scolie qui remplace V, 8 Ambr.^{1} écrit, d'abord en italien, puis en grec : *Notta (sic) che questa oration si trova schritt' anchora, da un' altro antigrapho nelli quaderni vecchii. al quaderno n° 39 n° 315. σημείωσαι ὅτι οὗτος ὁ λόγος δὶς γεγραμμένος εὕρηται δὲ κἂν τῷ λζ' τετραδίῳ τοῦ παλαιοῦ ἀντιγράφου.*

Au folio 336^{v}, dans la marge inférieure de *Diss.* I, du même : *Nota che questa oratiō si trova nella quarta enneade dopo della secunda oratione de dubitationū anima al fine quasi donde dise ἕως ὧδε ἐν τοῖς εὐστοχίου τὸ δεύτερον περὶ ψυχῆς*... (etc.). *il principio commenza νῦν δ' ἐπειδὴ μνήμας μὲν ἐν τοῖς ἄστροις al quaderno quarto* — dans la marge de gauche : *σημείωσαι ὅτι τοῦτον τὸν λόγον εὑρήσεις ἐν τῇ τετάρτῃ ἐννεάδι μετὰ τὸ περὶ ψυχῆς ἀποριῶν δεύτερον . ἔνθα λέγεται · ἕως τούτου ἐν τοῖς εὐστοχίου τὸ δεύτερον περὶ ψυχῆς · καὶ ἤρχετο τὸ τρίτον ἐν δὲ τοῖς τοῦ πορφυρίου, συνάπτεται τὰ ἑξῆς τῷ δευτέρῳ : οὗ ἡ ἀρχή.* Dans la marge inférieure et dans la marge du

folio 337^{v} se trouve tout le début du morceau *νῦν δ' ἐπειδὴ* jusqu'à *λαμβάνοι. B. H* (?) *καθόλου τοίνυν τὰς ποιήσεις λεπτέον ά-* et cesse brusquement ainsi (= IV, 4, 31, 1).

Ambr.^{2} corrige abondamment la première partie (a) et par endroits la seconde (b). L'encre est noire, l'écriture est grasse. Le correcteur souligne dans le texte le mot qu'il corrige en marge (voir Vat. Li.) ; il supplée aux titres laissés incomplets par Turrianus. De cette main parfois, mais plus rarement, on trouve une note latine, ainsi au folio 66, en II, 5, 1, 21 *ἄλλως τὸ ὕδωρ δυνάμει χαλκὸς* (souligné par m^{2}) : *questo si trova nel libro di bessarione ma i altri manca.* De même au début de Diss. II, Ambr.^{2} écrit au folio 344^{v} : *Notta che questa oratio non era nel libro di bessarione dal principio.*

Ambr.^{3}. Au début de la *Vita* un lecteur a fait quelques annotations latines dans le genre de celles que fit Bessarion sur MarcB. Ces notes sont écrites d'une encre gris pâle et ne ressemblent guère pour l'écriture aux corrections de Ambr.^{1} et de Ambr.^{2}. Seraient-elles dues à la plume de Pinelli ?

La première partie d'Ambr., due à Nicolas Turrianus, ne nous retiendra pas. Elle paraît dériver directement de ScorB, qui est lui-même probablement une copie de M. Si, comme il semble, Ambr.a servit à son tour de modèle à Michel Microcephalitis, le copiste de VindB, on peut en déduire que Ambr.a fut écrit avant 1563, puisqu'à cette date déjà Michel achevait son travail. Il est d'ailleurs possible qu'avant de compléter Ambr.a, on ait attendu un certain nombre d'années.

Quel est l'archétype qui servit au copiste b chargé de compléter Ambr.a ? Ce doit être A ou un dérivé de A. Plusieurs corrections de Ficin (A^{3}) ont en effet passé en Ambr., comme en MarcB et en Li. qu'il convient de citer ici :

III, 8, 9, 9 *ἐπέκεινα νοῦ* A *δεῖ* ins. A^{3}
ἐπέκεινα δεῖ νοῦ MarcB Ambr. Li.
9, 37 *αὐτὸν εἶναι ὃ* A *ἀνάγκη* ins. A$^{3mg.}$
αὐτὸν εἶναι ἀνάγκη ὃ MarcB Ambr. Li.
IV, 7, 1, 23 *ὁ ἄνθρωπος εἴπερ τοῦτο* A *εἴη ἂν ᾖ κ. τ. λ.* ins. A^{3}
ὁ ἄνθρωπος εἴη ἂν ᾖ κ. τ. λ. ... MarcB Ambr. Li.
6, 22 *ταύτης* A
τούτων A$^{3mg.}$ MarcB Ambr. Li.

Il est plus difficile de préciser de quel exemplaire, dérivé de A, Ambr. dérive à son tour. Il semble que parmi les manuscrits existants, seuls A lui-même et MarcB entrent en ligne de compte, car seuls ils ont un nombre suffisant de scolies pour expliquer l'origine des scolies d'Ambr.

De plus, sur une vingtaine de variantes prises au hasard dans les quatre dernières ennéades, parmi celles qui étaient certainement de Ficin (A[3] ou A[4]) on a remarqué que chaque fois que la correction avait été acceptée par MarcB, elle figurait aussi dans Ambr. et, de même que chaque fois que MarcB la négligeait, elle était pareillement absente de Ambr. Ceci indiquerait que Ambr. ne dérive de A que par l'intermédiaire de MarcB. Plusieurs fautes de lecture de MarcB ont passé dans Ambr., là où le texte de A et de ses autres dérivés est correct, ainsi :

IV, 7, 2, 2	ἀναλυτέον A (double accent sur υ)	
	ἀναλύον MarcB	ἀναλύον Ambr. Li. Perna
2, 5	ἀναλύειν A^pc	ἀνύειν MarcB Ambr. Li Perna
5, 5	μετὸν A	μεστὸν MarcB Ambr. Li. Perna
6, 23	ἀμερῆ A	ἀμφῆ MarcB Ambr. Li. Perna
		ἀμφί Ambr.mg. Li.mg. Pernamg.

Du fait que les autres copies de A, notamment I, F, MonB, Darm., n'ont pas ces fautes, il apparaît nettement que Ambr. ne dérive de A que par l'intermédiaire de MarcB. Déjà apparaît aussi la parenté de Li. et d'Ambr. avec l'*editio princeps* de 1580.

L'examen des scolies confirme cette conclusion, mais soulève d'autre part un problème délicat, auquel on a peine à donner une solution satisfaisante. Les scolies de Ambr. sont écrites tantôt par le copiste *in scribendo*, tantôt par Ambr.[1]. La première scolie que MarcB ne transcrit pas de A est IV, 6, 3, 22 : on ne la trouve ni dans Ambr., ni dans Li. ; celle en marge de IV, 6, 3, 64 est également absente de ces trois manuscrits ; celle de IV, 7, 10, 27 est dans tous les trois ; celle de IV, 7, 14, 1, de IV, 8, 5, 16 et les suivantes sont de nouveau omises par tous les trois. La régularité avec laquelle Ambr. et Li. suivent MarcB tend à faire croire qu'ils en dérivent. Mais parfois Ambr. écrit le vrai texte d'une scolie de A, alors qu'il est altéré en MarcB.

IV, 8, 2, 27	τὸ ἐν A (sed ο in ω scr. A) Ambr. Li.	τῷ ἐν MarcB
11, 25	ἥττονα δὲ A Ambr. Li.	ἥττονες δὲ MarcB

Serait-il possible que Ambr. ait retrouvé ces leçons ou connaîtrait-il la fantaisie ? Il se dispense de transcrire V, 8 et, après en avoir donné le titre, explique le pourquoi de cette omission ; il y reviendra dans la marge, d'abord en italien puis en grec.

Quel est le manuscrit auxiliaire du paresseux copiste ? Comme celui-ci travaillait probablement à Venise, c'est là qu'il faut le chercher. VindD faisait déjà partie de la bibliothèque de Sambucus, mais Perna nous a dit qu'il l'avait reçu en prêt ; VindD *pouvait* donc être à Venise quand fut copié Ambr. A priori L ne peut être exclu non plus, puisqu'il fut probablement acquis par Pinelli. Enfin Q et P, ayant appartenu à Bessarion, tout comme MarcB, se trouvaient à portée de main du copiste. Les variantes, on l'a vu, montrent que ni Q ni VindD et ses dérivés ne peuvent être archétypes de Ambr. ; elles laissent le choix entre L et P. Comment choisir ? Ambr. m.pr. et m[1] nous donne bien des renseignements sur ce manuscrit, mais sans compter qu'ils sont contradictoires (ainsi *39* ne correspond pas à λζ'), on ne sait qu'en faire, et leur sens n'est pas lumineux : δὶς γεγραμμένος signifie-t-il que dans l'archétype en question V, 8 était écrit *deux* fois ? Dans ce cas, il est sûr que cet archétype est perdu ; mais peut-être n'avons-nous là qu'une mauvaise traduction de *schritt' ancora* qui signifierait que le copiste d'Ambr. connaît un autre manuscrit (Q, VindD, P ou L), qu'il lui appartient et qu'il juge inutile de recopier ce morceau. Ζήτει ἔμπροσθεν aussi est troublant. Cela ne correspond à rien de connu. Enfin, des deux seuls manuscrits encore existants qui pourraient avoir servi de modèle pour la transcription des Dissertations, le premier, P, n'a que 33 cahiers et 318 folios ; le second, L, a bien V, 8 au milieu du cahier λζ', mais c'est au folio 268.

Lorsqu'on rapproche ces difficultés de celles que soulèvent les scolies, en particulier de la scolie supplémentaire, on est amené à supposer l'existence d'un archétype auxiliaire perdu qu'on n'ose d'ailleurs pas se représenter : il aurait contenu, outre les *Ennéades* au complet, avec scolies originales et notes d'un lecteur, les *Dissertations* et, en avant des *Ennéades* (?), le traité V, 8. Tout cela est bien étrange.

La question des corrections de Ambr.[1] n'est pas beaucoup plus claire que celle de ses scolies. Elle n'est pas sans importance : par un intermédiaire que nous étudierons bientôt, presque toutes les leçons marginales de Ambr.b ont passé dans les marges ou dans le texte de l'*editio princeps*. D'où viennent-elles ? Peut-être du manuscrit inconnu que nous avons supposé être à la source de certaines scolies et la cause de certaines omissions ;

peut-être de plusieurs manuscrits. Il est possible qu'un exemplaire de la famille x ou y servit à corriger Ambr.b ; quelques variantes, choisies au traité IV, 7, le suggèrent.

IV, 7. 5. 17 τὸ w MarcB Ambr. Li. Perna
τῷ xy Vat. Ambr.[1mg.] Li.[mg.] Perna[mg.]
6, 4 τῷ αὐτῷ wxy MarcB Ambr. Li. Perna
τὸ αὐτὸ O Vat. Ambr.[1mg.] Li.[mg.] Perna[mg.]
8, 11 τῷ μεριστῷ wxy MarcB Ambr. Li. Perna
τὸ μεριστὸν Vat. Ambr.[1mg.] Li.[mg.] Perna[mg.]

On voit d'après ces dernières leçons que les manuscrits-sources de x et de y ne suffisent pas à expliquer les variantes marginales du groupe formé par Ambr., Li. et l'*editio princeps*. Tout nous indique que Vat. n'était pas inconnu au premier correcteur de Ambr. Si l'on parcourt l'apparat critique de Creuzer, on remarquera qu'assez souvent une leçon marginale de Vat. correspond à une leçon du texte de Perna, surtout dans les trois ou quatre dernières ennéades [1]. Comme presque toutes les leçons marginales de Perna correspondent à celles d'Ambr.b, on conclut tout naturellement que Vat. a servi à corriger Ambr. b[2].

Comme il est probable que Ambr.[1] est le copiste même d'Ambr. b, et d'autre part comme Ambr.[2] corrige aussi bien a que b, les ennéades I et II, qui ouvrent le manuscrit et les Dissertations qui le terminent, il est vraisemblable que Ambr.[2] est postérieur à Ambr.[1]. Le second correcteur travaillait à Venise puisqu'il se réfère explicitement à un manuscrit de Bessarion. Lequel ? Vraisemblablement MarcB qui venait de servir à copier Ambr.b ; plusieurs des corrections de Ambr.[2] s'expliquent aisément par cette hypothèse. Quel que soit ce manuscrit de Bessarion, il n'était pas seul puisque le correcteur nous dit : *in altri manca.* Où manque ἄλλως τὸ ὕδωρ δυνάμει χαλκός ? Dans Q et VindD et là seulement ; VindD, prêté par Sambucus à Perna, a servi à corriger Vat. ; il est très probable qu'il est ici visé [3]. Mais pourquoi le pluriel *altri* ? Sans doute Ambr.[2] avait-il aussi sous la main Q, manuscrit vénitien et c'est Q seulement, qui, par ses parties nettement distinctes et séparées par des feuillets blancs,

1. Le *plurimas* de Creuzer est ici beaucoup plus vrai que pour les premiers traités ; voir p. 299.
2. Il est certain qu'Ambr. n'est pas copié sur l'*editio princeps*.
3. Il est difficile de croire que Q soit ici visé : tout comme MarcB, Q est un *liber bessarionis*.

justifie cette autre remarque d'Ambr.[2] à propos de Diss. II : « Notez que primitivement ce discours ne faisait pas partie de l'exemplaire de Bessarion[1] ».

Expliquons le mieux possible deux autres notes de Ambr.[2] : II, 9, 13, 18 τοῦ παντὸς ; Ambr. 81 insère κόσμου ; Ambr.[2mg.] écrit *in altro manca* κόσμου. Cet autre, c'est VindD. D'où vient le κόσμου ? d'une glose de M qui a été notée en MarcB par MarcB[2] (voir p. 71) et que Ambr. aura copiée. En II, 9, 18, 30, après πληττούσας, Ambr.[2] 84ᵛ insère ἃς οὐδὲ, correction à τὰς δὲ οὐδὲ écrite sans doute en marge de MarcB et mal insérée par le copiste ; Ambr.[2] vise sans doute VindD quand il écrit : *superfluo in altro manca.*

Ainsi, tandis que Ambr.[1] pour corriger un texte dérivé de A tire ses corrections d'un manuscrit de la famille y, très probablement Vat., Ambr.[2] pour corriger tout le manuscrit, mais surtout le début et la fin, a recours à VindD ou à Q, manuscrits indépendants, et à MarcB, l'archétype de Ambr.b. Mais toujours nous restons, semble-t-il, dans un cercle restreint de manuscrits qu'on corrige les uns sur les autres et dans le plus étroit rapport avec l'édition de Bâle. Ambr.b en est tellement près, par ses leçons marginales, par sa ponctuation même, qu'au premier abord on le croirait copié sur elle [2]. Mais cette hypothèse n'explique pas la présence des scolies, et donne lieu à d'autres difficultés innombrables : d'où viendraient par exemple ce κόσμου, ce ἃς οὐδὲ que ne connaît pas l'*editio princeps* ?

D'autre part, pour certains passages au moins, on ne peut supposer que Ambr. ait pu servir au typographe qui composa l'édition de Bâle. Il y a plus et autre chose dans Perna que dans Ambr. et d'ailleurs certaines corrections marginales d'Ambr. ont disparu de Bas. sans que les correcteurs d'Ambr. en aient rien laissé deviner. Comment expliquer ces légères altérations ? Ou bien en supposant que Perna a fortement remanié son texte sur épreuves — hypothèse plausible mais gratuite — ou bien en postulant l'existence d'un chaînon intermédiaire entre Ambr. et l'édition de Bâle. Ce n'est pas là un postulat ; le chaînon intermédiaire existe, c'est le manuscrit de Plotin appartenant à Lincoln College, à Oxford.

1. MarcE est le seul autre ms. de Bessarion qui contienne les Dissertations, mais rien en lui n'explique cette remarque.
2. Ce fut notre première idée, lorsque nous ne connaissions encore ni Vat., ni Li.

OXONIENSIS COLLEGII LINCOLNIENSIS MANUSCRIPTUS GRAECUS 32 — Li

Olim Can. Wheler *gr. inf. 19*. Chartac. 300 × 210 mm. Fol. I–IV + 397 + V–VII. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1–21ᵛ). *Tabula generalis* (ff. 22–23). *Tabula Enn.* I (f. 23ᵛ). PLOTINI *Enneades* (ff. 24–389ᵛ). *Diss. Vill.* II (ff. 390–394) [1].

RELIURE. — Cartonnée, XVIIIᵉ s., dos cuir. Les folios I et VII sont collés à la reliure. Seuls sont numérotés à l'encre (par Coxe ?) les folios 22, 24, 331, 390 et 394 ; les autres sont numérotés au crayon.

CAHIERS ET FILIGRANES.

Copiste a : 13 cahiers (ff. IV–103), tous quaternions numérotés par le scribe de α′ à ιγ′ au milieu ou en bas du premier folio : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile* (analogue à Br. 485, 32,5 × 44, Padoue, 1547 ; var. simil. : Parme, 1553 ; voy. Likhatscheff, mss. de 1538-61) contremarqué d'un monogramme formé de deux V enlacés dont l'un est renversé. Non signalé par Briquet, probablement identique à *Vindob.ph. gr. 182*, nº III. On trouvera le dessin de cette contremarque dans la partie identique de Br. 9876 et 9877 (Br. 9876, 32,5 × 43, Bologne, 1536, prov. incertaine ; 9877, 32 × 44, Ulm, 1542, var. ident. : 1543–45 ; Spire, 1544 ; Worms, 1545, prov. allemande) ; les numéros 9878 et 9879 contiennent le même dessin mais plus petit et se rencontrent de 1570 à 1585 à Bruxelles et dans le Nord-Est de la France.

Copiste b : 37 cahiers non numérotés (ff. 104–397), quaternions, sauf le premier ⟨ιδ′⟩ qui ne compte que deux feuillets (ff. 104–107) et le dernier qui en compte cinq (ff. 388–397).

Cahier ⟨ιδ′⟩ : *Ancre*, du même type que le précédent, mais plus petit et contremarqué des lettres assemblées *AR*, sans croix. La contremarque est analogue à Br. 9250-51 notés de 1508 à 1518.

Cahiers ⟨ιε′⟩–⟨ν′⟩ (ff. 108–397) : *Échelle posée en pal dans un écu et surmontée d'une étoile*, de tous points identique à Briquet 5927 (30 × 44, Salzbourg, 1525 ; var. simil. : Pise, 1533 ; voyez Likhatscheff (nº 3526), Firmi, 1559).

Folios de garde I–IV et V–VI : *Femme représentant la justice, tenant l'épée et la balance et debout sur une roue*. Voir une figure semblable dans Briquet au nº 7540 (30 × 44, Somma (Napolitain), 1532 ; UHLIRZ, *Urkunden und Regesten aus dem Archive der Stadt Wien*, dans *Jahrbuch der kunst-*

1. *Cat. mss. Angl. Hib.*, 1697, t. II, pars Iᵃ, p. 357 ; COXE, *Cat. mss. Ox. Colleg.*, t. I, 1852, Lincoln College, p. 17, nº 32 ; J. COCHEZ, *Philol. Studiën*, t. 6, 1934-35, p. 43.

und naturhistor. Sammlungen des Kaiserhauses, t. XVII, signale une marque similaire, à Vienne, vers 1556). Il se pourrait que le filigrane de nos folios de garde soit identique à cette marque similaire.

POSSESSEURS.

Fol. Iᵛ, en haut : *MSS. Π. 32*.

Fol. II, en haut, un grand chiffre : 2 ; plus bas : *Plotini opera* (ce mot est biffé, et au-dessus la même main écrit : *Enneades*) *quibus eiusdem Vita praemissa est a Porphyrio conscripta*.

COPISTES, MISE EN PAGE ET TEXTE.

Copiste a : ff. 1–103ᵛ, *Vita*, 1, 1 – *Enn.*, II, 7, 2, 9 ἢ καὶ ὅταν. Surface écrite : 190 × 100 mm. ; 24 lignes à la page. Écriture droite et ornée qui a quelque ressemblance avec celle de Nicolas Turrianus. Dans le coin inférieur droit du dernier folio verso de chaque cahier, le scribe écrit, horizontalement, le début du cahier suivant. — Fol. 1, après une bande ornée terminée par une tête et une queue de serpent : Πορφυρίου περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ. — Fol. 24, après une guirlande (100 × 15 mm.) délicatement dessinée à l'encre noire et une capitale ornée à l'encre rouge : Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος αῆς λόγος αος | Περὶ τοῦ τί τὸ ζῷον καὶ τίς ὁ ἄνθρωπος. Les autres titres sont analogues. En marge pas de numérotation continue des traités.

Copiste b : ff. 104–394, II, 7, 2, 9 μὴ ῥέῃ — *Diss.*, II, fin τελειότερον γάρ. Complétant le traité laissé inachevé par a, en le récrivant, b continue II, 7 jusqu'à la fin, puis écrit II, 8 qu'il termine à la ligne 6 du folio 106ᵛ. Le reste de 106ᵛ ainsi que les deux côtés de 107 sont vides. Le scribe ici se conforme aux règles adoptées par a : surface écrite : 195 × 110 mm., 25 lignes à la page.

A partir de II, 9 (f. 108) dont l'en-tête est très soigné, b adopte une autre manière ⟨et copie un autre archétype⟩. Surface écrite : 220 × 120 mm. ; 30 lignes à la page. Le scribe ne numérote pas les cahiers mais les «amorce», horizontalement, au dernier folio du cahier précédent, exactement comme a, sauf à la fin des quat. ⟨λϛ′⟩ (ff. 276–283) et ⟨μα′⟩ (ff. 316–323) qui terminent respectivement les traités V, 9 et VI, 3. Cette écriture est nerveuse et laide, les enluminures plus laides encore et l'encre d'un noir sale. La formule du titre est : Πλωτίνου ἐννεάδος δευτέρας λόγος θος Πρὸς τοὺς Γνωστικούς ; les titres des traités ne portent pas de numéro d'ordre en marge. Chaque titre est précédé d'un ornement que le copiste s'évertue à varier.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste a reproduit dans la *Vita* les gloses écrites par Bessarion dans MarcB, mais non pas celles de MarcB² ; ainsi nous n'avons rien en marge de *Vita*, 2, 1. Dans les *Ennéades* le copiste reproduit quelques scolies de son archétype MarcB, mais parfois en les adaptant, ainsi pour

la première I, 2, 1, 25 ὅπως δήποτε Li. 30v : ση'. τὸ αὐτὸ σημαίνουσι πάντα (puis, l'un en-dessous de l'autre et reliés en éventail par des traits à ἕν, on lit) ἀμηγεπ' (sic) | καθοτιοῦν | ἀμωσγέπως | ἀμόθεν (sic) | ἡμηγέπη | ἀμογέπου | ἀμοσέποι. — Exemple d'une autre scolie : II, 3, 9, 27 ση'. ὅτι κατὰ τὸ χωριστόν τις ζῶν, τῆς ψυχῆς ἀπὸ τοῦ σώματος, οὐχ ὑπὸ τὴν εἱμαρμένην ἐστὶ κατὰ δὲ τὸ ἀχώριστον, καὶ ὅτι (sic) συναμφοτέρου (sic) ἐστι, κατὰ τοῦτο καὶ μόνον (sic). La dernière scolie de a, au f. 91, II, 4, 10, 11 ση'. πῶς νόθῳ λογισμῷ Πλάτων φησὶ τὴν ὕλην εἶναι ληπτήν. Pas de numérotation intermittente dans les marges.

Le copiste b transcrit à l'encre rouge un certain nombre de scolies originales depuis III, 1, 6, 22 (f. 123v) à VI, 1, 24, 1 (f. 295v) qui est la dernière ; il en saute quelques-unes, ainsi IV, 3, 29, 16 ; IV, 4, 25, 13 ; IV, 7, 14, 1 ; IV, 8, 5, 16 et les autres du même traité ; V, 1, 3, 23 et les suivantes. Quelques scolies originairement non précédées d'un ση' en ont un dans Li., ainsi IV, 3, 18, 18 ; 18, 23 ; 19, 14. Quant aux ση' isolés, la plupart sont écrits à l'encre rouge, quelques-uns, dont les derniers, à l'encre noire ; le dernier est VI, 9, 11, 37. En marge des traités III, 2, 3, 4, 5 et 9 ; IV, 6 et 7 on trouve la numérotation intermittente. Dans Diss. II, Li. a un ση' à III, 8, 11, 35 ; V, 5, 9, 11-12 ; 9, 30.

En marge de b, le copiste, Li.[1], transcrit de nombreuses leçons qu'on retrouve dans Ambr. précédées d'une croix, dans Perna précédées d'un astérisque ; Li.[1] les fait précéder le plus souvent d'un γρ. *et* d'une croix.

Une autre main, Li.[2], qui se sert d'une encre plus pâle et d'une plume plus fine, mais qui par ailleurs ressemble assez à celle du copiste, récrit les mots gribouillés, biffe ou souligne certaines variantes marginales, comble les lacunes qu'il introduit par ∧[1], ou encore, en ajoutant les mots manquants en fin de ligne et au début de la ligne suivante (ff. 121, 127), corrige dans le texte même certaines erreurs du copiste en soulignant la faute et en écrivant au-dessus la leçon correcte. Voici quelques spécimens de ces divers genres de corrections :

II, 9, 12, 33 κατὰ φύσιν ἢ Perna . Li.[2]mg. 115v (précédé de ∧) om. Li.
12, 40 καὶ κατέλαμψε Li. 116 (sous κα un trait, sur κα Li.[2] écrit με)
καὶ μετέλαμψε Perna καὶ κατ' ἔλαμψε Li.[1]mg. Perna[mg].
13, 6 πρὸς τὰ Perna Li.[2]mg. 116 (précédé de ∧) om. Li.
13, 8 τεύχεσιν Li. 116 (sous ε, un trait, sur ε Li.[2] écrit ου)
τεύχουσιν Perna
13, 14 καὶ τοὶ Li. 116 (Li.[2] gratte les deux accents et met l'aigu sur καί)
καίτοι Perna

Li. est un manuscrit sans valeur mais non pas sans intérêt. Il forme le dernier chaînon de la tradition manuscrite, le chaînon qui la relie à la tradition imprimée.

Ses papiers, ses écritures le datent du milieu du XVIe siècle et

1. Exactement comme MarcB[2] dont l'écriture ressemble fort à celle de Li.[2] ; voir p. 71.

en font un contemporain d'Ambr. et de VindC, avec lesquels il partage un filigrane. Il se compose de deux parties bien distinctes et dont il faudra rechercher, pour chacune séparément, l'archétype et la copie. La partie *b* n'est pas nécessairement plus récente que *a*. Si le copiste b avait seulement continué *a*, comme c'est le cas pour l'*Ambrosianus* précédemment décrit, il n'aurait peut-être pas fait d'abord un cahier de deux feuillets, pour composer ensuite des quaternions réguliers, il n'aurait pas changé tout de suite de papier, enfin il n'aurait surtout pas laissé en blanc trois grandes pages. Lorsque b fit le « raccord » que représente le cahier ⟨ιδ'⟩, il avait devant lui, d'une part les treize cahiers écrits par a (peut-être davantage), d'autre part les 36 derniers cahiers (ff. 108–397) qu'il avait lui-même écrits. La besogne a pu être répartie d'emblée entre deux copistes, dont l'un, comme nous le verrons, était chargé de copier MarcB, l'autre Ambr. qui venait d'être copié sur MarcB. Et le second et principal copiste se chargea de mettre ensemble les deux moitiés inégales.

La première moitié est copiée sur MarcB. MarcB, on s'en souvient, avait été annoté par Bessarion et corrigé par MarcB[3] sur *deux* autres manuscrits de Bessarion, M et Q. Or, ces corrections si caractéristiques par leur diversité d'origine, nous les retrouvons dans Li.a et, qui plus est, dans l'*editio princeps*.

I, 2, 6, 17 οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δικαιοσύνη καὶ MarcB 21
ἢ ἐνταῦθα MarcB[3]mg.
οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δικαιοσύνη ἢ ἐνταῦθα καὶ Li. 34 Perna
I, 3, 1, 35 οἱ λόγοι ὕστερον MarcB 22
κείμενον λεκτέον MarcB[3]mg.
οἱ λόγοι ὕστερον λεκτέοι Li. 35v (ι sali)
οἱ λόγοι ὕστερον λεκτέον Perna
2, 10 καὶ ὅτι ἐν τεχνίταις MarcB (addito καὶ)
καὶ ὅτι ἐν τέχναις MarcB[3]mg. Li. 35v Perna
I, 8, 14, 27 ἔστιν ἐν MarcB 41v add. οὖν MarcB[3]mg.
ἔστιν οὖν ἐν Li. 67v Perna
II, 1, 4, 14 τοῖς ἀρίστοις δυνάμει θαυμαστῇ κειμένην MarcB44
κινουμένην | τοῦτο οὕτως ἐν ἄλλῳ (scil. MQ) εὕρηται MarcB[3]mg.
τοῖς ἀρίστοις κινουμένην δυνάμει θαυμαστῇ κειμένην Li. 71 Perna

De plus, en marge de Li., on trouve presque toutes les gloses de Bessarion. A moins de supposer que le copiste a de Li. tient

devant lui trois manuscrits, M et Q qu'il corrige l'un par l'autre et dont il choisit alternativement les leçons, le troisième MarcB, dont il ne transcrit que les gloses, il faut conclure que Li.a est copié sur MarcB d'où proviennent à la fois le texte, les leçons de M, celles de Q et les gloses de Bessarion. Hypothèse si simple qu'elle s'impose.

Parfois, lorsque la faute est manifeste, Li. corrige MarcB

I, 3, 3, 4, λυκτέον MarcB λυτέον Perna Li. 36

La deuxième variante citée plus haut est assez curieuse. En I, 3, 1, 35 Li. a λεκτέοι et l'ι est sali. Or, Q a également λεκτέοι. Le copiste de Li., travaillant probablement à Venise, jetterait-il de temps à autre un regard sur Q ? C'est possible, mais MarcB est le modèle principal.

L'étroite relation de Li.a avec l'*editio princeps* est frappante. Li. ne peut en être une copie ; on expliquerait mal pourquoi il négligerait d'en transcrire les leçons marginales, alors qu'il se donnerait la peine de recopier les gloses de MarcB ; de plus Li. ne déplace pas, comme le fait Perna, cette vingtaine de lignes du traité II, 3. Si Li. n'est pas une copie de l'édition, il en est un des modèles ; quelques variantes le prouvent.

Vita, 2, 16	ἐκτρεπομένων	ἐκτρεπωμένων Li.3 Perna
3, 7	ὁρμῆσαι	ὡρμῆσαι Li. Perna
26, 27	ἀλλ' – βιβλίων	om. Li.21v Perna
I, 1, 1, 4	ἄλλο etiam VindD	ἄλλον Darm. Li.24 Perna
1, 7	οὖν	γοῦν Li.24 Vat.mg. Perna
8, 17	αὐτὴ Pernamg.	αὐτῇ Li.27 Perna

Presque toutes ces leçons sont propres aux deux seuls témoins, Li. et l'*editio princeps*. Elles ne sont que des spécimens représentatifs de leur filiation.

Li. nous fournit la solution d'un problème rencontré plus haut : l'origine des corrections marginales de Vat. On se rappelle qu'elles cessent à III, 7, c'est-à-dire là où Q et VindD s'interrompent ; nous en avions conclu que VindD avait vraisemblablement servi à corriger Vat. Müller [1] citait deux ou trois « conjectures » de Vat.[2] qui, déclarait-il, ne se trouvaient nulle part ailleurs que dans les marges de Vat. Or la première, I, 1, 2, 14 ἐκείνῳ pour

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 99.

ἐκεῖνο, vient de VindD, passe dans la marge de Vat. et de là dans celle de Perna ; la seconde, I, 1, 1, 7 γοῦν pour οὖν, qui ne se trouve pas dans VindD, vient de Li. et passe d'une part dans la marge de Vat., d'autre part dans le texte de Perna. Ceci nous prouve que Vat. a été corrigé non seulement sur VindD, mais sur Li., son coarchétype.

Nous apprenons ainsi que Li. aussi bien que Vat. a servi directement de modèle aux imprimeurs de l'*editio princeps*. Il est extrêmement difficile de préciser la manière dont ces deux manuscrits, dont l'un abondait en corrections et dont l'autre n'en avait aucune, ont été employés par Perna pour les premières pages de son édition. S'est-il borné à faire « composer » l'un de ces manuscrits et corrigea-t-il ensuite les épreuves sur l'autre, ou bien les a-t-il tous deux livrés au typographe ? A priori, ceci est peu probable. Mais quel est alors le manuscrit d'imprimerie : les modifications apportées en Vat. au traité II, 3, les corrections si minutieuses des marges ne le désignent-elles pas comme modèle ? Mais par ailleurs, les trois ou quatre fautes de Li.a signalées plus haut et reproduites dans Perna alors qu'elles ne se trouvent pas même dans les marges de Vat. (ainsi ἐκτρεπωμένων, ὡρμῆσαι, ἄλλον), des lacunes caractéristiques (*Vita*, 26, 27) font plutôt de Li. le manuscrit d'imprimerie. Les bonnes feuilles auraient été revues sur Vat., et c'est seulement lorsque le latin aurait été imprimé en regard du grec qu'on se serait aperçu qu'il fallait déplacer une vingtaine de lignes de II, 3 ; comme aucun des manuscrits de Perna ne présente la division en chapitres ficiniens, il faut en conclure de même que cette division ne fut faite qu'après l'impression de la version latine.

Il est sûr — et la chose est intéressante — que les épreuves furent revues non seulement sur Vat., qui était sans doute déjà corrigé d'après VindD, mais sur VindD lui-même ; en voici la preuve : en marge de I, 1, 3, 4 ἀναγκάζεται, Perna dans son édition écrit ἀναγκάζεσθαι, leçon qui est totalement absente de Li., de Vat., d'Ambr. et que présente seul le texte de VindD. Un peu plus loin nous avons quelque chose de semblable ; I, 1, 4, 25 Perna, Vat. et VindDmg. écrivent ὀργάνῳ ; Li., qui comprend mal une correction de MarcB² faite d'après Q, écrit ὀργανικῷ ὀργάνῳ et Pernamg. reporte en marge la leçon principale de VindD, ὀργάνῳ.

Li.a, Vat. et VindD ont donc servi successivement, et sans

doute dans l'ordre où ils sont énumérés ici, à préparer l'*editio princeps* de 1580.

Au risque de remettre en question une partie de ces conclusions, il faut énoncer, pour la réfuter, une hypothèse qui en soi n'est pas absurde. L'origine de Vat.^{2} au lieu d'être Li. et VindD ne pourrait-elle pas être l'*editio princeps* elle-même ? Au lieu de deux sources nous n'en avons plus qu'une seule. C'est beaucoup plus simple. Müller y répondait d'avance, lorsqu'il faisait remarquer que certaines leçons de Vat. ne se trouvent pas dans Perna. Pour Vat.^{2}, le cas est rarissime, nous n'en connaissons qu'un seul, celui de γοῦν : il est donc probable que Vat. est corrigé sur Li. On ne simplifie donc rien en recourant à Perna plutôt qu'à VindD pour expliquer les autres variantes. On n'explique pas davantage pourquoi Vat.^{2} s'arrête à III, 7, s'il ignore VindD. Enfin et surtout, les trois manuscrits Vat., Ambr. et Li. présentent en commun un caractère bien singulier : dans tous trois le correcteur, non content de corriger en marge les leçons défectueuses, souligne dans le texte le mot corrigé. Dans aucun autre manuscrit de Plotin on ne remarque cette particularité ; ce fut d'ailleurs un des indices qui permirent de découvrir les archétypes de l'édition de Bâle.

Jusqu'ici nous nous sommes confinés dans l'examen des premiers traités, dans l'étude de la partie corrigée de Vat., de Li.a. Il faut aller plus avant.

La deuxième partie de Li. est comme une réplique de Ambr. b et de Perna : ces trois témoins du texte ont ensemble les mêmes leçons marginales. Pas plus que Perna ne peut être l'archétype de Ambr.b, il ne peut être celui de Li.b. D'où celui-ci aurait-il tiré ses scolies, ses ση', ses variantes marginales biffées, sa Dissertation II, enfin quelques leçons qui ne se trouvent pas dans Perna, comme ἃς οὐδὲ et κόσμου ? Mais Li. est-il nécessairement une copie d'Ambr. ? Ambr. omettait la fin de IV, 4, passait tout le traité V, 8 et Li. transcrit IV, 4 et V, 8 au complet. Serait-il donc une copie de MarcB ? Mais comment Ambr.b et Li.b ont-ils alors tous deux les mêmes annotations marginales ? Faudrait-il admettre que Ambr.b n'est pas copié sur MarcB et corrigé sur d'autres manuscrits dont le *Vaticanus* et un *codex* inconnu, mais simplement sur Li.b ? Ceci est tout à fait impossible : Li.b commence plus tard que Ambr.b ; Li.b n'a pas la Dissertation I, Ambr.

l'a ; le copiste de Li.b écrit texte et notations marginales en même temps, ce qui prouve qu'il disposait d'un exemplaire déjà collationné, tandis que le copiste de Ambr.b copie son texte et certaines scolies sur MarcB, *puis* complète et corrige son manuscrit à l'aide d'autres exemplaires. Le cas de Li.b est difficile ; comme il intéresse les conclusions jusqu'ici tenues pour certaines, il convient de ne pas esquiver ces difficultés.

Li.b fut copié directement sur Ambr.b, mais le fut après que le copiste de ce dernier l'eut complété et que Ambr.^{2} l'eut chargé de notes grecques et italiennes. Cette hypothèse explique tout, en particulier deux séries inverses de faits, les omissions et les restitutions.

En marge de IV, 4, 29, Li. rencontre la note d'Ambr^{2}. attestant que la fin du traité manquait, mais qu'on la trouverait à l'avant-dernier cahier. S'y reportant, Li. trouve en effet le texte de Diss. I et, en marge, le début du morceau original de IV, 4, 30 (copié sans doute sur le MarcB) et constate qu'il en diffère sensiblement. Judicieusement il prend un autre manuscrit [1], selon toute vraisemblance ce MarcB qui avait servi à Li.a ; il recopie à sa place exacte, après IV, 4, 29, le morceau qui va de IV, 4, 30 à la fin du traité. Lorsqu'il retrouvera Diss. I, Li.b, par un raisonnement analogue à celui d'Ambr., passera tout de suite à Diss. II qui n'avait pas été identifiée par le correcteur de son archétype. Omission et restitution s'expliquent fort bien. En V, 8 aussi les remarques d'Ambr. et d'Ambr.^{1} mettent le copiste en éveil : une fois encore il doit recourir à un archétype de secours pour combler la lacune volontaire d'Ambr. ; ce manuscrit était sans doute le même *liber bessarionis* qui lui avait déjà servi dans l'ennéade précédente.

La preuve décisive que Ambr. est l'archétype de Li.b doit se chercher dans un fait aussi minuscule qu'il est instructif. Ambr.^{2} avait écrit en marge d'un κόσμου superflu *in altro manca* κόσμου, et de même à propos de ἃς οὐδὲ *superfluo in altro manca*. Ambr.^{2} n'est certainement pas le copiste de Ambr. : l'encre, l'écriture, la manière, tout l'en distingue. Au folio 116, Li. reproduit exactement le κόσμου dans le texte et en marge le *in altro manca*

1. Les variantes montrent que Diss. I d'Ambr. ne peut être ici l'archétype de Li.b. Nous croyons nous souvenir que nous avons pris certaines de ces variantes non seulement au début de Diss. I, début recopié en marge d'Ambr., mais plus loin dans le morceau omis par Ambr.b.

κόσμου, mais *tout ceci est écrit par le copiste lui-même* et, de plus, les deux κόσμου, celui du texte et celui de la marge, sont encadrés de deux côtés. Au folio 120, Li. a cru pouvoir se contenter d'encadrer de trois traits le ἃς οὐδὲ qu'il tient cependant à recopier. Comme ces traits sont écrits en même temps que le mot qu'ils encadrent, il n'est pas douteux que Li.b n'ait eu pour archétype Ambr.b.

Après avoir été copié sur Ambr., probablement déjà en vue de l'édition de 1580, Li.b fut soigneusement revu par Li.² et livré ensuite au compositeur qui se tint fidèlement à son modèle. Li.² biffe ou souligne des leçons marginales. Quand elles sont biffées, elles n'apparaissent pas dans l'édition, ainsi VI, 9, 6, 46 οὐ τοίνυν Li. 386ᵛ, Perna : γρ. † οὗ Li.ᵐᵍ· et biffé ; VI, 9, 9, 27 ἐκείνη Li. 388, Perna : γρ. † ἐκείνου Li.ᵐᵍ· et biffé. Quand elles sont soulignées, c'est signe que Perna doit y revenir, tantôt il les gardera, ainsi VI, 9, 8, 30 ἄλλοις Pernaᵐᵍ· Li. 387ᵛ (variante à ἀλλήλοις), tantôt il les rejettera, ainsi VI, 9, 6, 52 οὐ γὰρ κατὰ τὸν νοοῦντα Li.ᵐᵍ· 387 ; VI, 8, 20, 27 γρ. † ἓν γὰρ Li.ᵐᵍ· 382 (variante à ἐν γὰρ). De-ci de-là des mots ajoutés dans les marges, en fin de ligne, d'autres mots sont récrits, mieux accentués, tel ce καὶ τοὶ dont on gratte les deux « graves » pour les remplacer par un « aigu » et en faire καίτοι. De telles minuties ne sont pas le fait d'un copiste, d'un réviseur ordinaire ou d'un lecteur, à moins qu'il ne soit d'un tempérament scrupuleux ; tout cela révèle l'éditeur. Il va sans dire que les mots encadrés par le copiste de Li., κόσμου, ἃς οὐδὲ et, au folio 124ᵛ, un ἡ χρωμένη inséré après III, 1, 9, 8 χείρων οὖσα, puis marqué de deux traits à angle droit et repris en marge avec la mention περιττὸν δὲ *piu (primum)* [1], ont disparu dans l'*editio princeps*.

Veut-on une dernière preuve que c'est sur Li.b et non sur Ambr.b qu'est copié Perna? On la trouve dans une faute de lecture : en II, 7, 3, 1, Ambr. 72 écrit très clairement ἐμνήσθημεν : Li. 104ᵛ forme mal l'ε initial et Perna est seul à écrire ἀμνήσθημεν. Cette faute caractéristique est prise une page à peine après que commence Li.b. Aux derniers folios on noterait le même léger écart entre Ambr. et Li. Bas. On lit : VI, 9, 11, 2

1. Nous croyons nous souvenir que dans Ambr. aussi nous avons rencontré en marge un περιττόν. Il y a toute chance que c'est celui-ci.

εἰς μὴ μεμνημένα en Ambr. 336, Li. 389 et Perna. Li., qui prépare un texte destiné au typographe, a recopié en entier μεμνημένους que Ambr. se contente d'indiquer par la flexion, γρ.-νους. Et dans la marge de l'édition, comme de Li., on trouve effectivement ὡς μὴ μεμνημένους.

Ainsi, de II, 7, 2, 9 à la fin des *Ennéades*, Li. a servi de modèle au typographe. Mais de II, 7, 1, 1 à II, 7, 2, 9 il est fort possible, voire probable, que Ambr. ait été utilisé ; ici en effet le texte de Li. est encore transcrit par a et n'a pas de variantes marginales. Or, Perna a là des variantes marginales et elles sont identiques à celles de Ambr.

Vat. et VindD ont-ils servi à corriger les épreuves pour la deuxième partie autant que pour la première ? C'est probable, mais nous n'avons pu découvrir, au cours de nos sondages, des leçons de Vat. et de VindD qui se trouveraient dans le texte ou les marges de l'*editio princeps* sans figurer cependant dans les marges de Li. ou de Ambr.

Miscellaneus. Saec. XVI[1].

Le folio 183–183ᵛ, une longue bande de papier mesurant 290 × 105 mm., contient quelques extraits de Plotin souvent précédés d'un titre en latin, et le plus souvent du numéro du chapitre « ficinien ». Voici, à titre de spécimens, quelques titres et incipits. Nous ajoutons, entre parenthèses, les références utiles :

Fol. 183 : *Plot. de intellegibili pulchritudine* (V, 8)
c. 4 in ideis dicitur inexplebile (V, 8, 4, 31 ἀλλ' ἔστι τὸ ἀπλήρωτον que Ficin traduit : *Quodne ibi dicitur inexplebile, propterea tale dicitur...*)
c. 5 οὐ τοίνυν — οἱ παλαιοὶ καὶ οὐσίας (V, 8, 5, 19–25)
c. 6 δοκοῦσι δέ μοι... (V, 8, 6, 1 sqq.)
c. 7 Dionys. καὶ ὅλους... *Plot. c. 7* παυσάμενος δὲ τοῦ ἄνθρωπος εἶναι... (V, 8, 7, 33 sqq.)
c. 11 ὅτε μάλιστα ἴσμεν κατὰ νοῦν... (V, 8, 11, 33 sqq.)
De intellectu ideis et ente (V, 9)
c. 7 ὁ νοῦς ἔνδον... (V, 9, 7, 8 sqq.)

Fol. 183ᵛ : *c. 5 de intellectu* δεῖ νοῦν λαμβάνειν — ἐπινοίαις χωρίζειν (V, 9, 5, 1–11)
Ex libro unde sint mala ... (I, 8)
De primo bono πηγὴν καὶ ἀρχὴν ἐνεργειῶν (I, 7, 1, 15)
Ex libro 1 de providentia c. 4 οὐδὲ διὰ τὴν ἀνομίαν νόμος... (III, 2, 4, 26 sqq.)
c. 5 καὶ τὰ μὲν αὐτοῖς... (III, 2, 5, 15 sqq.)

Ces extraits sont tirés de l'*editio princeps* de 1580 qui présentait, en regard du texte grec, la traduction latine de Marsile Ficin.

1. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV, note g, fin (Amatius).

Chartac. 210 × 165 mm. Fol. I–IV + 46 + V–X. Saec. XVIII. *Miscellaneus*. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 20ᵛ–39).

TEXTE. — *Πορφυρίου Περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ*. Le copiste écrit 23 lignes à la page.

Le plus tardif de tous les manuscrits de Plotin dérive bel et bien de l'édition de 1580, à preuve les divisions en chapitres marquées par un large blanc, la disposition des titres dans les divers catalogues de traités, enfin quelques variantes ou lacunes dont la dernière, au folio 38ᵛ, s'étend de *Vita*, 26, 27 ἀλλ' ἐν τούτῳ jusqu'à τῶν βιβλίων.

Une notice récente, insérée au folio 2, nous apprend cependant que le manuscrit, écrit tout entier de la même main, a été copié *e veteri codice ser. Principis Moldaviae*. Ce prince est un des Maurocordato, seigneurs de Valachie et de Moldavie[1]. Ils étaient jaloux de leur magnifique bibliothèque et les savants ou diplomates français, envoyés en mission en Orient, ne purent jamais l'acquérir. Tout au plus le marquis de Villeneuve parvint-il à faire copier, lors de son voyage (1728–1730), quelques-uns de ces manuscrits... ou imprimés. En 1729 la bibliothèque des Maurocordato périt tout entière par le feu.

Dans son apparat critique Creuzer a cité quelques leçons de cette copie.

1. Voir H. OMONT, *Missions archéol. franç. en Orient aux XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles*, dans *Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France*, Paris, Imprimerie Nationale, 1902, t. II, p. 471.

APPENDICE I

MANUSCRITS PERDUS DES *ENNÉADES*

⟨*MANUSCRIT DE GALATA*⟩[1]

En 1490, au cours de son voyage à travers la Grèce et les Balkans, Janus Lascaris notait dans son carnet, le *Vatic. gr. 1412*, au folio 60v :

ἐν τοῖς 'Ρουκελλαρίου (biffé) *Baroncelli παρὰ τῷ 'Ιουδαίῳ* | ... (= peut-être *ἰστέον*) *Γαλατᾶ* (ajouté après coup)
πλωτίνου
ὁμιλίαι εἰς τὸν παῦλον τοῦ χρυσοστόμου
Νικομάχου ἀριθμητικὰ, καλὸν π⟨άντα⟩.[2]

K. K. Müller a fait remarquer que, puisque *'Ρουκελλαρίου* est biffé, il faut lire *ἐν τοῖς Baroncelli*. C'est là un nom italien, ainsi que *'Ρουκελλαρίου*, *Rucellai*. Peut-être le juif habitait-il la maison de Baroncelli.

Γαλατᾶ paraît devoir être identifié à *ὁ Γαλατᾶς* en face de Stamboul, l'une des quatre villes dont l'agglomération forme Constantinople.

Il est difficile d'identifier ce manuscrit de Plotin. On ne sait même pas s'il était complet.

1. K. K. Müller, *Neue Mittheil. üb. J. Laskaris*, p. 395.
2. K. K. Müller, *ibid.*, p. 360.

⟨*MANUSCRIT DE LISBONNE*⟩[1]

H. F. Müller écrit : « Ferner theilt mir Anziani mit, ein Spanier habe ihm (1877) erzählt, dass er in Lissabon eine griechische Handschrift des Plotinos gesehen, die Lorenzo de' Medici dem Könige Johann II zum Geschenk gemacht habe... »

Après avoir fait rechercher ce manuscrit à Lisbonne sans pouvoir le retrouver, Müller a d'abord pensé qu'il s'agissait d'un exemplaire de la version latine de Ficin imprimée aux frais de Laurent de Médicis à Florence en 1492, puis, dans un *Nachtrag*, se ravisant, il écrit :

« Ueber den gesuchten Lissaboner Plotincodex kann ich jetzt hinzufügen, dass derselbe allerdings wirklich existiert hat, aber bei dem grossen Erdbeben 1755 mit vielen andern Manuscripten und gedruckten Büchern spurlos verschwunden ist »[2].

Si le manuscrit disparut en 1755, on ne comprend pas comment, en 1877, un Espagnol pouvait dire à Anziani qu'il l'avait *vu*.

D'autre part la première hypothèse de Müller ne va pas sans difficulté : *Laurent* de Médicis mourut le 8 avril 1492, un mois avant que fût achevée l'impression de la traduction latine de Ficin. L'ouvrage fut dédié à Pierre de Médicis.

Si le manuscrit de Lisbonne a existé, et s'il fut donné par Laurent à Jean II, il était probablement une copie de A.

1. H. F. Müller, *Hermes*, 1879, pp. 105-106.
2. H. F. Müller, *ibid.*, p. 117.

⟨*SCORIALENSIS VII. Δ. 1 OU 8*⟩

Le *Memorial de los libros griegos de mano de la libreria del Sr Don Diego Hurtado de Mendoza (British Museum, ms. Egerton nº 602*, ff. 289–296[1]) est une « rédaction abrégée », écrite vers 1546 et probablement par Melchior Cano, du catalogue grec du célèbre ambassadeur d'Espagne au concile de Trente [2]. On y lit, sous la lettre P de la section philosophique :

[201] *Plotini Philosophi Enneades 6.*
[202] *Porphyrii de vita et ordine librorum Plotini* [3].

Ces deux numéros ne constituaient probablement qu'un seul et même manuscrit. Il doit être identifié au *Plotinus*, signalé par Conrad Gesner dans l'édition de 1545 de sa *Bibliotheca Universalis* [4].

Comme les autres manuscrits de Mendoza, celui-ci passa dans la Bibliothèque de l'Escurial. Il paraît avoir été détruit lors de l'incendie de 1671. Avant cette date il portait la cote VII. *Δ. 1* ou VII. *Δ. 8*.

Diego Hurtado de Mendoza fut un grand collectionneur : les manuscrits de l'Escurial en font foi. Il faisait l'admiration, excitait même l'enthousiasme de ses contemporains. Il envoyait en Orient des expéditions de recherche et, en Italie, il faisait copier des manuscrits. Aussi empruntait-il beaucoup, et en particulier à la Bibliothèque de S.-Marc de Venise, l'une des plus riches, et toute proche de Trente. On a conservé deux registres de prêts de cette bibliothèque, le premier portant sur les années 1545–1548, le second allant jusqu'en 1559 [5]. On y voit que du

1. Publié par GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, appendice 3.
2. GRAUX, *ibid.*, p. 202.
3. GRAUX, *ibid.*, p. 369.
4. D'après GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, pp. 238 et 260 (nº 234). Graux renvoie ici à une lettre que Paez de Castro adresse de Trente, le 8 juin 1546, à Honorato Juan (appendice 6) et où, inventoriant les trésors de Mendoza, il écrit : *y muchas cosas de Porphyrio*. Il n'est pas vraisemblable qu'il soit fait ici allusion au *corpus* plotinien.
5. Publiés par H. OMONT, *Deux registres de prêts de manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise*, 1545–1559, ... dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1887, pp. 651–686.

29 mars 1545 au 18 mars 1546, donc en moins d'un an, Mendoza emprunte, en neuf fois, vingt-quatre manuscrits, qu'il restituera successivement du 23 décembre 1545 au 20 décembre 1546 [1]. Il est donc très vraisemblable que le Plotin de Mendoza, s'il n'était pas un de ces manuscrits que les Espagnols d'alors appelaient « originaux », c'est-à-dire copiés en Orient pour des Orientaux, dérivait d'un des *codices Bessarionis*. Sans doute, le nom de Plotin ne figure pas dans les registres de 1545–1548, pas plus que dans ceux de 1552–1559, mais Mendoza peut avoir fait copier les ennéades avant 1545. Nous savons qu'« antérieurement à la date du 29 mars 1545, il avait déjà obtenu le prêt de *codices Marciani*. Mais le volume du « registre de prêt » qui concernait ces années ne se retrouve pas aujourd'hui » [2].

Pour l'établissement du texte de Plotin, le manuscrit de Mendoza n'eût sans doute été d'aucune utilité. Il nous aurait peut-être fourni un chaînon intéressant entre tel manuscrit du XVe siècle, MarcB peut-être, et tel ou tel manuscrit du XVIe siècle, auquel on hésite à donner comme archétype immédiat un manuscrit encore existant.

⟨*MATRITENSIS O. 67*⟩

Ce manuscrit formait, semble-t-il, le tome second de *Matrit. O. 66*. Il était copié par Darmarius, vers 1580, et appartint peut-être à Julio Pacio de Beriga.

Le premier folio débutait par les mots II, 1, 1, 1 - *γόντες καὶ πρόσθεν εἶναι.*

On ne sait s'il était complet.

1. GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, p. 184.
2. GRAUX, *ibid.*, p. 185 et note 1.

APPENDICE II

UN FRAGMENT D'EUSÈBE

VATICANUS ROSSIANUS 986 *T*

Olim *XI. 136*. Chartac. 227 × 145 mm. Fol. 391 (immo 392). Saec. XV. *Miscellaneus* philosophicus a pluribus scribis conscriptus. PLOTINI fragmentum *Enn.* IV, 7, 1, 1/8[4], 28 *εἰ δέ ἐστιν — ἡ ψυχὴ ἁρμονία* (ff. 277ᵛ, 1.6-8 – 284, l. prima)[1].

RELIURE. — Au recto du folio 1 et au verso du folio 391 on aperçoit la décharge rose de l'ancienne reliure en cuir, datant probablement du XVᵉ siècle ; décharge non seulement du plat, mais aussi des cordelettes en cuir. — Sur les tranches, arabesques noirs qui paraissent remonter à l'époque de la reliure primitive. — Fol. addit. I-VIII et IX-XVI.

COMPOSITION ET FILIGRANES. — 42 cahiers, la plupart quinions. Divers filigranes, sommairement identifiés par Gollob, tous de la première moitié du XVᵉ s. (1397-1465), notamment (ff. 251 et suiv.) *Ciseaux* (Br. 3668) et *Trèfle* (Einhorn).

COPISTES. — Du folio 212 au folio 378ᵛ (du cahier *κβ'* au cahier *μα'*, fin du quat. *μα'*) nous avons un manuscrit matériellement assez homogène ; le papier est presque toujours le même ; en outre, le copiste principal, mais non unique, écrit en haut à droite sur chaque folio un titre courant à partir de 251.

Le morceau qui précède le fragment plotinien paraît être de la main du même copiste, mais le fragment a certainement été écrit à une autre époque ; au contraire, les ff. 284-288 sont d'une autre main, 288ᵛ-290ᵛ probablement aussi, et 291 sqq de nouveau de notre copiste. Vers la 2ᵉ moitié de 283ᵛ, le co-

1. E. GOLLOB, *Die griechische Literatur in den Handschriften der Rossiana in Wien*, I. Teil, dans *Sitzungsberichte der Kais. Akad. d. Wissensch. in Wien, Philos.-Hist. Kl.*, 164, 3, Vienne, 1910, pp. 43 et 57. — H. DÖRRIE, compte rendu des *États*, dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1938, p. 529, n. 2. — H.-R. SCHWYZER, *Das Plotin-Excerpt im Codex Rossianus graecus 986*, dans *Rhein. Mus.*, t. 88, 1939, pp. 367-379. — Le 6 décembre 1938, M. Dörrie me communiquait par lettre sa découverte du *Rossianus 986* et me laissait aimablement le soin de la publier. Me trouvant alors en Orient, loin de tout, je n'ai pu accepter. Ce n'est qu'en décembre 1939 que j'ai repris la question à Rome ; j'ai pu ainsi bénéficier de la monographie de M. Schwyzer et faire miennes bon nombre de ses conclusions.

piste commence à serrer pour mettre tout Plotin sur sa page, il y réussit presque, mais est obligé d'écrire une ligne au-dessus de 284. Il semble qu'à cette époque 284 ait déjà été écrit (sinon le copiste n'aurait pas serré ainsi cette ligne aussi), mais cela n'est pas sûr.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 160 × 95 mm. ; 25 lignes à la page. En marge, en haut à droite de chaque folio plotinien, le copiste écrit *Πλωτίνου περὶ ψυχῆς*. — Le copiste met sur nombre d'ι un point, un seul point, notamment sur plusieurs ι liés par ligature avec δ, ρ, σ, τ et sur plusieurs ι isolés, même parfois s'ils portent l'accent comme le second ι de *ποικίλον* en IV, 7, 6, 7, au folio 280ᵛ. Sur la diphtongue αυ, le copiste met souvent l'esprit sur le α (*αὐτό*) même parfois s'il porte l'accent (*ἄυξοι*, IV, 7, 5, 12, au folio 279ᵛ).

Suivant le procédé inauguré dans les *Recherches* et repris par Schwyzer, nous avançons étape par étape en marquant fortement le lien logique entre les conclusions successives et le coefficient de probabilité qui s'y attache. Il serait utile de les comparer avec les *Théorèmes* des *Recherches* (pp. 94-111) et les *Propositions* des *Manuscrits* (pp. 232-235). Les premiers *Énoncés* reprennent souvent mot à mot les « conclusions » de Schwyzer, mais en précisent parfois la portée ou en complètent l'argument.

Le fragment *T* appartenant tout entier, comme les derniers extraits plotiniens de *Q*, à la tradition manuscrite de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, nous le désignons, suivant nos conventions, par une majuscule italique.

Énoncé I : Ni O, ni N, ni D, ni Q, manuscrits d'Eusèbe, ne dépendent de T.

Aux fautes propres à *T*, signalées par Schwyzer, nous ajoutons quelques leçons tirées directement de l'original, à la Bibliothèque Vaticane.

1, 8 *οὐσίαν ONDQ*	*τὴν οὐσίαν T*
2, 22 *ἀλλά*	*ἀλλ'*
3, 16 *χορηγόν*	*χωρηγόν*
4, 6 *ἱδρυθῆναι*	*ἱδρυνθῆναι*
5, 13 *μέλλει*	*μέλλοι*
6, 48 *οὐκ*	om.

Énoncé II : Pour la péricope A de IV, 7, le fragment T ne descend pas de l'archétype $\overline{ONDQ}$.

Une dizaine de fois, en effet, *T* présente la même leçon correcte que l'archétype plotinien, tandis que le texte d'Eusèbe est fautif. Dans le cas spécial de *T*, la conclusion se tire non pas de toutes ces leçons, mais de quelques-unes, indéterminées. Car le texte de *T* est foncièrement conjectural et remanié, comme on l'établira sous l'*Énoncé IX*, où l'on discutera aussi ces dix accords de *Enn.* avec *T*. Mais, suivant la juste remarque de Schwyzer (p. 378), *toutes* ces bonnes leçons ne peuvent être dues à des conjectures. Or, il suffit que quelques-unes viennent de la tradition, pour que soit garantie l'indépendance de *T* par rapport à $\overline{ONDQ}$.

Énoncé III[1] *: Le fragment T ne dérive de la recension non-ennéadique*[2] *de Plotin citée par Eusèbe*[3] *que par l'intermédiaire d'un manuscrit de la « Préparation évangélique », l'archétype* $\overline{ONDQT}$.

Deux omissions suffisent à illustrer ce fait patent :

2, 4 πρῶτον δὲ σκεπτέον om. *ONDQT*
7, 1 καὶ ἐκ τοῦ ἀλγεῖν

Énoncé IV : Le texte de la péricope B de JMV ne dérive de l'édition d'Eustochius que par l'intermédiaire d'un manuscrit de la « Préparation évangélique » d'où dérive aussi T, et que l'on peut donc appeler $\overline{TJMV}$.

En effet, pour la péricope A, le fragment *T* s'accorde avec $\overline{ONDQ}$ contre JMV, tandis que pour la péricope B, il s'accorde avec JMV contre $\overline{ONDQ}$. Rien ne permet de supposer que le copiste de *T*, ou de son modèle, change d'archétype d'une péricope à l'autre ; pour *T* il n'y a pas de péricopes, mais un seul texte continu. De J, M et V au contraire, nous savons qu'à partir de la fin de la péricope A ils ne reproduisent plus l'état de l'archétype plotinien. Comme ils suivent ici le même texte que *T*, et comme *T* est un manuscrit d'Eusèbe, leur source, pour la péricope B, est un manuscrit d'Eusèbe.

Énoncé V : Le fragment T, pour la péricope B, est indépendant de J, M et V.

Schwyzer, en guise d'argument direct, cite deux ou trois fautes tant de VM que de J absentes de *T*. A notre avis l'argument le plus fort est indirect et se tire de l'homogénéité du texte de *T* d'une péricope à l'autre : *T* n'a qu'un seul modèle, un manuscrit d'Eusèbe ; or J, V et M sont des manuscrits des *Ennéades*. Vu l'intense activité critique de *T*, il est sûr que, s'il avait disposé d'un manuscrit de Plotin, le nombre d'accords entre Enn. et *T* serait bien plus considérable, et plusieurs lacunes de la tradition eusébienne auraient été comblées.

Énoncé VI : J, M et V sont indépendants de T.

La preuve ici est décisive. Les lignes 8[a], 15 ἐνέργειαν — 17 εἰς manquent en *T*, tandis qu'elles figurent en J, M et V.

---

1. Cet *Énoncé*, qui situe d'emblée *T* dans la tradition eusébienne, figurerait avantageusement en tête de la discussion. Pour plus de commodité, nous suivons pas à pas l'ordre adopté par Schwyzer.

2. Expression plus exacte encore que « non-porphyrienne » employée dans les *Recherches* (p. 79, n. 1). Il y a une forte probabilité que cette recension est celle-même d'Eustochius. De la recension d'Eustochius en effet, et de celle-là seulement, nous savons que les traités étaient parfois coupés autrement que dans les *Ennéades*. Ce qui se vérifie précisément de la recension citée par Eusèbe et de celle-là seulement. Nous continuerons donc à parler de la recension d'Eustochius pour désigner l'édition antique des œuvres de Plotin citée par Eusèbe.

3. Le caractère non-ennéadique de la recension citée par Eusèbe n'est plus contesté.

Énoncé VII : Il n'y a pas de traits communs à T et à J qui contraignent de postuler un modèle commun $\overline{TJ}$.

Schwyzer déjà a noté que les accords de *T* et de J en la péricope B sont dus chaque fois au fait que la leçon de l'archétype $\overline{MV}$ était fautive. Il convient cependant de relever une exception qui peut n'être qu'une coïncidence. En 8[a],16 *T* porte très clairement ἐπι εἰ σμικρότερον (sic) ; le copiste, par iotacisme, écrit la préposition au lieu de la conjonction, mais, avant de mettre l'accent, se corrige ; au même endroit, J corrige ἐπεὶ en ἐπὶ ; Schwyzer propose de lire ἔτι εἰ.

D'autre part, en deux autres cas, nous semble-t-il, la leçon de $\overline{MV}$ est sans doute fautive, mais cette faute était probablement déjà dans l'archétype, et *T* et J ont pu sans peine la corriger indépendamment l'un de l'autre.

8, 38 μέλλοι *ONDQ* MV μέλοι *TJ*
8[a], 22 αὐτῶν *ONDQ* M αὐτῶν *TJ*

Pour être complet, citons trois variantes triples où *T* vient confirmer une leçon attestée par J et que diverses considérations, exposées dans les *États*, faisaient considérer comme étant la leçon de JMV[1].

8[1], 30 προσλαβοῦσαν *TJ* -βαλοῦσαν *ONDQ* -λαμβάνουσαν MV
8[a], 19 λάβοις *TJ* λάβῃς *ONDQ* λάβοι MV
8[a], 3 γιγνομένην *ONT* γινομένην J γενομένην *DQ*MV

Ainsi, même si l'argumentation de Schwyzer doit être légèrement nuancée, la conclusion reste juste. De ce que M et V forment une famille, caractérisée par des fautes de copistes, il ne suit aucunement que J et *T* forment une autre famille, dont l'archétype $\overline{TJ}$ ferait pendant à l'archétype $\overline{MV}$.

La conclusion est importante, car un tel archétype $\overline{TJ}$ ne pourrait guère être, vu la nature de *T*, qu'un manuscrit d'Eusèbe.

De ce que *T* et J ne forment pas une « famille » on ne peut davantage conclure qu'ils remontent sans intermédiaire à l'archétype du groupe, $\overline{TJMV}$. La carence d'indices en faveur d'une affirmation ne constitue pas un indice positif en faveur de la négation correspondante.

Énoncé VIII : De l'accord exceptionnel, en 8[a], 11, de T avec $\overline{ONDQ}$ *(ἧπερ) contre JMV (εἴπερ) il ne suit pas que T a même valeur que JMV.*

---

1. Lorsque *T* a une bonne leçon commune avec J (dans la péricope B), le cas n'est pas le même que lorsqu'il a une bonne leçon commune avec *Enn.* (dans la péricope A) ; car *T* et J font partie d'une même tradition et leur accord, sauf des raisons spéciales en sens contraire, témoigne de l'état de l'archétype $\overline{TJMV}$. Tandis que lorsque *T* abandonne *ONDQ* pour s'accorder avec *Enn.*, il contredit les témoins de sa propre tradition.

C'est l'évidence même ; d'un unique iotacisme on ne peut rien tirer. Schwyzer continue : « ... mais J, *T* et l'intermédiaire $\overline{MV}$ remontent séparément à un manuscrit $\overline{TJMV}$ »[1].

Si « séparément » signifie que *T* et J ne constituent pas nécessairement une « famille », la conclusion, toute négative, est fondée ; si « séparément » signifie que J, manuscrit des *Ennéades*, dépend ici directement de $\overline{TJMV}$, manuscrit d'Eusèbe, l'affirmation n'apparaît certes pas jusqu'ici comme impossible, mais, en l'absence d'indices positifs, elle est gratuite.

Énoncé IX : Les copistes de J, de M et de V ont vraisemblablement tiré le texte de la péricope B d'un manuscrit des « Ennéades ».

Cet énoncé, y compris l'adverbe, reprend le *Théorème VII* des *Recherches*, où il n'est cependant encore question que de J et de M. Les témoins V et *T* étaient alors inconnus. Le manuscrit des *Ennéades* ainsi obtenu par induction était appelé $\overline{JM}^c$.

Pour M et V, leur dépendance d'un manuscrit des *Ennéades* est désormais confirmée ; la *Proposition IV* de la notice sur V identifie même $\overline{CM}$ avec $\overline{MV}$. Schwyzer lui aussi tient l'existence de $\overline{CMV}$, modèle de la péricope B de M, pour certaine.

Le *Théorème XV* des *Recherches* identifiait en outre $\overline{JM}^c$ avec $\overline{CM}$, le modèle dont fit usage Démétrius Tribolès, copiste de C et de M.

Mais d'où le copiste de J tire-t-il la péricope B ? L'édition d'Eustochius ($\overline{JM}^a$) exclue, restent deux possibilités dialectiques :

La source de la péricope est un manuscrit des *Ennéades* ($\overline{JM}^c$).

La source est un manuscrit d'Eusèbe ($\overline{JM}^b$). Celui-ci peut être soit un exemplaire complet de la *Préparation*, comme *O*, *N* et *D* et tant d'autres, soit un exemplaire incomplet. Et de nouveau cet exemplaire peut avoir soit la forme des extraits de *Q*, où l'on trouve, outre les péricopes A-B, la péricope C de IV, 7, mais plus loin, soit la forme de *T*, qui n'a que les seules péricopes A-B.

Les *Recherches* (p. 104) ont fait remarquer [2] que

« si les copistes de J et de M avaient transcrit leur texte directement d'après $\overline{JM}^a$ ou $\overline{JM}^b$, on s'expliquerait mal :

1. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1939, p. 374, énoncé VIII : « Jedenfalls darf *T* nicht auf Grund dieser einzigen Stelle als gleichwertig mit dem Archetypus von JMV erklärt worden, sondern J, *T* und das erschlossene Zwischenglied $\overline{MV}$ gehen getrennt auf eine Hs. $\overline{JTMV}$ zurück ». Le schéma de la p. 375 fait dériver la péricope B de J directement d'un manuscrit d'Eusèbe et interprète ainsi « getrennt » dans un sens que nous croyons peu vraisemblable.

2. Voici, en entier, ce qu'écrit à ce propos SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1939, p. 374, énoncé IX : « Henry Recherches 104 hat sich gewundert, dass sowohl J als M (zwei im Enneadentext verschiedenen Familien angehörende Hss.) nur den Abschnitt B von IV,7 ausgefüllt haben, während doch beide den Abschnitt C leicht hätten finden können (in einem Ex. der nicht-porph. Ausgabe unmittelbar anschliessend, in einem Eus. Hs. etwas vorher). Das führte ihn zu der Annahme einer um den Abschnitt B vermehrten Enneaden-Hs. als Zwi-

Primo, qu'ils aient *tous deux*[1] arrêté la restitution de la lacune à οὐκ ἄρα ἡ ψυχὴ ἁρμονία, alors qu'ils auraient facilement pu trouver la péricope C en $\overline{JM}^a$ comme en $\overline{JM}^b$, ici, un peu en avant du texte qu'ils transcrivent, là, immédiatement après.

Secundo, qu'ils aient *tous deux*[2] laissé une ligne en blanc entre la péricope B et le texte qu'ils écrivent à la suite de cette péricope.

J et M sont indépendants l'un de l'autre. Il paraît donc raisonnable de leur assigner comme archétype subsidiaire immédiat un manuscrit où ne se trouvait comblée que la première partie de la lacune de *Enn.*, et où cette restitution était séparée du texte qui lui fait suite en J et M par une ligne en blanc. Seul un manuscrit des *Ennéades* répond à cette définition. »

En ce qui concerne le seul *primo*, Schwyzer a fort bien fait remarquer qu'un fragment d'Eusèbe tout pareil à *T* répondrait aussi à la définition. Aussi, pour ce motif, croit-il « plus vraisemblable » que $\overline{TJMV}$ soit une sorte de fac-similé de *T* plutôt qu'un manuscrit complet de la *Préparation* ou même, ajouterons-nous, qu'un exemplaire pareil à *Q* contenant les deux extraits plotiniens d'Eusèbe. Mais si l'archétype subsidiaire de J est un manuscrit des *Ennéades* plutôt que de la *Préparation*, $\overline{TJMV}$ peut être n'importe quel exemplaire de la *Préparation* aussi bien complet qu'incomplet [3].

La force de l'argument ne tient d'ailleurs pas dans l'état matériel d'un exemplaire et de son modèle supposé, mais dans les particularités *communes* à *deux* ou à *trois* manuscrits indépendants, non pas dans un fait isolé, susceptible de plusieurs explications plausibles, mais dans un groupe de faits, dans un commencement de loi.

Concluons que, d'après le *primo*, l'un des chaînons intermédiaires entre chacun des manuscrits des *Ennéades* et l'archétype eusébien paraît avoir été *soit* un manuscrit de tous points pareil à *T soit* un manuscrit des *Ennéades*, dans les deux cas un exemplaire dépourvu de la péricope C de IV, 7.

schenglied. Die Entdeckung von *T* widerlegt diese Vermutung. Da J, *T* und MV (nach VIII) getrennt auf eine Hs. $\overline{JTMV}$ zurückgehen, *T* jedoch wegen des Abschnittes A niemals auf eine solches Zwischenglied zurückgehen kann, ist $\overline{JTMV}$ entweder eine vollständige Eus.-Hs. oder, was wahrscheinlicher ist, ein Eus.-Excerpt, das wie *T* nur die Abschnitte A und B von IV, 7 enthielt. Das Fehlen des Abschnittes C in J, M, V ist damit erklärt ». Pour le dire tout de suite, cette solution dialectiquement possible nous paraît concrètement peu vraisemblable et *T* ne constitue pas un élément direct du problème.

1. Aujourd'hui il faudrait écrire « tous trois », car les calculs de Schwyzer sur V et les rapports de V avec la scolie de M excluent que le copiste de V ou de son modèle ait restitué la péricope C dans le texte ennéadique.

2. Ici il faudrait maintenir « tous deux », car nous n'avons pas la fin de la péricope C en V.

3. On ne peut faire instance que le problème n'est que déplacé et renaît pour le copiste de ce manuscrit inconnu des *Ennéades*, $\overline{JCMV}$; car si on s'explique qu'*un* copiste se soit intéressé à l'un des deux extraits sans remarquer ou transcrire l'autre, on s'explique moins facilement que *deux* copistes aient fait ainsi.

Quant au *secundo*, ni la découverte de V ni celle de *T* n'en a diminué la portée. Bien au contraire, J apparaissant plus distant de M que naguère, la disposition identique de la « charnière » entre la péricope B et la péricope D accroît la probabilité qu'ils reproduisent ici l'état de leur modèle, qui serait dès lors un manuscrit des *Ennéades* ; conclusion que la découverte de V a rendue *certaine* pour M.

Nous avons d'ailleurs une confirmation indirecte ou, si l'on préfère, une illustration de la valeur de cet indice. Car il y a un troisième manuscrit, le *Barberinianus 275*, qui, comme J et M, laisse une ligne en blanc entre les deux péricopes. Or de celui-ci nous savons, à n'en pas douter, qu'il reproduit l'état de son modèle et que ce modèle est un manuscrit des *Ennéades*, puisque Barb. est une copie de M.

Mais quand bien même n'existeraient pas ces indices matériels, qui valent bien une liste de « fautes communes », il paraît plus naturel, moins gratuit de « postuler », entre la tradition d'Eusèbe et celle de Plotin, un seul chaînon plutôt que deux. En termes concrets, plutôt que de supposer que deux copistes, celui de J et celui de $\overline{CMV}$, aient pu et voulu utiliser un exemplaire de la *Préparation*, il paraît plus simple et partant plus probable de supposer qu'un seul copiste des *Ennéades*, celui de $\overline{JCMV}$, ait eu le flair, le savoir et l'audace suffisante pour compléter le texte de son archétype principal.

Par une tout autre voie, l'on arrive à la conclusion que le copiste de J a tiré la péricope B d'un manuscrit des *Ennéades*. Le copiste, en effet, tout au long des *Ennéades*, a repris en marge du texte une série de variantes qu'il emprunte à un exemplaire du groupe y, probablement même à un exemplaire du sous-groupe dont font partie C, M et V. Il suffit pour s'en convaincre de comparer Jmg. avec les unités critiques des apparats de Creuzer et Müller, où l'on trouvera notamment les leçons du sous-groupe CMV. C'est en se basant sur ces apparats que le fait avait été énoncé au *Théorème XIV* des *Recherches* et que les conséquences qui en découlent ont été exposées, plus haut, sous la conclusion de la notice relative à V (voir pp. 235-236). Il paraît utile de l'établir ici sur des bases nouvelles et de marquer, pour les deux premières ennéades, l'accord de Jmg. avec U et S ; nous prenons cependant à Creuzer deux autres accords intéressants.

I, 1, 10, 2 ποιήσει wxy	ποιήσασα J γρ. mg. US
10, 3 δεῖ	δοκεῖ J γρ. mg. US
I, 6, 1, 50 ἢ τὰ πρόσθεν US	ἢ τὰ πάθη Ciz.
	ἐν ἄλλῳ ἢ τὰ πάθη Jmg.
I, 7, 2, 6 τὸ εἶδος	εἴδωλον J γρ. mg. US
I, 9, 1, 14 προεξαγωγή	προσαγωγή Jmg. US
II, 1, 1, 36 ὁποσονοῦν	ὁπωσοῦν J γρ. mg. CV
ὁποσοῦν US	
II, 1, 7, 41 πραότερον	πρότερον J γρ. mg. US
II, 3, 15, 4 πλήρωσιν	ποίησιν J γρ. mg. US

II, 9, 12, 2 ὅλως	ὅμως J γρ. mg. int. US
13, 18 τοῦ παντός	τοῦ κόσμου J γρ. mg. US
16, 39 ὃς τοῦτον	εἰς τοῦτο J γρ. mg. US

De la troisième variante citée, précédée de ἐν ἄλλῳ, il ressort que J consulte un archétype subsidiaire[1]. D'après la variante ὁπωσοῦν il semblerait que cet archétype soit étroitement apparenté[2] à $\overline{CMV}$. De toute façon, l'accord de Jmg. avec y est hors de doute.

Il est donc certain que J a disposé, pour ses variantes marginales, d'un archétype subsidiaire porteur de l'état y. Il est certain également que J, pour la péricope B de IV, 7, a disposé également d'un manuscrit distinct de son archétype principal. Comme précisément deux exemplaires du groupe y, à savoir M et V, ont aussi la péricope B et la tiennent de $\overline{CMV}$, il est très probable que J a utilisé deux fois le même archétype subsidiaire apparenté de très près à $\overline{CMV}$; nous appelons $\overline{JCMV}$ ce manuscrit des *Ennéades*.

De $\overline{JCMV}$ le copiste J tire donc directement la péricope B de IV, 7 et les variantes qu'il note en marge de première main. Au contraire M et V n'en dérivent que par un exemplaire $\overline{MV}$ qu'on peut identifier, suivant la *Proposition IV*, avec $\overline{CM}$ et appeler $\overline{CMV}$. On doit donc distinguer, au moins logiquement, $\overline{CMV}$ de $\overline{JCMV}$. Il est intéressant de noter qu'indépendamment de ces considérations, la scolie de C suggère, au moins comme possible, la même distinction ; c'était là une des hypothèses de la *Proposition V*. Enfin V ne dérive à son tour de $\overline{CMV}$ que par un intermédiaire πανὺ ἐσφαλμένος ; c'était la *Proposition VI*.

Mais pourquoi multiplier sans nécessité les intermédiaires[3] et postuler toute une chaîne d'archétypes perdus entre le manuscrit de la *Préparation* $\overline{TJMV}$ et chacun des manuscrits des *Ennéades* « complétés », J, M et V ?

En fait, au point de vue dialectique, il ne s'agit pas de postuler un intermédiaire de plus ou de moins, mais de déterminer si cet intermédiaire est un manuscrit d'Eusèbe ou de Plotin. Car postuler comme « plus vraisemblable » un manuscrit $\overline{TJMV}$ qui ne serait qu'une réplique de *T*, alors que le contenu de *T* est singulier, c'est également admettre un intermédiaire logique, mais cette fois dans la tradition eusébienne.

---

1. A moins qu'on ne veuille supposer qu'il transcrit matériellement ce qu'il trouve dans l'archétype principal, ce qui rendrait compte que les leçons marginales de J paraissent dues au copiste *in scribendo*. Mais la question de l'origine de Jmg. ne fait alors que rebondir.

2. Il faut cependant noter que la leçon introduite par ἐν ἄλλῳ ne figure pas, semble-t-il, dans un manuscrit existant du sous-groupe CMV.

3. Il se peut qu'en marge de $\overline{JCMV}$ ait figuré la variante ἢ τὰ πάθη, avec ou sans ἐν ἄλλῳ ; d'où l'accord de Jmg. avec le sous-groupe Ciz. ; mais ce n'est là qu'une des explications plausibles de ce petit problème.

En note à son schéma, qui fait d'un manuscrit d'Eusèbe l'archétype subsidiaire immédiat de J, Schwyzer prend soin de noter que la possibilité d'autres intermédiaires n'est pas exclue.

8[1],22 ἐφ' ἑκάστῳ, οὐκ ἂν εἴη : ἐφ' ἑκάστῳ μέρει, ὥστε οὐκ ἂν εἴη *T*. L'addition de μέρει *peut* sans doute s'expliquer par l'influence « mécanique » de ἐφ' ἑκάστῳ μέρει de la ligne 20, mais lorsqu'on voit s'ajouter aussi ὥστε dans le style du ἄρα en 6,49, le tout paraît bien conjectural.

On pourrait encore, croyons-nous, allonger la liste de ces conjectures possibles, probables ou certaines. Notons simplement que le critique suit quelques principes, peut-être à peine conscients, comme de renverser l'ordre des mots, de marquer fortement les conclusions, de rajeunir l'orthographe (4,28 βαρύ pour βαρύν ; 4,32 ἀραιά pour ἀρεᾷ ; 5,51 μέλον pour μέλλον ; 8,28 ἀνδρεία pour ἀνδρία ; 8,38 μέλοι pour μέλλοι, etc.), de rendre un texte plus aisé soit en le normalisant (4,26 ψύχει ; 5,31 τὸ μέρος τοῦ μέρους) soit en rejetant le verbe à la fin (3,11 ἡ ψυχὴ ἔσται ; 4,2 κρεῖττον εἶναι ; 5,38 ; 6,9) soit en introduisant un article devant le substantif (1,2 ὁ ἄνθρωπος ; 1,8 τὴν ψυχήν ; 4,29 τὸ θερμὰ ποιεῖν ; 5,27 ἡ ψυχή).

Nous ne connaissons, pour notre part, aucun manuscrit de Plotin — ou d'Eusèbe — dont le texte apparaisse plus nettement révisé à l'aide de conjectures. Dans la péricope B notamment la leçon des archétypes est toujours garantie par l'accord des manuscrits des traditions respectives et souvent confirmé par l'autre tradition. Les leçons aberrantes de *T* ne proviennent donc pas d'une tradition meilleure et plus ancienne. Plus d'un des textes examinés porte d'ailleurs non pas, comme dans bien d'autres manuscrits, une leçon aberrante, mais un groupe de leçons cohérentes, tout autre chose que des « fautes de copiste ». Il est incontestable qu'elles sont l'œuvre d'un homme intelligent, qui comprend ce qu'il lit et qui, lorsqu'il ne comprend pas, cherche à comprendre.

On peut dès lors mettre en doute que, lorsque *T* se sépare des manuscrits de sa tradition *O, N, D, Q*, pour s'accorder avec les manuscrits des *Ennéades*, il reproduise toujours là sans conjecture une tradition plus authentique du texte eusébien.

« En tout cas, dit Schwyzer, les dix accords de *T* avec l'archétype des *Ennéades* ne peuvent être tous dus à des conjectures ». C'est en effet une question de plus et de moins. Examinons de plus près ces leçons, en les faisant suivre, comme dans l'apparat des *États*, de l'accord des éditeurs.

1,10	ἦτε *Enn.* Vig.* T*	οὔτε *eus. Steph.*
4, 5	τόπον *Enn.* Steph.* T*	τόπου *eus.*
4,32	ἀραιά *Enn.* Steph.* T*	ἀρεά *eus.*
5,15	προστιθέμενον *Enn.* Steph.* T*	προτιθέμενον *eus.*
5,51	μέλον *Enn.* Steph.* T*	μέλλον E DCM *eus.*
6,16	προσβάλλοιεν *Enn.* Creuz.* *T*	προσβάλοιεν *eus. Gif.*
6,30	ἔχοι *Enn.* (Cac Mac) Per. *T*	ἔχῃ B Cpc Mpc *eus.** Creuz.*
8, 7	νοῆσον *Enn.* Steph.* T*	νοσῆσον *eus.*
8,12	μέρει *Enn.* Steph.* T*	μέρη *eus.*
8,13	νοῆσον *Enn.* Steph.* T*	νοσῆσον *eus.*

On sait qu'Estienne a imprimé la *Préparation évangélique* en 1544, tandis que l'*editio princeps* du texte grec des *Ennéades* est de 1580. Le grand nombre de conjectures erronées d'Estienne, et les « blancs » qu'il laisse dans le texte excluent radicalement qu'il ait disposé d'un manuscrit

de Plotin. Par conséquent il est sûr qu'il a retrouvé à lui seul, *par conjecture, sept* des *neuf* [1] ou dix « bonnes leçons » de *T*. On ne voit pas pourquoi *T* n'aurait pu en faire autant.

« Autant » n'est d'ailleurs pas exact. Car Estienne est beaucoup plus fort que *T*. Il a retrouvé plus souvent que lui le texte des *Ennéades* ou bien, à partir de *D*, le texte d'Eusèbe. Voici les deux listes à la suite.

2, 9	μὴ ἢ μηδέτερον *Enn. Steph.*	μηδὲ ἕτερον *Eus.* (etiam *T*)
4,28	μελανεῖ *Enn.* Steph.**	μελαίνει *Eus.* (etiam *T*)
5,26	τὸ αὐτὸ *Enn.* Steph.**	τῷ αὐτῷ *eus.* (etiam *T*)
5,36	συνεβάλλετο *Enn.** Steph.-Dind.	συνεβάλετο *Eus.* (etiam *T*)
7,12	εἰ *Enn.* Steph.*	καὶ εἰ *Eus.* (etiam *T*)
1,19	ὑπομένοι *Enn.* eus.**	ὑπομένει *D* U
5, 5	μετὸν *Enn. eus.** Creuz.*	μεστὸν *D* A Per.
5,30	μένοι *Enn.* eus.**	μένει *D* D
6, 1	εἰ *Enn.* eus.**	om. *DQ*
6,12	συμβαλλούσας *Enn.* eus.**	συλλαλούσας *D*
	συμβαλούσας *QT*	συλλαβούσας *N*

On peut ajouter deux ou trois demi-réussites.

5,17	ψυχώσεται Enn.* *Vig.**	ἐψυχῶσθαι *Eus.* (etiam *T*)
	ἐψύχωται *Stephanus*	
7,15	αἰσθάνεσθαι w Per. Kirch.* *Steph.-Hein*	
	αἰσθέσθαι (etiam A1s) *Enn. Eus.* (etiam *T*) Permg. Creuz. *Gaisf.**	
8, 7	ἐπεὶ *T Vig.** Kirch.*	ἔτι εἰ Enn. Per.
	ἐπὶ ἐπεὶ *Stephanus*	ἐπὶ *Eus.*

Si Estienne a retrouvé par conjecture ces dix bonnes leçons attestées
par les archétypes, et ailleurs la plus grande part de neuf autres, pour-
quoi *T* n'aurait-il pas retrouvé lui aussi la plus grande part de ces neuf
leçons et même quelques autres que n'a pas retrouvé Estienne ?
Aussi, même l'accord de *T* avec un manuscrit tel que *Q* n'est pas néces-
sairement preuve de l'antiquité de la leçon, mais en ce cas la probabilité
augmente [2]. La même remarque vaut pour l'accord de *T* avec J, d'autant
plus que J aussi travaille critiquement [3].

1. La septième variante, en 6,30, n'est guère *ad rem* : si l'accord de *T* avec
enn. sur ἔχοι garantit l'état d'*Eus.*, pourquoi l'accord de B avec *eus.* sur ἔχῃ
ne garantirait-il pas l'état d'Enn. ? En fait, Enn. avait certainement ἔχῃ, et *T*
fait une conjecture ou une faute de copiste en « retrouvant » la mauvaise leçon,
de même que B fait une faute de copiste ou une conjecture et Tribolès certaine-
ment une conjecture en retrouvant la bonne leçon, acceptée depuis par les édi-
teurs.

2. L'accord de *Q* avec *T* paraît devoir être considéré comme un vrai témoi-
gnage sur l'état de l'archétype eusébien non seulement en 3,11 et 6,11, où le
texte des *États* ne bifurque pas, mais en 6,34 où il bifurque, sans doute à tort.
En 2,27 βαρύν est si curieux que deux copistes peuvent fort bien l'avoir rendu
normal, tandis qu'il est peu probable que deux copistes indépendants l'aient
inventé. En 6,12 l'accord de *O* avec Enn. vaut bien, et largement celui de *Q*
avec *T*. Il est notable qu'en cinq de ces six cas il s'agisse de variantes orthogra-
phiques.

3. Ainsi, *T* confirme que 8[1],11 ἀεὶ de J est un « rajeunissement » du αἰεὶ

A fortiori, lorsque *T* « confirme » une conjecture ancienne ou nouvelle celle de Tribolès en 6,30 (iotacisme), de Kirchhoff en 8,39 (iotacisme), de Schwyzer en 8,25 (esprit), des *États* en 2,9, on est loin d'être certain que la leçon proposée vient d'au delà des archétypes [1].

Corollaire : *Le texte de T ne modifie pas substantiellement l'écart entre les archétypes de la « Préparation » (Eus.) et des « Ennéades »* (Enn.).

C'est là une conséquence immédiate de la nature du texte de *T*. Si, pour d'autres manuscrits, l'accord d'un témoin isolé d'une tradition avec l'unanimité des témoins de la tradition rivale n'établit nécessairement ni l'accord des archétypes ni la contamination de l'un de leurs dérivés, à combien plus forte raison faut-il se garder d'affirmer que l'accord de *T* avec Enn. contre *ONDQ* prouve toujours l'identité des leçons d'Enn. et d'*Eus*. A ce compte on devrait tirer la même conséquence de l'accord de *Stephanus* avec Enn. contre *Eus*. La seule différence entre Estienne et le copiste de *T* c'est que de l'un nous pouvons identifier comme telle chacune des conjectures, de l'autre, non ; mais de l'un comme de l'autre nous savons qu'un grand nombre de leurs « bonnes » comme de leurs « mauvaises » leçons ne proviennent pas de la tradition eusébienne, mais de leur intelligente activité de critiques.

Même si les dix leçons ennéadiques de *T* représentaient la leçon de l'archétype $\overline{ONDQT}$, le rapport entre les deux archétypes demeurerait substantiellement le même. D'une centaine les divergences tomberaient à quatre-vingt-dix [2].

On se rappelle que le nombre et surtout la qualité des variantes qui opposent *Eus*. et Enn. furent les premiers indices à faire supposer la dualité des états antiques du texte. Aujourd'hui ce genre d'indices garde toute sa valeur et la conclusion qu'on en tirait naguère demeure inchangée « Les *Recherches* pp. 60-73 ont réuni en faisceau les caractères les plus saillants des variantes ici discutées [3], notamment l'« indifférence » de

de la tradition (*États*, p. 115). Mais 8,28 μέλοι et 8⁴,22 αὐτῶν de *TJ* ne sont pas nécessairement anciens. En 8²,21 l'accord *ONDQTJ* condamne l'ordre des mots de *MV*.

1. Au demeurant c'est toujours « possible » ; voir *Manuscrits*, pp. 30 et 145.

2. H.-R. Schwyzer, *Rhein. Mus.*, 1939, p. 377 : « Henrys Behauptung (*Recherches*, p. 73) die nicht-porph. Ausgabe hebe sich deutlich von der porph. Ausgabe ab, erfährt durch *T* eine gewisse Einschränkung ». Nous ne reconnaissons pas du tout là notre pensée : « deutlich » n'est pas de nous ; de même nous parlons là principalement des divergences entre les manuscrits et non pas directement et exclusivement des éditions du IVe siècle. Pour qui connaît les intermédiaires qui séparent nos textes médiévaux des recensions antiques, il y a une nuance.

3. Au sujet de ces discussions (*États*, pp. 77-105), H. Dörrie écrit, *Gött. Gel. Anz.*, 1938, p. 528, n. 1 : « Diese Abteilung ist leider das Schwächste an dem Ganzen. Abgesehen von ein paar Fehlerklärungen (que nous reconnaissons bien volontiers) stört vor allem die Neigung H. s., bei der Wertung der Lesarten eine klare Entscheidung zu vermeiden ; so werden viele Lesungen als gleichwer-

plusieurs leçons rivales pour conclure à l'origine non-ennéadique (ce qui ne signifie pas non-plotinienne [1]) des morceaux cités par Eusèbe, conclusion que sont venus confirmer d'autres arguments. On se trouve donc ici en possession par excellence de deux « états » du texte, non pas directement de deux éditions antiques, car plusieurs fautes sont dues à des copistes, mais de deux archétypes qui dérivent l'un de l'édition de Porphyre, l'autre, d'une édition différente, probablement celle d'Eustochius » [2].

Il est remarquable que des dix désaccords de Enn. *T* avec *Eus.*, les observations critiques des *États* n'en ont noté explicitement qu'une seule comme « variante indifférente », 6,16 προσβάλλοιεν : προσβάλοιεν. A propos

tig [« variantes indifférentes »] vorgeführt, von denen eine bestimmt den Vorzug verdient : *Enn.* IV, 7, 4, 33 ist δεῖ (Enn.) *lectio difficilior* gegen ἔδει (*Eus.*) [acceptent cependant ἔδει Creuzer, Kirchhoff, Müller, Volkmann, Bréhier, *Estienne, Viger, Heinichen, Gaisford, Dindorf, Gifford* ; or, *contre* cet impressionnant accord, *nous* avions écrit : « δεῖ, *lectio difficilior*, mais non pas impossible... cfr aussi V, 4, 2,2 où les mss. ont δεῖ, là où la grammaire exigerait ἔδει » ! !] ; ebda. 5,33 verdient γνώρισις (Enn.) den Vorzug vor dem gewöhnlicheren γνῶσις (*Eus.*). [Tous les éditeurs d'Eusèbe maintiennent γνῶσις, alors qu'ils connaissent et utilisent le texte des *Ennéades* ; on ne peut que s'incliner] ; ebda. 6,41 ist αἰσθητῶν (Enn.) besser als αἰσθημάτων (*Eus.*) [De Kirchhoff à Bréhier, les éditeurs de Plotin, à tort, selon nous, rejettent αἰσθητῶν et ceux d'Eusèbe, d'Estienne à Gifford, maintiennent αἰσθημάτων]. Tout autre commentaire que ces faits paraît superflu.

Si M. Dörrie veut seulement montrer que les deux textes sont fidèles à Plotin et que le rôle de Porphyre a été minime, il ne fait qu'exprimer une conviction qui ressort de la disposition typographique même des *États*. Il y aurait là 200 variantes au lieu de 100 ou de 50, ce serait toujours Plotin et non Porphyre que nous lirions dans les *Ennéades*.

1. H. Dörrie, *ibid.*, p. 537 : « Nach eingehender Wertung aller Abweichungen scheint der Schluss unausweichlich : die beiden mittelalterlichen *états du texte de*
Plotin gehen auf eine antike Textform zurück. Es hat sich nicht der
Schatten einer Möglichkeit gefunden, enneadische und nicht-enneadische Ueber-
lieferung der Qualität nach für antike Zeit zu scheiden. [Il ne s'agit pas d'une
possibilité, mais d'une réalité, puisqu'en fait, à tort ou à raison, en 1932, c'est
à partir de ce seul indice, que nous avons conclu, avant d'avoir découvert les
intitulés d'Eusèbe, à la probabilité des deux éditions antiques]. Ganz wider
Erwarten steht am Anfang der eine Text Plotins, nicht die beiden
Ausgaben von Porphyrios und Eustochios. Das ist genau das Gegenteil von
dem, was H. erweisen möchte ». C'est de toute évidence le seul texte de Plotin qui
est à la base des deux éditions antiques : c'est ce que crient tous nos travaux
contre les tendances trop critiques des plotinisants d'hier et d'avant-hier. Quant
à la dualité des éditions antiques, H. Dörrie avait écrit, p. 528 : « denn nur von
diesen Zitaten (des Eusebios) ist sicher belegt, dass sie aus nicht-enneadischer
Überlieferung stammen », et pp. 528-529 : « Es ist also sicher, dass Euseb aus
einer nicht-enneadischen Quelle mit anderer Buchteilung zitiert ». Nous ne
comprenons plus.

2. *États*, p. 70.

de 4,27 βαρύν et 5,51 μέλλον les mêmes notes attiraient l'attention sur la graphie qui paraissait — et paraît encore — ancienne. Ce sont là les seules variantes « qualitatives ». Les autres leçons étaient tacitement admises comme pouvant être des fautes ; et trois d'entre elles (1,3 ; 8,7 et 8,13) étaient explicitement signalées comme « fautes de copistes ». Même si *T* n'avait jamais retrouvé la bonne leçon par conjecture et avait suivi l'archétype eusébien [1] aussi fidèlement que $\overline{ONDQ}$, ce qu'il nous apprendrait n'influerait en rien sur les conclusions que l'on tire des divergences entre les deux archétypes.

Le rapport des archétypes Enn. et *Eus.* n'est donc pas plus modifié par la découverte de *T* qu'il ne le fut par la découverte de *Q* ou par celle, du côté plotinien, de J et de V. Les deux traditions s'opposent l'une à l'autre et le nombre des variantes qui les divisent reste élevé.

Au surplus, il est dangereux d'étudier la seule péricope A de IV,7, sans tenir compte de l'ensemble de la tradition eusébienne, de l'ensemble de la tradition plotinienne et surtout des précieux renseignements fournis par Porphyre sur l'activité littéraire de son maître et sur la sienne propre. Ce n'est pas ici qu'il convient d'invoquer le témoignage de Porphyre. Mais, quel connaisseur des manuscrits d'Eusèbe admettra qu'en moins de dix pages, les meilleurs, et pour ainsi dire les seuls témoins autorisés, de la *Préparation* reproduisent soudain un texte quatre-vingt-dix fois fautif ? Et comment s'expliquer qu'en ces dix mêmes pages, les manuscrits des *Ennéades* ne pèchent que cinq ou six fois, alors qu'en IV, 1, les mêmes manuscrits, sur vingt-deux lignes, présentent treize variantes qui opposent non pas une « famille » contre une autre « famille » mais la première version de toutes les familles contre la seconde version de ces mêmes familles? Quand on sait qu'avant la découverte de ces treize variantes, les critiques voyaient là, sur d'autres indices, un signe des remaniements de Porphyre, les cent variantes de la péricope A, « indifférentes » ou non, loin de s'évanouir, prennent un relief nouveau.

Conclusion générale.

Sur un point important *T* apporte une précision. S'il n'est pas le « missing-link » souhaité [2], il rend tout à fait improbable l'hypothèse, en elle-même peu vraisemblable, que la lacune de l'archétype des *Ennéades* ait été comblée *directement* d'après un manuscrit de l'édition d'Eustochius. Le texte suppléé provient bien plutôt d'un exemplaire, complet ou non,

1. La conséquence serait que *T* formerait à lui seul une « famille » dont le témoignage sur l'état de la tradition eusébienne serait égal à celui du « sous-archétype » $\overline{ONDQ}$; position que Schwyzer rejette comme inacceptable.

2. H. Dörrie, *Gött. Gel. Anz.*, 1938, p. 529, n. 2 : « Die Verwandtschaft zwischen J M V ist von H. bisher nicht restlos befriedigend erklärt worden ; hoffentlich verhilft die Untersuchung dieses Rossianus dazu, in dieser Frage das letzte Wort zu sprechen ; vielleicht enthält der Rossianus die gesuchte Quelle von JMV ». Aucune de ces deux espérances ne s'est réalisée.

de la *Préparation évangélique*. Mais cet exemplaire n'est aucun des manuscrits connus de la *Préparation*, ni *T*, ni *O*, ni *N*, ni *D*, ni *Q*, ni même leur archétype commun [1].

Sur un autre point important *T* apporte une confirmation. Il souligne comme J, puis comme V, l'étanchéité des traditions d'Eusèbe et de Plotin [2]. Il n'est plus possible aujourd'hui d'attribuer la restitution de la péricope B en M soit à Bessarion [3], le possesseur de M, soit à Tribolès, le copiste de M. L'indépendance mutuelle de M, J, V et *T* oriente vers d'autres solutions.

Par contre, *T*, fragment de la tradition eusébienne, n'apporte, comme on pouvait s'y attendre, aucun élément nouveau pour préciser, à l'intérieur de la tradition directe, les relations de J, M et V avec la source ou les sources d'où ils ont tiré la péricope B de IV, 7.

Sans qu'on puisse taxer d'impossible la solution contraire, il reste probable que J, non moins que M et V, a utilisé ici, comme archétype subsidiaire, un manuscrit des *Ennéades* [4], celui-là même d'où il a tiré ses leçons marginales de première main [5].

Quant à la péricope A, l'apport de *T*, sans être nul, n'est pas beaucoup plus considérable. Il est certes intéressant de voir confirmer par un « manuscrit » les conjectures des critiques, celles d'Estienne comme celles des philologues modernes ; mais, si l'ensemble de la tradition eusébienne, à laquelle appartient *T*, ne les confirme pas à son tour, il n'est pas vraisemblable que toutes et chacune de ces « bonnes leçons » aient figuré dans l'archétype de la *Préparation*, d'autant moins que *T*, à l'égal des éditeurs d'aujourd'hui, se plaît à la conjecture et y réussit.

Le fragment *T* ne réduit donc pas sensiblement l'écart entre les archétypes d'Eusèbe et de Plotin et, ni par son titre ni par ses leçons, ne constitue un élément essentiel dans la question des états antiques du texte de Plotin. D'autre part, en qualité de témoin indépendant et même, ce qui n'est sans doute pas vrai, si toutes ses nouvelles leçons sont des conjectures, il devra prendre place dans l'apparat des éditions critiques tant d'Eusèbe que de Plotin [6].

1. *Recherches*, p. 99.
2. *Recherches*, pp. 51-54.
3. *Recherches*, p. 99 ; *Manuscrits*, p. 236.
4. *Recherches*, p. 103 ; *Manuscrits*, pp. 234-236.
5. *Recherches*, pp. 110-111.
6. Voir *Recherches*, pp. 50-51 ; certains accords de *Q* avec *T* ont chance de représenter un état plus ancien de la tradition.

	E	A	F	MarcB	Darm.	MonB	I	B	R	Corp.	J	U	Chis.
I 1	16v	11	15v	15	18	16v	13	7v	18v	15	15	17	24
2	20v	13v	19v	18v	22v	20v	16v	9	23v	19	18	21v	30v
3	23v	15	22v	21v	26	23v	19	10v	27	22	20v	25	35
4	25v	16v	24v	23	28v	25v	21	11v	29v	23v	22	27	38
5	33	21v	31v	29v	36	32v	26	14	38	30	27v	35v	49v
6	35	22v	33v	31	38	34	27	15	40v	32	29	37v	52
7	40	26v	38v	35v	44	39v	30v	17	46v	36v	33	43v	61
8	41	27	39v	36v	45	40	31	17v	47v	37v	33v	44v	63
9	47v	31v	46v	42v	52v	47	35v	20	55v	43v	39	53	74v
II 1	48	32	46v	42v	53	47v	36	20	56	44	39v	53	75
2	52v	35	51	46v	58	51v	39	22	61	47v	42v	58v	80
3	54	36	52v	48	60	53	40	22v	63	49	43v	60v	82
4	60v	41	60	54	68	60	45	25	71	55v	49	69v	90
5	67	44v	66	60	75v	66v	50	27v	78	61	52v	77	97
6	68	45v	68	62v	77	69	51v	28	81	64	54v	80	100
7	70	46v	70	64	79v	70v	53	29	83	65v	56	82	102v
8	71v	47v	71v	65v	81v	72v	54v	29v	84v	67	57	84	104v
9	72v	48	72v	66v	82v	73v	55	30	86	68	58	85	105v
III 1	84v	55	83	78	97	85	63v	34v	98v	79v	66	99	119v
2	89	58	87	82v	102	89v	66v	36	103	83v	69	104v	125
3	101v	64	96v	92v	113v	100	74	40	114	93v	77	117v	137v
4	106v	66	99v	96v	118	103v	76v	41v	118	97	79v	122v	142
5	110	67v	101v	99	121	106	78v	42v	120v	99v	81v	126	145
6	117	70v	106	104	127v	112	82v	44v	126v	105	85v	133	151v
7	126v	77	116v	116	141v	124	91v	49	139v	116v	94v	148v	166
8	134	81v	124	125	152	133	98	52	148v	125	101	161	177
9	139	85	129v	131	159	139	102v	54v	155v	130v	106v	169	184v
IV 1	140v	85v	130	133	160v	141	104	55	157v	132	107	171v	—
2	141	86	130v	133	161	141	104v	56	158	133	107v	172	187
1	—	87	132	135	—	—	105v	56v	160	134v	109	174v	189v
3	142v	87	132v	135v	163	143	106	56v	160v	135	109	175	190
4	153v	95	146v	150v	179v	158v	117v	63	177v	150v	121	195	208v
4,30	164v	103v	160	165v	195	174	128v	68v	193	163v	131	213v	225
5	171	108	167	174	204v	182	134v	72	202	172	137v	225	235v
6	—	(196)	171v	179	(374)	(346)	139	74	208	177v	141v	232v	241v
7	171v	108v	173v	181	205v	183	140v	75	210	179v	143	235v	244v
8	176v	112	179v	186v	212v	189v	145	79	220v	186	149	243v	252
9	179v	114v	183	191	217	193v	148v	79v	222	190v	152v	250v	257
V 1	181	116	185	193	220	196	150	80v	224v	193	154	253	259v
2	185	119v	190v	198v	226v	202	155	84v	231	198v	158v	261	266v
3	185v	120	191	199	227v	202v	155v	85	232	199v	159v	262	268
4	191v	125v	199v	208	237v	212v	163	91v	242v	209v	166v	275	279v
5	192v	126	200v	209v	239	213v	164	92v	244	210v	167v	277	281
6	196v	129v	205	215v	246	220v	169	97	251	217v	173	286	289
7	197v	131	207	218v	248	222v	171	98	253v	219v	174v	288v	291v
8	198v	131v	208	219v	249	223v	171v	99	254v	220v	175	290	293
9	202v	135	214	224v	256v	231	177	103v	262	227	180v	299	301
VI 1	205	138	218	229	262	236	181	106v	267v	232	184	305	306v
2	214	145v	231	241v	277	250v	192	116	283v	246	194v	325	324
3	220v	151v	240v	251	288	261v	200	123	294v	256	201v	339	337
4	229v	159v	252v	263	302v	275v	211	132	310	270	212	357	354v
5	235v	164v	262	270v	312	284v	218	138v	313	272v	218v	368v	364v
6	240(?)	167v	264v	275	318	290	222v	142v	319	277v	222v	376	371v
7	260	173	273	284	328v	300v	230	149v	330	287	229v	389v	384
8	291v	183v	291	302	350	323v	247	165v	358v	312v	243v	416v	410v
9	308v	189	300v	311v	362	334v	256	173v	370	323v	251v	431	425

	H	S	N	O	C	M	Q	Vind D	Trin.	Ox.	Vat.	Ambr.	Ll.
I 1	14v	15	15	15	15	12	1	1	69	135	19	17	24
2	18v	17v	18v	18v	18	15v	5v	8	75	140	23v	22	30
3	21v	21	21	21	21v	18	9	11	81	144v	27	23v	35
4	23v	23	22v	22v	22	19v	11	12v	84	147	29	26v	37v
5	30	29	28	28v	27v	25	18	19	98	156	37	33v	47v
6	31v	30v	29v	30	29	26v	20	20v	101	158v	39	35v	50
7	36v	35	31	33	33	31v	25v	25v	111	165	44v	40v	57v
8	37v	36	34v	35	34	32v	26v	26	113	166	45v	41v	58v
9	44	42	40	40	39	36v	33v	32v	123	182	52v	48	68
II 1	44	42v	40v	41	39v	37	34	32v	125	183	53	48v	68v
2	48	46	44	44v	43	41	38v	36v	133	189	57v	52v	74v
3	49v	47v	45	45v	44	42	40	37v	136	175	59	54	77
4	56v	53v	51	51v	49v	47v	47v	44	149	192v	67	60	87
5	63	59	55v	56v	54v	51v	54v	50	160	201	74	66	96
6	65	61	57v	58v	56v	54v	57	52v	163	204	77	68v	100
7	67	63	58v	60	58	56	59	54	167	206v	80	70v	102v
8	68v	64v	60	61v	59v	57v	60v	55v	170	208v	81v	72	105
9	69v	65v	61	62v	60v	58v	62	56v	173	210	82v	73	108
III 1	80v	76	69v	72v	69v	67v	75	67	196	226	96v	85	120v
2	84v	80	73	76	73	71	79v	70v	205	231v	102	89	125
3	94v	89v	81	85v	81	80	91	80	227	246	114v	100	137
4	98	93	83v	89	84v	83	95	83v	236	251	119	103v	141
5	100v	95	87v	91	86v	85	98	85v	240	254	122v	106	144
6	105v	100	89v	96	91v	89v	103v	90v	251	262	129v	111	150
7	116v	111	98v	107	101	99	116	101	274	278	144	123	162
8	124v	119	105v	115	108	106	—	—	—	—	154v	131v	171
9	130	124v	110	120v	111v	110v	—	—	—	—	161v	137v	177
IV 1	132	126	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	179
2	134	126v	111v	122v	113	112	—	106v	286	286v	164	140	179v
1	—	128	113	124	114v	113v	—	—	—	—	166v	141v	181v
3	135v	128v	113v	124v	115	113v	—	—	—	—	167	142	181v
4	149	143	125	138v	127v	125v	—	—	—	—	185	157	198v
4,30	161v	155v	135	151v	138v	136	—	—	—	—	200v	171	214
5	169v	163	141v	159v	146	143	—	—	—	—	211	171v	222v
6	174v	168	145v	163v	150v	147v	—	—	—	—	217	176v	228
7	176v	170	147	165v	152v	149	—	—	—	—	219v	179	230
8	182v	176	152	172	157v	156	—	—	—	—	227v	185	236v
9	186v	180v	155	176	161v	159	—	—	—	—	232v	189	240v
V 1	188	182v	157	178	163	161	—	—	—	—	235	192	243
2	193v	188	161	183v	168	166	—	—	—	—	242	197v	249
3	194v	189	162	184v	169	166v	—	—	—	—	243	198v	249v
4	202	198	169	193v	157a	174v	—	—	—	—	254	208	259v
5	203	199v	170	195	158a	176	—	—	—	—	255v	209v	261
6	209	206	174v	201v	163av	181v	—	—	—	—	264v	217	268
7	211	208	176	203v	165av	183v	—	—	—	—	267	219	270
8	212	209	177	204v	166av	184	126	109	290	290	268v	224v	271
9	219	216	182v	211	172av	190	133	115	304	298	277	220	278v
VI 1	223v	220v	186v	215v	176av	194	—	—	—	—	282v	232	284
2	236v	234v	198v	229v	189v	206	—	—	—	—	300v	247	299
3	246	245	207	240	198v	215	—	—	—	—	313	258	309
4	260	258v	218v	253v	210v	227	139	119v	313	305	330	272	324
5	267v	267v	226	261v	217v	234	147v	127	332	317	340v	281	333
6	273	273	230v	267	222	238v	153	131	342	323v	347	287	338v
7	282v	283	239	276v	229v	247	164	140v	364	337v	359	297	349v
8	302	304	256	296v	247v	268v	187	160	411	364	385	318	371
9	313	315v	265	307	257	274	199v	170v	435	378	399	329v	382v

TABLE DES FILIGRANES*

* Les chiffres en italiques renvoient aux numéros du recueil de Briquet, *Dictionnaire des Filigranes*, 4 vol. in-4°, Genève, 1907. Pour s'assurer du *degré* de similitude, le lecteur voudra bien se reporter au corps de notre ouvrage. Il fera de même, s'il veut une description plus détaillée des filigranes non signalés par Briquet, mais repris dans la table ci-dessus avec les cotes respectives des manuscrits.

INDEX DES NOMS PROPRES*

* Pour des raisons indépendantes de notre volonté, nous avons dû inclure dans cet Index les éléments qui constituent normalement, dans les *Catalogues de manuscrits*, la *Table des copistes* et la *Table des possesseurs et lecteurs*.

TABLE DES MATIÈRES

CUM LICENTIA SUPERIORUM.

IMPRIMATUR

Mechliniae, die 24 Septembris 1940.

† Ét.-Jos. Carton de Wiart,
Vic. gen.

LES PROCÉDÉS DOREL PARIS.

CORRECTIONS ET COMPLÉMENTS

Près des trois quarts des exemplaires de la première édition de ce volume ont péri accidentellement dans un incendie en 1943. Les éditeurs ayant consenti un nouveau tirage — et je les en remercie — j'aurais aimé revoir tout le texte, en faire disparaître quelques bavures, compléter l'information, notamment les listes des variantes qui éclairent les relations entre les manuscrits-sources, préciser le classement des représentants de y et de z (encore que ce soit assez difficile et peut-être prématuré) et surtout récrire les pages relatives aux mains de A et à la place de Coisl. et de D dans le stemma, sujets sur lesquels H.-R. Schwyzer et moi-même, après des mois d'intime collaboration consacrés à l'étude des variantes des premiers traités et à la préparation de l'édition critique, nous sommes arrivés à un complet accord. Pour des raisons techniques et financières, que chacun comprendra, je dois me contenter de reproduire telle quelle la première édition, quitte à présenter ici d'un mot l'essentiel de nos résultats communs et quelques corrections de détail. J'espère y revenir dans le volume III des *Études Plotiniennes* sur l'*Histoire du texte*. Notre commune édition critique contiendra une documentation précise et complète qui mettra au point celle de toutes nos publications antérieures.

Les mains de A (pp. 20-30). — Nous avons reconnu dans A^1 (pour Schwyzer A^3) *deux* mains, l'une que dans l'édition critique nous appelerons A^1, presque certainement identique à celle du copiste A, lorsqu'il se fait réviseur, mais dont les leçons ne dérivent d'aucun ms. connu ni même, semble-t-il, du sous-archétype w ; elles formeraient une classe à part ; l'autre, A^2, surtout à l'œuvre dans les premiers traités, dont toutes les leçons paraissent être des conjectures et dont, par conséquent, à la différence de A^1, l'autorité est nulle.

Place et valeur de Coisl. (K, dans l'édition critique) (pp. 100-101). — Coisl. est une copie de A faite après les corrections de A^1, avant celles de A^2. Après A^1 : I, 2, 3, 21 pr. *καὶ* A^{1s} E Coisl. : om. A ; I, 2, 4, 22 *αὐτὰ* A^{1mg}. E Coisl. : om. A ; I, 3, 1, 3 alt. *τὴν* A^{1s} E Coisl. : om. A — Avant A^2 : I, 1, 4, 19 ante *πρῶτον* add. *ἀλλὰ* A^{2s} solus ; I, 1, 6, 4 inter *ζώου* et *τὴν* add. alterum *τὴν* A^{2s} solus. La valeur de Coisl. tient au fait qu'il nous renseigne parfois sur la leçon primitive de A.

Place de D (p. 149). — D forme une classe à part. Notons ici trois cas où il ne présente pas la faute caractéristique de la famille y qui a *ἡ* pour *εἰ* en I, 1, 9, 4 ; *νοῦ* pour *κοινοῦ* en I, 1, 10, 13 et *ἅπερ* pour *εἴπερ* en I, 1, 12, 14.

Place de N (p. 195). — Schwyzer me signale qu'au moins dans le traité V, 1, le ms. N ne peut dépendre de S, car il a en 2,33 *τοῦ* omis par S après *καὶ* ; en 3, 7 *ὁ* omis par SEA^{ac} après *λόγος* ; en 3, 9 *ὑπόστασιν* au lieu de *ἀπόστασιν* de S.

Place de L (pp. 289 et 292). — D'après des collations toutes récentes (été 1947)

de L faites par Schwyzer en vue de l'édition critique, il semble se confirmer que L ne dépend ni de Q ni de P (collations de P d'après Creuzer).

III, 9,	7,	3 ὃν L recte	ὧν Q et P falso
V, 8,	1,	14 ὁμοίως καλός L	transp. Q
	4,	6 πᾶς L	πῶς Q
	7,	3 μέσω L	μέσων Q
	8,	8 εἴς τι L	εἴ τις Q
	13,	24 πάλιν L	om. Q
III, 8,	9,	45 καθ' ἐν ἕκαστον L	καθ' ἓν καὶ καθ' ἕκαστον P
	11,	5 οὖν ἐν L	ἐν οὖν P
	11,	12 προσθῆς L	προστιθῇς P
III, 9,	7,	4 ἀλλὸ L	ἄλλα P

XLIII, 21 Quasi ignorée. Sauf de Perna, de Creuzer et de Bréhier

26, 19-27 Voyant ici (I, 1, 6, 4) la main A², qui conjecture, et non A¹, qui révise, je me rallie sans peine à la solution de Schwyzer.

27, 6, 7 et 10 à droite. Non A¹ ou Apc, mais A² (le jeune Ficin ?).

27, 16-19 A¹ aurait gratté. C'est A² qui aurait gratté. Ce sont des conjectures.

100, 17 καὶ ποιεῖ A. Lisez : καὶ ποιεῖ A (καὶ exp. in A)

100, après la l. 17 ajouter : I, 1, 12, 14 προστεθέντα (τε exp.) Aac προσθέντα Coisl. Ambr. gr. 667 προστεθέντα Apc (puncta exp.)

100, 26-27 Lire 3, 31 γαλλήνου Aac (pr. λ eras.) γαλήνου E (pr. λ E²) Coisl.

100, 28-29 Lire, 3, 44/45 τὰ νουμενίου — σχ:δὸν τὰ om. AE Coisl. τὰ νουμενίου — σχεδόν A¹mg Coisl.mg alt. τὰ A¹ˢ Coisl.ˢ

136, 34 V, 1, 6, 9 etc. Effacer toute la ligne. Pas d'anomalie en J, mais en R (p. 125)

139 ajouter V, 1, 5, 14 μορφωθέντος : τοῦ ἀριθμοῦ ἴσ. J²mg 156

141, 13 Le ms. D porte aussi εἴδη

143, 6 Lire I, 1, 1, 7 ὧν AEB²ˢ R³mg JUSMQD : οὖν B (cancell.) R (exp.) C ὧν καὶ R²ˢ

143, 7 Lire I, 1, 4, 5 προσθήκην AEUSMQD : προσθήκη B (alt. η Bec) Jac (ην J²) RN

143, 8-9 Effacer les deux lignes, car B et R ont aussi διαπλέκεται

158 ajouter III, 7, 13, 23 τὴν μέντοι οὐσίαν U 160

160, 10 Effacer toute la ligne : S porte aussi πρὸς mais abrégé.

195, fin. I, 8, 7, 16 κακοῦ recte S (λ S²) Nac καλοῦ UNecMC. Le ms S corrige la faute mais garde le texte de son modèle, N semble recopier S.

228, 29 Lisez : Balance (et non : char) dans un cercle (« Wage », non « Wagen »).

228, 30 Au lieu de 3473, lisez : 2473.

242, n. 1 Schwyzer me signale les indices suivants de la dépendance de ce groupe par rapport à C au lieu de M. Corrigez donc aux pp. 295, 15 et 303, 20.

I, 1, 1, 7 οὖν RFC Leid. Vind 68 Ambr. 863 : ὧν cett. et M
1, 11 πότερον C Leid. Vind. 68 Ambr. 863 : πρότερον cett. et M
12, 16 τίσι C Leid. Vind. 68 Ambr. 863 cett. : τίσιν M
12, 38 ὅλος C Leid. Vind. 68 : ὅλως BD Ambr. 863 (ο Ambr.²) ὁ λόγος M Ciz.

254, 13-14 (Contenu de Q) Lisez : V, 1, 6, 37-44 ; 6,50 - 7,2 ; 8,1 - 8,14 (f. 280ᵛ)

327, 6-9 En 8², 16 T porte très clairement non pas ἐπι εἰ, mais ἐπεὶ

328, 3-4 « séparément », c.-à-d. que T et J ne constituent pas nécessairement une famille.

330, 33-34 Lire : l'accord de Jmg avec y. M renforce y. J'omets ici le détail.

333, 12-14. Mais oui, il s'agit d'une dittographie : ἔχει, καὶ deux fois.

342, 27 ajouter : Balance 2473, p. 228. Effacer la ligne : Char, etc.

Errata. — Au lieu de :	Lisez :
11, 14 ces cas de nouveau	ces cas, de nouveau
13, 6 AEC	AEc
19, 15 le traité IV, 2	le traité IV, 1
25, 33 Dans le quatrième exemple	Dans le troisième exemple
25, 35 Au troisième exemple	Au quatrième exemple
27, 1 leçons	les leçons
27, 12 II, 6, 2, 38	II, 6, 1, 38
53, 15 *similem*	*simile*
58, 31 *enneadas*	*enneados*
59, 2 F²	F¹
137, 29 γρ. ὁπῶσουν	γρ. ὁπωσοῦν
138, 9 γρ. ἣ τα	γρ. ἢ τὰ
139, 19 ἔχουσαν τὴν	ἔχουσαν παρὰ τοῦ ἑνὸς, τὴν
139, 21 δε τῷ	δὲ καὶ (?) τῷ
156, 5 ff. 16ᵛ-440.	ff. 17-440
330, 36 ποιήσει wxy	ποιήσει wxz
330, 37 I, 1, 10, 3 δεῖ	I, 4, 10, 3 δεῖ
330, 41 προεξαγωγή	προσεξαγωγή
330, 42 ὁπωσοῦν Jγρ.mg CV	ὁπωσοῦν Jγρ.mg SMCV
330, 43 ὁποσοῦν US	ὁποσοῦν U
334, 41 6, 30 ἔχοι Enn.	6, 30 ἔχοι enn.
335, n. 1 En fait Enn. avait ἔχῃ	En fait *Eus.* avait ἔχῃ
341 Col. M 31ᵛ, 32ᵛ, 51ᵛ, 268ᵛ	I, 7 : 30ᵛ ; I, 8 : 31ᵛ ; II, 5 : 52ᵛ ; VI, 8 : 264ᵛ